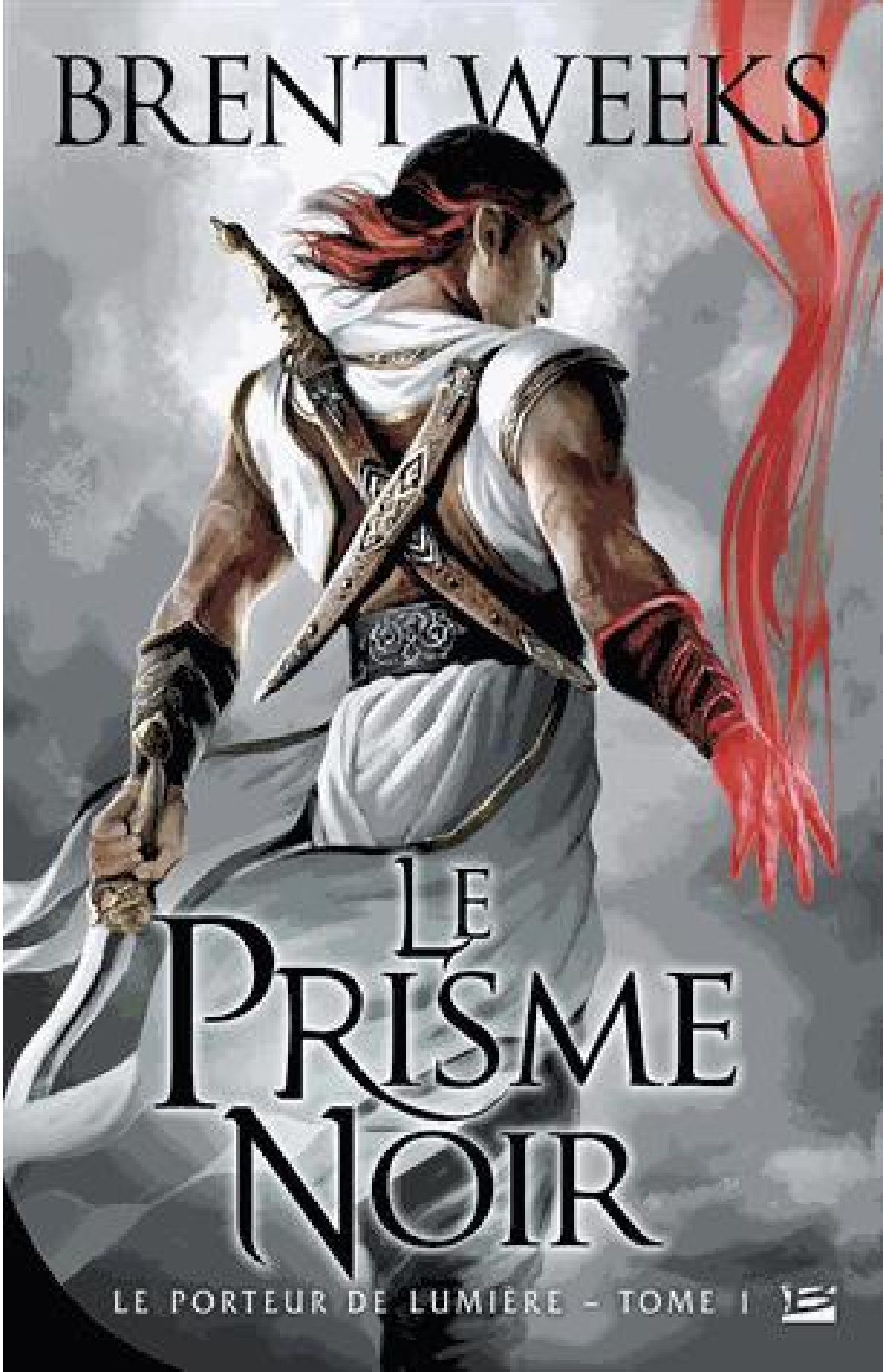
BRENT WEEKS



LE PRISME NOIR

LE PORTEUR DE LUMIÈRE – TOME 1

Brent Weeks

Le prisme noir

Le porteur de lumière - tome 1

traduit de l'américain par Emmanuel Pailler
(avec quelques retouches par Cécédille)
(se reporter au chapitre notes de la relectrice)

Bragelonne

Le Grand Désert
Lac du Gaitre
Kelfing
Tyrea
REKTON
Forêt d'Ombre
Montagnes Karsis
Les Terres désolées
GARRISTON
Vision
Les Dents d'Atan
Les Portes de Sombre-Éternité
La mer Céruléenne
SMUSSATO
PERICOL
WIWURGH
Ilyta
Récif de Brume blanche
Les Abysses
CRAVOS
Abornea
ODESS
Les Détroits
AZULAY
TABES
MELOS
Paria
Aslal
Ruthgar
AGHBALU
Les plaines Verdoyantes

Les Sept Satrapies
Mont d'Enfer
IDOSS
Les Falaises rouges
Les Terres craquelées
Atash
Ru
Cap-Ruin
LA CHROMERIE
Grand Fesse
Ile du Corbeau
Petit Fesse
Haure-Vert
LA CITÉ FLOTTANTE
Forêt de Sang
Rath
VERIT

Chapitre premier

Kip rampait vers le champ de bataille plongé dans l'obscurité. Le brouillard tombait, étouffant les sons et troublant la lumière des étoiles.

Les adultes évitaient l'endroit, et on interdisait aux enfants de s'y rendre, mais Kip y avait joué des dizaines de fois – en pleine journée. Ce soir-là, il ne venait pas pour s'amuser.

Arrivé au sommet de la colline, il remonta son pantalon et se redressa.

Derrière lui, le fleuve bouillonnait – ou peut-être étaient-ce les corps immergés des guerriers morts seize ans auparavant. Kip bomba le torse, écartant de telles pensées. Dans ces brumes, il se sentait comme suspendu, hors du temps. Pourtant, même si rien ne l'indiquait, le soleil se levait. Kip devait atteindre l'autre bout du champ de bataille avant l'aube. Il n'avait jamais été aussi loin.

Même Ramir refusait de venir là en pleine nuit. Tout le monde savait que Roche Scindée était hantée. Mais Ram n'avait pas de famille à nourrir : sa mère ne fumait pas son argent, elle.

Kip se remit en route, serrant le petit couteau qu'il portait à la ceinture. Les morts sans repos n'étaient pas le seul danger qui risquait de l'entraîner dans la nuit éternelle. Une meute de sangliers géants avait été aperçue rôdant dans la nuit, avec leurs défenses cruelles et leurs sabots affûtés. Ils offraient un bon repas à celui qui disposait d'un mousquet, de nerfs d'acier et d'un œil précis, mais comme la guerre des Prismes avait emporté presque tous les hommes de la ville, rares étaient ceux qui étaient prêts à braver la mort pour une tranche de lard. Rekton n'était déjà plus que l'ombre de ce qu'elle avait été. L'alcaldesa n'avait aucune envie que ses administrés risquent la mort. D'ailleurs, Kip n'avait pas de mousquet.

Les sangliers n'étaient pas les seules créatures à rôder dans la nuit. Un lion des montagnes ou un ours doré apprécieraient aussi, sans doute, un Kip bien dodu.

Un hurlement assourdi déchira l'obscurité brumeuse, à quelques centaines de pas de là. Kip se figea. Ah oui, il y avait des loups aussi. Comment avait-il pu les oublier ?

Plus loin, un congénère lui répondit. Un son effrayant, la voix même de la nature sauvage, qui gelait instantanément le sang dans les veines. Un cri si impressionnant qu'on se faisait dessus en l'entendant.

Kip s'humecta les lèvres et reprit sa marche. Il avait la nette impression d'être suivi. À la trace. Il regarda par-dessus son épaule. Il n'y avait rien.

Bien sûr. Sa mère disait toujours qu'il avait bien trop d'imagination. « Avance, Kip, c'est tout. Faut y aller. Les animaux ont plus peur que toi. » Etc. D'ailleurs, il y avait un truc à savoir sur les hurlements : ils donnaient toujours l'impression d'être plus près qu'en réalité. Ces loups étaient sans doute à des lieues d'ici.

Avant la guerre des Prismes, ces terres, situées juste à côté du fleuve d'Ombre, pays de cocagne, étaient très fertiles. On y trouvait des figues, du raisin, des poires, des mûres, des asperges – tout poussait ! La dernière bataille avait eu lieu seize ans auparavant – l'année précédant la naissance de Kip. Pourtant, la plaine était toujours ravagée, défigurée. Quelques poutres calcinées, vestiges de maisons et de granges, émergeaient du sol.

Des sillons et des cratères profonds indiquaient les impacts d'obus.

Remplis de tourbillons brumeux, ils ressemblaient à des lacs, des tunnels, des pièges. Sans

fond. Insondables.

L'essentiel de la magie utilisée dans la bataille avait fini par se dissoudre au fil des ans sous l'action du soleil mais, çà et là, des traits brisés de luxine verte brillaient encore. Des éclats de couleur jaune solidifiés tranchaient le cuir des bottes le plus épais si l'on marchait dessus.

Les pillards avaient récupéré depuis longtemps toutes les armes, armures et luxines de valeur du champ de bataille, mais chaque année, à mesure que les saisons passaient et que la pluie tombait, de nouveaux objets mystérieux faisaient leur apparition. Voilà ce qu'espérait Kip – et c'était aux premiers rayons de l'aube qu'il verrait le mieux ce qu'il cherchait.

Les loups avaient cessé de hurler. Rien de pire que d'entendre ce son terrifiant, mais au moins, cela indiquait à Kip leur position. Alors que maintenant… Il avala péniblement sa salive.

Tandis qu'il avançait au creux de deux grandes collines artificielles – les restes de deux immenses bûchers funéraires, où avaient brûlé des dizaines de milliers d'hommes –, Kip aperçut une forme dans le brouillard. Son cœur bondit. La courbure d'une cagoule de mailles. Une paire d'yeux luisants qui scrutaient l'obscurité.

Puis les ombres disparurent, englouties dans le tourbillon de brume.

Un spectre. Par Orholam. Certains esprits veillaient sur sa tombe.

Allons, Kip, vois les choses du bon côté. Les loups ont peut-être peur des spectres.

Kip se rendit compte qu'il s'était arrêté pour observer les ténèbres.

Avance, crétin.

Il avança, aussi discrètement que possible. Tout gros qu'il était, il s'enorgueillissait d'avoir le pied léger. Il se força à détourner les yeux de la colline – toujours aucun signe du spectre, de l'homme, ou de quoi que ce fût. Il éprouva de nouveau l'impression d'être suivi et regarda derrière lui.

Rien.

Il y eut un bruit, comme si quelqu'un lançait un caillou. Il entrevit une silhouette du coin de l'œil. Il leva soudain les yeux vers la butte. Un tintement, une étincelle, du silex contre l'acier.

Le brouillard s'illumina l'instant d'un éclair. Kip ne vit guère de détails. Ce n'était pas un spectre – mais un soldat actionnant un briquet pour tenter d'allumer une mèche lente. Celle-ci s'embrasa, baignant son visage et ses yeux d'une lueur rouge. L'homme fixa la flamme sur la platine de son mousquet et pivota, à l'affût de cibles dans l'obscurité.

La brève lumière de son amorce devait avoir troublé sa vision, car son regard passa sur Kip sans le voir.

L'homme se retourna vivement, anxieux.

— Qu'est-ce que je peux y voir, hein ? Foutus loups.

Avec d'infinies précautions, Kip commença à s'éloigner. Il lui fallait s'enfoncer dans le brouillard et la nuit, avant que les yeux du soldat ne se réhabituent à l'obscurité… mais, s'il faisait du bruit, l'autre pouvait tirer au jugé. Kip marchait sur la pointe des pieds, en silence, le dos le démangeant, certain qu'une balle allait le transpercer d'un instant à l'autre.

Mais il réussit. Il fit une centaine de pas, et aucun cri ne fusa. Aucune détonation. Encore plus loin. Après deux cents pas supplémentaires, il aperçut de la lumière sur sa gauche. C'était un feu de camp, si faible qu'il n'en restait quasiment plus que des tisons. Kip essaya de ne pas le regarder directement, pour ne pas s'éblouir. Aucune tente, aucune couverture, juste des flammes.

Kip tenta l'astuce de maître Danavis pour voir dans le noir. Il essaya de se détendre pour passer en vision périphérique. Rien, sauf peut-être une irrégularité. Il s'approcha.

Deux hommes, dont un soldat, gisaient sur le sol froid. Kip, qui avait vu sa mère inconsciente

bien des fois, sut aussitôt que celui-là n'était pas ivre mort. Il était étendu dans une position peu naturelle, sans couverture, la bouche béante, regardant fixement l'obscurité. Près du soldat mort se trouvait un autre homme, enchaîné, mais vivant. Il gisait sur le côté, les mains menottées dans le dos, un sac noir sur la tête serré autour du cou.

Le prisonnier, vivant, tremblait. Non, il pleurait. Kip jeta un coup d'œil autour de lui : personne en vue.

— Pourquoi tu n'en finis pas, bon sang ? gémit l'inconnu.

Kip se figea. Il croyait s'être approché en silence.

— Lâche ! poursuivit le prisonnier. Tu te contentes d'obéir aux ordres, j'imagine. Orholam te terrassera pour ce que tu vas faire à cette petite ville.

Kip ignorait de quoi il parlait. Apparemment, son silence fut éloquent.

— Tu n'es pas des leurs. (La voix du prisonnier trembla d'espoir.) Aide-moi, je t'en prie !

Kip s'avança. L'homme souffrait. Puis le garçon s'arrêta et regarda le soldat mort. Sa chemise était trempée de sang. Le prisonnier l'avait-il tué ?

Comment avait-il fait ?

— Je t'en prie. Laisse-moi les chaînes, s'il le faut. Mais je t'en supplie, je ne veux pas mourir dans les ténèbres.

Kip resta immobile, même si cela lui paraissait cruel.

— Tu l'as tué ?

— Je devais être exécuté au lever du soleil. Je me suis enfui. Il m'a poursuivi et m'a mis le sac sur la tête avant de mourir. Si l'aube approche, sa relève va arriver d'un instant à l'autre.

Kip ne comprenait toujours pas. À Rekton, personne ne faisait confiance aux soldats de passage, et l'alcaldesa avait ordonné aux jeunes gens de les éviter pendant quelque temps. Apparemment, le nouveau satrape Garadul avait déclaré son indépendance vis-à-vis de la Chromerie. Désormais autoproclamé roi Garadul, il exigeait toutefois le service militaire habituel des jeunes hommes de la ville. L'alcaldesa avait répondu à son représentant que s'il n'était plus satrape il n'avait pas le droit de réclamer cette conscription. Roi ou satrape, Garadul en fut évidemment irrité, mais Rekton était trop petite pour qu'il s'en soucie. Malgré tout, il était sage d'éviter ses soldats, jusqu'à ce que cette affaire retombe.

Et même si Rekton entretenait des relations difficiles avec le satrape en ce moment, cela ne faisait pas de cet homme l'ami de Kip.

— Alors, tu es bien un criminel ? demanda Kip.

— De toutes les couleurs du Jour du Soleil ! répondit l'autre, un faible espoir tremblant dans sa voix. Écoute, gamin – tu es un enfant, pas vrai ? On dirait, à t'entendre. Je vais mourir aujourd'hui. Je ne peux pas m'enfuir. À dire vrai, je n'en ai plus envie. J'ai assez fui comme ça. Cette fois, je me battrai.

— Je ne comprends pas.

— Tu vas comprendre. Enlève-moi ce sac.

Malgré une vague inquiétude, Kip défit le nœud autour du cou du prisonnier et lui ôta sa cagoule.

Kip ne comprenait pas plus ce que voulait dire l'inconnu. L'homme se releva, les mains toujours liées dans le dos. Âgé d'une trentaine d'années, c'était un Tyréen, comme Kip, mais plus léger, les cheveux ondulés plutôt que bouclés, les membres minces et musclés. Et soudain, Kip vit ses yeux.

Les hommes et les femmes qui maîtrisaient la lumière et créaient la luxine – les créateurs –

avaient toujours des yeux étranges. Un léger résidu de la couleur qu'ils créaient restait prisonnier dans leurs globes, teignant peu à peu l'iris tout entier. Le prisonnier était un créateur de vert – ou l'avait été.

La couleur, au lieu de constituer un halo autour de son iris, semblait s'être éparpillée comme de la vaisselle cassée. De petits fragments verts luisaient même dans le blanc de ses yeux. Kip recula en poussant un cri étouffé.

— Je t'en prie ! s'écria l'homme. Je t'en prie, je ne suis pas fou. Je ne te ferai aucun mal.

— Tu es un spirite.

— Et maintenant tu sais pourquoi je me suis enfui de la Chromerie.

La Chromerie abattait les spirites, comme un paysan tuait un chien bien-aimé touché par la rage.

Kip était à deux doigts de s'enfuir, mais l'homme n'esquissait aucun geste menaçant. D'ailleurs, il faisait toujours noir. Même les spirites avaient besoin de lumière pour créer. Le brouillard semblait cependant plus léger, avec des touches de gris pointant à l'horizon. Ce n'était peut-être pas si dangereux de parler à un fou. Du moins jusqu'à l'aube.

L'homme regardait Kip bizarrement.

— Des yeux bleus…, commenta-t-il avant de se mettre à rire.

Kip fronça les sourcils. Il détestait ses yeux bleus. Cette couleur allait bien à un étranger comme maître Danavis. Mais Kip, lui, avait juste l'air d'une bizarrerie de la nature.

— Comment t'appelles-tu ? demanda le spirite.

Kip se tut. Il ferait sans doute mieux de s'enfuir.

— Oh, par Orholam, pitié ! Tu crois que je vais me servir de ton nom pour t'ensorceler ? Vous êtes ignorants à ce point-là, dans ce trou ? La chromaturgie ne marche pas comme ça…

— Kip.

Le spirite sourit :

— Kip. Eh bien, Kip, t'es-tu déjà demandé pourquoi tu étais coincé dans une vie aussi médiocre ? As-tu déjà eu l'impression, Kip, d'être quelqu'un de spécial ?

Kip ne répondit rien. *Oui, et oui.*

— Sais-tu pourquoi tu te sens appelé à un destin plus glorieux ?

— Pourquoi ? souffla Kip, plein d'espoir.

— Parce que tu es un petit con prétentieux, s'esclaffa l'autre.

Kip n'aurait pas dû se laisser surprendre. Sa mère lui avait déjà dit pire. Pourtant, il lui fallut un moment pour comprendre.

Une petite défaillance.

— Va brûler en enfer, lâche ! dit-il. Tu n'es même pas capable de t'enfuir. Te faire attraper par des soldats en bottes de plomb !

Le créateur rit de plus belle :

— Oh, mais ils ne m'ont pas attrapé, non. Ils m'ont recruté.

Qui recruterait des fous ?

— Ils ne savaient pas que tu étais un…

— Oh, mais si.

Kip sentit la peur lui nouer le ventre :

— Tu as parlé de ma ville, tout à l'heure. Qu'est-ce qu'ils comptent faire ?

— Tu sais, Orholam a un certain sens de l'humour. Je ne l'avais jamais compris… jusqu'à présent. Tu es orphelin, pas vrai ?

— Non, j'ai une mère, répondit Kip – regrettant aussitôt d'avoir livré ne fût-ce que cette

parcelle d'information.

— Si je te disais qu'il existe une prophétie te concernant, me croirais-tu ?

— C'était déjà pas drôle la première fois, répliqua Kip. Qu'est-ce qui va arriver à ma ville ?

L'aube pointait, et il n'avait aucune envie de traîner dans le coin. Non seulement la relève du garde allait arriver, mais Kip ignorait ce que ferait le spirite une fois qu'il y aurait de la lumière.

— Tu sais, dit le créateur, c'est pour toi que je suis ici. Enfin, pas dans cet endroit. Pas comme dans « Pourquoi est-ce que j'existe ? » Pas à Tyrea. Non. Pris dans mes chaînes, je veux dire.

— Hein ?

— Il y a du pouvoir dans la folie, Kip. Bien sûr… (Le prisonnier pensa à autre chose, et rit tout seul avant de revenir à lui.) Écoute, ce soldat a une clé dans sa poche de poitrine. Je ne peux pas la prendre, avec… (Il agita ses mains menottées dans son dos.)

— Et pourquoi je t'aiderais ? demanda Kip.

— En échange de quelques réponses honnêtes, avant l'aube.

Fou – et rusé. *Parfait*.

— Donne-m'en une avant, exigea Kip.

— Vas-y.

— Qu'est-ce qui est prévu pour Rekton ?

— Le feu.

— Hein ? lâcha Kip.

— Désolé, tu as dit : une réponse.

— Ça n'en était pas une !

— Ils vont anéantir votre village, faire un exemple, pour que plus personne ne se soulève contre le roi Garadul. D'autres villages l'ont également défié, bien sûr. Sa rébellion contre la Chromerie n'est pas appréciée partout. Pour chaque ville qui brûle de se venger du Prisme, il y en a une autre qui refuse absolument la guerre. Ton village a été spécialement choisi pour l'occasion. Enfin bref, j'ai eu un petit accès de conscience et j'ai refusé. Nous avons eu des mots. J'ai frappé mon supérieur. Ce n'était pas totalement ma faute. Ils savent que nous, les verts, on n'aime ni les règlements ni la hiérarchie. En particulier une fois qu'on a brisé le halo. (Le spirite haussa les épaules.) Voilà, c'est dit. Ça mérite bien la clé, non ?

Impossible d'assimiler toutes ces informations à la fois – un halo brisé ?

Mais c'était bien une réponse honnête. Kip s'approcha du mort. Sa peau était livide dans la lumière de l'aube. *Reprends-toi, Kip. Demande tout ce que tu veux.*

Kip sentait l'aurore venir. Des silhouettes étranges émergeaient de l'obscurité. Les deux grandes masses de Roche Scindée devinrent visibles, écrasantes, cachant les étoiles du ciel.

Qu'est-ce que je dois demander ?

Il hésitait à toucher le mort. Il s'agenouilla.

— Pourquoi ma ville ?

Il fouilla les poches du cadavre, en faisant attention à ne pas toucher sa peau. Il trouva deux clés.

— Ils pensent qu'il y a un objet qui appartient au roi. J'ignore lequel. J'ai seulement entendu ça en laissant traîner mes oreilles.

— Qu'est-ce que Rekton pourrait bien avoir d'intéressant pour le roi ? demanda Kip.

— Il ne s'agit pas de Rekton. Il s'agit de toi.

Il fallut une seconde à Kip pour réagir.

— Moi ? Moi, personnellement ? Je ne possède rien !

Le spirite lui décocha un sourire tordu, mais Kip le soupçonna de jouer la comédie.

— C'est une erreur tragique, alors. Une erreur pour eux, une tragédie pour toi.

— Quoi, tu crois que je mens ? Tu crois que je serais ici à récupérer de la luxine si j'avais le moindre choix ?

— Ça m'est égal. Bon, tu m'apportes la clé, ou dois-je te la demander bien gentiment ?

Kip savait que c'était une erreur de lui donner les clés. L'homme était instable. Dangereux. Il l'avait lui-même reconnu. Pourtant, il avait tenu parole. Kip lui devait bien ça.

Kip détacha les menottes, puis ouvrit le cadenas des chaînes. Il recula par précaution, comme il l'aurait fait avec un animal sauvage. Le spirite fit semblant de ne pas s'en rendre compte, se frotta les poignets et s'étira. Il se pencha sur le garde et le fouilla à son tour. Il en sortit une paire de lunettes vertes avec un verre fissuré.

— Tu pourrais venir avec moi, dit Kip. Si ce que tu m'as dit est vrai…

— À ton avis, à quelle distance pourrais-je m'approcher de ta ville avant que quelqu'un m'attaque avec un mousquet ? D'ailleurs, une fois le soleil levé… je serai prêt. (L'homme prit une profonde inspiration, le regard rivé sur horizon.) Dis-moi, Kip, si tu avais fait le mal toute ta vie, mais que tu mourais en disant le bien, penses-tu que cela compenserait tout le mal ?

— Non, répondit Kip honnêtement, sans réfléchir.

— Moi non plus.

— Mais cela vaut mieux que rien, se reprit le garçon. Orholam est miséricordieux.

— Je me demande si tu diras ça lorsqu'ils en auront fini avec ton village.

Kip avait d'autres questions à poser, mais tout s'était passé si vite qu'il n'arrivait pas à rassembler ses pensées.

L'aube lui permit de voir ce que le brouillard et l'obscurité avaient dissimulé : des centaines de tentes étaient rangées avec une précision militaire. Des soldats. Des tas de soldats. Au moment même où Kip se redressait, à moins de deux cents pas de la tente la plus proche, la plaine commença à clignoter. La luxine brisée scintillait, telles des étoiles éparpillées au sol et répondant à leurs sœurs célestes.

Kip était venu pour cela. En général, quand un créateur relâchait de la luxine, elle se dissolvait tout simplement, quelle que fût sa couleur. Mais, lors d'une bataille, le chaos était tel, et les créateurs si nombreux, que certaines énergies magiques enfouies étaient protégées de la lumière du soleil qui, en temps normal, les décomposait. Les pluies récentes en avaient mis au jour.

Kip cessa de contempler la luxine quand quatre soldats, accompagnés par un homme portant un manteau rouge vif et des lunettes rouges, sortirent du camp et se dirigèrent vers eux.

— Mon nom est Gaspar, au fait. Gaspar Elos, dit le spirite sans regarder Kip.

— Comment ?

— Je ne suis pas un simple créateur. Mon père m'aimait. J'avais des projets. Une amie. Une vie.

— Je ne…

— Tu comprendras.

Le spirite mit ses lunettes vertes. Elles lui allaient parfaitement, enveloppant son visage pour qu'il ne voie le monde qu'à travers un filtre vert.

— À présent, va-t'en.

Le soleil effleura l'horizon, et Gaspar soupira, comme si Kip avait cessé d'exister. Comme faisait sa mère lorsqu'elle inhalait sa première bouffée de brume. Entre les éclats scintillant de vert profond, le blanc des yeux de Gaspar tourbillonnait. On aurait dit des gouttelettes de sang vert

touchant l'eau et se dispersant avant de la colorer. La couleur émeraude de la luxine enfla dans ses yeux, s'épaissit, se solidifia, puis se répandit – sur ses joues, jusqu'à ses cheveux, descendant dans son cou, prenant de la vigueur avant d'infiltrer ses ongles, qui semblèrent peints d'un jade rayonnant.

Gaspar se mit à rire. Un ricanement irraisonné, implacable. Fou. Cette fois, il ne faisait pas semblant.

Kip s'enfuit.

Il atteignit le tertre funéraire sur lequel il avait vu la sentinelle, en évitant soigneusement l'armée. Il devait trouver maître Danavis. Celui-ci savait toujours quoi faire.

Il n'y avait plus de sentinelle sur la colline. Kip se retourna à temps pour voir Gaspar se transformer, se métamorphoser. La luxine verte coulait depuis ses mains sur son corps, le recouvrant entièrement telle une coquille, une énorme armure intégrale. Kip ne remarqua pas les soldats ou le créateur rouge qui s'approchaient de Gaspar, mais il vit une boule de feu grosse comme sa tête filer vers le spirite, et le toucher à la poitrine avant d'exploser, projetant des flammes partout.

Gaspar chargea dans le feu, de la luxine rouge enflammée collée à son armure verte. Il était magnifique, d'une puissance terrible. Il fonça sur les soldats, hurlant son défi, et disparut du champ de vision de Kip.

Le garçon s'enfuit. Le soleil vermillon embrasait les brumes.

Chapitre 2

Encore endormi, Gavin Guile jeta un coup d'œil aux papiers glissés sous sa porte. Pour quelle raison Karris le punissait-elle, cette fois ? Ses appartements occupaient la moitié du dernier étage de la Chromerie, mais les fenêtres panoramiques avaient été opacifiées pour qu'il puisse dormir sur place – si jamais il dormait. Les pulsations du sceau de la lettre étaient si faibles que Gavin ne parvenait pas à en déterminer la couleur. Il se redressa dans son lit pour mieux voir, et dilata ses pupilles pour capter un maximum de lumière.

De l'ultraviolet. *Oh, nom de…*

De tous côtés, les hautes fenêtres s'abaissèrent, et le spectre du soleil matinal qui s'élevait à l'horizon, au-dessus des îles jumelles, se déversa dans la pièce. Gavin, les pupilles dilatées, ne put supporter un tel flot de magie.

La lumière jaillit de son corps dans toutes les directions, le traversant en vagues successives depuis l'ultraviolet. L'infrarouge vint en dernier, parcourant sa peau comme une vague de feu. Il bondit du lit, baigné de sueur. Mais, avec toutes les fenêtres ouvertes, il fut vite frigorifié par la fraîcheur des vents matinaux de l'été qui s'engouffrèrent dans la pièce.

Avec un petit cri, il bondit se réfugier sous ses couvertures.

Le son produit avait sans doute été assez fort pour que Karris l'entende et sache que sa tactique de réveil brutal avait été couronnée de succès, car son rire sans pareil résonna soudain. Elle n'était pas une ultraviolette, elle avait sans doute demandé de l'aide à un ami pour sa petite plaisanterie.

Gavin lança un jet de luxine ultraviolette sur les contrôles de la pièce, referma les fenêtres et régla les filtres en position médiane. Il leva la main pour ouvrir sa porte en grand, mais s'interrompit. Il n'allait pas donner à Karris cette satisfaction. Elle avait été placée comme bonne à tout faire du Blanc, manifestement pour apprendre l'humilité et la gravité. Pour l'instant, c'était un échec retentissant, mais le jeu du Blanc était toujours complexe.

Pourtant, Gavin ne put s'empêcher de sourire en allant récupérer les papiers que Karris avait glissés sous sa porte.

Il sortit de la pièce. Le plateau de son petit déjeuner était posé sur une petite table de service à l'entrée. On lui servait la même chose tous les matins : deux miches de pain compactes et du vin clair dans une grande coupe en verre. Le pain, sans levain, était fait de blé, d'orge, de haricots, de lentilles, de millet et d'épeautre. Il suffisait à nourrir un homme. Et c'était *effectivement* le cas pour certains. Mais pas pour Gavin, voilà tout. La simple vue de ces miches suffisait à lui retourner l'estomac. Il aurait pu commander autre chose pour son petit déjeuner, bien sûr, mais il ne le faisait jamais.

Il retourna dans sa chambre avec le plateau, et déposa les papiers à côté de la nourriture. L'un d'eux était un message bizarre sur une feuille ordinaire, qui ne ressemblait ni aux lettres personnelles du Blanc ni aux autres documents officiels, à la blancheur crue, utilisés par la Chromerie. Il le retourna. Le bureau de la Chromerie indiquait qu'il l'avait reçu de « ST, Rekton » : à savoir de la satrapie de Tyrea, ville de Rekton. Le nom lui disait quelque chose : ne s'agissait-il pas de l'une de ces villes près de Roche Scindée ? Il y en avait tellement, autrefois. Il s'agissait sans aucun doute d'une lettre de supplique pour obtenir une audience, même si ce type de demande était normalement

filtré et traité au cas par cas.

Chaque chose en son temps. Gavin rompit les deux miches pour vérifier que rien n'avait été dissimulé à l'intérieur. Satisfait, il sortit une bouteille de teinture bleue d'un tiroir et en versa quelques gouttes dans le vin. Il mélangea, et étudia le résultat sur le fond de ciel bleu granit d'un tableau qu'il gardait au mur comme point de repère.

Bien sûr, il avait accompli ce rituel à la perfection. Cela faisait presque six mille matins qu'il s'y prêtait. Presque seize ans. Une longue période, pour un homme âgé de trente-trois ans seulement. Il versa le vin sur le pain rompu, le teignant de bleu – et le rendant inoffensif. Une fois par semaine, Gavin préparait un fromage ou un fruit bleu, mais cela lui prenait plus de temps.

Il ouvrit le message qui venait de Tyrea.

« Je vais mourir, Gavin. Il est temps de faire la connaissance de ton fils, Kip. – Lina. »

« Fils » ? Je n'ai pas de…

Il sentit sa gorge se serrer d'un coup, et il eut l'impression que son cœur avait cessé de battre, même si les chirurgiens l'auraient assuré du contraire, « détendez-vous, vous êtes jeune et vigoureux comme un cheval de guerre », lui affirmaient-ils. Ce qu'ils ne disaient pas, c'était : « Mais, bon sang, aie des couilles ! Tu as des tas d'amis, tes ennemis te redoutent, et tu n'as aucun rival. Tu es le Prisme. De quoi as-tu peur ? » Personne ne lui avait parlé ainsi depuis années. Parfois, il aurait bien aimé que quelqu'un le fasse.

Par Orholam, le message n'avait même pas été scellé !

Gavin sortit sur le balcon de verre, vérifiant machinalement sa conception chromatique, comme il le faisait tous les matins. Il observa sa main, qui décomposait la lumière du soleil comme lui seul savait le faire, emplissant tour à tour chaque doigt d'une couleur différente, depuis l'infrarouge jusqu'à l'ultraviolet. Rouge, orange, jaune, vert, bleu. Tiens, un petit blocage avec le bleu ? Il vérifia de nouveau, jetant un bref coup d'œil au soleil.

Non, il décomposait la lumière avec toujours autant de facilité, sans le moindre problème. Il libéra la luxine, et chaque couleur glissa de sous ses ongles et se dissipa en un nuage de fumée éphémère, avec son habituelle senteur de résineux.

Gavin tourna le visage vers le soleil, dont la douce chaleur caressa sa peau comme une main maternelle. Il ouvrit les yeux et inspira un rouge chaud et apaisant. Il respira de nouveau pour ralentir sa respiration oppressée. Puis il abandonna le rouge et choisit un bleu profond et glacial, qui sembla lui geler les yeux. Comme toujours, cette couleur apportait la clarté, la paix et l'ordre. Mais aucun plan. Pas avec si peu d'informations. Il libéra les couleurs. Il se sentait toujours bien. Il lui restait au moins cinq années sur les sept. Il avait encore tout son temps. Cinq longues années, et cinq grands projets.

Enfin, peut-être pas si grands que ça.

Cela étant, parmi ses prédécesseurs des quatre derniers siècles, si l'on exceptait ceux qui avaient été assassinés ou qui étaient morts d'autre chose, tous avaient servi en tant que Prisme pendant exactement sept, quatorze ou vingt et un ans. Gavin avait dépassé les quatorze. Il avait donc encore beaucoup de temps. Rien ne lui permettait de penser qu'il ferait exception à la règle. Enfin, pas grand-chose.

Il s'empara du second message et brisa le sceau du Blanc – la vieille sorcière en apposait partout, alors qu'elle partageait l'autre moitié de l'étage avec lui, et que Karris portait personnellement ses lettres. Mais tout devait être à sa place, fait dans les formes. Elle venait bien du bleu, cela ne faisait aucun doute.

Le message disait : « Mon cher seigneur Prisme, à moins que vous ne préfériez accueillir les

étudiants qui arriveront en fin de matinée, je vous prie de bien vouloir me rejoindre sur le toit. »

Gavin observa les navires marchands, par-delà les bâtiments de la Chromerie et de la cité, dans la baie incurvée et protégée du vent de l'île du Grand Jaspe. Un sloop atashien mal en point manœuvrait pour s'arrimer à un ponton.

Accueillir de nouveaux étudiants, lui… Quelle idée ! Ce n'était pas qu'il était trop important pour accueillir de nouveaux étudiants… enfin, pour être honnête, si, c'était bien ça. Lui, le Blanc et le Spectre étaient censés s'équilibrer mutuellement. Le Spectre le craignait mais, en réalité, la sorcière obtenait ce qu'elle désirait plus souvent que Gavin et les sept Couleurs réunis. Ce matin, elle voulait sans doute mener une nouvelle expérience sur lui, et s'il préférait s'épargner une épreuve plus fatigante encore, comme enseigner, par exemple, il ferait mieux de se rendre en haut de la tour.

Gavin noua ses cheveux roux en une queue-de-cheval stricte et enfila les vêtements que son esclave camériste lui avait préparés : une chemise ivoire avec un pantalon en laine noire bien taillé et orné d'une énorme ceinture cloutée de pierres précieuses, des bottes rehaussées d'argent, et une cape noire décorée d'antiques motifs runiques ilytiens aux arêtes dures, et brodée elle aussi de fil d'argent. Le Prisme appartenait à toutes les satrapies, et Gavin faisait de son mieux pour honorer les traditions de chaque pays – même ceux qui étaient principalement peuplés de pirates et d'hérétiques.

Il hésita un instant, puis ouvrit un tiroir et prit sa paire de pistolets. Leur conception, typiquement ilytienne, était la plus élaborée qu'il ait jamais vue. Le mécanisme de mise à feu à silex était bien plus fiable qu'un rouet.

Chaque pistolet était équipé d'une longue lame sous le canon, et d'une protection qui les maintenait et lui permettait de les fourrer à sa ceinture dans son dos sans risquer de s'embrocher dessus en s'asseyant. Les Ilytiens pensaient à tout.

Sans compter que ces pistolets rendaient nerveux les Gardes Noirs du Blanc. Gavin sourit.

Il se dirigea vers la porte et regarda de nouveau le tableau. Son sourire s'évanouit.

Il revint à la table et prit le pain bleu. Il saisit un coin usé du tableau et tira dessus. Celui-ci s'ouvrit silencieusement, révélant un puits étroit.

Cette ouverture ne représentait rien de menaçant. Trop petite pour qu'un homme y grimpe, même s'il franchissait tous les autres obstacles. On aurait pu s'en servir pour le linge. Pourtant, Gavin la contemplait comme s'il s'agissait de la bouche même des enfers, de la gueule de la nuit éternelle, grande ouverte pour l'engloutir. Il lança l'un des morceaux de pain et attendit. Il y eut un choc sourd. La miche heurta le premier mécanisme, qui s'ouvrit dans un sifflement, puis se referma. Nouveau choc plus faible, puis un autre lorsque le projectile atteignit le dernier verrou. Les mécanismes fonctionnaient parfaitement. Tout était normal. Il n'y avait aucun danger.

Des erreurs avaient été commises au fil des ans mais, cette fois, personne n'aurait à mourir. Inutile de se montrer paranoïaque. Il referma sèchement le tableau sur la trappe en étouffant un grognement de rage.

Chapitre 3

Trois chocs sourds. Trois sifflements. Trois portes entre la liberté et lui. La trappe cracha une miche de pain éventrée à la figure du prisonnier. Il la saisit, presque sans la regarder. Il savait qu'elle était bleue, de la couleur calme d'un lac profond au petit matin, quand la nuit enveloppe encore le ciel et que l'air n'ose pas caresser la surface de l'eau. Pure de toute autre nuance. Créer du bleu était une tâche difficile. Pire encore, lorsqu'il s'y adonnait, le prisonnier s'ennuyait, se sentait démotivé, calme, en harmonie même avec cet endroit. Aujourd'hui, il avait besoin du feu de la haine.

Aujourd'hui, il allait s'évader.

Après toutes ces années passées ici, il ne distinguait parfois même plus les couleurs, comme s'il s'était réveillé dans un monde peint de nuances grises.

La première année avait été la pire. Ses yeux, tellement habitués aux teintes, tellement habiles à percevoir le moindre spectre de lumière, avaient commencé à le tromper. Il avait fantasmé des couleurs, essayé d'en faire des outils pour ouvrir sa prison. Mais son imagination ne suffisait pas à faire de la magie, il lui fallait de la lumière. De la vraie lumière. Il avait été un Prisme, et n'importe quelle couleur aurait donc fait l'affaire, de l'ultraviolet à l'infrarouge. Il avait rassemblé la chaleur même de son corps, plongé ses yeux dans ces infrarouges pour les projeter contre ces murs bleus ennuyeux.

Bien sûr, les murailles résistaient à ces niveaux ridicules de chaleur. Il avait créé une dague bleue, avec laquelle il s'était entaillé le poignet. Une fois le sang tombé sur le sol de pierre, sa couleur en avait immédiatement déteint. La fois suivante, il avait recueilli son propre sang dans ses mains en coupe pour tenter de créer du rouge, mais il n'avait pas obtenu assez de couleur, car l'unique lumière de sa cellule était bleue. Faire couler son sang sur le pain n'avait pas marché non plus. Sa couleur naturelle était toujours teintée de bleu ; y ajouter du rouge n'avait donné qu'un marron rougeâtre.

Inutilisable. Ce n'était pas étonnant. Son frère avait pensé à tout. Comme toujours.

Le prisonnier s'assit près de l'écoulement et se mit à manger. Les oubliettes avaient la forme d'un ballon aplati : les murs et les plafonds formaient une sphère parfaite, le sol, moins incurvé, était tout de même affaissé en son centre. Les murs étaient éclairés de l'intérieur, et toutes les surfaces émettaient la même couleur. La seule ombre dans le cachot était celle du prisonnier lui-même. Il n'y avait que deux issues : la trappe au-dessus de lui, d'où provenaient sa nourriture et un filet d'eau continu qu'il devait lécher pour se désaltérer, et une évacuation pour ses excréments.

Il ne disposait d'aucun ustensile, aucun outil, sauf ses mains et sa volonté, inaltérable. Grâce à celle-ci, il pouvait créer ce qu'il voulait à partir du bleu, mais l'objet se dissipait dès qu'il le libérait, ne laissant derrière lui que de la poussière et une légère fragrance minérale et résineuse.

Mais aujourd'hui serait le jour où commencerait sa vengeance, son premier jour de liberté. Il n'échouerait pas dans sa tentative – il refusait même de la considérer comme une « tentative » – et cela lui demanderait du travail. Il devait procéder par ordre. Il ne se rappelait plus s'il avait toujours été ainsi, ou si le bleu dans lequel il baignait depuis si longtemps l'avait fondamentalement changé.

Il s'assit près du seul élément de sa cellule que son frère n'avait pas créé.

Un renfoncement dans le sol, pareil à un bol. Il le frotta d'abord à mains nues, incrustant les

sécrétions corrosives de ses doigts dans la pierre, aussi longtemps qu'il le put. Une peau abîmée ne produisait pas ce type de sécrétions, il dut donc arrêter avant de se faire saigner. Il se gratta l'arête du nez avec deux doigts, puis il en passa deux autres derrière ses oreilles, recueillant davantage de sébum. Il en récoltait chaque fois qu'il le pouvait, et en frottait le bol. Non qu'il eût remarqué un changement mais, au fil des ans, son bol s'était suffisamment creusé pour contenir ses doigts jusqu'à la deuxième phalange. Son geôlier avait encastré dans le sol ces pierres de l'enfer dévoreuses de couleur selon un schéma régulier. Tout ce qui se propageait assez loin pour franchir l'une des lignes de cette grille perdait presque instantanément toute couleur. Mais ces pierres étaient horriblement coûteuses. Quelle était leur épaisseur ?

Si la grille ne s'enfonçait qu'à quelques pouces sous terre, ses doigts écorchés les dépasseraient un jour ou l'autre. La liberté serait proche. En revanche, si son geôlier avait utilisé assez de pierres de l'enfer pour créer une grille de trente centimètres de profondeur… il se serait écorché les doigts pendant presque six mille jours pour rien. Il mourrait ici. Un jour, son frère descendrait, verrait le petit bol – sa seule empreinte sur le monde – et en rirait. En imaginant l'écho de ce rire résonnant à ses oreilles, le prisonnier sentit une étincelle de colère jaillir dans sa poitrine. Il souffla dessus, la baignant de sa chaleur. Ce feu était suffisant pour l'aider à se déplacer, à lutter contre le bleu apaisant et débilitant de son cachot.

Il avait fini. Il urina dans le bol, et observa.

L'espace d'un instant, la maudite lumière bleue, traversée par le jaune de son urine, fut tranchée de vert. Il retint son souffle. Le temps s'étira… le vert resta vert… vert. Par Orholam, il avait réussi ! Il avait creusé assez profond. Il avait passé la pierre de l'enfer !

Soudain, le vert disparut. En deux secondes, le temps exact qu'il lui fallait habituellement. Il poussa un hurlement de rage, mais même sa colère restait faible. Il avait surtout hurlé pour se rassurer : il pouvait encore entendre sa fureur.

Le moment suivant le rendait toujours fou. Il s'assit près du creux. Son frère avait fait de lui un animal. Un chien qui jouait avec ses propres excréments. Pourtant, le dégoût qu'il ressentait était trop vieux, trop affaibli pour lui inspirer une réelle émotion. Après six mille jours, il était trop avili pour s'en offenser. Plongeant les deux mains dans son urine, il la malaxa dans le bol, comme il l'avait fait avec ses sécrétions. Même privée de toute couleur, l'urine restait de l'urine. Elle devait être acide. Elle devait corroder la pierre plus vite que le sébum de sa peau.

Ou peut-être l'urine neutralisait-elle les sécrétions. En fait, il retardait peut-être le jour de son évasion. Il n'en avait aucune idée. Cette ignorance le rendait fou – pas le fait de plonger les doigts dans de l'urine tiède. Cela ne le dérangeait plus.

Il écopa sa pisse et sécha le bol avec un tas de chiffons bleus : ses vêtements et son oreiller, qui puaient désormais l'urine. Une odeur qu'ils exhalaient depuis si longtemps qu'elle ne le gênait même plus. Cela n'avait aucune importance. Ce qui importait, c'était que le bol soit sec pour qu'il puisse réessayer le lendemain.

Une journée de plus, un échec de plus. Il réessaierait l'infrarouge demain.

Cela faisait un moment. Il avait suffisamment récupéré depuis sa dernière tentative. Il devait être assez fort désormais. À défaut d'autre chose, son frère lui avait au moins appris à quel point il l'était. C'était peut-être pour cela qu'il détestait Gavin plus que tout. D'une haine aussi froide que sa cellule.

Chapitre 4

Dans le petit matin glacial, Kip traversa la grand-place aussi vite que ses membres d'adolescent maladroit le lui permettaient. Il trébucha sur un pavé et atterrit tête la première contre la porte arrière de la maison de maître Danavis, dont il passa ainsi le seuil.

— Ça va, mon garçon ? demanda ce dernier, assis sur son banc de travail.

Il haussa ses sourcils noirs par-dessus ses yeux couleur bleuet, aux iris teintés de rouge rubis qui le trahissaient comme étant un créateur de lumière. Maître Danavis, âgé d'une petite quarantaine d'années, glabre et noueux, portait un pantalon de travail en laine épaisse et une fine chemise qui découvrait ses bras minces et musclés, malgré la froideur du matin.

Une paire de lunettes rouges ornait le bout de son nez.

— Ah, aïe… (Kip jeta un regard à ses paumes écorchées. Ses genoux le brûlaient aussi.) Non, ça ne va pas.

Il releva son pantalon, frissonnant de douleur quand ses mains à vif entrèrent en contact avec le drap épais, autrefois noir.

— Bien, bien, parce que… ah, voilà. Dis-moi, est-ce que ce sont les mêmes ?

Maître Danavis leva les bras. Tous deux étaient rouge vif, remplis de luxine du coude jusqu'aux doigts. Il tourna la main pour que la couleur *kopi* crème de sa peau ne gêne pas Kip dans son examen. Comme le jeune homme, maître Danavis était un métis – mais Kip n'avait jamais vu personne lui chercher des ennuis à cause de cela, contrairement à lui. Le teinturier était à demi Forestier de Sang, le visage marqué de quelques points étranges que l'on appelait « taches de rousseur », et ses cheveux, d'un brun habituel par ailleurs, portaient des traces de rouge. Au moins, la peau plus claire que la normale de son maître facilitait-elle la tâche de Kip.

Le garçon indiqua une zone située entre l'avant-bras et le coude.

— Ce rouge change de couleur, là, et celui-là est un peu plus vif. Euh, je peux vous parler, maître ?

Maître Danavis laissa retomber ses mains d'un air écœuré, éclaboussant de luxine rubis un sol déjà couvert de centaines de nuances de rouge. La luxine collante se rabougrit et se dissipa. La plupart des après-midi, Kip venait balayer les restes – la luxine rouge était inflammable, même sous forme de poussière.

— Un superchromate ! C'est une chose que ma fille le soit, mais le mari de l'alcaldesa ? Et toi ? Deux hommes dans la même ville ? Attends. Qu'est-ce qui ne va pas, Kip ?

— Eh bien, monsieur…

Kip hésita. Non seulement il n'avait pas le droit de se rendre sur le champ de bataille, mais en plus maître Danavis avait déclaré une fois qu'à son avis la récupération ne valait pas mieux que le pillage de tombes.

— Vous avez des nouvelles de Liv, monsieur ?

Lâche ! Trois ans plus tôt, Liv Danavis était partie se former à la Chromerie, comme son père avant elle. La première année, elle avait dû attendre les vacances des moissons avant qu'il ait assez d'argent pour qu'elle puisse rentrer un peu chez elle.

— Viens ici, mon garçon. Montre-moi ces mains.

Maître Danavis épongea le sang avec un chiffon propre, enlevant la saleté d'un geste assuré. Puis il ouvrit une cruche, imbiba le chiffon de liqueur et le passa sur les paumes de Kip.

Le garçon poussa un petit cri.

— Ne fais pas le bébé, dit maître Danavis.

Depuis aussi longtemps qu'il se souvenait, Kip effectuait de petits travaux pour le teinturier, mais il avait encore peur de lui, parfois.

— Tes genoux.

Kip remonta une jambe de pantalon en grimaçant, et posa son pied sur le banc. Liv avait deux ans de plus que lui – presque dix-sept ans à présent.

Beaucoup d'hommes manquaient au village, ce qui ne l'empêchait pas de considérer Kip comme un enfant, bien sûr. Mais elle avait toujours été gentille avec lui. Une jolie fille, agréable, et qui ne se montrait condescendante qu'en de rares occasions : qu'est-ce que Kip pouvait espérer de mieux ?

— Disons simplement que tous les requins et les démons des mers n'habitent pas dans la mer. Depuis la guerre, la Chromerie est un endroit dur pour les Tyréens.

— Donc, vous pensez qu'elle pourrait rentrer ?

— Kip, demanda maître Danavis, ta mère a encore des ennuis ?

Maître Danavis avait refusé de prendre Kip comme apprenti teinturier, déclarant qu'il n'y avait pas assez de travail au village de Rekton pour lui assurer un avenir, et soulignant que sa propre compétence reposait principalement sur le fait de pouvoir concevoir les couleurs. Maître Danavis avait été quelqu'un d'autre avant la guerre des Prismes, visiblement, parce qu'il avait été formé à la Chromerie. C'était une institution coûteuse, et la plupart des créateurs devaient s'engager à servir pour payer ces frais. Le propre maître de Danavis avait sans doute été tué pendant la guerre, le laissant livré à lui-même. Peu d'adultes parlaient de cette période-là. Kip et les autres enfants savaient seulement que Tyrea avait perdu, et que tout avait mal tourné.

Cela dit, maître Danavis payait Kip pour de menus travaux et, comme la moitié des mères de la ville, lui donnait de quoi se nourrir chaque fois qu'il passait dans les parages. Mieux encore, il laissait toujours Kip manger les gâteaux que lui envoyaient ces mêmes femmes, dans l'espoir d'attirer l'attention du séduisant célibataire.

— Monsieur, il y a une armée de l'autre côté du fleuve. Ils viennent anéantir la ville pour faire un exemple, parce que nous avons défié le roi Garadul.

Maître Danavis voulut dire quelque chose avant de s'apercevoir que Kip était sérieux. Il resta silencieux pendant un moment, puis son attitude changea complètement.

Il soumit Kip à un feu roulant de questions : où se trouvaient-ils exactement, quand était-il allé là-bas, comment savait-il qu'ils allaient raser la ville, à quoi ressemblaient les tentes, combien en avait-il compté, y avait-il des créateurs ? Les réponses de Kip semblaient incroyables – même à ses propres oreilles – mais maître Danavis les admit toutes.

— Il a dit que le roi Garadul recrutait des spirites ? Tu en es certain ?

— Oui, m'sieur.

Maître Danavis se frotta la lèvre supérieure du pouce et de l'index, comme pour lisser sa moustache, alors qu'il était rasé de frais. Il alla droit à un coffre et en tira une bourse.

— Kip, tes amis sont partis pêcher ce matin au Pont Vert. Va les chercher pour les prévenir. Les soldats du roi vont prendre ce pont. Si tu ne les préviens pas, tes amis vont être tués ou réduits en esclavage. Je vais prévenir tout le monde en ville. Si le pire arrivait, prends cet argent pour aller à la Chromerie. Liv t'aidera.

— Mais… et ma mère ? Où…

— Kip, je ferai de mon mieux pour la sauver, elle et tout le monde ici. Personne d'autre ne s'occupera de tes amis. Tu veux qu'Isabel soit prise comme esclave ? Tu sais comment ça se passe, non ?

Kip blêmit. Isabel était encore un peu garçon manqué, mais il ne lui avait pas échappé qu'elle était en train de devenir une belle femme. Elle n'était pas toujours très gentille avec lui, mais l'idée qu'on lui fasse du mal le remplit de fureur.

— Oui, monsieur. (Kip s'apprêta à partir.) Monsieur, c'est quoi un « superchromate » ?

— Quelqu'un qui me casse les couilles. Maintenant, file !

Chapitre 5

Il allait y avoir du grabuge. Le message « Tu as un fils » n'avait pas été scellé. Gavin était à peu près sûr que les gens du Blanc lisaient toute sa correspondance. Karris, elle, avait ri après lui avoir délivré le message.

Donc, elle ne l'avait pas lu. Elle n'était pas au courant. Pas pour l'instant.

Mais elle avait fait son rapport au Blanc. Qui attendait Gavin.

Il s'étira les épaules et le cou, qui émirent un petit craquement satisfaisant, puis se mit en route. Ses Gardes Noirs le suivirent l'un après l'autre, portant chacun un mousquet à rouet et un *ataghan*, ou une autre arme. Gavin monta l'escalier jusqu'au balcon du toit de la Chromerie. Comme toujours, la première qu'il remarqua fut Karris. De petite taille, elle était dotée d'une silhouette plantureuse que des années d'entraînement intensif avaient durcie et veinée. Ce jour-là, ses cheveux étaient longs, raides et blond platine. La veille, ils étaient roses. Gavin aimait le blond. En général, cette teinte signifiait qu'elle était de bonne humeur. Ces variations de couleur n'avaient rien de magique. Elle aimait en changer souvent, c'était tout. Ou peut-être estimait-elle qu'elle sortait tellement de l'ordinaire qu'il lui devenait inutile de se fondre dans le décor.

Comme les autres Gardes Noirs qui protégeaient le Blanc, Karris portait un chemisier et un pantalon noir de qualité, taillés pour le combat et d'aspect discret, exception faite de l'insigne de son grade brodé de fil doré sur son épaule et à son cou. Comme les autres, elle portait un *ataghan* noir et effilé – une lame légèrement incurvée, avec un seul tranchant sur presque toute sa longueur – et, plutôt qu'un bouclier, une barre métallique de parade équipée d'un poignard en son milieu. Comme les autres, Karris avait suivi un entraînement intensif dans le maniement de ces deux armes, ainsi que de plusieurs autres. Contrairement à ses collègues, sa peau n'était pas d'un noir sombre comme celle d'un Parien ou d'un Ilytien.

Pas plus que ne l'était apparemment son humeur actuelle. Ses lèvres se retroussaient en un petit sourire malicieux. Gavin la salua d'un haussement de sourcils, comme si la farce de ce matin avec les rideaux de sa chambre l'avait agacé. Puis il s'arrêta devant le Blanc, en attente.

Orea Pullawr était une vieille femme ratatinée, qui passait de plus en plus de temps dans le fauteuil roulant où elle se trouvait en ce moment. Ses Gardes Noirs s'assuraient que chaque relève dispose d'au moins un homme costaud s'il fallait la transporter d'un étage à l'autre. Pourtant, en dépit de son infirmité, Orea Pullawr n'avait pas eu à écarter un prétendant à sa robe blanche depuis plus d'une décennie. La plupart des gens ne se rappelaient même pas son véritable nom ; elle était simplement « le Blanc ».

— Es-tu prêt ? demanda-t-elle.

Après toutes ces années, elle avait toujours du mal à accepter que cela ne représente aucune difficulté pour lui.

— Je vais y arriver.

— Comme toujours, dit-elle.

Elle avait des yeux gris clair, à l'exception de deux grands arcs de couleur qui entouraient chacun de ses iris, bleus au sommet et verts en dessous. Le Blanc était une bichrome vert et bleu, mais ces signes de couleurs étaient délavés, dé-saturés, car elle n'avait pas créé depuis bien

longtemps.

Pourtant, les arcs avaient atteint le maximum de leur épaisseur, s'étendant de la pupille jusqu'à l'extrémité de chaque iris. Si elle utilisait de nouveau la magie, elle briserait le halo : la couleur se répandrait dans le blanc de ses yeux, et ce serait sa fin. Voilà pourquoi elle ne portait pas de lunettes colorées. Contrairement à d'autres mages qui s'étaient retirés, elle ne faisait même plus semblant de porter ces lunettes inutiles pour rappeler à tous qui elle avait été. Orea Pullawr était le Blanc, et cela suffisait.

Gavin s'approcha de l'estrade. Un grand cristal poli la surmontait, monté sur un arceau pour être ajusté à n'importe quelle heure du jour, du mois ou de l'année. Gavin n'en avait pas besoin. Il n'en avait jamais eu besoin, mais cela semblait rassurer tout le monde de croire qu'une sorte de béquille lui était nécessaire pour maîtriser autant de lumière. Cette dernière ne l'avait jamais rendu malade non plus. La vie était vraiment injuste.

— Des souhaits particuliers ? demanda-t-il.

La façon dont le Prisme percevait les déséquilibres dans la magie du monde restait un mystère. Enseveli sous un charabia religieux établissant les liens directs entre le Prisme et Orholam, et donc toutes les satrapies, le sujet n'avait jamais été étudié avant que Gavin devienne le Prisme. Même le Blanc abordait la question presque avec crainte, et pourtant Gavin n'avait jamais rencontré de femme plus hardie.

Ils n'avaient guère progressé, mais Gavin et le Blanc avaient passé un marché longtemps auparavant : elle l'étudierait intensément, et lui coopérerait ; en échange, elle lui permettrait de voyager sans avoir de Gardes Noirs dans son sillage au moindre pas. Cela fonctionnait, la plupart du temps. Parfois, il ne pouvait s'empêcher de la taquiner, car ils n'avaient visiblement rien appris depuis seize ans qu'il était le Prisme. Bien sûr, quand il allait trop loin, elle le faisait venir sur le toit, prétextant un urgent besoin d'examiner le mouvement de la lumière sur sa peau. Alors il équilibrait. En plein air. En hiver. Nu.

C'était désagréable. Gavin étant Gavin, il savait plutôt bien quelles étaient les limites. Soi-disant empereur des sept satrapies…

— J'aimerais que vous laissiez la Garde Noire faire son travail, seigneur Prisme.

— Je parlais de l'équilibrage.

— Ils s'entraînent en permanence pour nous servir. Ils risquent leur vie. Et voilà que vous disparaissez toutes les semaines. Nous étions d'accord : vous pouvez voyager sans eux, mais seulement en cas d'urgence.

Ils nous servent ? C'est un peu plus compliqué que ça.

— Je vis dangereusement, dit Gavin.

C'était un sujet de dispute permanent. Le Blanc pensait sans doute que si elle ne lui faisait pas une scène sur le toit, il s'octroierait plus de libertés. Et elle avait sans doute raison. Gavin la regarda fixement. Elle lui rendit son regard. Les Gardes Noirs observaient un silence de mort.

Est-ce ainsi que tu leur aurais répondu, mon frère ? Ou bien les aurais-tu tout simplement charmés jusqu'à ce qu'ils te soient soumis ? Dans ma vie, tout n'est que pouvoir.

— Rien de particulier aujourd'hui, dit le Blanc, et Gavin commença.

Fondamentalement, il y avait deux choses que seul un Prisme était capable de faire. Premièrement, Gavin pouvait décomposer la lumière sans aide extérieure. Un créateur rouge normal ne pouvait créer qu'un arc de rouge, plus ou moins large. Pour y parvenir, un tel mage devait avoir de la couleur rouge sous les yeux – des rochers rouges, du sang, un crépuscule, un désert, n'importe quoi. Sinon, comme ce genre de créateurs le savait depuis longtemps, il pouvait porter des lunettes

rouges, qui filtraient la lumière blanche du soleil, pour ne laisser passer que le rouge. Son pouvoir en était diminué, mais c'était mieux que de dépendre totalement de son environnement.

Les mêmes limitations s'appliquaient à tous les créateurs : les monochromes ne pouvaient travailler qu'une couleur, les bichromes deux.

En général, il s'agissait de teintes voisines, comme le rouge et l'orange, ou le jaune et le vert. Les polychromes – qui contrôlaient trois couleurs ou plus – étaient les plus rares, mais ils étaient eux aussi limités par ce qu'ils avaient sous les yeux. Seul le Prisme n'avait jamais besoin de lunettes.

Seul Gavin pouvait décomposer la lumière par lui-même.

C'était pratique, mais cela n'aidait que lui. En revanche, lorsqu'il se tenait debout sur le toit de la Chromerie, la lumière se déversant à travers ses yeux, emplissant sa peau de chaque nuance du spectre, saignant par tous ses pores, il pouvait percevoir les déséquilibres de la magie dans le monde entier.

— Vers le sud-est, comme avant, annonça Gavin. Au fond de Tyrea ; Kelfing, sans doute. Quelqu'un utilise de l'infrarouge, en grande quantité.

Le feu et la chaleur indiquaient généralement l'utilisation de magie de guerre. C'était le premier endroit où se rassemblaient la plupart des seigneurs de guerre ou des satrapes non créateurs, quand ils voulaient tuer des gens. Aucune subtilité. La quantité d'infrarouge utilisée à Tyrea indiquait soit une guerre discrète, soit que le nouveau satrape Rask Garadul avait fondé sa propre école pour former des mages de combat. Ses voisins ne seraient guère heureux de l'apprendre. Le gouverneur ruthgarien qui occupait Garriston, l'ancienne capitale de Tyrea, n'en serait pas du tout ravi.

Outre cet excès d'infrarouge, on avait utilisé plus de magie rouge que de bleue depuis le dernier équilibrage de Gavin, et plus de vert que d'orange.

Au départ, le système s'autorégulait. Si les créateurs utilisaient trop de rouge dans le monde, cette couleur devenait peu à peu plus difficile à travailler, tandis qu'il se faisait plus aisé d'utiliser le bleu. La luxine rouge scellée se défaisait plus rapidement, tandis que la bleue résistait mieux. À ce niveau, c'était une gêne, un agacement.

Les légendes racontaient qu'avant l'arrivée de Lucidonius, qui avait introduit le culte véritable d'Orholam, les centres de magie étaient répandus dans le monde entier : le vert dans ce qui était à présent Ruthgar, le rouge à Atash, et ainsi de suite. Tous, plongés dans la superstition et l'ignorance, vénéraient des dieux païens. Un seigneur de guerre avait massacré presque tous les bleus. En quelques mois, disait-on, la mer Céruléenne était devenue rouge sang, étouffant toute vie dans ses eaux.

Des deux côtés de la mer, des pêcheurs avaient connu la famine. Les quelques créateurs bleus survivants avaient œuvré héroïquement pour rétablir l'équilibre d'eux-mêmes – en utilisant tellement de magie bleue qu'ils en étaient morts. Les eaux s'étaient purifiées, et les mages rouges étaient retournés à leurs créations, comme avant. Mais cette fois, tous les bleus avaient été décimés. Si ceux qui utilisaient la luxine rouge échouaient, les mers se teintaient de nouveau de sang, la famine et la maladie se répandaient.

Ainsi en était-il. À chaque génération ou presque, d'immenses catastrophes naturelles annihilaient des milliers de personnes qui croyaient avoir offensé leurs dieux capricieux.

Désormais, les Prismes empêchaient ces désastres. Gavin sentait un déséquilibre bien avant qu'en apparaissent les signes physiques, et il créait alors la couleur opposée pour le contrebalancer. Lorsque les Prismes échouaient, comme cela arrivait inévitablement au bout de sept, quatorze ou vingt et une années, la Chromerie devait sévir pour prévenir les catastrophes : il fallait courir partout pour éteindre les feux (parfois littéralement), envoyer des missives dans le monde entier, par

exemple pour demander instamment aux bleus de ne plus concevoir, sauf en cas d'urgence, et aux rouges de créer plus que d'habitude. Comme les mages ne pouvaient créer qu'une quantité limitée de couleur dans leur vie, cela signifiait hâter le décès des rouges, et empêcher les bleus de se livrer à un travail utile dans toutes les sept satrapies. Par conséquent, pendant ces périodes, la Chromerie mettait beaucoup de ferveur dans sa tâche de chercher un remplaçant au Prisme. Et Orholam lui en envoyait fidèlement un nouveau à chaque génération. Ou, du moins, c'était ce que l'on enseignait.

Mais pour la génération de Gavin, dans son ineffable sagesse, Orholam avait envoyé deux Prismes – et déchiré le monde.

Gavin tourna lentement sur lui-même, les bras grands ouverts, libérant des gouttes d'ultraviolet pour équilibrer l'infrarouge, puis de rouge pour corriger le bleu, puis d'orange pour le vert. Une fois le monde rétabli, il s'arrêta.

Il se tourna vers le Blanc et sourit. Son expression, comme à l'accoutumée, restait indéchiffrable. Ses Gardes Noirs – qui étaient tous des créateurs et avaient donc une idée de la puissance que Gavin venait de manipuler – semblaient également impassibles. Ou peut-être était-ce l'habitude, tout simplement. Il était le Prisme, après tout. Son travail était de faire l'impossible. Ils se détendirent légèrement. Leur travail à eux, c'était de protéger le Blanc, même de lui, si les choses devaient en arriver là.

Gavin était le Prisme, ce qui faisait de lui l'empereur des sept satrapies. En réalité, ses fonctions étaient surtout d'ordre religieux. Les Prismes qui dépassaient le statut de figure symbolique étaient sommés de se retirer. Parfois définitivement. La Garde Noire mourrait pour le protéger de quiconque… mais le chef de la Chromerie était le Blanc. Si cela s'avérait nécessaire, les gardes se battraient pour elle, et non pas pour lui. Ils savaient que, dans ce cas, ils périraient sans doute jusqu'au dernier, mais ils s'entraînaient pour cela. Même Karris.

Gavin se demandait parfois si Karris serait la dernière – ou la première ? – à tenter de le tuer, si cela devait se produire.

— Karris ? dit le Blanc. Un bateau t'attend, il se rend à Tyrea. Prends ceci. Tu pourras le lire une fois en mer. Dès que possible, mettez-vous à ramer. La vitesse est essentielle.

Elle tendit un message plié à Karris. Il n'était même pas scellé. Soit le Blanc faisait confiance à Karris pour ne pas l'ouvrir avant son départ en bateau, soit elle savait que cette dernière le lirait aussitôt, scellé ou pas.

Gavin songea qu'il connaissait bien Karris… et que pourtant il ignorait ce qu'elle allait faire.

La femme prit le message avec une profonde révérence sans accorder un seul regard à Gavin. Puis elle fit demi-tour et s'éloigna. Le Prisme ne put s'empêcher de regarder s'éloigner sa silhouette svelte, gracieuse et puissante, mais il se contenta d'un bref coup d'œil. Le Blanc s'en rendrait compte de toute façon, mais si Gavin dévisageait Karris, elle ferait sans doute un commentaire.

Karris disparut dans l'escalier. D'un geste, le Blanc ordonna au reste la Garde Noire de se retirer hors de portée d'oreille.

— Alors, Gavin, dit-elle en croisant les bras. Un fils. Expliquez-vous.

Chapitre 6

Pont Vert était à moins d'une lieue en amont de Rekton. Tout le corps de Kip lui hurlait de cesser de courir, mais chaque fois qu'il ralentissait, il s'imaginait les soldats en train de débouler sur l'autre berge. Il devait arriver en premier.

Après avoir eu une dizaine de visions de cauchemar, à base d'esclavage et de mort, il arriva enfin. Isabel, Ramir et Sanson péchaient nonchalamment, appuyés contre l'arche du pont. Isabel, recroquevillée pour se protéger du froid, regardait Sanson qui taquinait une truite arc-en-ciel, tandis que Ram lui disait qu'il s'y prenait mal. Tous levèrent les yeux en voyant Kip plié en deux et haletant. Il n'y avait aucun soldat en vue.

— Faut filer, haleta Kip. Des soldats arrivent.

— Oh non ! non ! Pas les soldats ! cria Ram, faussement paniqué.

Sanson bondit sur ses pieds. Il avait pris Ramir au sérieux. Avec ses dents de travers, Sanson était naïf et débonnaire, toujours le dernier à comprendre une blague, et le plus susceptible d'en faire les frais.

— Du calme, Sanson, je plaisantais, dit Ramir en lui donnant un coup de poing à l'épaule – trop fort.

La première fois qu'ils avaient entendu parler des recruteurs, il leur avait fallu à peine une seconde pour conclure que Ram serait celui qui devait être enrôlé de force au service du roi Garadul. Avec ses seize ans, soit un an de plus que les autres, il était le seul qui ressemblait vaguement à un soldat.

— Mais moi, je ne plaisante pas, dit Kip, toujours plié en deux, les mains sur les genoux, respirant brutalement.

Sanson hésitait encore :

— Ma maman dit que l'alcaldesa s'est beaucoup disputée avec le messager du roi. L'alcaldesa lui avait dit que ses ordres, il pouvait se les carrer au front.

— Connaissant l'alcaldesa, elle n'a pas dit « au front », ajouta Isa avec un sourire malin.

Ram et Sanson se mirent à rire, sans avoir compris.

Kip vit Isa jeter un rapide regard à Ram, cherchant son approbation. Elle l'obtint, et Kip la vit redoubler de plaisir. Il sentit son estomac se nouer.

Encore.

— Qu'est-ce qui se passe, Kip ? demanda la jeune fille.

Avec ses grands yeux marron, ses lèvres et ses formes pleines, sa peau parfaite, sa beauté ne pouvait passer inaperçue lorsqu'on lui parlait. Elle était bien plus jolie que Liv, en fait, et tellement plus présente.

Kip essaya de trouver ses mots. *Des gens vont venir nous tuer, et je m'inquiète pour une fille qui ne m'apprécie même pas.*

Trois ou quatre cents mètres séparaient le Pont Vert du bosquet d'orangers le plus proche. Et il n'y avait quasiment pas d'endroits pour se mettre à couvert sur ce trajet.

— Il y a…, commença Kip, mais Ram l'interrompit :

— S'ils m'enrôlent, je me porterai volontaire pour devenir mage de combat, dit-il. C'est

dangereux, je sais, mais si je dois abandonner tout ce que j'aime ici, je ferai quelque chose de ma vie.

Il regarda dans le lointain, vers un avenir glorieux. Kip eut envie de le cogner en plein dans sa belle figure héroïque.

— Pourquoi vous ne filez pas, toi et Sanson ? demanda Ram. Pour vous cacher des grands méchants soldats, tout ça ? Isa et moi, on veut se dire au revoir.

— Pourquoi tu peux pas lui dire au revoir devant nous ? s'étonna Sanson.

Isa rougit.

Ram leur lança un regard étincelant.

— Non mais sérieusement, faites pas chier, d'accord ? poursuivit-il d'un ton faussement amusé.

— Ram, écoute, dit Kip. L'armée vient pour faire un exemple de notre village. Il faut qu'on file. Tout de suite ! Maître Danavis a dit qu'ils allaient prendre le pont.

En fait, Pont Vert était un vestige du passage de la dernière armée. Il était tout en luxine verte – la plus durable : une fois scellée, elle se décomposait plus lentement que les autres. À ce qu'on disait, quand Gavin Guile avait conduit son armée dans la région pour écraser les troupes de son frère maléfique, Dazen Guile, il avait créé ce pont en tant que Prisme incarné. Seul. En quelques secondes. L'armée était passée dessus sans ralentir, mais ses éclaireurs avaient volé toute la nourriture et le bétail qui se trouvaient encore à Rekton. Tous les hommes de la ville avaient été enrôlés de force d'un côté ou de l'autre.

Voilà pourquoi ils avaient tous grandi sans père. Personne, à Rekton, ne prenait le passage d'une armée à la légère. Pas même les enfants.

— Allez, sois sympa, mon gros, je te revaudrai ça, dit Ram.

— Si tu pars avec les soldats, tu ne seras plus là pour me le revaloir, répondit Kip. Il aurait pu tuer Ram pour l'avoir appelé « mon gros ».

Une vilaine expression passa sur le visage de Ram. Ils s'étaient déjà battus, et Ram avait gagné chaque fois. Mais toujours de justesse. Kip encaissait beaucoup, et parfois, il devenait enragé. Tous deux le savaient. Ram reprit :

— Allez, rends-moi ce service, d'accord ?

— Il faut qu'on parte ! cria presque Kip.

Pourquoi était-il aussi étonné ? Ce n'était pas pour rien que l'on surnommait Ramir « Ram ». Il se fixait un but et ramait, ramait sans relâche, sans jamais s'en détourner. Aujourd'hui, son but était de prendre la virginité d'Isabel. C'était simple. Et ce ne serait pas une invasion militaire qui arrêterait cet animal buté.

— Très bien. Allez, viens, Isa, on va dans les orangers, dit Ram. Et ne t'imagine pas que j'oublierai ça, Kip.

Ram prit la jeune fille par la main et l'entraîna. Elle le suivit, mais se retourna et regarda Kip par-dessus son épaule, comme si elle s'attendait à le voir réagir.

Mais que pouvait-il faire ? En fait, ils allaient dans la bonne direction. S'il cognait Ram en pleine figure, celui-ci le rouerait de coups – et pire encore, ils seraient tous deux à découvert. Si Kip les suivait, Ram croirait qu'il voulait se battre, même si ce n'était pas le cas, et le résultat serait le même.

Isabel le regardait toujours. Elle était si belle que c'en était douloureux.

Kip pouvait rester là. Ne rien faire. Se cacher sous le pont.

Non !

Kip poussa un juron. Isabel se retourna en le voyant sortir de l'ombre du pont. Ses yeux

s'élargirent, et il crut voir l'ombre d'un sourire effleurer ses lèvres. Joie véritable de voir Kip se comporter comme un homme en lui courant après, ou simple plaisir puéril qu'on se batte pour elle ? Soudain, elle regarda à gauche et à droite, de l'autre côté de la rivière. Visiblement surprise.

Un homme cria, plus haut, mais Kip ne comprit pas ce qu'il disait à cause du bouillonnement de l'eau. Ram tituba en arrivant en haut de la berge. Il ne se redressa pas, mais tomba à genoux, vacilla et s'écroula en arrière.

Son corps ramolli roula, et Kip aperçut alors la flèche qui sortait de son dos.

Isa la remarqua aussi. Elle regarda les hommes sur la berge, jeta un coup d'œil à Kip, et fonça dans l'autre sens.

— Tuez-la, ordonna avec force un homme sur le pont, d'une voix claire et neutre.

Kip se sentit malade d'impuissance. Il avait perdu bien trop de temps. Son esprit refusait de croire ce que lui montraient ses yeux. Isa courait le long de la rive à toute allure. Elle avait toujours couru vite, mais aucun refuge ne s'offrait à elle, rien ne la protégerait de la flèche qui allait venir, Kip le savait. Son cœur martelait sa poitrine, le sang rugissait à ses oreilles, et soudain, son rythme s'accéléra, encore et encore.

Du coin de l'œil, il entrevit une ombre fugitive : la flèche. Ses bras furent parcourus de spasmes, comme s'il avait été lui-même touché. Un éclair bleu, à peine visible, mince et noueux, jaillit de lui et fila dans l'air.

La flèche s'enfonça dans l'eau, à quinze bons mètres d'Isa. L'archer poussa un juron. Kip regarda ses mains. Elles étaient agitées de tremblements – et bleues. D'une couleur aussi douloureusement pure que celle du ciel. Ébahi, Kip resta figé un instant.

Il se retourna vers Isa, qui était désormais à plus de cent mètres de là. Une nouvelle ombre traversa fugitivement son champ de vision – droit sur le dos d'Isa. Elle chuta tête la première dans les pierres rugueuses de la rive, mais se releva lentement, à genoux, la flèche plantée dans ses reins, du sang coulant sur son visage et ses mains. Elle s'était presque relevée quand la flèche suivante lui transperça le dos dans un bruit sourd. Elle s'effondra, sans vie, dans l'eau peu profonde.

Kip resta là, hébété, incrédule. Son champ de vision se focalisa sur le point du dos d'Isa par lequel sa vie s'écoulait, dans un tourbillon cramoisi teintant l'eau claire de la rivière.

De lourds sabots claquèrent sur le pont au-dessus d'eux. Kip sentit son esprit bouillonner.

— Mon capitaine, les hommes sont prêts, dit un homme. Mais… mon capitaine, c'est notre ville. La nôtre.

Kip leva les yeux. La luxine verte du pont était translucide. Il voyait les ombres des soldats – ce qui signifiait que si lui ou Sanson bougeaient, les hommes pourraient aussi les voir.

Il y eut un silence. Puis, d'un ton froid, l'officier qui avait ordonné la mort d'Isa déclara :

— Donc, nous devrions laisser les sujets choisir quand ils doivent obéir à leur roi ? Peut-être qu'obéir à mes ordres devrait également être optionnel ?

— Non, mon capitaine, c'est juste que…

— Vous avez terminé ?

— Oui, mon capitaine.

— Alors, brûlez la ville. Tuez-les tous.

Chapitre 7

— Vous n'allez même pas prétendre que vous ne lisez pas mon courrier ? demanda Gavin.

— Pourquoi insulter votre intelligence ? dit le Blanc en aboyant de rire.

— Je vois une demi-douzaine de raisons, ce qui veut dire que vous en avez sans doute une centaine, répliqua Gavin.

— Vous éludez la question. Avez-vous un fils ?

Malgré sa détermination à obtenir une réponse – et Gavin savait qu'elle n'accepterait aucune esquive, qu'elle soit habile ou pas –, la vieille femme n'avait pas élevé la voix. Elle comprenait, mieux que quiconque, la gravité de la situation. Même les Gardes Noirs ne devaient rien entendre. Cela étant, si elle avait lu son courrier non scellé, n'importe qui aurait pu faire de même.

— Autant que je sache, c'est faux. Je ne vois pas comment ce serait possible.

— Parce que vous avez pris vos précautions, ou parce que c'est réellement impossible ?

— Vous n'espérez pas que je réponde à cela, dit Gavin.

— Je sais qu'un Prisme doit faire face à des tentations considérables, et j'apprécie la modération – ou la discrétion – dont vous faites preuve depuis des années. Je n'ai pas eu à traiter le cas de jeunes conceptrices enceintes, ou de pères courroucés exigeant que vous épousiez leurs filles. Je vous en remercie. En échange, je ne me suis pas associée à votre père lorsqu'il voulait vous marier, alors que cela aurait sans doute simplifié votre vie et la mienne. Vous êtes un homme habile, Gavin. Suffisamment, j'espère, pour savoir que vous pouvez me demander une nouvelle, ou plusieurs nouvelles esclaves de chambre, ou tout ce que vous désirez. Pour le reste, j'espère que vous êtes… très prudent.

Gavin toussa :

— Nul ne l'est plus que moi.

— Je ne me prétends pas capable de suivre toutes vos allées et venues mais, pour autant que je sache, vous ne vous êtes pas rendu à Tyrea depuis la guerre.

— Seize ans, murmura Gavin.

Seize ans ? Est-il vraiment enfermé ici depuis seize ans ? Comment réagirait le Blanc, si elle apprenait que mon frère est en vie ? Que je le retiens prisonnier dans un enfer conçu spécialement pour lui, sous les fondations mêmes de cette tour ?

En voyant une nouvelle inquiétude s'inscrire sur le visage de son interlocuteur, le Blanc haussa les sourcils :

— Ah, les hommes et les femmes qui craignent de mourir pendant la guerre peuvent commettre bien des actes… C'était une époque troublée, pour vous. Cette révélation pourrait donc être un problème particulier.

Le cœur de Gavin cessa de battre. Sur les milliers d'événements qui s'étaient produits seize ans plus tôt, celui qui lui semblait le plus important à cet instant était qu'à l'époque où l'enfant avait été conçu Gavin était fiancé à Karris.

— Si vous êtes absolument certain que ce n'est pas vrai, reprit le Blanc, je demanderai à

quelqu'un de reprendre le message à Karris. J'essayais de vous rendre service. Vous connaissez son caractère. Je me suis dit que ce serait mieux pour vous deux si elle l'apprenait en voyage. Une fois calmée, j'imagine qu'elle vous pardonnera. Mais si vous jurez que c'est faux, alors elle n'a rien besoin de savoir, n'est-ce pas ?

L'espace d'un instant, Gavin se demanda où la vieille sorcière voulait en venir. Le Blanc se montrait indulgente, sans nul doute, mais elle avait également tout prévu pour que cette scène se déroule sous ses yeux – avec pour seule motivation de voir quelle serait la réaction la plus sincère de Gavin. C'était indulgent, cruel et rusé à la fois, et certainement pas le fruit du hasard. Gavin se rappela pour la centième fois qu'il ne devait pas se fâcher avec Orea Pullawr.

— Je n'ai aucun souvenir de cette femme. Aucun. Mais c'était une époque terrible. Je… je ne pourrais pas le jurer.

Il savait comment le Blanc interpréterait sa déclaration. Elle considérerait qu'il reconnaissait avoir trompé Karris pendant leurs fiançailles, mais qu'il pensait avoir toujours pris ses précautions. Pourtant, il arrivait aux jeunes gens de commettre des erreurs.

— Je devrais y aller, dit Gavin. Pour connaître le fin mot de l'histoire. C'est à moi de démêler tout cela.

— Non, répliqua sèchement le Blanc. C'est le rôle de Karris, désormais. Je ne vous enverrai pas à Tyrea, Gavin. Vous êtes le Prisme. C'est déjà bien assez grave que je doive vous envoyer à la chasse aux spirites…

— Non, vous ne m'y envoyez pas. Vous ne m'en empêchez pas, c'est tout.

Cela avait constitué le premier choc – titanesque – de leurs volontés. Elle avait refusé de laisser le Prisme se mettre en danger, soutenant que c'était de la folie. Gavin n'avait pas discuté, il avait juste refusé qu'elle l'empêche de partir. Elle l'avait enfermé dans ses appartements. Il avait fait exploser les portes.

Finalement, elle avait cédé, et Gavin avait payé sa victoire d'une autre manière.

Un instant passa, puis elle dit d'une voix très douce :

— Après tout ce temps, Gavin, après tous les spirites que vous avez tués, et tous les gens que vous avez sauvés, la douleur s'est-elle affaiblie ?

— J'ai entendu parler d'hérésie, répondit Gavin à brûle-pourpoint. Quelqu'un prêche de nouveau au nom des anciens dieux. Je pourrais voir de quoi il retourne.

— Vous n'êtes plus promachos, Gavin.

— Ce ne sont pas cinquante créateurs maladroits qui pourraient arrêter…

— Vous êtes le meilleur Prisme que nous ayons eu depuis cinquante ans – peut-être même cent. En plus, leur petite Chromerie hérétique pourrait bien compter cinquante et un, ou même cinq cents créateurs, donc je ne veux pas en entendre parler. Karris ira voir cette femme et son fils, et elle se renseignera sur ce « roi » Garadul. Vous pouvez attendre son retour d'ici deux mois. Et, à propos des spirites, l'un d'eux, un bleu d'une puissance inhabituelle, vient d'être aperçu à la lisière de la Forêt de Sang, en direction de Ru.

Un spirite bleu qui se dirigeait vers les contrées les plus rouges du monde.

C'était étrange. Surtout pour les bleus, d'ordinaire si logiques. Ce n'était pas grand-chose, mais une bonne source de distraction, qui ne lui laissait presque pas le temps d'aller retrouver Karris.

— Avec votre permission, alors, Haute Dame, dit-il, ses bonnes manières toujours teintées d'ironie.

Il n'attendit pas son approbation pour concentrer sa magie et filer vers le bord du toit.

— Oh non ! dit le Blanc.

Il s'arrêta, puis soupira.

— Quoi encore ?

— Gavin ! le gronda-t-elle. Vous n'avez sûrement pas oublié votre promesse de faire cours aujourd'hui. C'est un grand honneur de vous rencontrer pour chacune de ces classes. Ils attendent des mois pour vous voir.

— Quelle classe ? demanda-t-il d'un air soupçonneux.

— Les ultraviolets. Ils ne sont que six.

— Ce n'est pas là où il y a la fille qui déborde toujours de son haut ? Lana ? Ana ?

Que les femmes poursuivent Gavin, c'était une chose – mais celle-là se jetait sur lui depuis qu'elle avait quatorze ans.

— Nous lui avons parlé à plusieurs reprises, dit le Blanc d'un air peiné.

— Écoutez, dit Gavin, la marée recule, il faut que je rattrape Karris. Je ferai cours à cette classe la prochaine fois qu'on se verra. Pas d'excuses, pas de discussion.

— Vous me donnez votre parole ?

— Je vous donne ma parole.

Le Blanc sourit comme un chat satisfait.

— Vous aimez enseigner plus que vous n'êtes prêt à l'admettre, n'est-ce pas Gavin ?

— Bah ! souffla Gavin. À bientôt !

Avant qu'elle ait pu ajouter un mot, il fila vers le bord du toit et bondit dans l'air.

Chapitre 8

Kip contemplait le corps d'Isa. Après avoir vu les soldats tuer Ram, elle s'était retournée pour le regarder, lui, comme en quête d'un refuge, d'une protection. Elle l'avait regardé… et elle avait compris qu'il ne pourrait pas la sauver.

Un bruit, une absence soudaine à son côté – et Kip s'arracha au spectacle d'Isa. Sanson courait vers le village. Sans être futé, il avait toujours eu le sens pratique. Il n'avait rien fait d'aussi bête de sa vie. Mais Kip ne pouvait pas lui en vouloir. Tous deux n'avaient jamais vu mourir personne.

Pourtant, les soldats allaient forcément voir Sanson, et lui aussi serait tué si Kip ne faisait rien.

Le garçon était resté bien assez longtemps sans bouger pendant que ses amis se faisaient assassiner. Il agit sans réfléchir. Il courut… dans l'autre sens.

Kip avait horreur de courir. Ram courait comme un chien de chasse coursant un cerf, tout en muscles longs et durs, d'une puissance souple. La course d'Isa ressemblait à celle d'un cerf, tout en grâce légère, et d'une vitesse étonnante. Kip, lui, courait comme une vache à lait se traînant vers les prés. Mais cela suffit à surprendre tout le monde.

Il avait déjà atteint le corps de Ram et sa vitesse maximale avant d'entendre un cri. Il fonça vers le haut de la berge, à peine ralenti. Une fois qu'il était lancé, il en fallait beaucoup pour l'arrêter.

Comme l'arbre mort, presque entièrement caché dans les herbes hautes, qu'il heurta au niveau du tibia. Kip se cogna la jambe en pleine foulée et plongea en avant. Son visage racla le sol et Kip s'effondra. La douleur voila ses yeux d'un brouillard rouge et noir. L'espace d'un instant, il crut qu'il allait vomir, puis la tête lui tourna. Il jeta un coup d'œil à ses membres inférieurs, persuadé de voir l'os à nu. Rien. *Lavette !*

Des larmes lui montèrent aux yeux. Ses mains saignaient de nouveau, ses ongles étaient cassés. Il entendit les hommes crier sur le pont. Ils l'avaient perdu de vue pour l'instant, mais les cavaliers arrivaient. Il se trouvait à moins de cinquante mètres. Les herbes ne lui arrivaient qu'au genou. Les cavaliers le verraient d'un instant à l'autre, et là, il mourrait. Tout comme Isa.

Il se releva péniblement, le tibia en feu, le monde brouillé de larmes. Il se détestait. Pleurer parce qu'il était tombé ! Parce qu'il était lourdaud. Et faible.

Au moment où il se mit debout, les cavaliers poussèrent un cri. Kip avait déjà vu les troupes montées du roi Garadul passer dans les rues, mais jamais en tenue de bataille complète. Quand ils traversaient Rekton, ils laissaient toujours leur équipement de côté. La ville, trop petite, ne valait pas la peine de s'exhiber. Les deux cavaliers qui galopaient vers Kip étaient d'un rang inférieur. À peine capables de se payer leurs poneys, armes et armures, ils ne servaient qu'à la saison sèche. C'étaient des guerriers amateurs, qui espéraient rapporter du butin et des histoires avant les moissons. Tous deux portaient des cottes de mailles et de plaques, plus légères et moins coûteuses que l'armure intégralement de plaques des seigneurs et des Hommes-Miroirs du roi Garadul. Les cottes de mailles comportaient six rangs étroits de minces plaques d'acier qui se chevauchaient sur le devant, avec des mailles rivetées sur les manches et dans le dos. Les deux hommes arboraient aussi un *toep*, un casque rond surmonté d'une pointe et flanqué de plumes de vautour. Un camail leur recouvrait les épaules, protégeant leur cou et renforçant les mailles sur leur poitrine. Ils n'avaient pas de lance, mais des *vechevorals*, des épées-faucilles. Ces armes possédaient un long manche semblable à celui d'une

hache, avec une lame en croissant de lune au bout, le tranchant situé sur l'intérieur arrondi. Les cavaliers faisaient la course en riant, pour voir qui hacherait l'enfant en premier.

Le rire fut de trop. C'était une chose de s'abandonner à la mort, mais une autre de se laisser assassiner par deux crétins hilares. Malheureusement, il n'avait plus le temps de faire quoi que ce soit. Les cavaliers étaient en plein galop, foulant l'herbe tendre d'un vert rayonnant de la même façon qu'ils piétineraient Kip. Ils finirent par se séparer ; l'un d'eux fit passer son *vechevoral* dans sa main gauche pour qu'ils puissent abattre Kip simultanément.

Le garçon bondit, bien décidé à effacer au moins l'un de ces sourires débiles avant de mourir. Ce fut un saut médiocre, et qui arriva bien trop tôt – mais au moment où Kip se jetait contre les armes, quelque chose d'un vert rayonnant se souleva en lui. Il sentit l'énergie jaillir de son corps.

Quand il décocha son coup de poing, une dizaine d'herbes coupantes sortirent de sa main, lui déchirant la peau au passage. La lumière verte s'écoulait de son corps, solidifiant les herbes qui devinrent des lames de justice, épaisses comme les défenses d'un sanglier. Kip les lança et fut projeté en arrière sur le sol. Une dizaine de lances d'un jade brillant se plantèrent dans le sol autour de lui.

Les cavaliers eurent à peine le temps de tirer sur leurs rênes avant de s'écraser contre le mur de lances. Leurs *vechevorals* s'envolèrent et leurs chevaux s'empalèrent, soulevés du sol, fracassant les premières rangées sous la force de l'impact, s'empalant davantage sur celles de derrière.

Éjectés de leurs selles, leurs maîtres atterrirent sur les pointes vertes. Le plus léger des deux s'y empêtra, se retrouvant bloqué à un mètre cinquante du sol. Le poids de l'autre cassa les hampes, et il tomba lourdement sur le dos, à côté de Kip.

Pendant un long moment d'hébétude, ce dernier n'eut aucune idée de ce qui s'était passé. Il entendit un cri sur le pont « Un créateur ! Un vert ! » Il regarda ses mains. De ses doigts ensanglantés suintait un vert rayonnant – de la teinte exacte de l'herbe et des lances. Il avait des coupures aux jointures, aux poignets et sous les ongles, comme si quelque chose lui avait déchiré la peau en sortant. Une senteur de résine et de cèdre flottait dans l'air.

Kip sentit la tête lui tourner. Quelqu'un jurait d'une voix faible et désespérée. Il se retourna.

C'était le soldat à terre qui se vidait de son sang, juste à côté de lui. Kip n'arrivait pas à comprendre comment il pouvait être encore en vie. Quatre lances traversaient son corps, mais elles étaient en train de disparaître, pliant sous leur propre poids, dans une lumière frissonnante ; on aurait dit qu'elles se fondaient dans le néant. Le cavalier inspira péniblement, ce qui fit remuer les deux piques plantées dans sa poitrine. Il poussa un gémissement, et les lances disparurent peu à peu, ne laissant qu'une traînée d'un vert crayeux, mêlée au sang. Malgré la cotte de mailles qui couvrait le visage de l'homme, Kip vit ses yeux noirs briller de larmes.

L'espace d'un instant, Kip s'était senti *lié*. Le vert était unité, croissance, sauvagerie, intégrité. Mais tandis que la couleur lui glissait des doigts, et que les grandes lances se courbaient telles des fleurs fanées, Kip fut de nouveau seul. Apeuré. Le cavalier plus léger retomba dans un bruit sourd, faisant tinter sa cotte de mailles. Agitées d'un frisson, les lances se dissipèrent et furent soufflées comme un amas de poussière.

Kip entendit des pleurs. C'était le plus gros cavalier, qui jurait toujours.

L'homme inspira à fond et toussa, crachant du sang à travers les mailles qui recouvraient son visage. Il se retourna sur le ventre, et du sang coula encore de son casque brisé.

Kip se détourna et regarda le pont. Les soldats du roi avaient disparu. Ils supposaient sans doute qu'un créateur expérimenté était venu à sa rescousse.

Ils attendraient peut-être la nuit pour le prendre en chasse, ou feraient venir leur propre mage.

Dans les deux cas, Kip devait filer, et vite.

Il se mit en route sur ses jambes flageolantes, les doigts douloureux, le cerveau embrumé de chagrin et d'épuisement, et tituba vers l'orangeraie.

Chapitre 9

Durant son plongeon, Gavin Guile passa devant des salles de classe et des baraquements ; il savait qu'ils seraient nombreux à se précipiter aux fenêtres pour voir ce qui allait arriver. En fait, c'était le premier jour de création pour les « lourds », les débutants ; Gavin illustrerait donc parfaitement l'une des premières leçons que tout maître enseignait.

Durant celle-ci, le professeur allumait une bougie et ordonnait aux élèves de commenter ce qui se passait. C'était toujours, pour les enseignants, l'occasion de rudoyer les enfants désorientés, qui déclaraient invariablement « Ça brûle ». « Mais que veux-tu dire par ce mot, " brûler " ? »

« Euh, ça brûle ? » L'idée finale, c'était que tout feu commençait par quelque chose de tangible, mais ne laissait quasiment rien de palpable.

Quand une chandelle brûlait, où allait tout le suif ? Dans l'énergie – connue sous forme de chaleur et de lumière, avec quelques résidus –, une énergie dont la quantité dépendait de l'efficacité de la combustion.

C'était le contraire en matière de magie. Elle commençait avec l'énergie – la lumière ou la chaleur – et s'exprimait toujours sous forme physique. On fabriquait la luxine. On pouvait la toucher, la tenir… ou être tenu par elle.

À mi-trajet de sa chute, Gavin créa un parachute et un harnais avec le bleu froid du ciel, avec une touche de vert pour une meilleure souplesse.

L'ensemble se déploya d'un coup et ralentit sa chute. À quelques mètres du sol, Gavin projeta des vagues d'infrarouge, qui le freinèrent assez pour qu'il atterrisse légèrement dans la rue. Le parachute se transforma en poussière bleue et résidus verts, dans une senteur de résine, de craie et de cèdre. Gavin se dirigea vers les quais d'un pas vif.

Il l'aperçut quelques minutes plus tard. Elle venait elle aussi d'arriver, son sac sur l'épaule. Elle avait ôté son uniforme de Garde Noir, mais gardé son pantalon. Karris portait une robe une seule fois par an, pour le grand bal des luxeigneurs, où c'était obligatoire. Elle s'était également teint les cheveux d'une couleur sombre, pour se faire moins remarquer à Tyrea.

Bien sûr, il lui était impossible de passer vraiment inaperçue, avec ses yeux pareils à un ciel émeraude décoré de rubis stellaires. Karris était une bichrome vert et rouge – presque une polychrome. Elle avait détesté ce « presque » toute sa vie. Son arc rouge s'étendait si loin dans l'infrarouge qu'elle pouvait créer du feu, mais pas de luxine infrarouge stable. Elle avait échoué à l'examen. À deux reprises. Elle avait beau produire plus d'infrarouge que la plupart des spécialistes de cette couleur, ou être la créatrice la plus rapide que Gavin ait jamais vue… elle n'était pas une polychrome.

D'un autre côté, les polychromes étaient trop précieux pour qu'on les laisse s'enrôler dans la Garde Noire.

— Karris ! s'écria Gavin, en courant pour la rattraper.

Elle s'arrêta et l'attendit, l'air interrogateur.

— Seigneur Prisme, le salua-t-elle, toujours correcte en public – et n'ayant, à l'évidence, pas encore lu le message.

Il arriva à son côté.

— Alors, dit-il. Tyrea.

— Le fin fond des sept satrapies.

Cinq années, cinq grands projets, Gavin. Il s'était donné des objectifs dès qu'il était devenu Prisme, pour se concentrer et se distraire. Sept buts pour chaque septennat. Et le premier était – le premier avait toujours été – de dire toute la vérité à Karris. Une vérité qui pourrait tout gâcher. *Les choses que j'ai faites. Pourquoi je les ai faites. Et pourquoi j'ai rompu notre serment, il y a quinze ans.*

Et pour ça tu peux pourrir dans cet enfer bleu à jamais, mon frère.

— Une mission importante, dit-il.

Karris haussa les épaules :

— Comment se fait-il que ces missions importantes ne m'envoient jamais à Ruthgar ou à la Forêt de Sang ?

Gavin pouffa. Ruthgar était la nation la plus civilisée et la plus prospère des sept satrapies, et bien sûr, en tant que créatrice de vert, Karris éprouvait une grande affection pour les Plaines Verdoyantes. Quant à la Forêt de Sang, sa famille en était originaire, et elle ne s'était pas promenée dans ces bois rouges depuis son enfance.

— Pourquoi ne pas y faire un petit voyage, alors ? Je pourrais t'y emmener à la rame.

— À Tyrea ? C'est de l'autre côté de la mer !

— C'est sur mon chemin. Je dois m'occuper d'un spirite. Et je n'aurai peut-être pas beaucoup d'autres occasions d'être à ton côté.

— On voit pas mal de spirites, ces temps-ci, dit Karris d'un air préoccupé.

— C'est toujours comme ça. Tu te souviens de l'été dernier, quand il y en a eu six en six jours, et plus aucun pendant trois mois ?

— Sans doute. Quel genre ? demanda-t-elle.

Comme la plupart des créateurs, Karris se sentait personnellement insultée lorsque apparaissait un spirite de sa propre couleur.

— Un bleu.

— Ah ! tu vas y aller tout de suite, j'imagine. (Karris connaissait la haine particulière que Gavin vouait aux spirites bleus.) Attends… tu vas traquer un spirite bleu… à Tyrea ? demanda-t-elle, en tournant vers lui le regard captivant de ses yeux verts mouchetés de rouge.

— Hum ! pas loin de Ru, en fait, fit-il en s'éclaircissant la voix.

Karris se mit à rire. Âgée de trente-deux ans, elle n'avait que de minuscules rides – dues plus aux expressions inquiètes qu'aux sourires, malheureusement – mais elle conservait les mêmes fossettes. C'était injuste.

La beauté d'une femme ne devrait pas saisir un homme en plein cœur et lui couper le souffle s'il la connaissait depuis des années. Et d'autant moins quand il ne pouvait l'atteindre.

— Tyrea est à mille lieues de Ru !

— Deux cents au plus. Si tu cessais de gâcher la lumière du jour en ergotant, je pourrais t'y emmener avant la nuit.

— Gavin, c'est impossible. Même pour toi. Et même si c'était possible, je ne pourrais pas te le demander…

— Tu ne m'as rien demandé. C'est moi qui te l'ai proposé. Maintenant, dis-moi : tu préfères vraiment passer deux semaines sur une corvette ? Il fait beau, aujourd'hui, mais tu sais à quelle vitesse les tempêtes arrivent. J'ai entendu dire que la dernière fois que tu as pris la mer, tu es devenue tellement verte que tu aurais pu créer à partir de la couleur de ta propre peau.

— Gavin…

— C’est une mission importante, pas vrai ? demanda-t-il.

— Si tu fais ça, le Blanc va te tuer. Elle a un ulcère et elle lui a donné ton nom, tu sais. Vraiment.

— Je suis le Prisme. Il faut bien qu’il y ait quelques avantages. Et j’aime l’aviron.

Karris céda en soupirant :

— Tu es impossible.

— Nous avons tous nos propres talents.

Chapitre 10

Kip se réveilla entouré des odeurs d'oranges et de fumée. Il faisait encore chaud, et le soleil vespéral se faufilait entre les branches pour lui chatouiller le visage. Il avait réussi à atteindre l'une des orangeraies avant de s'effondrer. Il examina les longues rangées d'arbres parfaitement alignés, s'assurant qu'aucun soldat ne s'y trouvait, puis se leva. Il avait encore la cervelle embrumée, mais l'odeur de l'incendie lui fit oublier toute crainte quant à sa propre personne.

À la lisière de l'orangeraie, la puanteur se fit plus forte, l'air plus épais. Kip aperçut des éclairs au loin. Il sortit à l'air libre et vit le soleil se coucher derrière la demeure de l'alcaldesa, le plus haut bâtiment de Rekton. Le soleil passa d'un beau rouge profond à une teinte plus sombre, plus colérique. Et Kip revit les éclairs de lumière… des flammes. Des tourbillons de fumée épaisse jaillirent dans le ciel et, comme obéissant à un signal, montèrent depuis une dizaine d'endroits de la ville. En quelques instants, la fumée révéla des incendies qui faisaient rage, s'élevant à plusieurs dizaines de mètres au-dessus des toits.

Kip entendit des hurlements. Une vieille statue en ruine gisait dans l'orangeraie. Les habitants de Rekton l'avaient toujours appelée l'Homme brisé. Une grande partie du corps avait disparu depuis sa chute, des siècles plus tôt, mais l'essentiel de la tête restait. Longtemps auparavant, quelqu'un avait taillé des marches dans le cou brisé. La tête était assez haute pour permettre de regarder le soleil se lever au-dessus des orangers. C'était un endroit favori pour les couples. Kip grimpa lourdement l'escalier.

Le bourg était en feu. Des centaines de fantassins l'entouraient en un vaste cercle relâché. Les flammes chassaient les habitants de leurs cachettes, et Kip vit les cavaliers du roi Garadul préparer leurs lances. Il aperçut la vieille M^elle^ Delclara et ses six fils carriers. Le plus fort, Micael, la portait sur son épaule puissante. Il cria quelque chose aux autres, mais Kip n'entendit pas ce qu'il disait. Les six frères coururent vers la rivière, espérant visiblement y trouver refuge.

Ils n'y parviendraient pas.

Les cavaliers abaissèrent leurs lances et se lancèrent au galop, à trente mètres de la famille en fuite.

— Maintenant ! cria Micael, cette fois assez fort pour que Kip l'entende.

Cinq des frères se jetèrent au sol, mais Zalo fut trop lent. Une lance le frappa dans le dos et le projeta à terre. Deux autres furent embrochés par leurs poursuivants, qui avaient rapidement ajusté l'angle de leurs armes.

L'agresseur de Micael fit lui aussi plonger sa hampe, mais il rata le garçon, plantant la pointe dans le sol, où elle resta coincée.

Le cavalier ne la lâcha pas à temps, et fut éjecté de sa selle par son propre élan.

Micael courut vers lui et lui prit son *vechevoral*. Il le décapita presque entièrement d'un coup furieux, malgré les épaisseurs de mailles.

Mais les autres soldats avaient déjà tourné bride, et en quelques instants, une forêt d'acier étincelant dissimula Micael, son frère et sa mère à la vue de Kip.

Le garçon avait la nausée. Obéissant à un signal qu'il ne vit ni n'entendit, les cavaliers se remirent en formation et chargèrent de nouvelles victimes.

Au grand soulagement de Kip, celles-ci étaient trop loin pour qu'il les reconnaisse.

Les fantassins se rapprochaient de ce qui restait de la ville.

Mère ! Kip regardait Rekton brûler depuis plusieurs minutes, et il n'avait pensé à rien. Sa mère était là-bas. Il devait la rejoindre.

Mais comment ? Même s'il réussissait à éviter les soldats et les incendies, sa mère était-elle seulement vivante ? En outre, les soldats du roi avaient vu dans quelle direction il s'était enfui. Ils le surveilleraient certainement, pensant que le « créateur » qu'ils avaient vu représentait sans doute la seule vraie menace de ce secteur. En fait, il y avait peut-être déjà des hommes à ses trousses.

Dans ce cas, rester perché au sommet de l'orangeraie n'était probablement pas la chose la plus intelligente à faire.

Comme pour confirmer cette pensée, Kip entendit une branche se briser.

Un cerf ? Le soir tombait, c'était normal. Il y en avait plein dans l'orangeraie, après…

À moins de trente mètres de là, quelqu'un poussa un juron.

Un cerf qui parle ?

Kip sentit comme une boule dans son estomac. Impossible de respirer. De bouger. Ils allaient le tuer. Tout comme ils avaient assassiné les Delclara.

Micael Delclara était costaud. Dur comme un vieux chêne. Et pourtant ils l'avaient massacré.

Bouge, Kip, allez, bouge ! Son cœur battait la chamade. Il tremblait. Il respirait trop peu, trop vite. *Du calme, Kip. Respire*. Il prit une profonde inspiration et détourna le regard de ses mains tremblantes.

Il y avait une grotte, non loin de là. Kip y avait retrouvé sa mère, une fois, alors qu'elle avait disparu depuis trois jours. Cela faisait longtemps que la rumeur parlait de ces cavernes de contrebandiers et chaque fois que sa mère tombait à court de brume et d'argent, elle partait à leur recherche. La chance lui avait finalement souri, deux ans plus tôt, et elle avait trouvé de la drogue, assez pour ne pas rentrer chez elle. Lorsque Kip l'avait retrouvée, cela faisait des jours qu'elle n'avait pas mangé. Elle avait failli mourir. Il avait entendu quelqu'un dire tout haut que ç'aurait été mieux pour lui.

Arrivé au pied de la statue, le garçon se mit à courir, essayant de garder la ruine entre l'homme et lui. Il courait à peu près aussi vite qu'un Sanson qui aurait porté quelqu'un sur son dos. Il courait donc, essayant de rester silencieux, zigzaguant entre les rangées d'arbres bien alignés. Puis il entendit un bruit qui le glaça jusqu'à la moelle : des aboiements.

La peur lui donna des ailes. Il se mit à sprinter, sans tenir compte ni de la brûlure de ses jambes ni des coups de poignard dans ses poumons. Il se dirigeait déjà vers la rivière ; la grotte se trouvait sur ses berges. Deux cents mètres derrière lui, ou encore plus près, il entendit un soldat jurer :

— Tiens ces chiens en laisse ! Tu veux qu'on tombe sur le créateur alors qu'il fait encore jour ?

Le soir tombait à toute allure. C'était donc pour ça qu'il était encore en vie.

Une fois les couleurs obscurcies par la nuit, les créateurs perdaient beaucoup de pouvoir. Entre la fumée des incendies et le banc de nuages noirs qui s'approchait, le ciel s'assombrissait plus vite que la normale. S'ils avaient lâché les chiens, ils l'auraient déjà attrapé. Comme la nuit tombait rapidement, ils pouvaient à tout moment les libérer sans risque.

Kip déboula soudain sur la berge. Il marcha sur l'une des jambes de son pantalon et faillit tomber, se rattrapant de justesse d'une main. Il s'arrêta.

La grotte se trouvait en amont, dans la direction opposée au bourg, à moins de deux cents mètres. Il ramassa deux pierres, qu'il avait bien en main.

Protégé par la caverne sur son flanc et ses arrières, il pourrait… quoi ?

Mourir à petit feu ?

Il contempla ce qu'il avait dans ses mains. Des cailloux. Face à des soldats et des chiens de guerre. C'était idiot. Insensé. Il regarda encore les pierres, puis en jeta une sur la berge d'en face, plus bas en aval. Puis la seconde plus loin dans la même direction. Ensuite, il en prit deux autres, les frotta contre lui, et les lança aussi loin qu'il put. La dernière se prit dans les branches d'un saule. Un lancer minable.

Pas le temps de se lamenter sur son incompétence. Lorsqu'il avait marché jusque-là, son odeur avait déjà laissé une piste qui indiquait qu'il s'était dirigé en amont – et c'était bien là qu'il devait aller – il ne lui restait plus qu'à espérer que son petit stratagème fonctionnerait. C'était un essai pathétique, mais il ne pouvait rien faire d'autre. Il continua à remonter la berge, essayant de ne pas entendre les aboiements qui se rapprochaient.

Puis il entra dans l'eau en s'efforçant de ne pas toucher de pierres sèches avec ses vêtements. Enfin, il arriva à un virage du cours d'eau, et fut ainsi rapidement hors de vue.

— Lâchez les chiens ! cria la même voix.

Soudain, Kip se trouva devant l'entrée de la grotte, qui ne pouvait être vue depuis la rivière, cachée par les rochers tombés devant l'entrée. Mais, dès qu'il sortirait de l'eau, les chiens pourraient retrouver son odeur, et les soldats voir ses traces mouillées sur les pierres. Impossible donc de se mettre au sec. Pas encore. Il leva les yeux vers les nuages noirs.

Restez pas là comme ça. Donnez-moi de la pluie !

— Quel est le problème ? Qu'est-ce qu'ils ont ? demanda le militaire.

— C'est des chiens de combat, mon capitaine, pas des pisteurs. Je ne suis même pas sûr que ce soit les traces(i) du créateur qu'ils sont en train de suivre.

Kip progressa encore de cent mètres en amont, dépassant l'entrée de la grotte ; là, la courbe de la rivière redevenait ligne droite, et un arbre de la berge était tombé dans l'eau. Cela ne dissimulerait pas l'odeur qu'il allait laisser derrière lui, mais certainement l'eau qui allait dégouliner de son corps. Kip gagna la berge, puis s'arrêta. S'il revenait en aval, vers l'entrée de la grotte qu'il avait dépassée, il se rapprocherait de ses poursuivants.

Mais, en entendant le soldat parler d'autres traces, Kip avait senti un espoir infime s'éveiller dans sa poitrine. Ces autres traces étaient peut-être fraîches. Et, si l'on ne prenait pas en compte les chiens, cette grotte serait le refuge le plus sûr pour la nuit.

Kip avala sa salive pour empêcher son cœur de remonter dans sa gorge. Il se dirigea donc vers la grotte. Il crut sentir une pointe froide sur sa peau.

La pluie ? Il jeta un coup d'œil aux nuages menaçants, mais ce devait être son imagination. Il atteignit l'endroit un peu surélevé sur lequel donnait l'entrée de la caverne.

Deux soldats se tenaient juste en dessous de lui, deux autres sur la berge d'en face. Il y avait un chien de guerre de chaque côté. Leur tête arrivait facilement à l'épaule de Kip. Tous deux portaient des armures de cuir clouté pareilles à des caparaçons de cheval, mais sans la selle bien sûr.

Kip se jeta à terre.

— Mon capitaine, si vous permettez…, commença l'un des hommes. Ayant apparemment reçu la permission de s'exprimer, il poursuivit : Donc, le créateur est allé droit à la rivière, puis a marché en amont avant d'entrer dans l'eau ? Il sait que nous sommes sur ses traces. Je pense qu'une fois dans la rivière il a fait demi-tour et qu'il est allé en aval, vers le village.

— Alors qu'on est à ses trousses ? demanda l'officier.

— Il doit avoir entendu les chiens.

Ce qui rappela autre chose à Kip : ces animaux pouvaient aussi sentir les odeurs portées par le

vent, pas seulement celles qui s'accrochaient au sol. Sa gorge se serra. Il n'avait même pas pensé à ça. La brise soufflait du sud-ouest.

Kip avait pris la direction de l'est, puis du nord, après le méandre – la direction parfaite. S'il s'était rendu en aval, vers la ville, les chiens l'auraient senti presque immédiatement. Et si l'officier réfléchissait, il s'en rendrait sûrement compte, lui aussi.

— La pluie arrive. On n'aura peut-être que cette occasion. (L'officier réfléchit.) Allons-y, et vite.

Il siffla et fit signe aux hommes sur la berge d'en face de descendre la rivière. Ils partirent au trot.

Le cœur de Kip battit de nouveau la chamade. Il descendit sur la berge, à côté de deux gros rochers, séparés par un espace étroit. Le passage donnait l'impression de continuer sur quelques mètres avant de s'arrêter, mais Kip savait que ce corridor tournait abruptement. Il ne l'aurait jamais découvert, la première fois, s'il n'avait pas senti l'odeur acre et écœurante de la brume flottant dans l'air. Orholam seul savait comment sa mère avait pu s'y rendre.

Pourtant, même en connaissant l'existence de ce passage, Kip sentit le courage lui manquer avant de s'enfoncer entre les rochers. Il y avait quelque chose de bizarre. Le chemin n'était pas aussi sombre qu'il l'aurait dû. Il faisait nuit noire au-dehors, et Kip bouchait l'entrée. Cela ne pouvait signifier qu'une chose : quelqu'un se trouvait déjà à l'intérieur, avec une lanterne.

Kip se figea, mais les aboiements des chiens se firent soudain plus aigus.

Ils avaient trouvé les pierres que le garçon avait lancées sur l'autre berge.

Cela signifiait que tôt ou tard sa ruse serait éventée. Il suffoquait dans l'obscurité et l'étroitesse des lieux. Il devait bouger, d'un côté ou de l'autre.

Il se força à tourner au coin et parvint à la caverne des contrebandiers.

Deux silhouettes étaient assises à la faible lueur d'une lanterne : Sanson et la mère de Kip. Tous deux étaient couverts de sang.

Chapitre 11

Kip ne put retenir un cri. Sa mère était assise contre la paroi de la grotte, sa robe bleue teintée de rouge et de noir, de sang frais et séché. Ses cheveux noirs, plus sombres que d'habitude, étaient collés et raidis par le sang. Le côté droit de son visage était intact, parfait. Tout le sang provenait du côté gauche, s'écoulant depuis ses cheveux comme une mèche, avant de s'étaler sur sa robe. Sanson était assis à côté d'elle, les yeux fermés, la tête rejetée en arrière, ses vêtements presque dans le même état.

En entendant Kip crier, sa mère entrouvrit les yeux. La plaie sur le côté de sa tête était énorme. Qu'Orholam ait pitié d'elle, son crâne était fracassé.

Elle regarda un bon moment dans la direction de Kip avant de le situer.

Ses yeux étaient horribles à voir, totalement injectés de sang, la pupille de l'œil gauche dilatée, celle de droite aussi minuscule qu'une tête d'aiguille.

— Kip, dit-elle. J'aurais jamais cru être aussi contente de te voir.

— Moi aussi je t'aime, mère, répondit-il, essayant de garder un ton léger.

— Ma faute, dit-elle.

Elle ferma les yeux.

Le cœur de Kip cessa de battre. Était-elle morte ? Il n'avait jamais vu personne mourir – avant ce jour. Par Orholam, c'était sa mère ! Il jeta un regard à Sanson, qui avait l'air sain et sauf, malgré tout le sang sur ses habits.

— J'ai essayé, Kip. L'alcaldesa n'a pas voulu m'écouter. Je lui ai dit…

— Même sa propre famille a refusé de le croire, intervint la mère de Kip, les yeux toujours fermés. Même quand les soldats ont abattu sa mère et étripé son frère, Adan Marta est resté là, à protester qu'un satrape ne pouvait pas traiter ainsi son peuple. Sanson a été le seul à s'enfuir. Qui aurait cru que c'était lui le malin de la famille ?

— Mère ! assez ! gémit Kip d'une voix enfantine.

— Et pourtant tu es revenu, pas vrai Sanson ? Tu voulais me sauver, pas comme mon propre fils. Dommage qu'il n'ait pas essayé de m'aider comme tu l'as fait avec ta famille. J'aurais peut-être encore une chance.

Ses paroles éveillaient une colère profonde en Kip. Puissante, mais incontrôlable. Il la repoussa, refoulant ses larmes.

— Mère, arrête. Tu es mourante.

— Sanson dit que tu es un créateur, maintenant. C'est drôle, dit-elle avec amertume. Toute ta vie, tu as été une déception, et voilà qu'aujourd'hui tu crées. Trop tard pour nous tous. (Elle rassembla ses forces, inspira profondément, puis ouvrit les yeux pour dévisager Kip. Il lui fallut un moment pour le distinguer clairement.) Tue-le, Kip. Tue ce salaud.

Elle s'empara d'un mince écrin à bijou en palissandre filigrané, qui était posé à côté d'elle. L'objet était aussi long que l'avant-bras de Kip. Il ne l'avait jamais vu avant.

Le garçon prit la boîte et l'ouvrit. Elle contenait une dague à double tranchant, faite d'un matériau étrange, d'un blanc brillant comme de l'ivoire, avec un fil noir qui ondulait du centre à la pointe. L'arme n'avait pour toute décoration que sept diamants incrustés au cœur de la lame.

C'était la plus belle chose que Kip ait jamais vue, et pourtant cela lui était égal. Il n'avait aucune idée du prix de l'objet, mais l'écrin aurait suffi à payer à sa mère un mois d'excès.

— Mère, qu'est-ce que c'est ?

— Et dire que je croyais Sanson bête, ricana-t-elle durement, apeurée par sa mort toute proche. Enfonce-la dans son cœur pourri. Fais-le souffrir, ce salaud. Fais-le payer pour ça.

— Mère, qu'est-ce que tu veux dire ? demanda Kip, au désespoir. Moi, tuer le roi Garadul ?

Elle se mit à rire, et un nouveau flot de sang se déversa sur son visage.

— Tu es un abruti, un abruti, Kip. Mais peut-être que la bêtise pourra frapper là où la finesse en est incapable.

Elle dodelina de la tête, respirant péniblement. Elle s'affaissa, et Kip la crut morte, mais elle rouvrit les yeux, regardant fixement son fils d'un seul œil.

Elle lui enfonça cruellement les ongles dans l'avant-bras.

— Va, apprends à devenir créateur, va à la…

Elle sembla chercher le mot « Chromerie », mais ne le trouva pas. Elle en aperçut, et en fut furieuse et terrifiée. Elle était vraiment sur le point de mourir.

— Apprends ce que tu dois savoir, mais ne m'oublie pas. N'oublie pas ça. Ne l'écoute pas, tu m'entends ? C'est un menteur. Ne me fais pas défaut, Kip. Tu apprends, et ensuite tu le tues, tu comprends ?

— Oui, mère.

Elle parlait comme si elle connaissait le roi Garadul. Comment aurait-elle pu ?

— Kip, si tu m'as jamais aimée, venge-moi. Jure-le sur ton âme de vaurien, Kip. Jure-le, ou je jure devant Orholam que je reviendrai te hanter. Je… ne… laisserai pas…

Elle perdit le fil de ses pensées.

Kip jeta un regard à Sanson, qui les observait de loin, dans un silence horrifié. Sa mère enfonça davantage ses ongles, et son œil valide s'enflamma, exigeant son attention et sa promesse. Kip dit enfin :

— Je jure de te venger, mère, sur mon âme.

Une sorte d'apaisement envahit son visage, adoucissant ses traits durs. Puis elle rit doucement, satisfaite, avec une certaine cruauté – avant de cesser brusquement. Elle lâcha le bras de Kip, ses ongles y laissant des sillons sanglants.

— Je ne te décevrai pas, mère, j'irai droit…

Elle est morte.

Kip la regarda fixement, saisi d'un engourdissement inexplicable. Il ferma ses horribles yeux injectés de sang.

— Tu es blessé ? demanda Kip.

— Hein ? fit Sanson. Moi ?

Kip le dévisagea :

— Pas toi, le génie. La morte…

C'était cruel et irréfléchi.

Les yeux de Sanson s'emplirent de larmes.

— Je suis désolé, Kip. J'ai essayé de la tirer de là. C'était trop tard.

Il semblait sur le point de s'effondrer. Kip était un imbécile.

— Non, Sanson, non. Je suis désolé. Ne dis pas ça. Ce n'est pas ta faute. Écoute-moi. On doit agir maintenant, pas réfléchir. On est en danger. Tu es blessé ?

Sanson reprit contenance et releva le menton pour regarder Kip en face :

— Non, tout le sang vient de… non, ça va.

— Alors il faut qu'on y aille tout de suite, tant qu'il fait nuit et qu'il pleut. Ils ont des chiens. Ils peuvent nous suivre à la trace. C'est notre seule chance.

— Mais Kip, où on va aller ?

Étrange. Ainsi, Kip était devenu le chef. Avait-il trouvé en lui des forces nouvelles, ou Sanson était-il simplement faible ? *Non, ne pense même pas ça. Kip, il te fait confiance. Ce n'est pas suffisant ?*

Et si je ne méritais pas cette confiance ?

— Je vais devenir créateur, dit Kip. Je pense. Donc il faut qu'on prenne la mer. On devrait pouvoir trouver un navire à Garriston qui aille à la Chromerie.

Sanson écarquilla les yeux. Il pensait manifestement au serment que la mère de Kip lui avait fait prêter, mais il se contenta de demander :

— Et comment on va à Garriston ?

— On va commencer par descendre la rivière.

Kip se rendit alors compte qu'il avait perdu la bourse que maître Danavis lui avait donnée. Il ne savait même pas à quel moment. Donc, en admettant qu'ils arrivent à descendre la rivière, il ne pourrait pas payer leur voyage à la Chromerie.

— Kip, les soldats ont formé un grand cercle autour de la ville. S'ils sont encore installés comme ça, il nous faudra traverser deux fois leurs lignes. Et tout est encore en flammes. Il pourrait y avoir des barrages sur la rivière.

Sanson avait raison – et cela rendit Kip furieux. Il se reprit : son camarade n'y était pour rien. Ses yeux le brûlaient. La situation était si désespérée…

Il cilla.

— Je sais que c'est idiot, Sanson. (Il n'arrivait pas à le regarder en face.) Mais je n'ai pas d'autre idée. Et toi ?

Sanson resta un long moment silencieux.

— J'ai vu un arbre mort, sur la berge, ça pourrait faire l'affaire, dit-il enfin, et Kip sut que c'était sa manière de lui dire : « Je te fais confiance ».

— Alors on y va.

— Kip, tu veux… je ne sais pas, lui dire adieu ? demanda Sanson en se tournant vers la morte.

Le garçon avala sa salive, étreignant l'écrin au point de s'en faire blanchir les jointures. *Et lui dire quoi ? Je suis désolé d'être un minable, de t'avoir déçue ? Je t'aimais, même si tu ne m'as jamais aimé, toi ?*

— Non, dit Kip. On y va.

Chapitre 12

Les deux garçons se faufilèrent hors de la caverne, Kip en premier.

Apparemment, c'était le prix à payer quand on était le chef. Kip s'était trouvé des dizaines de fois sous ces étoiles, au bord de la rivière, mais cette nuit, il y avait comme une urgence dans l'air. Le vent avait changé de direction, et les senteurs de la bruine légère en train de s'élever du sol se mêlaient à la fumée de bois et au parfum frais et discret des oranges qui mûrissaient sur les arbres. Kip avait toujours trouvé cette odeur revigorante. Ce soir, elle lui sembla fragile, éphémère, aussi faible que ses chances de réussir.

Ils atteignirent sur la berge sans avoir vu de soldats. Il était déjà arrivé à leur petit groupe de quatre enfants de descendre la rivière, à l'aide de quelques bouts de bois pour mieux flotter, mais ils se contentaient alors de faire la planche et de se laisser porter par le courant. Pour cela, ils avaient toujours attendu la fin de l'automne, quand le cours d'eau était au plus bas, mais, même alors, ils récoltaient toujours des dizaines de bleus et d'égratignures à cause des rochers qu'ils n'avaient pu éviter. Cette fois-là, c'était le milieu de l'été, et même si la rivière était plus basse qu'au printemps, elle restait haute et rapide. Ils pourraient donc passer par-dessus des rochers qui les auraient écorchés à l'automne – mais ils heurteraient bien plus vite ceux qu'ils n'arriveraient pas à éviter.

Sanson trouva le tronc qu'il avait repéré, tandis que Kip patientait anxieusement, jetant des coups d'œil en aval, à la recherche de la moindre trace de la présence de soldats. Les nuages au-dessus du bourg brillaient de la lueur orange des incendies. Sanson revint avec quelques branches, pas assez pour tous les deux. Ils échangèrent un regard.

— Prends-les, chuchota Kip. Je flotte mieux que toi.

— Qu'est-ce qu'on fait, s'ils nous voient ? demanda Sanson.

À cette idée, Kip faillit perdre tout courage. Que pourraient-ils faire ? S'enfuir ? À la nage ? Et même s'ils atteignaient la berge, où iraient-ils ? Leur ville était en feu, et il n'y avait que des champs autour. Des cavaliers guidés par des chiens retrouveraient Kip et Sanson en un rien de temps.

— On fera les morts, dit Kip.

Après tout, on ne devrait pas être les seuls corps dans l'eau. En fait, si : à ce niveau, en amont, ils devraient bel et bien être les seuls. Au premier soldat qui s'en rendrait compte, les deux garçons deviendraient bien vite de vrais cadavres.

L'eau était froide, même à cette distance des montagnes, mais elle n'était pas gelée. Kip s'assit dedans, et le courant commença à l'entraîner vers la ville. Sanson le suivit. Ils s'approchaient du premier méandre, là où Kip était entré dans l'eau la première fois, quand le garçon comprit la faiblesse de son plan.

Faire le mort impliquait de rester les oreilles sous l'eau et les yeux dirigés vers le ciel, y compris aux endroits les plus dangereux, ceux où Sanson et lui devraient plutôt rester aux aguets pour anticiper les menaces. S'ils étaient découverts, ils s'en apercevraient trop tard.

Il fallait sortir de la rivière. Ce n'était pas jouable. Kip regarda derrière lui.

Sanson faisait déjà la planche, les oreilles dans l'eau, les membres relâchés.

Il était entraîné de l'autre côté par le courant, et, comme il était plus léger, il avait déjà rattrapé Kip, qui se mit à paniquer. S'il sortait de l'eau, Sanson ne le saurait pas. S'il tentait de rattraper son

ami, il ferait tellement de bruit que cela alerterait tout le monde à des centaines de mètres.

Une voix s'éleva dans la pénombre, sur la berge.

— Oui, Votre Majesté. Nous pensons que le créateur est monté dans cet arbre. Les chiens l'ont suivi jusque-là, puis l'ont perdu.

Kip vit d'abord la torche. Quelqu'un s'approchait du bord de l'eau, moins de cinq mètres plus bas. Sa première pensée – s'enfuir comme un dératé – signerait son arrêt de mort. Kip agita les bras deux fois, pagayant au gré du courant, puis se rallongea. L'eau froide se referma sur ses oreilles, étouffant tous les bruits, sauf celui du martèlement désespéré de son cœur.

La berge, surélevée d'un mètre et demi, était assez haute pour que, même sur le dos, Kip puisse voir l'homme. La lumière orange et vacillante de sa lampe illuminait son visage autoritaire. Même à la chaleur de cette flamme, son expression semblait profondément froide, un rictus déplaisant s'étirant aux coins de ses lèvres. Le roi – car Kip ne douta pas, même en ne l'ayant qu'entrevu, qu'il s'agissait du roi Garadul – n'avait même pas trente ans, mais était déjà à moitié chauve. Le reste de ses cheveux bien peignés tombait sur ses épaules. Il arborait un nez proéminent, avec une barbe impeccable et d'épais sourcils noirs. Le souverain scrutait la rivière en amont, une veine palpitant sur son front, visible même à la lueur de la torche, et observait la rive opposée à celle où Kip avait traversé. Les questions qu'il posait avec irritation étaient à peine plus qu'un simple murmure à travers l'eau qui recouvrait les oreilles de Kip.

Soudain, le roi se tourna, au moment précis où Kip commençait à le dépasser vers la gauche. Le garçon ne bougea pas d'un cil, mais ce ne fut pas par ruse. Il sentit une tiédeur s'épanouir dans l'eau froide, entre ses jambes.

Ce fut la torche qui sauva les garçons. Le roi la tenait juste devant lui. Il regardait droit dans leur direction, mais, ébloui par la lumière dans l'obscurité, il ne vit rien. Il se détourna et disparut en grommelant un juron.

Kip descendit le courant, les pieds en avant. Il avait du mal à croire qu'il était toujours en vie. L'eau était froide, les étoiles ressemblaient à des têtes d'épingles piquées dans le manteau d'Orholam. Elles étaient plus belles que jamais. Chacune avait sa propre couleur, sa propre nuance ; il y avait des rubis étincelants, des saphirs stupéfiants, et même, çà et là, une mystérieuse émeraude. Kip flotta ainsi sur une vingtaine de mètres, dans une sérénité totale, fasciné par cette beauté.

Puis il heurta un rocher du pied, ce qui le fit dériver. Alors sa chemise se prit dans un autre récif, qui émergeait à peine, et il se retrouva la tête sous l'eau. Kip poussa un cri et s'agita ; il sortit la tête à l'air libre et prit conscience, paralysé par la terreur, qu'il venait de faire beaucoup de bruit.

Un peu plus loin en aval, Sanson s'était lui aussi redressé… et contemplait Kip avec horreur. Comment pouvait-il autant manquer de discrétion ? Kip détourna les yeux, plein de honte. Ils flottèrent en silence pendant une longue minute, contemplant l'obscurité, craignant devoir des soldats apparaître. Ils s'efforcèrent d'éviter les rochers, les jambes bien alignées avec le courant, les mains pagayant en petits cercles pour les maintenir à la surface. Mais personne ne vint.

Ils flottaient aussi près l'un de l'autre que possible, mais Kip savait que ce n'était pas une bonne idée. Deux corps éloignés l'un de l'autre ne se remarqueraient pas forcément, mais deux côte à côte ? Pourtant, il ne s'éloigna pas. Le silence les enveloppa à mesure qu'ils s'approchaient du pont où leurs amis étaient morts ce matin-là. Cela semblait si lointain, désormais.

Et soudain Kip la vit, gisant sur la berge. Les soldats qui avaient tué Isa avaient récupéré leurs flèches, mais ils s'étaient contentés de la retourner, sans la déplacer. Elle était allongée sur le dos, les yeux ouverts, le visage tourné vers Kip, ses cheveux noirs flottant dans la rivière, un bras levé au-dessus de la tête, raide comme un arbre mort. Le sang séché donnait une atroce couleur pourpre à son

bras, et même à son visage.

Kip posa le pied sur les rochers glissants du fond de l'eau pour s'approcher d'Isa. Il allait se relever quand un sixième sens l'en empêcha. Il hésita et, toujours accroupi dans l'eau, scruta les ténèbres autour de lui, aussi discrètement que possible.

Là ! Debout sur le pont, un soldat montait la garde. Seule sa tête dépassait.

Ils n'étaient donc pas idiots. Ils s'étaient dit que le créateur qu'ils avaient rencontré le matin même, quel qu'il fût, aurait la décence de revenir enterrer ses amis.

Le courant emportait Kip. Ne pas prendre de décision, c'était en prendre une en fin de compte.

Mais que pouvait-il faire ? Affronter les soldats ? La présence de l'un d'entre eux signifiait qu'il y en avait peut-être dix, et s'il y en avait dix, peut-être cent. Kip n'était pas un guerrier, mais un enfant. Gros et faible.

Un homme, c'était déjà de trop.

Kip se détourna du cadavre et se rallongea dans l'eau. Il ne voulait pas se souvenir d'elle ainsi, de toute façon. Sa gorge se noua, si durement qu'il faillit étouffer. Seule sa peur du soldat l'empêcha de pleurer au moment où il passait sous le Pont Vert.

Soudain, il pensa à la dague attachée dans son dos, dans son écrin décoré, mais il s'était déjà bien éloigné. Il aurait pu essayer ; il aurait au moins pu sortir de l'eau et jeter un coup d'œil. Isa méritait mieux.

Ils arrivèrent bientôt en ville, où la rivière se faisait plus étroite et plus profonde, son canal flanqué de chaque côté de grands rochers, et traversé de robustes ponts de bois.

Certaines parties du bourg étaient encore en flammes ; Kip ignorait si c'était à cause de leurs matériaux moins inflammables ou du ralentissement de l'incendie en certains endroits. Ils tombèrent bientôt sur leur premier cadavre. Un cheval. Encore harnaché à une charrette pleine d'oranges de fin de saison, il avait été pris au piège dans un quartier désormais réduit en cendres. Affolée par le feu, la jument avait sûrement bondi dans la rivière, entraînant la charrette qui l'avait écrasée ou noyée, et répandant des oranges partout.

Kip pensa que c'était peut-être l'attelage de la famille Sendina. Sanson, que la sentimentalité n'avait jamais étouffé, attrapa quelques oranges et les fourra dans ses poches.

Il avait probablement raison. Kip n'avait rien mangé de toute la journée ; il ne l'avait pas remarqué jusqu'à présent, mais il mourait de faim. Malgré ses nausées, il se rapprocha du cheval à moitié englouti et prit lui aussi quelques oranges.

Ils se rapprochèrent du marché sur l'eau. La température grimpait sans cesse. Kip entendit des cris étranges. Des incendies faisaient encore rage.

Le marché sur l'eau formait un petit lac circulaire, que l'on draguait régulièrement pour conserver une profondeur uniforme. On disait que la rivière et le bourg avaient tous deux été plus grands, autrefois. Le fleuve, racontait-on, avait été intégralement navigable, depuis les chutes jusqu'à la mer Céruléenne, puis de Rekton jusqu'aux montagnes, attirant des marchands des sept satrapies, appâtés par les célèbres oranges de Tyrea et ses autres agrumes. À présent, seuls les petits bateaux à faible tirant d'eau pouvaient descendre le courant, et le nombre de brigands heureux de délester les négociants de tous leurs biens avait convaincu la plupart des paysans d'envoyer leurs oranges par caravanes plus lentes, lourdement armées – et bien moins rentables. Même les oranges à peau épaisse, plus petites et plus dures, envoyées ainsi par voie terrestre, pourrissaient bien avant d'atteindre les cours lointaines où les nobles et les satrapes étaient prêts à payer une fortune pour une denrée si raffinée. Presque chaque année, un jeune paysan essayait la voie fluviale, et parfois il parvenait jusqu'à Garriston, et revenait avec une véritable fortune – s'il arrivait à éviter les bandits

aussi sur le chemin du retour.

Mais, pour l'essentiel, le commerce du marché sur l'eau était éteint depuis longtemps. Les gens en conservaient l'installation par fierté, et pour leur propre usage. Des routes avaient déjà été construites autour de lui, et des entrepôts l'entouraient ; les habitants entretenaient donc les péniches et flottaient en rond les jours de marché, selon des règles et une étiquette qu'aucun étranger ne pouvait espérer comprendre. En son centre se trouvait une île, reliée à la rive nord par un pont-levis.

En arrivant en vue de l'îlot, Kip comprit d'où venaient les hurlements. Le pont-levis était baissé, et des centaines d'animaux, pris au piège par le feu qui resserrait son cercle, se pressaient dans l'espace confiné. Même le pont-levis fumait à une extrémité, pliant sous le poids de dizaines de chevaux, de moutons de cochons, et d'un tapis hallucinant de rats. Roulant des yeux terrorisés, le percheron du briquetier semblait prêt à bondir, mais il était impossible de dire où. Les animaux débordaient de l'île ; ils s'entassaient flanc contre flanc, recouvrant totalement le petit cercle de terre et le pont.

Captivé par ce spectacle, Kip se retrouva bientôt à flotter au beau milieu du fleuve, entre les quais et l'île.

— Maître, qu'est-ce qu'il fait chaud ! dit une voix juvénile au-dessus de Kip.

Kip se retourna bruyamment. Sur la berge surélevée du marché se tenait un jeune homme un peu plus âgé que lui. Il ne portait qu'un pagne rouge. Ses cheveux noirs bouclés et sa poitrine dénudée luisaient de sueur. Il regardait par-dessus son épaule, apparemment en direction d'un homme qui devait se tenir derrière lui. Kip n'attendit pas de pouvoir le distinguer. Ils auraient dû l'entendre s'agiter dans l'eau, mais le rugissement de l'incendie avait certainement étouffer le bruit.

Faisant signe à Sanson de le suivre, Kip nagea vers le mur. Son camarade obéit. La réponse du maître du jeune homme se perdit dans le vacarme.

Les deux garçons se collèrent aux parois du mieux qu'ils purent et jetèrent un cou d'œil au-dessus d'eux.

— Regarde, dit l'homme.

Un lasso de feu tourbillonnant se déroula au-dessus de leurs têtes, puis fut projeté, étincelant. Il s'enroula autour de l'un des poteaux du pont-levis et s'y accrocha. Le reste de la corde disparut en un éclair, mais la boucle resta, fumante, laissant tomber des flammèches sur le bois, noircissant des échardes qui se recourbèrent.

Kip était à la fois horrifié et fasciné. Pendant toutes ces années où il avait aidé maître Danavis, le créateur n'avait jamais rien fait de tel.

— À toi, essaie, dit l'homme.

L'espace d'un instant, rien ne se produisit. Kip jeta un regard à Sanson. Ils étaient tous les deux collés au mur, les bras écartés pour avoir une meilleure prise et ne pas s'agiter dans l'eau. Soudain, Kip eut l'impression qu'ils étaient tombés dans un piège. Le créateur savait qu'ils étaient là ; il était en train de dire à son apprenti qu'ainsi Kip et Sanson ne bougeraient pas. Ils allaient faire le tour. Kip devait nager, tout de suite, et le plus vite possible.

Il essaya d'inspirer profondément pour ravaler sa peur. Sanson lui rendit son regard, inquiet lui aussi, mais sans comprendre ce à quoi pensait son compagnon.

Soudain, une roue de flammes tourna au-dessus d'eux. Les animaux sur le pont et l'île crièrent de leurs cent voix différentes. La roue se défit, devenant un fouet, comme celui du maître créateur – mais en bien plus grand. Était-ce le travail du jeune homme ?

Le fouet se détendit, mais il ne visait pas le poteau du pont-levis. Il claqua bruyamment et cingla le flanc du cheval de trait. Fou de peur et de douleur, le vieil animal se précipita en avant. Kip

entendit le garçon rire au moment où le cheval chargeait la balustrade du pont. Celle-ci craqua et céda d'un coup. Plusieurs cochons et des moutons tondus tombèrent dans l'eau.

Le cheval de trait tenta de s'arrêter, prenant conscience de son risque de chuter ; ses sabots raclèrent le bois un instant, puis il plongea tête la première. Les éclaboussures jaillirent jusqu'à Kip et Sanson.

— Qu'est-ce que c'était ? Ce que je t'avais demandé ? lança le maître-créateur.

Kip jeta un regard aux animaux, puis au pont. Le poteau commençait juste à prendre feu. Une fois que les flammes se seraient propagées, les animaux deviendraient fous, tout comme le cheval. Kip ne pensait pas que le pont-levis brûlerait rapidement, mais il ne pouvait en être certain.

S'ils voulaient sortir du marché sur l'eau et de la ville en flammes, la façon la plus rapide était de passer sous le pont devant eux, puis de continuer en direction de la chute d'eau, afin de descendre le courant. Le trajet le plus long consistait à faire le tour du lac, mais ils seraient en vue du créateur et de son apprenti pendant tout ce temps. Dans les deux cas, ils seraient exposés à un moment ou à un autre.

De tous les animaux qui étaient tombés dans l'eau, le gros cheval était le seul bon nageur. Il se dirigeait à grandes ruades de l'autre côté du marché, s'éloignant du garçon et du feu. Les moutons bêlaient, agitant frénétiquement leurs petites pattes. Les cochons grognaient, se frappant et se mordant.

Au-dessus d'eux, les garçons entendirent le bruit d'une lourde gifle, suivie d'un cri de douleur.

— N'outrepasse jamais mes ordres, Zymun ! Tu entends ?

Le maître continuait à crier, mais Kip n'écoutait plus. Les créateurs étaient distraits. C'était maintenant ou jamais. Kip inspira rapidement deux ou trois fois, fit un signe à Sanson – qui semblait perplexe – et s'élança vers le pont-levis.

Chapitre 13

Gavin créa une mince plate-forme bleue flottant sur l'eau, à peine visible.

— Tu fais ça juste pour me rendre nerveuse, pas vrai ? demanda Karris.

Gavin monta dans l'esquif en souriant. Il tendit une main à Karris en s'inclinant légèrement. Elle sauta à bord, refusant son aide.

Il tira la quille au moment où elle posait le pied sur la barque et celle-ci glissa sous elle. Elle poussa un petit cri – et il la rattrapa grâce à un doux coussin de luxine verte, qui prit aussitôt la forme d'un siège. Il souleva le fauteuil et le posa à l'avant, puis attacha leurs deux sacs au bateau, sous ses pieds.

— Gavin, je ne vais pas rester assise pendant que tu…

Elle voulut se lever, et il projeta la barque en avant. Sans rien à quoi se raccrocher, elle retomba sur son siège avec un nouveau cri. Gavin éclata de rire. Karris était l'un des meilleurs soldats de la Chromerie – et pourtant elle couinait toujours quand elle était surprise.

Elle le foudroya du regard, à la fois agacée et amusée.

— Je croyais que ça te plaisait, d'être transportée, dit-il.

— Tu as eu ta chance, rétorqua-t-elle.

Le sourire de Gavin disparut dans les vagues, comme tant d'autres trésors.

Karris pâlit :

— Gavin, je…

— Non, je l'ai mérité. Lève-toi, je t'en prie.

Seize ans. On pourrait croire qu'on aurait dépassé ça, tous les deux. Ce n'est pas faute d'avoir essayé.

— Merci, dit-elle d'un ton contrit.

Elle se leva, les pieds bien écartés, les genoux pliés.

La barque était propulsée par des rangées de petits avirons qui sortaient de chaque côté. Des générations d'études avaient permis aux créateurs verts et bleus d'élaborer de tels mécanismes, dont les chaînes et les engrenages étaient liés aux rames. Chaque créateur personnalisait son embarcation en fonction des mouvements de bras et de jambes qu'il préférait, adaptant ceux qu'il pensait être les plus efficaces. Comme le bateau n'exerçait qu'un infime frottement sur l'eau, un mage athlétique pouvait aller aussi vite qu'un homme en train de courir pendant une heure.

C'était rapide. Très rapide. Mais loin d'être aussi rapide que ce que Gavin avait promis. Pourtant, il se pencha en avant, le corps suspendu dans un réseau de luxine, agitant bras et jambes. Il allongea et affina la barque pour en faire une dague qui tranchait la surface de l'eau. À la sortie du port, ils avaient atteint leur pleine vitesse.

Gavin transpirait, mais c'était une sensation saine. Le vent lui soufflait au visage, emportant tout ce que Karris et lui auraient pu se dire, et, sans mots, il n'y avait plus que sa présence, ses cheveux noirs claquant au vent marin, son visage aux traits énergiques, sa peau qui brillait à la lumière du matin, son menton levé, son cou tendu, tandis qu'elle profitait autant de la liberté que lui.

Karris, tournée vers l'avant, ne le voyait donc pas écoper la luxine dans l'eau. Gavin avait toujours pensé qu'il devait exister un meilleur moyen.

Après tout, un créateur pouvait projeter une boule de feu à n'importe quelle vitesse, cela ne dépendait que de sa volonté – un projectile trop gros ou trop rapide, bien sûr, pouvait le blesser à cause du recul – mais les bateaux ne profitaient pas directement de cet effort mental. C'étaient plutôt des embarcations à rames parfaites, utilisant la puissance musculaire plus efficacement que toute autre machine. Gavin voulait faire mieux ; il voulait utiliser la magie comme une voile se servait du vent.

Cela ne l'avait conduit qu'à arracher un mât ou deux. Mais Gavin refusait d'abandonner. Cela avait été l'un de ses sept buts quand il avait encore sept ans à vivre : apprendre à voyager plus vite que quiconque ne le croyait possible.

La solution lui était venue de ses souvenirs d'enfance, quand il soufflait des graines sur ses frères avec une sarbacane. L'air, emprisonné dans la tige du roseau, projetait la graine bien plus vigoureusement que si on la lançait à main. Après de nombreux essais et erreurs, Gavin avait immergé entièrement le roseau, l'ouvrant des deux côtés pour qu'il se remplisse d'eau. Il y avait relié un autre tuyau en diagonale, et il projetait des blocs de magie dans l'eau, qui sortaient à l'arrière de l'embarcation.

Gavin lâcha les avirons, et le mécanisme tout entier disparut dans infime éclaboussement, la luxine se dissolvant dès l'instant où elle touchait les vagues. Gavin posa les mains sur les tuyaux en roseau.

Karris bondit quand le premier choc sourd retentit. Elle s'accroupit pour abaisser son centre de gravité, portant instinctivement la main à son *ataghan* – sauf que ce dernier était dans son paquetage. Puis la barque s'élança. Les premières détonations firent tout trembler, tandis que Gavin se concentrait pour accélérer, ses muscles noués sous l'effort. Mais, en quelques instants, l'esquif prit de la vitesse, et Gavin relâcha un peu sa tension. Les blocs de magie frappaient l'eau dans un « pop-pop-pop » régulier. L'embarcation modifiée – ce qu'il appelait un « raseur d'eau » – effleurait à peine la mer.

Cela demandait encore un effort physique. Gavin projetait une énergie considérable dans l'eau, et soulevait son poids et celui de Karris à la seule force de ses bras et de ses épaules. Mais on pouvait créer de la magie avec tout son corps, ce qui équivalait à porter un gros sac au poids parfaitement réparti : c'était fatigant, mais pas épuisant. Cela étant, les muscles du torse de Gavin n'avaient jamais été aussi développés que depuis un an qu'il pratiquait cette magie quotidiennement.

Karris se retourna, littéralement bouche bée. Elle contempla l'engin, avec les godets de luxine bleue assouplie de vert, et le rouge ultra-flexible pour protéger les tuyaux à l'endroit où passaient les blocs de magie. Karris se redressa lentement, penchée sous le vent, le dos contre Gavin pour ne pas diminuer l'aérodynamisme.

Il la sentit trembler, et comprit qu'elle riait de bonheur, même s'il l'entendait à peine. Le vent emportait l'odeur de sa chevelure, mais, l'espace d'un instant, il crut la sentir de nouveau. Un souvenir douloureux.

— Regarde ça ! cria-t-il.

Une île apparaissait au loin. Il se pencha et l'esquif vira droit dessus. Gavin avait rapidement compris que le bateau manœuvrait bien plus vite que lui.

La seule limite était la vitesse à laquelle il pouvait changer de direction sans se couper en deux. Gavin se pencha à droite, puis à gauche, négociant de splendides virages sur la mer calme. Il abaissa les tuyaux, leur barque bondit par-dessus une grosse vague, et soudain ils décollèrent.

Ils volèrent sur plus de cent mètres, n'entendant que le bruit du vent, passant droit au-dessus de l'îlot, avant d'amerrir et de repartir comme s'ils avaient ricoché.

Avec la vitesse, le vent et la proximité de Karris, Gavin se sentait enfin de nouveau libre. Malgré la tiédeur du jour, le vent était froid – et si la jeune femme ne se blottissait pas tout à fait contre lui, elle se laissait aller, heureuse de sentir sa chaleur. Si elle sentait qu'elle avait froid, il savait qu'elle créerait de l'infrarouge mais elle pourrait économiser ses forces en profitant de la chaleur corporelle de Gavin. Elle ignorait ce qui l'attendait à Tyrea.

Lui le savait – au moins en partie – et cela donnait une certaine tendresse à cet instant. Une fois qu'elle aurait lu la lettre du Blanc, elle saurait qu'il avait engendré un enfant à l'époque où ils étaient promis l'un à l'autre. Elle affirmait désormais ne plus s'intéresser à sa vie amoureuse mais, quand ils avaient rompu, elle lui avait demandé : « Il y a une autre femme ? » « Non. » « Est-ce qu'il y a eu d'autres femmes pendant que nous étions fiancés ? »

« Non, je le jure. »

Karris ne lui pardonnerait pas, cette fois. Il lui avait fallu des années pour excuser Gavin d'avoir rompu leurs vœux et refusé d'en donner les raisons.

Mais, cette fois, il s'agissait d'une véritable trahison.

Par Orholam, comme elle me manquera.

Il évitait les couloirs maritimes et restait au large. Vers midi, il vit des nuages. Cela ne ressemblait pas à une tempête, et il se dit que ce devait être la satrapie insulaire d'Ilyta. Un pays doté de nombreux ports, et d'encore plus de pirates. Le gouvernement central s'était effondré des décennies plus tôt, et certaines régions étaient dirigées par le chef pirate le plus puissant du moment. La plupart des sept satrapies payaient un tribut à l'un ou l'autre d'entre eux, ce qui les enrichissait et leur permettait de se livrer de plus belle à la piraterie.

Gavin ne les craignait nullement, mais il ne voulait pas non plus être vu.

Cela pourrait faire du bien aux pirates d'avoir une raison supplémentaire de craindre la Chromerie, mais Gavin préférait garder sa petite invention secrète le plus longtemps possible. D'ailleurs, Ilyta ne lui servait que de repère. L'utilisation d'un astrolabe était difficile, et le temps que cela aurait pris de calculer leur position lui suffirait pour tâtonner et finir par la trouver. Garriston se situait à l'embouchure d'un grand fleuve. C'était le port le plus actif de Tyrea, mais cela ne signifiait pas grand-chose. Gavin prit vers le sud.

Karris lui dit quelque chose, mais il ne l'entendit pas. Il ralentit.

— Je peux essayer, moi aussi ? demanda-t-elle.

— Je croyais que tu voulais économiser tes forces.

— Tu ne vas pas t'amuser tout seul.

Lui tournant le dos, il ne vit pas son grand sourire, mais il aperçut une fossette et un sourcil amusés.

Gavin élargit la coque pour qu'ils puissent se tenir côte à côte, et lui tendit le tuyau de tribord. Karris préférait toujours créer de la main droite.

Au début, ils furent désynchronisés ; l'embarcation peinait et tremblait, tandis qu'ils projetaient leur énergie à des rythmes différents. Il jeta un coup ; d'œil dans sa direction mais, avant qu'il puisse dire un mot, elle lui saisit la main droite. Elle la serra en cadence, comme elle le faisait quand ils dansaient.

Ce souvenir le frappa comme s'ils avaient heurté un récif et s'étaient fracassés dans la mer : Karris, âgée de quinze ans, avant la guerre, au bal annuel des luxeigneurs, au sommet de la Chromerie. Ses longs cheveux blond clair, fins et brillants comme sa robe de soie verte. Leurs pères discutaient duquel des frères Guile elle épouserait. Gavin, l'aîné et probablement le prochain Prisme était bien sûr le plus convoité. Son père, Andross Guile, ne se souciait pas de la beauté de Karris.

— Tu veux une belle femme ? Les maîtresses sont là pour ça.

Pourtant, même si Andross ne se préoccupait pas des préférences de ses garçons – il fallait négocier les alliances au plus bas coût, et le mariage de son aîné était sa meilleure carte –, il était bien conscient que d'autres familles ne se montraient pas toujours aussi calculatrices. Certains pères répugnaient à marier leurs filles à des hommes qui ne leur plaisaient pas.

Andross Guile avait ordonné à Dazen, le cadet, de séduire Karris.

— Il y a une chambre de serviteurs, à l'étage du dessous. Voilà la clé. Lorsque cela fera vingt minutes que tu te seras éclipsé avec elle, je trouverai un prétexte pour parler en privé à son père, et nous descendrons. J'espère bien vous surprendre en pleine action. Je serai stupéfait, désemparé, furieux. Je te frapperai très certainement. Mais que faire ? Les passions de la jeunesse, tout ça. Tu m'as compris ?

Les deux frères avaient compris. Le luxeigneur Rissum Blanc-Chêne était réputé pour avoir le sang chaud. Andross Guile frapperait Dazen le premier et s'interposerait ensuite pour éviter que Blanc-Chêne n'essaie de tuer son fils. Mais le vrai objectif, c'était que si Karris était surprise faisant l'amour avec Dazen, son père n'aurait pas le choix. Pour que la honte ne retombe pas sur sa famille, Karris serait rapidement mariée à Dazen. Les deux familles deviendraient alliées, et Andross Guile garderait son aîné, plus précieux, dans son jeu.

— Gavin, je souhaite que tu sois agréable avec cette fille, mais sans l'encourager. Si ton frère déçoit notre famille dans cette affaire, c'est toi qui épouseras Karris, je te le certifie.

— Oui, monsieur.

Le bal avait alors commencé. Gavin avait pris la première danse avec Karris, et le pire s'était produit. Sa mince silhouette serrée contre lui, elle lui pressait la main en cadence, et, lorsqu'il avait plongé son regard dans le jade vert de ses yeux – à l'époque, elle n'avait que de minuscules mouchetures de rouge dans ses iris –, Gavin était tombé sous le charme. Au moment où Dazen était venu danser avec elle, Gavin était déjà amoureux.

Ou plein de désir, en tout cas.

Je trompais déjà Karris avant même de l'avoir rencontrée.

La jeune femme lui serra la main plus fort. Il se tourna vers elle. Il devait s'être tendu, car Karris l'avait senti et l'interrogeait du regard. Elle avait toujours été très physique, enlaçant, effleurant ou touchant tout le temps ceux qu'elle aimait. La danse lui était aussi naturelle que la marche. Elle ne touchait plus Gavin très souvent.

Il hocha la tête d'un air désinvolte. *Ce n'est rien.*

Karris faillit dire quelque chose, puis s'interrompit :

— Fais grossir ces tuyaux ! s'écria-t-elle, et elle rit, un tremblement imperceptible dans la gorge. Un rire forcé.

Elle se rappelait donc cette danse, sa main qui serrait la sienne en cadence, bien sûr. Mais elle ne fit aucun commentaire, et il lui en fut reconnaissant.

Il élargit les tuyaux autant qu'il le put, et ils filèrent bientôt plus vite qu'il ne l'avait jamais fait seul. Il n'avait pas voulu lui montrer ce nouveau tour… mais il n'avait pu s'en empêcher. Il savait que cela amuserait Karris. Et quel plaisir d'être un génie quand personne n'est là pour le reconnaître ?

Il lâcha la main de Karris. C'était le moment le plus dangereux. À l'évidence, c'était stupide de foncer délibérément dans quelque chose. Et pourtant…

— Cramponne-toi ! s'écria-t-il.

Projetant son poing droit vers l'avant, Gavin envoya de la luxine verte aussi loin qu'il put. Elle

atterrit sur les vagues dans un éclaboussement.

L'instant d'après, leur esquif fonçait sur une rampe de luxine.

Ils s'envolèrent en un clin d'œil. Ils planaient à vingt mètres au-dessus des vagues.

Gavin relâcha tout l'appareillage de tuyaux en roseau et créa. La luxine de la plate-forme jaillit de leur dos puis de ses bras à lui. Ils tombaient à présent, à quinze mètres des vagues. Même si leur vitesse leur permettrait de raser l'eau plutôt que de s'y écraser, cela restait une chute de quinze mètres. De la luxine de toutes les couleurs fusait, luttant contre la bourrasque pour se former.

Dix mètres avant les vagues. Cinq. À cette vitesse, heurter l'eau serait comme heurter du granit.

Soudain la luxine se durcit, et Gavin s'efforça de lui faire prendre une forme ressemblant aux ailes d'un condor. Celles-ci s'ouvrirent, et Karris et Gavin filèrent dans le ciel.

À sa première tentative, Gavin avait essayé de tenir une aile dans chaque main. Il avait alors appris pourquoi les oiseaux ont des os creux et ne pèsent quasiment rien. La poussée ascendante avait failli lui arracher les bras. Il était rentré trempé, écorché et furieux, la plupart des muscles de son torse froissés. En créant un condor d'une seule pièce, il avait supprimé la nécessité de tout apport musculaire. L'appareil tout entier volait grâce à la force et à la souplesse combinées de la luxine, de la vitesse et du vent.

Bien sûr, il ne volait pas vraiment. Il planait. Gavin avait essayé avec des roseaux, mais cela n'avait pas fonctionné pour l'instant. Le condor n'avait qu'une portée limitée.

Karris ne se plaignait pas. Elle riait, insouciante, les yeux écarquillés.

— Gavin ! Gavin, par Orholam, on vole !

Gavin avait toujours adoré cela, chez elle : son rire qui les libérait tous les deux. Elle avait oublié la danse. Cela en valait la peine.

— Mets-toi au milieu, dit-il.

Cette fois, il n'eut pas besoin de crier. Ils étaient à l'intérieur du corps du condor. Plus aucun vent ne les atteignait.

— Je ne suis pas très bon pour les virages ; la plupart du temps, je me penche d'un côté ou de l'autre.

D'ailleurs, comme il était plus lourd, ils viraient déjà de son côté.

Ensemble, ils se penchèrent sur celui de Karris pour redresser l'oiseau.

— Le Blanc n'en sait rien, n'est-ce pas ? demanda Karris.

— Tu es la seule. D'ailleurs…

— Personne d'autre n'arriverait à une telle création, acheva-t-elle.

— Galib et Tarkian sont probablement les seuls polychromes capables de maîtriser toutes les couleurs nécessaires, mais aucun n'est assez rapide. Si j'arrive à rendre ce procédé suffisamment facile à appliquer par d'autres, j'en parlerai peut-être au Blanc.

— « Peut-être » ?

— Je réfléchis aux manières d'utiliser ce condor. Principalement pour la guerre. Les sept satrapies se battent et complotent déjà pour récupérer les quelques polychromes qui existent. Cela rendrait la situation cent fois pire.

— C'est déjà Garriston ? demanda-t-elle soudain, tournée vers le nord-ouest.

— La vraie question, c'est si tu veux t'écraser au sol ou amerrir, dit Gavin.

— M'écraser ?

— Je ne suis pas encore très bon pour les atterrissages, et avec tout ce poids en plus…

— Je te demande pardon ? l'interrompit Karris.

— Quoi ? Je n'ai pas essayé non plus de voler avec une vache de mer à bord, je dis juste…

— Tu ne viens pas de me comparer à une vache de mer ? fit Karris, avec une expression glaciale.

— Mais non ! C'est juste qu'avec tout ce poids en plus…

Que pouvait-il bien dire, ainsi coincé ? *Ah oui !*

— Hum, grogna Gavin.

Elle sourit tout à coup, dans un éclair de fossettes :

— Après tout ce temps, Gavin, j'arrive encore à t'avoir !

Elle éclata de rire.

Il rit d'un air piteux – mais la blessure était profonde. *Et moi, je ne t'ai toujours pas*. Peut-être aurait-elle été heureuse avec Dazen.

Chapitre 14

Kip eut l'impression que des années entières s'étaient écoulées avant qu'il atteigne le poteau du pont. Il s'arrêta et regarda derrière lui, en direction des créateurs. Sanson le rattrapa. Le maître frappait toujours son apprenti qui hurlait, recroquevillé sur lui-même. Ils n'avaient certainement pas vu Kip ou Sanson, mais ils leur faisaient tout de même face et, s'ils levaient les yeux, le poteau ne serait pas assez gros pour cacher les deux garçons.

Le pont grinça. Kip leva les yeux. Du côté de l'îlot, le poteau était en flammes, et les animaux s'en écartaient, mais ils avaient trop peur de revenir vers la ville, qui brûlait aussi. Ils se pressaient donc contre la balustrade, à quelques mètres à gauche, au-dessus des garçons – et près de la brèche que le cheval avait pratiquée en tombant.

Une demi-douzaine de rats tombèrent dans l'eau, repoussés par d'autres animaux. Ils partirent tous dans une direction différente. Plusieurs d'entre eux filèrent droit sur les garçons.

Saisi d'une peur viscérale, Kip sentit son estomac se nouer. C'était ridicule, il n'était pas paralysé de crainte par ces deux créateurs, mais par de simples rats… et Kip avait horreur des rats. Il les détestait, les détestait, les détestait. Sanson le saisit par la manche pour l'attirer vers lui. Kip lâcha le poteau, tombant lourdement dans l'eau. Il se retourna pour s'assurer qu'aucun des rats ne s'agrippait à ses habits. Son regard se posa sur l'apprenti Zymun, la tête enfouie entre ses bras pour se protéger des coups.

Soudain, Zymun se raidit.

L'apprenti cria quelque chose et se redressa. Son maître cessa de le battre.

Pour la première fois, Kip vit nettement le garçon. Il avait à peine un an de plus que lui, avec des cheveux noirs ébouriffés, des yeux sombres, et une grande bouche charnue déformée par un sourire triomphal. À l'instant où Kip apercevait Zymun, sa peau et celle de son maître étaient encore rouges, entourées de fumerolles pareilles à de la fumée inhalée, qui semblaient ensuite se concentrer à l'intérieur de leur corps pour les remplir de la couleur.

Kip se détourna et nagea aussi vite qu'il le put. Un panneau métallique se dressait devant la chute d'eau pour empêcher les bateaux ou les nageurs d'être emportés, et dissimulait un quai et un escalier. Sanson y était déjà, avec plus de dix mètres d'avance sur Kip.

Après quelques brasses vigoureuses, Kip jeta un coup d'œil derrière lui. Le pont et les animaux qui se bousculaient l'empêchaient de bien voir les deux créateurs, mais il aperçut le maître qui courait sur quelques mètres.

L'homme sauta en écartant les bras, et claqua des mains. Une boule scintillante de luxine rouge se forma entre ses paumes et fila en avant. Le créateur fut projeté en arrière par la force de son missile, mais réussit quand même à garder l'équilibre.

La boule prit feu dans les airs, juste avant de s'enfoncer dans la masse des animaux pressés sur le pont. Moutons, chevaux et cochons explosèrent, projetant des morceaux de chair dans toutes les directions. Des hurlements presque humains emplirent l'air. Le projectile brûlant arracha la balustrade et détruisit une partie du pont en son centre avant de filer vers la tête de Kip dans un rugissement féroce. Il fracassa l'escalier de bois au-dessus du quai. Le créateur n'avait sans doute pas raté Kip ; l'espace d'un instant, celui-ci se dit que l'homme essayait de le prendre au piège.

Le pont-levis craqua, et tous les animaux entassés sur la partie centrale qui s'affaissait culbutèrent dans l'eau.

Zymun se précipita. Il frappa ses mains rouges l'une contre l'autre mais, cette fois, Kip ne vit pas la boule de luxine – parce qu'elle ne lui était pas destinée. Zymun tomba en arrière, renversé par la puissance de son projectile, et soudain le pont tout entier prit feu.

Des flammes, du sang et des tripes tournoyantes jaillirent dans le ciel. Une grosse partie du pont incendié dégringola vers Kip, et il ne vit plus rien d'autre. Elle tomba dans l'eau à côté de lui, dans un grand sifflement.

Quand Kip recouvra la vue, il était coincé contre le panneau de métal, entouré d'échardes et de bouts de bois, dont certains brûlaient encore. Une grosse partie du pont coulait lentement, emportant des centaines de rats, certains carbonisés, d'autres blessés, et d'autres seulement trempés. Tous ceux qui n'étaient pas morts dans la chute essayaient désespérément de sortir de l'eau. Les animaux plus gros n'avaient pas été projetés aussi loin par l'explosion, mais ils se rapprochaient, dans les ruades et les éclaboussures, se mordant de peur et de douleur.

— Kip ! Monte vite ! On y est presque ! l'encouragea Sanson.

Il était déjà de l'autre côté du panneau métallique.

— Ne bouge pas ! cria le maître-créateur. (Sa peau dégageait déjà des fumerolles rouges.) Ne bouge pas, sinon la prochaine est pour ta tête !

Kip saisit le panneau d'acier mais, dès que ses mains le touchèrent, il sentit de petites griffes sur ses jambes, puis d'autres dans son dos. Il se figea. Des rats. D'abord un ou deux, puis une demi-douzaine.

Il ferma les yeux de toutes ses forces. Les griffes filaient sur son cou, puis sur sa tête. En s'agrippant au panneau, il avait transformé son corps en passerelle – le seul moyen de sortir de l'eau – et les rats grouillaient sur lui.

En quelques instants, la demi-douzaine de rongeurs se transforma plusieurs centaines.

Kip était paralysé, les muscles noués. Impossible de penser. De respirer. Il n'osait même pas ouvrir les yeux. Les rats étaient dans ses cheveux. L'un d'eux était tombé dans sa chemise et lui griffait la poitrine. D'autres couraient sur ses bras.

— Vite, Kip ! cria Sanson. Sinon tu vas mourir !

Tout à coup, Kip se sentit comme détaché de son propre corps. Il était deux doigts de se noyer, la ville était en feu, presque tous les gens qu'il connaissait étaient morts, deux créateurs essayaient de le tuer, et lui se souciait des rats. Même là, agrippé à la porte, tandis que les créateurs préparaient le coup qui lui serait fatal, sa phobie l'empêchait de réagir.

Grotesque. Pitoyable.

Une main le saisit, et il ouvrit d'un coup les yeux. C'était Sanson. Il avait escaladé la grille dans l'autre sens et bravait les rats pour aider son compagnon à passer. Kip s'ébroua comme un chien, éjectant une dizaine de rats – mais en restait bien d'autres. Toujours terrifié, il commença à grimper sur la grille.

Il passa une jambe par-dessus, mais ne réussit pas à l'escalader. Il était trop lourd. Un rongeur tomba dans sa jambe de pantalon béante et s'agita contre sa peau.

Sanson saisit Kip à deux mains, ahanant sous l'effort. Kip donna une dernière poussée, sentit son corps se lever, s'élever… et roula enfin de l'autre côté. Il tomba dans l'eau comme une masse.

Le courant l'entraîna aussitôt. Quand il refit surface, il entendit Sanson lui crier quelque chose, mais Kip ne comprit pas quoi. Il fouilla dans son pantalon, saisit le rat qui se débattait et le jeta.

Il arriva à la chute d'eau autour de laquelle saillaient perpendiculairement des corniches, que

les casse-cou de Rekton utilisaient comme plongeoirs.

C'était trop tard pour que Kip tente cette solution. À certains endroits, le cours d'eau était moins profond. Le garçon s'agita désespérément et posa le pied sur un rocher du fond. La force du courant le poussait vers l'avant, mais il s'accroupit sur le rocher, serrant les jambes et agitant les bras pour se redresser. En bas de la cascade, la profondeur était suffisante mais, s'il ne sautait pas assez loin, il heurterait des rochers dans sa chute.

Il bondit aussi fort qu'il put. À son grand étonnement, il partit bel et bien dans la direction qu'il voulait. Il y eut un moment de liberté parfaite. De paix. Le rugissement de l'eau engloutissait tous les autres bruits, toutes les autres pensées. C'était magnifique. Sanson et lui avaient sans doute flotté toute la nuit dans le fleuve, car le soleil pointait à l'horizon, et les ténèbres profondes devenaient d'un bleu profond, puis d'un bleu glacial, et enfin se teintaient d'un rose orangé qui venait entourer les nuages d'un halo.

Soudain, Kip prit conscience de la vitesse à laquelle il descendait. Il tombait de travers par rapport au plan d'eau qui s'approchait à grande vitesse. Ayant observé ses camarades plus hardis, il savait qu'il devait plonger la tête ou les pieds en premier, les bras le long du corps, sous peine de graves blessures.

Tête la première, il n'y pensait même pas ; il se cambra donc en agitant les bras.

Il ne savait pas ce qu'il avait fait, mais c'était visiblement ce qu'il ne fallait pas faire – ou peut-être était-il déjà penché en avant, avant de s'agiter. En tout cas, il se retrouva parallèle à l'eau. Il allait faire le plus beau plat jamais vu. De cette hauteur, il pouvait bien se tuer.

De plus, il se rendit compte qu'il allait tomber avec l'eau de la cascade – alors que tous les plongeurs qu'il avait vus sautaient par-dessus. L'eau rebondissait toujours sur des écueils pendant la chute.

Il n'eut même pas le temps de trouver un juron avant de se cogner durement le pied sur un rocher. Il écarta violemment les bras…

… au moment où il s'écrasait dans l'eau tête la première. Il eut l'impression qu'on venait de lui donner un coup de planche sur le sommet du crâne. Qu'on lui arrachait les bras. Et il avait oublié d'inspirer avant. Kip ouvrit les yeux sous la surface, juste à temps pour voir une masse filer devant lui dans un tourbillon de bulles. Sanson !

Sanson était arrivé les pieds en premier, mais s'était retourné dans l'eau, et se trouvait donc tête en bas. Il sembla un instant assommé, immobile, puis il ouvrit les yeux, mais sans voir Kip. Visiblement désorienté par sa chute, Sanson commença à nager vers le fond. Kip l'attrapa par le pied pour attirer son attention.

Malheureusement, son camarade paniqua. Il se débattit et décocha à Kip un coup de pied en plein dans le nez. Le garçon hurla – et vit ses dernières bulles d'air filer à la surface.

Sanson aperçut enfin Kip et la direction que prenaient les bulles, puis le sang s'épanouit dans l'eau sombre. Il attrapa son ami, et les deux garçons nagèrent ensemble vers la surface.

Kip faillit ne pas y parvenir. Il hoqueta, avalant et recrachant de l'eau et du sang. Il toussa encore, puis vomit. Sanson lui tira la manche :

— Aide-moi, Kip ! Il faut qu'on sorte avant d'arriver aux rapides.

Ces paroles tirèrent aussitôt Kip de sa torpeur. À cinquante mètres de l'étendue d'eau profonde et calme où tombait la chute commençait une nouvelle série de rapides, si profonds qu'ils ressemblaient presque à des cascades. Le courant accélérait déjà. Les pieds douloureux, la tête fendue, le nez dégoulinant de sang, Kip nagea avec Sanson.

Ils atteignirent la rive peu avant les rapides. Ils se hissèrent sur la berge herbeuse et évaluèrent

les dégâts, épuisés. Sanson n'avait rien.

— Désolé, Kip, dit-il d'un air penaud. Je veux dire, pour ton nez, tout ça. Je n'ai jamais aimé nager. J'ai toujours cru qu'il y avait des choses qui m'attraperaient dans les profondeurs.

Pinçant ses narines, Kip répondit à son ami :

— Tu bas saubé la bie au marché. Et tu bas bêbe pas cassé le nez.

Kip s'inquiétait davantage du pied qu'il s'était cogné dans la cascade. Il défit sa chaussure d'une main et la retira. Son pied lui faisait mal, avec de jolies écorchures sur le dessus, mais, à la palpation, il semblait n'avoir aucune fracture. Kip renfila sa chaussure humide, chose difficile à faire tout en se pinçant le nez.

— J'arrive pas à croire qu'on…, commença Sanson.

— … ait pu s'enfuir ? demanda Kip.

Il renonça à nouer sa chaussure d'une main, et renifla vigoureusement pour empêcher le sang de dégouliner partout sur lui. Soudain, il sut pourquoi Sanson s'était interrompu. Ils étaient baignés d'une violente lumière rouge.

Kip leva les yeux. Dans le ciel au-dessus d'eux, une fusée rouge indiquait leur position au reste de l'armée royale – qui ne devait pas être loin. Une traînée de fumée remontait jusqu'en haut des chutes, où se tenaient les deux créateurs, qui les regardaient.

Kip et Sanson leur avaient échappé. Et voilà qu'ils devaient fuir le reste de l'armée.

Kip bondit en reniflant à fond. Il crut qu'il allait s'évanouir. Soudain, il aperçut un cavalier sur la corniche sinueuse qui descendait de la cascade jusqu'à la ferme des Sendina. Il en oublia son nez d'un coup. L'homme prenait un détour, mais il était à cheval. Kip et Sanson devaient longer la piste des rapides et parvenir à la ferme avant leur poursuivant.

Trois autres cavaliers rejoignirent le premier. Puis un autre, et encore un autre.

Kip et Sanson se mirent à courir.

La chute d'eau projetait d'énormes nuages de brume, jour et nuit, et la vallée restait sombre bien plus longtemps que le pays alentour. La fusée s'éteignit d'un coup, et Kip perdit de vue les cavaliers et la piste.

Il s'arrêta, terrifié. Des plantes à feuilles épaisses, rendues glissantes par la brume, masquaient les deux côtés de la minuscule piste. S'il posait le pied dessus, il dégringolerait le talus rocailleux jusqu'à la rivière, où il se fracasserait dans les rapides.

Il avait besoin d'y voir plus clair. Il essaya de regarder les choses du coin de l'œil, comme maître Danavis le lui avait appris. La partie de l'œil qui faisait le point distinguait mieux les couleurs, mais l'autre percevait mieux la lumière et l'obscurité.

— Vite ! cria Sanson.

Kip regarda par-dessus son épaule. Le visage de son camarade semblait en feu. Kip recula, titubant sur le rebord précaire de la piste. La moindre parcelle de peau visible de Sanson avait l'air de brûler ! Kip voyait même la vapeur qui sortait de ses bras en petits tourbillons orange.

— Qu'est-ce qu'ils ont, tes yeux ? demanda Sanson. Pas grave. Vite, Kip !

Sanson avait encore raison. Peu importait ce que Kip voyait, ou comment.

Il s'élança. Tout cet émerveillement lui faisait oublier sa peur. Les plantes, pareilles à des torches éclairant son chemin, baignaient la piste d'une lueur douce.

Tenant d'une main son pantalon alourdi d'eau, Kip commença à courir aussi vite qu'il le pouvait, hardiment, en dépit des rochers glissants, de la piste étroite et de la mort qui le guettait de tous les côtés.

Il y avait des cadavres dans la rivière, pris dans les rapides. Par Orholam, il y avait des corps à

la ferme des Sendina, des petits tas presque aussi froids que le sol alentour. Les ruines en flammes brûlaient les yeux de Kip. Plus important – pour Sanson et lui –, il aperçut une barque à fond plat attachée au quai des Sendina. Les deux garçons déboulèrent au bout de la piste. Ils tournèrent au virage et, dans le soleil matinal, tombèrent sur trente Hommes-Miroirs montés, en formation de combat.

— Nous voulions te prendre vivant, lança le mage rouge. (Sa peau était cramoisie et la fureur vibrait dans sa voix.) Un créateur doté d'un potentiel pareil, cela ne se rencontre pas tous les jours. Mais tu as tué deux hommes du roi Garadul, et pour cela tu mourras.

Chapitre 15

— Tu ne vas pas vraiment nous faire nous écraser, dit Karris, tandis que Gavin leur faisait survoler la garrigue.

— Oh, je vois. Quand je vole, nous volons tous les deux, mais quand nous nous écrasons, c'est moi qui m'écrase.

Gavin inclina le condor vers la droite pour ne pas être vu de Garriston. Il courait encore le risque d'être repéré par un paysan ou un pêcheur, mais qui croirait un travailleur solitaire racontant qu'il avait vu un homme-oiseau géant en train de voler ? Si une ville entière assistait à ce spectacle, ce serait une autre histoire. Garriston, malgré son statut de port le plus important de Tyrea, n'était pas grand-chose. La baie souffrait des excès de pêche, le climat était sec et brûlant, et le sol médiocre, le gouverneur ruthgarien corrompu, et ses hommes pires encore.

Il n'en avait pas toujours été ainsi. Avant la guerre du Faux Prisme, un système étendu de canaux d'irrigation avait transformé ce désert de broussailles en oasis, avec deux, ou même trois récoltes par an. Des canaux et des écluses approvisionnaient des dizaines de bourgs en amont et en aval du fleuve d'Ombre. Mais tous ces canaux et ces écluses avaient besoin, pour fonctionner correctement, d'entretien et de créateurs. Ces deux conditions n'étant pas remplies, le pays s'était desséché, puni pour les péchés des morts.

— Gavin, je ne plaisante pas. Nous allons vraiment nous écraser ?

— Fais-moi confiance.

Karris ouvrit la bouche, puis la referma. Il savait ce qu'elle avait failli dire : « Te faire confiance… parce que ça m'a déjà si bien réussi ? »

— Tu as des choses fragiles, dans ton sac ? demanda-t-il.

— Ça va vraiment faire mal ? s'exclama-t-elle, inquiète pour de bon.

— Désolé. J'aurais dû attendre qu'on se rapproche du sol.

— Attends. Qu'est-ce que c'est, là ? demanda Karris.

Gavin suivit son regard vers l'ouest, sans voir ce qui intriguait sa compagne. Garriston était entouré de plaines et de terres agricoles desséchées mais, à l'occident, ce paysage cédait rapidement la place à une chaîne de hautes montagnes infranchissables, qui tombaient à pic dans la mer. Le fleuve d'Ombre se trouvait juste de l'autre côté. S'il avait pu se jeter dans la mer – en traversant les montagnes –, il n'aurait fait que dix lieues de long. Au lieu de cela, la rivière devait couler vers l'est, vers Garriston, séparée de l'océan par le barrage des pics, soit cent cinquante lieues de la source à l'embouchure.

— Là, dit Karris. De la fumée.

Gavin n'était pas sûr que le panache noir soit autre chose que le produit de son imagination – et de celle de Karris. Quoi qu'il en soit, cela s'élevait de l'autre côté des montagnes, et n'avait donc pas d'importance. Il s'apprêtait à le dire à Karris quand le condor passa au-dessus d'une colline. Un puissant courant ascendant les fit s'élever subitement.

Gavin en eut le souffle coupé. Il avait seulement expérimenté le condor au-dessus de l'eau. Il n'avait même pas pensé que le terrain au-dessus duquel il évoluait pouvait modifier les courants d'air. À présent qu'il venait d'en faire l'expérience, cela lui parut logique. Sinon, pourquoi les

oiseaux de proie voleraient-ils en spirale si souvent aux mêmes endroits ? Gavin avait supposé que c'étaient de bons coins pour chasser. Désormais il savait. Les courants d'air ascendants.

— On peut passer par-dessus les montagnes ? demanda Karris.

À cette altitude nouvelle – Gavin regarda vers le bas, avala sa salive et reporta immédiatement son attention sur l'horizon –, il était sûr qu'il s'agissait bien de fumée. Et pour qu'elle soit visible d'aussi loin, il n'y avait que deux explications.

Pourvu que ce soit un feu de forêt. Je t'en conjure, Orholam !

— Oui, on peut. Mais, dans ce cas, tu ne pourras pas rencontrer l'homme qui doit te faire entrer dans l'armée de Garadul. Et je ne peux pas faire redécoller le condor ailleurs que sur la mer. Il faudra flotter tout le long du fleuve.

— Gavin, quand je vois autant de fumée, je pense à un spirite rouge. Une Torche, peut-être en train de faire brûler une ville entière. Tu es parti pour arrêter un spirite du côté de Ru ? Les gens d'ici n'ont pas moins de valeur que ceux de là-bas. À vrai dire, il y a beaucoup de créateurs à Ru capables de se battre contre un spirite bleu. Ces gens, eux, n'ont aucun allié.

Gavin comparait mentalement le sol en contrebas à la carte de Tyrea qu'il connaissait. C'était d'une facilité étonnante, car il était au plus près de la perspective adoptée pour dessiner la plupart des cartes. Il observa les montagnes, le défilé qui ne les traversait pas tout à fait, et la position de la fumée. Une pensée le frappa, plus forte qu'une simple intuition. Il n'était pas venu par hasard. S'il se trouvait là, à planer au seul endroit où il pouvait voir cet incendie, avec Karris à son côté, ce n'était pas une coïncidence. Il ne s'agissait pas d'un feu de forêt. Ni d'un spirite rouge.

L'incendie avait lieu à Rekton – qui avait été une jolie petite ville avant la guerre. Le « fils » de Gavin y vivait. Gavin le savait, même s'ils étaient si loin l'un de l'autre qu'il n'aurait pas dû le savoir. Si Orholam avait vraiment existé c'était le genre de châtiment qu'il aurait imaginé pour Gavin. De châtiment, ou d'épreuve.

Dans tous les cas, il fallait faire un choix.

Il lui restait cinq ans, cinq grands objectifs à atteindre. L'un d'entre eux, d'ailleurs, était altruiste : libérer Garriston, alors qu'il était lui-même responsable de sa situation actuelle, et qui souffrait toujours, par sa faute.

Si Gavin se rendait à Rekton, il lui faudrait affronter cette folle de Lina.

Affronter le fils qu'elle avait eu, Kip, et lui dire qu'il n'était pas son père :

« Désolé, tu es toujours orphelin de père. Je n'ai aucune idée de ce que raconte ta mère, cette traînée, cette menteuse. »

Cela pourrait bien se passer, sans doute… et puis, ils allaient arriver près de l'armée de Rask Garadul ; Karris ouvrirait donc bientôt sa lettre de mission, et les choses se gâteraient vite.

Gavin pouvait se contenter d'un : « J'ai mes ordres » et Karris comprendrait.

Elle était si consciencieuse. Jusqu'à l'excès.

Mais tu n'es pas Karris. C'est ton épreuve à toi.

Gavin ouvrit la bouche, mais les mots avaient un goût de lâcheté. Ils n'arrivaient pas à franchir ses dents serrées.

— Allons voir, dit-il.

Il inclina le condor. Il s'était décidé à temps. Il passerait de justesse entre les montagnes.

Karris lui prit la main, ses yeux de jade vert piqués de diamants rouges brillant de joie. Cela le frappa plus profondément que n'importe quelle déception. Elle lui rappelait les seize années de joie qu'il aurait dû lui donner, ce bonheur volé. Il se détourna, la gorge serrée.

Les montagnes se dressaient devant eux, et Gavin se rendit compte pour la première fois de la

vitesse à laquelle ils allaient. Il n'y avait aucun espoir d'amerrir mollement. Si les courants ascendants qu'il espérait ne les emportaient pas rapidement, Karris et lui allaient repeindre les rochers d'une large tache cramoisie.

Par Orholam, s'il n'y avait pas de vent du tout, alors il n'y en avait pas pour s'élever, si ?

Il commençait à créer un coussin rouge – sans espoir : quelle que fût sa taille, il serait trop petit à cette vitesse – quand soudain le courant ascendant les emporta. Ils furent projetés dans le ciel, les ailes du condor tendues à se rompre.

Karris poussa un cri d'exaltation.

La force du vent était incroyable. La vitesse de vol était difficile à estimer, mais Gavin rogna les ailes du condor, d'abord pour diminuer la pression qu'elles subissaient, et aussi parce que Rekton n'était pas si loin ; ils n'avaient pas besoin d'une telle altitude. Plus ils iraient haut, plus ils seraient visibles de beaucoup d'endroits. Mais cela le fit réfléchir. Avec tout le champ qu'il avait pris au sommet des montagnes, la portée du condor était bien supérieure à ce qu'il aurait cru.

C'était une pensée à mettre de côté pour une prochaine fois. Dans l'immédiat, la question était de rester à basse altitude, pour ne pas être vus de tout Tyrea, et pour perdre une partie de la vitesse énorme qu'ils avaient atteinte. Il créa un parachute de la même luxine bleue qu'il avait utilisée en sautant de la Chromerie. Il s'ouvrit aussitôt, les projetant vers l'avant, puis se déchira immédiatement.

Quand ils eurent retrouvé leur équilibre, Gavin réessaya. Vert, cette fois, et bien plus petit. Il scella le parachute avec la luxine du condor, pour ne pas risquer d'être démembré. Cela marcha, plus ou moins. Ils ralentirent un peu. À présent, la vitesse à laquelle ils plongeaient était seulement effrayante. Gavin tenta péniblement d'agrandir les ailes.

— Qu'est-ce que je peux faire ? cria Karris.

Gavin jura. Il avait à peine commencé à tester les modifications des ailes du condor. Au cours de ses essais, il avait seulement appris à s'incliner d'un côté ou de l'autre, et à se rattraper avant d'atterrir ou d'amerrir.

Grognant sous l'effort, il leva le bord avant des ailes vers le ciel. *Ça, c'est pour s'élever, pas vrai ?*

C'était exactement la chose à ne pas faire. Ils piquèrent du nez. Le temps qu'il redresse les ailes, ils fonçaient vers le sol. Pire, sous le choc, Gavin flottait à l'intérieur du condor. Il n'avait plus de point d'appui pour manipuler les ailes. Il projeta de la luxine par le plafond pour se forcer à redescendre. Ses pieds retrouvèrent le sol de l'embarcation… mais les eucalyptus se rapprochaient, immenses. Il était trop lent à réagir.

Soudain, il fut projeté sur le plancher. Le condor piqua sous la cime des arbres, dans une prairie, puis recommença à s'élever. Il n'y parviendrait pas.

Gavin saisit la luxine au moment où le condor fracassait des branches. La luxine bleue craqua, et se serait brisée s'il ne l'avait pas tenue. Pendant un moment encore, Gavin ne vit plus rien, car ils perçaient le couvert végétal – puis ils s'envolèrent de nouveau. Plus haut, plus haut, de plus en plus vite.

Il se tourna enfin vers Karris. Sa peau était un tumulte de vert et de rouge.

De ses mains agrippées au plafond, elle créait des lignes de luxine, jusqu'au dos du condor. Elle avait pris le contrôle de la queue. Arc-boutée, elle étincelait de vert. Karris leur avait sauvé la vie, mais elle fermait les yeux sous l'effort, les muscles tendus pour maintenir la queue en l'air contre la force du vent.

— Karris, baisse-la ! cria Gavin.

— J'essaie !

— Tu es déjà trop…

Et, tout à coup, ils se retrouvèrent tête en bas, revenant dans la direction opposée. La chemise de Gavin lui tomba sur le visage. Le temps de l'écarter, et ils avaient relevé le condor – toujours la tête en bas.

— Ne redresse pas maintenant !

— Décide-toi ! cria-t-elle.

Elle se tenait debout sur les mains, au plafond. Gavin la saisit et ensemble ils manœuvrèrent les ailes et la queue. Le grand oiseau de luxine se redressa encore, les précipitant au plancher, à moins de vingt mètres au-dessus des arbres.

Gavin respira librement pour ce qui lui parut être la première fois depuis des heures. Il inspecta rapidement le condor. Il semblait intact.

— Ils nous ont vus ? demanda Karris.

— Qui ? Quoi ?

Comment arrivait-elle à voir tant de choses à la fois ?

— Eux, dit Karris avec un mouvement de tête.

Gavin regarda en direction de Rekton. Ils n'étaient plus qu'à quelques lieues à l'est de la ville. Elle avait bel et bien été brûlée. Entièrement.

C'était soit l'œuvre d'un spirite rouge d'une puissance incroyable, soit quelque chose de complètement différent.

Puis ils distinguèrent autre chose. Une petite armée stationnée autour de la ville. Ce ne pouvait être que les hommes de Garadul.

Qu'Orholam ait pitié.

— Non, dit Gavin. Il leur faudrait regarder le soleil en face pour nous voir.

— Hum. On a eu de la chance, j'imagine, commenta Karris.

— Tu appelles ça de la « chance » ?

— Tiens, c'est quoi ? l'interrompit-elle.

En contrebas de la ville, après les chutes d'eau débouchant dans les rapides, là où la fureur du fleuve se calmait un peu, se trouvait un hameau.

Presque un village, dans lequel tous les bâtiments se consumaient. Un créateur vert, la peau remplie d'énergie, faisait face à plusieurs Hommes-Miroirs du roi Garadul.

— C'est un enfant ! s'écria Karris. Deux ! Gavin, il faut qu'on les sauve.

— Je vais nous faire descendre le plus près possible. Roule-toi en boule à l'atterrissage.

Ils redressèrent sur dix mètres, au-dessus d'une plaine de rochers, de buissons et de broussailles. Gavin lança un petit parachute pour ralentir de nouveau le condor. Il s'ouvrit brusquement, mais, cette fois, Karris et lui se tenaient prêts pour le contrecoup. Gavin en ouvrit un autre, puis un autre.

Ils ralentirent plus vite qu'il ne s'y attendait. Le condor s'inclina vers le sol.

Gavin écarta soudain les bras, brisant le condor en morceaux. En tombant, il enveloppa Karris et lui d'un énorme coussin de luxine orange, bordé d'une coquille de tiges vertes souples, avec un cœur jaune très dur.

Ils s'écrasèrent au sol, ralentis par la luxine avant qu'elle explose sous la violence de l'atterrissage. La luxine jaune forma une boule encore plus rigide autour d'eux. Gavin atterrit dans des buissons, rebondissant et roulant une demi-douzaine de fois avant que la luxine cède et le projette sans cérémonie sur le sol. Il agita les doigts et les orteils. Tout fonctionnait. Il se leva d'un bond.

— Karris ?

Il entendit un cri peu rassurant. Il se mit à courir. À vingt mètres de là, Karris se redressa d'un coup, les cheveux en bataille. Gavin ne vit aucune blessure apparente. Il s'approcha d'elle.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

Elle regardait par terre. Il y avait un crotale à ses pieds, aussi long que l'envergure des bras de Gavin. Il était cloué au sol, la tête transpercée par une dague. Celle de Karris.

Tandis que Gavin restait là, bouche bée, Karris posa un pied derrière la tête de l'animal et en retira la dague – à la main, par Orholam, pas par magie.

Parfois, Gavin oubliait combien elle était dure. Elle essuya le sang avec un tissu noir que les Gardes Noirs portaient pour ces occasions – ce genre de taches difficiles à expliquer ne se voyaient pas sur du noir. Elle rangea le foulard en tremblant légèrement, mais Gavin savait que ce n'était pas par peur ou par nervosité. Il fallait un certain temps à l'organisme pour se débarrasser de l'adrénaline sécrétée face à la proximité de la mort.

Karris ne lui en voulait pas d'avoir failli la tuer. Elle prit son sac et son carquois, boucla son ceinturon d'*ataghan* sur sa taille étroite, s'assura que ni la lame ni le fourreau n'avaient été endommagés par la chute, et jeta son sac sur son épaule. Comme si cette bouffée de violence lui avait rappelé qui elle était – et ce qu'ils n'étaient pas. Retour au sol, retour à la réalité.

— Désolé pour ça, s'excusa Gavin. J'aurais dû aller vers la mer.

— Il y aurait eu des requins. (Elle haussa les épaules.) Et je serais toute mouillée.

Elle souriait, mais pas ses yeux. Gavin ne pouvait plus l'atteindre, désormais. Le travail les attendait – et le sien à elle était dangereux, il pouvait la mener à la guerre, à tuer ou à mourir. Elle devait briser sans état d'âme toutes les attaches qui pouvaient la distraire.

— Karris, dit-il. Ce qu'il y a dans ce message… ce n'est pas vrai. Je n'espère pas que tu comprennes ni même que tu me croies, mais je te jure que ce n'est pas vrai.

Elle lui lança un regard dur, indéchiffrable. Dans ses iris de jade, les paillettes rouges explosaient en *novae* incandescentes, pareilles à des éclats de diamants. D'une manière ou d'une autre, à cause de la magie ou non, luxine ou larmes, Gavin savait que ces yeux seraient bientôt rouges.

— Allons sauver ces enfants, dit-elle.

Elle s'élança et il la suivit. Ils zigzaguèrent sur une colline où dominaient les eucalyptus, piétinant leurs pelures d'écorce éparpillées au sol, se faisant gifler par les broussailles. Karris se rua vers le garçon maigrichon, laissant Gavin sauver celui qui faisait face au créateur rouge.

Mais cela n'avait pas d'importance. Aucun d'eux n'arriverait à temps.

Chapitre 16

Inutile de courir à la barque, elle était trop loin. Même pour Sanson. Kip prit conscience, froidement, qu'il allait mourir. Sa réaction l'étonna. Il ne ressentait aucune panique. Aucune peur. Juste une colère latente. Trente Hommes-Miroirs d'élite, en harnachement complet, contre un enfant. Et un créateur rouge chevronné contre un enfant qui avait créé pour la première fois la veille.

— Cours quand je te le dirai, souffla Kip à Sanson.

Il aperçut du coin de l'œil un éclair au-dessus des arbres, à une centaine de mètres sur la gauche. Il se tourna dans cette direction, mais il n'y avait rien.

Les Hommes-Miroirs échangeaient des regards, comme s'ils avaient aussi aperçu quelque chose.

— Allez, Sanson. Cours, lança Kip sans quitter le créateur des yeux.

Sanson s'élança.

Les Hommes-Miroirs hésitèrent, puis le créateur rouge fit un signe rapide, d'une efficacité militaire. Un cavalier se détacha à chaque extrémité de la rangée, et ils se mirent à tourner autour de Kip en éperonnant leurs chevaux. Le mage rouge s'avança lui aussi sur sa monture, seul.

Jusque-là, Kip n'avait pratiqué la magie qu'instinctivement. À cet instant, il lui fallait la susciter volontairement. La lumière se déversait sur lui. Il y avait du vert partout. Les deux cavaliers qui l'encerclaient le surveillaient, mais ils en voulaient à Sanson. Une énergie sauvage envahit de nouveau Kip ; il sentit la peau sous ses ongles se rouvrir. La luxine coula dans sa paume. Une javeline se forma dans sa main. Il la lança sur l'Homme-Miroir le plus proche de Sanson, mais son tir fut pitoyable. L'arme vola sur une quinzaine de mètres, même pas la moitié de la distance.

Le créateur rouge se mit à rire. Kip l'ignora.

Le garçon avait vu l'autre créateur rouge et son apprenti Zymun projeter des boules de feu à l'arrêt. Ils avaient subi un recul, mais n'avaient pas complètement lancé leur projectile. Kip s'en inspira pour imaginer la magie en train de sortir de son corps. L'air se densifia devant lui, en des verts étincelants et acides, allant de l'écume marine à la menthe et au vert sapin – et prenant la forme d'épieux.

L'arme bondit dans une explosion d'énergie. Kip eut l'impression d'avoir tiré avec un mousquet chargé jusqu'à la gueule. Il roula au sol. Pire, il manqua son coup. Le projectile vert fendit l'air derrière le cavalier au galop, et percuta l'un des quelques murs restants d'une maison incendiée.

Celui-ci s'effondra dans un tourbillon de cendres.

Kip se releva en hâte, dans l'air étincelant de vert. Soudain, il distingua une lueur rouge. Il se retourna vers le créateur – trop lentement. Un projectile brûlant jaillit des mains de son adversaire, fracassa la luxine verte de Kip et le brûla.

Le créateur rouge avançait vers lui. Il avait mis pied à terre et marchait calmement. La luxine rouge tourbillonnait déjà autour de ses mains. Kip leva les siennes, comme il l'avait fait cent fois quand Ram menaçait de le frapper. Cette fois-ci, un bouclier vert se forma, translucide, le recouvrant de la tête aux orteils, prenant appui sur le sol.

Le créateur rouge leva un doigt. Une étincelle fila, suivie d'une longue traînée rouge. Elle se colla au bouclier de Kip, brûlant faiblement, sa queue rouge remontant jusqu'au créateur. Kip

paniqua et esquiva d'un pas de côté. Il ne tenait le bouclier que parce que celui-ci était collé à son bras. Le créateur lança un projectile rouge et rugissant, bien plus gros. Il suivit la trace de la première étincelle, s'incurvant à mi-chemin.

Kip fut catapulté cinq mètres en arrière. Il sentit le bouclier vert craquer, avec le même bruit que s'il s'était agi de ses os.

Kip se releva à temps pour voir l'un des Hommes-Miroirs poursuivant Sanson lever son grand sabre de cavalerie et frapper en pleine charge. Kip ne distinguait pas le garçon, mais le cavalier tira sur les rênes et son camarade, ajustant sa lance, la planta deux fois, d'un geste froid et professionnel.

Les deux cavaliers se détendirent, comme des hommes ayant fini leur travail, et Kip comprit que Sanson était mort.

Le créateur rouge se dressait devant lui. Son apparence très ordinaire étonna légèrement Kip. Un visage allongé, des yeux noirs, des cheveux grossièrement coupés, une grimace révélant des dents tordues. Il allait tuer Kip, mais sans émotion. Il obéissait aux ordres, voilà tout.

Avant que le garçon puisse de nouveau concentrer de la magie, l'homme lui emprisonna les bras dans une boue rouge, épaisse et collante. Kip ne pouvait plus bouger.

Le créateur leva une fois encore ses yeux cerclés de lunettes vers le soleil, la magie descendant en spirale sur ses bras comme de la fumée, l'emplissait d'énergie pour qu'il puisse donner le coup de grâce. Une tache d'indigo sombre apparut sur son oreille, puis glissa sur sa tempe quand il bougea la tête, comme si quelque part dans la forêt, quelqu'un essayait de projeter le rayon d'une lanterne sur…

Un rugissement retentit. L'espace d'un éclair, Kip crut se retrouver de nouveau au pied des chutes d'eau. Un énorme projectile jaune percuta le créateur rouge, si vite et si fort que l'homme sembla disparaître, son corps catapulté dans les airs, coupé en deux par la force du choc. La boue de luxine qui maintenait Kip tomba en poussière.

Le garçon se redressa et contempla avec horreur ce qui restait de l'homme.

Le rouge de ses vêtements se mêlait au sang du créateur, magie et violence liées. Mais le torse entier avait été réduit en bouillie. Kip regarda la forêt.

Comme le garçon était sauvé pour l'instant, Gavin courut vers les cavaliers. Karris avait descendu la colline pour sauver l'autre qui s'enfuyait vers la rivière, mais il était déjà trop tard. Les Hommes-Miroirs se mirent en formation avec une discipline et une rapidité étonnantes. Aucun d'eux n'avait pris la peine de caparaçonner son cheval. Ces protections, lourdes et encombrantes, fatiguaient vite les montures, et les Hommes-Miroirs ne s'étaient manifestement pas attendus à rencontrer de résistance, encore moins venant de créateurs. Les chevaux étaient donc de loin les cibles les plus vulnérables. Mais Gavin n'aimait pas tuer des animaux innocents.

Leurs maîtres ? C'était différent.

Il décrivit un arc de cercle d'un geste sec de la main, l'air crépitant comme une série de rochers explosant sous les flammes. Il projeta une dizaine de sphères bleues, grosses comme la moitié de son poing. Une armure-miroir, reflétant la lumière, était ainsi capable de réfléchir une partie de la luxine qui l'atteignait, en la décomposant. Pour un créateur essayant d'abattre un cavalier avec une épée de luxine, une telle armure posait un gros problème, mais elle n'offrait qu'une protection, pas l'invulnérabilité. Les fines parois des globes de luxine éclatèrent contre l'armure-miroir – et se déchirèrent, lâchant une bouillie rouge incandescente sur les cavaliers. Elle dégoulina sur leur poitrine, dans les fentes de leurs casques, s'infiltrant jusqu'à l'aine.

La charge se disloqua dans les flammes, les hurlements et le grésillement des peaux brûlées. Gavin fit un grand geste de l'autre main, projetant une dizaine de sphères supplémentaires. Des hommes tombèrent de leur selle, se roulant sur le flanc pour tenter d'éteindre le feu. D'autres

agrippèrent leur casque en flammes, le visage en train de cuire à l'intérieur. D'autres encore essayèrent de poursuivre la charge, abaissant leur lance – jusqu'au moment où la seconde vague de projectiles les frappa.

Plus d'une dizaine de chevaux persistèrent, cependant. Même sans leur cavalier ces bêtes étaient entraînées au combat, et elles foncèrent sur Gavin.

Le Prisme s'enveloppa d'une coquille verte et se recroquevilla. Les chevaux le bousculèrent rudement au passage, mais il parvint à ne pas tomber.

Il ne restait que trois cavaliers indemnes, appartenant tous au rang qui avait rapidement quitté la charge. Ils tiraient sur leurs rênes pour faire demi-tour. Des lâches, peut-être. Mais des lâches malins. Gavin agita trois doigts, l'un après l'autre. La luxine ultraviolette était rapide, légère, et invisible pour presque tout le monde. Pareilles à des sangsues, les taches indigo se collèrent aux trois cavaliers, remontant sur la jointure de leur armure, située au niveau de leur nuque.

L'instant d'après, trois missiles barbelés de luxine jaune filèrent depuis Gavin telles des araignées sur une toile. Dans un craquement épais, ils transpercèrent cottes de mailles et vertèbres. Les trois cavaliers tombèrent de leurs chevaux au galop.

Tous les soldats autour de lui étant morts ou mourants, Gavin regarda en contrebas pour voir comment Karris se débrouillait contre les deux derniers Hommes-Miroirs. L'un d'eux était déjà à terre, et Gavin était plutôt étonné de constater que l'autre était encore en vie – une situation qui allait sans nul doute rapidement changer.

À sa fondation, quatre siècles plus tôt, la Garde Noire était formée d'une compagnie ilytienne, choisie autant pour sa noble relation avec Lucidonius que pour ses talents guerriers. Mais lorsque Ilyta perdit de l'influence dans le Spectre, les membres de la Garde Noire durent justifier leur position d'hommes d'élite autrement que par le statut de leur province d'origine, et ils choisirent pour cela la donnée suivante : quand un créateur utiliserait la magie, sa peau prendrait la couleur qu'il allait utiliser. Ainsi, au combat, un Atashien ou un Forestier de Sang, à la peau plus claire, était plus prévisible.

Depuis lors, les Gardes Noirs étaient majoritairement Pariens ou Ilytiens, les Pariens prenant peu à peu l'ascendant numérique, parallèlement à leur pouvoir politique.

La Garde Noire fondait tout de même son statut privilégié sur ses prouesses guerrières, et avait dû accepter, au cours des deux derniers siècles, plus d'une dizaine de guerriers-créateurs surdoués issus de pays autres que Pana et Ilyta.

Karris avait intégré ce corps d'élite parce qu'ils n'avaient pas pu le lui refuser.

Elle s'était mesurée à tous les membres de la Garde et les avait tous vaincus, sauf quatre d'entre eux. Elle était tout simplement le créateur le plus rapide que Gavin ait jamais vu, et, après l'entraînement suivi, elle devint l'un des plus dangereux. Et cela ne signifiait rien pour elle. Au rythme qu'elle s'imposait, Gavin pensait qu'elle aurait de la chance si elle tenait encore dix ans. La réalité était plus près de cinq, sans doute. Elle semblait faire la course avec lui pour arriver aux portes de la mort. Mais ce ne serait pas pour aujourd'hui.

L'autre cavalier la chargea, l'épée tirée. Karris lui fit face. Elle ne bougea qu'à la dernière seconde pour se placer droit sur la trajectoire du cheval.

L'Homme-Miroir, qui s'attendait à la voir partir dans l'autre sens, fut trop étonné pour changer de cap. Karris se jeta au sol juste au moment où la bête allait la piétiner. Elle créa de souples extensions à ses doigts, entrecroisant la luxine rouge et la verte, pour saisir la sangle par-dessous.

Le cheval passa dans un grondement, et Gavin crut un instant qu'il l'avait piétinée. Soudain, il la vit cabrioler dans les airs. La luxine se décroisa et la ramena d'un coup vers l'animal qui galopait

toujours. Elle atterrit rudement dans le dos du cavalier et faillit tomber de la selle, avant de réussir à garder son assiette.

Le cavalier agita les bras, sans comprendre ce qui venait de se passer ni ce qui l'avait heurté par l'arrière. Karris sortit son couteau et l'attrapa par le casque de l'autre main. Elle ouvrit violemment la visière et lui enfonça la lame dans le visage. L'homme fut secoué d'un spasme violent. Tous deux tombèrent.

Karris essaya de repousser le cavalier pour atterrir sur lui, mais son pied resta bloqué dans l'étrier. Au lieu d'amortir sa chute, le cadavre l'éjecta violemment vers l'arrière et lui échappa. Elle heurta le sol et partit dans un violent roulé-boulé. Elle eut heureusement la chance de tomber sur l'herbe.

Gavin observa alors le garçon ; ils venaient de tuer trente gardes du corps d'élite du satrape Garadul rien que pour le sauver. Il avait une quinzaine d'années, il était grassouillet, maladroit, et avait les yeux encore écarquillés de ce qu'il venait de voir. L'enfant se détourna et courut à la rivière. Au début, Gavin crut qu'il s'enfuyait par peur, puis il comprit qu'il se rendait auprès de son ami, celui que Gavin et Karris, arrivés trop tard, n'avaient pu sauver.

— Que signifie ceci ? cria un homme.

Gavin se retourna – et se maudit. Il était tellement inquiet pour le garçon et Karris, et ce qui se passait à côté de la rivière, qu'il n'avait pas prêté attention ce qui arrivait par la route. Le rugissement des rapides et des cascades avait étouffé le bruit des sabots, mais ce n'était pas une excuse.

L'homme qui avait crié arborait le même menton inexistant qui semblait appeler un coup de poing qu'à leur dernière rencontre, seize ans plus tôt. Il observait le carnage, tout ce qui restait de trente de ses Hommes-Miroirs soi-disant invincibles, le corps frémissant de rage.

Malgré tout, l'expression du satrape Garadul changea dès qu'il aperçut Gavin. Il tira sur les rênes, entouré d'une demi-douzaine de ses créateurs et d'un groupe de gardes.

— Gavin Guile ?

Chapitre 17

Le Blanc allait le tuer. Et Gavin le méritait. La présence du satrape Garadul changeait tout. S'ils n'avaient eu affaire qu'à de simples soldats, comme Gavin et Karris s'y étaient attendus, le Prisme aurait pu les tuer et s'éclipser. Le satrape Garadul aurait été furieux et aurait poursuivi les créateurs responsables, mais sans avoir aucune idée de leur identité. Il aurait pu tout simplement s'agir d'un créateur puissant vivant à… comment s'appelait cette inutile petite bourgade ? Rekton, voilà. Quelle ironie !

Il était trop tard pour que Gavin attrape les lunettes qu'il gardait dans une poche pour parer à ce genre d'éventualité. Lorsqu'il les portait, il restait un polychrome mystérieux, même après ce qu'il venait d'accomplir. Sans elles, il ne pouvait être que le Prisme.

Donc, le Prisme en personne s'était opposé au satrape Garadul. Impossible de le nier. Rask Garadul le connaissait.

— Gavin ? répéta le satrape Rask Garadul.

Son ton était étrange, tendu, comme s'il cachait un piège. Il portait une cotte de mailles rehaussée de plaques. Des plaques de petite dimension, sans rivets articulés. Son pays était pauvre.

Il avait changé son blason. Autrefois, c'était celui de sa famille, une lune et deux étoiles sur champ de sable, personnalisé de son renard grondant. Le champ et le renard avaient tous deux disparu. Le nouvel emblème était une chaîne blanche brisée sur fond noir. Gavin sut aussitôt que ce symbole était important. Rask ne reniait pas seulement son nom et son père, qu'il avait toujours méprisé. C'était nouveau. Était-il tombé sous l'influence des anciens dieux hérétiques, dont Gavin avait entendu parler ?

Que faisait-il ? Pourquoi lui demandait-il son nom, alors qu'il savait déjà que c'était lui ? Lui donnait-il ainsi une occasion de mentir, de prétendre qu'il n'était pas le Prisme ?

Si Gavin mentait, que ferait Rask Garadul ? Il le tuerait et expliquerait à la Chromerie qu'il s'agissait d'une erreur, qu'en toute innocence il avait abattu un attaquant qui avait nié être Gavin Guile. Si Rask s'imaginait qu'il allait tuer le Prisme avec une poignée de créateurs et une vingtaine d'Hommes-Miroirs, il se trompait… mais qu'est-ce que son comportement pouvait signifier d'autre ? Peut-être le satrape était-il aussi surpris de se retrouver devant Gavin que lui l'était de tomber sur Garadul, et ne savait pas comment aborder la situation.

Si Gavin mentait et que Rask l'attaquait, Gavin n'aurait d'autre choix que de le tuer. S'il tuait Rask, il devrait tuer tous ses hommes. Et qu'en penseraient les satrapies ? Des renforts arrivaient encore sur la piste, derrière le roi. Gavin ne pouvait pas tous les tuer. Quelle que soit sa force, si cent hommes s'enfuyaient dans cent directions différentes, certains parviendraient à s'échapper. On saurait que le Prisme en personne s'était rendu à Tyrea pour assassiner le satrape, sans qu'il y ait eu de provocation.

Peu importait que le satrape Garadul ait massacré tout le monde dans cette ville. Elle lui appartenait, il pouvait en faire ce qu'il voulait. Autrefois, le Prisme aurait pu détruire ou tuer l'un de ses satrapes selon sa volonté, mais cette époque était révolue depuis longtemps. Cela concernait peut-être le temps où les sept satrapies étaient vraiment des satrapies. C'était fini, désormais. Le pouvoir de Gavin était seulement d'ordre rituel, religieux.

Le Prisme n'était pas censé s'immiscer dans les affaires intérieures d'une nation – et Gavin l'avait déjà suffisamment fait. S'il massacrait tout le monde ici, il pourrait revenir chez lui à toute allure et être rentré en quelques jours. La Chromerie pourrait nier de façon crédible sa responsabilité : Tyrea était trop loin pour que Gavin ait pu accomplir l'aller et retour en si peu de temps.

Ainsi, il tuerait un homme qu'il n'avait jamais apprécié ; il éviterait les ennuis, et les seuls qui paieraient pour cela seraient une bande de soldats de la plus arriérée des satrapies. Pour finir, le garçon devrait peut-être mourir aussi. Sinon, il risquait de faire chanter Gavin. Et qu'en penserait Karris ? Quelle importance, de toute façon ? Elle lui était déjà inaccessible.

Il savait qu'il allait perdre aujourd'hui le peu qu'il avait vécu avec elle, quoi qu'il arrive.

L'homme qu'il avait été n'aurait pas hésité.

Et toi, mon frère, que ferais-tu ?

Cela faisait si longtemps. Gavin n'en était même plus certain.

— Je suis le Haut Seigneur Prisme Gavin Guile, déclara-t-il en s'inclinant légèrement, une main dans le dos pour faire signe à Karris de s'enfuir.

— Alors, seigneur Prisme, s'exclama Garadul, est-ce ainsi que la Chromerie déclare la guerre ?

— Étrange que vous pensiez si vite à la guerre, satrape.

— « Étrange » ? Non, ce qui est étrange, c'est que vous m'appeliez satrape. Vous avez expulsé de Garriston le satrape légitime, mon père ; vous avez volé cette ville, notre capitale et unique port, et avez refusé aux gens de Tyrea l'accès à la Chromerie. Tyrea n'est plus une satrapie, et ne l'est plus depuis votre guerre, Prisme. Je suis le roi Rask Garadul de Tyrea. Vous avez assassiné des membres de ma garde personnelle. Et vous trouvez étrange que la guerre entre nous soit déclarée ? (Rask éleva la voix.) Peut-être croyez-vous que les Tyréens sont élevés pour être massacrés par les valets de la Chromerie ?

Des murmures s'élevèrent du groupe de cavaliers. Gavin comprit qu'ils avaient déjà entendu ce genre de discours.

— Mais la Chromerie n'enverrait certainement pas le Prisme tuer quelques-uns de mes hommes. (Rask fit semblant de réfléchir, avant de reprendre, sans laisser Gavin placer un mot.) Non. Le Prisme ne viendrait ici que pour une mission plus importante. Quelque chose qui permettrait à la Chromerie de maintenir sa mainmise sur les sept satrapies. Dites-moi, *seigneur* Prisme, êtes-vous venu ici pour m'assassiner ?

On n'envoie pas un lion tuer un rat.

Par Orholam, Gavin faillit prononcer ces paroles.

Les Hommes-Miroirs et les créateurs firent bloc autour de Rask Garadul dans un fracas d'armures et de sabots. Gavin l'entendit seulement : il regardait en direction de la colline. Il avait évité de le faire jusqu'à présent pour ne pas attirer l'attention sur Karris. Mais, désormais, elle devait avoir eu le temps de prendre sa décision : partir ou rester.

Elle était partie – ou presque : elle commençait déjà à descendre le courant rapide sur une barque. Si Gavin ne se trompait pas, cependant, elle s'arrêterait pour voir ce qui lui arrivait. Après tout, elle était une Garde Noire, et même si sa première responsabilité était de protéger le Blanc, la sécurité du Prisme arrivait juste après. Gavin se demanda si elle l'avait laissé parce qu'elle lui faisait confiance, parce qu'elle pensait qu'il pourrait se défendre, ou si elle avait sa propre mission à accomplir, et ne pouvait rien laisser se mettre en travers.

Le gros garçon, pour sa part, s'était presque caché derrière Gavin. Celui-ci l'ayant sauvé une

fois des cavaliers, il semblait penser qu'il représentait son meilleur espoir de survie.

— Vous m'avez mal compris, roi Garadul, dit Gavin en se tournant vers lui, d'un air grave, en insistant sur le titre. J'ai vu ces hommes massacrer des citoyens innocents de votre satrapie. Je suis intervenu pour sauver votre peuple. Je pensais vous rendre un service.

— Me rendre un service ? En tuant mes soldats en uniforme ?

— Des déserteurs, sûrement. Des bandits. Quelle sorte de fou détruirait sa propre ville par le feu ?

De nombreux cavaliers baissèrent les yeux ou jetèrent des regards furtifs à Garadul. Manifestement, tous n'étaient pas ravis d'avoir massacré leurs compatriotes. Le roi rougit :

— Je suis roi, déclara-t-il. Je ne permettrai pas que l'on discute mes décisions. En particulier venant de la Chromerie. Tyrea est un État souverain. Nos conflits internes ne vous concernent pas.

L'expression des soldats se figea de nouveau.

— Mais bien sûr que non, reconnut Gavin. C'est simplement… inhabituel je voir un roi brûler sa propre ville et ses gens. Massacrer des enfants. Vous comprendrez ma perplexité, j'en suis sûr. Toutes mes excuses pour ce malentendu. La Chromerie sert les sept satrapies. Y compris Tyrea.

C'était sans doute aussi finement joué que Gavin en était capable. S'ils s'étaient trouvés devant cinquante nobles versés dans les relations internationales et le respect de la diplomatie, cela aurait pu suffire. Rask Garadul aurait demandé une compensation monétaire, reconnaissant qu'il s'agissait d'une erreur compréhensible et de bonne foi, tout en préservant son droit d'avoir été offensé, et Gavin aurait été le vainqueur implicite.

Propre et élégant.

Mais Rask Garadul était un jeune homme et un roi néophyte. Il n'était pas entouré de ses nobles, mais de ses hommes. Il comprenait bien qu'il était en train de perdre mais, au milieu des tas de cadavres ensanglantés, et avec ses soldats qui le regardaient de travers, il se dit qu'il ne pouvait pas se le permettre.

— Vous n'avez sûrement pas parcouru des centaines de lieues pour simplement patrouiller notre royaume en quête de bandits ? Et sans vous annoncer, de plus. On pourrait croire que vous vous êtes glissé ici pendant la nuit, comme un espion.

Ah, ce n'était pas idiot non plus. Quand on est sur un terrain glissant, on se place sur un autre, et vite. Gavin jeta un coup d'œil au garçon, pour voir comment il tenait le coup. Pas très bien. Il tremblait de peur. Il n'avait d'yeux que pour Rask Garadul. Ou était-ce de la rage ?

— « Un espion » ? reprit légèrement Gavin. Comme c'est amusant. Non, non, non. On a des gens, pour cela. On ne le fait pas soi-même. Mais vous êtes roi depuis assez longtemps pour le savoir ?

— Que faites-vous ici ? demanda le roi Garadul.

Là encore, cela aurait été d'une grossièreté incroyable s'ils s'étaient trouvés à la cour de n'importe quelle capitale des sept satrapies. Le roi lança regard au garçon, et Gavin sut que celui-ci était perdu. Gavin pouvait s'en aller – après tout, il était le Prisme, et même la mort de trente Hommes-Miroirs ne suffirait pas à justifier sa capture ou sa mise à mort. En particulier dans des circonstances aussi troubles. Rask risquerait d'unir les satrapies contre Tyrea. Si le meurtre d'un satrape constituait une transgression inqualifiable, celui d'un Prisme serait impensable. Mais Rask sentait qu'il perdait, et il allait le faire payer à Gavin. Il lui ferait autant de mal que possible.

Gavin serait relâché ; le garçon serait mis à mort.

— J'ai vu de la fumée, reprit Gavin. Cela fait partie de mes services aux sept satrapies : je m'occupe des spirites. J'étais venu vous aider.

— Que faites-vous dans notre royaume ?

— Je n'avais pas compris que vous aviez fermé vos frontières. D'ailleurs, je n'avais pas compris que ce nouveau « royaume » existait. Tout cela semble inutilement… hostile. En particulier ce désir de barrer la route à un serviteur des royaumes comme je le suis.

Le mythe du dialogue poli entre voisins raisonnables et désintéressés, ce mythe sur lequel reposait tant de diplomatie, était manifestement mort et, afin de détourner l'attention, Gavin en piétina le cadavre :

— Vous cachez quelque chose, roi Garadul ?

— Tu es de Rekton, n'est-ce pas, petit ? demanda le roi, peu désireux d'entrer dans le jeu de Gavin. Comment t'appelles-tu ? Qui est ton père ?

— Je m'appelle Kip. Je n'ai pas de père. La plupart d'entre nous n'en ont pas. Pas depuis la guerre.

Gavin sentit comme un coup de poignard au ventre. Il avait presque oublié.

La guerre du Faux Prisme avait détruit des dizaines de ces petites villes.

Tous les hommes, des gamins imberbes jusqu'aux vieux qui devaient s'appuyer sur leurs lances pour avancer, avaient été enrôlés de force d'un côté ou de l'autre. Dazen et lui les avaient envoyés contre certains des créateurs les plus talentueux que le monde ait connus. Comme des moutons à l'abattoir.

— Et ta mère, alors ? demanda le roi Garadul, agacé.

— Elle s'appelait Lina. Elle était serveuse dans les auberges.

Le cœur de Gavin cessa de battre. Lina, la folle qui lui avait envoyé le message, était morte. Et ce gamin, ce gamin terrifié, était censé être son fils ? Le seul survivant d'une ville détruite par le feu se tenait là, et c'était le seul qui pouvait causer du tort à Gavin. Si Gavin avait cru en Orholam, il aurait trouvé la farce cruelle.

— Lina, oui, je pense que c'était le nom de cette putain, dit le roi Garadul. Où est-elle ?

— Ma mère n'était pas une putain ! Et vous l'avez tuée ! Assassin ! s'écria le garçon au bord des larmes.

De rage ou de chagrin ? Gavin ne pouvait le dire.

— Morte ? Elle m'a volé quelque chose. Emmène-nous chez toi et, si nous ne le trouvons pas, tu travailleras pour moi jusqu'à ce que ce soit remboursé.

Rask Garadul n'allait pas faire payer au fils la dette de la mère. Le roi mentait sur toute la ligne, Gavin n'avait aucun doute là-dessus. Il s'agissait simplement d'une excuse pour lui prendre l'enfant – qui n'était autre qu'un sujet de Rask, si ce dernier était bien roi. Rask le tuerait vraisemblablement sous les yeux de Gavin, juste pour sauver son amour-propre. Le gamin ne signifiait rien. Il aurait pu être un chien ou une belle couverture, pour ce que Rask s'en souciait – Kip était devenu un simple pion. Gavin en était à la fois malade et ravi.

Me mettre dans une situation où je ne peux pas l'emporter ? Vraiment ? Tu crois que cela m'est impossible ? Jouons.

— L'enfant part avec moi, dit Gavin.

Garadul eut un rictus déplaisant. Il y avait un espace entre ses dents de devant. Il ressemblait plus à un bouledogue montrant les crocs qu'à un homme en train de sourire.

— Vous allez risquer votre vie pour ce voleur ? Livrez-le-moi, Prisme.

— Ou sinon ? demanda Gavin avec une politesse marquée et d'un ton curieux, comme s'il se posait vraiment la question.

Les menaces se rétractaient souvent quand on les exposait à la lumière, dénudées.

— Ou sinon mes hommes diront qu'il y a eu un immense malentendu. Nous ignorions que le Prisme était là. Si seulement il avait annoncé sa venue… Si seulement, confus, il n'avait pas attaqué mes soldats(ii)… Nous ne faisions que nous défendre. Ce n'est qu'après son trépas malheureux que nous avons découvert notre erreur.

Gavin étouffa un ricanement :

— Non, Rask. Il y a une raison pour laquelle je voyage sans Gardes Noirs : je n'ai pas besoin d'eux. Vous n'étiez qu'un morveux à l'époque de la guerre du Faux Prisme, donc vous ne vous rappelez peut-être pas ce dont je suis capable, mais je vois bien que certains de vos hommes, eux, s'en souviennent. Ceux qui ont l'air nerveux. Si vos soldats attaquent, je vous tue. Le Blanc sera furieux contre moi pendant un mois ou deux. Cela posera un problème diplomatique, c'est certain, mais croyez-vous vraiment que quelqu'un se soucie de ce qui arrive au roi de Tyrea ? J'ai bien dit le « roi », pas le satrape – il s'agit donc d'un rebelle. Les autres pays voudront s'assurer que cela n'arrivera pas chez eux. Nous ferons des promesses, présenterons des excuses et paierons les frais de scolarité de tous les étudiants tyréens pendant quelques années, et ce sera tout. Votre successeur sera sans nul doute moins belliqueux.

Rask voulut parler, mais Gavin ne lui en laissa pas le temps.

— Mais imaginons un instant que, par hasard, vous arriviez à me tuer sans être tué vous-même. Je vois bien ce que vous faites ici : vous rasez une ville pour pouvoir lever une armée. Pour fonder votre propre Chromerie. La question est : croyez-vous être prêt tout de suite pour la guerre ? Parce que si je ne rentre pas maintenant, armé de mes seuls mots, il est possible que le Spectre ne me croie pas. Mais si vous me tuez, cela constituera un témoignage plus éloquent que tout ce que je pourrais apporter vivant. Et croyez-vous vraiment que votre version sera la seule à être prise en compte ? Vous êtes un jeune roi, n'est-ce pas ? Et vous qui parliez d'espions il y a une minute…

Le silence étendit ses mains froides entre eux. C'était l'une des victoires les plus complètes que Gavin ait remportées dans le cadre d'une simple discussion.

— Ce garçon est mon sujet – et un voleur. Il reste.

Tout le corps de Garadul tremblait de rage. Il ne cherchait pas à prouver que Gavin était en train de bluffer. Il refusait tout bonnement de perdre.

Gavin ne bluffait pas. Il y avait probablement neuf chances sur dix pour qu'il réussisse à tuer tous les soldats et les créateurs – selon le niveau de ceux-ci – et s'en sortir avec à peine un sourcil brûlé. En revanche, protéger l'enfant pendant un tel combat était une autre histoire. Valait-il mieux que les coupables meurent, ou que l'innocent vive ?

De plus, les sept satrapies ne seraient pas toutes aussi promptes à lui pardonner qu'il l'avait prétendu.

— Ce n'est pas un voleur, reprit Gavin pour sortir du simple duel « je gagne-tu perds ». Il n'a rien d'autre que ses vêtements sur son dos. Quoi que sa mère ait fait ou non, cela n'a rien à voir avec lui.

— Facile à prouver, non ? lança Rask. Fouillez-le.

À en juger par l'expression de son visage, Kip était bel et bien un voleur.

Incroyable. Et où cachait-il ce qu'il avait volé ? Entre deux plis de graisse ?

— Non ! C'est la dernière chose qu'elle m'a donnée ! Vous avez pris tout le reste. Vous ne l'aurez pas ! Je vous tuerai d'abord !

Gavin reconnut immédiatement la frénésie dans sa voix, avant même que les iris de Kip s'emplissent de vert jade. Le garçon allait attaquer le roi Garadul, ses Hommes-Miroirs et ses créateurs. Très courageux, mais stupide plus encore.

Les créateurs de Garadul allaient eux aussi le comprendre.

Décrivant un rapide arc de cercle de la main gauche, Gavin projeta un mur de luxines rouge, verte, jaune et bleue entremêlées, entre Kip et les hommes du roi. De la main droite, il créa un gourdin bleu et assomma Kip.

Le garçon s'effondra. Seule Karris, se dit Gavin, aurait été plus rapide.

Une seule boule de luxine rouge, lancée par l'un des créateurs de Garadul, heurta le mur et s'éteignit instantanément en grésillant.

Tous les autres contemplaient Gavin, hébétés. Le Prisme fit disparaître le bouclier. Quelques Hommes-Miroirs regardèrent de nouveau les corps de leurs camarades, comprenant peut-être que leur mort n'était pas un accident. Seul Rask Garadul restait imperturbable. Il mit pied à terre, se dirigea vers le garçon inconscient et le fouilla sans douceur.

Le roi sortit un mince écrin en palissandre que Kip avait enfoui dans sa ceinture. Il l'entrouvrit, sourit d'un air satisfait à Gavin et le fourra dans son propre ceinturon. Puis il remonta à cheval.

— Vol, et tentative de meurtre. Merci de nous avoir servis en parant son attaque, seigneur Prisme. (Garadul fit signe à ses hommes de saisir Kip.) Je pense que cet arbre supportera une corde. Resterez-vous pour l'exécution, Gavin ?

C'est donc ainsi que cela se termine. Le prix de mes péchés.

— Personne n'a attenté à votre vie, roi Garadul. Nous le savons tous les deux. Le garçon n'a même pas créé de luxine. Je me suis contenté de lui inculquer la discipline des étudiants de la Chromerie, pour avoir tenté de créer sans permission. Vous avez la boîte, et vous avez déjà tué le voleur présumé, sa mère. Un dur châtiment, sans nul doute, mais c'est votre satrapie – euh, votre « royaume ». Il est évident que le garçon ne savait rien, sauf que sa mère lui avait donné cet objet. J'ai davantage de droits sur lui que vous.

— C'est mon sujet, et j'en ferai ce que je voudrai.

Il ne restait plus à Gavin qu'à jouer sa dernière carte :

— Tout à l'heure, vous m'avez demandé pourquoi je me suis rendu dans cette latrine purulente que vous appelez un pays. Kip en est la raison. Mon droit sur lui est supérieur au vôtre. C'est mon bâtard.

Le regard de Garadul se fit vitreux, et Gavin sut qu'il avait gagné. Nul n'afficherait publiquement son propre déshonneur s'il s'agissait d'un mensonge. Gavin sut aussi, avant même que le roi parle, qu'il serait obligé de le tuer. Mais pas aujourd'hui.

— Votre temps est révolu, lâcha le roi. Le vôtre, et celui de la Chromerie. Vous êtes fini. La lumière ne peut être enchaînée. Sachez-le, Prisme : nous reprendrons ce que vous avez volé. Les horreurs de votre règne touchent à leur fin. Et quand elles cesseront, je serai là. Cela, je le jure.

Chapitre 18

Karris descendit le cours d'eau jusqu'à un méandre qui lui permit se dissimuler à la vue des autres. Elle ne pensait pas que les soldats l'avaient repérée, et elle accosta donc sur la rive opposée. Elle grimpa à quatre pattes sur une colline pour voir Gavin. Il y avait des arbres, des buissons, et l'herbe était haute. C'était parfait. La distance l'était moins. Au moins cent vingt mètres. Karris tirait très bien, mais son arc était à simple courbure, pas un arc long. Une bonne arme légère, très précise à soixante-dix mètres. Cent vingt, c'était une autre affaire. Elle calcula mentalement ses possibilités. Il faudrait qu'elle soit précise à un mètre près, et elle tirait vite. Si le satrape Garadul se tenait immobile, elle pouvait tirer quatre fois en quelques secondes, et corriger ses erreurs. C'était suffisant. Du moins, c'était le meilleur choix qu'elle avait. Elle redescendit la colline en vitesse et encorda son arc, vérifiant l'empennage et l'équilibre de ses flèches. Puis elle se glissa de nouveau en position, menace mortelle et cachée.

En voyant Gavin et le satrape parler pendant quelques minutes, Karris se détendit. Dans une conversation, le Prisme pouvait entortiller n'importe qui sauf le Blanc, peut-être. Gavin était entouré de tas de cadavres mais, désormais c'était sans doute une question d'argent, savoir combien le satrape paierait Gavin pour lui avoir causé des ennuis.

Tout en surveillant celui qu'elle protégeait et son arc, Karris ouvrit son sac.

Le Blanc lui avait ordonné de ne pas lire ses instructions avant son départ pour Tyrea ; Karris avait donc rangé le message au fond de son sac, sous ses vêtements et ses lunettes de rechange, son matériel de cuisine, quelques fusées et des grenades – qu'Orholam soit loué ! elles n'avaient pas pris feu quand elle était tombée pendant le combat, mais ce matériel valait le risque qu'il lui faisait courir. Elle sortit le message plié. Comme toujours pour les missions sensibles, il était écrit sur le papier le plus fin possible, et les plis extérieurs étaient couverts de gribouillis pour que la feuille translucide ne puisse pas être lue simplement en étant tenue à la lumière.

Le sceau disposait d'un sort simple : quiconque le brisait mettait en contact deux points de luxine, déclenchant une flamme de petite taille, mais immédiate. Le système n'était pas à toute épreuve, bien sûr ; n'importe quel créateur précautionneux pouvait le désarmer, et n'importe quel non-créateur pouvait tout simplement le découper mais, parfois, les précautions simples fonctionnaient mieux que les plans compliqués.

Karris jeta un coup d'œil à Gavin. Il parlait toujours. Bien.

Créant un peu de vert à partir de l'herbe, elle désamorça le piège du sceau.

Gavin lui avait dit de ne pas croire ce qui était écrit et qui avait été rédigé par le Blanc en personne. Qui était le plus susceptible de lui mentir ?

Gavin, dix chances sur dix. Cette pensée lui donna la nausée. Non, elle se montait la tête. Elle faillit ranger la lettre – elle s'en occuperait plus tard.

Mais la mission avait un rapport avec Tyrea, peut-être même avec Garadul, et elle avait le satrape sous les yeux. Les ordres pouvaient être de le tuer – ou de s'assurer que personne d'autre ne le ferait. Karris devait savoir tout de suite.

Elle ouvrit la lettre. L'écriture du Blanc, un peu tremblante, restait expressive et élégante. Karris traduisit mécaniquement le code élémentaire. « Dans la mesure où le pourpre peut être la

nouvelle couleur, nous serions tous gratifiés de connaître les nouvelles modes. » Infiltre la satrapie et apprends ses plans. Les sept satrapies et la Chromerie s'inquiètent de ce nouveau satrape et de ses intentions.

Le dernier « s » était décoré d'une fioriture, pour indiquer que le code s'arrêtait là, mais le message continuait : « J'ai également des nouvelles d'un garçon de quinze ans, dans une ville nommée Rekton. Sa mère prétend que c'est celui de G. Si tu en as l'occasion, renseigne-toi. J'aimerais vraiment les rencontrer. » Gavin a eu un bâtard à Rekton. Ramène la mère et le fils à la Chromerie.

Karris regarda Gavin au moment où il créait un gourdin et en assenait un coup sur le garçon, à l'occiput. Ç'aurait dû être drôle ou inquiétant, sauf qu'elle eut l'impression d'être assommée elle aussi. Hébétée, elle observa Gavin qui projetait un mur de luxine et parait une attaque tout en continuant à parler – maître de lui jusqu'au bout.

Elle était tellement stupéfaite qu'elle ne ramassa pas son arc, ne tira aucune flèche. On était à Rekton. Ce gamin savait créer. La coïncidence était trop forte. C'était elle qui avait insisté pour que Gavin dirige son engin volant jusqu'ici. Un frisson la parcourut. Qu'ils soient là, à cet instant, c'était la main d'Orholam en action. Karris savait qu'Orholam ne se souciait pas d'elle. Elle n'était pas assez importante. Alors qu'est-ce que cela signifiait ?

Une épreuve pour Gavin ?

Quinze ans. Quel salaud ! L'enfant avait été conçu alors que Gavin et elle étaient encore fiancés.

Le Prisme souleva le garçon avec effort – il était grand et gros – et le jeta sur son épaule. Puis il se dirigea vers la rivière, d'un air parfaitement insouciant. Il était bel et bien en train de tourner le dos à un satrape, en lui laissant les cadavres de trente de ses gardes du corps sur les bras. Comme toujours, Gavin était audacieux, inexorable, imperturbable. Les règles ordinaires ne s'appliquaient pas à lui, voilà tout. Comme toujours.

En un instant vertigineux, Karris eut de nouveau seize ans, quand on lui avait arraché tout ce qu'elle avait connu, tous ceux qu'elle avait aimés. Elle avait pleuré, ce jour-là, pleuré, puis compris que personne ne viendrait la consoler. Elle avait créé du rouge pour se réfugier dans sa fureur et sa chaleur. Elle en avait tellement utilisé qu'elle avait failli se tuer.

Aujourd'hui, elle n'en avait même plus besoin. La fureur jaillit en un battement de cœur. « Ne crois pas ce qu'il y a dans les ordres de mission », avait dit Gavin. Évidemment. Menteur ! Salaud !

C'était pour cela que le Blanc lui avait ordonné de ne pas ouvrir le message immédiatement. Elle voulait que Karris se calme avant d'affronter Gavin.

Pour ne pas causer de problèmes.

Il était agréable de voir que les deux personnes les plus importantes dans sa vie la manipulaient toutes les deux.

Gavin créa une barque sur le fleuve et y déposa le garçon. Il ne se pressa pas et laissa le courant l'emporter, sans même se retourner.

L'affaire avait dû être compliquée, dans ce cas. Il traitait le satrape Garadul comme un chien qu'un simple contact visuel risquait de provoquer. Se faire traiter comme un animal… Karris savait bien ce que c'était, pas vrai ?

Soudain elle fut debout, se dirigeant à grands pas vers la rivière. Ses lunettes s'étaient mystérieusement retrouvées sur l'arête de son nez. Si le satrape Garadul ne s'était pas tenu à deux cents pas de là, Karris aurait pu lancer une boule de feu à la tête de Gavin. Il émergea du méandre et vit l'expression de son visage.

Il pâlit. Et, pour une fois, ne dit rien.

Karris resta sur la berge, tremblante, le regardant s'approcher peu à peu.

Gavin ne lui demanda pas si elle avait lu la lettre. Il le voyait bien.

— Monte, dit-il. Si tu as ton manteau noir, couvre-toi avec. Il vaut mieux qu'ils ne puissent pas vraiment te distinguer.

— Va te faire voir. J'irai où je voudrai, dit Karris.

Il tendit la main et troua le fond de la barque de la jeune femme d'un missile vert large comme le poing.

— Monte ! ordonna-t-il. Le roi Garadul va arriver d'une minute à l'autre.

— « Le roi » ?

Elle créa de la luxine verte pour boucher le trou. C'était bête et mesquin, et, que Gavin soit maudit, c'était elle qui avait l'air déraisonnable, à présent. Elle le détestait. Elle le détestait avec une passion telle que le monde entier n'avait plus d'importance. Les cavaliers pouvaient bien l'attaquer.

— Il a rejeté la Chromerie, le Prisme, les sept satrapies, Orholam lui-même. Il s'est proclamé roi.

Gavin fit un grand geste en direction de la barque de Karris. Des centaines de minuscules projectiles jaillirent de ses doigts et se fichèrent en vibrant dans le bois, sur toute la longueur et la largeur de l'esquif, avant d'exploser en gerbes. Des éclats de copeaux et de sciure les recouvrirent. Gavin reprit :

— Gifle-moi et qu'on en finisse, mais monte dans ce bateau, bordel !

Il avait raison. Karris grimpa à bord. Ce n'était pas le moment. Elle fouilla dans son paquetage, trouva son manteau et le jeta sur ses épaules, baissant la capuche malgré la chaleur. Le garçon était toujours inconscient. Gavin n'attendit pas. Dès que Karris fut installée, il créa les taquets et les avirons.

Ceux-ci touchèrent l'eau, et la barque fila en avant presque aussitôt. Karris regarda en arrière et ne fut guère surprise de voir une dizaine de cavaliers apparaître en haut d'une colline, à leur poursuite.

Pourtant, c'était sans espoir pour eux. Le terrain aux abords de la rivière était escarpé, et la barque de Gavin rapide. Le Prisme et elle poursuivirent leur route en silence, même quand leur bateau aborda une longue série de rapides. Karris aida à agrandir la coque avec de la luxine rouge flexible et du vert plus rigide, rehaussant et élargissant le bastingage. Gavin créa un orange lisse sur le fond de la quille, pour glisser sur les rochers au lieu de les heurter.

Une demi-heure passa : ils étaient certainement en sécurité, désormais.

Pourtant, Karris ne disait rien. Combien de fois le même homme pouvait-il la blesser à ce point ? Elle n'arrivait plus à le regarder. Elle était furieuse contre elle-même. Il avait semblé si différent, après la guerre. Lorsqu'il avait rompu leurs fiançailles, il l'avait laissée sans rien. Elle était partie pendant un an, et il avait paru ravi de la revoir. Il avait respecté son éloignement, n'avait rien dit quand elle avait eu quelques liaisons pour tenter de le chasser de son esprit. Cela l'avait rendue encore plus furieuse.

Pourtant, finalement, le côté mystérieux de Gavin l'avait de nouveau attirée, et cet homme, que la guerre semblait avoir changé si complètement, l'avait lentement reconquise.

Combien d'hommes reviennent-ils meilleurs de la guerre ?

Aucun, apparemment.

Et combien de femmes reviennent-elles plus sages ?

Pas cette fois.

La rivière fut rejointe par un affluent et s'élargit considérablement. Karris n'eut plus besoin de se tenir à la proue pour surveiller d'éventuels rochers.

C'était une belle journée. Elle ôta son manteau et goûta les rayons du soleil – la caresse d'Orholam, lui avait dit sa mère quand elle était petite. C'est ça.

— On dit qu'il y a des brigands sur ce fleuve. Ils volent tous ceux qui passent par là, commenta Gavin d'un ton désinvolte. Peut-être que tu pourras trouver quelqu'un à tuer.

— Je ne veux tuer personne, répondit doucement Karris en évitant de croiser son regard.

— Oh, tu avais une de ces expressions…

Elle lui fit un doux sourire :

— Je ne veux pas tuer *quelqu'un*. Je veux te tuer toi.

Chapitre 19

— Ah !

Gavin se racla la gorge.

Le garçon s'agita, puis se releva d'un coup. Peut-être qu'entendre « Je veux te tuer toi » n'était pas le meilleur réveil quand on a déjà assisté au massacre de son village. Gavin regarda Karris avec désapprobation. *Tu as vraiment besoin de dire ça maintenant ?*

Elle se détourna avec un grognement. Le garçon gémit en se frottant la tête. Il lui jeta un regard de biais, mais elle lui tourna obstinément le dos, occupée à décorder son arc pour le ranger. Le garçon tourna ses yeux bleu roi vers Gavin. Intéressant, avec sa peau hâlée et ses cheveux embroussaillés. Les yeux bleus étaient les plus sensibles et les plus réceptifs à la lumière. C'était loin d'être le seul critère, mais les créateurs les plus puissants avaient très souvent les yeux bleus. Plus de lumière à leur disposition, donc plus d'énergie à brûler.

À cet instant, ces yeux au regard profond étaient étrécis de douleur.

Apparemment, le coup porté par Gavin lui avait donné un joli mal de crâne.

— Vous m'avez sauvé la vie, dit Kip.

Gavin opina.

— Qui êtes-vous ? demanda le garçon.

Droit au but, hein ? Karris se retourna, bras croisés, pour voir ce qu'allait dire Gavin.

Le Prisme cessa de ramer :

— Voici dame Karris Blanc-Chêne qui, en dépit de la juxtaposition parfois humoristique de son nom, de son titre et de sa couleur de peau, appartient à la Garde Noire. (La colère de Karris ne retomba pas. Visiblement, les vieilles blagues ne la faisaient plus rire.) Et moi…

Gavin avait commencé par présenter Karris pour se donner le temps de la réflexion. Cela n'avait pas suffi. *Cinq ans, encore cinq objectifs, Gavin. Ce pourrait être ta dernière chance.*

Lorsque Gavin avait proclamé sa paternité, le garçon était inconscient. Il ne savait pas. Il n'avait pas besoin de savoir. Mieux valait qu'il ne sache pas, pour de nombreuses raisons. Mais mieux valait encore qu'il ne l'apprenne pas de Karris, dans une explosion de colère. Ce garçon n'était pas son fils, mais sans la guerre que lui et Dazen avaient menée – la guerre des Prismes ou la guerre du Faux Prisme, selon le côté pour lequel on combattait –, aucun des enfants de Rekton ou de cent autres villages n'aurait été privé de père. Gavin caressa de nouveau l'idée de révéler à Karris tout ce qu'elle ignorait, en laissant les choses s'arranger comme elles le pourraient. Mais Karris ne croirait pas une révélation partielle, et refuserait d'admettre toute la vérité.

Au moins, mentir offrirait un père à l'orphelin. Gavin rendrait une chose à un enfant qui avait tout perdu. Il n'aurait pas dû s'en soucier, mais il dit pourtant :

— Je suis le Prisme Gavin Guile. Je suis… tu es mon fils naturel.

Le garçon le regarda comme s'il n'avait pas compris.

— Fantastique ! intervint Karris. Pourquoi ne pas tout lui lâcher en même temps ? Il t'arrive de réfléchir, Gavin ? Tu es aussi impulsif que l'était Dazen, je te le jure !

Impulsif ? Elle l'est dix fois plus que moi. Gavin ne releva pas le commentaire de Karris, le regard rivé sur Kip. Il venait d'avouer avoir trompé sa fiancée des années plus tôt, lui avoir menti là-

dessus ensuite, puis, juste une heure auparavant, lui avoir de nouveau menti. Elle était dans une rage froide, ce qui ne lui correspondait pas. La fureur passionnée était davantage son style.

Le garçon la regarda, désorienté par sa colère, puis se retourna vers Gavin.

Il plissait encore les yeux, mais le Prisme ignorait si c'était à cause du coup reçu sur la tête, du vertige de la magie, ou de la stupéfaction face à l'évolution si rapide de sa situation.

— Tu es quoi ? répéta Kip.

— Tu es mon fils naturel. (Sans savoir pourquoi, Gavin trouvait trop difficile de dire : « Je suis ton père. »)

— Et c'est maintenant que vous venez ? demanda Kip, malade de désespoir. Pourquoi vous n'êtes pas venu hier ? Vous auriez pu sauver tout le monde !

— Je n'ai appris ton existence que ce matin. Et nous sommes venus aussi vite que c'était humainement possible. (Plus vite, en fait.) Si ta ville n'avait pas été incendiée, nous n'aurions pas su qu'il fallait nous rendre ici.

— Vous ne saviez pas que j'existais ? Comment c'est possible ? demanda Kip d'une voix plaintive.

— Ça suffit ! rugit Gavin. Je suis là, maintenant. Je t'ai sauvé la vie, probablement au prix d'une guerre qui fera dix mille orphelins supplémentaires. Qu'est-ce que tu veux de plus ?

Kip se recroquevilla.

— Incroyable ! dit Karris. Espèce de brute ! On te donne un fils et, la première chose que tu fais, c'est lui hurler dessus. Tu es un héros, Gavin Guile.

Gavin serra les poings devant tant d'injustice. Justice et injustice, et la folie de cette vie qu'il s'était choisie le faisaient bouillir.

— Tu veux me sermonner sur le courage ? Toi, la femme qui s'est enfuie d'une maison noble pour devenir simple garde ? Essayer de se tuer au travail ou par la magie, ce n'est pas du courage, Karris, c'est de la lâcheté. Qu'est-ce que tu veux de moi ? Que je ressuscite tes frères morts ?

Karris le gifla :

— Ne refais jamais ça…

— Quoi ? Parler de tes frères ? C'étaient des vipères. Tout le monde a poussé un soupir de soulagement quand Dazen les a tués. La meilleure chose qu'il ait jamais faite, c'était de les assassiner, et la meilleure qu'eux aient jamais faite, c'était de mourir.

Les yeux de Karris virèrent au rouge. Des tourbillons de luxine apparurent aussitôt sous sa peau. Gavin sentit la morsure de la peur – mais pas pour lui-même. Il pouvait arrêter tout ce qu'elle lui jetterait. Mais chaque fois qu'un mage créait de grandes quantités de couleur, il hâtait sa propre mort. Et donnait à la couleur plus d'emprise sur lui-même. À leur première rencontre, les yeux vert jade de Karris n'arboraient que de minuscules étoiles rubis. À présent, ces points rouges dominaient le vert, même au repos, quand Karris ne créait pas.

Mais elle n'attaqua pas.

— Je suis lente, dit-elle, mais j'ai fini par comprendre. Tu m'as trahie pour la dernière fois, Gavin. (Elle cracha presque son nom.) Je…

— Quelle entêtée tu fais ! Je t'aime, Karris. Je t'ai toujours aimée.

L'espace de quelques battements de cœur, elle sembla désorientée. La luxine rouge reflua de ses doigts. Soudain, au moment où Gavin reprenait espoir, elle lança :

— Tu oses ? Quel incroyable… tu… tu… Gavin Guile, tu ne m'as apporté que malheur et mort. Toi et moi, c'est fini !

Elle prit son sac et sauta du bateau.

Gavin, muet de stupeur, la regarda nager jusqu'à la rive. Elle pouvait rentrer à Garriston sans lui, bien sûr, et serait encore en avance sur son rendez-vous avec son contact. Il y avait bien sûr les bandits ; une femme voyageant seule constituait une cible de choix.

Si les brigands l'attaquaient… ils auraient de la chance s'ils s'en tiraient vivants. Mais tout le monde avait besoin de dormir. Karris se montrait impulsive, mais rien de ce que Gavin pourrait dire ne changerait quoi que ce soit. Pas avant qu'un long moment soit passé. Voilà pourquoi le Blanc avait essayé de faire en sorte qu'il ne soit pas présent lorsque Karris découvrirait l'existence de son bâtard. Gavin pouvait lui courir après, mais ce serait en vain.

Connaissant le caractère de la jeune femme, cela ne ferait qu'empirer les choses. Cinq objectifs, et il n'avait même pas craché toute la vérité.

Kip, recroquevillé dans un coin du bateau, tâchait de se faire oublier. Il leva les yeux et croisa un instant le regard de Gavin.

— Qu'est-ce que tu regardes ? grogna le Prisme.

Chapitre 20

Karris n'avait jamais créé une goutte de bleu, et pourtant elle avait toujours eu des affinités pour ce qui était appelé « les vertus bleues ». Elle aimait avoir un plan. Elle aimait l'ordre, la structure, la hiérarchie. Même enfant, elle avait aimé apprendre l'étiquette. Être assise à un dîner de cérémonie parien et connaître la fonction exacte de la moindre petite cuillère, du casse-noisettes, savoir combien de fois secouer les doigts après les avoir humectés dans le rince-doigts entre le premier et le deuxième plat, savoir exactement où poser son *urum* à trois branches pour montrer aux esclaves de table qu'on avait terminé… tout cela l'emplissait d'une sorte de paix. En posant son verre à mi-chemin de la séparation latérale, on demandait précisément un demi-verre de vin supplémentaire. En le déposant sur la ligne verticale, on demandait à passer du blanc au rouge. Le signe et le contresigne. L'invocation du luxiat et la réponse de la congrégation. Karris adorait danser, et savait interpréter la plupart des danses des sept satrapies.

Elle adorait la musique, et pouvait jouer de la corne ou s'accompagner au psaltérion tout en chantant. Mais rien de ce qu'elle avait appris ne pouvait l'aider à cet instant. Il n'y avait ni structure, ni hiérarchie, ni ordre pour la guider.

Elle était censée se trouver à bord d'un navire. Elle était censée rencontrer un espion de la Chromerie avant de s'enfoncer si loin dans Tyrea. Et celui-ci devait la guider en remontant le fleuve jusqu'à l'armée du roi Garadul, et lui fournir une couverture qui lui permettrait de s'intégrer à l'armée en toute sécurité. Et voilà qu'elle était seule, dégoulinante d'eau, et à presque un jour de marche de cette armée, sans recommandation, sans carte, sans instructions, sans plan. Gavin et son bâtard avaient disparu en aval depuis à peine cinq minutes.

Je perds le contrôle. Ce rouge me détruit.

Karris essora son lourd manteau de laine noire et chercha un endroit où installer son camp. Sur la colline, de très nombreux eucalyptus emplissaient l'air de leur parfum, et étaient mêlés à des pins plus élevés qui filtraient les durs rayons de l'œil brillant d'Orholam. Il ne fallut à Karris que quelques minutes pour trouver un endroit acceptable, presque entièrement caché par des buissons. Elle ramassa du bois et en constitua une petite pyramide. Elle ne se préoccupa pas de l'allumer : être un rouge avait ses avantages. En revanche, elle observa soigneusement les alentours avant de sortir ses lunettes d'une petite poche dans sa manche. Elle était seule. Elle créa un mince fil de luxine rouge à la base du tas de bois.

Même cette création minime raviva le feu de sa colère. Elle arracha les lunettes rouges et vertes. Elle aurait voulu effacer le sourire de Gavin à coups de poing. *« Je t'aime ».* Comment osait-il ?

Elle secoua la tête et agita le doigt, se débarrassant de l'excès de luxine rouge délibérément décentrée. Comme toute luxine créée de manière imparfaite, elle se dissolvait rapidement, laissant l'odeur de résine propre à toutes les luxines, et l'étrange mélange de feuilles de thé séchées et de tabac propre à la couleur rouge.

Au lieu de créer directement de l'infrarouge pour obtenir une étincelle, elle sortit un silex et son couteau. Elle sentait déjà le froid, et alluma donc son feu comme un simple mortel l'aurait fait.

« Je t'aime. » Non mais quel salaud !

Une fois ses vêtements séchés, elle enfila les habits de rechange rangés dans son sac étanche. Heureusement, la mode tyréenne était devenue plus pratique ces quinze dernières années. En ville ou lors d'occasions spéciales, les femmes portaient des robes qui leur descendaient à la cheville ou au mollet, serrées par une ceinture, et souvent ornées d'un châle ou d'une veste pour la soirée ; mais en voyage ou à la campagne, les femmes portaient fréquemment des pantalons d'homme en toile, avec des chemises plus longues en vague hommage à la pudeur, et serrées par une ceinture pour faire comme une tunique. Le commandant Poing-de-fer lui avait expliqué qu'après la guerre du Faux Prisme on avait manqué d'hommes et de garçons pour récolter les oranges et autres fruits. Les jeunes femmes qui s'étaient jointes à la récolte avaient raccourci leurs jupes pour monter plus facilement les échelles. Manifestement, quelqu'un avait protesté. Probablement pas les jeunes gens qui maintenaient les escabeaux.

D'où les pantalons.

Karris aimait ces vêtements. Son entraînement dans la Garde Noire lui avait donné l'habitude de porter des habits d'homme, et si ce tissu lâche n'accompagnait pas si bien ses mouvements et n'était pas aussi doux que la tenue élastique et tissée de luxine de sa fonction, il était frais, au moins. En outre, il dissimulait mieux son corps que l'uniforme serré des Gardes Noirs.

Aucun homme n'oserait siffler une femme de ce corps d'élite sur les Jaspes, même si elle affichait une ligne durement acquise. En revanche, une femme voyageant seule dans un pays lointain ne devait pas courir plus de risques qu'il n'était nécessaire.

Tandis que le petit feu brûlait gaiement, Karris s'occupa soigneusement de ses armes. Son *ataghan* serait dissimulé, facilement accessible dans son sac une fois le manteau noir sec et roulé en boule. Elle avait fixé un *bich'hwa* – un scorpion – à l'une de ses cuisses, sous son pantalon. Cette arme, que l'on enfilait avec des anneaux d'acier sur un doigt, possédait quatre griffes pour les coups de taille, et une dague – la queue du scorpion – pour ceux d'estoc.

Elle ne lui serait pas immédiatement accessible, mais Karris pensait toujours qu'il valait mieux avoir des armes cachées. Un long couteau était également dissimulé dans sa ceinture. Elle enfouit ses lunettes à double foyer dans le sac : leur poids les rendait tout simplement trop repérables à l'intérieur des manches longues flottantes. Cela lui laissait ses verres sans monture. Dotés de lentilles rayées horizontalement de rouge et de vert, ils se plaçaient au plus près de l'œil, fixés au visage par une mince ligne de luxine rouge – si Karris n'y prêtait pas attention, elle risquait d'ailleurs de s'arracher la moitié des sourcils en les enlevant. La luxine rouge collante était protégée par une petite bande jaune résistante qu'il fallait enlever avant de fixer les lentilles sur les yeux.

Cet équipement lui avait sauvé la vie plus d'une fois, mais Karris ne l'appréciait guère. Les longs cils naturels constituaient un bel accessoire au bal des luxeigneurs, mais se révélaient nettement moins pratiques quand on portait des verres à un centimètre de l'œil.

Karris les dissimula à la vue de tous sur un collier de pierres colorées, dont aucune n'était assez claire ou intéressante pour avoir de la valeur. Les lunettes, attachées au collier, se mêlèrent donc aux autres cailloux. Elle cacha une autre paire sous sa boucle de ceinture.

Je traîne, se dit Karris.

Étant donné le point d'où elle partait, elle n'avait que deux choix. Elle pouvait descendre le fleuve, rencontrer son contact à Garriston, puis revenir en remontant le cours d'eau, ou elle pouvait tenter d'infiltrer l'armée de Garadul toute seule. Elle perdrait du temps en descendant le courant, mais serait encore bien trop en avance. Il y avait aussi le risque de croiser des bandits. Elle supposait que son contact connaîtrait un bon moyen de les éviter au retour, mais cela ne l'aiderait pas à l'aller. Si elle se débrouillait seule, il lui faudrait essayer de s'intégrer à une armée hostile sans

recommandation dans les formes. À présent que Gavin avait affronté le roi Garadul, celui-ci savait que la Chromerie avait déjà envoyé un créateur, et se montrerait donc doublement méfiant envers un nouvel arrivant.

En fait, le petit exploit de Gavin à Rekton avait sans doute rendu sa mission à elle impossible. Il y avait certainement des Tyréens aussi pâles qu'elle, mais elle n'avait pas le bon accent, et elle était créatrice. Pour quelqu'un de méfiant, tout en elle le convaincrait qu'elle était une espionne.

Les ordres du Blanc n'avaient pas tenu compte des circonstances dans lesquelles elle se trouvait désormais. Karris ressentait la même chose que si, assise à un dîner parien officiel régi par ses propres règles, elle découvrait qu'elle se trouvait en fait en compagnie de rudes pirates ilytiens lui servant du poisson-lune. Et que, si elle enfreignait cette étiquette, elle consommerait un savoureux morceau empoisonné, qui la laisserait agoniser pendant dix minutes avant de la tuer. Mais Karris ne connaissait pas ces règles-là.

Bien sûr, Gavin aurait juste mangé ce satané poisson – et miraculeusement s'en serait sorti indemne. Tout se faisait sans effort, pour lui. Il n'avait jamais dû travailler dur. Né d'un père riche et manipulateur, Gavin, doté d'un talent monumental, prenait tout simplement ce qu'il voulait. Même les règles du Prisme ne le contraignaient guère – il se promenait à sa guise dans les sept satrapies, sans même une escorte de Gardes Noirs quand il n'en voulait pas. Et voilà qu'il pouvait traverser la mer Céruléenne en quelques heures. Par Orholam, il pouvait voler, à présent !

Sors de ma tête, menteur. J'en ai fini avec toi.

Rien n'allait. Les petites cuillères avaient disparu, et les *urums* avaient mille branches au lieu de trois. Parfait. Karris ne rentrerait pas. Elle n'attendrait pas qu'un homme vienne lui tenir la main pour la conduire au camp de Garadul. Elle n'échouerait pas. Il existait plus d'une manière de démasquer les plans du roi Garadul.

Bien sûr, elle ignorait comment faire, mais elle allait le découvrir. Dans l'immédiat, elle se rappela ce que disait son frère Koios avant de mourir dans l'incendie : *« Quand tu ne sais pas quoi faire, fais ce qui est juste et ce qui est devant toi. Mais pas nécessairement ce qui est juste devant toi. »*

La ville de Rekton avait été rasée par le feu. Il y avait eu un survivant.

Peut-être plus, et, si c'était le cas, ils auraient désespérément besoin d'aide et de protection. Cela, Karris pouvait le leur donner.

Et si cela nécessitait d'incendier un crétin avec une boule de feu de la taille d'une chaumière, tant mieux.

Chapitre 21

Ils volaient pratiquement au-dessus de la rivière. Kip n'avait jamais voyagé si vite de sa vie. Quant au Prisme, il ne disait pas un mot, perdu dans son humeur sombre. Pendant la plus grande partie de l'après-midi, Gavin fit fonctionner ce qui tenait lieu d'avirons – parfois, cela ressemblait à une échelle, parfois aux soufflets d'une forge, puis à des rames, puis à un tapis roulant. Il actionnait l'une de ces formes jusqu'à l'épuisement, les muscles tremblants, la sueur inondant sa fine chemise. Puis il créait un peu de luxine, les avirons prenaient un nouvel aspect qui reposerait ses muscles fatigués, et Gavin recommençait.

Kip retrouva finalement sa voix et demanda :

— Messire, hum, il a pris mon écrin ?

Il ne poserait pas de questions à propos de Karris Blanc-Chêne ou de ce que Gavin avait dit. Pas maintenant. Jamais.

Gavin jeta un coup d'œil à Kip, les lèvres serrées. Le garçon regretta aussitôt d'avoir parlé.

— C'était ça ou ta vie.

Kip réfléchit un instant puis répondit :

— Merci, messire. De m'avoir sauvé.

Cela paraissait un meilleur choix que « Mais il était à moi ! C'est la dernière chose – la seule chose – que ma mère m'ait jamais donnée ! »

— De rien, dit Gavin.

Il reporta son attention sur la rivière, l'esprit visiblement ailleurs.

— Cet homme, il est responsable de la mort de ma mère, n'est-ce pas ? demanda Kip.

— Oui.

— J'ai cru que vous alliez le tuer tout de suite. Mais vous ne l'avez pas fait.

Gavin le jaugea du regard. Il répondit froidement :

— Je ne souhaitais pas que des innocents meurent pour que je puisse tuer le coupable.

— Ces hommes n'étaient pas innocents ! Ils ont tué tous ceux que je connais !

Kip était en larmes. Il se sentait épuisé, essoré, à bout.

— Je parlais de toi.

La réplique prit Kip de court, mais ses émotions bouillonnaient encore en lui. Sa présence avait empêché Gavin de tuer le roi Garadul. Kip ne connaissait pas de mots pour exprimer ce qu'il ressentait. Il avait encore déçu sa mère. Il avait bel et bien empêché sa vengeance par sa propre incompétence.

Je me rattraperai, mère. Sur mon âme. Je le tuerai. Je le jure.

Une demi-douzaine de hameaux défilèrent, et des dizaines de bateaux. Des affluents vinrent élargir la rivière. Mais Gavin ne s'arrêta qu'une fois, pour acheter un poulet rôti, du pain et du vin. Il jeta la nourriture à Kip.

« Mange. » Puis ils repartirent. Gavin ne mangea rien. Il ne prononça pas un mot et ne ralentit pas lorsqu'ils passèrent devant des pêcheurs éberlués.

Kip se hasarda à reprendre la parole au crépuscule, lorsque Gavin modifia de nouveau les avirons :

— Je peux vous aider… messire ?

Le Prisme l'observa, comme s'il n'avait même pas envisagé l'aide de Kip. Il répondit finalement :

— Oui, j'aimerais vraiment. Viens, mets-toi là-dessus et marche. (Il avait couru, pour sa part.) Tu peux utiliser ces avirons pour t'aider, si tu veux. Tu diriges le bateau en plongeant l'aviron du côté où tu veux aller. À bâbord pour bâbord, à tribord pour tribord, compris ?

— Bâbord, c'est à gauche ?

— Oui, et la barre bien droite.

— Euh… bâbord, à droite ?

— Seulement si tu es face à l'arrière du bateau.

Gavin gloussa devant l'air paniqué de Kip :

— Aucune importance. Arrête-toi quand tu seras trop fatigué, ou si tu tombes sur des rapides ou des bandits. Je vais me reposer un moment.

Gavin s'assit à la place de Kip et se jeta sur les restes de pain et de poulet.

Il observa Kip en train de lutter pour garder un cap à moitié acceptable. Le garçon se tourna une fois ou deux – en fait, c'était plutôt simple – pour chercher l'approbation de Gavin, mais le Prisme était déjà endormi.

Un quartier de lune s'élevait au-dessus d'eux. Kip commença à marcher.

Même avec cette seule source de propulsion, l'esquif était rapide. Gavin avait encore rétréci la quille au départ de Karris, de telle sorte que l'embarcation glissait sur l'eau : elle ne la fendait pas. Les premières minutes, Kip fut dévoré d'anxiété. À chaque méandre, persuadé de tomber sur des brigands, il craignait que le Prisme ne se réveille pas. Mais bientôt il se mit au rythme du bateau, des vagues et de la nuit.

Un hibou ululait au loin, de petites chauves-souris plongeaient sur les insectes qui volaient largement au-dessus de l'eau, tandis que les truites bondissaient pour gober ceux qui volaient trop bas. La barque effraya un héron, qui s'envola de ses grandes ailes bleues dans la nuit.

Peu à peu, la paix nocturne imprégna Kip. La surface de la rivière devint lisse comme un miroir et refléta les étoiles. Il vit des canards nichés sur la rive, la tête sous l'aile. Puis il regarda une fois de plus celui qui était censé être son père.

Gavin Guile était un homme musclé aux épaules larges, mais il était aussi mince que Kip était gras. Le garçon cherchait la moindre ressemblance, un indice qui confirmerait cette paternité. Gavin avait la peau plus claire ; il ressemblait à un croisement entre un Ruthgarien – qui avaient les yeux verts ou marron, les cheveux noirs et une peau olivâtre – et un Forestier de Sang, avec leurs yeux bleu clair, leurs cheveux d'un roux flamboyant et leur peau d'une pâleur mortelle. Gavin avait une chevelure couleur cuivre poli et ses yeux, bien sûr, étaient ceux d'un Prisme. Ils changeaient à tout instant pour prendre la couleur de ce qu'il créait. Quand il ne créait pas, les yeux de Gavin scintillaient tels de véritables prismes, le moindre mouvement projetant une cascade de couleurs nouvelles dans ses iris.

C'étaient les yeux les plus déconcertants que Kip ait jamais vus. À faire frissonner un satrape ou se pâmer une reine. Les yeux de l'Élu d'Orholam.

Ceux de Kip étaient d'un bleu ordinaire, ce qui ne lui apportait rien et ne faisait que le signaler comme étant métis. Peut-être d'une lignée de Forestiers de Sang. Comme la plupart des peuples, les Tyréens avaient les yeux sombres. Les cheveux de Kip étaient aussi foncés que ceux des habitants de Tyrea, mais constitués de boucles épaisses, comme ceux des Pariens ou des Ilytiens, plutôt que raides ou seulement ondulés. Cela suffisait à faire de lui un monstre, mais en aucun cas le fils de cet homme.

Bien sûr, sa mère n'avait pas l'air tyréenne non plus, ce qui ne faisait que compliquer les choses. De teint plus sombre que Gavin et Kip, elle avait des cheveux en bataille et des yeux noisette. Kip essaya d'imaginer à quoi pouvait ressembler l'enfant de sa mère et de cet homme, sans y parvenir. Si on mélange autant de bâtardise, qui sait ce que l'on obtiendra ? Peut-être que s'il n'était pas aussi gros il pourrait le découvrir. Peut-être n'était-ce qu'une farce cruelle. Un mensonge.

Le Prisme. Le Prisme en personne ? Comment un tel homme pouvait-il être le père de Kip ? Il avait dit ignorer jusqu'à son existence. Comment cela était-il possible ?

La réponse semblait évidente. Cela s'était passé pendant la guerre. L'armée de Gavin avait affronté celle de Dazen non loin de Rekton. Ils y étaient donc passés, et Gavin avait rencontré Lina. Il était le Prisme, en route vers une mort possible. Elle était, elle, une jeune et jolie fille dont la ville avait été détruite. Elle avait partagé son lit. Puis il était parti tuer son frère – peut-être le lendemain même – et après la guerre, avec la reconstruction, l'écrasement du reste de la rébellion, la formation de nouvelles alliances et l'administration de la paix, il n'avait probablement jamais repensé à elle.

Et, même s'il ne l'avait pas oubliée, Tyrea n'était pas exactement l'endroit le plus accueillant ou le plus sûr pour un Prisme, à l'époque. Le pays s'était rangé du côté de Dazen, le frère maléfique, et avait été cruellement traité en conséquence.

Ou peut-être Gavin avait-il violé Lina. Mais cela n'avait aucun sens. Pourquoi un violeur revendiquerait-il la paternité de son bâtard ? D'autant plus que cette reconnaissance avait manifestement beaucoup coûté à Gavin.

Kip imaginait sa mère enceinte, sans mari, abandonnée dans les décombres de Rekton. Elle avait bien sûr voulu partir, Kip représentant son seul espoir.

Qu'avait-elle pu faire ? Voyager, seule, jusqu'à Garriston, d'où les vainqueurs gouvernaient Tyrea ? Kip se représentait bien la scène. Sa mère, s'annonçant à un gouverneur, demandant à voir Gavin Guile parce qu'elle portait son bâtard. Ne pouvant atteindre le gouverneur avec une histoire pareille. Refoulée, voyant tous ses rêves d'une vie un peu meilleure et plus facile être brisés.

Chaque fois qu'elle regardait Kip, elle n'avait pas dû voir ses propres erreurs, mais la « trahison » de Gavin et sa déception. Kip avait représenté pour elle un rêve anéanti.

Au bout d'une demi-heure, le garçon commença à fatiguer. Ses bras le brûlaient. Il revit Gavin, courant à vive allure pendant des heures. L'idée de réveiller le Prisme si tôt le remplit de honte. Kip se fatiguait toujours vite mais, s'il dépassait ce stade, il avait beaucoup d'endurance.

Il n'allait pas réveiller le Prisme. Non. Qu'il se repose. Kip lui devait bien ça. Il continuerait jusqu'au réveil de Gavin. Même si cela le tuait. Il en fit le serment.

Le garçon se sentit mieux. Il était insignifiant. Rien du tout. Mais il pouvait donner au Prisme en personne une bonne nuit de sommeil. Il pouvait accomplir quelque chose. Il avait son importance, à son petit niveau, mais c'était déjà plus qu'il n'en avait eu dans toute sa vie.

Kip poursuivit donc. Le Prisme l'avait sauvé aujourd'hui. Le Prisme en personne. Gavin avait fait perdre la face au roi Garadul. Il avait tué une vingtaine de ses Hommes-Miroirs, ou davantage, avant de partir. Et Kip avait sans doute failli tout ruiner en essayant d'attaquer le roi. Qu'est-ce qu'il pouvait être bête ! Avec tous les créateurs qui l'entouraient, avait-il cru qu'il pourrait toucher le souverain ? Quelle bêtise !

Malgré la fraîcheur de la nuit, Kip se retrouva rapidement en nage. Son pas rapide s'était alourdi, mais il poussait la barque d'un bon trot.

Le garçon était tellement concentré sur son travail qu'il se retrouva face au camp avant de s'en rendre compte. Une dizaine d'hommes festoyaient autour d'un feu, buvant et riant tandis que l'un d'eux jouait d'un luth désaccordé. Kip continua sa marche pénible ; il mit du temps à comprendre de

qui il s'agissait forcément. Ces hommes étaient tous armés, y compris celui qui était censé monter la garde, qui portait encore son arbalète prête à tirer sur l'épaule.

Kip pensa à chuchoter pour prévenir Gavin, mais ils étaient si près que tout bruit pouvant réveiller le Prisme risquait de porter sur l'eau et d'être entendu par le veilleur. Debout, à la limite du cercle de lumière projeté par le feu, celui-ci tournait la tête vers ses camarades.

La barque passa sur l'eau dans un léger sifflement. Il serait certainement inaudible sous le crépitement joyeux du feu de camp. Les bandits avaient partiellement barré le fleuve avec des rochers pointant de chaque côté. Ils avaient posé des planches par-dessus, pour former une passerelle qui ne laissait qu'un espace étroit au milieu. Toute embarcation qui tenterait de passer serait à portée de leurs lances.

Kip pouvait lâcher les avirons et toucher Gavin – mais que pourrait faire le Prisme de plus ? En pleine nuit, il n'aurait pas beaucoup de lumière à sa disposition. Si Kip l'avait réveillé plus tôt, peut-être… désormais c'était trop tard. Il les aurait sans doute tués. Kip allait devoir viser juste au milieu, en priant pour que ça passe.

Le garçon fit pivoter le bateau vers l'espace libre et sursauta au dernier moment : la lumière de la lune, traversant l'eau, révéla le dernier piège des brigands. Un pieu épais et affûté, planté au fond de la rivière, se dressait à quelques pouces de la surface. Quiconque passait entre les passerelles s'y retrouvait accroché, un trou béant dans la coque.

La luxine de la barque effleura à peine le pieu et glissa par-dessus. Au moment où l'embarcation sortait indemne des mâchoires du piège, Kip jeta un coup d'œil à l'arbalétrier. Il n'avait que quelques années de plus que lui.

Il riait, heureux, tendant la main vers un homme pour réclamer une gourde de vin.

Kip passa devant lui. L'arbalétrier se tourna vers le fleuve en secouant la tête et se figea en apercevant Kip. Dans le noir, la luxine translucide devait être quasiment invisible aux yeux de la sentinelle, gênée par le feu. Il voyait un gros garçon passer en courant devant lui – sur la surface de l'eau.

Impossible. Kip le salua en souriant.

La sentinelle leva la main pour lui rendre son salut. Et s'interrompit soudain. Il regarda ses camarades près du feu. L'homme ouvrit la bouche pour donner l'alerte, mais rien ne sortit. Il se retourna vers la rivière et chercha Kip des yeux.

Le garçon était encore largement à portée d'arbalète. Il le savait, mais il n'accéléra pas, même si, à cet instant, il avait de l'énergie à revendre. Le moindre geste brusque pouvait affoler la sentinelle.

Celle-ci scruta l'obscurité, cherchant le fantôme qui s'évanouissait – mais ne donna pas l'alerte. L'homme se gratta la tête, consterné, et se tourna vers ses amis. Kip se mit à courir un bref instant et, au bout d'une minute, la barque fut des centaines de mètres plus loin. Kip reprit sa marche en souriant. Si stupide qu'ait été son comportement, il était passé sans même réveiller le Prisme.

Il ignorait depuis combien de temps il avançait. Il essaya de garder un œil sur la rive, mais il se sentait fatigué jusqu'aux os. Il passa devant des camps plus petits – de brigands ou de voyageurs innocents, impossible de le savoir – mais chaque fois il ralentissait, le temps de vérifier qu'ils étaient tous endormis. Il réutilisa même sa technique de déphasage oculaire, distinguant ainsi plus de dormeurs en tas qu'avec sa vision ordinaire. En revanche, il ne croisa plus aucune sentinelle.

Le ciel resta sombre pendant ce qui lui sembla être un millénaire. Ses jambes le brûlaient. Ses poumons lui faisaient mal. Il sentait à peine ses bras, mais il refusait d'arrêter. Même en traînant les pieds, il faisait avancer la barque deux fois plus vite qu'un autre esquif.

Le soleil effleura enfin le massif. Comme toujours, la lumière du jour perça bien avant que l'astre grimpe au-dessus des montagnes Karsos pour annoncer l'aube. Le Prisme, lui, dormait toujours. Kip ne voulait pas s'arrêter. Pas maintenant. Il avait marché toute la nuit. Le Prisme allait forcément s'éveiller d'un instant à l'autre et voir ce que Kip avait fait. Il serait impressionné. Il le regarderait d'une autre manière. Le garçon ne serait plus un boulet, une honte, un bâtard à reconnaître discrètement avant de l'écarter.

Le Prisme s'étira, et le cœur de Kip bondit dans sa poitrine. Puis l'homme se rendormit, la respiration régulière. Kip était au désespoir. Il regarda en direction du soleil levant. Lui faudrait-il attendre que la lumière tombe directement sur le visage du Prisme ? Cela prendrait encore au moins une heure. Kip avala sa salive. Sa langue était sèche et épaisse, râpeuse comme une lime. Depuis combien de temps n'avait-il pas bu ? Il avait un fleuve sous les pieds, et il était assoiffé.

Il devait boire. C'était plus que ça. S'il ne buvait pas, il allait s'évanouir.

L'outre du Prisme était à moins d'un mètre de lui. Kip cessa de marcher, les jambes flageolantes. Ses pieds engourdis lui faisaient mal, à présent que le sang refluait vers eux. Il s'extirpa du mécanisme de navigation et s'avança pour prendre l'outre.

Ou plutôt, il essaya. Il emmêla ses pieds engourdis et il bascula en avant. Il réussit de justesse à se tourner pour ne pas écraser le Prisme. Son épaule heurta violemment le bastingage, et soudain tous les avantages de la barque devinrent des inconvénients. L'évidement qui lui avait permis de glisser sur le piège des bandits lui ôtait toute stabilité. Quant à l'évasement de la quille glissante qui filait sur les rochers, il répercuta de manière catastrophique ce changement brutal dans la répartition du poids.

L'instant d'avant, Kip se trouvait au-dessus de l'eau. L'instant d'après, le bateau entier se retourna. Kip tomba tête la première. Et pourtant, malgré l'eau dans ses oreilles, son agitation stupide et le rugissement de la barque frappant la surface, il eut la certitude d'avoir entendu quelqu'un pousser un cri de surprise.

L'eau était tiède. Kip était tellement mortifié qu'il décida tout simplement de mourir, d'en finir. Il venait de jeter le Prisme dans la rivière. Par Orholam !

Ah ça, il va être carrément impressionné, Kip.

Ses poumons le brûlèrent soudain, et l'idée d'une mort paisible, qui effacerait la tache ignominieuse qu'il était sur le parchemin de la création, perdit tout attrait. Kip s'agita faiblement. Ses jambes décidèrent que c'était le bon moment pour avoir des crampes, et réagirent en conséquence. Puis son bras gauche. Il gifla l'eau comme un oiseau boiteux, prit une bonne bouffée d'air et plongea de nouveau. Une partie de son cerveau savait qu'il pouvait flotter. Il l'avait fait sur des lieues et des lieues la veille, mais la panique ne le lâchait pas. Il pataugea, inspira au mauvais moment et but la tasse.

Sa tête lui faisait mal. Par Orholam, on aurait dit qu'on lui arrachait tous les cheveux.

Il cracha et hoqueta. Il était dans l'air. Doux, précieux air ! Quelqu'un l'avait tiré par les cheveux et le sortait de l'eau. Il toussa deux fois encore et ouvrit enfin les yeux.

Le Prisme lui faisait un clin d'œil. Non. Le Prisme clignait des yeux à cause de l'eau que Kip lui avait recrachée à la figure.

Oh, si je pouvais mourir maintenant !

L'homme posa Kip dans la barque – plus large à présent, avec une quille, et donc bien plus stable qu'avant. Le garçon baissa la tête et se frotta les membres pour les ranimer. Le Prisme attendait devant lui. Kip avala sa salive et se prépara à la colère du grand homme. Il leva les yeux, penaud.

— J’adore les baignades matinales, dit Gavin. C’est tout à fait vivifiant.
Là-dessus, il lui fit un clin d’œil.

Chapitre 22

Dazen Guile se réveilla lentement, les sens assaillis par l'abrutissante neutralité bleue de son cachot. Trois coups, trois sifflements, et son petit déjeuner atterrit sur le sol de la cellule. Sans prêter attention aux raideurs et aux douleurs de son corps, refroidi par la nuit passée sur la luxine bleue avec une seule et mince couverture, il se redressa, les bras croisés.

Le mort assis contre le mur d'en face sifflait vaguement, hochant la tête sur un rythme inexistant.

La folie du bleu était celle de l'ordre. Un giist bleu, un spirite, comprendrait toutes les nuances de la prison élaborée par Gavin. Pourtant, chaque fois que Dazen sombrait dans cette folie, il craignait atrocement de ne plus pouvoir en réchapper. La dernière fois qu'il avait essayé, ce devait être des années auparavant. Il avait créé beaucoup de bleu, depuis. Choisir de plonger de nouveau dans cette couleur pourrait bien entraîner sa propre destruction.

— Dazen, dit le mort. Tu es Dazen, ce matin, n'est-ce pas ? (C'était l'un des tours préférés du mort, faire comme si c'était Dazen qui était fou.) Tu n'as pas l'intention de devenir giist, n'est-ce pas ?

Dazen détestait son frère pour cela, pour l'obliger à ce choix. Mais il n'y avait nulle passion dans cette haine. C'était un fait, un simple fait, nu comme ses membres, dénué de mystère.

Assez. Mieux valait l'oubli choisi de son plein gré que la torture éternelle voulue par son frère.

Dazen créa du bleu en inspirant profondément. Ses ongles s'emplirent de cette couleur odieuse, puis ses mains et ses bras. Elle s'étendit sur sa poitrine comme un cancer glacial et le rafraîchit. Sa haine même devint une bizarrerie, un mystère, si irrationnel et si puissant qu'il ne pouvait être quantifié ou compris, seulement rapporté de manière approximative.

Le bleu envahit son corps tout entier.

— Mauvaise idée, dit le mort. Je ne pense pas que tu t'en sortiras, cette fois.

Il commença à jongler avec de petites sphères de luxine bleue. Cinq en même temps, cette fois. À leur première rencontre, le mort n'y arrivait même pas avec trois.

Dazen put évaluer sa cellule d'un regard dénué de passion. Son frère était brillant. Qu'avait-il dit, après l'avoir emprisonné ? « J'ai créé ces oubliettes en un mois, tu auras autant de temps qu'il te faudra pour t'évader. Considère cela comme une épreuve. » Chaque fois que Dazen avait renoncé, il avait repensé à ces mots. Son frère admettait que la cellule était imparfaite, qu'elle pouvait être brisée. Il y avait une faille ; il n'avait qu'à la trouver.

— La faille, ce n'est pas les pierres de l'enfer, fit remarquer le mort. Je ne te l'ai pas dit ? Il te respecte trop. Il ne faut pas creuser sur quelques pouces, mais sur deux mètres.

Dazen éprouva une émotion humaine, fugace, à peine perçue. La sensation de vide – la rage d'avoir frotté du sébum et de la pisse pendant des années, des années dégradantes, pour rien. Son frère n'avait aucune envie de le voir tomber si bas. Ce n'était pas son genre. Tous ces efforts pour rien. Dazen tourna et retourna ces sentiments comme une pierre irrégulière dans sa main, puis les rejeta. Ils ne faisaient que brouiller sa vision.

Il avait un indice sous le nez, et il ne le voyait pas. Ce devait être évident ; il lui fallait simplement envisager le problème sous un autre angle. Son frère était doué pour ce genre de réflexion.

— La seule question est peut-être : vas-tu t'en sortir à la manière de Gavin, ou à celle de Dazen ? demanda le mort en arborant son petit sourire supérieur et moqueur.

Quand il souriait comme ça, Dazen avait envie de lui éclater la figure.

Mais le mort avait peut-être raison. C'était ça le piège : penser comme Gavin. S'il suivait la méthode de son frère, il ne ferait que s'enfoncer.

Il posa ses mains pleines de luxine sur le sol, éprouvant les lignes de force de toute la structure. La cellule était scellée, bien sûr, durcie et protégée contre de simples intrusions magiques mais, comme avant, elle semblait différente au sud. Il n'était pas sûr que ce soit le côté sud ; il avait simplement décidé que la seule zone différente devait être le sud pour lui, son aimant. Son frère s'était tenu là quand il était venu le voir. Ce qui ne s'était pas produit depuis longtemps, mais il y avait une pièce derrière les murailles de luxine bleue, où Gavin pouvait se rendre quand il voulait voir son frère, vérifier qu'il était toujours prisonnier, tenu a distance du reste du monde, et qu'il souffrait autant que Gavin l'espérait.

Ce devait être ça, la faille. La luxine devait être plus fine, plus simple, pour que Gavin puisse la manipuler de façon à voir au travers. Elle serait protégée, bien sûr, mais Gavin n'avait pu penser à tout. Il n'avait eu qu'un mois.

Pourtant, toutes les tentatives de Dazen avec le feu s'étaient soldées par un échec. La luxine rouge était inflammable. Il s'était dit que, s'il se coupait, il pourrait créer de la luxine rouge. Il avait à peu près réussi. Mais cela ne servait à rien, à moins de la faire brûler. Un feu lui offrirait tout le spectre de la lumière – et il parviendrait alors à s'échapper. Mais il n'avait rien pour faire jaillir une étincelle. Il avait tenté de prendre la chaleur de son propre corps et cela avait presque marché – ou du moins le pensait-il, mais il avait failli se tuer la dernière fois en refroidissant trop son organisme.

C'était tout simplement impossible. Il allait mourir dans ce trou. Il ne pouvait rien y faire.

Il créa un marteau et frappa le mur en hurlant. L'outil se fracassa, bien sûr.

Sans même égratigner la pierre.

Dazen se frotta le visage. Non. L'ennemi, c'était le désespoir. Il devait préserver ses forces. Le lendemain, il frotterait encore le bol. Peut-être que ce serait le grand jour.

Il savait que c'était faux, mais il se raccrocha néanmoins à cet espoir.

Dans la muraille, le mort ricanait.

Chapitre 23

— Il faut qu'on parle de ton avenir, déclara Gavin. Tu as un certain nombre de choix.

Kip regarda le Prisme derrière le feu. La nuit tombait rapidement sur leur îlot. Kip avait dormi pendant des heures, apparemment, sans rien voir de Garriston ; seule la secousse du bateau heurtant le sable l'avait réveillé, au crépuscule.

— Combien de temps est-ce que je vivrai ? demanda Kip.

Il était grognon et affamé ; il commençait tout juste à comprendre certaines implications de ce qui s'était passé ces deux derniers jours.

— Seul Orholam peut te répondre. Je ne suis que son humble Prisme, dit Gavin avec un sourire amer en contemplant les ténèbres.

— Vous savez ce que je veux dire.

Le ton de Kip était plus agressif qu'il ne l'avait voulu. Tous ceux qu'il connaissait étaient morts, et il allait devenir un créateur vert. Il avait vu son avenir dans celui du spirite : la mort, ou la folie suivie de la mort.

Gavin regarda de nouveau vivement le garçon. Il hésita, puis expliqua :

— Quand tu crées, cela change ton corps, et ton corps interprète ce changement comme une blessure – il soigne ce qu'il peut, mais c'est toujours une bataille perdue d'avance, comme le vieillissement. La plupart des hommes arrivent à l'âge de quarante ans. Les femmes, cinquante en moyenne.

— Et ensuite, soit la Chromerie nous tue, soit on devient fous ?[(iii)]

Le visage de Gavin se durcit :

— Tu te laisses emporter par tes émotions. Je ne pense pas que tu sois prêt pour ça.

— Pas prêt ?

Gavin avait raison. Kip le savait. Il était à bout. Il aurait dû se taire, mais il ne put s'empêcher de répliquer :

— Je n'étais pas prêt à ce que tous les gens que je connaisse soient massacrés. Je n'étais pas prêt à embrocher des cavaliers et à sauter par-dessus une chute d'eau. Les mots ne veulent rien dire. De quoi s'agit-il ? Une fois que nous ne sommes plus utiles, nous devons nous donner la mort ?

Pourquoi criait-il ? Pourquoi tremblait-il ? Par Orholam, il avait juré sur son âme de tuer un roi… était-il déjà fou ?

— Quelque chose comme ça, dit Gavin.

— C'est cela ou devenir un spirite ?

— C'est exact.

— Bon, nous venons de parler de mon avenir, j'imagine, dit Kip avec amertume.

Il savait qu'il jouait les morveux, mais il ne pouvait pas s'arrêter.

— Ce n'était pas ce que je voulais dire, et tu le sais, dit Gavin.

— Comment sauriez-vous ce que je sais, *père ?*

Le Prisme était assis en face de Kip, de l'autre côté du feu. L'instant d'après, comme mû par un ressort, il se dressa devant lui, le bras levé. Encore un instant après, Kip s'écroula sur le sable, la tête résonnant de la gifle de Gavin, le cul écorché d'avoir glissé de son tronc, le souffle coupé par la

chute.

— Tu en as bavé, alors je t'ai accordé plus de libertés que ce que j'aurais fait pour n'importe qui. Tu voulais tester les limites ? Tu les as trouvées.

Kip se retourna et reprit son souffle, frottant sa bouche pleine de sable. Ses lèvres étaient mouillées. De salive, pas de sang.

— Par les couilles d'Orholam ! lança-t-il. Devinez ce que j'ai trouvé ? Les limites ! Je suis le plus grand explorateur depuis Ariss le Navigateur !

Gavin tremblait, le visage de marbre. Il fit rouler ses épaules et se détendit la nuque. Il tournait le dos au feu, mais Kip voyait la luxine rouge tourbillonner telle une fumée dans ses yeux.

— Et qu'est-ce que vous allez faire ? Me frapper ? demanda Kip.

Ce ne serait que douloureux.

Parfois, Kip se détestait de si bien sentir les faiblesses. Le Prisme l'avait menacé, et Kip avait seulement vu l'inutilité de cette menace. Gavin ne pouvait pas le frapper, précisément parce que c'était un homme bon, et que Kip était sans défense.

Le regard de Gavin fut assombri par une envie de meurtre, puis il s'éclaircit, restant simplement intense. Un bref éclair amusé traversa alors ses yeux.

— Prends une grande inspiration, chuchota-t-il.

— Hein ?

Le Prisme fit un petit geste du revers de la main, comme pour chasser une mouche. Un globule de luxine rouge jaillit de sa paume et s'écrasa sur la bouche de Kip. Celui-ci eut le temps d'inspirer par le nez avant que la luxine ne le recouvre également. Puis elle s'enroula derrière sa tête, s'étendit sur le haut de son crâne et se solidifia. Seuls les yeux du garçon restaient découverts, sa bouche et son nez totalement obstrués. Il ne pouvait plus respirer. Gavin déclara :

— Tu me rappelles mon frère. En grandissant, je n'arrivais jamais à le battre. Et, quand j'y arrivais, il me faisait un compliment condescendant et je me demandais s'il m'avait laissé gagner. Tu vois les failles chez les gens ? Parfait. Cela prouve bien que tu es un Guile. Toute notre famille possède ce talent. Moi y compris. Rends-toi compte, Kip : je m'éviterais bien des problèmes si je laissais ce masque sur ta figure jusqu'à ce que tu en meures. Tu devrais y réfléchir à deux fois avant d'utiliser la conscience de quelqu'un contre lui-même. Il pourrait n'en avoir aucune.

Kip l'écoutait, économisant ses forces pour lutter contre la panique ; une fois que Gavin en aurait terminé, il lui ôterait la luxine du visage, Kip en était certain. Mais Gavin se tut, et n'enleva pas le masque. L'estomac retourné, Kip força sur son diaphragme pour avaler de l'air frais et expulser l'air vicié. En vain.

Il tâta son cou pour trouver l'endroit où la luxine collait à sa peau. Mais la matière était lisse et bien fixée. Il n'arrivait pas à glisser ses ongles dessous. Il toucha sa tête, puis ses yeux. S'il s'enfonçait les ongles dans la peau tendre autour de ses orbites, il pourrait soulever le bord du masque et glisser un doigt en dessous. Sa vision s'obscurcit. Il jeta un regard implorant à Gavin, certain qu'il interviendrait bientôt. Le Prisme l'observait sans pitié :

— Si la seule chose que tu respectes, c'est la force, Kip… d'une, tu es un crétin, et de deux, tu es tombé sur la bonne personne.

La panique envahit Kip. Il aurait dû réfléchir. Le garçon se débattit, voulut hurler, saisit la mince couche de luxine autour de ses yeux – mais lâcha prise presque aussitôt. Il aurait dû savoir qu'il ne pouvait pas faire confiance à…

Chapitre 24

Après avoir voyagé toute la journée et une partie de la nuit, Karris aperçut enfin la lueur, forte et égale, de Rekton dans le lointain. Elle s'avança furtivement dans la forêt. Avec l'obscurité tombée depuis longtemps, l'air était frais dans les sous-bois. Elle maîtrisait suffisamment l'infrarouge pour utiliser sa vision nocturne, mais celle-ci n'était pas parfaite, et la lune l'obligeait à passer sans arrêt d'une vision à une autre. Sous le spectre visible, la lumière était plus granuleuse ; elle ne permettait pas une perception fine. Même les têtes ressemblaient à de simples taches de chaleur, plus claires çà et là, mais il était bien plus difficile de distinguer les expressions ou les mouvements légers – ou même d'identifier un visage à distance.

La lueur indiquait que Rekton brûlait encore. Karris la contourna lentement, grimpant sur la dernière colline. Elle évita la route, admirant la cascade juste en dessous de la ville, sous les rayons argentés de la lune.

Elle n'avait croisé personne de toute la journée, ce qu'elle trouvait étrange.

Si personne ne fuyait de Rekton en descendant la rivière, cela signifiait sans doute que personne n'avait pu s'échapper. Il était également bizarre de n'avoir rencontré aucun autre hameau sur les terres arables bordant la rivière. Karris avait vu des orangers qui n'avaient visiblement pas été entretenus depuis la guerre, sur lesquels des fruits poussaient encore. Ils étaient peu nombreux, et les arbres touffus poussaient n'importe comment par rapport aux peintures des récoltes que Karris avait vues, mais les vergers étaient tout de même là. Avec les prix qu'atteignaient les oranges tyréennes, Karris avait du mal à y croire. Personne n'était-il revenu là après la guerre ?

La bataille de Roche Scindée avait-elle réellement tué tellement de gens que seize ans plus tard le pays gisait en friche, ne produisant ses fruits que pour les ours et les cerfs ?

Enveloppée dans son manteau noir à capuchon, Karris ne vit aucun cadavre en se faufilant dans la ville qui brûlait toujours. Elle suivit la grand-route, aux pavés égaux et bien entretenus : pour elle, c'était le symbole d'un endroit bien gouverné. Un cadavre calciné gisait au milieu de la rue, face contre terre, un bras tendu, un doigt tourné vers la ville. Seule cette main était intacte. La tête manquait.

Elle n'avait plus vu ce genre de brûlure depuis la guerre. Pendant le conflit, les armées s'étaient affrontées à plusieurs reprises dans des régions où les corps ne pouvaient être enterrés, et où il n'y avait pas assez de combustible naturel pour dresser des bûchers funéraires. Il fallait se débarrasser des cadavres pour que les maladies n'emportent pas davantage de soldats ; les créateurs rouges pulvérisaient donc de la gelée sur les morts. Cet enduit hâtif, même créé de manière imparfaite, prenait feu rapidement. Problème résolu. Ce n'était pas une crémation, cependant. Lorsqu'un corps était brûlé individuellement, et non en tas, ses os subsistaient. Si le créateur n'avait pas travaillé consciencieusement, certains organes même n'étaient pas entièrement calcinés. La cage thoracique ou le crâne restaient pleins de chair fumante – ce qui suffisait aux exigences militaires lorsqu'il fallait se débarrasser des cadavres ennemis pour éviter les épidémies, mais qui n'était cependant pas assez bien pour des compatriotes.

Le roi Garadul n'avait pas connu cette guerre, mais il en imitait les pires pratiques – contre son propre peuple.

Comme Karris le soupçonnait, la main lui montrait d'autres cadavres. Au début, ils étaient éparpillés sur une vaste surface, puis elle en vit un tous les trente mètres, puis tous les vingt, puis tous les dix mètres. Tous décapités. Puis ce furent des corps alignés sur les côtés de la route en rangs serrés, devant les ruines fumantes des maisons et des boutiques. La chaleur avait fissuré les pavés bien entretenus, qui portaient des marques. Au début, Karris ne comprit pas de quoi il s'agissait, mais cela devint évident lorsqu'elle s'approcha : c'étaient des traînées de sang séché, vieilles d'un jour peut-être, provenant des corps décapités et tirés depuis la place.

Karris s'arrêta un instant dans le sang et la fumée, avant de tourner au coin qui la mènerait à la grand-place. Elle sortit son épée courte, mais pas ses lunettes. C'était le meilleur endroit pour une éventuelle embuscade, mais elle disposait d'assez de chaleur et de rouge pour combattre par la magie si nécessaire. Même si elle ne prévoyait pas d'infiltration pure et simple, elle n'avait nul besoin d'annoncer qu'elle était créatrice si elle n'y était pas obligée. Quand le moment viendrait, elle ferait une déclaration enflammée.

Karris déboucha sur la grand-place.

Par Orholam…

Ils n'avaient pas fait fondre les têtes. Ils les avaient conservées sous un vernis de luxine bleue et jaune, et empilées au milieu de la place. Des yeux fixes, des visages mutilés, le sang dégoulinant en cascade comme d'une pyramide de verres de champagne au bal des luxeigneurs. Après avoir vu tous les cadavres décapités, Karris s'était plus ou moins attendue à un spectacle de ce genre – mais ce n'était pas pareil que de le voir vraiment.

Son estomac se souleva. Elle se détourna en serrant les mâchoires, clignant des yeux comme si ses paupières pouvaient arracher ces horreurs de sa vue. Elle se concentra sur le reste de la place pour se donner du temps.

Si Gavin avait vu cela, il aurait tué le roi Garadul. Impitoyable comme la mer, inflexible comme Orholam, il aurait pourchassé ces monstres jusqu'au dernier. Quoi qu'il ait pu faire pendant la guerre et avant – quoi qu'il ait fait à Karris –, depuis la guerre du Faux Prisme Gavin parcourait les sept satrapies pour dispenser la justice. Il avait coulé des flottes de pirates ilytiens à deux reprises, tué le roi brigand des Démons aux Yeux Bleus, conclu la paix quand la guerre avait de nouveau éclaté entre Ruthgar et la Forêt de Sang, et traduit le Boucher de Ru en justice. Les gens l'adoraient, sauf les Tyréens. Et sa vengeance aurait été terrible, même pour eux. Il n'aurait pas toléré cela.

La plupart des bâtiments étaient des tas de gravats fumant dans le gris qui précédait l'aube. Çà et là se dressait un pan de mur, carbonisé et calciné, au-dessus de ses camarades tombés. La résidence de l'alcaldesa, si c'était bien elle – le bâtiment le plus imposant que Karris ait vu en ville, avec un escalier menant directement sur la place – n'était plus que ruines. Les soldats l'avaient rasée ; il ne restait plus deux pierres l'une sur l'autre.

La place elle-même était impeccable. Tous les débris incendiés avaient été repoussés dans les rues adjacentes ou jetés directement dans la rivière, dont le canal bordait la place à l'ouest. Le roi Garadul souhaitait que rien ne détourne le visiteur de son trophée macabre. Prenant son courage à deux mains, Karris regarda de nouveau la pyramide de têtes humaines. Toutes les traînées, toutes les traces sanglantes y menaient. Les cadavres – Karris espérait qu'ils étaient déjà tous à l'état de cadavre au moment où ils étaient arrivés là – avaient été décapités ici même pour que la pyramide soit aussi rouge de sang que possible. C'était une mise en scène. Le roi Garadul voulait que tout converge vers cette horreur.

La pyramide était plus haute que Karris. Les têtes qui couronnaient le sommet appartenaient à

des enfants : des petits garçons aux joues rondes, et des petites filles avec des nœuds et des rubans dans les cheveux.

Karris ne vomit pas. Quelque chose dans ce spectacle la laissait tout simplement froide. Étant donné leurs âges, ces enfants auraient pu être les siens. Elle se surprit à compter les têtes. Il y en avait quarante-cinq à la base, et la pyramide était aussi large que haute, construite avec une précision mathématique. Les têtes des enfants étaient plus petites, et il n'y avait aucun moyen de dire si la construction était pleine, ou si ces têtes avaient été empilées autour d'une pyramide plus petite faite d'un autre matériau. Karris compta comme sur un boulier, en agitant les doigts de gauche à droite.

Si la pyramide n'était constituée que de têtes, il devait y en avoir environ un millier.

Elle sentit des frissons glacés parcourir son corps, annonciateurs d'une crise de vomissements. Elle détourna les yeux. *Karris, tu es une espionne. Tu dois découvrir tout ce qui est important*. Respirant lentement et profondément, elle examina le coin inférieur de la pyramide, puis l'un des côtés. Il était composé de couches multiples de différentes couleurs de luxine. L'objet avait été conçu pour durer des années. On pourrait attaquer la pyramide au marteau de forgeron, et parvenir à la fissurer, mais pas à l'ouvrir. Impossible d'enfouir les têtes ou d'enlever ce monument hideux.

La compétence technique était évidente. Le roi Garadul avait donc accès à un certain nombre – voire beaucoup – de créateurs passablement doués et adroits. Mauvaise nouvelle. Karris avait entendu Gavin dire que le roi Garadul ouvrait sans doute une pseudo-Chromerie pour former ses propres créateurs, loin de l'emprise de l'officielle. Cette construction prouvait que Gavin avait raison.

— Salaud ! lâcha Karris.

Parlait-elle de Garadul ou de Gavin ? Que c'était bête ! Elle était là à contempler une pile de têtes et elle en voulait autant à Gavin qu'au monstre qui avait fait cela ? Parce qu'il avait couché avec une catin pendant la guerre ?

Même après le grand incendie qui avait détruit toute sa vie et tué ses frères, Karris avait été largement tentée de rejoindre le parti de Dazen, mue à cette époque par une sorte de folie. Au moins pour entendre sa version des faits. Peut-être Gavin l'avait-il appris.

Ou peut-être était-ce la culpabilité de sa liaison illégitime qui avait poussé Gavin à rompre leurs fiançailles après la guerre.

Il était donc infidèle. Bienvenue au destin commun des femmes amoureuses de grands hommes. *Pour ce que tu en sais, ce n'était qu'une nuit de faiblesse, la veille d'une grande bataille ; une beauté qui s'était jetée sur lui, et lui qui, pour une fois, n'avait pas dit « non ».*

D'accord. Mais, pour ce que j'en sais, chaque nuit était une nuit de faiblesse.

Ça s'est passé il y a des années, Karris. Des années ! Comment Gavin se comporte-t-il depuis tout ce temps, depuis la guerre ?

Mis à part rompre nos fiançailles et me laisser sans rien ?

Comment se comporte-t-il à ton égard depuis ces quinze dernières années ?

Correctement. Qu'il soit maudit ! Mis à part les secrets et les mensonges.

Qu'avait-il dit ? « Je n'espère pas que tu comprennes ni même que tu me croies, mais je te jure que ce n'est pas vrai. »

Quelque chose l'intriguait dans cette déclaration. Pourquoi s'enfoncerait-il dans le mensonge ?

Le vent tourna, soufflant de la fumée sur la place. Karris toussa, les yeux brûlants. Puis soudain elle entendit un craquement.

Puis un autre, et tout à coup, à une rue de là, une cheminée s'effondra dans les restes fumants d'une maison. L'aurore était rouge – une illusion due à la fumée et au spectre de la lumière, et non un

reflet céleste de tout le sang répandu.

Karris commença à fouiller la ville à la recherche de survivants, évaluant les dégâts. *Fais ce qui est juste, occupe-toi devant toi*[(iv)]. La ville n'aurait pas dû brûler facilement. Les bâtiments étaient en pierre, avec une charpente en bois, et les arbres étaient verts, soit parce qu'on les arrosait, soit parce que leurs racines plongeaient assez profond dans le sol – la rivière traversait la ville. Mais tous les bâtiments du centre-ville avaient été rasés par les flammes. C'était donc l'œuvre de créateurs rouges.

Ils avaient sans doute parcouru tous les bâtiments, répandant de la luxine sur l'ensemble des poutres.

Karris fouilla pendant deux heures, grimpant sur des gravats dans les rues, parfois obligée de contourner des pâtés de maisons entiers. Elle s'enroula un chiffon humide autour du visage, mais fut tout de même prise de vertiges, et toussa fréquemment. Elle ne trouva rien d'autre que de nouveaux cadavres et quelques chiens tristes. Tout le bétail avait été pris.

L'église du village avait été le théâtre d'une escarmouche. Le corps d'un luxiat gisait, décapité comme les autres, devant les portes de l'édifice.

Karris l'imagina en train de maudire les soldats au-dehors, tâchant de protéger ses ouailles venues chercher refuge entre ces murs. À l'intérieur, elle trouva des cisailles, une hache, des couteaux, deux hachoirs, une épée brisée et des corps décapités. Et du sang séché et calciné partout. Les poutres, noircies, n'avaient pas pris feu. Soit à cause d'une imperfection de la luxine, soit par crainte religieuse, soit parce qu'elles étaient en bois-de-fer importé des déserts de l'Atash méridionale, trop vieilles et trop épaisses.

Les bancs, eux, avaient brûlé, tout comme les corps. Karris avançait, hébétée à cause de la fumée inhalée ou de son insensibilité devant ce spectacle de mort et de souffrance. Au fond de l'église, derrière l'escalier, elle découvrit une jeune famille. Le père étreignait la mère, qui protégeait son enfant. Les soldats ne les avaient pas trouvés. Ils étaient morts dans les bras l'un de l'autre, étouffés par la fumée. Karris les examina soigneusement, tâtant leur jugulaire en quête du moindre pouls. Le père, mort. La mère, une jeune fille presque encore adolescente, morte. Karris prit le bébé emmailloté dans ses bras en dernier. C'était un garçon. Elle chuchota une prière. Mais Orholam fit la sourde oreille. Il n'y avait aucune vie dans cette minuscule poitrine.

Karris tituba. Elle devait sortir d'ici. Elle posa le bébé sur la table la plus proche, et s'aperçut que c'était un autel. Elle remonta la nef à toute allure, passant devant des bancs en cendres à gauche et à droite, des images d'une autre époque, d'un autre bébé sacrifié, se mêlant aux horreurs qui s'étalaient sous ses yeux.

Elle était presque sortie quand le plancher s'effondra sous elle.

Chapitre 25

— Kip, il faut que tu fasses certains choix, dit Gavin.

Le garçon n'était resté inconscient que quelques minutes, d'après ce qu'il pouvait voir. Il faisait encore nuit, les étoiles brûlaient froidement dans le ciel, et le feu, près duquel il était tombé, ne léchait pas encore ses habits.

Le masque étouffant de luxine rouge avait disparu, mais il restait une légère couche de poussière, crasseuse et rugueuse, sur sa peau.

— Je vous tuerai ! s'exclama Kip.

Il ne pouvait faire confiance à personne. Tout le monde mentait. Tout le monde était égoïste. La peur monta et fit exploser sa colère comme cela arrivait parfois – brûlante, féroce, incontrôlable. Kip se redressa, les yeux braqués sur le visage du Prisme. L'homme l'observa froidement, imperturbable, simplement curieux de savoir ce que le garçon allait faire, ignorant ses dernières paroles. Kip se demanda s'il pourrait conjurer des pieux verts géants pour l'embrocher.

Sois malin, Kip. Perdu au milieu d'Orholam sait où, tu tuerais ton guide ?

Pour quelle raison ? Pour ne pas avoir toléré ton aigreur ?

Ce n'est pas une trahison, Kip, mais une leçon. Le garçon frissonna. Il avait vraiment cru que Gavin allait le tuer. Et c'était ça, le but. L'homme avait prouvé à Kip qu'on ne manipulait pas le Prisme – pas un enfant, en tout cas. Gavin était non seulement plus âgé que lui, mais aussi plus intelligent, plus dur et plus expérimenté. Il exigeait le respect.

C'était… approprié.

Cela n'empêcha pas Kip de frissonner. Il avait vraiment cru qu'il allait mourir, ne fût-ce que pendant quelques secondes – et il n'avait rien pu y faire. Mais Gavin pouvait lui montrer comment ne plus jamais être impuissant. Il pouvait lui apprendre comment venger sa mère et Rekton. Et Kip allait rester là, dans un silence obstiné ?

Aussi digne que possible, Kip reprit sa place sur la bûche. Ses genoux flageolaient, mais il réussit à s'asseoir sans se ridiculiser de nouveau.

— Désolé, marmonna-t-il en détournant les yeux.

Il s'éclaircit la voix pour ne pas couiner :

— Quels choix ?

Gavin parut un peu surpris, et agréablement, de voir que Kip ne l'agressait pas ; mais le Prisme décida de ne faire aucun commentaire.

— Tu es mon fils naturel, Kip. Cela a des conséquences. Pour toi.

Kip observa intensément le visage de l'homme. Il avait prononcé les mots « fils naturel » sans grimacer ni même plisser les yeux. Kip se demanda si Gavin avait répété ces mots pour pouvoir parler avec tant de légèreté. Le garçon se faisait une idée de ce qu'il en avait coûté à Gavin de revendiquer sa paternité, et pourtant l'homme en parlait sans même sourciller. Il devait jouer un rôle – qui pouvait être content d'apprendre qu'il avait engendré un bâtard ? – mais c'était un rôle endossé pour ménager Kip.

Gavin était un homme meilleur que le garçon ne s'y serait attendu.

— Cela a un coût d'être reconnu comme étant mon bâtard, reprit le Prisme. Tu n'as pas reçu

d'éducation privilégiée, mais les gens qui en veulent aux privilégiés t'en voudront quand même. Tu n'as pas reçu de formation, mais ceux qui en ont reçu une te prendront de haut si tu es moins savant qu'eux. Si je te reconnais, tu attireras des amis hypocrites. Ceux qui éprouvent haine et ressentiment à mon égard ont rarement l'occasion de s'en prendre à moi, Kip, car je suis trop puissant, trop dangereux. Mais ils s'en prendront à toi. Ce n'est pas juste, mais c'est ainsi. Tu seras surveillé en permanence, et tes succès comme tes échecs auront des répercussions que tu n'imagines même pas pour l'instant. Mon père peut décider de ne pas te reconnaître. D'autres essaieront de prouver que tu es un imposteur. D'autres encore tenteront de se servir de toi contre moi. Et d'autres enfin rechercheront ton amitié dans le seul espoir d'obtenir mes faveurs. La fausse amitié est un poison dont je voudrais te protéger.

Trop tard pour cela. Kip pensa à Ram. Ram qui était toujours le chef, Ram qui aimait lui démontrer son infériorité en prétendant que ce n'était que taquinerie amicale. Ram, qu'Isa avait aimé. Ram, mort, gisant une flèche plantée dans le dos.

— Quels sont mes choix, alors ? demanda Kip. Je suis ce que je suis.

— Dans l'immédiat, tu pourrais te faire passer pour un simple étudiant. Ensuite, quand tu le désireras, je te reconnaîtrai publiquement. Cela te donnera le temps de prendre tes repères, et d'apprendre qui sont tes véritables amis.

— En leur mentant ?

— Parfois, c'est à nos amis qu'il est le plus nécessaire de mentir, commenta sèchement Gavin. Écoute, je voulais juste te donner le choix…

— Non, je suis désolé. Je ne suis pas… en colère contre vous. Ma mère… vous vous rappelez comment elle était ? Je veux dire, avant moi ?

Gavin se lécha les lèvres et secoua la tête :

— Je ne me souviens pas, Kip. Pas du tout.

Donc ce n'était pas précisément une histoire d'amour. Le vide que ressentait Kip s'accentua. Il n'appartenait à aucune famille.

— Vous êtes le Prisme. Plein de femmes ont envie d'être avec vous, j'imagine.

— C'était la guerre, Kip. Quand tu t'attends à mourir, tu ne réfléchis pas aux conséquences que tes actions pourront avoir sur d'autres personnes, dix ans plus tard. Quand tu as vu tes amis mourir tout autour de toi, tu fais l'amour pour te sentir en vie. Il y avait bien trop de vin et d'alcool, et personne pour arrêter un jeune un peu ivre qui avait le malheur d'être le Prisme. Mais ce n'est pas une excuse. Je suis désolé, Kip. Je suis désolé pour ce que mon inconscience t'a coûté.

Ainsi, ma mère a passé une nuit avec toi, et elle y a raccroché tous ses espoirs. Kip ne doutait pas qu'elle se soit frayé un chemin par la force et la ruse, devant les dizaines d'autres femmes qui auraient volontiers partagé la couche du Prisme. Et elle avait passé toutes ces années remplies d'amertume pour ça ?

Kip émit un rire forcé. Son cœur se brisa. Il avait bien souvent rêvé à l'identité de son père, mais il n'avait jamais osé imaginer que ce pourrait être le Prisme en personne. Pourtant, dans ses rêves, son père était appelé pour une urgence. Il les avait quittés parce qu'il le devait. Mais il les avait aimés, sa mère et lui. Tous deux lui avaient manqué. Il voulait revenir, et reviendrait un jour ou l'autre. Gavin était un homme bon, mais ne se souciait pas de Lina. Ni de Kip. Il s'occuperait du garçon par sens du devoir. Un homme de bien. Mais n'offrant aucun amour. Aucune famille à laquelle appartenir. Kip était seul, au-dehors, contemplant ce qu'il n'aurait jamais derrière les barreaux d'une fenêtre.

C'était comme recevoir un cadeau extraordinaire alors qu'on en voulait un commun. Mais

quelle sorte d'ingrat était-il ? À se plaindre ? À s'apitoyer sur lui-même – parce que le Prisme était son père ?

— Je suis désolé, répéta Kip. (Il contempla ses ongles, encore abîmés par la luxine.) Ce n'est pas juste. Ma mère avait… des problèmes. Elle voulait sans doute vous prendre au piège en me présentant à vous.

Kip n'arrivait pas à regarder Gavin dans les yeux, tant il avait honte. *Mère, comment as-tu pu être aussi bête ? aussi mesquine ?*

— Vous ne méritez pas ça. Vous m'avez sauvé la vie, et j'ai été… affreux avec vous. (Malgré ses efforts, Kip ne put retenir ses larmes.) Vous pouvez me laisser où vous voulez – enfin, pas sur une île déserte, de préférence.

Gavin gloussa, puis reprit son sérieux :

— Kip, ta mère et moi avons fait ce que nous avons fait. J'apprécie que tu essaies de me protéger des conséquences de mes actes, mais ce n'est pas toi qui me prends au piège. Les gens peuvent jaser. Je m'en moque. Tu comprends ? (Il soupira.) Quoi qu'il en soit, le seul mal qui me préoccupe est déjà fait.

Kip ne comprit pas. Le mal était fait ? Tout le monde ignorait son existence.

Sauf Karris. C'était ce que voulait dire Gavin. À cause de Kip, le Prisme avait été forcé de rompre avec la seule personne au monde dont il se souciait. Son explication, censée réconforter Kip, le toucha à son point le plus vulnérable. D'aussi loin qu'il s'en souvenait, sa mère l'avait rendu coupable d'exister. Il lui avait gâché la vie en naissant. Il lui avait gâché la vie avec ses trop nombreuses exigences. À cause de lui, les gens l'avaient méprisée. Il l'avait empêchée de faire tout ce qu'elle aurait pu. Il tenta d'oublier les paroles qu'elle avait prononcées. Elle ne les avait pas vraiment pensées. Elle avait aimé son fils, même si elle ne le lui avait jamais dit. Elle n'avait pas su à quel point ses paroles lui avaient fait du mal.

Gavin, lui, était un homme bon. Il ne méritait pas cela.

— Kip… Kip ! (Gavin attendit que le garçon lève les yeux sur lui.) Je ne t'abandonnerai pas.

Le garçon eut la vision d'un placard fermé – il hurlait, hurlait… et personne ne répondait. Il émergea soudain :

— Il y a quelque chose à manger ? J'ai l'impression de n'avoir rien avalé depuis une semaine.

Il se donna un coup sur la poitrine. Ses côtes saillaient. Gavin sortit un chapelet de saucisses de son sac, en détacha une – une seule ? – et la lança à Kip.

— Demain, tu commences à la Chromerie.

— Hummmhhrgh ? demanda Kip, la bouche pleine.

— Je vais te confier un secret, fit Gavin. Je peux voyager plus vite que quiconque ne peut l'imaginer.

— Vous pouvez disparaître et réapparaître ailleurs ? Je le savais ! s'exclama Kip.

— Heu, non. Mais je peux créer un bateau qui va vraiment vite.

— Ah… un bateau. Fantastique.

Gavin le regarda, perplexe :

— Ce que je veux dire, c'est que personne ne doit savoir à quelle vitesse je peux aller. Il y a une guerre qui se prépare et, si je suis forcé de révéler ce dont je suis capable, il faut que ce soit une surprise. Tu comprends ?

— Bien sûr, dit Kip.

— Alors, tu dois me dire ce que tu veux. Pendant ton initiation, je vais régler certains problèmes.

— Mon « initiation » ?

— Quelques tests pour déterminer la suite de ta vie. Tu es en retard, tous les étudiants ont déjà commencé, donc il faudra te faire entrer en vitesse. Après l'initiation, tu pourras rester et t'entraîner.

Kip sentit sa gorge se serrer. Lâché seul sur une île inconnue, sans connaître personne, et sans guère de temps pour se préparer à un test qui déterminerait le reste de sa vie ? D'un autre côté, c'était à la Chromerie qu'il apprendrait la magie nécessaire pour tuer le roi Garadul.

— Quel est l'autre choix ?

— Tu viens avec moi.

C'était la lumière au bout du tunnel.

— Et qu'est-ce que vous allez faire ? demanda Kip, le cœur palpitant.

— Ce que je sais bien faire, Kip, répondit le Prisme en levant les yeux.

Des arcs-en-ciel tournoyaient dans ses iris. Il sourit sans chaleur. Il reprit, d'une voix aussi lointaine et aussi distante que la lune :

— Je vais faire la guerre.

Kip déglutit. Parfois, face à Gavin, il avait l'impression de regarder entre les arbres d'une forêt, et d'apercevoir un géant s'avançant à grands pas, écrasant tout sur son passage.

Gavin se tourna vers Kip et poursuivit d'un ton radouci :

— Ce qui nécessite principalement de tenir des réunions ennuyeuses pour convaincre des lâches de dépenser de l'argent autrement que pour des fêtes et de beaux atours. (Il sourit.) Tu m'as vu produire plus de magie que la plupart de mes soldats ne l'ont jamais fait,(v) j'en ai peur. (Son regard s'embruma.) Enfin, pas tout à fait… Tu as l'air perdu.

— Ça n'a pas vraiment de rapport avec ce que vous venez de dire, mais…

Kip se tut. La question lui semblait bien insolente, à présent qu'il avait failli la dire.

— … qu'est-ce que vous faites ?

— En tant que Prisme ?

— Oui. Euh, messire. Je veux dire, je sais que vous êtes l'empereur, mais on a l'impression que…

— Que personne ne m'écoute ? (Gavin se mit à rire.) Moi aussi, j'ai cette impression. La vérité, c'est que les Prismes viennent et s'en vont. En général tous les sept ans. Ils ont toutes les faiblesses des hommes ordinaires, et ces énormes changements de pouvoir tous les sept ans peuvent avoir des effets désastreux. Si un Prisme établit les membres de sa famille à la tête de chaque satrapie, et si le Prisme suivant tente ensuite d'y envoyer les siens à leur place, la situation dégénère rapidement. Les Couleurs, d'un autre côté – les sept membres du Spectre – sont souvent là pour des décennies. Ils sont généralement futés, ils ont donc manipulé les Prismes toujours davantage au fil du temps ; on confie à ces derniers des tâches religieuses pour remplir leurs journées. Le Spectre et les satrapes gouvernent ensemble. Il y a une Couleur du Spectre pour chaque satrapie, et chaque Couleur est censée obéir aux ordres de son satrape. En pratique, les Couleurs deviennent souvent des co-satrapes de fait. La rivalité entre les Couleurs et les satrapes, entre l'ensemble des Couleurs et le Blanc, et entre les Couleurs et le Blanc contre le Prisme, tout cela maintient l'équilibre.

Chaque satrapie peut faire ce qu'elle veut chez elle, tant que cela n'irrite pas une autre satrapie et que le commerce continue à tourner, donc tout le monde a intérêt à maintenir les autres en échec. Ce n'est pas aussi simple, bien sûr, mais c'est l'idée.

Ça avait déjà l'air bien assez compliqué.

— Mais pendant la guerre… ?

— J'ai été nommé promachos. Pouvoir absolu en temps de guerre. Ce qui rend tout le monde

nerveux, au cas où le promachos décide que la « guerre » sera perpétuelle.

— Mais vous l'avez arrêtée ?

Question idiote, Kip s'en rendit compte. Gavin sourit :

— Et, miracle des miracles, je n'ai pas été assassiné. La Garde Noire ne protège pas seulement les Prismes, Kip. Elle protège le monde contre nous.

Par Orholam… le monde de Gavin semblait plus dangereux que celui que Kip venait de quitter.

— Alors vous m'apprendrez à créer ? demanda-t-il.

C'était le meilleur des mondes. Il apprendrait ce dont il avait besoin, sans se retrouver seul sur une île inconnue. Et quel meilleur enseignant que le Prisme en personne ?

— Bien sûr. Mais d'abord nous avons des choses à faire.

Kip jeta un coup d'œil avide au chapelet de saucisses que Gavin tenait toujours à la main.

— Comme manger encore ?

Chapitre 26

Le lendemain à midi, Kip avait tout à fait ravalé ses taquineries sur la rapidité des bateaux. Ils volaient au-dessus des vagues à une vitesse hallucinante, et Gavin avait fermé l'embarcation, en marmonnant quelque chose à propos de cette femme et de ses idées – et ainsi, malgré la vitesse, ils pouvaient parler.

— Donc, tu t'es servi du vert, commenta Gavin, comme s'il trouvait normal d'être complètement penché en avant, la peau entièrement rouge, les pieds attachés avec une sangle et les mains agrippant deux poteaux d'un bleu translucide, à projeter de gros morceaux de luxine rouge dans l'eau en transpirant abondamment, les muscles noués.

— C'est une bonne couleur, reprit-il. Tout le monde a besoin de créateurs verts.

— Je crois que je peux voir la chaleur, aussi. Et maître Danavis disait que j'étais un superchromate.

— Quoi ?

— Maître Danavis, notre teinturier. Je l'aidais parfois. Il avait du mal à équilibrer les rouges comme le voulait le mari de notre alcaldesa.

— Corvan Danavis ? Corvan Danavis vivait à Rekton ?

— Ou… oui.

— Mince, la quarantaine, petite moustache, quelques taches de rousseur, et des traces de roux dans les cheveux ?

— Il n'avait pas de moustache, dit Kip. Sinon, c'est bien ça.

Gavin grommela un juron.

— Vous connaissez notre teinturier ? demanda Kip, incrédule.

— On peut le dire. Il s'est battu contre moi pendant la guerre. J'aimerais en savoir plus sur ta vision de la chaleur. Dis-moi ce que tu sais faire.

— Maître Danavis m'a appris à regarder à la limite de ma vision. Parfois, quand je le fais, les gens brillent, en particulier leur peau exposée, leurs aisselles, et leur… vous voyez…

— Leur entrejambe ?

— Oui, dit Kip en se raclant la gorge.

— Que je sois aveuglé, rit Gavin.

— Hein ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Nous verrons plus tard.

— Plus tard ? Dans combien de temps, un an, deux ans ? Pourquoi tous les adultes me parlent comme si j'étais idiot ?

— D'accord. À moins que tu sois vraiment une monstruosité, tu es sans doute un bichrome discontinu.

Kip cilla. *Un quoi comment ?*

— J'ai dit que je n'étais pas idiot. Ignorant, c'est différent.

— Quand j'ai dit : « Nous verrons plus tard », c'était plus tard dans la journée, expliqua Gavin.

— Ah.

— Il y a deux cas particuliers en magie – en fait, il y en a plein. Par Orholam… je n'ai jamais

essayé d'enseigner les bases. Tu t'es déjà demandé si tu étais la seule personne réelle au monde, et si tout le reste et les autres n'étaient pas que le fruit de ton imagination ?

Kip rougit. À Rekton, il avait même voulu s'empêcher d'imaginer Ram, dans l'espoir que l'autre cesserait tout simplement d'exister.

— Oui, je crois.

— Bien. C'est l'un des premiers flirts de l'esprit infantile avec l'égoïsme. Sans vouloir te vexer.

— Je ne le suis pas.

Puisque je n'ai rien compris à ce que vous venez de dire.

— C'est séduisant parce que cela justifie ta propre importance, ce qui te permet de faire tout ce que tu veux, et cela ne peut pas être contredit. L'enseignement de la magie connaît le même problème. Je vais présupposer que tu acceptes effectivement que les autres existent.

— Tout à fait. Je ne suis pas très doué pour les conférences non plus, dit Kip en souriant.

Gavin scruta l'horizon. Il avait installé deux lentilles sur la voûte de luxine, à une longueur de bras de distance, pour observer la mer. Il vit sans doute quelque chose, car il vira sèchement à gauche – à bâbord ! Sèchement à bâbord.

Il se retourna vers Kip, sans avoir entendu sa plaisanterie.

— Donc, où en étions-nous ? Ah oui. Le problème pour enseigner la magie, c'est que la couleur existe – elle est distincte de nous – mais nous ne la connaissons que par notre expérience. Nous ignorons pourquoi, mais certaines personnes – des subchromates – ne parviennent pas à distinguer le rouge du vert. D'autres, le bleu du jaune. Évidemment, quand tu dis à quelqu'un qu'il ne peut pas voir une couleur qu'il n'a jamais vue, il risque de ne pas te croire. Tous ceux qui lui disent que le vert et le rouge sont deux couleurs différentes lui jouent peut-être un tour cruel. Ou alors il doit accepter l'existence de quelque chose qu'il n'a jamais vu. Ce qui a des implications théologiques, mais je te les épargnerai. Pour simplifier, s'il existe des déficients chromatiques – incidemment, ce sont presque toujours des hommes –, pourquoi ne pourrait-il pas exister aussi des gens extrêmement sensibles aux couleurs, les superchromates ? Et d'ailleurs il y en a. Mais ce sont presque toujours des femmes. En fait, environ la moitié des femmes peuvent distinguer des différences entre les couleurs à un niveau extrême. Chez les hommes, c'est un sur dix mille.

— Attendez, les hommes perdent sur les deux tableaux ? On est plus souvent déficients, et moins souvent doués pour voir les couleurs ? Ce n'est pas juste.

— Mais on peut soulever des trucs plus lourds.

— Et faire pipi debout, c'est ça ? grogna Kip.

— Très utile dans les orties. Une fois, j'étais en mission avec Karris…

(Gavin siffla.)

— Oh non, souffla Kip, horrifié.

— L'autre jour sur la rivière, tu penses qu'elle était en colère contre moi ? Ce n'était rien à côté. Eh bien, cette fois-là, c'était aussi ma faute… enfin bref, pour en revenir à mon propos : pour la plupart, nous pouvons voir le spectre normal des couleurs. Hum, la belle tautologie.

— Pardon ? demanda Kip.

— Une digression de trop… Donc, si tu vois une couleur, cela ne veut pas dire que tu peux la créer. Mais, si tu ne la vois pas, tu la créeras mal. Donc les hommes ne sont pas aussi précis avec certaines couleurs que les femmes superchromates, soit la moitié d'entre elles. La volonté peut corriger bien des erreurs, mais il vaut mieux les éviter dès le départ. Et cela devient essentiel si l'on veut construire un bâtiment de luxine qui tienne debout.

— On construit des bâtiments en luxine ?

— Les cas particuliers dont j'avais commencé à te parler, poursuivit Gavin sans répondre, sont l'infrarouge et l'ultraviolet. Si tu peux voir la chaleur, Kip, il y a une bonne chance que tu puisses l'utiliser.

— Vous voulez dire que je peux allumer un feu comme ça, « frrrroum ! » ? demanda Kip avec un grand geste.

— Seulement si tu dis « frrrroum » en même temps, fit Gavin en riant.

Kip rougit encore, mais le rire du Prisme n'était pas moqueur. Kip ne se sentit pas idiot, juste un peu ridicule. L'homme avait bien des côtés effrayants, comme maître Danavis en avait parfois. Mais ni l'un ni l'autre ne lui semblaient méchants. Ou mauvais.

— Et ce serait très étrange, reprit Gavin, parce que tu t'es servi du vert. (Il réfléchit à la manière d'expliquer la suite.) Tu as déjà vu un arc-en-ciel ?

— Un arc quoi ? demanda Kip avec de grands yeux innocents.

— C'était une question rhétorique, gros malin. L'ordre des couleurs est : ultraviolet, bleu, vert, jaune, orange, rouge et infrarouge. Généralement, un bichrome se contente d'utiliser un spectre plus large. De l'ultraviolet et du bleu, ou du bleu et du vert, ou du vert et du jaune. Un polychrome – beaucoup plus rare – peut utiliser du vert, du jaune et de l'orange. Un créateur qui utilise des couleurs non adjacentes est rare. C'est le cas de Karris, par exemple. Elle crée du vert, mais pas du jaune ni de l'orange, puis surtout du rouge et de l'infrarouge.

— Donc, c'est un polychrome.

— Presque. Karris n'obtient pas d'infrarouges durables – ce que l'on appelle un « cristal de feu ». Les cristaux de feu ne durent pas longtemps, de toute façon, parce qu'ils réagissent à l'air et… Enfin bref ! l'idée, c'est qu'elle est presque un polychrome, et c'est important.

— Ça a dû la rendre heureuse, commenta Kip.

— Le bon côté, c'est qu'on ne lui aurait pas permis de devenir Garde Noire si elle avait été polychrome – les polychromes sont bien trop précieux – et la pression pour qu'elle ait des enfants se serait accrue. Néanmoins, c'est un cas rare, et cela s'appelle un bichrome discontinu. Discontinu, parce que les spectres ne se touchent pas. Bichrome, parce qu'il y en a deux. Tu vois ? Tout est logique en magie. Sauf que non. Par exemple : quand on voit l'infrarouge, on voit la chaleur. Donc, en regardant l'ultraviolet, on devrait voir le froid, pas vrai ?

— Oui.

— Eh non !

— Oh, dit Kip. Bon, c'est logique, j'imagine.

Sauf que ça ne l'est pas.

— J'ai une envie folle de t'ébouriffer les cheveux, dit Gavin.

Kip grogna :

— Donc, comment on va faire ?

— Il y a une petite île que nous utilisons comme champ d'artillerie. Un tunnel la relie à la Chromerie, ce qui est un secret tellement important que, si tu en parles à quelqu'un, la Chromerie te pourchassera et t'exécutera.

Gavin avait parlé sur un ton joyeux, mais Kip ne douta pas du sérieux de son affirmation.

— Alors, pourquoi vous venez de me le dire ? Ça pourrait m'échapper dans une conversation.

— Parce que je t'ai déjà confié un secret que je considère encore plus important : l'existence de ce bateau. Mais, si tu trahis ce secret à nos ennemis, il est possible que la Chromerie ne réagisse pas. En revanche, si tu nous trahis délibérément, tu leur parleras aussi de ce tunnel. Donc, si tu me

trahis, tu trahis aussi toute la Chromerie. Et ils te traqueront et te tueront.

Kip frissonna. Cet homme était chaleureux et agréable. Kip savait que Gavin l'appréciait mais, dans son milieu, on pouvait apprécier quelqu'un et avoir pourtant à le tuer. La facilité avec laquelle l'homme s'était préparé à l'éventuelle trahison de Kip révélait qu'il avait déjà été trahi et surpris. Or Gavin n'était pas du genre à voir se répéter une dure leçon.

— Je vais accoster sur cette île et te mettre dans un bateau en partance pour l'île principale. Je t'enverrai un Garde Noir qui te conduira à la Broyeuse. Dans quelques jours, tu partiras avec moi partout où je déciderai d'aller, et je commencerai à t'apprendre la magie.

Kip entendit à peine la dernière partie :

— La « Broyeuse » ?

Chapitre 27

Karris passa au travers du plancher. Elle chuta d'un mètre seulement avant d'atterrir sur une surface molle. Sa jambe gauche s'y enfonça jusqu'au genou, tandis que le reste de son corps continuait à tomber vers la cave. La chose collante retenait sa jambe, elle se retourna sur elle-même et s'abattit sur le côté d'une espèce de grand œuf rouge – une mince croûte recouvrant un intérieur gluant. Karris fracassa la coquille, projetant de la luxine partout, puis son élan la libéra et elle atterrit sur un sol de pierre.

Elle fit claquer sa main droite sur le sol, comme on le lui avait appris. Le choc lui fit mal – comme toujours – mais cela atténua l'impact sur les parties plus vulnérables de son corps, et lui permit de contrôler la fin de sa chute. Elle effectua un roulé-boulé, au lieu de tomber sur la tête.

En un instant, elle bondit sur ses pieds et sortit l'*ataghan* à garde effilée de son sac. Il n'y avait aucune lumière dans la pièce, sauf celle filtrant par le trou qu'elle avait fait au plafond. Des bouts de bois en tombaient encore.

Le grand œuf rouge brillait sous cette lumière soudaine. La fumée stagnante, agitée par la chute de Karris, monta dans le puits de lumière qui entourait l'œuf. L'endroit, de vingt mètres sur trente environ, empestait la fumée et la luxine rouge brûlée, ce qui était étrange, car celle-ci avait d'ordinaire une combustion parfaitement propre. D'ailleurs, toutes les surfaces éclairées par la faible lueur semblaient recouvertes de luxine noircie.

Mais c'est le grand œuf qui attira toute l'attention de Karris. Haut d'au moins deux mètres, il était totalement noirci par les flammes, sauf à l'endroit où Karris l'avait brisé. De la luxine rouge suintait à présent de cette blessure, tel du goudron. Une demi-douzaine de tubes serpentaient de l'œuf, dans toutes les directions, avant de disparaître dans le plafond. Tous étaient également noircis. Les cadavres calcinés d'une dizaine de soldats de Garadul gisaient dans la pièce.

— Qu'est-ce que c'est que ce truc ? murmura Karris.

Elle leva son épée pour ouvrir l'œuf.

Il explosa avant qu'elle puisse le toucher. Un gros morceau vola vers elle, la coquille noircie éclatant contre son bras gauche à peine levé, sa poitrine, son ventre et ses jambes. Surprise dans son avancée, elle perdit l'équilibre.

Elle trébucha et sentit, plus qu'elle ne la vit, une forme jaillir de l'œuf au moment de l'explosion.

Au lieu d'essayer de se rattraper, Karris accompagna sa chute. Elle roula en avant, tenant son *ataghan* pour ne pas s'embrocher, et attaqua sans aucune hésitation. Poing-de-fer lui avait enfoncé cette leçon dans le crâne pendant des années : quand on est attaqué, on contre-attaque instantanément. La vitesse de cette riposte était souvent le seul avantage que l'on possédait. En particulier quand on était petit. En particulier quand on était une femme. Et en particulier quand on ne portait pas de lunettes et que l'autre créateur en avait.

L'agresseur de Karris avait reculé jusqu'au mur. Il se tenait là, des spirales vivantes de luxine rouge autour des mains, tels des nœuds géants. Karris connaissait cette façon de faire. Si on savait s'y prendre, on pouvait tenir de la luxine ouverte supplémentaire en dehors de son corps. Ces nœuds de luxine pouvaient prendre la forme que l'on voulait, et être lancés à la main.

L'homme adoptait aussi une posture de combattant expérimenté : le côté gauche vers Karris, la main correspondante levée pour parer, tout en gardant un certain ressort pour lancer une attaque, la main droite plus haute et en arrière, le genou droit très fléchi, supportant l'essentiel de son poids.

Même avec sa rapidité magique et la quantité de luxine rouge présente qui se reflétait dans ses yeux, Karris mit du temps à préparer son attaque, et il avait l'avantage sur elle. Son seul espoir était de se rapprocher de lui avant qu'il ne la tue.

Il baissa la main gauche et l'agita en éventail. De la luxine rouge dégoulina sur le sol pour la ralentir. Elle s'y attendait et sauta à cloche-pied par-dessus les taches collantes. De trois gestes secs de la main droite, l'attaquant projeta trois boules grosses comme le poing en une rafale latérale. Karris évita la première et la deuxième, mais la troisième la frappa alors qu'elle était en train de sauter pour éviter une autre zone collante sur le sol. La boule rouge la frappa durement dans les côtes, sous le cœur, puis éclata. Karris l'accompagna, arriva à portée de son ennemi et décocha un coup d'*ataghan*.

Le créateur rouge para l'épée avec des couches accumulées de luxine. La substance tenue à la main, même rouge, pouvait obtenir une certaine rigidité grâce à la volonté du magicien, et plus encore s'il la créait, mais elle ne pouvait jamais arrêter l'acier. Autant contrer une lame avec de l'eau.

Mais ce n'était pas un simple morceau de luxine tenu à la main. Ce n'était pas gifler l'eau de son épée. C'était comme se tenir sous un barrage grand ouvert : ce n'était que de l'eau, mais sa force et son volume auraient renversé un homme. De même, la luxine rouge ralentit Karris, la ralentit encore, puis l'arrêta complètement.

Le visage du créateur pâlit à mesure que son corps se vidait de luxine rouge. Son cou et sa poitrine reprirent leur couleur naturelle, tandis que le torrent continuait. Après ses épaules musclées, tout son corps blanchit, des yeux jusqu'aux extrémités. Ils comprirent tous les deux en même temps qu'il se trouvait à court de luxine.

Karris se dégagea de son attaque en même temps que lui. Elle feinta sur la droite, espérant rencontrer encore de la substance et préparer un coup mortel. Mais non : son épée heurta un objet dur et métallique ; pourtant elle ne vit aucune lame. Il n'aurait pas pu en créer une sans qu'elle le voie, pas même dans cette pénombre.

Sans hésiter, elle leva l'*ataghan* et l'abattit sur sa tête. L'arme fut bloquée dans un bruit métallique : il venait de lever ses bras croisés.

Il la repoussa durement et la suivit, la serrant de près. Le puits de lumière qui perçait les ténèbres de la pièce éclaira ses mains et ce qu'elles tenaient.

Il cria :

— Ça suffit ! Arrête-toi une seconde, bon sang !

Le créateur avait un pistolet dans chaque main. Croisés, les canons coinçaient l'*ataghan* de Karris. L'arme de droite était braquée sur son œil droit, la gauche sur son œil gauche. Karris avait d'autres couteaux et le *bich'hwa*, bien sûr, mais impossible d'en tirer un avant qu'il appuie sur la détente.

Les pistolets braqués sur elle étaient de conception ilytienne. Les Ilytiens ayant renoncé à la magie, leurs créations matérielles étaient généralement les meilleures. Pour ces armes, cependant, cela restait douteux. Le créateur possédait des pistolets à rouet. Plus besoin de mèche, mais les silex échouaient au moins une fois sur quatre.

Malheureusement, ils étaient à double canon, et les quatre chiens étaient levés. Karris essaya de calculer les probabilités – une chance sur seize ou une sur deux cent cinquante-six qu'aucun coup ne parte ? Le désespoir la saisit. Elle n'allait pas prendre de tels risques, même avec une chance sur

seize.

Il ne lui restait plus… qu'à parler.

— Qu'est-ce que tu crées ? demanda l'homme d'une voix tendue.

— Je ne sais pas de quoi tu parles…

— Qu'est-ce-que-tu-crées !? hurla-t-il en éjectant son *ataghan*.

Il lui posa un pistolet directement sur le front. Il faisait trop sombre pour qu'il voie ses iris, mais il le saurait bientôt, de toute façon.

— Vert. Vert et rouge, dit Karris.

— Alors crée une échelle et sors. Vite !

Dans d'autres circonstances, Karris aurait pu s'agacer d'obéir si promptement, mais elle chaussa aussitôt ses lunettes et se tourna vers la lumière. La pièce était entièrement recouverte de luxine rouge ouverte ou noircie, brûlée, fermée. Enfin, elle trouva une poutre en bois-de-fer, dans le temple, qui reflétait assez de pure lumière blanche pour créer un bon vert bien solide.

Son corps s'emplit de cette couleur, mais elle saisit pourquoi le créateur était si pressé. La pièce était saturée de luxine rouge. Karris aurait dû comprendre plus vite. Il y avait deux entrées, et les soldats morts étaient noircis, mais pas grillés – et la luxine rouge était restée, recouvrant tout plutôt que de brûler ce qu'elle aurait dû.

Et elle était encore là. La pièce était pleine de luxine rouge, ancienne et récente. Ils se trouvaient à l'intérieur d'une poudrière.

Un banc incendié se renversa, projetant des brandons incandescents ou rougeoyants vers le trou. L'un d'eux se balança en équilibre précaire, promesse de mort.

Karris se précipita, projetant à terre une luxine verte assez épaisse pour se tenir dessus. Elle créa une sorte d'escalier incroyablement étroit, aux marches juste assez larges pour y poser ses pieds, juste assez solide pour supporter son poids si elle se concentrait. Mais cela devait durer deux secondes, le temps qu'elle s'enfuie – et elle y parvint. Elle monta, monta, monta, d'un pied léger de biche, et sauta, atterrissant sur le sol de l'église.

Elle sentit un morceau de sol céder et tomber en dessous – elle roula plus loin et fonça vers la porte d'entrée ouverte. Avec une telle quantité de luxine dans le sous-sol, la baraque tout entière pouvait…

« Boum ! »

L'explosion fit trembler le sol sous ses pieds. Elle atteignit Karris juste au moment où elle descendait une marche, l'envoyant valser comme un ressort. Les portes entrebâillées de l'église s'ouvrirent, et Karris fut soulevée et projetée. Elle crut qu'elle passerait entre les panneaux et tomberait sans heurt au-dehors, mais la déflagration l'avait lancée en l'air – trop haut. Le cadre en bois-de-fer se dressait au-dessus de la sortie, menaçant. Elle le cogna violemment et le traversa. Karris fut retournée brutalement, tête en bas, si vite qu'elle ne sut même pas combien de fois elle avait tourbillonné, et le bois calciné et affaibli céda presque aussitôt.

Elle dérapa sur des pavés et du gravier, sans savoir si elle avait brièvement perdu connaissance, ni exactement comment elle avait atterri.

Elle se retourna, ignorant les protestations naissantes de beaucoup de parties de son corps, et regarda la porte démantibulée de l'église.

La tête d'un gigantesque serpent cramoisi, tout de flammes, en jaillit. Non, pas un serpent, mais un tube de pure luxine rouge incandescente, large comme les épaules d'un homme. Le serpent vomit soudain, expulsant le créateur de l'église, juste avant que le feu dévore la luxine.

Il atterrit non loin de Karris et bien plus gracieusement, roulant pour perdre de la vitesse avant

de se relever. Il scruta les rues de tous côtés, et, ne voyant personne, s'autorisa alors à se détendre un peu. À ce moment-là, Karris vit l'épuisement fondre sur lui. Après avoir créé autant de magie qu'elle l'avait vu faire, il semblait aussi mal en point qu'elle, titubant et d'une pâleur mortelle.

— Allez, dit le créateur. Je pense que les soldats de Garadul sont tous partis mais, si ce n'est pas le cas, ils seront bientôt là, après ce que tu viens de faire. Il faut partir.

Karris se releva, vacilla, et serait tombée s'il ne l'avait pas rattrapée.

— Qui es-tu ?

— Je m'appelle Corvan Danavis, dit le créateur. Et, si mes souvenirs sont exacts, tu es Karris Blanc-Chêne, n'est-ce pas ?

— « Danavis » ? demanda-t-elle. (Par Orholam, qu'est-ce qu'elle avait mal.) Tu t'étais rallié à Dazen. Un rebelle. Je peux me débrouiller toute seule, merci.

Elle refusa son aide, pencha dangereusement d'un côté, puis de l'autre, et s'écroula enfin. Il la regarda tomber, les bras croisés, sans la rattraper. Elle toucha le sol des épaules et le monde bascula.

Karris vit les bottes de Corvan s'approcher. Il allait sans doute la laisser là, comme une proie pour les soldats. Elle le méritait, aussi. Quelle idiote entêtée elle faisait !

Chapitre 28

Le doris que créa Gavin à cinq lieues de l'île du Petit Jaspe s'inspira d'un modèle qu'il avait vu entre les mains d'un créateur fou d'Abornea, avec des flancs élevés et un fond plat, une proue pointue, et une plate-forme à l'avant. Il était plus sûr et bien moins efficace que les barques fines qu'il préférait, mais c'était le but. Peu de créateurs osaient utiliser un esquif sur l'océan, parce qu'il fallait être prêt à tomber à l'eau. Cela impliquait d'être sûr de pouvoir en sortir seulement par magie, et peu de créateurs avaient la capacité ou la volonté de nager dans une mer rude tout en créant de la luxine.

En raison de son talent – ou de sa témérité –, la silhouette de Gavin était immédiatement reconnaissable sur l'eau. Il voulait éviter cela. D'où le doris. Kip boudait, anxieux à cause de la Broyeuse et du refus de Gavin de lui révéler quoi que ce soit.

En deux lieues, ils passèrent devant deux galères marchandes et une galéasse. Chaque fois, un maître d'équipage les scruta à la lunette, vit les vêtements en désordre de Gavin et l'absence de pavillon de détresse, et fit passer son navire sans un mot. Il y avait un peu de vent, ce jour-là, et les marins prenaient du repos pendant que les esclaves galériens peinaient à leurs avirons. Gavin saluait crânement tout nouveau navire à longue-vue, avant de retourner à ses propres avirons.

L'endroit que les gens appelaient « la Chromerie » était composé en réalité de deux îles : Petit Jaspe, recouverte entièrement par la Chromerie proprement dite, et Grand Jaspe, qui accueillait les ambassades, les résidences des marchands, les boutiques, les étals, les tavernes, les bordels, les prisons, les bouges, les immeubles de rapport, les entrepôts, les cordiers, les fabricants de voiles et d'avirons, les pêcheurs, les esclaves condamnés, et bien plus que sa part d'arnaqueurs, comploteurs et rêveurs.

Grand Jaspe possédait deux grands ports naturels, l'un à l'est, qui offrait une protection naturelle à la saison sombre, et l'autre à l'ouest, pour la saison lumineuse, quand les tempêtes arrivaient de l'autre côté. À mesure que l'île avait grandi en population et en importance, des brise-lames avaient été construits de chaque côté, pour que les deux ports soient utilisables toute l'année. Après plusieurs occupations, qui n'avaient jamais concerné la Chromerie, mais avaient purgé Grand Jaspe dans le feu et le sang, une muraille avait été érigée tout autour de l'île. Épaisse de trente mètres et haute de vingt, elle était surtout utilisée par les vigiles de la ville pour repérer et empêcher les crimes d'être commis dans les rues en contrebas.

Gavin avait à faire sur Petit Jaspe, mais il ne pouvait aborder son petit port isolé sans être repéré par des espions de chacune des sept satrapies. Même Tyrea devait en avoir un en train de surveiller les personnes assez importantes pour accoster directement. Gavin rama donc entre les deux îles. Entre les mâchoires du petit port en U de Petit Jaspe se trouvait l'île du Canon. La garnison ne comptait jamais plus de vingt hommes, et il y avait toujours deux créateurs de garde, officiellement parce que l'accostage pouvait se révéler dangereux dès que la marée ou le vent étaient forts.

C'était une veille dont personne ne voulait, mais même les Gardes Noirs y effectuaient leur tour. On pensait que le Blanc le réservait aux gardes de la Chromerie d'un certain rang, pour apprendre l'humilité à une catégorie d'hommes et de femmes qui se montraient un peu trop arrogants pour leur bien.

De fait, le Blanc et le Noir se servaient des rondes à l'île du Canon comme d'une punition, mais seulement pour les hommes de confiance. Cette histoire marchait mieux si elle était à moitié vraie. Lorsque des soldats négociaient leurs tours de garde – « Je prends ton poste sur l'île du Canon la semaine prochaine si tu veux bien prendre le mien le week-end qui vient » –, l'officier responsable notait leurs noms. Ceux-là faisaient l'objet d'une surveillance étroite quand ils étaient de garde, et plus encore après. Des espions avaient certainement infiltré l'île, qui possédait une importance stratégique pour des raisons purement matérielles, mais – estimait le Blanc – nul n'avait encore compris la véritable importance de l'île du Canon.

Gavin en fit le tour par l'arrière, dans le fracas de la marée haute. Avec sa multitude d'avirons magiques, il contrôlait bien mieux son doris qu'un bateau quelconque, mais il était toujours difficile de s'aligner sur les digues en rondins construites il y avait bien longtemps pour protéger les navires des tempêtes. Ils avaient été repérés, bien sûr, et deux Gardes Noirs – c'étaient toujours eux qui devaient s'occuper des bateaux – les accueillirent.

Les deux hommes, des frères imposants à la peau d'un noir charbonneux, reconnurent instantanément Gavin. Ils levèrent la main – non pour le saluer, mais pour assurer une cible facile au Prisme. Celui-ci lança deux jets d'ultra-violet, les colla à chacune de leurs mains, puis projeta un nœud de luxine verte sur ce fil stable. La substance, pareille à de la corde, se fixa aux mains des colosses. Gavin attacha les autres extrémités directement au bateau, grâce à deux petits morceaux de rouge. Les gardes halèrent l'embarcation d'un geste expert. Le doris sortit lourdement des vagues et passa sur les rondins dans un grondement, avant de glisser en douceur sur la rampe.

Le commandant Poing-de-fer, le frère aîné, parla en premier, comme toujours.

— Monsieur.

Il jeta un coup d'œil aux vêtements en loques de Gavin. Le « monsieur » était un équivalent laconique de « Bien sûr, je vous reconnais mais, si c'est censé être un déguisement, je suis assez malin pour ne pas le révéler ».

— Comment voulez-vous que l'on vous appelle, aujourd'hui ? »

— Il me faut un Garde Noir pour conduire Kip à la Chromerie, commandant. Je lui ai parlé du tunnel d'évasion, au fait, donc gardez un œil sur lui.

Les deux hommes assimilèrent la nouvelle dans un silence mécontent.

— Il nous faut attendre la marée basse pour…, commença Poing-d'acier.

— Immédiatement, interrompit Gavin sans élever la voix. Il doit passer par la Broyeuse. Pas de précipitation, demain sera très bien. Communiquez les résultats au Blanc. Dites-lui que Kip est… mon neveu.

Poing-de-fer haussa les sourcils, Poing-d'acier écarquilla les yeux. Kip, lui, semblait stupéfait.

Gavin le regarda, mais le garçon sembla tout à coup intimidé.

— Je te verrai demain, dit Gavin. Tu te débrouilleras très bien. Après tout, tu es de mon sang, conclut-il en souriant.

Kip se tourna vers lui, perplexe :

— Vous voulez dire que vous… n'allez pas dire que je ne suis pas votre, euh, bâtard ?

Kip semblait se perdre dans toutes ces négations.

— Non, non. Je ne te renie pas ! Quand je dis « neveu », tout le monde comprend ce que ça veut dire. C'est plus poli, c'est tout. Et cela paie d'être poli avec le Blanc.

Poing-d'acier toussa. Il savait tousser avec à-propos.

Gavin lui rendit un regard qui en disait tout aussi long. Poing-de-fer ajusta sa *ghotra*, son foulard parien à carreaux, comme s'il n'avait rien entendu.

— Mais comment les gens sauront-ils que je ne suis pas vraiment votre neveu ? demanda Kip.

Il tenait encore l'aviron de luxine que Gavin avait créé pour lui.

— Parce qu'ils s'arrêteront un instant, comme pour aborder un sujet délicat, et qu'ils ne diront pas ton nom de famille. « Voici Kip, le… neveu du seigneur Prisme. » Et pas : « Voici Kip Guile, le neveu du seigneur Prisme. » Tu me suis ?

— Oui, messire, dit le garçon en avalant sa salive.

Gavin se tourna vers la tour du Prisme, au-dessus des vagues. Il avait horreur de partir pour la nuit. Marissia, son esclave camériste, teindrait le pain du prisonnier et le lancerait dans le tuyau, et il savait qu'il pouvait lui faire confiance. Mais ce n'était pas la même chose que de le faire soi-même. Il se retourna vers l'enfant effrayé :

— Rends-moi fier, Kip.

Chapitre 29

Kip, à demi paniqué, regarda le Prisme repartir sur l'océan. Gavin, qui maîtrisait tellement de choses, qui ne connaissait pas la peur, et qui l'abandonnait. En compagnie de deux géants inamicaux.

Gavin disparut enfin de sa vue, et Kip se tourna vers les gardes. Poing-de-fer, le plus effrayant, ajustait sur ses yeux des lunettes bleues munies de grandes lentilles ovales. La luxine de même couleur emplit l'homme, mais elle était presque invisible sous sa peau noire. Le blanc de ses yeux semblait déjà bleu quand on le regardait au travers des lentilles – mais comme celles-ci étaient également bleues, Kip dut attendre que le bout de ses doigts se teinte de cette même couleur pour être sûr qu'il n'avait pas imaginé l'emprise de la magie.

— Va prendre une corde, dit Poing-de-fer à son frère. Avec le flotteur dessus.

Poing-d'acier disparut, laissant Kip avec son aîné.

— J'ignore pourquoi on t'a confié le secret de cette île, dit Poing-de-fer, même si tu es son… neveu. Mais, à présent que tu le connais, tu en es le dépositaire, tout comme nous autres, tu comprends ?

— Il me l'a révélé parce que si je le trahis, des gens comme vous viendront me tuer en son nom, répondit Kip.

Quand apprendrait-il à se taire ? Poing-de-fer eut un regard étonné, aussitôt remplacé par de l'amusement :

— Un grand penseur, notre *ami*, dit-il. Et un jeune homme avec de l'eau glacée dans les veines. Comme c'est judicieux.

Le « notre ami » fit comprendre à Kip qu'ils ne prononceraient pas le nom du Prisme, pas même à cet instant, dans les bourrasques cinglantes et avec une probabilité nulle qu'on les épie. C'était *vraiment* un secret.

— L'histoire, c'est que toi et ton maître, un scribe, vous êtes sortis en mer sur le bateau d'un ami pour… euh…

— … pour étudier la faune marine locale ?

— Pourquoi pas, dit Poing-de-fer. Il n'a pas fait attention aux vagues et il ne s'y connaît pas en navigation. Il a essayé d'accoster ici pour se mettre à l'abri. Votre doris s'est retourné, et ton maître s'est perdu en mer. Nous t'avons sorti de l'eau.

— Ah oui, ça c'est pour expliquer pourquoi il n'est pas là, au cas où on nous aurait vus arriver, dit Kip.

— Exact. Tiens-le bien.

Kip tenait son aviron de luxine entre lui et Poing-de-fer, mais il faillit ne pas comprendre à temps ce que le géant voulait faire. D'un rapide coup de poing, le garde transperça la luxine et s'arrêta à un doigt de Kip, qui frémit.

Il remarqua à peine la substance qui tombait en poudre entre ses doigts. Il fut pris d'une soudaine envie d'uriner.

— Je ne sais pas si tu as donné à ton géniteur une raison de te soupçonner, dit Poing-de-fer. Mais, si tu le trahis, je t'arracherai les bras et je te taperai dessus avec.

— C'est bien que je sois gros, alors, répliqua Kip.

— Hein ? fit l'autre, incrédule.

— J'ai les bras mous, sourit le garçon.

Il pensait que Poing-de-fer venait de plaisanter. En apercevant le regard vide et l'expression meurtrière du colosse, Kip sentit son sourire se désintégrer comme de la luxine.

— Ta graisse t'aidera aussi à flotter. Mets-toi dans l'eau, lui ordonna une voix froide derrière lui.

Kip tressaillit. Il n'avait même pas entendu Poing-d'acier s'approcher.

L'homme portait un tronc évidé auquel étaient attachées de nombreuses cordes et boucles nouées. Plusieurs poignées étaient également taillées dans le bois, pour le jeter plus facilement à l'eau. Un nageur pouvait alors saisir la longueur de corde qu'il voulait.

Poing-d'acier tendit le flotteur à Kip, tandis que son frère sonnait bruyamment l'alarme.

— Un homme par-dessus bord ! hurla-t-il. On en a deux dans l'eau !

— Dépêche-toi, siffla Poing-d'acier à Kip. Et mouille-toi bien partout. Vite. Les secours seront là dans quelques secondes.

Kip étreignit le tronc et courut sur la jetée. La première grosse vague le renversa. Sa tête cogna contre l'un des grands rondins et il vit trente-six chandelles. L'eau le recouvrit soudain.

Au début, elle lui parut glaciale. C'était un froid auquel on s'habituait rapidement – la mer Céruléenne était plutôt tiède – mais Kip n'en eut pas le temps. Une autre vague déferla sur lui. Il toussa et avala de l'eau salée.

Crachant ses poumons, agitant les bras comme un oiseau blessé ses ailes, il sentit le courant le saisir. Où était le flotteur ? Il l'avait perdu. Il était parti.

Quelqu'un criait, mais le fracas des vagues l'empêcha de comprendre les mots. La houle ne faisait qu'un mètre de haut, mais c'était suffisant pour lui brouiller la vue. Il tourna en cercles.

Une cloche carillonnait. Kip se dirigea vers elle et, malgré les vagues, aperçut la masse noire de l'île. Elle s'éloignait. Il se mit à nager. Une lame le frappa et l'engloutit dans un tourbillon. Il s'agita de plus belle, essayant de ne pas paniquer. En vain. Il n'avait plus d'air. Par Orholam, il allait mourir. Il rua, au désespoir.

Il rebondit à la surface comme un bouchon, mais se perdit encore.

Sa panique reflua. Il avait dérivé à contre-courant, et les vagues le rabattaient sur l'île, mais pas vers le quai. Il se dirigeait vers les rochers. Il nagea vigoureusement de travers, en direction du son de la cloche.

Une crête le souleva, lui permettant de voir un spectacle incroyable. Poing-de-fer, une corde nouée autour de la poitrine, courait… dans les airs. Il portait des lunettes bleues, les deux mains tendues vers ses pieds. Il lançait de la luxine bleue sous ses pas, à toute allure, se fabriquant une plate-forme tout en courant.

Sous les yeux de Kip, la substance – ancrée quelque part sur l'île – céda avec un mouvement de recul et s'écroula dans la mer. Poing-de-fer sauta à cet instant, lâchant la luxine et exécutant un plongeon parfait.

Il refit surface juste à côté de Kip, ses lunettes et sa *ghotra* arrachées par les vagues, et saisit le garçon d'un bras. Puis les hommes sur la plage entreprirent de le haler, aussi vite qu'ils le pouvaient. En moins d'une minute, Kip et le géant se retrouvèrent sur le quai, titubants. Enfin, Poing-de-fer avança à grands pas, tenant Kip par la chemise pour l'empêcher de tomber, et ce dernier chancela sur ses jambes nues et flageolantes.

— Nous n'avons pas pu sauver ton maître. Désolé, fiston, lui dit Poing-de-fer.

Une dizaine de soldats se pressaient sous le petit portique de l'accès arrière de l'île. L'un d'eux

jeta une couverture sur les épaules de Kip.

— Emmenez ce jeune homme à l'intérieur et occupez-vous de lui, ordonna Poing-de-fer. J'ai des choses à faire sur Grand Jaspe, je vais le prendre avec moi et informer la famille. Dans dix minutes.

Les soldats firent entrer Kip, et il entendit Poing-de-fer jurer à mi-voix :

— Bon sang, c'étaient mes meilleures lunettes bleues.

Chapitre 30

Liv Danavis marchait d'un bon pas sur le pont de luxine nommé la Tige du Lys, qui reliait la Chromerie, sur l'île du Petit Jaspe, aux marchés et aux maisons du Grand Jaspe. Elle essayait d'oublier la tension qui nouait ses épaules. Vêtue d'un grossier pantalon de toile, ses cheveux noirs noués en queue-de-cheval, elle portait un manteau contre le vent glacial de cette belle matinée, et les mêmes chaussures en cuir à talons plats qu'elle avait aux pieds en arrivant à la Chromerie pour la première fois. Elle avait alors quatorze ans et la peur au ventre. Elle éprouvait toujours la tentation de mettre ses plus beaux atours quand elle était convoquée, mais elle y résistait chaque fois. Sa tutrice riche et impérieuse lui donnerait l'impression d'être miteuse quelle que fût sa tenue, elle pouvait donc aussi bien la provoquer.

Si Dazen Guile avait remporté la guerre des Prismes, Liv serait dame Aliviana Danavis, fille du grand général Corvan Danavis. Être tyréenne aurait été un titre de gloire. Elle n'aurait été redevable à personne. Mais Dazen avait été tué et ses partisans étaient tombés en disgrâce, son propre père évitant de justesse l'exécution, alors qu'il était le général le plus estimé des deux côtés. En conséquence, elle n'était plus aujourd'hui qu'une quelconque Liv Danavis de Rekton, la fille du teinturier, et Ruthgar était titulaire de son contrat. Et alors ? Elle n'avait pas peur qu'on la convoque.

Enfin, pas beaucoup.

Liv vivait sur les îles de Jaspe depuis trois ans, mais elle n'était pas allée très souvent au Grand Jaspe. Les autres filles s'y rendaient toutes les semaines pour écouter les ménestrels, manger une nourriture autre que celle des cuisines de la Chromerie, retrouver des garçons qui n'étaient pas créateurs, faire des emplettes et se saouler après les examens. Liv ne pouvait rien se payer de tout cela, et ne voulait de la charité de personne ; elle s'excusait donc, prétendant toujours qu'elle devait s'entraîner ou étudier.

Le bon côté de la situation, c'était qu'elle n'était pas encore blasée des merveilles du Grand Jaspe. L'île entière était remplie de bâtiments, mais rien n'était laissé au hasard, contrairement à Rekton ou à Garriston. Les bâtisses de stuc, d'une blancheur aveuglante au soleil, s'élevaient en terrasses selon les courbes du terrain. Les formes géométriques dominaient, hexagonales et octogonales. Chaque édifice assez grand pour justifier un dôme (et bien d'autres) en portait un, et ceux-ci étaient de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Des dômes bleus, couleur de la mer Céruléenne, des dômes d'or travaillé sur les maisons des riches, des dômes de cuivre qui viraient peu à peu au vert et étaient récurés chaque année pour luire de nouveau au Jour du Soleil, des dômes peints de la couleur du sang, des dômes miroirs. Tout comme eux, les portes étaient superbes. On aurait dit que la personnalité exubérante des habitants s'était rebellée contre le conformisme de leurs murs blancs et de leurs maisons aux formes similaires, mais seulement dans la décoration et la conception de leurs portes. Bois exotiques, motifs ciselés typiques de toutes les régions des sept satrapies et d'au-delà, portes apparemment taillées dans du bois vivant, avec des feuilles qui y poussaient encore, fournis par le Peuple de l'Arbre, arches tyréennes en fer à cheval, échiquiers pariens, portes immenses ouvrant sur de petites maisons, portes minuscules menant à des bâtiments immenses.

Les Mille Étoiles étaient tout aussi célèbres que les dômes colorés et les murs blancs

étincelants. Chaque rue était parfaitement droite, et à chaque carrefour se dressaient sur leurs piliers blancs deux arches étroites, fines, qui paraissaient incroyablement frêles. Hautes d'au moins dix étages, elles se rejoignaient très en hauteur pour former une voûte, sur laquelle était monté, sur un pivot, un miroir circulaire et sans défaut, parfaitement poli et de la taille d'un homme. Grâce à la disposition spéciale de la ville, la lumière pouvait être dirigée partout, dès que le soleil envahissait l'horizon.

Jadis, les constructeurs avaient déclaré : « Dans cette ville, il n'existera aucune ombre que l'œil d'Orholam ne puisse vaincre. » Sur le Grand Jaspe, les jours étaient plus longs que n'importe où au monde.

Le but originel, pour ce qu'en savait Liv, était d'étendre le pouvoir des créateurs sur l'île. Dans d'autres villes densément peuplées, les bâtiments finissaient par cacher le soleil. Non seulement cela obscurcissait la cité, mais cela rendait vulnérables les créateurs qui en parcouraient les rues. Ici, les bâtiments étaient disposés avec soin, en fonction de leur hauteur et de leur largeur, pour ménager des puits de lumière. En outre, avec les Mille Étoiles, un créateur disposait de sa puissance maximale pendant une durée dont il n'aurait jamais profité ailleurs.

Le Jour du Soleil, chacune des Mille Étoiles était liée au Prisme. Partout où il allait, tous les miroirs le suivaient, l'illuminant. Naturellement, certains rayons étaient bloqués par des bâtiments, mais, peu importait sa position – même dans les quartiers les plus pauvres –, quelques-uns au moins arrivaient jusqu'à lui. D'ailleurs, avant d'ériger la moindre construction, il fallait en présenter les plans à l'inspection, pour ne pas gêner les Mille Étoiles. Seules quelques très rares personnes avaient pu circonvenir ce règlement, comme les Guile pour leur palais, par exemple.

Bien sûr, se dit Liv, *les règles ne s'appliquent pas aux gens d'une richesse indécente. Jamais. Pas ici.*

Chaque principauté de la ville pouvait décider d'utiliser ces étoiles à sa guise, quand elles n'étaient pas requises pour la défense, le maintien de l'ordre ou un service religieux. Certaines faisaient se mouvoir leurs étoiles à un rythme strict, en faisant une horloge lumineuse visible de tous les habitants du quartier.

Aujourd'hui, dans la première principauté que traversa Liv, les Ambassades, c'était jour de marché. On avait ajusté des lentilles jaunes diffuses sur la moitié des étoiles, éclairant toute une grande place d'une lumière gaie. Une demi-douzaine de créateurs jaunes, engagés spécialement pour l'occasion, jonglaient – sans lunettes – avec une luxine jaune liquide et pétillante. Des dragons explosaient dans l'air, de grandes fontaines projetaient vers le ciel une brume scintillante de luxine, attirant sur le marché des foules énormes. L'autre moitié des étoiles, équipées de lentilles multicolores, décrivaient de larges cercles éblouissants autour de la place.

Liv plaignit les garnements des tours – des esclaves de petite taille, le plus souvent des enfants –, qui devaient tirer les cordes en ce jour. Ils étaient bien traités pour des esclaves, et même payés. Leur travail de garde-étoiles était considéré comme important, techniquement difficile, voire sacré, mais ils passaient leurs journées en binômes sous les arches étroites, l'un observant et l'autre actionnant les cordes d'une main agile.

Ces enfants travaillaient souvent des premiers frissons de l'aube jusqu'au cœur de la nuit, sans répit, ne s'arrêtant que pour échanger leur poste avec leur partenaire. Quand le Prisme ou un ultraviolet en déplacement avait besoin des étoiles, ils pouvaient agir directement par magie. Mais toutes les utilisations non magiques nécessitaient les services de ces esclaves.

Liv envisagea d'atteindre une ligne de contrôle ultraviolette enchâssée dans la rue et de se rendre maîtresse d'une étoile, rien que pour semer la panique dans la fête des riches. C'était tout

l'intérêt d'être ultraviolet. Personne ne pouvait savoir quand on utilisait la magie, à moins de voir aussi cette couleur.

Cela étant, elle ne serait pas le premier étudiant à le faire. Le châtiment pour ce genre de blague était prompt et sévère.

Liv sentit son estomac se rebeller. Malgré le tumulte de la foule matinale, les cris des marchands, les chants des ménestrels et le crépitement des feux d'artifice jaunes, rien ne pouvait la distraire de la rencontre qui l'attendait.

Le Carrefours était un établissement où l'on servait du *kopi*, un restaurant, une taverne, l'auberge la plus chère des Jaspes, et au sous-sol, à ce que l'on disait, un bordel tout aussi cher. L'endroit se trouvait au centre des Ambassades, et était destiné à tous les ambassadeurs, espions, marchands négociant avec divers gouvernements, et les créateurs qui venaient de franchir la Tige du Lys. Il s'agissait d'ailleurs d'une ancienne ambassade tyréenne. Liv se demanda si sa tutrice l'avait fait exprès, ou si elle avait simplement choisi ce lieu parce qu'elle savait que tout y était bien trop cher pour Liv.

La jeune fille gravit le grand escalier menant au premier, où se trouvait le bar à *kopi*. Une superbe hôtesse l'accueillit avec un sourire éblouissant. *Le Carrefours* avait le meilleur personnel de la ville : le moindre esclave de table, homme ou femme, était séduisant, impeccablement vêtu, et d'un professionnalisme sans faille. Liv avait toujours soupçonné les esclaves de gagner plus qu'elle. Non que ce fût difficile… C'était d'ailleurs la première fois qu'elle mettait les pieds ici.

— Que puis-je pour vous ? demanda l'hôtesse. Nous avons des tables près de la fenêtre sud, avec une vue magnifique.

Poliment, elle évitait de regarder les habits grossiers de Liv.

— Une table discrète, si possible. J'attends une… amie de l'ambassade ruthgarienne, Aglaia Crassos.

— Bien sûr, je vous l'enverrai. (Le personnel connaissait tous leurs clients importants par leur nom.) Aurez-vous besoin d'un voilage sonore ?

« Un voilage » ? Ah ! Liv étrécit les yeux pour voir l'ultraviolet. Bien sûr.

Elle avait oublié ; elle en avait aussi entendu parler. Un tiers des tables étaient entourées de bulles d'ultraviolet. Ces dernières étaient percées, bien sûr, sinon les clients étoufferaient à l'intérieur, le son n'était donc pas totalement coupé, mais cela rendait l'espionnage infiniment plus difficile.

Certaines des bulles possédaient même de petits ventilateurs ultraviolets pour rafraîchir ceux qui discutaient à l'intérieur. Ce qui était tout à fait pratique, comme Liv s'en rendit compte. Les clients qui avaient demandé une bulle sans ventilation semblaient incommodés par la chaleur.

Liv était prête à parier que le ventilateur était disponible moyennant un supplément modique.

Elle s'aperçut alors que l'hôtesse était elle-même une ultraviolette, ses pupilles nimbées d'un halo recouvrant le tiers de ses iris. Pas étonnant qu'elle ne l'ait pas vu tout de suite. Quand un ultraviolet progressait, la couleur de leurs iris commençait à se fondre dans le spectre visible, créant un violet léger, difficile à déceler dans des yeux bruns, mais qui donnait une beauté incroyable aux yeux bleus – ce qui ne risquait pas d'arriver à Liv, dont les iris étaient d'un marron quelconque.

— En fait…, commença-t-elle.

Elle présenta le dos de son manteau à l'hôtesse. Les ultraviolets ajoutaient souvent des motifs à leurs vêtements pour que d'autres confrères puissent les identifier.

Les pupilles de son interlocutrice se rétrécirent instantanément.

— Très joliment fait. Nos clients ultraviolets peuvent naturellement créer leur propre voilage ;

nous vous demandons simplement de le faire savoir à nos serveurs, afin qu'ils ne commettent pas d'erreur.

La femme emmena Liv à une table près des fenêtres côté sud, où la lumière du soleil se déversait. Les hautes arches soutenaient aisément le poids du toit, ce qui permettait au premier étage de posséder des fenêtres qui allaient du sol au plafond. Mais de larges ouvertures comme celles-ci gênaient l'imprégnation lumineuse de l'ultraviolet. Tout créateur compétent pouvait encore utiliser la magie, mais cela prenait plus de temps, et occasionnait parfois des migraines.

Liv s'assit et contempla le ballet des serveurs, qui se faufilaient entre les tables d'un pas léger, passant au large des clients entourés de coquilles d'ultraviolet. Un jeune homme mince aux cheveux courts et ébouriffés, exhibant un sourire magnifique, se présenta à sa table. Il s'arrêta juste à l'endroit où se serait trouvée la limite de sa bulle si elle avait eu le temps d'en créer une. Il n'avait sans doute que quelques années de plus qu'elle, et était d'une beauté époustouflante, avec sa veste savamment taillée pour mouler son corps aux muscles élancés.

Elle réussit quand même à passer sa commande. Juste un *kopi*. Qui lui coûterait certainement un danar entier. Quand il le lui apporta, noir et fumant comme une pierre de l'enfer, avec un sourire appuyé, Liv décida que ce *kopi* valait largement un danar. Peut-être même plus.

Sa bonne humeur s'évanouit à la vue d'Aglaia Crassos montant l'escalier de sa démarche coincée. D'après ce que Liv en savait, cette Ruthgarienne d'une vingtaine d'années était la fille cadette d'une famille importante. Elle possédait la chevelure caractéristique de son peuple, d'un blond précieux et en voie de disparition, mais c'était là toute sa beauté. Ses yeux bleus ne présentaient aucun intérêt chez un non-magicien, son long visage était chevalin et son nez énorme. En poste à l'ambassade ruthgarienne pour y gagner de l'expérience politique avant d'épouser un fiancé inconnu à la cité de Rath, elle s'était toujours comportée comme si elle était trop supérieure pour superviser Liv. Elle lui avait même déclaré que la charge de s'occuper d'elle lui avait été confiée en punition d'une indiscrétion qu'elle avait commise avec le fils d'un ambassadeur atashien. Elle chapeautait surtout des bichromes, des polychromes et de véritables espions.

Aglaia aperçut Liv et alla droit vers elle, gratifiant quelques clients d'un léger salut et un autre d'un clin d'œil.

— Aliviana, dit Aglaia en s'arrêtant devant sa table, tu as l'air si… énergique, ce matin.

Les points de suspension signifiaient tout. Et cette expression perplexe, comme si elle essayait vraiment de trouver quelque chose de gentil à dire.

Venant d'une autre femme qu'elle, cela aurait pu être une maladresse.

Tu veux la jouer comme ça. D'accord.

— Quel plaisir de te voir, Aglaia. La mesquinerie te va si bien, dit Liv.

Oups.

Aglaia écarquilla un instant les yeux, puis répondit avec un rire affecté :

— Tu as toujours été un instrument tranchant, difficile à manipuler, n'est-ce pas, Liv ? J'adore ça chez toi. (Elle s'assit en face d'elle.) Ou alors, es-tu tout simplement trop idiote pour comprendre ta situation ?

Mon père m'avait dit ne pas venir ici. Des requins, des démons des mers, disait-il. J'aurais dû l'écouter. Je suis en train d'agresser la femme qui tient mon avenir entre ses mains.

— Je… (Liv lécha ses lèvres sèches, comme si un peu de lubrifiant l'aiderait à faire sortir des paroles de soumission.) Je suis désolée. Comment puis-je t'aider, maîtresse ?

— Répète-moi ça, dit Aglaia, le regard brillant.

Liv hésita et serra les mâchoires. Puis elle se força à se détendre.

— Comment puis-je t'aider, maîtresse ?

— Crée-nous une bulle.

Liv créa la bulle d'assourdissement et le ventilateur avec.

— Liv Danavis. Quel orgueil tu as, ma fille. La prochaine fois que je ferai une fête, il faut que je me souvienne de te faire servir les plats. Ou peut-être nettoyer les pots de chambre.

— Oh, j'adore nettoyer les pots de chambre. Et j'adore raconter à tous mes amis qui n'ont pas encore signé de contrat à quel point les Ruthgariens traitent bien leurs créateurs.

Aglaia se mit à rire. Elle avait vraiment un rire désagréable.

— Bien joué, Liv. Ma menace était dénuée de fondement, et je mérite bien qu'on me le fasse savoir. Tu viens de Rekton, n'est-ce pas ?

Liv fut instantanément sur ses gardes. Aglaia avait laissé passer une insulte ? Après s'être fait rappeler que sa menace était sans fondement, elle aurait dû en lancer une autre, plus réelle – et elle disposait d'un certain choix. Elle ne l'avait pas fait, ce qui aurait dû rassurer Liv. Mais ce n'était pas le cas.

— Oui, reconnut Liv.

Elle n'avait aucune raison de mentir. Rien ne sortait de Rekton. D'ailleurs, Aglaia avait sans doute un dossier sur les origines de Liv. C'était dans son contrat.

— C'est une petite ville. Sans intérêt.

— Qui est Lina ?

Hein ?

— Une domestique. Katalina Delauria. Elle fait des petits boulots.

Une droguée, une honte, une mère déplorable. Mais Aglaia n'avait pas besoin de le savoir, et Liv n'allait pas dire du mal des gens de chez elle.

— De la famille ?

— Aucune, mentit Liv. Elle s'est installée à Rekton après la guerre, comme mon père.

— Donc, elle n'est pas tyréenne ?

— D'origine, tu veux dire ? Je ne sais pas. Elle a du sang parien ou ilytien, peut-être, répondit Liv. Pourquoi ?

— À quoi ressemble-t-elle ?

Trop maigre, les yeux rougis et les dents abîmées par la brume qu'elle fume.

— Grande, cheveux courts et ébouriffés, peau acajou, de très beaux yeux noisette.

En y repensant, Lina avait sans doute été une vraie beauté, à une époque.

— Et Kip ? Qui est-ce ?

Oh merde, coincée.

— Euh, son fils.

— Ah, elle a de la famille, alors.

— Je croyais que tu me demandais si elle avait des proches dans la région.

— C'est ça, fit Aglaia. Quel âge à Kip ?

— Quinze ans, maintenant, j'imagine.

C'était un gentil garçon, même si, la dernière fois qu'elle était rentrée, il s'était montré terriblement entiché d'elle.

— À quoi ressemble-t-il ?

— Pourquoi veux-tu savoir tout cela ? demanda Liv.

— Réponds à ma question.

— Je ne l'ai pas vu depuis trois ans. Il a sans doute beaucoup changé, dit Liv avec un geste

vague, mais Aglaia ne la laissa pas en rester là. Un peu gras. Un peu plus petit que moi, la dernière fois que je l'ai vu…

— Pour l'amour d'Orholam, ma fille ! Ses yeux, sa peau, ses cheveux !

— Eh bien, je ne sais pas ce que tu cherches !

— Tu le sais, maintenant, répliqua Aglaia.

— Les yeux bleus, la peau entre les deux, pas aussi sombre que celle de sa mère. Les cheveux crépus.

— Sang-mêlé ?

— Je pense.

Mais de quelles origines ? Parienne et Atashienne ? Ilytienne et forestière de Sang ? Autre chose ? Dans tous les cas, sans doute pas un simple métissage. Le terme de « sang-mêlé » était péjoratif, et tout à fait injuste.

Les meilleures familles et tous les nobles des sept satrapies se mariaient entre différentes nations bien plus souvent que les gens du commun, mais ceux-là, on ne les appelait jamais ainsi.

— Des yeux bleus, tout de même. Intéressant. Peu de gens dans ta ville ont les yeux bleus, n'est-ce pas ?

— Mon père a les yeux bleus. Il y en a quelques-uns parmi les gens qui se sont installés là-bas après la guerre mais, sinon, nous sommes comme le reste de Tyrea.

— C'est un créateur ?

— Bien sûr que oui. Mon père est l'un des plus célèbres rouges…

— Pas ton père, petite idiote ! Kip.

— Kip ? Non ! En tout cas, pas la dernière fois que je l'ai vu. Il avait douze ou treize ans, à l'époque.

Aglaia se carra dans son siège :

— Vu ton comportement d'aujourd'hui, je devrais te laisser dans l'ignorance, mais tu risquerais encore plus de tout gâcher. Liv Danavis, j'ai une mission à te confier. Il s'avère que ma punition, devoir m'occuper de toi, était une bénédiction cachée d'Orholam. Nous avons intercepté une lettre que cette Lina a écrite au Prisme.

— Elle a fait quoi ?

— Elle a affirmé que Kip était le bâtard du Prisme.

Liv se mit à rire, tant c'était ridicule. Mais Aglaia restait de marbre.

— Hein ?? fit la jeune fille.

— Elle affirmait être mourante, et voulait que Gavin fasse la connaissance de son fils Kip. Nous ignorons si c'est leur premier contact ou non. Mais elle ne demandait rien, et ne le menaçait pas. L'âge de Kip correspond, et Gavin avait les yeux bleus avant de devenir le Prisme. Le reste est insuffisant, mais le message semble sincère. Comme si Gavin la connaissait. (Aglaia sourit.) Liv, je vais te donner une chance d'avoir une vie meilleure, et je n'ai pas besoin de te dire que je peux déjà te la rendre bien pire, si je le décide. D'après les tests, tu es ultraviolette et marginalement jaune. Pour des raisons évidentes, ton garant a choisi de ne pas te former comme bichrome.

Oui, Liv le savait bien. Un bichrome devait conserver un certain train de vie ; sinon, l'image de son sponsor et du pays de ce dernier en pâtissait. En outre, le jaune était si difficile à créer correctement que peu d'étudiants en cette couleur décrochaient leur examen final. Entretenir un bichrome jaune représentait donc un investissement considérable, avec peu de chances de retour. Le sponsor de Liv avait prétendu qu'elle n'était pas bichrome pour économiser de l'argent. Ce n'était pas juste, mais personne ne prenait la défense des Tyréens.

— Voici ta mission, ma fille. J'ai fait en sorte que ta classe soit la première à être formée par le Prisme en personne. Approche-toi de lui…

— Tu veux que j'espionne le Prisme ? l'interrompit Liv.

L'idée même était presque… blasphématoire.

— Bien sûr. Il peut te solliciter pour obtenir des renseignements sur son fils et cette Lina. Profite de cette occasion. Deviens-lui indispensable. Deviens sa maîtresse. Quels que soient les moyens…

— Hein ? mais il a deux fois mon âge !

— Et ce serait terrible… si tu avais quarante ans. Ce qui n'est pas le cas. Nous ne parlons pas d'un vieillard décrépit. Dis-moi la vérité : tu as déjà rêvé qu'il t'arrachait tes vêtements, pas vrai ?

— Mais non, jamais !

En vérité, elle n'avait fait que l'admirer. Toutes les filles l'admiraient. Pour Liv, c'était resté complètement abstrait. Platonique.

— Oh ! quelle petite sainte tu fais. Quelle menteuse ! Je te garantis que n'importe quelle autre femme normalement constituée de la Chromerie en a rêvé. Ce n'est pas grave. Tu vas y réfléchir, maintenant.

— Tu veux que je le séduise ?!

— C'est le moyen le plus facile de se trouver dans la chambre d'un homme pendant qu'il dort. Si jamais il se réveille alors que tu fouilles dans ses papiers, tu peux toujours dire que tu es jalouse et que tu cherches les lettres d'une autre maîtresse. À dire vrai, la manière dont tu l'approcheras nous est égale, mais soyons honnêtes : qu'as-tu, toi, à offrir au Prisme ? Ta conversation spirituelle ? pénétrante ? Pas vraiment. D'un autre côté, tu es jolie pour une Tyréenne. Tu es jeune, pas bien maligne, inculte, sans puissance, ni érudite, ni chanteuse, ni poète. Si tu arrives à l'approcher d'une autre manière, c'est parfait. C'est juste une question de probabilités.

Jamais on n'avait dit à Liv qu'elle était jolie en employant une manière aussi atroce de le faire.

— Laisse tomber. Je ne serai pas votre putain.

— Ta piété est touchante mais, si tu en as envie, ce n'est pas faire la putain, n'est-ce pas ? Tu l'as vu. Il est superbe. Tu bénéficieras de quelques à-côtés. Tu pourras profiter de lui, savourer la jalousie de toutes les femmes, avoir tout ce que nous t'offrirons…

— Je ne veux plus rien de vous.

— Tu aurais dû y penser avant de signer ton contrat. Mais c'est du passé.

Liv, si tu peux obtenir ne serait-ce qu'une seule rencontre en privé avec Gavin Guile, nous te donnerons le statut de bichrome. Approche-toi de lui, et nous t'offrirons des récompenses encore plus somptueuses. Mais, si tu me craches au visage, ta vie entière ressemblera à une pierre de l'enfer. J'ai les pleins pouvoirs sur ton contrat, et je n'hésiterai pas à m'en servir.

L'offre du statut de bichrome semblait terriblement généreuse pour une seule rencontre avec le Prisme, mais Liv comprenait bien la logique sous-jacente. Un Prisme faisait ce qu'il voulait, mais coucher avec une monochrome tyréenne semblerait d'un goût douteux. Un déclassement.

Avec une bichrome, en revanche, cala avait une certaine classe. En réalité, l'offre restait probablement généreuse, et pouvait accroître les soupçons de Gavin à leur égard, mais la récompense – avoir un espion proche du Prisme en personne – était si précieuse que les Ruthgariens étaient prêts à prendre le risque. Liv ne pouvait qu'accepter.

— D'ailleurs, reprit Aglaia, si tu es plus futée que je le pense, tu découvriras par toi-même qui a donné l'ordre de brûler Garriston. Tu découvriras qui est responsable de la mort de ta mère.

Chapitre 31

Gavin avait pourchassé des centaines de spirites, mais celui-ci semblait différent. La folie frappait tous les spirites différemment, mais les bleus se délectaient toujours de l'ordre et de l'organisation. Ils adoraient la dureté de leur luxine. La plupart finissaient par essayer de se recréer avec. Tous pensaient éviter la folie en se montrant prudents et malins, en réfléchissant bien à chaque étape. Mais que faisait un spirite bleu dans le désert le plus rouge des sept satrapies ?

Rondar Wit avait été affecté à l'une des plus petites cités côtières de Ruthgar. Marié, quatre enfants, il entretenait de bonnes relations avec son seigneur lige, qui avait attendu deux semaines avant de signaler sa disparition – nul n'aimait croire que la folie avait choisi de frapper l'un de ses amis.

Gavin avançait péniblement dans le désert. Il s'était brièvement arrêté chez l'un de ses contacts sur la côte, s'était habillé entièrement en rouge, s'était armé, et pensait encore pouvoir rejoindre le spirite avant la nuit. Pourtant, il était épuisé. Il avançait vite, mais ses bras, ses épaules, son ventre et ses jambes le lançaient. Sa volonté semblait épuisée. L'excès de luxine ne le rendait pas malade de lumière, mais il perdait de l'énergie et de la vigueur.

En approchant du sommet d'une dune, il s'arrêta pour ne pas se découper sur l'horizon, et créa une paire de longues lentilles. C'était généralement facile de suivre les bleus parce que, si intelligents qu'ils soient, la plupart n'arrivaient pas à être illogiques. Si on devinait où ils allaient, on savait qu'ils prendraient l'itinéraire le plus pratique. Gavin n'avait aucune idée de l'endroit où se rendait celui-ci, mais il suivait la côte. À moins que sa destination ne soit toute proche, le giist continuerait sans doute à descendre le littoral, restant assez loin pour éviter les fermes et les villes. Bien sûr, ce spirite avait commis une erreur en s'éloignant du désert pour aller plus vite et accéder à l'eau, et il avait été aperçu par un jeune berger gardant les bêtes efflanquées des nomades. Le garçon en avait parlé à son père, qui en avait parlé à tout le monde, y compris au contact de Gavin.

Pendant quelques jours, le spirite essaierait de s'éloigner autant que possible des nomades.

Gavin avait donc émis des hypothèses, créant du bleu pour penser de la même façon que le spirite. En supposant que celui-ci n'ait pas eu un cheval que le garçon n'aurait pas vu – et les chevaux avaient généralement horreur des spirites –, il ne pouvait guère dépasser une certaine vitesse dans le désert. Gavin avait déjà parcouru ce lieu, et, même s'il n'en avait pas une connaissance exacte, il savait qu'il existait plusieurs endroits où l'on devait décider soit de suivre la route côtière, soit de prendre un itinéraire de marchands traversant les Terres craquelées. Ces dernières étaient si traîtresses et si ravagées par endroits que l'on ne voyait même plus de piste. Gavin n'allait pas choisir entre l'une ou l'autre des possibilités. Il attendit à l'une des intersections.

Il attendit encore. Il déboutonna sa chemise, tira dessus, la reboutonna de travers, et la rentra dans son pantalon. Il attendit encore, créant des cristaux de feu infrarouge pour absorber la chaleur de son corps, observant les polyèdres minuscules se former, grésiller, puis partir en cendres. Toutes les dix minutes, il grimpait péniblement en haut de la dune pour scruter le désert.

Tandis que le soleil descendait, il aperçut la lueur révélatrice. Toute fatigue oubliée, il redevint l'épervier qui volait en cercles, attendant que la marmotte sorte juste un peu plus de son trou… Il ressentit l'habituel spasme de fureur noire. Il devait le tuer, le tuer tout de suite, sans écouter ses

mensonges, ses justifications, sa folie hautaine.

Non, pas cette fois. Il lui fallait d'abord écouter. La peau de ce giist était recouverte de luxine bleue. Ce n'était pas une simple armure mais une carapace. La chromaturgie transformait tous les magiciens, mais les spirites bleus étaient séduits par sa perfection. Ils voulaient échanger leur chair contre de la luxine. Celui-là était plus avancé dans cette entreprise que la plupart. Talentueux, sans doute, méticuleux et sûrement très doué. Il portait encore une chemise et un pantalon bleus, mais tous deux sales et déchirés, chose rare pour une personnalité de cette couleur. La créature pensait donc en avoir presque fini avec les nécessités vestimentaires, mais elle s'était convaincue de garder encore un peu ses habits, pour se protéger du froid dans le désert, ou par besoin éventuel d'un peu de bleu supplémentaire. Son visage, en revanche, était une merveille – ou une horreur, selon le point de vue.

La créature avait injecté de la luxine bleue sous sa peau même. Gavin avait déjà vu ça. Le procédé devait être suffisamment lent et soigneux pour éviter les infections ou les rejets mais, une fois commencé, il devait être achevé promptement. La peau perdait toute sensibilité et commençait à mourir dès qu'elle était séparée du corps ; le spirite avait donc commencé à se débarrasser de sa peau morte. Le front s'était ouvert, révélant un bleu turquoise sous les pelures du derme nécrosé. Le spirite avait recouvert ses yeux d'un dôme massif, des sourcils aux pommettes, afin de porter des lunettes bleues en permanence, mais le résultat ressemblait davantage aux yeux protubérants d'un insecte. C'était, Gavin l'avait toujours pensé, l'un des pires aspects des giists lorsqu'ils tentaient de se recréer. Si la peau mourait, les paupières aussi. Même si l'on arrivait à créer une fine membrane bleue chaque fois que l'on devait ciller – car ce n'était jamais une bonne idée de se frotter les globes oculaires avec du verre bleu –, on ne pouvait jamais fermer les yeux pour dormir. Or, même les spirites avaient besoin de repos.

Une heure plus tard, au moment où le soleil effleurait l'horizon, emplissant le désert d'une flamme magnifique, Gavin chaussa ses lunettes rouges d'emprunt, s'enveloppa du manteau de la même couleur, fit craquer une torche blanche au magnésium, et sortit à la rencontre du giist.

Le spirite fut parcouru de convulsions. Les bleus avaient horreur des surprises, d'avoir oublié quelque chose, de se retrouver face à un imprévu qui contrariait leurs plans. Mais il était aussi difficile de savoir ce qu'ils pensaient, la perfection bleue d'un visage de luxine les empêchant d'exprimer des émotions – que la magie coulant dans leurs veines leur retirait lentement.

La surprise ne dura qu'un instant. Le giist fonça droit sur Gavin, sa peau brûlant de bleu, les yeux littéralement incandescents, protubérants, illuminés de l'intérieur par une lumière bleue réfractée. Gavin jeta la torche sur le sable devant lui et ouvrit grand son manteau rouge, prenant position sur le flanc de la dune pendant que le giist chargeait.

Gavin passa sa main sur son baudrier et dégaina toutes les dagues de ses doigts de luxine rouge. Il fit un grand pas en avant, créant une dizaine de petits canons sur son bras. Puis il projeta celui-ci en avant, avec toute l'énergie accumulée dans son corps et la force de sa volonté. Les dagues devinrent des missiles d'acier, filant à une vitesse incroyable, les uns après les autres.

Le spirite fit jaillir un bouclier bleu à son bras gauche, qui s'épanouit, immense, pour arrêter la gerbe de feu qu'il attendait d'un créateur rouge équipé d'une torche. Mais les dagues le heurtèrent comme de la grêle sur un toit de tôle. Le bouclier se perça, se fissura, se fissura encore et craqua.

Trois dagues au moins le franchirent sans encombre. La première frappa le spirite à la joue, ricochant sur sa carapace. La suivante lui frôla le cou, et la dernière s'enfonça dans son épaule.

Le giist avait déjà commencé sa contre-attaque, pourtant. Il projeta son poing droit en avant, autour duquel se formèrent cinq lances énormes. Il visa le ventre de Gavin pour pouvoir l'embrocher même s'il esquivait de côté.

Celui-ci avait triché, bien sûr. Il avait créé une plate-forme sous le sable pour disposer d'un tremplin. Il plongea dans la dune, dans une glissade.

Le giist virevolta, lâchant ses lances pour créer une longue épée bleue. Il vit que Gavin avait perdu ses lunettes au cours de sa manœuvre. Un sourire agita son visage. La dague du Prisme lui avait ouvert la joue, et un pan de peau pendait, révélant un réseau entrecroisé de veines et de luxine bleue, mais la substance était fissurée et rompue au point d'impact ; du sang suintait des capillaires. La dague plantée dans son épaule gauche semblait gêner ses mouvements, mais la blessure n'avait rien de mortel.

— Vous, les rouges, dit le giist d'une voix éraillée, comme s'il n'avait pas parlé depuis un moment, quelle impulsivité ! Tu pensais m'avoir seul, juste parce qu'on est au crépuscule dans le désert ?

Gavin jeta un coup d'œil à ses lunettes tombées dans le sable, au-dessus de lui. Le giist les vit et leva son épée. La lame s'allongea de cinq mètres, assez pour fracasser l'objet, avant de se raccourcir.

— Vous devriez laisser le massacre des Libérés à votre Prisme, dit le giist.

« Les Libérés » ?

— On nous a dit que le Prisme était trop important pour s'occuper de toi, dit Gavin. On nous a dit qu'on devrait pouvoir faire son affaire à un spirite bleu, seul au milieu du désert. On nous a dit que Rondar Wit n'était pas si fort que ça.

Le giist se mit à rire :

— C'est censé me mettre en colère ? Je ne suis plus Rondar. L'empire du Prisme s'effondre au-dessus de ta tête, esclave. Rejoins-nous. Vois ce que c'est d'être libre. Il te reste, quoi, peut-être cinq ans ? Ça ne fait pas long, même pour un créateur de leur monde. Pourquoi mourir pour leur faux dieu ? Pourquoi mourir pour leurs mensonges ? Pourquoi mourir ?

Ce giist essayait de le… recruter ? C'était nouveau. Gavin gardait les yeux à demi fermés. Moins le giist les distinguerait, moins il risquait de remarquer leur étrangeté.

— « Leur faux dieu » ? répéta Gavin.

L'immortalité ?

Une luxine bleue gluante passa à l'intérieur des yeux insectoïdes, du coin interne jusqu'à l'extérieur. Il cilla.

— Enfin, tu ne crois pas à Orholam ? Es-tu complètement corrompu, ou juste stupide ? Si c'est Orholam en personne qui choisit le Prisme, comme le prêche la Chromerie depuis Lucidonius, comment pourrait-il y avoir deux Prismes en une seule génération ? Ou alors es-tu l'un de ces couards intellectuels qui évacue la question en l'appelant « un mystère », et prétend que les voies d'Orholam sont impénétrables ?

Qu'un spirite s'enfuie, c'était une chose : même les bleus n'étaient pas immunisés contre la lâcheté. Mais qu'il s'attaque à Orholam lui-même, c'était une hérésie qui mettait en cause les fondements du monde. Si l'on traitait Orholam d'imposteur, en ajoutant que tous les gens au pouvoir savaient la vérité, la Chromerie devenait le grand pourvoyeur de mensonges, un oppresseur qui vous volait, et non un ami qui avait besoin de votre aide pour soutenir ses efforts méritoires.

— Cela fait des années que je ne crois plus à Orholam, répondit honnêtement Gavin. Mais pourquoi échanger une superstition contre une autre ?

Le giist observa la chemise du Prisme, remarquant qu'elle était mal boutonnée. Bien. Pendant ce temps, il ne regardait pas ses yeux.

— On cesse de croire à des mensonges pour croire à la vérité, pas pour ne rien croire du tout.

Le roi Garadul a…

Laissant sa phrase en suspens, le spirite jeta un regard soupçonneux à Gavin. Il commençait à réfléchir.

— C'est le roi Garadul qui mène les Libérés ? demanda Gavin.

— Qui es-tu ? demanda la créature. Tu n'es pas nerveux. Mais tu devrais l'être.

Il arracha la dague de son épaule, referma la plaie et jeta l'arme. Il sortit un long pistolet à mèche et pommeau de son sac déchiré, et commença à le charger avec précision, de la manière étrange, rapide mais mécanique, qu'avaient parfois les spirites bleus. Il se servait de la luxine comme d'un prolongement de ses mains. Tige de luxine bleue, doigts de luxine bleue pour tenir la mèche lente, luxine bleue pour sortir la corne de poudre et la balle de plomb. La créature arracha du sable la torche encore brûlante, et la leva pour allumer sa mèche.

— Fou de rouge présomptueux ! dit-il en regardant la chemise déboutonnée de Gavin d'un air méprisant, il faut toujours payer un peu plus pour acheter une torche de sa propre couleur.

— C'est ce que j'ai fait, dit Gavin.

Le regard du giist vola de la torche blanche aux yeux de Gavin. Malgré la couche de luxine recouvrant les globes d'insecte, et le visage bleu figé, tout le corps du giist indiqua qu'il avait compris.

Avant qu'il eût pu réagir, Gavin bondit avec un hurlement de dément. Surpris, le giist perdit sa concentration sur la main de luxine qui tenait la torche.

L'appendice se désintégra, lâchant le brandon. Le giist n'oublia pas son épée ni son pistolet, cependant. Il leva la lame pour embrocher Gavin.

Créant des bâtons de parade bleus dans chaque main, Gavin écarta la lame, puis les mains du spirite. Il annihila les bâtons et créa encore. Une fine lame bleue jaillit de sa paume. Il s'approcha au plus près, entre les bras du spirite, au moment où le chien du pistolet retombait. Il enfonça la lame jusqu'à la paume dans la poitrine du giist, dont la carapace céda d'un coup.

D'un geste, Gavin lâcha le reste de la luxine bleue et rassembla les infrarouges les plus brûlants qu'il pouvait dans ses deux mains. Il serra ses poings enveloppés de flammes.

Le pistolet gronda puis tomba, inerte, de la main du giist.

Il recula en titubant, mais Gavin le suivit. Le Prisme frappa deux fois coup sur coup, main gauche contre œil droit, main droite contre œil gauche. Les yeux d'insecte cédèrent et fondirent, libérant une bouffée d'odeur de résine et de craie. Tout se passa si vite que le spirite ne put résister. Les bleus étaient lents à réagir quand ils découvraient que leurs présupposés étaient erronés.

Brisé, le giist s'affaissa, essaya de se relever, et retomba sur le sol. Malgré ses yeux totalement bleus et sans paupières, malgré sa peau brûlée et les réseaux de luxine bleue sous sa blessure à la joue, Gavin eut soudain l'impression qu'il redevenait humain.

Ces yeux étonnés au halo brisé.

Ce sang rouge, si rouge, qui coulait de sa poitrine.

Et soudain l'être ressemblait davantage à un homme qu'au monstre surpris par Gavin, penché sur le lit de Sevastian bien des années plus tôt, la fenêtre brisée derrière lui, la lumière luisant sur sa peau bleue et son sang rouge.

Gavin inspira profondément, mal à l'aise. Il l'avait arrêté, cette fois. Aucun innocent n'était mort. Il restait un geste de décence à accomplir, non parce que Rondar Wit le méritait, mais en dépit du fait qu'il ne le méritait pas.

— Tu as donné toute ta mesure, Rondar Wit. Ton service ne sera pas oublié, mais tes échecs sont oubliés, effacés, oblitérés. Je te donne l'absolution. Je te donne la liberté. Je…

— Dazen ! s'écria le giist, étreignant sa blessure dans une convulsion.
Gavin, stupéfait, oublia où il en était du rite funéraire.
— Dazen nous mène, et le Prince des Couleurs est son puissant bras droit.
Le spirite se mit à rire, du sang coulant sur ses lèvres fissurées.
— Dazen est mort, dit Gavin, l'estomac noué.
— La lumière ne peut être enchaînée, Prisme. Pas même par toi. C'est toi l'hérétique, non…
Les ténèbres de la mort se refermèrent enfin sur le spirite.

Chapitre 32

Kip eut à peine le temps de s'essuyer, d'enfiler un pantalon, une chemise sèche et de lourdes bottes de soldat – étonnamment, tout lui allait : apparemment, l'armée était habituée aux gros soldats – et de s'installer devant le feu avant l'arrivée de Poing-de-fer. Ses cheveux aux boucles fines étaient humides, mais autrement rien n'indiquait que l'officier sortait lui aussi d'un plongeon dans l'océan. Il portait un uniforme gris réglementaire, comme Kip, mais avec une étoile d'or à sept branches et deux barrettes sur le col, alors que le garçon n'avait rien.

— Debout, ordonna Poing-de-fer.

Kip se leva en se frottant les bras, dans un vain effort pour se réchauffer.

— Je croyais que vous étiez commandant de la Garde Noire. Pourquoi est-ce que vous portez un uniforme de capitaine ?

Poing-de-fer haussa à peine les sourcils :

— Alors, comme ça, tu connais les grades chroméries ?

— Maître Danavis m'a appris tous les grades militaires des sept satrapies. Il pensait…

— C'est bien. Tu as toutes tes affaires ? l'interrompit Poing-de-fer.

Kip rétorqua, fâché d'être interrompu avec condescendance… et de n'avoir aucune affaire :

— Je n'ai rien. Je n'avais déjà pas grand-chose pour commencer, et…

— Donc, la réponse est oui, lança Poing-de-fer.

Voilà donc ce qui attendait Kip.

— Oui, dit le garçon. Mon capitaine.

Le « capitaine » était légèrement sarcastique, mais Poing-de-fer haussa à peine le sourcil et lui jeta un regard totalement dénué d'humour. C'était un véritable colosse. Pas seulement grand, et même très grand. Il débordait de muscles. Intimidant. Kip détourna les yeux. Il s'éclaircit la voix, mal à l'aise :

— Je suis désolé que vous ayez dû plonger pour me récupérer. Je suis désolé de vous avoir fait perdre vos lunettes. Je vous rembourserai, je le promets.

Soudain, à sa grande horreur, Kip sentit des larmes jaillir de nulle part. *Par Orholam, non !* Mais le mouvement était aussi irrépressible que la marée.

L'estomac convulsé, il essaya de refouler ses sanglots, mais ils sortirent quand même. Il en avait tellement marre d'être faible. Il était le gamin incapable de tenir la corde qu'on lui mettait entre les mains. Il avait été incapable de quoi que ce soit. Il n'avait pas sauvé Isa quand elle avait eu besoin de lui. Il n'avait pas sauvé sa mère. Il n'avait pas sauvé Sanson. Il était impuissant et stupide. À chaque occasion qui lui avait été donnée d'agir, il avait paniqué. Sa mère avait eu raison à son sujet.

Une série d'expressions passèrent sur le visage de Poing-de-fer. Il leva maladroitement une main, l'abaissa, la releva, et tapota l'épaule de Kip.

Gêné, il dit enfin :

— Je peux en réquisitionner une autre paire.

Le garçon se mit à rire et à pleurer en même temps, pas parce que c'était drôle, mais parce que le colosse pensait que Kip sanglotait à cause de ses lunettes.

— Ça va aller, dit Poing-de-fer.

Il lui donna une tape sur l'épaule, ce qu'il pensait être un geste amical – sauf que ça faisait vraiment mal. Kip se frotta l'épaule et rit en pleurant de plus belle.

— Allons-y, dit-il en s'écartant, de crainte que Poing-de-fer n'utilise encore l'un de ses homonymes sur son épaule, ne laissant du garçon que des ruines fumantes.

Le soldat exprima un soulagement fugace.

— C'est presque aussi dur que de s'occuper d'une femme, hein ? dit Kip.

Poing-de-fer s'arrêta net :

— Comment…, commença-t-il. Tu es un Guile, hein ?

— Que voulez-vous dire ?

— Allons-y, dit Poing-de-fer d'un ton qui ne souffrait aucune discussion.

Kip n'hésita pas. Il ne savait pas ce que Poing-de-fer lui ferait au juste s'il lui désobéissait, mais il ne perdit pas de temps à y réfléchir. La peur fut plus rapide.

Dehors, Kip vit qu'on avait gréé un autre bateau à quai. Il frotta ses mains moites en contemplant la mer. Sous l'effet de la mi-marée, les eaux grossissaient et les vagues puissantes s'écrasaient sur les rochers de l'île.

Le bateau était un canot à voile qui n'avait même pas l'air aussi stable que le doris. Il était également plus petit. Kip sentit son estomac se nouer.

— Commandant ? dit l'un des hommes. Vous êtes sûr ? Je ne voudrais pas sortir même avec des marins expérimentés. En particulier si vous prenez le long chemin.

Kip ne vit pas le regard qu'ils échangèrent mais, l'instant d'après, il entendit le soldat répondre : « Oui, commandant. »

L'île du Canon se trouvait au milieu du courant qui passait entre le Petit Jaspe et le Grand Jaspe. La baie du Petit Jaspe était calme, protégée par une digue, mais Kip et Poing-de-fer se dirigeaient dans la direction opposée, contournant les trois quarts du Grand Jaspe pour atteindre sa baie.

— On ne va pas à la Chromerie ? demanda Kip.

Par-dessus la masse rocheuse de l'île du Canon, il distinguait le sommet de tours colorées.

— Pourquoi on ne peut pas aller à leur baie ? C'est plus près.

— Parce qu'on n'y va pas directement, répondit Poing-de-fer.

Il fit signe à Kip de monter à bord et lui tendit un aviron.

Les soldats poussèrent l'esquif et Poing-de-fer se mit à ramer vigoureusement. Kip fit de son mieux pour suivre la cadence du colosse, mais le bateau se mit presque aussitôt à tourner de son côté. Poing-de-fer ne dit rien, mais prit la place de Kip, rama un petit moment pour redresser le bateau, puis revint à son banc. Le commandant naviguait en travers des vagues. Kip avait le cœur au bord des lèvres en permanence. Les lames d'un mètre ou d'un mètre cinquante grossirent encore.

Soudain, au tiers du trajet, Poing-de-fer hissa leur petite voile.

— Garde le cap droit, aboya-t-il en tirant sur les cordes.

Kip s'agitait maladroitement d'un côté à l'autre, avec l'impression d'être un poulet sans tête. Le bateau avançait lentement, montant et descendant lourdement les vagues.

— Baisse-toi ! Baisse-toi ! hurla Poing-de-fer.

Kip obéit au moment précis où le vent tournait, faisant claquer la voile d'un bord à l'autre. La bôme fouetta l'air au-dessus de sa tête, frappant les drisses si violemment que Kip crut qu'elle allait se casser.

Par Orholam, ç'aurait pu être ma tête.

Le dinghy pencha dangereusement, même avec la voile hissée au tiers, et bondit en avant. Kip, qui venait juste de se remettre à genoux, fit une roulade et vint s'étaler dans l'eau froide et sale qui recouvrait le fond du bateau.

— Le gouvernail ! Prends le gouvernail ! ordonna Poing-de-fer.

Kip saisit le gouvernail et garda le cap pendant un long moment, alors que le dinghy était trop loin du vent – il prenait presque les vagues de plein fouet. Kip cligna des yeux à cause de l'eau de mer. *Pousse le gouvernail par là, tourne sur le point d'appui, là, et le bateau y va… Compris.*

La vague suivante passa sur le bastingage, au moment où Kip poussait ferme à bâbord. Une bourrasque expédia l'esquif encore plus loin au creux des lames, puis l'embarcation bondit, échappant à l'étreinte mortelle de la houle.

Kip poussa un cri de joie. Ils chevauchaient les vagues, les fendant parfois au lieu d'être à leur merci. Mais Poing-de-fer ne partageait pas l'exaltation du garçon. Il regardait le ciel. Il hissa un peu plus la voile et l'esquif accéléra, gîtant tellement sur bâbord que Kip crut qu'ils allaient se retourner.

En arrivant du côté ouest du Grand Jaspe, ils réussirent à se retrouver vent arrière. On aurait dit qu'ils volaient.

Poing-de-fer continuait à observer le sud, mais les nuages noirs semblaient s'y dissiper plutôt que s'y rassembler ; le temps d'arriver du côté abrité du Grand Jaspe, Kip vit à l'expression du garde qu'ils étaient hors de danger.

— On va vers le petit quai là-bas, droit devant, lui dit Poing-de-fer en hissant complètement la voile.

Kip passa devant des galères et des galéasses, des corvettes armées d'un canon unique pivotant, et des galions équipés de quinze canons de chaque côté. Ils restèrent à bonne distance pour ne pas gêner le flux constant de vaisseaux allant et venant dans la baie, et de barques conduisant les équipages à terre.

— C'est toujours comme ça ? demanda Kip.

— Toujours, répondit Poing-de-fer. La baie est trop petite, alors, pour recevoir le nombre de navires nécessaires aux flux commerciaux, il y a un système sophistiqué qui détermine qui passe en premier. Ça marche…

(Poing-de-fer observa un capitaine criant des jurons à un homme du port, planté sur le pont avec son boulier, et l'air particulièrement peu impressionné.)… la plupart du temps.

Kip, qui devait donner des coups de barre pour éviter les autres bateaux selon une étiquette maritime qu'il ne comprenait pas, n'aperçut qu'à peine la cité qui recouvrait l'île. Car, à en juger par ce qu'il voyait, elle la recouvrait bel et bien. Juste au-dessus de la plage, une muraille faisait le tour de l'île – sur des lieues et des lieues – mais elle n'arrivait pas à cacher la ville qui se dressait sur deux collines. Hormis quelques taches vertes – des jardins ? des parcs ? des terrains de résidences ? –, il y avait des bâtiments partout. Et des dômes bulbeux qui s'élançaient de toutes les directions, multicolores. Et des gens, plus de gens que Kip n'en avait jamais vu.

— Kip ! Kip ! À bâbord ! Tu avaleras les mouches plus tard.

Le garçon se força à détacher son regard de l'île et se tourna vers bâbord, évitant de justesse une galéasse. Ils passèrent sous le regard noir du maître d'équipage aux cheveux emmêlés, qui s'apprêtait à leur cracher dessus, mais qui, en voyant leurs uniformes, cracha sur son propre pont.

Ils arrivèrent en pleine mer et poursuivirent jusqu'à la côte orientale de l'île.

— Tourne par là, dit Poing-de-fer.

Kip vira vers un petit quai où étaient amarrées quelques barques de pêche.

Ils accostèrent et se dirigèrent vers la muraille. Kip essaya de ne pas s'en émerveiller, même si

c'était de loin la plus grande construction humaine qu'il ait jamais contemplée.

Poing-de-fer s'avança vers la grille d'un bon pas. Les gardes postés devant elle le regardaient, perplexes.

— Mon capitaine ? (Soudain ils écarquillèrent les yeux et le saluèrent vivement.) Commandant !

On ouvrit une petite porte dans la grande grille, et Poing-de-fer la franchit avec un bref salut de la tête. À l'intérieur, Kip fut subjugué par la ville au point de ne rien en saisir. La première chose qui le frappa, cependant, ce fut son odeur.

Poing-de-fer dut surprendre son expression, car il lui demanda :

— Tu penses que ça pue ? Tu devrais essayer une ville sans égouts.

— Non, répondit Kip en contemplant les centaines de gens dans les rues, les immeubles à deux ou trois étages qui se dressaient partout, les pavés usés par les roues sur une profondeur d'une main. C'est juste que… il y en a tellement.

Et il y en avait. Des odeurs de porc cuit, d'épices inconnues de Kip, de poisson frais, de poisson pourri, une légère senteur d'excrément humain et une autre, plus forte, de fumier de cheval et de bétail, et, par-dessus tout, l'odeur d'hommes et de femmes qui ne se lavaient pas.

Les gens s'écartaient spontanément devant Poing-de-fer, et Kip le suivait en essayant de ne heurter personne, tout en regardant tout le monde. Il y avait des hommes portant des *ghotras* comme Poing-de-fer, mais aussi vêtus de robes à carreaux et de couleurs criardes. Il y avait des Atashiens aux barbes impressionnantes : perles, nattes, sections naturelles de poils,[(vi)] puis d'autres perles et nattes. Il y avait des Ilytiennes vêtues de nombreuses étoffes superposées et aux chaussures presque pareilles à des échasses, qui les rehaussaient d'une tête. Et, partout, une débauche de couleurs. Toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, combinées de toutes les manières possibles.

Poing-de-fer regarda Kip, amusé.

— Ces soldats à la grille, dit le garçon pour essayer de faire oublier sa paysannerie au garde. Ce n'étaient pas vos hommes.

— Non.

— Mais ils vous ont reconnu, et vous ne les avez pas reconnus, et ils étaient vraiment excités de vous avoir vu.

Poing-de-fer regarda Kip d'un air sévère :

— Quel âge tu as, déjà ?

— Quin…

— Le commandant, répondit Poing-de-fer, comme si c'était la réponse à tout.

Kip pressa le pas.

— Allez, vas-y, c'est toi le génie, dis ce que tu as à dire, sourit Poing-de-fer.

« Le génie » ? Je n'ai jamais prétendu l'être. Mais c'était une bonne distraction. C'était un test. En fait, Poing-de-fer le mettait à l'épreuve depuis le début, comprit soudain Kip. En l'installant au gouvernail, pour voir comment il se débrouillerait, à quelle vitesse il s'adapterait, et s'il allait paniquer. Kip ne savait même pas comment il s'en était tiré.

Poing-de-fer était un commandant. *Un commandant, le commandant. Le commandant. Oh-oh.*

— Il y a une seule compagnie de Gardes Noirs, n'est-ce pas ? demanda Kip.

Comme la plupart des expressions de Poing-de-fer, celle-ci fut rapide et vite réprimée : un infime éclair dans ses yeux, suivi d'un bref rictus.

— Pas mal, même si je t'ai donné un sacré indice.

— Donc, vous êtes le seul commandant de la compagnie d'élite de la Chromerie. Ça fait de vous un général, quelque chose de ce genre ?

— Quelque chose de ce genre.

— Oh ! dit Kip. Donc je devrais sans doute être encore plus intimidé, pas vrai ?

Poing-de-fer se mit à rire :

— Non, c'est presque parfait, je crois.

— Pourquoi étiez-vous de garde sur ce rocher ?

— C'est un peu plus qu'un rocher.

Dit ainsi, c'était logique. La Garde Noire devait protéger les dignitaires les plus importants de la Chromerie, et un tunnel d'évasion secret, c'était quelque chose sur quoi il fallait veiller soi-même.

— Quand même, dit Kip.

Ils arrivèrent à une artère bien plus large et Poing-de-fer – le commandant Poing-de-fer – la prit en direction de l'ouest, à rebours de presque toute la circulation.

— C'est un service dont personne ne veut, soupira-t-il, donc c'est parfois utilisé comme châtiment. Disons que j'ai récemment déplu au Blanc.

— Ou alors, c'est une couverture pour sortir et vérifier l'entretien du tunnel, chuchota Kip.

— Sauf qu'un tunnel, c'est… un tunnel. Ne rends pas les choses plus compliquées qu'elles le sont, petit Guile. Hein ?

— Ah !

Poing-de-fer pouvait venir du côté de la Chromerie pour s'assurer que le tunnel était en état. Il n'avait pas besoin de sortir de l'île à la voile pour ça.

Quel génie je fais ! Gêné, Kip se hâta de poser une autre question, celle qu'il n'aurait pas dû poser.

— Alors, qu'est-ce que vous avez fait pour qu'il se fâche contre vous ? Le Blanc, je veux dire ?

— Il ? demanda Poing-de-fer.

— Euh… elle ?

Poing-de-fer s'arrêta devant une petite maison au dôme de cuivre oxydé, ouvrit la porte et fit signe à Kip d'entrer :

— Il y a à manger, du fromage et des olives dans la cuisine. Les latrines sont sur la gauche. Ton lit, au fond du couloir. Tu ne dois pas sortir jusqu'à ce que je vienne te chercher demain à l'aube.

— Mais nous avons franchi ces vagues énormes au lieu d'attendre, alors je… je pensais qu'on allait droit à la Chromerie.

— J'y vais.

— Pendant que je reste assis là toute la journée ?

— Quand tu verras ce que tu auras à faire demain, tu seras content de t'être reposé.

Là-dessus, Poing-de-fer se prépara à partir.

— Mais… qu'est-ce que vous allez faire ?

— Je vais essayer de regagner les bonnes grâces du Blanc.

Kip regarda la porte se refermer en grinçant des dents. La serrure tourna. Il était enfermé.

— Fantastique, dit-il à la porte. Je vais attendre ici. Ça tombe bien, j'avais du tournage de pouces en retard.

Il alla à la cuisine en grommelant, et fit un sort aux olives et au fromage.

Dix minutes plus tard, il dormait.

Chapitre 33

Karris s'éveilla sous une hutte de branches, couverte d'un manteau d'homme. C'était soit l'aube soit le crépuscule. L'aube, à en juger par la rosée sur le sol. Elle s'examina avec une efficacité militaire, remuant prudemment chaque membre et chaque doigt, évaluant ses capacités de mouvement, violent ou non. Ses doigts et ses orteils fonctionnaient correctement, mais elle avait des ecchymoses sur tout le flanc gauche.

Après avoir percuté du torse l'embrasure de la porte, elle avait sans doute atterri sur ce côté, parce qu'elle avait mal au tibia et au genou. Des écorchures dues au gravier ornaient sa hanche, et elle avait l'impression que son sein avait été frappé par erreur pendant une heure,(vii) et que son épaule… par Orholam, son épaule ! Elle pouvait respirer sans trop de douleur, cependant, ce qui signifiait qu'elle n'avait pas de côte cassée, du moins elle l'espérait, et elle pouvait encore bouger le bras, même si elle manquait de s'évanouir.

Son côté droit n'était pas indemne non plus. Elle avait de longues égratignures au bras correspondant et au ventre, quelques autres sur le dos, et son cou lui faisait mal, Orholam savait pourquoi. Elle s'était cogné tous les orteils du pied droit – elle ne s'en souvenait pas non plus – et son œil gauche était enflé, pas assez pour l'empêcher de voir, mais suffisamment pour paraître bien joli.(viii) Elle arborait aussi une écorchure au front, plusieurs bosses séduisantes, et… quoi encore, une coupure juste au bout du nez ?

Non, pas une coupure. Un bouton. Incroy… Un bouton ? Là, maintenant ?

Orholam m'en veut.

Toutes ses écorchures avaient été enduites d'une sorte d'onguent qui sentait les baies et les aiguilles de pin. Quelqu'un se râcla la gorge à côté d'elle :

— Il y a encore de la pommade à votre droite. Je me suis occupé des coupures les plus… visibles.

Ce qui voulait dire, pensa Karris, que Corvan ne l'avait pas dénudée.

— Merci, grogna-t-elle. Qu'est-ce qui s'est passé, là-bas ?

— Mis à part ce qui est évident ? demanda sèchement Corvan.

— Dans l'église, au sous-sol. Je n'ai jamais vu de luxine rouge qui ne brûlait pas proprement. Si vous l'aviez créée de travers, elle aurait dû s'évaporer, pas former une croûte. Et qu'est-ce que c'était, ce truc dans lequel vous étiez ?

Karris s'assit et grimaça. Sa cheville lui faisait mal, elle aussi. Aïe, quand se l'était-elle tordue ? Évitant d'y penser, elle tâcha de se rappeler tout ce qu'elle savait de Corvan Danavis. Il avait été un rebelle, bien sûr, mais avant de prendre le parti de Dazen c'était un descendant de l'une des grandes familles ruthgariennes. Pendant presque un siècle, Ruthgar et la Forêt de Sang avaient vécu en paix dans la plus étroite des alliances. Les familles nobles de Ruthgar concluaient des mariages avec les grandes familles de la Forêt de Sang qui détenaient des terres des deux côtés du Grand Fleuve.

D'autres peuples avaient commencé à parler des deux pays comme ne faisant plus qu'un, unissant les Plaines Verdoyantes et la Forêt de Sang en une même nation, Forêt-Verte. Le Péché de Vician avait mis un terme à cela, et une génération avant la guerre du Faux Prisme, les deux pays

étaient connus sous le nom des Plaines de Sang. Si une bonne chose était sortie de la guerre du Faux Prisme, c'était qu'elle avait donné à Gavin le pouvoir de mettre enfin fin à l'interminable conflit larvé qui opposait Ruthgar et la Forêt de Sang.

Corvan était un produit de ce conflit. Né dans une famille de guerriers, affublé d'un nombre impossible de frères (huit ? dix ?), il en était le dernier survivant, si les souvenirs de Karris étaient exacts. Elle se rappelait à peine de lui avant la guerre du Faux Prisme. C'était juste un autre Ruthgarien issu d'une vieille famille qui s'était soudain retrouvée sans le sou, avec guère plus que ses belles armes et ses beaux vêtements sur le dos. C'était un monochrome, en outre, donc il ne pouvait guère espérer s'enrichir dans d'autres contrées. Il avait aussitôt rejoint Dazen, dès le début de la guerre, comme tant d'autres jeunes seigneurs dépossédés qui avaient tout à y gagner.

Karris était alors âgée de quinze ans, et elle ne se rappelait rien de Corvan à titre personnel. Ce qui, pensait-elle, n'était guère étonnant, avec toute l'attention que lui portaient les frères Guile. Corvan avait servi comme simple conseiller pendant une bonne partie de la guerre mais, vers la fin, Dazen l'avait nommé général. Karris avait entendu le commandant Poing-de-fer attribuer à Gavin le mérite d'avoir gagné la guerre – sans pour autant traiter Corvan d'incompétent, bien au contraire. Le commandant Poing-de-fer disait que si Corvan Danavis avait été général pendant toute la guerre, les armées de Gavin n'auraient même pas tenu jusqu'à la bataille de Roche Scindée. Poing-de-fer ajoutait que, si le général Danavis ne s'était pas rendu sans condition après cette bataille, il y aurait peut-être encore des guérillas en cours dans la moitié des sept satrapies. L'élégance de Corvan face à la défaite avait convaincu ses hommes de rentrer chez eux.

Karris plongea les doigts dans le bol d'onguent tout en jetant un regard à son interlocuteur, qui sembla perplexe. Elle commença alors à soulever sa longue chemise d'une main, et il comprit. Il détourna les yeux en se raclant la gorge. Karris frotta vivement les écorchures de sa poitrine, tout en réfléchissant.

Avec un tel passé, la jeune femme se serait attendue à voir une barbe grise. Or ce Corvan Danavis avait la quarantaine et avait dû se raser un jour ou deux auparavant. Il avait la peau plus claire que la plupart des Tyréens, mais bien plus sombre que celle des pâles Forestiers de Sang, malgré ses quelques taches de rousseur sur les joues. Ses yeux étaient bleus – ce qui n'était pas étonnant, vu la quantité invraisemblable de rouge qu'il avait pu créer. Le halo de luxine ne couvrait que la moitié de ses iris – encore moins que Karris, alors qu'il avait sans doute douze à quinze ans de plus qu'elle.

On distinguait des reflets roux dans ses cheveux, plus ondulés que bouclés.

Le général avait été également célèbre pour sa moustache rousse, qu'il taillait de près, sauf aux deux extrémités, qui pendaient sous son menton, parsemées de perles rouges et or. Il s'agissait peut-être d'un autre Corvan Danavis, ou de quelqu'un qui avait pris son nom en espérant profiter de sa bonne réputation.

— Ils nous sont tombés dessus avant qu'on comprenne ce qui se passait, dit Corvan. J'avais conseillé au village d'envoyer un gars ou deux au service militaire mais, même moi, je ne m'attendais pas à ce genre de représailles. Le roi Garadul n'est pas venu nous donner une leçon à nous, mais au reste de Tyrea. Des gens comme lui, je n'en ai rencontré qu'une fois dans ma vie.

Le général Delmarta, le Boucher de Ru, devina Karris.

— Vous avez vu la pyramide ? demanda-t-elle en revenant vers lui.

Corvan Danavis se figea, sa bouche agitée d'un tic nerveux. Il se tourna vers Karris, de nouveau froid et maître de lui-même. Sans une trace de luxine rouge pointant dans ses yeux, ce qui témoignait d'un contrôle stupéfiant pour un créateur de son âge.

— J'ai rassemblé tous ceux que j'ai pu et je les ai emmenés à l'église.

Dans l'espoir que les hommes de Garadul respectent un édifice sacré ?

— C'est le bâtiment le moins inflammable de la ville, dit Corvan en réponse à cette question muette. Nous avons combattu, nous avons perdu. Les Delaria et les Sworrin n'ont pas réussi à ouvrir la porte du sous-sol, et j'étais trop occupé à me battre. Peut-être que je n'aurais pas dû, en fait. Je pense que la chromaturgie n'a fait qu'attirer davantage de soldats. Ils nous ont écrasés sous le nombre. J'ai battu en retraite à la cave.

— Seul ?

Corvan parut étonné de la question :

— Tous les autres étaient morts.

Sauf la jeune famille, à moins de dix mètres de l'escalier. Corvan s'était-il vraiment battu, ou bien s'était-il immédiatement réfugié au sous-sol en verrouillant la porte derrière lui, condamnant les autres habitants à périr par le feu ? Les soldats avaient emporté leurs morts, et l'incendie avait détruit la plupart des traces de combat dans le temple ; Karris ne pouvait donc pas avoir de certitude.

— Et c'est là que vous allez me dire comment vous avez utilisé la luxine la plus inflammable pour échapper à un incendie, dit-elle.

— Savez-vous pourquoi vous soufflez sur la flamme quand vous allumez un feu de camp ? demanda Corvan. (Il poursuivit sans attendre la réponse.) Parce que le feu a besoin de respirer. Je suis un monochrome, dame Blanc-Chêne. Nous sommes obligés d'être plus créatifs que des quasi-polychromes comme vous.

— Dites-moi ce que vous avez fait, c'est tout, l'interrompit Karris.

Comment savait-il qu'elle était presque poly ? Elle se demandait encore si c'était même possible qu'il s'agisse du vrai général Danavis. Dans ce trou perdu ? Et issu d'une famille de la Forêt de Sang ? Ses yeux et ses taches de rousseur attestaient de cet héritage, mais cette couleur de peau ? Bien sûr, il avait grandi dans une famille noble, et qui élevait ses fils pour la guerre.

La combinaison parfaite d'un créateur guerrier était la peau sombre et les yeux bleus. Même un teint caramel était de loin préférable à la pâleur des Forestiers de Sang, pour donner au combattant une fraction de seconde supplémentaire avant que ses adversaires sachent quelle couleur il allait utiliser. C'était donc possible. Des familles nobles mariaient certainement leurs fils et filles pour de moins bonnes raisons que l'amour. Quand la survie pure et simple était en jeu, la crainte qu'un enfant ne ressemble pas aux natifs de son propre pays passait à l'arrière-plan.

— Quand je me suis retranché au sous-sol, reprit Corvan, je savais qu'ils viendraient me chercher, alors j'ai recouvert toutes les surfaces de luxine rouge. J'ai scellé totalement la pièce et me suis également recouvert de luxine. Quand les soldats sont entrés, j'ai fermé la porte derrière eux et l'ai incendiée. Cette déflagration a englouti tout l'air de la pièce, tuant le feu et les soldats.

Voilà pourquoi la luxine rouge avait laissé des résidus plutôt que de brûler proprement. Par manque d'air.

— Et les tubes ? demanda Karris.

Elle se rappelait être tombée sur des tubes dans sa chute.

— Ils sortaient de la pièce. Pour que je puisse respirer.

— Pourquoi n'êtes-vous pas parti après les avoir tués ?

— Parce que, répondit Corvan en la foudroyant du regard, si je n'attendais pas que le dernier brandon se soit consumé, je risquais de faire exploser toute la pièce. Vous l'avez peut-être remarqué lorsque vous avez apporté des tisons incandescents avec vous et que vous avez effectivement tout fait sauter.

Ah.

— Pourquoi le roi Garadul lève-t-il une armée ? demanda Karris. Pourquoi maintenant ?

— Pour affirmer son autorité, j'imagine. C'est un nouveau roi, il veut montrer son inflexibilité. Pourquoi serait-ce plus compliqué ? Rask Garadul a toujours été un sale petit enfoiré.

— Si vous êtes vraiment Corvan Danavis, vous venez de me mentir, dit Karris.

Un général tel que Corvan se serait penché sur les stratégies possibles de Garadul. Et un général aussi brillant en aurait déjà envisagé une dizaine.

Corvan se tut. Il semblait presque content :

— Ainsi, la petite Karris Blanc-Chêne est devenue grande, dit-il. Elle est dans la Garde Noire, et elle espionne pour la Chromerie.

— De quoi parlez-vous ? s'écria Karris, suffoquée.

— La seule question, c'est : qui veut vous tuer, Karris ? Non seulement vous êtes encore plus repérable que moi à Tyrea, avec vos cheveux blonds et votre peau claire, mais en plus ils vous envoient vous, entre tous ? Vous ? Ici ?

— Et pourquoi pas ? Je suis venue pour fouiller le désert du Sud, trouver des rouges…

— Assez, Karris. Ne nous sous-estimez pas. Je suis au bas mot l'ennemi de votre ennemi. Vous êtes venue ici chercher des renseignements. Je vous les donnerai, mais pas si vous me mentez. Si vous affrontez ces gens sans vous être préparée, vous mourrez.

Il aurait pu la tuer dans l'église, comprit Karris. Il aurait également pu l'abandonner et laisser l'incendie se charger de l'achever. Corvan avait une réputation de loyauté, même parmi ses ennemis, et elle devait apprendre ce qu'il savait. Elle fit un geste d'apaisement et grimaça. Ah, ce bras gauche lui faisait horriblement mal.

— Et pourquoi ne pourrais-je pas être là, moi ? demanda-t-elle.

— Avez-vous la moindre idée de ce qui est arrivé à tous les hommes et femmes qui se sont battus pour Dazen ? demanda Corvan.

— Ils sont rentrés chez eux.

— C'est toujours plus dur pour les perdants de rentrer. Les armées de Dazen étaient hétéroclites. Beaucoup de mauvais hommes, et quelques bons à qui on avait fait du tort.

— Comme vous, l'interrompit Karris d'un ton sarcastique.

— Je ne parlais pas de moi. L'idée, c'est que pas mal d'entre nous ne pouvaient pas rentrer chez eux. Certains sont allés à Havre-Vert ; les Abornéens ont accepté quelques petits groupes, et les Ilytiens prétendaient être prêts à accueillir tout le monde, mais la seule chose qu'ils aient jamais donnée à quiconque, ce sont des oreilles fendues.

Karris frissonna. C'était ainsi que les Ilytiens marquaient leurs esclaves.

Avec des ciseaux chauffés au rouge, ils fendaient presque à moitié l'oreille gauche de l'esclave. Le tissu cicatriciel empêchait le pavillon de se recoller, et les asservis étaient donc faciles à reconnaître.

— Certains d'entre nous ont eu plus de chance, poursuivit Corvan. Pendant les quelques mois de la guerre, nos armées ont ravagé ce pays de long en large ; les gens d'ici n'ont aucune raison d'aimer les soldats, qu'ils soient d'un côté ou de l'autre. Nous avons rasé des villages entiers. Ceux qui ont été épargnés n'étaient plus habités que par de jeunes enfants, des vieillards et quelques femmes. La plupart des villes avaient horreur des militaires, et quand d'anciens soldats ont essayé de rester par la force, le satrape Perses Garadul, le père de Rask, les a anéantis. Mais quelques édiles ont compris que pour rebâtir il faudrait des hommes. L'alcaldesa de Rekton en faisait partie. Elle a choisi deux cents soldats et nous a laissés rester. Un bon choix. Quelques bourgs voisins ont fait de

même. D'autres anciens de l'armée, bien sûr, se sont fait brigands, et même Perses Garadul ne pouvait tous les poursuivre.

— Comment avez-vous pu rester ? demanda Karris. En tant que général, vous aviez une grande part de responsabilité dans ce qui était arrivé à ce pays.

— Ma femme était tyréenne. Nous nous étions mariés quelques années avant la guerre. Elle se trouvait à Garriston quand… la ville a brûlé. L'une de ses servantes a survécu, a sauvé notre fille, et me l'a ramenée. Je me retrouvais donc avec une enfant d'un an, et l'alcaldesa m'a pris en pitié. Quoi qu'il en soit, les gens d'ici ont un souvenir de la guerre un peu différent de celui qu'en ont les sujets de Gavin.

Ce n'était pas foncièrement étonnant, étant donné qu'ils avaient hérité de toute la merde.

— Ils s'en souviennent comme d'une guerre menée pour une femme, ajouta Corvan d'un ton neutre.

— C'est… c'est ridicule ! bafouilla Karris. *Orholam, pitié !*

— Par ici, nos artistes vous adorent. Non pas qu'on en ait beaucoup de talentueux, mais la beauté exotique à la peau claire et aux cheveux ardents met encore les artistes en transe, qu'ils soient bons ou mauvais. La plupart des hommes n'oseraient croire que vous étiez cette femme – on vous représente généralement dans une robe de mariée, parfois déchirée – mais Rask possède à coup sûr des tableaux de peintres doués qui vous ont vue en vrai.

— Ce n'est pas ce qui s'est passé, dit Karris.

— Mais cela fait une bonne histoire.

— Une *bonne* histoire ?

— Une bonne tragédie. Bonne au sens d'« intéressante ». Pas « heureuse »… Je n'arrive pas à croire que vous n'êtes pas au courant, dit Corvan en se raclant la gorge.

— Il n'y a presque plus de Tyréens sur les Jaspes. Et personne ne me parle de cette période.

Corvan faillit dire quelque chose, mais il se retint. Il reprit enfin :

— La question est donc : qui vous enverrait, vous, chez notre nouveau roi Garadul, sachant qu'il vous reconnaîtrait certainement ? Et qu'espérait-on en vous remettant entre ses mains ?

Le Blanc. Le Blanc m'a trahie ? Pourquoi ?

Chapitre 34

La matinée tirait déjà en longueur. Gavin s'était levé à une heure pénible pour atteindre la côte à l'aube, puis avait ramé dès qu'il avait pu capter les premiers rayons du soleil. Arrivé sur l'île du Canon, il avait effectué un trajet désagréable dans le tunnel secret, dont il avait émergé claustrophobe, sale, suant, courbaturé et fatigué. Pourtant, cet effort était nécessaire ; après ce que lui avait dit le spirite, il n'avait pas d'autre choix.

Le passage débouchait dans la Chromerie, à l'intérieur d'un débarras inutilisé du troisième sous-sol. Un placard quelconque était posé au fond de l'une des pièces, et contenait une porte secrète au fond. Gavin prit une lanterne à un crochet, actionna le briquet et constata avec plaisir qu'il s'allumait aussitôt. Il lâcha la luxine qu'il tenait ; elle tomba sur le sol en deux flaques et se dissipa rapidement. Inutile de terrifier ceux qu'il croiserait. Gavin se glissa dans le placard.

La porte secrète se ferma silencieusement derrière lui. Il ouvrit la porte de l'armoire… de quelques centimètres seulement. Elle était bloquée. La lumière de la lanterne ne passant que par l'entrebâillement, il ne pouvait voir quel était le problème. Il glissa ses doigts dans la fente. Il sentit un morceau de bois poli, lisse et droit, et d'autres encore, juste dessus. Des chaises.

Eh bien, c'était ça le problème d'une porte ultra-secrète cachée dans un débarras inutilisé, non ? Parfois, les gens y voyaient juste une remise abandonnée et pensaient qu'ils pouvaient s'en servir pour se débarrasser de leurs affaires…

Avec un soupir, Gavin posa la lanterne et poussa la porte de l'épaule. Plus fort, et encore plus fort. Le panneau s'écarta de quelques centimètres supplémentaires, puis ne bougea plus, bloqué par les piles de chaises.

Gavin créa une hampe verte à l'extrémité de laquelle il attacha un bout de luxine rouge qu'il alluma avec de l'infrarouge. Il fit passer cette petite torche par la fente, bien en hauteur. Il jeta un coup d'œil au-dehors.

La pièce entière était pleine de meubles, comme si on avait dégagé une dizaine de salles de classe et de salons pour tout mettre là. *Par Orholam !*

Gavin grogna. Le seul espace libre se situait au niveau du sol. Pour sortir, il fallait ramper entre les pieds des chaises et des tables.

Il n'y avait rien d'autre à faire. À moins de vouloir allumer un incendie en créant une grande quantité de magie, et détruire tout ce qu'il y avait dans la pièce juste pour pouvoir sortir – ce qui n'était pas terriblement discret –, Gavin allait devoir essuyer le sol. Fabuleux ! Laissant sa torche se désintégrer, il se mit à ramper.

Dix minutes plus tard, il se redressa. Il n'essaya pas de nettoyer les saletés sur ses habits. Cela n'aurait pas servi à grand-chose. Il était boueux de poussière, tant il y en avait, sans parler du sol humide, de la sueur et de ce qu'il avait récolté sur les chaises et les tables. Il écouta à la porte une minute entière, sans rien entendre.

Il se glissa dans le couloir, puis ferma le battant derrière lui. Il souffla sur sa lanterne : l'endroit était bien éclairé, même à trois étages en dessous du niveau de la mer. Les rayonnants cerise (les étudiants rouges de la deuxième à la quatrième année) avaient pour rôle d'alimenter les lampes en luxine. Le débarras était judicieusement situé au bout de l'un des longs couloirs. Quelques mètres

plus loin, Gavin se baissa pour prendre l'ascenseur du fond.

Les ascenseurs desservaient toute la Chromerie, y compris les esclaves et les mats, les nouveaux étudiants. Ils étaient donc entièrement mécaniques.

Dès que l'on entrait dans la cabine, une balance indiquait le contrepoids nécessaire. Si un créateur décidait d'en utiliser moins, il devait hisser une partie de son poids sur une corde. S'il choisissait un contrepoids plus lourd que lui, il pouvait s'avérer difficile de s'arrêter au bon étage. Un ascenseur central était utilisé par les groupes et pour les charges les plus lourdes, mais il en existait d'autres plus petits. En outre, chaque groupe d'élévateurs comportait de nombreux orifices et des cordes pour que les ambassadeurs n'aient pas à attendre que des dizaines de nouveaux montent en classe.

Gavin saisit l'avant-dernière corde. Par discrétion, il ne pouvait prendre la dernière ; cela dit, si quelqu'un le reconnaissait, il se demanderait pourquoi il ne prenait pas l'ascenseur réservé aux gens de son rang – dans les deux cas, l'anonymat n'était pas garanti. Gavin créa un frein, régla le levier au double de son poids et libéra l'appareil.

Il s'envola à grande vitesse. Même s'il était à une profondeur importante sous terre, les ascenseurs étaient bien éclairés. Au sommet de chaque puits se trouvaient des orifices donnant sur l'extérieur, équipés de miroirs d'Atash extrêmement polis. Ceux-ci envoyaient une lumière naturelle dans les cages d'ascenseur tant que le soleil était visible. L'ajustement des miroirs, toutes les quelques minutes, était un autre des amusements confiés aux mats et, tous les soirs, ils devaient actionner la manivelle pour remettre les contrepoids en place. Gavin se rappelait l'avoir fait, lui aussi. Ce n'était pas son souvenir le plus agréable.

L'ascenseur ne montait pas jusqu'à ses appartements tout près du sommet, bien sûr. Ce serait bien trop pratique – ou, comme préféraient le dire les Gardes Noirs, trop peu sécurisé. Aucune raison de donner aux assassins un accès direct au Prisme, ou à une autre personne d'importance. Après avoir traversé la moitié de la Chromerie à toute allure, filant devant des étudiants, des maîtres, des serviteurs et des esclaves, si vite qu'ils n'avaient aucune chance de voir qui était si pressé, Gavin tira le frein.

Il s'arrêta en haut de la cage et sortit devant le poste de garde qui protégeait l'étage. Il y avait là quatre hommes, des gardes normaux, pas des Gardes Noirs. Ils levèrent les yeux de leur partie de dés d'un air coupable.

Apparemment, ils n'avaient entendu le sifflement de la corde qu'au dernier moment. Bouche bée, ils contemplèrent Gavin Guile en personne, sale, en sueur – face à eux.

— Je vais vous dire, confia Gavin en coinçant le levier de frein dans sa ceinture. Vous n'avez rien vu, et moi non plus.

Il jeta un regard éloquent aux dés et aux pièces de monnaie éparpillés sur la table. Ce devait être ennuyeux de garder l'ascenseur à un étage aussi élevé, mais le luxeigneur Noir ne serait pas ravi d'apprendre que ses hommes jouaient pendant le service.

Les quatre têtes opinèrent d'un même geste. Gavin entra dans l'ascenseur adjacent, et prit sa position habituelle. Cette fois-ci, il choisit une vitesse plus humaine.

Deux Gardes Noirs surveillaient l'ascenseur à l'étage de Gavin, et ceux-là ne jouaient pas aux dés. Ils clignaient à peine des yeux. Tous deux étaient en position, lance à la main, lunettes sur les yeux.

Ceux-là prenaient leur service au sérieux.

Ils le saluèrent et se mirent vivement au garde-à-vous, la lance sur l'épaule, puis reprirent leur position d'un mouvement fluide. Gavin les dépassa et se glissa dans sa chambre. D'une légère dose

d'ultraviolet, il éclaircit la pénombre pour y voir plus clair. Il tira une sonnette près de son bureau et se dirigea vers sa baignoire. Il allait devoir faire preuve de beaucoup de diplomatie, aujourd'hui – mais, surtout, il allait devoir rendre visite à son frère, et il était impensable d'apparaître débraillé devant Dazen. Cela pourrait être interprété comme un signe de faiblesse. Gavin ouvrit le robinet, vérifia la température de l'eau et la chauffa avec de l'infrarouge.

Il allait se déshabiller quand la porte s'ouvrit sur Marissia, son esclave camériste. Elle avait été capturée pendant la guerre entre Ruthgar et les Forestiers de Sang. Comme la plupart des gens de son peuple, elle était rousse à taches de son, les yeux couleur de jade. Karris avait du sang de ce pays dans les veines. Gavin n'avait jamais cru que c'était par coïncidence que l'esclave camériste qui lui avait été allouée était une jeune et jolie fille de la Forêt de Sang. Le Blanc avait sans doute espéré assouvir certains de ses appétits qui avaient provoqué tant de troubles avant la guerre. Cette fille était même arrivée vierge à son service, dix ans plus tôt ; le Ruthgarien qui l'avait capturée s'intéressait plus à l'or qu'à la chair fraîche.

Marissia l'aida à ôter ses vêtements sales et les mit en tas pour les emporter à la lessive. Gavin entra dans son bain.

— J'ai des messages pour vous, annonça-t-elle. Êtes-vous prêt à les entendre ?

Gavin lui fit signe d'attendre, puis se glissa en soupirant dans l'eau chaude.

Des messages, des requêtes, à peine le temps de penser.

— Convoque au plus vite une réunion de tout le Spectre. Quand penses-tu que ce sera possible, Marissia ?

La servante avait déjà dénoué sa robe, qu'elle fit passer par-dessus sa tête, ainsi que sa camisole, les pliant et les plaçant à côté de la baignoire. S'il y avait un talent que Marissia n'avait pas développé au cours de ses dix années passées au service de Gavin, c'était celui d'oublier le reste du monde quand elle avait la possibilité de coucher avec le Prisme. Elle prenait son bain avec lui, lui faisait l'amour s'il le désirait, mais sans jamais mouiller ses cheveux, puis ramassait sa robe parfaitement pliée, l'enfilait en un instant et se tournait vers sa tâche suivante. Marissia avait de nombreuses qualités dignes d'éloge, mais « s'abandonner à l'instant » ne figurait pas parmi celles-ci.

— Les luxeigneurs Bleu et Jaune sont sur Grand Jaspe, aujourd'hui, dit-elle en prenant un gant et du savon. Le Jaune a de la famille en visite et il se cache dans l'une des tavernes. Le Noir travaille à son registre et insulte tout le monde à une lieue à la ronde, et le Rouge est sans doute en cuisine. Pour ce que j'en sais, les autres se trouvent à leur place habituelle sur Petit Jaspe.

Si jolie qu'elle fût – et le Blanc l'avait visiblement choisie parce qu'elle ressemblait à Karris –, le plus étonnant chez Marissia était sa compétence.

Elle savait tout sur le bout des doigts. Gavin avait pris grand soin de gagner totalement sa loyauté, sachant qu'il ne pourrait lui cacher le secret de l'existence de son prisonnier – pas éternellement – et sachant bien que le Blanc l'avait envoyée pour l'espionner.

Gavin avait eu un choix simple à faire : laisser une série d'esclaves parader dans ses appartements, et s'en débarrasser rapidement en espérant qu'elles n'aient pas eu le temps de découvrir son secret, ou gagner complètement la loyauté d'une seule servante. Karris n'aimait pas Marissia, mais elle l'ignorait. Ç'aurait été dix fois pire si Gavin avait accueilli une nouvelle esclave tous les mois – et, ce faisant, il aurait sans doute permis à des espionnes de toutes les familles nobles de fouiller sa chambre et de rapporter les détails les plus intimes de sa vie aux sept satrapies.

Par ailleurs, en son absence, Gavin avait besoin de quelqu'un pour jeter du pain au prisonnier.

Quoi qu'il en soit, le Blanc avait montré un goût impeccable en choisissant Marissia. Au bout de dix ans, Gavin connaissait aussi bien son corps que le sien, mais c'était encore une joie d'admirer

ses courbes minces. Elle se glissa dans la baignoire à son côté, et commença à lui laver le dos et les épaules.

— Ce soir, alors, après dîner. Dites au Blanc que je souhaiterais la voir dans une heure.

— Oui, seigneur Prisme. Y a-t-il autre chose avant que je vous transmette les messages ?

— Vas-y.

— Votre père souhaite vous parler.

Gavin grinça des dents :

— Il devra attendre.

Il leva un bras pour que Marissia lui frotte l'aisselle.

— Et le Blanc souhaite vous rappeler que vous avez promis d'enseigner à cette classe d'ultraviolets à votre retour.

— Ah, merde !

Comment savait-elle seulement qu'il était rentré ?

— Désirez-vous que je vous lave les cheveux, seigneur Prisme ?

Gavin aurait vraiment eu envie de profiter de Marissia et de se détendre dans un bain chaud avant le soir, mais il avait des choses à faire avant de parler avec le Blanc, avant de retrouver le Spectre au grand complet, et certainement avant de rencontrer son père.

— Pas le temps, dit-il en essayant de réprimer la panique qui montait en lui, sa respiration oppressée à la pensée de ce qui l'attendait.

Elle lui savonna la poitrine, son corps tiède glissant contre son dos. Elle était douce, réconfortante. Cela suffit presque à le détendre. Elle l'embrassa à cet endroit du cou qui lui donnait toujours des frissons, et fit glisser ses ongles sur ses pectoraux enduits de savon, sur son ventre, puis plus bas. Elle l'embrassa de nouveau dans le cou, et hésita. Une question muette.

Il émit un son plaintif :

— Non. Pas le temps pour ça non plus.

Jusqu'à quel point le connaissait-elle ? Souvent, quand il n'y avait pas temps pour une réunion ou une autre obligation, il y en avait quand même pour ça.

Souvent ? Presque toujours.

Elle le saisit sous l'eau, hésita encore un instant, comme si elle pensait : « tes lèvres disent non, mais il y en a un autre qui dit oui, oh s'il te plaît ! » mais elle lui déposa un nouveau petit baiser dans le cou, et entreprit de le rincer.

— Vous m'avez beaucoup manqué, seigneur Prisme, murmura-t-elle.

Elle finit et sortit du bain :

— Je vais préparer vos habits.

Elle s'essuya rapidement, puis, la serviette nouée autour de sa taille, se dirigea vers un placard pour choisir ses vêtements.

Il l'admira un moment, puis se reprit.

Je ne vais pas pouvoir enfiler mon pantalon si je reste dans cet état.

Après avoir préparé les vêtements de Gavin, Marissia revint au moment où il sortait du bain, mais il lui fit signe de partir. Il se sécherait seul aujourd'hui. La servante s'habilla le temps qu'il fallut à Gavin pour s'éponger le torse. Puis elle sortit.

Une fois vêtu, Gavin ouvrit le petit placard de service, prit avec précaution les piles de linge sur les étagères, et se dirigea vers un autre meuble dans lequel il les rangea méticuleusement. Il enleva alors les étagères et les glissa dans un coin à l'autre bout de la pièce, dégageant un espace dans le placard, à hauteur de poitrine. Le processus était lent, mais personne ne devait jamais

découvrir son secret. Si quelqu'un venait ici en son absence, la chambre devait simplement avoir l'air vide. Une fouille ne devait rien révéler d'inhabituel. Cela valait bien le temps passé et l'incommodité.

Gavin créa une planche bleue et verte de la taille de ses pieds et de la largeur de ses épaules, avec un trou au milieu. Puis, fourrant une torche au magnésium dans sa ceinture, la planche à la main, il se pencha et entra dans le placard. Il ferma la porte derrière lui. Le sol émit un cliquetis. Pour protéger son secret, le mécanisme avait été conçu pour ne s'ouvrir qu'une fois la porte refermée. Penché, il décrocha la corde suspendue à un crochet, la passa dans le trou de la planche et l'enroula à sa ceinture. Il posa la planche au sol et fit glisser ses pieds dans les fentes prévues à cet effet. Il s'était inspiré des ascenseurs de la tour, en simplifiant ce système parce qu'il n'avait personne pour l'entretenir, et pas de place pour les contrepoids.

De simples cordes plongeaient dans le noir, accrochées en hauteur à une poulie.

Le moment terrifiant était venu. Gavin inclina encore le sol… et tomba comme une pierre dans les ténèbres.

La poulie grinça, mais ses protestations suraiguës cessèrent presque aussitôt. Gavin tomba sans la moindre résistance. De plus en plus vite. Il tira la torche bleue et la rompit sur sa jambe. La cage d'ascenseur, qu'il avait lui-même taillée dans le cœur de la Chromerie, faisait à peine un mètre et demi de large. Il n'y avait rien d'autre à voir que la pierre lisse taillée et la corde actionnée des deux côtés sur la poulie.

Il prit le frein à corde dans sa ceinture, mais ce mouvement inclina la planche fixée à ses pieds, frottant un côté du mur. La planche remonta, et il heurta la roche de l'autre côté. Le frein lui échappa des doigts – et tomba sur sa planche. Il se précipita pour la rattraper. Raté. Il leva les genoux, le dos frottant contre le mur lisse, et saisit l'objet.

Il se releva lentement, prit le crochet, attacha la planche au frein, et le lança sur les cordes qui filaient. Il serra vivement le frein, parfaitement conscient que s'il ne freinait pas rapidement, il risquait de toucher le fond de la cage à une vitesse incroyable mais que, s'il freinait trop fort, au contraire, il pouvait casser sa planche – ou ses jambes.

Les membres tremblant sous l'effort pour rester debout tandis qu'il décélérait rapidement, il passa devant cinq grosses lignes blanches peintes sur les murs. C'était un avertissement : il était presque au fond. L'instant d'après, il en vit quatre. *Encore trop vite*. Trois. Deux.

D'accord, pas trop mal. Un.

L'atterrissage fut d'une rudesse étonnante. Il partit naturellement en roulé-boulé pour accompagner l'impact – ce qui ne marcha pas très bien, car il ne lui restait plus de mou sur la corde. Il culbuta sur le dos et roula sur sa torche. Elle le brûla aussitôt sous sa chemise.

Gavin bondit sur ses pieds avec un jappement. Heureusement, le vêtement n'avait pas pris feu. Il examina les méchantes brûlures rouges sur ses côtes.

Très douloureuses, mais pas très graves. Il se détacha de l'ascenseur.

La pièce au fond du puits ne faisait que quatre mètres de côté. Gavin n'en vit rien. Guidé par la lumière bleue de sa torche, il se dirigea vers un mur de la même couleur. Sous son toucher, celui-ci devint translucide, mais il n'y avait rien derrière. Pas encore. Lentement, très lentement, la pièce d'en face quitta son emplacement et s'aligna face à lui.

C'était la plus grande œuvre de Gavin. Il l'avait construite en un mois frénétique, y investissant toutes ses connaissances. Pourtant, chaque fois qu'il invoquait la chambre bleue, il en avait le souffle coupé. Comme aujourd'hui. La pièce se levait et tournait à une lenteur suffisante pour que l'homme à l'intérieur ne sache même pas qu'il bougeait.

D'un autre côté, cela obligeait Gavin à attendre cinq minutes sans rien faire. Peut-être la cellule serait-elle vide, aujourd'hui. Par Orholam… Le Prisme se sentait oppressé. La pièce était trop petite. Il n'y avait pas d'air.

Respire, Gavin, respire. Tartine-toi d'une bonne couche de nonchalance.

Le globe lisse de la cellule apparut enfin derrière la paroi translucide, devant Gavin se tenait un homme qui lui ressemblait beaucoup, en plus mince, moins musclé, plus sale, les cheveux plus longs.

— Salut, mon frère, dit Gavin.

Chapitre 35

— Tu vois, dit Poing-de-fer, voilà comment tu dois être présenté à la Chromerie. À l'aube, et à marée haute.

Il était arrivé avant le lever du jour pour réveiller Kip, qui s'était demandé si c'était le matin ou le soir. Le garçon avait peu à peu retrouvé ses repères, tandis que le commandant le faisait se presser dans les rues moins encombrées, pour finalement s'arrêter en haut d'une colline.

— On l'appelle le Lys de verre, dit Poing-de-fer. C'est un nom bien doux pour ce que c'est, mais l'acier n'est pas transparent, après tout, pas vrai ?

Du sommet de la colline, la Chromerie ressemblait, à première vue en effet à une sorte de fleur. Six tours formaient un hexagone autour d'un donjon central. Comme Petit Jaspe s'élevait du sud au nord, les tours les plus éloignées de Kip semblaient se dresser plus haut, alors qu'elles étaient toutes de la même taille. En outre, chacune était complètement transparente du côté sud. Le pont complétait cette imagerie florale, si on pouvait l'appeler un pont.

Ce dernier, qui reliait Grand et Petit Jaspe au-dessus de l'océan, était vert, pareil à la tige d'une fleur, filant droit vers les tours flamboyantes et les murailles bulbeuses et inclinées. Il n'était pas seulement vert… il ne s'appuyait sur rien. Il reposait là, à la surface de l'eau. Il ne flottait pas, car il ne bougeait pas avec les vagues, et la mer était agitée d'un côté et bien plus calme de l'autre.

— Pourquoi en vert ? demanda Kip, tâchant de réveiller son cerveau. Cette couleur n'était-elle pas flexible ?

— C'est du bleu renforcé de jaune. C'est pour ça qu'il a l'air vert, expliqua Poing-de-fer, avant de se diriger vers le pont.

Kip s'empressa de le suivre, toute fatigue disparue. Il avait du mal à marcher et à gober les mouches en même temps.

— Du jaune ? demanda-t-il. Comment est-ce que ça marche ? Le Pr… euh, mon oncle ne m'a rien dit sur le jaune.

Poing-de-fer fit peser sur Kip un regard lourd comme une enclume. Il ne répondit rien, même quand le garçon se tut, marchant tranquillement au côté du colosse d'un air plein d'espoir, mais sans plus l'ennuyer. Poing-de-fer répondit enfin :

— Ai-je l'air d'un maître d'école ?

— Je me disais que, sans vos lunettes bleues, vous n'êtes pas si bon que ça au combat, dit Kip. (*Arrête, crétin ! Non…)* Donc, vous pourriez avoir une autre utilité.

Le commandant de la Garde Noire se tourna sèchement vers Kip. Celui-ci avala péniblement sa salive. *Ta fracture du crâne, tu l'auras méritée, Kip. Tu l'auras bien cherchée.*

Un petit sourire apparut sur le visage du commandant, comme par inadvertance. Il éclata de rire :

— Quand Orholam distribue les cerveaux, les premiers servis passent en dernier pour ce qui est du bon sens, hein ?

— Hein ? fit Kip. Ah, oui.

Il attendit patiemment, croyant que sa plaisanterie lui vaudrait une réponse sur la luxine jaune, mais Poing-de-fer n'ajouta rien. Le petit sourire pervers sur son visage révéla au garçon que l'homme

savait qu'il attendait sa réponse, et se taisait seulement parce qu'il ne voulait pas aborder un autre sujet. Mais Poing-de-fer n'allait pas lui donner le plaisir de lui fournir une explication. La force grassouillette contre la masse inamovible.

Quelques minutes plus tard, ils arrivèrent sur – ou plutôt, dans – la tige du Lys, et Kip oublia ce qu'il voulait demander. Le pont était totalement couvert d'une luxine bleue si fine qu'elle semblait presque aussi transparente que le verre. Pourtant, sous leurs pieds, le sol brillait. Kip lança un regard à Poing-de-fer :

— Tu peux me regarder autant que tu veux, je ne t'apprendrai rien de plus, dit le colosse.

— Vous serez mon guide, alors ?

— Non.

— Un hôte poli ?

— Hon-hon.

Un connard ? Kip faillit le dire, puis il remarqua une nouvelle fois à quel point Poing-de-fer avait de gros bras. Il referma la bouche et se mit à bouder.

— Tu voulais dire quelque chose ? demanda Poing-de-fer.

— Votre nom… c'est courant, chez les Pariens ?

— Poing-de-fer ? À ma connaissance, je suis le seul.

— Ce n'est pas ce que…

Ah, il plaisantait. Poing-de-fer sourit :

— Tu veux dire, de prendre un nom qui nous décrit ? C'est très courant. Certains utilisent notre ancien langage, mais les gens de la côte – mon peuple – se servent de mots que les étrangers peuvent comprendre. Les Ilytiens le font aussi. Et toute la Chromerie, dans une moindre mesure. Gavin Guile n'est presque jamais appelé empereur Guile ou Prisme Guile. On l'appelle juste le Prisme. Orea Pullawr est juste le Blanc. Beaucoup de gens pensent que les noms qui ne veulent rien dire constituent la vraie énigme.

— Des noms qui ne veulent rien dire… comme Kip ?

Poing-de-fer haussa les épaules.

Merci beaucoup.

Les foules qui se dirigeaient vers le Petit Jaspe pour la journée ne semblaient même pas remarquer la merveille sous leurs pieds. Le pont, large de vingt mètres, en faisait environ trois cents de long, d'une île à l'autre. Sa surface, d'une texture légère, ne l'empêchait pas d'être transparent, mis à part la poussière. Kip voyait l'eau juste en dessous, à moins de trente centimètres, se gonfler ou se creuser au rythme des vagues.

De plus, ils se trouvaient du côté où la mer était grosse. Ici, apparemment, on circulait sur la droite, contrairement à Rekton, et les flots s'écrasaient donc sur la luxine juste à côté de Kip. Ce qui rendait le jeune homme, qui avait été battu et fouetté par ces mêmes eaux, plutôt nerveux. Personne d'autre ne semblait y prêter attention.

Soudain, au moment où Kip et Poing-de-fer arrivaient au milieu du pont, Kip aperçut une vague monstrueuse. Au moment précis où elle atteignait la passerelle, creux contre creux, crête contre crête, la vague se dressa. Elle s'élevait largement jusqu'à mi-hauteur du pont. Kip inspira profondément et se prépara au choc.

En entendant le petit rire de Poing-de-fer, le garçon comprit qu'il avait fermé les yeux. Il les rouvrit à temps pour voir les derniers restes de la vague glisser sur le tube, inoffensifs. La passerelle n'avait ni gémi ni tremblé, ni même senti la puissance de la vague qui venait de déferler sur elle.

Quelques passants eurent un sourire entendu. Apparemment, l'effet de surprise ne durait guère.

— C'est pour ça que mon… euh, mon oncle voulait que j'arrive par ici.

— En partie, certainement. Chaque fois que nous avons à traiter un récalcitrant, roi, satrape, reine, satrapette ou seigneur pirate, nous les faisons passer à marée haute. C'est une façon gentillette de leur rappeler à qui il ont affaire.

« Une façon *gentillette* » ?

La vague suivante déferla sur le pont, et bientôt même les creux dépassèrent le bas de la passerelle. Au moment où Kip et Poing-de-fer quittaient la tige, elle était à moitié submergée. Incroyable. Kip n'avait pas grandi au bord de la mer, mais il savait qu'une marée aussi forte, aussi haute et aussi rapide était inhabituelle. Il se demanda si la magie n'y était pas encore pour quelque chose. L'ouvrage n'avait même pas frémi. Quelle façon *gentillette* !

Le pont s'était incurvé avant qu'ils en descendent sur la rive, mais Kip n'avait enfin plus d'yeux que pour la Chromerie.

Les deux premières tours, à droite et à gauche en arrivant sur Petit Jaspe, étaient plus proches l'une de l'autre que les deux du fond, soit pour renforcer la muraille près de l'énorme grille, là où elle avait le plus de chances de subir une attaque, soit…

Ah oui. C'est à cause de la lumière.

Dès que Kip eut compris cela, tout devint logique. La Chromerie entière était conçue pour optimiser l'exposition au soleil. Bâtie sur une pente, elle permettait à la lumière d'atteindre les niveaux inférieurs des tours septentrionales et de la cour. Les deux premières tours de l'hexagone, plus rapprochées, ne projetaient pas d'ombre sur leurs consœurs arrière. Le choix du « verre » pour les murailles du nord et le côté nord des tours permettait à toutes les pièces orientées dans cette direction de disposer d'un ensoleillement maximal, tandis que les pièces du sud bénéficiaient de murs opaques, offrant plus de confort et d'intimité. Kip imagina que les gens sujets au vertige devaient se sentir mal dans certains appartements de la Chromerie : pour réduire la place qu'elle occupait au sol, et contribuer à sa forme de lys épanoui, toutes les tours étaient penchées vers l'extérieur, sauf celle du milieu. Ce n'était pas non plus une coïncidence : malgré l'inclinaison, tous les étages étaient bien à plat. Peut-être que la Chromerie avait besoin d'un espace supérieur à celui de l'île, et que la seule manière de l'obtenir était de prolonger les tours au-delà du Petit Jaspe. Peut-être l'avaient-ils fait simplement parce qu'ils en avaient la capacité…

Par utilité ou commodité, un réseau de passerelles translucides reliait chaque tour à ses voisines. Un passage lumineux encerclait le donjon central à mi-hauteur, avec deux accès, avant de rayonner vers les autres bâtiments. Kip vit que ces passages fermés étaient remplis de gens qui se déplaçaient d'une tour à l'autre. Il était certainement bien plus rapide, pour se rendre à un sommet, de passer directement par là, plutôt que de descendre l'escalier et de traverser la cour centrale avant de remonter. Mais l'effet visuel de la construction persistait. Autour du bâtiment principal, pareil à une fleur, l'espace était dégagé.

— Chaque couleur possède sa tour, expliqua Poing-de-fer.

— Je croyais que vous n'étiez pas guide, lâcha Kip.

S'il n'avait pas tellement détesté la douleur, il se serait mordu la langue pour de bon.

Poing-de-fer se contenta de le regarder.

— Désolé, glapit Kip. (Il s'éclaircit la voix et reprit d'un ton plus assuré.) Euh, désolé, je veux dire.

Poing-de-fer le regardait toujours, impassible.

— Laissez-moi deviner, poursuivit Kip, mal à l'aise, pour détourner le regard intense de Poing-de-fer.

Il désigna la tour à gauche de la grille dont ils approchaient, puis, en suivant le soleil :

— Infrarouge, rouge, orange, jaune, vert et bleu. Bleu comme la dernière tour, juste à droite de la grille.

— Bien deviné, accorda Poing-de-fer à contrecœur.

— Alors, pourquoi dans tout ça les ultraviolets sont les seuls à se retrouver penchés, le cul en l'air ? demanda Kip.

— Pardon ? fit Poing-de-fer d'une voix étranglée.

— Vous savez bien, dit Kip.

Quoi ? Le commandant haussa son sourcil droit.

— Comme pour recevoir la fessée, quoi, précisa Kip. Ils sont punis ?

— Tu ne sais pas de quoi tu parles, dit Poing-de-fer.

Kip ouvrit la bouche pour demander ce que cela signifiait dans ce cas, mais il comprit que le commandant ne lui répondrait pas.

— Il n'y a jamais assez d'ultraviolets pour remplir une tour entière, et ils créent toujours mieux en hauteur. La qualité de la lumière est meilleure pour eux, et une bonne majorité de leur travail concerne directement le Blanc. Donc, ils habitent la tour du Prisme, près du sommet.

Ils se dirigèrent vers les grandes portes, en compagnie de centaines de gens qui venaient travailler ou vaquer à leurs affaires. Les battants, couverts d'or frappé,(ix) étaient ouverts : Kip ne fit qu'entrevoir les scènes et les personnages qui y étaient représentés. Les murs, cependant, étaient une merveille à eux seuls. La luxine bleue était manifestement leur élément principal, mais elle pouvait être plus ou moins sombre, et elle semblait avoir été mélangée à du jaune. Pour la renforcer ? Probablement, car le pont entier était constitué de ce mélange. Chaque mur de l'hexagone était différent, cependant. Il y avait des motifs bleus, jaunes et verts partout, sans même parler des tours. Leur côté nord était presque entièrement transparent, pour une exposition maximale au soleil, mais le reste était conçu pour indiquer quels étaient leurs propriétaires, afin que même un œil novice puisse reconnaître à qui appartenait quel bâtiment. Et pour frimer, aussi.

Chaque surface de la tour bleue était taillée comme s'il s'agissait d'un saphir géant ; la bâtisse entière luisait de ses mille surfaces, quel que soit l'angle de vue. La tour infrarouge, sur sa fondation de bleu, jaune et vert entremêlés, semblait être en train de brûler. Des flammes illusoires léchaient la luxine sur trois à cinq mètres, projetant parfois des étincelles ou des flammèches encore plus haut. Le reste de la tour paraissait pris dans des remous, comme l'air au-dessus d'un feu.

Kip trébucha en arrivant dans la cour centrale. Il regarda ses pieds. De grandes rainures zébraient le sol en un large arc qui reliait les portes, mais ces dernières ne se fermaient pas en glissant, elles tournaient sur des gonds, comme des portes normales. Perplexe, Kip interrogea Poing de-fer du regard.

— Fleur de verre, dit le soldat.

— Hein ?

— Qu'est-ce que font les fleurs ?

Elles sont jolies ?

— Euh…

— Par rapport au soleil, précisa Poing-de-fer, l'air heureux d'avoir coincé Kip.

— Elles s'ouvrent ?

— Et comment ce serait possible avec un groupe de bâtiments ?

Kip y réfléchit, puis abandonna.

— Ce ne serait pas possible, dit Poing-de-fer.

— Ah, alors…

— Essaie encore.

— Ça vous arrive, de répondre directement aux questions ? demanda Kip.

— Seulement à mes supérieurs.

Ce qui était une réponse directe. Kip plissa le nez, trop intimidé par Poing-de-fer pour le lui faire remarquer, mais l'esquisse de sourire sur les lèvres du colosse lui montra qu'il le savait.

— Les fleurs suivent le soleil du matin au soir, expliqua Poing-de-fer, peut-être en guise d'excuse.

Kip regarda à nouveau les rainures, tandis qu'ils s'approchaient de la tour centrale. Avant d'en atteindre l'entrée, la route s'élargissait brutalement – à tel point qu'elle formait un vaste croissant donnant directement contre la muraille.

— Vous voulez dire qu'il y a tout qui tourne ?

C'était la seule explication logique, comprit Kip. Si les bâtiments étaient tous transparents du côté nord, ils ne profitaient d'un ensoleillement maximal qu'en milieu de journée. Si tout le complexe tournait, cela durait de l'aube jusqu'au crépuscule. Mais faire *tout* tourner ? Impossible !

— Nous arrivons, dit Poing-de-fer.

Kip reporta son attention sur la porte. Immense et argentée, elle était aussi sobre que le reste était ornementé.

Deux gardes la flanquaient, en armure-miroir complète, armés chacun une épée et portant un mousquet à mèche presque aussi grand qu'eux.

— Commandant Poing-de-fer, le saluèrent-ils.

— Enfin, dit Poing-de-fer en poussant Kip à l'intérieur. Tu vas faire la connaissance de la Broyeuse.

Chapitre 36

Les entrevues avec Dazen constituaient toujours un entraînement à la ruse.

L'anxiété de Gavin ne se dissipa pas à la vue de son frère. Il aurait dû le tuer des années plus tôt. Comme ç'aurait été plus simple. Comme cela pouvait l'être encore. Tout ce qu'il avait à faire, c'était cesser de lui jeter du pain. Et voilà, problème résolu. Gavin y pensait chaque matin qui suivait une nuit blanche. Mais c'était son frère. Il ne l'avait pas tué dans la folie du combat, comment pourrait-il le tuer de sang-froid ? Sept années, sept objectifs.

Trois fois à présent, il avait ajouté « Tout dire à Karris » à la liste. Pas seulement qu'il l'aimait. Cela aussi. Que Dazen n'était pas mort, qu'il était là. Que tant de choses reposaient sur des mensonges. Elle méritait de le savoir ; elle ne le saurait jamais. Parce que, si elle était au courant, cela pourrait leur apporter réconciliation et bonheur – ou alors, démarrer une nouvelle guerre qui consumerait les sept satrapies.

— Salut, mon frère, répéta Gavin.

L'air frais portait une trace immanquable de parfum de résine et de pierre.

Gavin se prépara à la riposte. Son frère, après tout, était un Guile lui aussi.

Et, contrairement à Gavin, il n'avait rien à penser d'autre qu'à ce qu'il dirait à son frère la prochaine fois qu'il viendrait lui rendre visite. Ça, bien sûr, et un plan d'évasion. Au bout de seize ans, la plupart auraient renoncé, mais pas un Guile. C'était leur héritage : une foi absolue et aveugle dans leur suprématie sur les autres. Merci, père.

— Qu'est-ce que tu veux ? demanda Dazen, la voix rauque de ne pas parler assez.

— Savais-tu que, pendant la guerre, j'avais engendré un bâtard ? Je l'ai découvert il y a un mois. Ça m'a surpris, mais il arrive toutes sortes de choses pendant la guerre, n'est-ce pas ? Karris était furieuse, bien sûr. Elle a refusé de partager mon lit pendant trois semaines, mais… eh bien, la réconciliation a été tellement bonne que j'ai presque envie de me disputer encore avec elle.

Gavin leva les yeux en souriant, comme s'il savourait un souvenir intime.

Avec un Guile, il fallait multiplier les mensonges. Dans les récits que Gavin racontait à son frère au fil des ans, il s'était créé une vie parallèle. Karris et lui étaient mariés, mais n'avaient pas d'enfant – un crève-cœur lancinant, et une source de conflits avec Andross Guile, qui voulait que Gavin écarte Karris pour se trouver une femme qui lui donnerait un héritier. Le Prisme ne distillait ces détails qu'à contrecœur, obligeant son frère à faire un effort pour les découvrir. Puis, à chaque visite, Gavin pouvait révéler d'autres informations, pour voir si de tels mensonges rendaient son frère perplexe ou narquois.

Dazen eut un vilain sourire :

— Qui était-ce, alors ? Connais-tu seulement son nom ? Avait-elle une preuve ?

Il tendait des perches, espérant que Gavin lui donnerait des explications sans rien en échange. Et, si Gavin le faisait, il le soupçonnerait de mentir.

Mais le Prisme poursuivit :

— Son visage le prouve bien assez. Il est l'image même de Sevastian.

Dazen pâlit :

— Ne mêle pas Sevastian à tes mensonges, espèce de monstre. N'essaie même pas.

— Nous avons adopté le garçon. Son nom est Kip. C'est un gentil gamin.

Futé. Talentueux. Un peu gauche, mais il grandira.

— Je ne te crois pas.

Dazen avait l'air écœuré. Il ne le croyait peut-être pas, mais il n'en était pas loin.

— Qui est la mère ?

Gavin répondit d'un air indifférent :

— Lina.

— Tu mens ! gronda Dazen en frappant la luxine bleue qui les séparait. Karris n'aurait jamais accepté le bâtard de cette catin !

C'était une vraie colère, après seize années passées à baigner dans cette paisible lumière bleue ; une émotion profonde, brûlante, et trop spontanée pour être jouée.

Ce qui donna trois indications à Gavin. Mais mieux valait atteindre certains buts par des voies détournées.

— Elle possédait un écrin en palissandre, reprit-il, de cette longueur environ. Sais-tu ce qu'il y avait dedans ?

Devant l'expression de Dazen, Gavin sut qu'il venait de commettre une erreur. Son frère rejeta la tête en arrière ; stupeur, perplexité, espoir, et, finalement, il éclata de rire. C'était une joie véritable. Dazen riait et riait encore, secouant la tête, se roulant dans sa propre hilarité. Il s'appuya contre la luxine bleue qui les séparait, mais d'un air naturel, confiant.

— Voilà ce qui m'ennuie plus que tout le reste, dit Dazen. Plus que ta trahison. Plus que tes assassinats. Plus que ta cruauté de m'avoir emprisonné ici au lieu de me tuer. Plus que de m'avoir volé Karris. Plus que tout le reste ensemble. Comment se fait-il que personne ne l'ait remarqué ?

— Nous n'allons pas revenir là-dessus, le cadavre, siffla Gavin. Tu ne veux pas négocier, parfait. Je m'en vais.

— C'est moi qui négocie. Dis-le-moi, et je te dirai tout sur la dague.

« La dague » ? Dazen avait délibérément lâché ce détail. *Oh, merde !* Gavin avait négligé quelque chose. Sa gorge se noua. Il avait du mal à respirer, et encore plus de difficultés à conserver son sang-froid.

Il n'y avait personne d'autre ici. Nul ne les entendrait s'il le disait à haute voix. Ce n'était même pas une nouveauté. S'il obtenait des renseignements nouveaux contre des anciens, il ne perdait pas à l'échange. Pourtant, c'était son impression.

Gavin se racla la gorge :

— Mon nom est Dazen Guile, et je t'ai volé ta vie.

— Comment y es-tu arrivé, Gavin ? Et comment personne n'a-t-il pu le remarquer ?

J'ai pris tes vêtements et je suis sorti vaillamment des flammes à Roche Scindée. *J'avais le visage tuméfié après notre combat. J'avais déjà pris tes cicatrices, je m'étais coupé les cheveux comme toi. J'ai commencé à donner des ordres, tout simplement, et tes gens sont devenus les miens.*

— J'ai fait le connard égoïste, et tout le monde m'a pris pour toi, dit-il d'un air faussement nonchalant.

Le prisonnier se mit à rire, sans prêter attention à la seconde partie de la phrase.

— Bon, c'est un début. Ça va mieux, pas vrai ? On dit que la confession est bonne pour l'âme.

Dazen – Gavin ! – gronda :

— Alors… cette dague.

— C'est ma vengeance, petit frère, dit le prisonnier. C'est la douce musique de la victoire.

C'est le dard dans la nuit. La sécheresse dans tes os. Les nuits blanches et les terreurs. C'est ta mort et ma liberté, Dazen. C'est la fin de tous tes mensonges.

— Mais apparemment je n'ai entendu que le début des tiens, ricana Gavin.

Son frère mentait. Il mentait forcément. Il essayait juste de l'inquiéter. Il était enchaîné, pas stupide. Enfermé, pas édenté.

Le vrai Gavin se mit à rire :

— Non, tu vois, la beauté de ce plan, c'est que je n'ai pas besoin de mentir. Qu'est-ce que tu vas faire, petit frère ? Tu n'as pas le cran de m'affamer. Non, tu attendras juste que ça vienne tout seul. La mort tirera son épée et tu resteras planté là à ne rien faire. Tu as toujours été comme ça. (Il rit de plus belle.) Je n'ai rien d'autre à te dire. Va-t'en.

Dazen tremblait. Chacun de ces mots le blessait plus profondément. La fois où Rodin, le frère aîné de Karris, avait juré de le battre, et où Dazen était resté là à attendre, sans vraiment croire que Rodin le ferait – jusqu'à ce qu'il soit trop tard. Les cauchemars horribles que faisait Dazen, enfant, et dont se moquait son aîné, Gavin. Et même sa peur d'être rejeté, comme Dazen l'avait toujours détestée ! Qu'Orholam l'emporte ! Gavin avait toujours compris les failles de son armure. Dazen se reprit.

C'était lui Gavin, désormais. Le masque devait être partout en place, même dans ses propres pensées. Permanent. Dazen appartenait à une autre vie.

« Dazen », c'était à présent l'épave de l'autre côté de la luxine. Dazen, c'était le pauvre salaud qui essayait de le mettre en colère pour que Gavin le tue.

C'était tout. Un prisonnier faible et terrifié. Une coquille vide. Il s'efforçait de provoquer Gavin pour qu'il le tue, parce qu'il n'avait pas le courage de se suicider. C'était tout.

L'homme que Gavin avait été aurait tué le prisonnier, pour en finir. À la guerre, Dazen s'était montré impitoyable. Il adorait le fracas des armes, les torrents de sang. Contrôler les autres hommes. Il écrasait ceux qui se dressaient contre lui. Mais, désormais, il était Gavin, et il ne se laisserait plus entraîner là-dedans. Il ne donnerait pas cette satisfaction à son frère.

— Eh bien, dit Gavin. C'était un plaisir, comme d'habitude, mais il se fait tard… (Bien sûr, il était à peine midi, mais il aimait que le vrai Gavin se demande jusqu'à quel point il avait perdu ses repères dans cette oubliette.)

… et Karris a envie, ce soir. J'ai dû lui promettre de ne pas la faire attendre.

(*Ça, c'est pour l'avoir trompée en me laissant payer les pots cassés, espèce de salaud !)* Donc, je te souhaite une bonne soirée, Dazen.

— Tes mensonges ne me trompent déjà plus, Dazen. Tu ne te demandes qu'une chose : qui est déjà au courant, et quels plans sont ourdis contre toi. Fais de beaux rêves.

— Il y a pire que se réveiller d'un cauchemar pour se retrouver dans les bras de la femme qu'on aime. Se réveiller dans une cellule, par exemple. Fais de beaux rêves toi aussi, mon frère.

Gavin toucha le verre qui s'assombrit. La cellule commença sa rotation, retournant dans la terre avec une infinie lenteur.

Gavin s'appuya sur la muraille froide, tachant de calmer son cœur battant.

Il n'avait pas perdu au change ; il avait appris des choses de son frère.

D'abord, celui-ci avait bel et bien trompé Karris. Kip était bien le bâtard de Gavin. Ensuite, Gavin avait connu la mère du garçon – et ce n'était pas une prostituée. Si elle l'avait été, il aurait dit « Karris n'accepterait jamais le bâtard d'une catin ». Or il avait dit « *de* cette catin », ce qui était une insulte, pas une description. Enfin – à moins d'être bien, bien plus malin que Gavin ne le pensait, ce qui était possible –, le vrai Gavin ne recevait toujours pas d'informations de l'extérieur.

Voilà pourquoi Gavin avait mis tous ses mensonges au passé : la découverte de Kip ; un mois à ne pas partager la couche de Karris ; des décisions déjà prises sur l'éducation du garçon. Si quelqu'un d'extérieur lui avait transmis des nouvelles, le prisonnier serait resté perplexe devant cette disparité chronologique – qu'il n'aurait pas pensé être un mensonge, puisqu'elle semblait gratuite. Gavin ne pensait pas que son frère aurait exprimé son étonnement, bien sûr, mais il espérait qu'il l'aurait alors vu dans ses yeux. Il n'avait rien remarqué.

Ainsi, Dazen ne recevait pas d'informations de l'extérieur, ce qui signifiait qu'il ne complotait pas avec son « Prince des Couleurs », qui que puisse être ce type. Donc, ce Prince se contentait de réinventer la guerre des Prismes pour provoquer des troubles. Tout le monde croyait que Gavin avait vaincu, et le Prince n'avait pas aimé la façon dont cela s'était passé ; il prétendait donc être allié avec son frère perdant – lequel était en vie, ce dont le Prince n'avait aucune idée. Cet ennemi était donc un menteur et un opportuniste, pas un fanatique au fait de la vérité.

Le Prince des Couleurs ne pouvait donc se trouver qu'à un seul endroit : Tyrea. Soit il s'agissait du roi Garadul lui-même, soit les deux étaient liés.

Merci, mon frère. Très utile. Dire que tu mentais mieux que moi, avant…

Pourtant, une fois la cellule remise en place, le Prisme vérifia encore et encore sa chromaturgie. Rien n'avait bougé. Et pourtant, dès sa remontée du puits et sa sortie de la nuit permanente qu'il avait créée pour son frère, Gavin tremblait. Il était pris au piège, tout autant que le vrai Gavin.

Je pourrais juste cesser de le nourrir. Je n'aurais rien à faire. Je pourrais partir en vacances, dire à Marissia de ne plus jeter le pain teint en mon absence. Et tout simplement, il… mourrait.

Il se rappela leur enfance, quand Dazen avait escaladé le citronnier pour prouver qu'il pouvait faire tout ce que faisait son grand frère… et qu'il était tombé. On pensait qu'il s'était brisé la cheville. Gavin l'avait ramené à la maison. Un petit effort, pour un adulte, mais qui avait fait pleurer Gavin. Il avait pourtant refusé de l'abandonner. Son petit frère ne l'avait jamais oublié.

Et ce même petit frère voulait maintenant tuer cet homme de sang-froid, sans même avoir le courage de l'affronter comme il l'avait fait ?

Ça suffit. Le monde entier sait que ton frère est mort. Ils ne connaissent que toi. D'ailleurs, il faut garder la tête froide. Tu dois dire au Spectre que tu as déclenché une guerre. Et les convaincre de la mener comme tu l'entends.

J'ai une chance, tout de même. Tant que le Blanc est de bonne humeur.

Sauf…

Oh, Gavin Guile, tu joues parfois des parties compliquées, pas vrai ? Il sourit. Sept années, sept objectifs. Une récompense impossible. Un petit échec qui pourrait contribuer à un plus grand succès.

Gavin revint dans sa chambre. Il était en train de tout ranger pour camoufler de nouveau le passage secret, quand quelqu'un frappa sèchement à la porte. Il ferma le placard à l'instant où le Blanc pénétrait dans la pièce.

— Contente de vous revoir, seigneur Prisme ! lança-t-elle.

Gavin frémit, parfaitement conscient de la saleté de ses habits et de la brûlure dans le dos de sa chemise – brûlure qu'il ne saurait guère expliquer, si elle la remarquait.

— Et moi aussi, Grande Maîtresse, fit-il en souriant. Vous êtes précisément la personne que je voulais voir ; si nous pouvions nous retrouver dans quelques instants, dans vos appartements, peut-être ?

Orea Pullawr lui jeta un regard farouche :

— Il vous faudra attendre, j'en ai peur. Il y a une classe qui vous demande. Une classe que vous avez promis d'instruire. (Elle fronça le nez.) Vous avez fait brûler quelque chose, ici ?

— Heu, oui ?

Bon sang. On aurait dit une question.

— « Heu oui » ?

— Oui, dit Gavin d'une voix plus assurée.

Elle attendit. Il n'ajouta rien.

— Très bien, alors. Qu'il en soit ainsi. Je croyais que vous étiez parti vous occuper de ce spirite.

Ah. Elle était en colère parce qu'elle pensait qu'il avait négligé sa mission, au risque de causer des morts. Or elle était sûre, comme il s'agissait d'un spirite bleu, que Gavin serait parti immédiatement. En outre, elle ignorait pourquoi il avait convoqué le Spectre. Le Blanc n'aimait pas rester dans le flou.

— Considérez que c'est fait, dit Gavin.

Elle interpréterait cela comme une rebuffade, mais il ne savait pas comment éviter de lui parler de son bateau s'il devait lui dire toute la vérité.

Après avoir montré l'embarcation à Karris et au garçon, il ne pouvait plus espérer garder ce secret bien longtemps – mais cela entraînerait une longue discussion avec le Blanc, et il n'était pas encore prêt.

Le Blanc le regarda d'un air interrogateur, comme pour dire : « Vous vous montrez méprisant, avec moi ? »

Une pensée frappa alors Gavin :

— La classe, ce sont des ultraviolets ?

— Oui, dit le Blanc d'un air soupçonneux.

— Il y a une fille de Tyrea dans cette classe, n'est-ce pas ? Alivia ?

— Aliviana Danavis, de Rekton.

Donc sa mémoire était bonne. Une fille de la ville de Kip. *Parfait*.

Il hésita. Le garçon avait dit que Corvan habitait là-bas, mais…

— Aucun lien, bien sûr ?

— Si. En fait, c'est la fille du général Danavis.

Gavin encaissa l'information, ne montrant qu'un vague étonnement, comme s'il venait d'apprendre qu'une tragédie peu importante avait eu lieu à l'autre bout du monde. Il savait déjà que cette fille s'appelait Danavis, mais il avait supposé qu'il ne s'agissait que d'une vague parenté, voire qu'il n'y en avait aucune. La propre fille de Corvan ? Et pourquoi Corvan vivait-il dans la même ville que le bâtard de Gavin ? Une coïncidence ? Dans ce cas, elle était énorme.

Quoi qu'il en fût, elle requérait son attention immédiate.

— Heu, vous avez raison. Il faut que j'aille enseigner à cette classe. C'est un devoir sacré.

Il jonglait, encore et toujours.

— Je me méfie toujours quand vous parlez de « devoir », dit le Blanc.

Il sourit avec innocence.

Chapitre 37

Kip eut l'impression que le rez-de-chaussée tout entier de la tour du Prisme était une jungle de bancs, bureaux, panneaux, files d'attente et guichetiers.

Visiblement, toutes les affaires de la Chromerie transitaient par cette pièce.

Il y avait des files pour les négociants cherchant des contrats pour la nourriture, des files pour les négociants fournissant de la nourriture sous contrat, d'autres pour tous les biens négociables que Kip pouvait imaginer, des files pour les plaintes des résidents de Chromerie, des files pour les travailleurs cherchant du travail, des files pour les litiges fiscaux sur le Grand Jaspe. Il y en avait même pour les nobles – avec bien plus de guichetiers que pour les autres. L'endroit bourdonnait d'activité, mais, malgré la foule, on voyait bien que la Chromerie tournait comme un moulin bien huilé. Les gens étaient impatients mais pas irrités, las mais pas aigris.

Le commandant Poing-de-fer mena Kip à un bureau doté d'un seul guichetier devant lequel il n'y avait pas de file.

— Toutes les autres ombres de cette année ont été inscrites il y a plusieurs semaines.

— « Les ombres » ? demanda Kip.

— C'est comme ça qu'on appelle les gens comme toi. Officieusement. Officiellement, vous êtes des suppliants ; vous voulez entrer à la Chromerie, mais vous n'y êtes pas encore. Donc, tu es une ombre. Ombre, mat, chatoyant, rayonnant, illuminé. Mais tu n'as pas besoin de retenir tout ça pour l'instant.

Kip ouvrit la bouche, puis se tut. Ils s'approchèrent du bureau en silence.

Le guichetier, qui rêvassait, se redressa d'un coup en voyant le commandant Poing-de-fer s'approcher.

— Oui, commandant ? Que puis-je faire pour vous ?

— J'ai un suppliant qui doit être testé immédiatement.

— Immédiatement, comme…

— Tout de suite.

Le guichetier déglutit péniblement :

— Oui, commandant. Le nom du suppliant ?

— Kip. Kip Guile, dit Poing-de-fer.

Le guichetier prit sa plume, commença à écrire et s'arrêta soudain :

— Guile comme…

— Comme : vous n'avez besoin de le dire à personne. Cela pose-t-il un problème ? demanda Poing-de-fer.

— Non, commandant. Je dois juste en aviser mes supérieurs. Vous pouvez monter dans la chambre de test. Je suis sûr que des évaluateurs seront là très bientôt.

Sur un salut rapide, le guichetier se leva et courut vers un bureau au fond.

— Je comprends le reste, mais c'est quoi, « chatoyant » ? demanda Kip en montant l'escalier au côté de Poing-de-fer.

Il marcha sur une jambe de son pantalon qui traînait, et faillit tomber tête la première. Il se racla la gorge et remonta son vêtement. La vie serait tellement plus facile s'il avait une taille.

— Comme un reflet de la lumière sur l'eau, expliqua Poing-de-fer.

Ah, d'accord : ombre, mat, chatoyant, rayonnant, illuminé. Une progression lumineuse, donc.

— Silence, maintenant, ordonna Poing-de-fer. C'est censé être solennel. Tu entres dans la pièce, et tu ne dis plus rien jusqu'à ce que ton évaluation soit achevée. Compris ?

Kip faillit répondre « oui », mais il se contenta d'acquiescer d'un signe de tête. Cela risquait d'être plus dur qu'il l'avait pensé. Poing-de-fer lui fit signe d'entrer, Kip obéit, et l'homme ferma la porte derrière lui.

La pièce était parfaitement sobre. L'un de ses murs s'incurvait légèrement, et Kip supposa que ce devait être la paroi extérieure de la tour. Mis à part cette irrégularité, la salle formait un carré de dix mètres de côté, tout de pierre blanche, avec une table et une chaise en bois. L'endroit était éclairé par un étrange cristal blanc enchâssé dans le mur. Du même genre que ceux que Kip avait vus dans les couloirs et même, en y repensant, dans la grande salle du rez-de-chaussée, celle avec toutes les files d'attente. Kip s'effondra sur la chaise. La semaine avait été épuisante. Était-ce seulement la veille qu'il filait sur les vagues, qu'il essayait de se noyer, de naviguer ?

Cela faisait-il seulement quelques jours que… non, Kip refusa de penser à cela. C'était trop déchirant. Trop lourd. Il se remettrait à pleurnicher, s'il n'y prenait garde.

Il attendait depuis plusieurs heures quand il entendit des voix étouffées dans le couloir. Les sons d'un échange vif. Poing-de-fer engueulait quelqu'un. Kip déglutit péniblement. Il eut envie de se lever pour écouter à la porte mais, avec sa chance, celle-ci s'ouvrirait sans doute aussitôt.

Quel qu'ait été le sujet de la dispute, elle se termina aussi vite qu'elle avait commencé. La porte ne s'ouvrit pas. Kip attendit encore. Il commençait à fatiguer, ses paupières se faisaient lourdes, quand la porte s'ouvrit d'un coup.

Un homme d'une trentaine d'années, portant des lunettes rouges pendues à son cou par un cordon rouge, entra. Il était visiblement furieux.

Apparemment, il n'était pas sorti gagnant de l'altercation.

— Les ombres se lèvent ! gronda-t-il.

Kip bondit sur ses pieds, renversant bruyamment sa chaise. Il frémit et la ramassa avec un faible sourire d'excuse.

L'homme continuait à le dévisager. Ses lèvres ne formaient qu'une mince ligne blanche. Il avait un grand nez crochu et la peau olivâtre d'un Atashien, mais il était glabre. Ce furent ses yeux qui attirèrent l'attention de Kip. Ils étaient marron, coupés par un cercle dur de rouge royal au milieu de l'iris. Des filets écarlates en striaient le reste, tels des rayons de soleil. Kip remit la chaise comme il l'avait trouvée et regarda l'homme, sans obtenir le moindre indice sur ce qu'il attendait de lui.

Le garçon s'éloigna de la chaise. L'homme le dévisageait, déversant sur lui une haine liquide.

— Désolé, marmonna Kip en guise d'excuse.

— Les ombres se taisent ! Espèce de racaille tyréenne ignare !

— Oh, mais va te faire empaffer, répliqua Kip.

Oups.

Il ferma les yeux de toutes ses forces pour se maudire – et ne vit même pas le coup arriver. Le poing explosa sur sa mâchoire, et l'instant d'après, il était à terre, crachant du sang.

Kip était lent à s'énerver. Habituellement. Mais, cette fois-ci, il bondit sur ses pieds aussi vite qu'il était tombé, et la fureur fut là, partout. Tous ceux qu'il connaissait étaient morts. Tout ce qu'il aimait avait disparu. Si le créateur rouge le mettait en pièces, il s'en moquait.

Mais au moment où il se relevait, il vit la lueur dans les yeux du créateur.

« Vas-y, disaient ces yeux. Donne-moi cette excuse. Je te cognerai à t'en éjecter de la

Chromerie avant que tu comprennes ce qui t'est arrivé. »

Et soudain, la colère de Kip prit des voies plus familières, et il retrouva le contrôle de lui-même. Il entendit un bruit de pas dans le couloir.

— Bien, dit Kip. Nous avons une base sur laquelle construire. Un peu maladroit, comme embrassade, mais je comprends votre excitation. Je suis sûr qu'avec une tronche comme la vôtre, vous n'avez pas eu beaucoup d'occasions de vous entraîner. Mais j'ai dit « empaffer », pas « embrasser ». Embrasser, empaffer. (Il souligna son propos de gestes.) C'est différent, vous comprenez. Allez, on réessaie, en y mettant du cœur, cette fois.

Le créateur passa de l'incrédulité à la fureur. Il s'avança et projeta son poing dans le ventre de Kip – juste au moment où la porte s'ouvrait.

Distrait, le mage n'y mit pas tout son poids, mais Kip se plia en deux comme si c'était le pire coup qu'il avait reçu de sa vie. Il s'effondra en crachant et en vomissant du sang.

— Professeur Galden, que se passe-t-il ici, au nom d'Orholam ?

— Je… je… je… il m'a défié ! bafouilla le créateur rouge.

— Et vous l'avez frappé ? Frappé, comme l'aurait fait un arriéré ? Sortez ! Sortez immédiatement ! Je m'occuperai de vous plus tard.

Le professeur Galden se tourna vers Kip :

— Je m'en souviendrai, et je te retrouverai un jour où…

— Qu'Orholam m'entende, si votre méchanceté vous pousse à menacer un étudiant en ma présence, Jens Galden, je vous dépouillerai de vos couleurs et vous expulserai de Petit Jaspe à l'instant même. Allez-y, mettez-moi à l'épreuve. Je vous en prie.

Le professeur Galden semblait foudroyé. Comme si sa vie s'écroulait sans crier gare.

La gêne et la douleur pouvaient si facilement se transformer en fureur.

Parfois, Kip s'épouvantait lui-même. Le professeur Jens Galden se tenait entre le nouveau venu et lui. Kip ne le distinguait pas, et le nouveau venu ne pouvait voir le garçon non plus. Tout ce que Kip avait à faire, c'était de décocher un grand sourire de triomphe à Jens Galden et de lâcher un rot.

Le maître perdrait tout contrôle – le garçon savait parfaitement ce que c'était – et lui donnerait un coup de pied. Et là, Galden perdrait tout.

Et pourquoi, Kip ? Parce que c'était un connard agressif ? Le garçon hésita. L'homme l'avait énervé, mais c'était tout de même excessif.

Pourtant, si Kip ne faisait rien, il aurait un ennemi. Un ennemi qu'il pouvait détruire tout de suite.

Le garçon n'eut pas le temps de suivre le fil de ses pensées. Le moment était passé. Jens Galden sortit de la pièce avec un grognement. Kip resta à terre, les lèvres abîmées, saignantes et douloureuses. Il avait fait ce qui était juste, il aurait peut-être dû faire ce qui était intelligent.

Il se releva. L'homme qui l'avait sauvé passa la tête par la porte :

— Arien, j'ai besoin de vous pour le test.

— Je ne suis pas testeuse, luxeigneur, répondit une femme.

— Et moi, je n'ai pas envie d'attendre qu'on en convoque un autre ! dit sèchement l'homme. Je dois voir le Prisme dans une demi-heure. Il faut qu'on commence tout de suite.

Le luxeigneur revint dans la pièce. Il était grand, vêtu des bas et du pourpoint des Ilytiens, mais sa peau était olivâtre comme celle de Jens Galden, plutôt que noire. Il avait un début de calvitie et ses cheveux sombres ondulés, striés d'argent, lui tombaient dans le dos. Âgé d'une cinquantaine d'années, énergique, il portait un lourd manteau de laine noire brodé de motifs dorés sophistiqués. Ses doigts disparaissaient sous d'épais anneaux d'or et des bijoux de toutes les couleurs du spectre,

que bizarrement il portait aux phalanges intermédiaires. Kip apprenait à regarder les yeux des gens – et, chose étonnante, ceux du luxeigneur étaient normaux. Verts, sans intrusion de couleur étrangère.

Le luxeigneur sourit.

— Non, dit-il, je ne suis pas créateur. Le Noir ne l'est généralement pas. Mon nom est Carver Noir. Luxeigneur Noir, la plupart du temps.

Ça ne sonnait pas atashien ; peut-être était-il ilytien, mais, se dit Kip, l'homme pouvait tout aussi bien avoir grandi là ou ailleurs. Visiblement, il y avait beaucoup de commerce et de croisements entre certaines nations.

Mais pas avec Tyrea.

Kip voulut prendre la parole, s'interrompit et montra ses lèvres d'un air interrogateur.

— Oui, dit Carver Noir. Vous pouvez parler. Nous allons commencer dans un instant, dès qu'Arien sera prête.

— Euh, heureux de faire votre connaissance, luxeigneur Noir. Je m'appelle Kip.

— Et vous, professeur ? Êtes-vous prête ? demanda Noir.

— Oui, luxeigneur, dit-elle.

Elle s'assit sur la chaise, le Noir à son côté. Kip s'approcha de la table.

Le professeur Arien était petite et maigre, visiblement nerveuse en présence du Noir, mais jolie et agréable. Elle leva les yeux vers Kip d'un air encourageant. Il essaya de ne pas se laisser déconcentrer par ses yeux orange.

— Suppliant, dit-elle, je vais disposer une série de carreaux de couleur, d'une nuance à l'autre. Vous les classerez dans l'ordre. (Elle sourit soudain.) Nous allons débuter par quelque chose de facile.

Là-dessus, elle ouvrit un sac sur ses genoux, fouilla dans les carreaux et en sortit un noir et un blanc, qu'elle posa aux deux extrémités. Puis elle en disposa une dizaine d'autres, de différentes nuances de gris. Kip les réarrangea rapidement du plus clair au plus sombre.

Sans dire un mot, Arien vérifia au dos des carreaux, prit des notes sur un parchemin et changea le jeu. Cette fois, elle en sortit un marron, dont les nuances allaient de l'amarante au sépia. C'était plus difficile, mais là encore, Kip arrangea rapidement la suite.

Le test se poursuivit avec les bleus, les verts, les jaunes, les oranges et les rouges. Une fois que Kip eut parfaitement arrangé ces derniers, Arien sortit un sac noir, vérifia soigneusement le dos des carreaux en les cachant de la main – et aligna une nouvelle série de rouges, sauf qu'il y en avait deux fois plus, avec une graduation de couleurs beaucoup plus fine. Écarlate, vermillon, fraise, framboise, cerise. Kip les aligna toutes et n'eut de problème qu'avec une seule des teintes. La couleur de sa tranche était légèrement plus sombre que sa face. Kip finit par la poser en fonction de la face.

Arien retourna les carreaux, et Kip vit qu'il avait mis le quatorze entre le neuf et le dix. Arien lui fit un clin d'œil gêné, comme s'il avait fait mieux que ce à quoi elle s'attendait, malgré son erreur.

— Ce n'est pas exact, dit Kip.

— Silence ! dit le luxeigneur Noir. Je sais que vous ne connaissez pas nos règles, suppliant, mais vous ne devez pas parler pendant l'épreuve.

— Mais c'est faux, reprit Kip.

— Je vous mets en garde.

Kip leva les mains en un geste de protestation silencieuse. Le luxeigneur Noir soupira :

— Professeur ? D'ordinaire, les réclamations doivent être présentées une fois les résultats finalisés, mais rien ne va selon les usages, aujourd'hui. Un jugement, je vous prie ?

Arien retourna les carreaux comme Kip les avait disposés. Elle dit d'un air gêné :

— Luxeigneur, je suis désolée, je ne suis pas superchromate. J'ai essayé de vous le dire. Je ne peux pas voir la différence moi-même. La clé dit que…

— La clé est remise en cause. (Le Noir se frotta les paupières avec un doigt.) La moitié des femmes sont superchromates, et celle que je choisis… non, rien. Allez me chercher une superchromate, professeur.

— Oui, luxeigneur, dit humblement Arien.

Elle sortit. Le luxeigneur tourna vers Kip son regard vert :

— Qui es-tu vraiment ? Pourquoi subis-tu le test aujourd'hui ? Pourquoi ce traitement spécial ? D'où viens-tu ?

— Je suis de Tyrea, messire. Le roi Garadul a détruit toute ma…

— « Le roi » ? Qu'est-ce que c'est que…

La porte s'ouvrit et le professeur Arien entra, suivie d'une femme qui ressemblait à un épouvantail. Elle était presque aussi grande que le luxeigneur Noir, maigre comme un clou, avec une peau marron fanée, des os pointus, des rides, des cheveux blancs bouclés coupés court et quelques mèches noirâtres pendant au bout. L'acajou naturel de ses yeux était éclipsé par l'orange et le rouge qui explosaient dans ses iris, atteignant presque le bord extérieur.

— Maîtresse Kerawon Varidos, je suis désolé de vous déranger, dit le Noir en foudroyant Arien du regard.

— Elle passait dans le couloir, elle m'a demandé ce que je faisais, répondit Arien d'un ton d'excuse.

— Elle a failli me renverser. Quelle est cette réclamation ? demanda la vieille femme. (Les carreaux étaient alignés face vers le haut, comme Kip les avait laissés.) Comment le suppliant les a-t-il ordonnés ?

Silence. La maîtresse regarda le Noir, puis Arien.

— Comme ceci, dit cette dernière.

— Alors, pour un homme, c'est une aberration. Est-ce tout ?

— La clé dit qu'il faut les organiser comme ça, insista Arien en retournant les carreaux pour montrer les numéros au dos.

— Vous venez me demander de différencier les chromas les plus subtils et vous pensez que je ne sais pas les lire ? demanda sèchement maîtresse Varidos.

Horrifiée, Arien se tut.

Le vieil épouvantail prit le carreau quatorze dans ses griffes. Elle le retourna et en examina la tranche.

— Renvoyez votre testeur, dit-elle. Ce carreau a été exposé au soleil, il s'est décoloré. C'est la mauvaise couleur. Ce garçon est un superchromate. (Elle se tourna vers Kip.) Félicitations, l'aberration.

— « Aberration » ? répéta Kip.

— Il est simplet, hein ? Dommage.

— Quoi ? fit Kip.

Il n'avait pas encore compris ce que signifiaient tous les titres, et encore moins ce que lui était censé faire de tout ça.

— Kip, vous n'avez pas le droit de parler ! dit le professeur Arien.

— C'est interdit à cause des tricheries, intervint le Noir. Quand il y a des centaines de suppliants dans la même pièce.

— Il est arrivé aujourd'hui, expliqua le professeur Arien à maîtresse Varidos.

Le Prisme en personne a ordonné qu'il soit testé immédiatement. Il ne connaît pas toutes les règles.

— Continuez le test, ordonna Varidos.

Kip et Arien interrogèrent le Noir du regard. Techniquement, le luxeigneur était la personne de plus haut rang dans la pièce, mais il esquissa un haussement d'épaules, comme pour signifier de ne pas s'en formaliser. Il leur fit signe de poursuivre.

Arien se rassit, sortit des pinces et s'en servit pour disposer une dizaine de nouveaux carreaux – sauf que ceux-ci étaient d'un rouge profond. Arien tendit les pinces à Kip, étonné. *Heu, merci ?*

Le garçon tendit la main vers un carreau, et comprit alors. Il sentait la chaleur qui en irradiait. Était-il censé percevoir des différences de chaleur ?

Il les contempla comme si, par le seul effet de sa volonté, il pouvait leur arracher la vérité.

Le temps se traîna. Kip se mit à rêver. Il se demanda si Liv Danavis était ici. Oh, non, il serait obligé de lui en parler…

Salut, Liv, c'est fantastique de te revoir. Ton père est mort.

Magnifique. Kip pensa aux flammes qui rugissaient dans sa ville, à ce créateur et à son apprenti qui jetaient des boules de feu. Il sautait par-dessus la cascade, courait le long du fleuve dans l'obscurité, relâchait son regard pour mieux voir… *Oh, par Orholam ! je suis vraiment simplet.*

— C'est bon, cela a assez duré, intervint le luxeigneur Noir.

— Non, attendez ! Juste… je…

Kip se concentra de nouveau sur les carreaux. *Allez, les yeux, on se détend !*

Il laissa sa vue se brouiller, et soudain tout fut clair. Prenant les pinces, il remit chaque carreau au bon endroit en quelques instants, du plus brûlant au juste tiède. Maître Danavis lui avait-il appris cela ? Le vieux teinturier n'avait jamais laissé entendre que ce qu'il lui enseignait n'était pas normal.

Incroyable !

Kip sentit son estomac se nouer à ce souvenir. Maître Danavis avait été bon pour lui. Il inventait des corvées qu'il aurait sans doute fait plus vite lui-même, rien que pour donner un peu d'argent à Kip. Et, comme tout le monde à Rekton, il avait été massacré.

Le garçon espérait que maître Danavis avait emporté quelques-uns de ces salauds avec lui.

— C'est bientôt fini ? demanda-t-il presque impoliment.

Il voulait être seul. Il était trop fatigué, secoué par un tourbillon d'émotions ; la réalité de ce qui s'était passé à Rekton risquait de le submerger dès lors qu'il ne fuyait plus les soldats ou n'était plus victime de magie.

— Non, dit le vieil épouvantail. Ne te fatigue pas, ma fille, dit-elle à Arien qui était en train de retourner les carreaux. Il a eu tout bon. Montre-lui les ultraviolets.

Arien rangea les lames chaudes, après avoir interrogé du regard le luxeigneur Noir, imperturbable. Puis elle sortit les derniers carreaux, tous du même violet profond.

Pour voir de l'autre côté du spectre, il faut détendre ses yeux, donc… Kip plissa les paupières aussi fort qu'il put, et les couleurs se séparèrent d'un coup. Quelqu'un avait écrit une lettre sur chaque lame. Le message était « Bien joué ! ».

Kip se mit à rire et les rangea en ordre en un tournemain.

Arien se tourna vers maîtresse Varidos.

— Pourquoi est-ce que tu me regardes, idiote ? dit la vieille femme. Je ne peux pas voir les ultraviolets. Je suis de l'autre côté du spectre.

La jeune femme rougit et retourna les carreaux. Ils étaient dans le bon ordre.

— Félicitations, mon garçon, dit maîtresse Varidos. Tu pourras être le jardinier d'un satrape.

— Pardon ?

— C'est l'un des travaux proposés aux excellents chromatistes ; et une avancée sociale pour toi, Tyréen.

La porte s'ouvrit et le commandant Poing-de-fer entra.

— Qu'est-ce que ceci ? demanda-t-il.

— Nous venons de tester le suppliant, répondit Arien. C'est un superchromate complet !

— Vous lui faites perdre son temps avec des carreaux ? Je me moque des couleurs qu'il peut voir, je veux savoir lesquelles il peut créer. Où est cet imbécile de testeur avec lequel j'ai commencé ? Je lui avais dit de faire passer Kip à la Broyeuse.

— Vous soumettez un véritable débutant à la Broyeuse ? demanda maîtresse Varidos.

— Attendez, ce n'était pas la Broyeuse, ça ? demanda Kip.

— Tu te sens broyé ? riposta Poing-de-fer.

— Vous soumettez un véritable débutant à la Broyeuse ? répéta maîtresse Varidos.

— Il part demain matin. Le Prisme exige de savoir quelles sont ses capacités avant leur départ.

— C'est extrêmement irrégulier, dit la maîtresse. Qui est ce garçon ?

— Je suis là, intervint Kip, agacé.

— Régulier ou pas, cela n'a pas d'importance, dit Poing-de-fer. Pouvez-vous le tester, vous et l'enseignante ?

— Moi ? demanda Arien, inquiète. Je ne pense pas…

— Nous pouvons le faire…, commença Varidos.

— Bien, alors, coupa Poing-de-fer.

— … mais j'exige d'abord de savoir qui il est.

— Hé, je suis là ! répéta Kip.

— N'élève pas la voix quand tu t'adresses à moi, mon garçon, répliqua maîtresse Varidos en menaçant Kip de son doigt griffu.

— Qui es-tu, mon garçon ? demanda calmement le luxeigneur Noir au milieu du tumulte.

— Je pense vraiment que je préférerais ne pas aider à la Broy…, commença Arien.

— Vous n'avez pas le rang suffisant pour formuler des exigences, maîtresse, dit Poing-de-fer à la vieille femme.

— Je suis Kip Guile ! cria Kip. Je suis Kip, le bâtard de Gavin Guile.

Silence.

Kip les regarda tous, l'un après l'autre. Le luxeigneur Noir semblait simplement sous le choc. Arien était hébétée et au bord des larmes. Le commandant Poing-de-fer avait l'air contrarié. Maîtresse Varidos paraissait étrangement satisfaite.

— Ah, dit-elle. Alors nous allons immédiatement lancer la Broyeuse. Ma fille, ordonna-t-elle à Arien, va préparer la pièce. Convoque les testeurs. (Elle se tourna vers Kip.) Donc, tu ne seras peut-être pas jardinier, après tout.

Va te pencher le cul en l'air… répondit Kip – mais en silence, cette fois.

Chapitre 38

Liv Danavis parvint au sommet de la Chromerie, jetant des regards nerveux autour d'elle. Elle était en tête de la courte file de ses camarades, encombrée par sa chaise qu'elle devait lever au-dessus des marches. Au début, elle crut que la plate-forme était déserte, puis elle le vit. Sa cible. Sa dernière chance.

Le Prisme se tenait tout au bord du bâtiment, penché au-dehors, tourné vers l'est ; il examinait les navires dans la baie de Saphir, au-delà de la tour rouge. Gavin Guile avait effectivement deux fois les dix-sept ans de Liv, mais il faisait belle figure, dans le soleil de l'après-midi. Il était taillé en V, de ses larges épaules à sa taille étroite, et le vent qui lui relevait les manches et soufflait dans ses cheveux cuivrés révélait ses bras musclés. Il avait cette combinaison étrange, rare même au sein des grandes maisons des sept satrapies, de cheveux roux et de peau bronzée – au lieu des taches de rousseur qui l'auraient désigné comme Forestier de Sang. Était-ce possible ? Pouvait-il être le père de Kip ?

— Liv ! Dépêche ! siffla Vena.

La jeune fille sursauta. Elle s'était arrêtée juste en haut des marches, bloquant le reste de la classe. Elle se dépêcha d'avancer, rougissante. Pour que Vena la distraite lui fasse une remarque… Génial. Liv allait en entendre parler. Sinon par le professeur Épine-d'Or, en tout cas par les filles les moins sympathiques de sa classe.

Les six étudiantes prirent place – il n'y avait pas de garçon dans leur groupe – et le Prisme les remarqua enfin. Il s'éloigna du bord de la tour et se dirigea vers la tête de classe. Comme dans leur salle normale – même si, heureusement, les jours de travail théorique étaient presque finis –, Liv était au second rang, sa pauvreté faisant écho à celle de Vena, dans le rôle de « l'artiste distraite » et celle d'Arana, dans celui de « la fille de marchands quelconques ». Les étudiantes qui incarnaient la beauté, la richesse, les relations, la noblesse, la perfection et le talent réunis dans trois corps seulement occupaient le premier rang, comme elles l'exigeaient toujours. Le professeur Épine-d'Or, âgée d'à peine trois ans de plus que ses disciples, cédait à tous leurs caprices.

Gavin Guile se dressa devant la classe.

— Salut à vous, disciples, dit-il.

C'était la salutation traditionnelle des enseignants.

— Salut à vous, professeur, répondirent-elles à l'unisson, sans se demander si elles ne devaient pas lui donner un autre titre : il était le Prisme, après tout.

— Bien, fit-il avec un petit sourire. (Par Orholam, il était plutôt mignon.) Aujourd'hui, je ne suis qu'enseignant. Et vous, que des chatoyants.

— Des rayonnants, corrigea Liv par réflexe.

Elle se tassa sur sa chaise ; le professeur Épine-d'Or poussa un sifflement réprobateur et les autres la regardèrent, incrédules. Reprendre le Prisme ! Il pouvait dire que le blanc était noir, et tout le monde opinerait en souriant.

Mais il ne semblait pas fâché. Il se contenta d'observer Liv un bon moment, de ses yeux prismatiques dérangeants.

— Ah oui, dit-il. Eh bien, comme vous êtes des étudiants avancés, vous devez avoir des

questions à me poser, j'imagine ? Quel est votre nom ?

— Moi ? demanda Liv.

Bien sûr que c'est à moi qu'il parle, il me regarde.

— Euh, Liv.

— Euliv ?

Elle rougit de plus belle.

— Aliviana. Liv. Liv Danavis.

Avait-elle ajouté son nom de famille dans l'espoir qu'il le remarque ? Sinon, aurait-elle simplement répondu « Liv » ? Essayait-elle de se mettre en valeur, comme ses maîtres ruthgariens le désiraient ?

— Bien joué, chuchota Belle, au premier rang. Il ne t'a fallu que trois essais.

— Une parenté avec le général Danavis ?

— Oui, messire… c'est mon père, répondit-elle en déglutissant.

Te voilà ferrée, maintenant. Bien joué, Liv.

— C'était un homme bien, dit Gavin comme s'il respectait sincèrement celui qui avait causé la mort de tant de ses soldats.

— C'était un rebelle, répliqua Liv, sans pouvoir cacher son amertume.

L'amertume que son père ait tout perdu à la guerre, y compris sa mère.

L'amertume d'être condamnée à la différence. L'amertume que son père n'ait jamais parlé de la guerre du Faux Prisme, n'ait même jamais tenté de justifier mauvais choix qu'il avait fait.

— Et peu de ces rebelles étaient des gens bien, ce qui rend votre père encore plus remarquable. Vous avez une question, Aliviana ?

Toutes les étudiantes étaient censées en avoir préparé, mais Belle, Riche et Bien-Introduite au premier rang dominaient généralement la classe en présence des créateurs importants. Liv n'avait donc guère espéré s'exprimer. Elle hésita.

— J'en ai une, intervint Belle.

Son vrai nom était Ana, et elle se penchait en avant avec excitation, les bras croisés sous les seins. Il faisait raisonnablement bon au sommet de la Chromerie, mais Ana devait avoir froid, étant donné le peu d'habits qu'elle portait. La combinaison de sa beauté innée – d'un naturel agaçant –, de ses jupes courtes et de ses décolletés plongeants échappait rarement aux enseignants masculins.

— Attendez, si, j'ai une question, coupa Liv.

Elle avait déjà fait savoir qu'elle était la fille de Corvan Danavis. La seule manière de se rendre encore plus intéressante – et plus douteuse à ses yeux – était de révéler volontairement qu'elle venait de Rekton et qu'elle connaissait Kip.

Et le seul moyen de s'en sortir, c'était d'aller beaucoup, beaucoup plus loin.

Ô Orholam, je t'en prie…

— Oui, Liv ? dit Gavin sans la regarder.

Il fusillait Ana du regard, le visage fermé. Il baissa les yeux sur son décolleté mis en valeur et fit un petit signe de la tête. *Oui, je vois. Non, je ne trouve pas cela drôle.*

Ana pâlit. Elle baissa la tête, se redressa et tira sur sa jupe. Liv ne put s'empêcher de sourire malgré la situation. Grâce à Orholam, Ana ne la vit pas : Liv était derrière elle.

— Liv ? répéta Gavin en tournant vers elle ses yeux prismatiques.

Fascinants.

— Je… je me demandais si vous pouviez nous parler des usages de la bichromie jaune et ultraviolet, répondit-elle en s'éclaircissant la voix.

— Pourquoi ? demanda Gavin.

Liv se pétrifia. Sa prière était exaucée. Une chance. Le professeur Épine-d'Or intervint :

— Et pourquoi ne pas parler de la bichromie ultraviolet et bleu, plutôt ? Elle est bien plus courante. Trois de mes disciples sont bichromes. Ana, ici présente, est presque polychrome.

Gavin l'ignora.

Liv n'avait jamais cru que ce moment viendrait. Elle était coincée depuis si longtemps dans cette classe, avec ces filles. Elle aurait terminé dans un an.

En réalité, elle maîtrisait suffisamment la magie pour décrocher dès à présent son examen final avec facilité. Elle ne l'avait pas fait parce que rien de bon ne l'attendait après. Un poste lamentable, à décoder des communications platement officielles pour les nobles ruthgariens qui détenaient son contrat. On ne lui confierait même pas des messages secrets. Peu importait qu'elle ait été tout juste bébé pendant la guerre, et qu'elle n'éprouvât aucune loyauté pour les rebelles : elle était tyréenne.

C'était assez pour la maudire, aux yeux de la Chromerie.

Les sept satrapies étaient responsables de la formation de leurs étudiants.

C'était un investissement auquel elles consentaient volontiers, car les créateurs jouaient un rôle essentiel dans tous les secteurs de l'économie, la défense, l'architecture, les communications, l'agriculture. Tyrea, elle, n'avait rien. Les gouverneurs étrangers corrompus de Garriston envoyaient une aumône tous les ans. Les étudiants issus de Tyrea devaient s'autofinancer, pour la plupart. On avait confisqué toute leur fortune aux Danavis pendant la guerre, et Liv avait dû promettre ses services à un patron ruthgarien rien que pour rester à la Chromerie.

Si elle avait été d'une autre satrapie, son ambassadeur aurait forcé son patron à payer sa formation bichrome, ou à résilier son contrat. Mais il n'y avait plus d'ambassadeur tyréen. Il existait une bourse officielle pour les cas « difficiles » comme le sien, mais le fonds était devenu depuis longtemps une vache à lait pour des bureaucrates qui récompensaient leurs favoris. Tyrea n'avait ni voix ni place.

— Liv l'a demandé parce qu'elle est bichrome jaune et ultraviolet, dit Vena.

Gavin se tourna vers elle. Vena était une artiste et s'habillait comme telle.

Une coiffure à la garçonne, savamment ébouriffée, des tas de bijoux, et des vêtements qu'elle avait elle-même conçus. La moitié du temps, on ne pouvait même pas deviner à quel pays elle avait emprunté son style, en admettant qu'il y en eût un. Elle n'était pas jolie, mais toujours séduisante et – aux yeux de Liv, en tout cas – très élégante. Aujourd'hui, Vena portait une robe flottante de son invention, avec un ourlet brodé d'argent évoquant les motifs zoomorphes du Peuple de l'arbre. Les dessins du spectre visible étaient subtilement doublés d'ultraviolet.

— Quelle merveilleuse jeune femme vous êtes, la complimenta Gavin. Et une bonne amie, en plus. J'adore votre robe. (Vena vira au cramoisi. Gavin se tourna vers Liv.) Est-ce vrai ?

— Non, intervint le professeur Épine-d'Or. La Broyeuse de Liv n'a pas donné de résultats concluants et, depuis, elle n'a pas montré de nouvelles capacités.

Liv sortit les lunettes jaunes brisées – il s'agissait plutôt d'un monocle, en fait – qu'elle avait achetées en secret deux ans plus tôt. Elle les leva, ferma un œil, et se concentra sur la pierre blanche de la tour du Prisme. Quelques instants plus tard, elle avait les mains pleines de luxine jaune.

La substance clapotait comme de l'eau. À l'état naturel, la luxine jaune était liquide. C'était la plus instable de toutes, sensible non seulement à la lumière, mais aussi au mouvement. Dans le meilleur des cas, le jaune avait deux usages : maintenu sous forme liquide par la force de la volonté, il faisait d'excellentes torches. Et, enfermé dans une feuille mince, il alimentait peu à peu les autres luxines en lumière, conservant leur fraîcheur, de même que la lanoline et la cire d'abeilles

rajeunissaient le cuir.

Liv jeta le liquide. Il n'atteignit même pas le sol avant de disparaître dans un éclair jaune pur.

— C'est scandaleux ! bafouilla le professeur Épine-d'Or. Vous avez interdiction de créer…

— Vous avez interdiction, l'interrompit Gavin, de gâcher les dons qu'Orholam vous a octroyés. Vous êtes tyréenne, Aliviana ?

Le professeur Épine-d'Or s'arrêta net. On ne coupait pas la parole au Prisme, pas deux fois.

— Oui, dit Liv. D'une petite ville pas loin de Roche Scindée, en fait. Rekton.

Le regard de Gavin étincela une seconde, ou alors Liv se l'était imaginé, car il demanda simplement :

— Combien de temps avant de tirer la corde de la Broyeuse ?

— Deux minutes cinq secondes, dit-elle. C'était considéré comme un temps très long.

Il la dévisagea durement, puis son expression se radoucit :

— Aussi têtue que votre père, je vois. J'ai à peine dépassé une minute. Bien joué. Donc… jaune et ultraviolet. Regardez bien.

Il étendit les mains.

Les étudiantes étrécirent les pupilles. La luxine était invisible aux yeux normaux. Même une femme capable de créer de l'ultraviolet ne le voyait pas, à moins de le chercher.

— Vos leçons habituelles ont abordé – et sans doute *ad nauseam* – la création de messages au moyen de luxine ultraviolette.

On pouvait le dire. C'était pour l'invisibilité que l'on employait des créateurs d'ultraviolet pour les communications. En outre, toutes les satrapies s'intéressaient au chiffrage, aux méthodes d'archivage, de modification et de dissimulation des messages ultraviolets en les enfermant dans des sceaux fragiles qui les détruiraient s'ils étaient ouverts par quelqu'un ignorant la méthode exacte. Amusant, pendant un certain temps. Mais l'amusement était fini depuis longtemps.

— Vous savez pourquoi l'ultraviolet est excellent ? demanda Gavin. Pour faire tomber les gens.

Les étudiantes sourirent d'un air coupable. Elles l'avaient toutes fait une fois ou l'autre.

— Non, mais sérieusement. Les blagues vous permettent d'utiliser la couleur de manières auxquelles personne n'avait pensé avant. Il faut avoir un côté un peu « mauvais genre » pour entrer dans l'histoire… L'ultraviolet n'est pas aussi résistant que le bleu ou le vert, mais il ne pèse pratiquement rien et, par Orholam, il est invisible !

Gavin créa un œuf ultraviolet creux dans la paume de sa main. Il tressaillit un instant, comme frappé d'une douleur subite.

— L'astuce avec le jaune, Liv, c'est de comprendre comment il libère son énergie. Donc, à l'intérieur de cet œuf, créons un jaune liquide. (Gavin joignit le geste à la parole.) L'important, c'est de ne laisser absolument aucun air dans le contenant. Il doit être solide.

Gavin scella l'œuf sans y faire attention, car il regardait les jeunes filles. Il venait de laisser une bulle d'air dans l'œuf. Il ne l'avait pas remarquée.

— S'il est solide, totalement étanche, alors même quand vous l'agitez…

Liv leva la main, ouvrit la bouche, mais c'était trop tard.

Gavin agita l'œuf, qui explosa dans un éclair aveuglant. Tout le monde se jeta au sol.

Liv entendit Gavin rire. Était-il fou ? Elle ouvrit les yeux. Le Prisme n'était même pas décoiffé.

— Bien, dit Gavin. Si cet œuf avait été fait de luxine bleue, nous aurions été mis en pièces. Mais comme vous le savez, au moins dans votre tête – pas dans vos nerfs ni dans votre cœur, apparemment –, l'ultraviolet scellé se dissout facilement. Et ce n'est pas inutile.

Avec une célérité et une facilité qui stupéfièrent Liv, le Prisme créa un nouvel œuf, qu'il

remplit de luxine jaune liquide.

— Debout, dit-il à la classe.

Ana pleurait en silence. Elle s'était écorché le genou en tombant, et il saignait. Bien fait pour elle, elle n'avait qu'à ne pas porter une jupe aussi courte. Les autres se levèrent et se rassirent. Ana resta à terre.

— Debout, lui ordonna Gavin. Vous allez être créatrice dans quelques mois. Vous voulez jouer à la femme ? Vous n'êtes même pas prête à vous comporter comme une adulte.

Ces paroles frappèrent Ana de plein fouet, mais toutes les étudiantes ressentirent la pique. C'était aussi vrai pour Liv que pour Ana. Liv détourna les yeux de sa camarade : elle aurait aussi bien pu se trouver à sa place. Elle éprouva un élan momentané de compassion, puis s'en agaça.

Ana lui avait pourri la vie.

Gavin oublia aussitôt la jeune fille. Il projeta un fil d'ultraviolet en direction du ciel. Il était si léger que le vent l'emporta vers l'ouest, mais tant que Gavin tenait la luxine ouverte, la soutenait et l'alimentait, il continuait à l'envoyer rapidement en hauteur. Puis il accrocha l'œuf jaune sur le fil, à l'aide d'un nœud, et l'envoya en l'air, la main droite projetée en arrière par le recul.

L'œuf fila sur la ligne invisible, qui s'inclinait au-dessus de la tour. À son apogée, soixante-dix mètres plus haut, il explosa sèchement. Liv entendit des gens pousser des cris de surprise émerveillée, tout en bas.

— Imaginez à présent que je vise une charge de cavalerie. Cela ne tuera personne directement, mais les chevaux n'aiment pas que des engins leur explosent aux naseaux… pas plus que les petites demoiselles.

Un silence attristé s'abattit. Des étudiantes rougirent, d'autres pâlirent.

— Il y a deux ou trois autres façons particulières d'utiliser l'ultraviolet en double couleur. Des idées ? demanda Gavin.

Ana leva un doigt hésitant. Le Prisme lui fit signe de parler.

— Pour le contrôle à distance ?

— Exact. Il faut laisser l'ultraviolet ouvert, et plus votre ligne est longue, plus le contrôle est difficile. C'est comme jongler sans voir les boules. Mais…

Gavin étendit les mains. Un tourbillon de couleurs passa dans ses yeux, et il tint une boule rouge, une jaune, une verte, une bleue et une orange. (Liv le vit tressaillir de nouveau, comme s'il s'était froissé un muscle du dos.) Puis il se mit à jongler. Les filles – toutes, et même le professeur Épine-d'Or – poussèrent un cri de surprise. D'abord parce que les boules n'étaient pas normales. L'orange était luisant et huileux. Le rouge collant. Le jaune liquide. Et puis, bien sûr, c'était impressionnant de voir quelqu'un jongler avec cinq objets.

Ah. Liv avait compris. Chaque boule comportait une très fine coquille de luxine bleue, rempli d'une luxine différente.

Gavin ferma les yeux et continua à jongler. Impossible. Cherchait-il à les épater ? Non. Enfin si, bien sûr, mais il leur enseignait aussi quelque chose.

— Ah ! dit Liv avec satisfaction.

— Quelqu'un a compris, lança Gavin en ouvrant les yeux. Comment est-ce que je fais pour jongler les yeux fermés ?

— Vous êtes le Prisme. Vous savez tout faire, marmonna quelqu'un.

— Merci, on ne m'avait pas encore léché le cul aujourd'hui, mais non.

Avait-il vraiment dit ça ? Liv fut la première à s'en remettre :

— Vous ne jonglez pas.

Gavin écarta les mains des boules. Elles continuèrent à suivre le même trajet complexe. Tout le monde plissa les yeux et vit la luxine ultraviolette former une piste pour les boules – que celles-ci se contentaient de suivre.

— Exact. Si vous avez une explication visible, même stupéfiante, vous pouvez cacher un phénomène aux gens sous leur nez. Tel est le pouvoir de la luxine ultraviolette. Aliviana, me rendrez-vous un service ?

— Bien sûr.

Il sourit :

— Très bien. C'est noté.

Il se retourna. Il avait une tache sombre dans le dos. Du sang ? Liv devait-elle intervenir ?

— Professeur Épine-d'Or, je suis désolé, mais je dois partir. Je vous dois encore une demi-classe, et je vous la rendrai. Entre-temps, si vous voulez bien le signaler aux responsables concernés, Aliviana Danavis est reconnue comme étant une bichrome ultraviolet et jaune. Sa formation commence immédiatement. Je serais… *déçu* si elle avait un train de vie moins décent qu'un bichrome ruthgarien moyen. Le coût sera imputé directement aux finances de la Chromerie. Si quelqu'un a un problème avec cette décision, envoyez-le-moi.

Liv oublia aussitôt la chemise de Gavin. Elle n'en croyait pas ses oreilles.

En quelques phrases, le Prisme avait tout changé. Il l'avait libérée.

Bichrome ! Un seul mot, et elle passait d'une vie consacrée à rédiger des lettres pour un nobliau arriéré à une vie de… Orholam savait quoi. Elle crut avoir rêvé, jusqu'au moment où elle vit la même expression stupéfaite sur le visage de son enseignante. C'était donc bien réel. Un instant plus tard, Liv assimila la suite des paroles de Gavin : elle devait être entretenue comme un bichrome ruthgarien *aux frais de la Chromerie*. Et les Ruthgariens installaient leurs créateurs dans les appartements les plus somptueux. Cela faisait partie de leur stratégie pour attirer les plus talentueux.

Si Liv se débrouillait bien, elle pourrait échapper à cette harpie infernale d'Aglaia Crassos.

Gavin lui fit un sourire plein d'espièglerie, mais qui exprimait aussi une autre émotion. Liv ne parvint pas à la déchiffrer avant qu'il parte.

En le regardant disparaître d'un pas vif dans l'escalier, la jeune fille éprouva un vague malaise. Elle avait obtenu tout ce qu'elle espérait aujourd'hui, et tout ce qu'elle n'avait jamais osé espérer. Mais il s'était passé autre chose.

Le Prisme venait de l'acheter. Elle ignorait pourquoi elle valait ce prix, mais ce n'était pas par hasard. Elle interrogea Vena du regard. Son amie haussa les épaules, perplexe. Gavin Guile avait des projets pour elle, et elle s'exécuterait avec joie. Comment pourrait-elle refuser ? Mais de quoi s'agissait-il ?

Chapitre 39

Le bleu de la cellule essayait de s'enfoncer dans son esprit, pour le rendre froid et logique. Pas de place pour la haine, l'envie, la colère. Le mort marmonnait dans son mur.

Dazen se leva et s'approcha de lui. Le mort habitait une partie particulièrement brillante du mur bleu. C'était, bien sûr, le jumeau de Dazen.

— Le temps est venu, dit le mort. Tu dois te tuer.

Le mort aimait jeter un brûlot à Dazen et voir sa réaction. Dazen s'étira les muscles du cou. Le mort l'imita.

— Que veux-tu dire ? demanda Dazen.

— Tu te refuses à faire ce qu'il faut. À moins de pouvoir creuser plus profond que Dazen, tu…

— C'est moi, Dazen, maintenant ! l'interrompit Dazen.

L'homme dans le mur sourit avec indulgence :

— Non, pas encore. Tu es encore moi. Tu es encore Gavin Guile, le frère qui a perdu. Dazen t'a volé ta vie, mais tu n'as pas pris la sienne. Pas encore. Tu n'es pas prêt. Reviens me parler d'ici un an ou deux.

— Tu es mort ! lança Dazen. C'est toi le mort, pas moi. Je suis Dazen !

Mais son reflet ne répondit rien.

Son fils était là, dehors. Son fils, pas celui du vrai Dazen. Le vrai Dazen lui volait son fils. Tout comme il lui avait volé sa vie.

Gavin avait décidé depuis longtemps que, si Dazen lui volait sa vie, il lui volerait la sienne en retour. Son frère cadet avait toujours été le plus malin d'eux deux, et donc le seul moyen de s'évader serait de devenir Dazen – de le surpasser, de creuser un peu plus loin que le piège le plus profond du vrai Dazen et de le lui renvoyer. Pour l'instant, cela n'avait pas fonctionné.

— Ça n'a pas marché parce que tu n'es pas prêt à tout risquer pour vaincre. C'était ça, le génie de Dazen, dit le mort. Tu te rappelles la dernière fois où vous vous êtes battus ?

— Quand il m'a emprisonné et volé ma vie ?

— Non, la dernière fois avec les poings.

Gavin n'arrivait pas à l'oublier. Il était l'aîné. Il devait gagner ! Il ne se rappelait même pas pourquoi ils s'étaient battus. Cela n'avait pas d'importance. C'était probablement lui qui avait commencé. Dazen jouait les grands depuis un moment, il ne montrait pas à Gavin le respect qui lui était dû. Donc, Gavin lui avait donné un coup de poing à l'épaule en l'injuriant.

Gavin était le plus âgé, mais Dazen avait atteint au moins sa taille, voire plus. La plupart du temps, Dazen encaissait sans plaintes ni jurons. Pas ce jour-là. Dazen l'avait attaqué, et Gavin avait été saisi de la peur qui montait en lui depuis quelque temps. Et s'il perdait ?

Ils avaient lutté, essayant de se jeter à terre, faisant pleuvoir sur l'autre des coups aux bras, au ventre, aux épaules. Ils en avaient paré beaucoup, mais même ceux qui passaient avaient été plus douloureux que dangereux. Il y avait des règles, quand on affrontait son frère. On ne cassait pas les os, on ne visait pas le visage. C'était une question de soumission, de domination, de châtiment.

Mais, si Dazen remportait ne fût-ce qu'une victoire, les choses ne seraient plus jamais les mêmes. Cela ne pouvait arriver. Par peur et par désespoir, Gavin l'avait frappé au visage.

Dazen avait titubé, plus étonné que sonné. En général, Dazen était quelqu'un de plutôt stable mais, dès que Gavin vit son visage, il sut qu'il avait commis une erreur. Une grosse erreur. La douleur n'avait aucune importance. La domination non plus. Pas pour Dazen. Il était devenu fou furieux. Il n'avait même pas eu besoin de créer du rouge pour perdre la tête. Et il l'avait bien perdue.

Dazen avait chargé Gavin et l'avait renversé. L'aîné avait essayé de s'écarter d'un pas de danse, de se dégager. Mais Dazen ne se battait pas pour être le meilleur ; il voulait abattre Gavin. Ils étaient tombés. Gavin avait chuté sur son cadet, lui décochant un bon coup au genou.

Cela n'avait eu aucune importance, comme si Dazen ne l'avait même pas senti. Il avait encaissé et entraîné Gavin dans sa chute. Tout à coup, le petit frère de Gavin avait été sur lui. Il lui avait saisi la gorge à deux mains pour la serrer.

La panique de Gavin avait reflué. Tous deux avaient appris la lutte. Il avait cogné Dazen à la mâchoire. Rien. Dazen encaissait. Il avait dévié du coude le coup suivant. Il serrait toujours.

La panique avait de nouveau assailli Gavin. Dazen allait le tuer ! Gavin avait cogné, cogné et encore cogné, mais Dazen encaissait.

Vas-y, fais-moi mal, mais je vais te tuer.

Le monde s'était obscurci. Soudain, Dazen avait lâché Gavin. Il s'était relevé en titubant, pendant que Gavin revenait à la vie en toussant. Le temps que l'aîné se mette debout, son petit frère avait disparu.

Après cela, ils ne s'étaient plus battus. Cela avait suffi. Ils savaient implicitement que, s'ils s'affrontaient de nouveau, il y aurait sans doute un mort.

Et, si j'avais gagné à la Roche Scindée, il y en aurait sans doute eu un.

Dazen, lui, l'avait laissé en vie. Comme quand il avait serré sa gorge entre ses mains. *Il aurait pu m'écraser. Il aurait pu me tuer, mais il m'a laissé vivre. Parce qu'il est faible.*

— Si Dazen est faible, qu'est-ce que tu es, toi ? dit le mort. Tu as perdu contre lui.

Il se mit à rire.

— Ça n'arrivera plus jamais. Ça m'a pris du temps, mais je comprends enfin. J'accepte cette leçon de mon frère : gagner à tout prix. Être prêt à payer n'importe quel prix, et donc ne pas avoir à payer.

C'était cela. C'était simple. Et à présent, à présent ! Gavin était prêt à devenir Dazen. Il prendrait la force de Dazen et oublierait ses propres faiblesses. Il toucha son reflet.

— Désormais, tu es vraiment mort, dit-il.

Ses tentatives précédentes de créer de l'infrarouge avaient échoué parce qu'il n'obtenait pas assez de chaleur. La seule chose qui en créait dans sa cellule était son propre corps, et il avait failli se tuer la dernière fois, quand il s'était pris trop de couleur. Il avait eu des hallucinations, et pourtant cela n'avait pas suffi. Il n'avait pas été prêt à tout risquer. À mourir, s'il le fallait. Prêt, il l'était désormais.

— Merci, mon frère. Merci, mon fils, dit-il.

Il créa une lame de luxine bleue. Elle ne conservait son tranchant qu'au prix d'une intense concentration mais, peu à peu, le mort et lui réussirent à tondre ses cheveux longs. Il en coupait une mèche, séparait les fils dont il nouait les bouts pour qu'ils tiennent. Quand il en eut un bon tas, il se mit à créer, frottant son tissage de fortune d'autant de sébum corporel que possible. Il fallait le faire en premier. Par la suite, il n'en aurait plus la force.

Pour une fois, le bleu l'avait aidé. Celui qu'il avait été – à l'époque où il était libre, où il était Gavin – n'y serait jamais arrivé. Tisser les cheveux un par un, faire des erreurs, recommencer, se tromper et laisser tout en plan, essayer de récupérer le travail d'une semaine et le perdre en une

seconde de maladresse – cela l'aurait rendu fou. Mais le bleu adorait les détails, et bien mettre chaque cheveu à sa place.

Dazen ne s'en rendit pas compte tout de suite, mais un jour il comprit qu'il possédait de nouveau quelque chose qu'il avait perdu il y avait bien, bien longtemps. L'espoir. Oui, il sortirait. Il le savait, désormais. Ce n'était plus qu'une question de temps. La vengeance approchait, et plus elle était retardée, plus elle serait douce. Dans un soupir de contentement, Dazen reprit sa tâche.

Chapitre 40

Gavin ôta sa chemise déchirée et grogna quand le tissu frotta sur sa blessure. *Un vêtement à cinquante danars, et je l'ai fichu en l'air en une demi-heure*. Pire, il avait remarqué que certaines filles regardaient la tache en train de s'étendre. Ce n'était pas dramatique. Elles n'oseraient pas poser de questions. Mais un membre du Spectre, si. Il préférait leur réserver ses mensonges.

Il jura à mi-voix.

Gavin savait que Marissia avait une sorte de système pour ranger ses vêtements, mais il n'en avait jamais compris la logique. Il fouilla les piles de chemises, de pantalons, de hauts de chausse, de capes, de foulards, de robes, de tuniques, et de *ghotras,* qu'il n'avait jamais portés, pour la plupart. Par Orholam, il possédait tellement d'habits… Et ce n'étaient que ceux d'été. Sans doute parce qu'en tant que Prisme il était censé appartenir à tous les peuples ; s'il rencontrait un ambassadeur ou devait soudain partir à Abornea, il disposerait déjà de vêtements locaux qui lui iraient bien.

Il était encore là, torse nu, de l'onguent sur sa brûlure – au moins, il avait eu le bon sens de garder ses pansements dans sa chambre – quand la porte s'ouvrit. Marissia se glissa dans la pièce. Elle jeta un coup d'œil à la blessure sur ses côtes. La colère brilla dans ses yeux de jade, mais Gavin ne savait pas si c'était contre lui ou par compassion pour lui. Peut-être un peu des deux. Elle prit l'onguent posé sur la table et lui en rajouta une couche. Aïe. Apparemment, il avait oublié certains endroits. Puis elle le pansa d'une main expérimentée. Elle n'était pas douce.

— Mon seigneur a-t-il besoin d'aide pour trouver une autre chemise ? demanda-t-elle.

— Aaah ! s'écria-t-il. (Il se racla la gorge pour reprendre d'une voix posée.) S'il te plaît.

Marissia s'approcha d'une pile – il aurait juré l'avoir fouillée – et sortit aussitôt une chemise de ses profondeurs. Il ne se rappelait pas l'avoir déjà portée, mais il aimait son style, et elle était assez sombre pour que personne ne remarque l'onguent, s'il coulait encore. Marissia possédait une certaine magie bien à elle. Gavin aurait juré qu'il n'avait jamais vu cette chemise auparavant.

Elle l'habilla et le coiffa en sifflant doucement ; un air ancien, plutôt joli.

Marissia sifflait bien.

Oh, la chanson s'appelait « Petit agneau perdu ». Une allusion au fait qu'il n'avait pas su trouver ses habits ? Sans doute. Il avait d'autres soucis plus importants. Il s'était occupé de son frère, quels nouveaux problèmes allait lui poser le Spectre ?

— Je partirai soit dans la matinée, soit le lendemain, dit Gavin. Il y a un jeune homme que l'on teste en bas. Kip. C'est mon, euh, fils naturel.

Inutile d'utiliser l'euphémisme de « neveu » avec Marissia. Elle savait que Gavin avait emprisonné son frère, mais même elle ignorait que Gavin n'était pas Gavin. Elle ne les avait pas connus avant la guerre, donc elle n'avait pas besoin de savoir. Il lui faisait entièrement confiance, mais moins il y aurait de gens au courant, plus il gagnerait de temps avant que son secret lui retombe sur la tête.

— Kip a seize ans… quinze, je veux dire. Tu veux bien lui trouver des vêtements appropriés et faire nos bagages pour deux semaines ?

— Plutôt pour la guerre, ou pour la parade ?

— Les deux.

— Bien sûr, répondit-elle simplement.

En sortant, Gavin saisit son épée dans son fourreau incrusté de pierres précieuses. Le dernier de ses Gardes Noirs était bien meilleur escrimeur que lui. Il avait été fort compétent à une époque, puis il avait compris qu'il pouvait créer n'importe quelle combinaison de couleur et disposer instantanément de l'arme de son choix. Dès lors, il n'avait plus pratiqué le simple acier aussi souvent qu'il l'aurait dû pour être capable de se mesurer à des combattants professionnels comme la Garde Noire.

Naturellement, cela impliquait un combat à la loyale, chose impensable avec un créateur. Les Gardes Noirs eux-mêmes se battaient avec tout ce qui leur tombait sous la main : lames, magie, verre de vin, poignée de sable dans la figure.

Gavin fourra aussi les pistolets ilytiens dans sa ceinture. Juste pour faire l'idiot.

À la sortie, deux Gardes Noirs l'attendaient. Son escorte. C'était son compromis avec le Blanc. Il pouvait se déplacer sans la Garde Noire quand il l'estimait absolument nécessaire – donc, la plupart du temps – à condition de les accepter lorsqu'il se trouvait dans un endroit où le risque de subir un assassinat était plus élevé. Le Blanc n'appréciait guère la manière dont il interprétait leur accord, mais il s'accrochait férocement au peu de liberté dont il disposait.

Gavin traversa vivement le couloir qui séparait les deux moitiés de l'étage que le Blanc et lui se partageaient. Le côté du Prisme était toujours tourné vers le soleil, à cause de la rotation de la Chromerie. Par une étrange ironie, le Blanc était plongé dans une ombre perpétuelle, qu'elle avait appris à apprécier dans sa vieillesse. Cela limitait les tentations de créer de la luxine, ce qui aurait hâté sa mort. Gavin se demandait encore comment elle y arrivait. Sans créer, il se sentait vide et faible. La vie ne vaudrait pas la peine d'être vécue sans chromaturgie. Elle définissait son identité. Il en allait certainement de même pour le Blanc, et pourtant elle continuait à vivre, d'une volonté inaltérable, le dos droit.

Gavin passa devant les Gardes Noirs qui gardaient sa porte et frappa.

— Elle n'est pas là, dit l'homme à sa gauche. Le Blanc est allé retrouver la Chromerie. Elle a pensé qu'il serait impoli de faire attendre tout le Spectre à cause du retard d'une seule personne.

C'était ainsi que les Gardes Noirs signalaient leur déplaisir. Sa propre escorte avait su où il se rendait dès qu'il s'était dirigé vers l'appartement du Blanc plutôt que vers l'ascenseur, mais ils ne lui avaient rien dit. Les gardes du Blanc avaient compris où il allait dès qu'ils l'avaient vu, mais ils ne l'avaient informé du départ du Blanc qu'après l'avoir laissé frapper, aggravant son retard. Le retard d'une seule personne ? *De quoi va parler le Spectre sans moi ? C'est moi qui l'ai convoqué.*

Comme d'habitude, les Gardes Noirs manifestaient leur irritation avec discernement. Gavin n'aurait plus de problèmes avec eux pendant un moment, Poing-de-fer s'en assurerait. S'ils agaçaient encore Gavin, il les éviterait davantage, et ils ne pourraient plus le protéger, ce qui était leur devoir. Pourtant, ils voulaient que le Prisme les respecte. Ce qu'il faisait, d'une certaine manière.

Personne étrange que celle qui se porte volontaire pour bondir devant une flèche, alors qu'elle ne sait même pas si elle appréciera le Prisme ou le Blanc dont on lui assignera la protection. Mais Gavin refusait d'être enchaîné. Le pouvoir, c'était la liberté. Le pouvoir devait être conservé.

— Si vous êtes incapables de me servir correctement, dit Gavin à ses deux Gardes, vous êtes incapables de me servir tout court.

Il tourna les talons et se dirigea vers l'ascenseur.

Ils ne répondirent rien, bien sûr. Ils se contentèrent de l'accompagner, l'encadrant à gauche et à droite. Le commandant Poing-de-fer les entraînait à ne pas écouter les ordres qui mettaient leurs protégés en danger.

Gavin agita les bras, créant des barreaux de luxine bleue renforcée de jaune, à gauche et à droite. Les Gardes hésitèrent un instant ; il avança d'un pas vif et referma l'espace au milieu. Il continua ainsi, érigeant des murs de bleu, rouge, vert, jaune et ultraviolet sans même se retourner.

Une petite partie de lui-même éprouva de la satisfaction : son frère s'était vraiment insinué en lui. *Quel salaud !*

En même temps, c'était nécessaire. La Garde Noire devait savoir qu'elle ne pouvait pas faire de lui ce qu'elle voulait. C'était ainsi que fonctionnaient les gardes du corps intelligents : ils empiétaient un peu sur votre liberté, puis un peu plus, et rapidement ils n'en faisaient qu'à leur tête. Gavin ne les laisserait pas faire. Si la Garde Noire se mettait à tourner autour de lui en permanence – ce qu'elle désirait faire, au bout du compte –, elle ne découvrirait pas seulement des secrets comme le bateau et le condor, mais aussi son ultime secret. Que ferait la Garde Noire si elle découvrait que Gavin était un imposteur ? Elle pourrait décider qu'il était le Prisme de fait, et en rester là. Ou, au contraire, qu'il constituait une menace pour le véritable Prisme. Ou encore, la Garde pourrait se partager entre factions opposées. Amusant comme idée, une bande de créateurs-guerriers d'élite essayant de se détruire mutuellement. Il devait donc agir comme il le faisait. Il fallait leur enfoncer dans la tête qu'ils devaient accepter les miettes jetées par Gavin : « Vous pouvez me protéger si vous me servez de tout votre cœur, ou je vous retirerai ce privilège selon mon bon plaisir. »

Au début, bien des années plus tôt, le commandant Lance avait puni les Gardes Noirs qui laissaient Gavin leur échapper. Comme cela ne marchait pas, il avait rendu les châtiments publics, humiliant les Gardes Noirs pour une faute qui n'était pas la leur. Gavin s'était senti très mal – mais n'avait pas changé son attitude d'un pouce. Le commandant Lance avait alourdi les punitions, faisant fouetter plusieurs hommes en public, dont le jeune Poing-de-fer. Gavin avait seulement bâillé et n'avait plus laissé les Gardes l'approcher pendant un mois. Puis il s'était enfoncé dans des marchés grouillant de monde, laissant derrière lui les Gardes envoyés par le commandant ligotés et bâillonnés ; il l'avait fait juste après la guerre, à une époque où plus d'un homme l'aurait tué avec joie.

Quand il y avait enfin eu une tentative d'assassinat en l'absence des Gardes Noirs, le commandant Lance avait renvoyé les six Gardes censés protéger Gavin. Le Blanc était finalement intervenue en renvoyant le commandant Lance à leur place. Gavin ne l'avait pas regretté. Après avoir vu que cela ne servait à rien de culpabiliser Gavin, Lance aurait dû essayer autre chose.

Un homme incapable de changer de tactique n'aurait jamais dû se retrouver à la tête des Gardes Noirs.

Gavin ne s'était pas fait d'amis après cet épisode, mais il avait gardé le contrôle. D'ailleurs, il n'avait pas besoin d'amis. Les deux Gardes Noirs surveillant l'ascenseur échangèrent un regard à son approche. La femme de gauche était petite, mais épaisse comme un taureau.

— Haut Seigneur Prisme, dit-elle, je remarque que vous n'avez pas d'escorte. Puis-je me joindre à vous ?

— Puisque vous le demandez si gentiment…, sourit Gavin.

Ils lui ouvrirent la porte de l'ascenseur et, quelques instants plus tard, il sortait à l'étage juste en dessous du sien. Les Gardes Noirs de service tiquèrent en ne voyant qu'une seule personne l'accompagner. Ils connaissaient certainement la répartition des gardes, et savaient que la femme n'était pas censée escorter le Prisme ; d'ailleurs celui-ci n'aurait pas dû être escorté par un seul Garde.

— Haut Seigneur Prisme, dit l'un des Gardes, un grand bichrome rouge et orange âgé d'à peine vingt ans – et donc doué –, puis-je vous accompagner ?

— Je vous remercie, mais non, répondit Gavin. Vous ne pouvez pas me protéger contre ce qui m'attend ici.

Gavin avait expliqué à Kip que le Blanc essayait d'équilibrer le pouvoir du Prisme, mais il n'aimait guère qu'elle le fasse.

Il pénétra dans la salle du conseil. Les Couleurs étaient éparpillées autour de la table. Pour les réunions officielles, ils s'asseyaient en ordre : Infrarouge, Rouge, Orange, Jaune, Vert, Bleu, Ultraviolet, Noir, Prisme, Blanc. Dans des occasions comme celle-ci, cependant, l'envie de prendre place à côté d'un ami ou dans l'un des fauteuils les plus confortables l'emportait sur la tendance naturelle à s'asseoir toujours au même endroit.

Gavin rejoignit la dernière place, entre l'Ultraviolet, une grande Parienne efflanquée à la peau d'un noir charbonneux, nommée Sadah, et un Ruthgarien paisible à la peau plus claire et à la barbe décorée de perles, Klytos Bleu.

Gavin avait dit à Kip que chaque Couleur représentait un pays, et c'était globalement vrai. Chaque satrape nommait une Couleur. C'était la décision la plus importante que prenaient la plupart des gouvernants. Mais ce système avait commencé à se fragiliser avant même la guerre du Faux Prisme, quand Andross Guile avait obtenu le siège rouge à force de chantages et de pots-de-vin, alors que la Forêt de Sang disposait déjà d'une Couleur. Il s'était montré si audacieux qu'il avait volé ce poste à Ruthgar, prétendant y être éligible en vertu d'un lambeau de marécage qu'il possédait dans ce pays.

Bien sûr, après la guerre, la même logique avait été utilisée pour priver Tyrea d'un siège.

La multiplicité et le foisonnement des diverses loyautés donnaient le tournis. Le Rouge et le Vert étaient ruthgariens, et donc sans doute d'accord sur toute question concernant Ruthgar. Mais le Vert était également cousin de Jia Tolver, la Jaune abornéenne. Les Abornéens étouffaient le commerce parien et ruthgarien par les Détroits, donc ils s'entre-déchiraient sur toutes les questions commerciales, mais, pour le reste, ils pouvaient faire bloc.

L'Infrarouge était un Forestier de Sang, désormais allié de son voisin plus puissant du Ruthgar – mais ses parents avaient été tués dans la guerre par les frères du Vert. Et cela continuait ainsi. Toutes les familles nobles des sept satrapies faisaient leur possible pour faire entrer au moins un fils ou une fille à la Chromerie, au moins pour protéger leurs arrières.

À leur tour, tous les membres du Spectre faisaient le maximum pour se protéger. Les liens familiaux, claniques, nationaux, chromatiques et idéologiques partaient dans tous les sens. Les Couleurs étaient des créatures tout autant politiques que magiques. Il fallait un certain niveau chromaturgique pour être désigné en tant que Couleur – le Blanc s'en assurait – mais, une fois ce degré atteint, bon nombre des sièges étaient attribués lorsque des caravanes chargées d'or rendaient visite aux maisons royales. Gavin savait que cela avait été le cas pour son père.

Le Blanc, dans son fauteuil roulant, prit la parole :

— Je déclare l'assemblée ouverte. Qu'il soit noté que toutes les Couleurs sont présentes, à l'exception du Rouge.

Ils avaient horreur de ça. Horreur de ne pas pouvoir se débarrasser d'Andross Guile. Horreur que, défiant toutes les conventions, il n'ait pas assisté à une réunion en cinq ans, mais insiste pour que ses votes soient pris en compte. Horreur qu'il fasse communiquer son vote par messager, exprimant en quelle estime il tenait leur opinion. Aucune éloquence n'émouvrait jamais Andross Guile. Il étudiait chaque question seul, et prenait sa décision sans tenir compte de cette parodie d'assemblée. Mais le Spectre le craignait. Le Blanc déclara :

— Seigneur Prisme, vous avez convoqué cette réunion, je vous en remets donc la direction.

Elle pensait contrarier ses plans. Il était devenu trop indépendant. Il pourrait devenir dangereux si elle ne tirait pas sur la laisse.

Attention, Orea. Les chiens deviennent dociles quand on les étrangle – mais les loups deviennent furieux.

La relation de Gavin avec le Spectre avait toujours été épineuse. Bien sûr, pendant sa convalescence après Roche Scindée, ils l'avaient dépouillé de son titre de promachos, lui retirant le contrôle des armées, comme la coutume l'exigeait, sans savoir s'il les laisserait faire. Gavin, qui apprenait son nouveau rôle, avait accepté, mais, personnellement, il n'aimait guère les Couleurs. C'était réciproque. Il avait vécu trop longtemps, était devenu trop puissant. Il n'avait pas besoin d'eux, et cela leur faisait peur.

Ils détestaient son père. Ils détestaient les Guile, et ils se mettaient sur le chemin de Gavin dès qu'ils le pouvaient.

Patience, Gavin. Tu as tout ton temps pour l'objectif six. Toute la liberté de manœuvre. Tu es le fils d'Andross Guile.

— Nous devons libérer la ville de Garriston immédiatement, en y retirant tous nos hommes, pour la rendre au roi Garadul, déclara Gavin. De préférence en nous excusant de ne pas l'avoir fait plus tôt.

Il y eut un silence. Suivi d'un autre silence gêné.

Klytos Bleu émit un petit rire hésitant. Personne ne fit écho, et il se tut.

— Le roi ? demanda le Blanc.

— C'est comme ça qu'il se présente, dit Gavin sans plus de précision.

Sadah Ultraviolet intervint :

— Vous plaisantez sûrement, seigneur Prisme. Le gouvernorat est transféré à Paria dans quelques semaines. C'est notre droit. Des gens ont fait des projets. Des bateaux sont déjà partis. Si nous devons en parler, que ce soit dans deux ans.

— Absolument pas, dit Delara Orange.

C'était une bichrome de quarante ans, avec de gros seins tombants et des iris envahis par le rouge et l'orange. Elle était atashienne. Atash recevrait le gouvernorat juste après Paria.

— Paria a pris le tout premier tour, alors qu'il restait effectivement quelques trésors dans la ville. Et vous avez tout pillé.

— Nous avons dû aussi restaurer une ville qui avait été rasée par le feu, soigner ses blessés et ses malades. Nous n'avons pris qu'une juste récompense.

— Arrêtez, interrompit Gavin avant que les choses ne s'enveniment. Vous vous trompez de dispute. La question n'est pas de savoir qui a le gouvernorat, dans quel ordre ou pour combien de temps. Nous avons écrasé Tyrea il y a seize ans. Ils n'ont toujours pas de représentant dans cette pièce. Chaque année, il y a de moins en moins de Tyréens à la Chromerie. Pourquoi cela ? Ont-ils soudain cessé d'entretenir leurs créateurs ici ? Ou est-ce parce que nous leur avons extorqué un tribut si ruineux qu'ils ne peuvent plus payer leurs propres créateurs, ce qui les appauvrit encore ? En outre, nous tenons Garriston, leur port et leur ville principale, et vos gouverneurs taxent le moindre fruit – oranges, grenades et melons. J'ai été à Garriston, et elle n'est plus que l'ombre de son ancienne grandeur. Les canaux d'irrigation sont ensablés. Les champs sont cultivés par les femmes et les enfants, voire laissés à l'abandon, et il n'y a pas un créateur en vue.

— Vous avez pitié d'eux ? demanda Delara Orange. Quand mes frères ressusciteront et que le château de Ru sera reconstruit, j'éprouverai de la pitié pour Garriston. Ils se sont alliés à Dazen. Leur guerre a tué des dizaines de milliers de gens. Je les ai vus jeter le fils de deux ans de la satrape

Naheed dans les Grands Escaliers. Je les ai vus ouvrir son ventre de femme enceinte, arracher le bébé et parier sur la distance à laquelle ils jetteraient l'enfant hurlant. Ils ont coupé le nez, les oreilles, les seins, les bras et les jambes de la satrape et l'ont balancée à la suite. Sous nos yeux. Le bébé est arrivé tout en bas, au cas où vous vous poseriez la question. J'ai reçu une partie de sa cervelle sur ma robe. Je voulais essayer de l'attraper, mais je n'ai pas bougé. Personne n'a bougé. Vous voudriez que nous ayons pitié de ces gens ? ou peut-être de ceux qui ont coulé une flottille entière de réfugiés qui n'avaient pas un seul créateur ou homme en armes à leur bord ?

C'était la faute de Gavin. Quand il était Dazen. Il avait envoyé un jeune général frais émoulu, Gad Delmarta, qui s'était toujours montré efficace et direct. Gavin lui avait demandé de sécuriser Ru. Le général Delmarta avait compris qu'il fallait anéantir toute velléité de résistance. Il avait publiquement exterminé la famille royale – ses cinquante-six membres et leurs dizaines de serviteurs royaux, l'un après l'autre dans leur ordre de succession, et rasé par le feu leur grand château, l'orgueil d'Atash. Les gens s'étaient enfuis, et le général Delmarta avait alors envoyé des créateurs de feu après la flottille. Gavin ne l'avait appris qu'après, et que pouvait-il alors y faire ? C'était la guerre, son général avait suivi ses ordres, et quand Delmarta avait ensuite marché sur la grande cité d'Idoss, celle-ci s'était rendue sans combattre, tant elle craignait la cruauté de cet homme.

— Peut-être, dit Gavin, pourrions-nous compter combien d'enfants sont morts lorsque vous avez brûlé Garriston en représailles, en fermant les portes pour que personne ne s'échappe ? Si je me souviens bien, tous les créateurs et soldats tyréens, sauf deux cents d'entre eux, se trouvaient à des centaines de lieues à ce moment-là. Combien de temps a-t-il fallu au fleuve pour charrier les cadavres ? Tous ces petits corps qui flottaient sur l'eau. Même avec les centaines de requins qui s'agitaient dans l'écume sanglante de la baie, cela a pris des semaines, n'est-ce pas ?

Gavin n'avait jamais su qui avait eu cette idée, mais quand Garriston avait brûlé, quelqu'un avait positionné des créateurs rouges tout autour des murailles. Protégés par les soldats, ils avaient balancé de grandes vagues de luxine rouge sur toute la ville. Cette substance servait habituellement de combustible à lampe. Répandue sur une cité entière, elle avait plongé les résidents de Garriston dans l'enfer. Ils s'étaient jetés dans le fleuve par dizaines de milliers, et des milliers d'autres s'étaient jetés par-dessus ceux-là. Ensuite, certains des créateurs les plus rusés de son frère aîné avaient fait flotter de la luxine rouge dans de petits bateaux de vert ou de bleu, ou mélangé du rouge à de l'orange pour obtenir une décoction si inflammable qu'elle brûlait même sous l'eau, ou avec de l'ultraviolet pour brûler à la surface. Entre les flammes, la fumée, l'eau, la bousculade, les écroulements d'immeubles entiers dans le fleuve engorgé, et l'incendie flottant sur la rivière, il s'en était suivi un massacre à une échelle inimaginable.

Avant la guerre, Garriston accueillait plus de cent mille personnes. Après les conscriptions de Dazen, la population n'était plus que de quatre-vingt mille âmes. Après les incendies, il n'en restait plus que dix mille, et, une fois le premier hiver passé, plus que cinq mille.

— Cela suffit, dit le Noir.

Carver n'était pas créateur ; d'une certaine manière, c'était le membre le plus faible du Spectre. En tant que Noir, il était responsable de la plupart des aspects pratiques de Petit Jaspe : importation de nourriture, gestion du commerce, établissement des contrats, recrutement et paie des soldats, entretien des bâtiments et des quais, construction des navires, et tout ce que le Blanc lui cédait pour pouvoir se concentrer sur la Chromerie proprement dite. Mais le Noir était un homme formidable, et Gavin le respectait.

— Nous pourrions dresser la liste de ces horreurs toute la journée, seigneur Prisme. Où voulez-vous en venir ?

À ceci : sur les cinq grands objectifs qui me restent, le seul purement altruiste est la délivrance de Garriston. Ces gens souffrent à cause de moi, et vous, tas de salauds, avez fait échouer toutes mes tentatives pour les aider.

— À ceci, reprit Gavin : les Tyréens ont autant de raisons de nous haïr que nous de les détester. Nous les punissons pour cette guerre depuis seize ans. La plupart des gens qui en paient le prix aujourd'hui étaient des enfants au début de la guerre. Ils ne voient aucune raison de continuer à payer pour ce que leurs pères morts ont fait – ou pas. Ils nous détestent ; et le fait est qu'aucun d'entre nous – aucune des sept satrapies – ne souhaite y revenir avec une armée.

— Qu'essayez-vous de nous dire ? demanda le luxeigneur Noir. Disposez-vous de renseignements indiquant précisément une menace ?

— Ce que je dis, c'est que, si nous ne nous retirons pas de Garriston et ne fixons pas le tribut selon nos termes, le roi Garadul prendra la ville de force et établira le tribut selon ses exigences.

C'était ce qu'avait voulu dire Garadul quand il avait déclaré à Gavin : « Nous reprendrons ce que vous avez volé. » Pourtant, Gavin ne pouvait pas leur en parler sans leur révéler d'autres secrets, et ils ne le croiraient pas de toute manière.

— Je ne trouve pas ça drôle, dit nerveusement Klytos Bleu. (C'était un lâche avéré, mais Ruthgar ne céderait pas facilement Garriston, et Gavin le savait.) Nous avons un millier de soldats et cinquante créateurs, là-bas. À eux seuls, les mages tiendraient en respect n'importe quelle armée que pourrait réunir ce « roi » Garadul.

— S'incliner sous la férule d'un rebelle, d'un homme qui se proclame roi… c'est impensable, ajouta l'Orange. Il mérite la mort.

Oh, père, quel dommage que vous ne veniez plus. Cela vous plairait. Je vais faire quelque chose que vous n'avez jamais pu faire.

— D'abord, dit Gavin, il serait juste de partir. Nous punissons ces gens qui ont déjà trop souffert, et ils nous détestent pour cela. Nous semons les graines d'une autre guerre, depuis ces seize dernières années. Ils ont commencé le conflit, c'est vrai. Le général Delmarta est né à Garriston, c'est vrai aussi. Mais tout cela ne nous excuse pas pour ce que nous avons fait. Ce n'était pas seulement une faute, mais une stupidité.

— Pardon ? demanda Delara Orange.

Celle qui l'avait précédée – sa mère – avait mis au point le plan d'occupation tournant.

— Vous m'avez bien entendu, reprit Gavin. Nous n'avons presque plus de créateurs tyréens. Vous pensez que c'est parce qu'il n'en naît plus là-bas ? Ah ! Et si au lieu de les former ici, où ils sont dénués de moyens, méprisés et soupçonnés de trahison, quelqu'un décidait de les former plus près de chez eux ? Une nouvelle école, une Chromerie consacrée à la vengeance, fondée à cause de notre mesquinerie et notre bêtise.

— Ridicule, contra Delara. Nous en aurions entendu parler.

— Et si vous n'en aviez pas entendu parler ? La qualité de leur formation n'est peut-être pas aussi bonne que la nôtre. Je l'espère, d'ailleurs. Mais même avec quelques sortilèges de feu rudimentaires, combien de temps vos cinquante créateurs en poste à Garriston tiendraient-ils contre plusieurs centaines d'adversaires ? Et vos soldats, combien de temps tiendraient-ils face à des milliers de rebelles qui pourraient se fondre dans la population ?

Le roi Garadul prendra Garriston, c'est un fait. Il la revendiquera, dans des termes qu'il sait inacceptables, puis il s'en emparera. La seule question, c'est : allons-nous perdre, perdre la face et permettre à Garadul de triompher, pour se retrouver au bout du compte entraînés dans une guerre que vos satrapies n'ont pas le courage de mener ? ou allons-nous renoncer à un tribut qui, une fois divisé

en six, est insignifiant, en abandonnant ce que nous ne pouvons pas garder ? Si nous donnons Garriston au roi Garadul avant même qu'il le demande, nous aurons l'air magnanimes. Si nous lui présentons nos excuses, nous aurons l'air justes, et si nous faisons les deux avant qu'il le demande, nous le privons d'une victoire et d'une cause à défendre.

— Avez-vous la preuve de tout cela ? demanda Delara. (Elle était changeante, comme les créateurs orange ont tendance à l'être, mais la luxine rouge rendait aussi plus agressif et plus téméraire au fil du temps.) Parce que, si ce n'est pas le cas, vous nous demandez d'abandonner une ville entière sans aucune raison, il me semble. Nous ne connaissons pas ce nouveau « roi » Garadul. Il n'a pris le pouvoir que récemment. Il n'a pas envoyé le moindre émissaire, et encore moins proféré d'exigences.

— Vous êtes en train de me dire qu'aucun de vous n'a placé d'espions chez Garadul ? riposta Gavin.

Il y eut quelques sourires sardoniques, puis le silence. Personne n'allait l'avouer, bien sûr. Ils ne se faisaient mutuellement pas assez confiance. Il n'y avait pas eu de guerre depuis seize ans, mais cela ne signifiait pas que tous les intérêts coïncidaient. La Chromerie et les capitales étaient pleines d'espions, comme cela avait toujours été le cas.

— Dans ce cas, lança Gavin d'un ton impérieux destiné à les piquer au vif, placez-en.

— Haut Luxeigneur, nous prenons les conseils que vous donnez aux satrapies très au sérieux, naturellement…, commença Klytos Bleu.

Les Ruthgariens détestaient Gavin depuis qu'il avait mis un terme à la guerre contre la Forêt de Sang.

Gavin l'interrompit. Il était temps de jouer les impétueux.

— Écoutez-moi, bande d'imbéciles. Je ne sais pas comment vous avez pu ne pas le voir venir. Ou peut-être que certains l'ont effectivement vu. Votre loyauté est bien connue. Le fait demeure : c'est de la rébellion et de l'hérésie. Le roi Garadul parle de renverser les satrapies et le culte d'Orholam lui-même. J'aurais cru qu'Orholam aurait obtenu un meilleur service de ses Couleurs.

— Assez ! Assez, seigneur Prisme ! aboya le Blanc en lui jetant un regard incrédule.

Rien de tel que de traiter des puissants d'imbéciles, d'ingrats, de traîtres et d'impies à la fois. Gavin vit la stupeur sur certains visages, la haine sur d'autres.

Brisant le silence, Klytos fut le premier à parler. En tant que bleu, il réfléchissait naturellement plus vite que tous les autres.

— Je pense que nous devons prendre le seigneur Prisme au sérieux. Il est prudent de servir les satrapies et Orholam avec autant de zèle qu'il le fait chaque jour. (Il parlait d'un ton neutre, mais sa malveillance était évidente.) Je propose que nous envoyions une délégation à Garriston, pour évaluer la menace du rebelle présumé Garadul, et nous faire un rapport direct.

— Une délégation ! Êtes-vous aveugle, stupide, ou corrompu ? s'écria Gavin. Le temps qu'elle…

— Gavin ! coupa le Blanc. Il suffit !

Elle soumit la proposition de délégation aux voix. Elle récolta cinq votes pour, zéro contre, deux abstentions.

Gavin s'affala dans son fauteuil, vaincu, sous le choc. Dans le silence précédant la fin de la réunion, il secoua la tête et déclara tristement :

— Je vous ai abandonné le pouvoir après la guerre, j'ai abandonné la promachia. Je suis devenu simple conseiller, alors que beaucoup voulaient me voir empereur à part entière. Et à présent vous m'ignorez. Très bien. Mais dites ceci à vos satrapes : préparez-vous à la guerre. Le roi Garadul

ne s’arrêtera pas à la prise de Garriston. Je vous le garantis.

Voyez-vous, père, c’est la seule chose que je sais faire que vous n’avez jamais su : faire semblant de perdre.

Chapitre 41

Liv avait à peine vu ses nouveaux appartements dans la tour jaune avant de sortir. Pas pour faire la fête, ou parce qu'elle était impulsive, mais parce que son courage faiblissait à chaque seconde. Elle avait vu la moitié des usuriers de l'île avant d'en trouver un prêt à faire affaire avec elle.

En rentrant dans sa nouvelle chambre, elle découvrit que les esclaves de la tour avaient déménagé l'intégralité de ses maigres possessions depuis le placard qui lui servait de domicile depuis trois ans. Et une femme était assise sur son lit.

— Salve, Liv, tu es sortie fêter ça ? demanda Aglaia Crassos.

— Qu'est-ce que tu fais dans mes appartements ? demanda Liv. Comment es-tu entrée ici ?

— Ce n'est pas bien d'oublier ses amis, Aliviana, dit Aglaia en allant se planter sous son nez.

— Quoi ? Tu es venue pour me menacer ? Je suis morte de peur.

Une vilaine expression passa sur le visage d'Aglaia, puis fut remplacée par son masque habituel, accompagné de son rire perfide :

— Attention à ta langue affûtée, ma fille. Tu pourrais te couper la gorge.

— J'en ai fini, dit Liv. Gavin Guile m'a…

— … achetée pour être son esclave de lit. Je suis au courant.

— Va crever en enfer ! lâcha Liv.

— C'est toi qui iras là-bas, à voir comment tu te jettes sur l'homme qui a assassiné ta mère et détruit ton pays.

Liv recula après cette gifle colossale.

Aglaia avait déjà fait allusion à l'incendie de Garriston, mais Liv n'avait jamais entendu pareille chose. À dire vrai, elle ignorait si c'était un mensonge, mais étant donné qui l'avait proféré, elle était prête à parier que c'en était un.

— Le Prisme n'a rien à voir avec tout cela.

— Et tu le sais parce qu'il te l'a dit ? Ta mère est morte dans ces incendies. Ton père a mené le combat contre Gavin Guile.

— Qu'as-tu à faire de Garriston ? Ruthgar s'est battu du côté du Prisme. Ton père était avec Gavin.

— Et mon frère est le gouverneur de Garriston, dit Aglaia, donc je sais certaines choses. (Elle baissa la voix et s'approcha de Liv.) Et peut-être que toi aussi, maintenant.

C'était donc pour ça.

— Non, dit Liv. J'en ai fini avec toi, avec Ruthgar, et avec tes mensonges.

Loyauté à l'Un. Telle était la devise des Danavis, impliquant que la loyauté allait à *un seul*. Et Liv n'allait pas servir cette femme.

— Bienvenue dans ta nouvelle vie, Liv. Tu es importante, à présent. Tu joues au grand jeu, et tu n'as pas que des mauvaises cartes. Tu vois, Liv tu es peut-être tyréenne, mais personne ne t'en voudra plus pour cela. Avoir surmonté un tel handicap te rend d'autant plus remarquable. C'est la belle vie qui s'offre à toi.

— Tu ne peux pas m'acheter, dit Liv.

— C'est déjà fait.

— Les choses ont changé. Par ordre du Prisme en personne.

Aglaia haussa lentement les sourcils, allongeant encore son visage chevalin. C'était un geste étudié – comme tout, chez elle.

— Je travaille avec toi depuis… trois ans, maintenant ? Tu sais, j'ai relu mes notes. Je ne t'aurais jamais prise pour une voleuse, Aliviana Danavis Et voilà que tu abandonnes ton service après trois années de formation. Trois années où nous avons financé tes moindres besoins…

— Et avec quelle générosité !

— Si nous avions été plus généreux, ta dette aurait été d'autant plus grande. Voici ma question, Liv. Quelle sorte de femme es-tu donc ?

C'était cette même question qui avait fait que Liv s'était retrouvée avec une plume à la main pour renoncer à une fortune. Grâce à sa nouvelle amitié avec Gavin, elle aurait sans doute pu dire aux Ruthgariens d'aller se faire foutre Que pouvaient-ils faire contre une décision du Prisme ? En outre, Liv était partie de rien – une monochrome douée dans une couleur peu utile – pour arriver au bichromat, mais elle ne valait tout de même pas que l'on se batte pour elle. Les satrapies perdaient souvent leurs investissements. Les créateurs mouraient, s'épuisaient, ou changeaient de loyauté pendant leur dernière année de formation. Toutes les nations tentaient de débaucher les créateurs, et les Ruthgariens étaient les meilleurs à ce jeu ; ils ne se battraient donc pas trop pour garder Liv.

Mais être un Danavis, c'était agir avec honneur. Toujours.

— Qu'est-ce que vous voulez ? demanda Liv.

— Tu as été une gêne pour moi, Liv. Tu étais la fille médiocre d'un général rebelle. Mais, à présent, tu seras le joyau de ma couronne Ma vengeance contre tous ceux qui croyaient pouvoir m'abaisser. Et pour cela tu dois connaître le succès. Tu recevras déjà une allocation généreuse du fonds général de la Chromerie. Garde-la, et en plus nous t'en donnerons le double. Nous effacerons tes dettes et les années de service que tu nous dois déjà. Bon sang, si tu joues bien tes cartes, tu pourrais tirer de l'argent de trois ou quatre nations avant de quitter les Jaspes. D'ailleurs, si tu nous sers bien, tu n'auras même pas besoin de quitter la Chromerie. Penses-y : tu peux vivre ta vie ici, au centre du monde, là où toutes les choses importantes se passent. Coucher avec qui tu veux, épouser qui tu veux, donner à tes enfants tous les privilèges dont tu as été privée. Ou sinon, tu peux servir un vague nobliau quelque part, écrire ses lettres et examiner le lit de sa femme pour voir si elle lui est fidèle, dans l'espoir qu'il te donnera la permission d'épouser quelqu'un de supportable. De toutes les nations, Ruthgar est la plus agréable à servir. Et la pire à offenser.

— Mais pourquoi voulez-vous que j'espionne le Prisme ? Il n'a jamais rien fait pour offenser Ruthgar.

— Nous aimons garder un œil sur nos amis. Cela nous aide à rester amis…

— Et pourtant, vous venez précisément de me dire que je pourrais me venger de l'homme qui a tué ma mère. Alors, où est la vérité, Aglaia ? Vous voulez que je le trahisse pour me venger… ou alors il ne s'agit pas d'une trahison car vous ne lui voulez aucun mal ?

— Bien dit, répondit Aglaia qui reprit malgré tout, imperturbable. Voici l'idée : à titre personnel, tu pourras faire du mal à l'homme qui a semé le chaos dans ton pays, mais ton intervention, ta trahison – fille perverse que tu es, qui persistes à appeler « trahison » le service de ton pays – n'entraînera pas la guerre. Ces terres en ont bien assez subi.

Liv mit un moment à assimiler. C'était logique. D'une certaine manière.

— Mais c'est impossible. Je ne connais pas le Prisme. Il ne m'a parlé qu'une fois. Une seule.

— Et il t'a appréciée.

— Je ne sais pas si j'irais jusque-là.

— As-tu la moindre idée de la difficulté qu'il y a à infiltrer quelqu'un qui soit à son côté ? Nous allons te donner toutes ces largesses rien que pour que tu essaies ! D'ailleurs, nous savons qu'il a une faiblesse pour les Tyréennes. (D'un léger mouvement des sourcils, Aglaia montra une surprise sincère devant un tel manque de goût de la part du Prisme.) Peut-être que tu pourrais utiliser son fils pour te rapprocher de lui. Cela nous est égal.

C'était déjà assez grave qu'on lui demande de trahir le Prisme – mais se servir de Kip ? Non. Kip était un brave garçon. Liv s'y refusait. Il n'y avait qu'une solution, et elle la connaissait depuis le début.

Liv sortit trois rouleaux de pièces.

— Voilà ce que le gouvernement ruthgarien a dépensé pour mon entretien ces trois dernières années. Avec les intérêts. Tenez, prenez. J'en ai fini avec vous. Je suis libre. Je ne vous dois plus rien.

Aglaia Crassos n'eut pas un regard pour l'argent. Elle ne demanda pas à la jeune fille comment elle s'était procuré une somme pareille. En vérité, Liv avait dû signer un contrat avec un prêteur abornéen pour qu'il perçoive directement sa bourse, à un taux d'intérêt ruineux. Liv était de nouveau indigente. Elle devrait vendre certaines des robes merveilleuses qu'on lui avait données rien que pour rester à flot.

— Liv, Liv, Liv. Je ne veux pas être ton ennemie, mais maintenant que tu vaux enfin quelque chose, je forniquerais avec un cheval plutôt que de te laisser partir. Une de tes cousines était ici avant ton arrivée. Elle t'a montré comment ça fonctionnait, non ?

— Erethanna, confirma Liv.

— C'est une verte, elle sert le comte Nassos au Ruthgar occidental. Elle vient de solliciter la permission de se marier avec une espèce de forgeron. Le comte y a mis son veto – à ma demande.

— Vous…, dit Liv d'une voix tremblante.

— Un couple adorable, apparemment. Tellement heureux, tous les deux. Imagine, si le comte décidait que le pays avait besoin qu'Erethanna épouse un autre créateur pour augmenter ses chances d'avoir des enfants doués. Ce serait tragique.

— Va crever !

— Et nous pouvons faire obstacle à tes propres études. Et des rumeurs peuvent fuser de partout, à propos de tous tes actes méprisables. Nous pouvons te fermer toutes les portes, une fois que tu auras fini tes études et que tu chercheras du travail. Tu ne peux pas rester éternellement sous la protection du Prisme. Dès l'instant où il détournera les yeux…

— Je n'ai pas une telle valeur pour Ruthgar, dit Liv, la gorge nouée par une peur bien réelle.

— Non, pas pour Ruthgar. Mais pour moi. Ton attitude t'a valu toute mon attention. Et, si tu me fais perdre la face, je te ferai regretter le jour où tu m'as rencontrée.

— C'est déjà fait, dit Liv, découragée. Sors. Sors avant que je te tue de mes propres mains.

Aglaia se leva, saisit les bâtons d'argent et conclut :

— Je les garde, pour ma peine. Lorsque tu auras réfléchi, tu sauras où me trouver.

— Sors !

Aglaia disparut.

Liv resta là, tremblante. Moins de trente secondes plus tard, quelqu'un frappa à la porte. C'en était trop. Liv allait la tuer. Elle ouvrit d'un coup.

Ce n'était pas Aglaia. Une femme superbe se tenait devant elle. Originaire de la Forêt de Sang, avec cette peau étrangement pâle et parsemée de taches de rousseur qui étonnait Liv même après ses années à la Chromerie, et des cheveux rouges comme le feu. La femme portait une robe d'esclave,

mais ajustée à sa silhouette mince, et d'un coton plus fin que tout ce que Liv avait vu sur un esclave. Servait-elle un noble ?

L'esclave tendit un message à la jeune fille :

— Maîtresse. De la part du Haut Seigneur Prisme.

Les yeux rivés sur le message, Liv se sentit stupide, déstabilisée. « Merci de venir me voir dès qu'il vous sera possible. » Son cœur bondit dans sa gorge. Une convocation du Prisme. Elle y était donc : le début du paiement de sa dette envers Gavin Guile. Elle ne se leurrait pas non plus : ce ne serait pas la fin. Quand on était le débiteur d'un luxeigneur, on l'était à jamais.

Simplement, elle n'aurait pas cru que cela arriverait si vite. Étrangement, la première pensée qui lui vint à l'esprit fut : Que porte-t-on pour une audience avec le Prisme ? En général, Liv n'accordait guère d'importance à ses choix vestimentaires. Lorsque l'on ne dispose que de quelques toilettes, on porte ce qui est propre, en désespérant de posséder ce qui est à la mode. C'était peut-être la raison. Et cela, bien sûr, avait changé. Gavin avait ordonné qu'elle ait le statut d'un bichrome ruthgarien, et cela signifiait des tas de vêtements, quelques bijoux, et cet immense appartement – littéralement cinq fois plus grand que celui où elle avait vécu ces trois dernières années. Elle n'avait plus d'argent, mais désormais elle possédait du maquillage ! Elle avait aussi suffisamment de possessions pour faire des choix, mais elle n'était pas sûre d'aimer ça. L'idée de devenir une poupée prétentieuse comme Ana lui donnait la nausée.

L'esclave était encore à la porte, attendant d'être congédiée, arborant l'expression neutre et agréable d'une femme qui fait semblant de ne pas remarquer que sa supérieure a l'air complètement perdue.

— Pardonnez-moi, *caleen*, mais voulez-vous bien m'aider ? demanda Liv.

Elle se sentait toujours mal à l'aise avec les esclaves. Personne à Rekton n'était assez riche pour s'en payer un, et les rares qui passaient avec les caravanes étaient traités comme les autres domestiques. Le protocole était plus rigide à la Chromerie, et la plupart des autres étudiants avaient grandi avec des esclaves, ou du moins en leur compagnie. Liv avait toujours l'impression que tout le monde savait comment réagir, alors qu'elle était empotée. Elle trouvait toujours bizarre de donner le diminutif de « *caleen* » à une femme de dix ans son aînée.

Bien sûr, à présent qu'elle était bichrome, Liv allait devoir s'y habituer rapidement, sinon elle aurait l'air idiote encore plus souvent qu'auparavant.

L'esclave haussa un sourcil, comme le ferait n'importe quelle personne de vingt-huit ans face à une adolescente jouant les andouilles.

— Je ne sais pas quoi porter, se hâta d'expliquer Liv. Je ne sais même pas ce que veut dire « dès qu'il vous sera possible ». Est-ce que cela veut vraiment dire « dès que cela me sera possible », ou est-ce que ça veut dire « tout de suite », même si je porte juste une serviette ?

— Vous pouvez prendre quelques minutes pour vous habiller de manière appropriée, répondit l'esclave.

Liv resta paralysée. Ce qu'elle portait était-il approprié ?

— La plupart des femmes convoquées dans les appartements du Prisme portent quelque chose de plus… élégant, reprit l'esclave, en regardant la jupe et le chemisier ordinaires de Liv.

Peut-être la robe bleue ajustée, alors. Ou cet étrange fourreau ilytien en soie noire. Mais c'était plutôt une robe du soir, non ? Ou alors, ce minuscule… scandaleusement minuscule… Liv fronça le nez. Les propos de l'esclave la rendaient nerveuse. Elle imagina une procession de femmes splendides patientant devant la porte du Prisme. Liv n'avait jamais entendu de rumeurs sur celles qui partageaient le lit du Prisme, mais elle ne fréquentait pas vraiment les cercles de ragots juteux. Elle

se doutait bien que de nombreuses filles étaient prêtes à s'habiller ou à se déshabiller selon le désir du Prisme. Outre le fait qu'il était fondamentalement le centre de l'univers, il était splendide, charismatique, spirituel, intelligent, jeune, riche et célibataire.

Celui ou celle qui avait rempli ses tiroirs de cosmétiques avait surtout acheté des produits pour éclaircir ou foncer le teint. Mais Liv, avec sa peau *kopi* crème, n'avait pas le moindre espoir de paraître aussi pâle qu'une Atashienne de l'Ouest. Ses yeux étaient trop sombres, de toute façon. Et même en s'assombrissant la peau, elle n'aurait pas l'air parien, à cause de ses cheveux ondulés. Impossible de cacher son origine tyréenne.

Toutes ces autres filles et femmes auraient l'air magnifiques avec leurs belles robes et leur maquillage parfait. D'une beauté superbe et naturelle.

Liv aurait l'air d'une traînée et se sentirait idiote.

Combien de ces femmes convoquées chez le Prisme s'y étaient rendues dans un but intéressé ? Combien agissaient pour un pays ou pour un autre ?

Combien de celles qui n'avaient pas été choisies avaient quand même suivi leurs plans ? Toutes ? Liv ne montait pas pour séduire Gavin Guile – au diable Aglaia et les gens de son espèce – alors pourquoi se déguiser comme si elle venait pour ça ?

— Au diable tout ça, dit Liv.

Elle ne jurait pas souvent, mais sur le moment, cela la soulagea. Elle écarta une robe qui valait sans doute ce qu'elle avait dépensé toute l'année précédente.

— Je peux venir tout de suite.

L'esclave voulut dire quelque chose, puis se ravisa :

— Par ici, madame.

Après avoir emprunté l'ascenseur des luxeigneurs, l'esclave conduisit Liv jusqu'aux deux Gardes Noirs postés à l'étage. L'un d'eux était une femme, et se mit à fouiller Liv. À fond.

La jeune fille se sentit quelque peu malmenée.

— Ils prennent leur travail au sérieux, n'est-ce pas ? dit-elle enfin, tandis qu'on la conduisait à ce qui devait être la porte du Prisme.

— Avez-vous la moindre idée de ce que cela signifierait pour le monde si le Prisme mourrait ? Il n'est pas toujours d'humeur facile, mais il est bien meilleur que le sont généralement les Prismes. Beaucoup d'entre nous feraient n'importe quoi pour lui. N'importe quoi. Souvenez-vous en… madame.

Par la barbe râpeuse d'Orholam, cette esclave est protectrice.

L'esclave s'arrêta à la porte et frappa trois fois avant d'ouvrir. Liv pénétra dans la chambre du Prisme. Assis à son bureau, il la contempla de ses yeux envoûtants, pareils à des diamants projetant de la lumière. Il lui fit signe de s'asseoir en face de lui. Liv obéit.

— Merci, Marissia, dit Gavin à l'esclave. Tu peux te retirer. (Il tourna ses yeux de diamant vers Liv.) Il est temps de me rendre ce fameux service.

Chapitre 42

— L'éclaireuse ! s'écria Corvan. Elle nous a vus. Ah, putain de merde !

Après Rekton, Corvan et Karris avaient décidé de voyager ensemble. Tous deux voulaient poursuivre l'armée du roi Garadul, mais pour des raisons différentes : Karris pour s'y enrôler, et Corvan pour se venger. Faire confiance à Corvan Danavis était risqué, mais il avait sauvé Karris, et sa réputation de combattant était sans tache. En vérité, il était plus dangereux de voyager seule.

Ils suivaient l'armée de Garadul depuis des jours, en direction du sud, et pas une fois ils n'avaient repéré d'éclaireur. Corvan semblait si insouciant qu'ils venaient juste de passer devant un espion, juché dans un arbre.

Ils se tenaient à la lisière d'un bois, à une demi-lieue de l'arrière-garde ; l'éclaireuse courait vers l'est, dévalant une petite colline plutôt que de filer droit vers l'armée.

— Elle doit avoir un cheval dans le ravin, là-bas. Tu peux peut-être lui couper la route, dit Corvan en prenant son grand arc d'if. C'est trop loin pour tirer. Mais avec de la chance…

Karris courait déjà. Au-delà du fleuve d'Ombre, Tyrea devenait rapidement un désert de broussailles. Des bosquets de pins poussaient aux quelques endroits irrigués par des sources souterraines, comme le lieu qu'ils venaient de quitter, mais il y avait surtout des collines rondes, souvent affaissées, entre le désert et les Terres désolées. Le terrain avait compliqué la poursuite car, même s'ils voyageaient à pied et ne soulevaient donc pas des nuages de poussière comme les soldats et les chariots, ils restaient visibles. À chaque colline, ils avaient dû décider s'ils la franchissaient directement, au risque d'être repérés, ou s'ils la contournaient, perdant encore plus de terrain. Une armée n'avançait pas vite, mais elle progressait en ligne droite.

L'éclaireuse avait plus de deux cents mètres d'avance sur Karris. Avisant la faible pente, cette dernière obliqua au jugé sur la droite. Sa cible atteindrait sans doute son cheval, mais si Karris se trouvait à cent mètres, ou moins, son adversaire ne resterait pas longtemps en selle.

Quelque chose plongea du ciel et transperça le sol à moins de cinq mètres derrière l'éclaireuse. Elle ne s'en rendit pas même compte. Bon sang !

Corvan avait presque touché une cible qui courait à deux cent cinquante mètres de lui. *Si près… il n'aurait pas pu se rapprocher un peu plus ?*

La femme obliqua davantage sur la droite. La deuxième flèche de Corvan la rata de quinze bons mètres, se fichant là où elle se serait trouvée si elle avait couru en ligne droite.

Karris fonça sans tenir compte du terrain, sautant par-dessus des broussailles, priant pour ne pas marcher sur l'un de ces rares cactus résistants qui poussaient si près du sol qu'on ne le voyait que lorsque ses épines vous transperçaient la chaussure. Et cela n'était rien encore comparé aux crotales. À la vitesse de sa course, bien sûr, il n'y aurait aucun bruit de crécelle pour l'avertir, juste une morsure. Karris accéléra. Si elle courait assez vite, peut-être que même un serpent la raterait.

Du coin de l'œil, elle aperçut la troisième flèche de Corvan. Il se trouvait à plus de trois cents mètres ; à cause du vent nul, il dut lever son arc pour que son projectile franchisse la distance. Le tir avait l'air parfait.

L'éclaireuse s'écroula à terre en pleine course. Karris n'en croyait pas ses yeux. Un tir impossible. Une cible qui courait, à trois cents mètres ? Elle fila droit vers la femme.

Presque aussitôt, elle vit la flèche de Corvan, plantée dans le sol. Là où l'éclaireuse était tombée. Elle ne l'avait pas embrochée. Elle l'avait *fait tomber*.

La femme était déjà debout. Elle tourna la tête vers Karris. Elle avait l'air secouée, les paumes écorchées, une coupure sur le côté du visage, mais elle se remit tout de même à courir.

Karris avait largement franchi cent mètres et, le temps que l'éclaireuse reprenne de la vitesse, elle se trouvait à moins de trente mètres derrière elle.

Plus de flèches. Les deux femmes se trouvaient à presque quatre cent mètres de Corvan. Même avec un arc long en if, c'était une distance extrême. Corvan ne prendrait jamais le risque de tirer au jugé alors que Karris était si proche de sa cible.

La créatrice tripota son collier, essayant de saisir ses lunettes. Ce léger ralentissement donna un avantage à l'éclaireuse, qui s'éloigna. Cette satané bonne femme courait comme une antilope. Mais, avec la patience issue à l'expérience, Karris la laissa creuser la distance. Une fois qu'elle aurait chaussé ses lunettes rouges et vertes, la poursuite serait finie.

Elle brisa le lien du collier, observant le terrain devant elle, cassa la luxine et ralentit sur quelques mètres pour bien ajuster les lentilles à ses yeux.

L'éclaireuse vira brutalement à gauche et dévala la pente en criant. Karris la poursuivit, emplissant son bras droit de luxine rouge et le gauche de vert.

L'éclaireuse criait ? À qui ? À son cheval, peut-être. *Bien sûr, Karris.*

Karris franchit la colline et dévala la piste… pour tomber sur un camp. Une dizaine d'hommes l'y attendaient. Dont au moins deux avec des filets.

Deux autres avec des perches à collet. Des bâtons, des gourdins. L'épée au fourreau. Pas pour la tuer, pour la capturer. Un piège.

Karris ressentit comme un coup de poing au ventre. Horrifiée, elle se revit à seize ans, son père qui la traînait dans un bateau, le départ de Grand Jaspe. Ils étaient passés devant la demeure familiale, où elle avait secrètement – croyait-elle – donné rendez-vous à Dazen. Ses frères, à l'affût, disaient qu'ils allaient donner une leçon à Dazen pour avoir essayé de détruire leur famille. Mais elle avait lu le meurtre dans leurs yeux.

Debout sur le pont, elle avait vu une explosion souffler toutes les fenêtres de sa chambre, au premier étage. Des silhouettes luttaient, se découpant sur les flammes.

Quelque chose avait arraché la moitié du toit, et une rafale d'explosions avait suivi. Des corps avaient été projetés dans l'eau, à cent mètres de là. À côté d'elle, son père avait pâli :

— Tu avais dit qu'il venait seul, stupide traînée. Regarde ce que tu as fait ! Il a dû amener une armée !

Son père ne l'avait pas frappée. Il s'était contenté de lui tenir la tête pour l'obliger à regarder ce dont elle n'aurait de toute façon pas pu détourner les yeux. En quelques minutes, le seul foyer qu'elle avait jamais connu avait été englouti par les flammes.

Elle n'était alors qu'une enfant. Incapable de réfléchir, incapable d'agir.

Désormais adulte, elle pouvait puiser dans des réserves de rage qu'elle avait ignorées au temps de l'innocence.

Karris profita de l'avantage du dénivelé pour bondir sur le premier des deux cavaliers, qui se tenaient côte à côte. Il tenait une perche à deux mains et la leva pour essayer de parer. Il la toucha au pied, mais elle dévia son attaque et le percuta des deux genoux.

Karris l'éjecta de sa selle dans un craquement de côtes. Elle roula au sol, mais dut se rattraper de la main droite, qui tenait son mince *ataghan* ; elle créa donc une fine lame de luxine verte de sa main gauche, tout en passant sous le second cheval. La lame pénétra facilement dans son ventre.

Karris était debout avant même que l'animal ne rue de douleur. Elle laissa la luxine verte se désintégrer et chargea l'un des hommes qui tenaient un filet, passant son épée dans sa main gauche. Stupéfait, il ne réagit pas quand elle se fendit, lui portant un coup d'estoc en plein visage, tout en lâchant un faible arc de feu derrière elle pour distraire les autres. L'homme au filet ne bougeait toujours pas, et le coup porta. La lame le toucha entre les yeux, glissa sur l'os et s'enfonça dans son œil.

Karris se retourna pour suivre l'arc de feu, et vit un filet plombé tomber sur elle en tournoyant, juste au moment où sa luxine s'évanouissait dans les airs. Un lancer parfait.

Et pourtant Karris attendit… attendit, changeant une nouvelle fois son épée de main, jusqu'au moment où le filet se trouva entre elle et un homme qui agitait un bâton au-dessus de sa tête.

Tout à coup, Karris tira deux fers à cheval de luxine verte. L'un d'eux passa au travers du filet ondoyant. Malgré ce raté, il frappa à la joue l'homme au bâton, le déséquilibrant brutalement. L'autre fer se prit dans les mailles et renvoya sèchement le filet sur plusieurs soldats, soudain transformé en fléau, avec ses poids plombés.

Le cheval s'était mis à ruer, hennissant de douleur, un son atroce. Ses entrailles se déversèrent en une masse sanglante et noueuse. Mais Karris l'entendit et l'aperçut à peine. Elle ne vit que le chaos, et celui-ci était son allié, un avantage pour qui se battait à un contre dix.

Les hommes tombaient sur son passage de tous côtés. Karris projeta des boules de feu sur les tentes les plus proches qui lui bouchaient la vue (*Quelle plaie d'être petite !*) Où était celui qui criait les ordres ? Les pavillons de toile partirent en flammes, mais cela n'impressionna personne sauf Karris. Tout le monde s'enfuyait.

Elle commençait juste à avoir une idée du nombre d'hommes installés dans ce camp – il y avait des dizaines de tentes, peut-être cent soldats ? Par Orholam, elle devait s'enfuir ! Soudain, elle entendit un grondement de tonnerre. Une rafale de balles de mousquet projeta de la terre à ses pieds.

Elle leva les yeux et vit un large demi-cercle de mousquetaires, au moins quarante. La moitié d'entre eux rechargeaient leur arme d'un geste fluide et expérimenté. Sans hâte. Bien entraînés. L'autre moitié braquait ses fusils chargés sur Karris.

— À la prochaine salve, vous y laisserez la vie, Karris Blanc-Chêne ! cria un homme.

C'était un cavalier maigre, dont les riches atours proclamaient qu'il était le roi Garadul, si son sourire prétentieux n'avait pas suffi à le faire.

— Votre épée et la luxine. Tout de suite, ordonna-t-il.

Karris regarda le demi-cercle de balles qui avaient criblé la terre devant elle, tâchant d'évaluer la précision des mousquetaires. Franchement excellents. Ils n'étaient qu'à vingt mètres d'elle. À moins d'un miracle… Le roi Garadul portait une armure-miroir, bien sûr, et il était entouré de ses Hommes-Miroirs et de ses créateurs. Et Corvan ?

Si Corvan courait aussi vite qu'elle, il pouvait arriver d'un instant à l'autre – Karris perdait toujours toute notion du temps dès le début d'un combat.

Peut-être avait-il déjà vu le piège dans lequel elle était tombée. Dans tous les cas, même Corvan ne pourrait rien face à un ennemi aussi puissant. Il lui était impossible de sauver Karris de vingt mousquetaires prêts à la fusiller à bout portant.

Karris ôta ses lunettes, les jeta à terre et fit de même avec son épée, relâchant la luxine rouge et verte. En général, cette délivrance l'apaisait, calmait sa colère. Pas cette fois.

— Galan ? dit Garadul en faisant signe à quelqu'un derrière elle.

Karris allait se retourner lorsque quelque chose de lourd s'écrasa sur sa tête.

Chapitre 43

Kip suivit le commandant Poing-de-fer dans un autre escalier, lequel les mena devant les plus grandes doubles portes que le garçon ait jamais vues.

Elles étaient d'un verre légèrement fumé, rempli de volutes de toutes les nuances, semblable à un immense lac de couleur.

Le commandant frappa trois coups d'un grand heurtoir d'argent. On aurait dit qu'il avait lancé trois rochers dans un étang de lumière. La porte ne bougea pas, mais sa lumière explosa, projetant des ondes dans toutes les directions. Kip en eut le souffle coupé. Il posa une main sur le battant, y créant des ondulations.

— Ne touche pas ! aboya Poing-de-fer.

Kip ôta la main comme s'il s'était brûlé.

— Il y a deux ou trois choses que tu dois savoir avant d'entrer, Kip, dit Poing-de-fer. D'abord, tout est pour de vrai. Nous perdons un suppliant sur dix.

— Vous les perdez, c'est-à-dire…

— Ils meurent. Ensuite, tu peux arrêter dès que tu veux. Tu auras une corde à la main. Si tu tires dessus, une cloche sonnera. Ils arrêteront immédiatement. Troisièmement, si tu abandonnes, c'est fini, tu ne resteras pas. Entretenir un créateur coûte beaucoup d'argent à un satrape, et aucun n'en gaspillera pour un lâche. Gavin m'a ordonné, si tu échoues, de te donner assez d'argent pour t'acheter une petite ferme, et de te mettre dans un bateau pour la destination de ton choix. La plupart de ceux qui échouent n'ont pas cette consolation, mais tu n'auras plus jamais le droit de revenir ici. Tu es déjà suffisamment un objet de honte.

Visiblement, le tact ne faisait pas partie du test.

— « Un objet de honte » ? demanda Kip, une boule dans la gorge. Gavin ne l'avait pas traité ainsi.

Poing-de-fer cligna des yeux.

— La vie de créateur est dure et brève. Je n'ai pas le temps de raconter des mensonges, même pour te rassurer. Tu es un bâtard. C'est une honte assez courante chez un grand homme, mais c'est tout de même une honte. Il suffit d'un bref calcul pour comprendre que tu as été engendré alors que le Prisme était fiancé à Karris Blanc-Chêne, une femme que la plupart d'entre nous tiennent en grande estime. Les Prismes doivent suivre des règles plus strictes que les autres, donc tu es doublement un objet de honte. Même si tu te révèles excellent dans tous les domaines, tu en resteras un. Si tu échoues, ce sera pire. Voilà la vérité. Des atours de soie et de dentelle n'y changeront rien. Enfin, on dit qu'Orholam lui-même observe chaque initiation. Échouer ici, c'est lui faire défaut à lui, petit paysan. Prêt ?

Si Kip échouait, il serait chassé de l'île. Non seulement il ferait honte à l'homme qui lui avait sauvé la vie, mais il perdrait sa seule chance de se venger de celui qui avait tué sa mère.

Kip n'échouerait pas. Il mourrait plutôt.

Poing-de-fer vit l'expression sur son visage.

— Bien.

Les grandes portes se ridèrent encore devant Kip ; les couleurs iridescentes fusionnèrent,

ondulant doucement, puis s'éparpillèrent à gauche et à droite.

Une présence immense émergea de profondeurs inimaginables. Le cœur palpitant, Kip vit un visage colossal apparaître, si vite qu'il n'en perçut pas tous les détails, juste ses cheveux blancs, ses yeux pareils à des étoiles, et l'eau iridescente qu'il projeta dans son jaillissement. L'être ouvrit la bouche en une caverne béante d'obscurité qui engloutit les portes. Kip recula, comme si la bouche allait l'avaler.

Les portes s'ouvrirent brutalement de l'intérieur, comme si un géant les avait renversées. Une bourrasque d'air secoua Kip.

— Entre, ordonna Poing-de-fer.

Le garçon pénétra seul dans une pièce circulaire. Les murs et le sol étaient du même cristal clair et brumeux que celui de la porte. Sept silhouettes formaient un croissant autour d'un disque noir gravé dans le sol. Kip hésita. Personne ne bougea. Personne ne lui indiqua où aller.

Les silhouettes étaient en robe, une de chaque couleur. L'ultraviolet portait du violet et l'infrarouge du pourpre, pour ceux qui ne pouvaient voir leur spectre ; en ajustant sa vision, Kip s'aperçut que l'infrarouge dégageait bien de la chaleur, et que l'ultraviolet était vêtu de sa couleur, des plaques de sa luxine dure lui constituant comme une cotte de mailles.

Toujours hésitant, Kip s'approcha d'eux. Il distingua leurs traits sous les capuchons – et serra les poings. La peau de l'infrarouge était noire. Pas de sourcils, pas de cheveux. De petites flammèches sortaient de sa tête. Le visage du vert était noueux comme un vieux chêne, ses sourcils comme de la mousse, ses cheveux pareils à du lichen. Le bleu ressemblait à du verre taillé, les traits poncés ou aiguisés comme des pierres précieuses.

Par Orholam, étaient-ils tous des spirites ? Puis, à l'intérieur de sa gelée luisante, l'orange cilla. Kip vit ses yeux. Tous leurs yeux.

Il s'agissait de créateurs portant des masques et du maquillage. Ils représentaient les spectres de chaque couleur. Sept sortes différentes de mort de déshonneur. Kip respira de nouveau, tout en tremblant encore un peu. Il s'avança sur le disque noir.

— Je suis Anat, la colère, dit l'infrarouge. Je suis consumé de rage.

— Je suis Dagnu, la gloutonnerie, dit le rouge. Je ne suis jamais rassasié.

— Je suis Molokh, l'avarice, dit l'orange. Je n'en ai jamais assez.

— Je suis Belphégor, la paresse, dit le jaune. Je garde mon talent.

— Je suis Atirat, la luxure, dit le vert. Je désire, encore et toujours.

— Je suis Mot, l'envie, dit le bleu. Je ne supporte pas le bonheur des autres.

— Je suis Ferrilux, l'orgueil, finit l'ultraviolet. J'usurperais le trône même d'Orholam.

C'étaient les noms des anciens dieux. Kip en avait à peine entendu parler.

— Telles sont les perversions de notre nature.

— Les tentations du pouvoir.

Les voix parlaient tour à tour, d'un ton égal, se superposant en une seule conscience.

— Car, sans maîtrise de nous-mêmes, nous devenons des monstres.

— Honteux et pleins de honte, cachés dans les ténèbres.

— Mais nous sommes les fils et les filles d'Orholam.

— Nous sommes les dons d'Orholam, l'expression de son amour.

— Sa loi.

— Sa miséricorde.

— Sa vérité.

— Ainsi nous levons-nous sans honte, parés de sa vertu.

L'infrarouge s'avança, ôta son masque, puis sa robe. C'était un jeune homme musclé, séduisant, et nu.

— Rejetant la colère, je suis la patience, récita l'infrarouge.

Il leva les mains. Nul besoin de regarder dans le spectre : il était manifeste qu'il créait. L'air vibrait de chaleur autour de son corps.

— Que la volonté d'Orholam soit faite.

Le rouge s'avança, ôta son masque et sa robe. Elle était jeune, athlétique, belle, et également nue. Kip écarquilla les yeux, tâchant de les garder rivés sur son visage.

Grave cérémonie, Kip. Orholam te regarde, Kip. Droit en enfer, Kip.

— Rejetant la gourmandise, je suis la tempérance, annonça le rouge.

Elle leva les mains et la luxine rouge s'épanouit dans son corps tout entier, ses yeux, son visage, de son cou à ses seins, ses tétons, son ventre ferme et plat, ses seins, ses tétons – KIP !! –, en un instant, elle fut pareille à une statue, le moindre pouce de son corps teint d'un rouge parfait.

— Que la volonté d'Orholam soit faite, dit-elle.

L'orange s'avança. Un homme, heureusement.

— Rejetant l'avarice, je suis la charité, déclama-t-il.

Levant les mains, il devint d'un orange brillant.

— Que la volonté d'Orholam soit faite.

Le jaune dit :

— Rejetant la paresse, je suis la diligence. Que la volonté d'Orholam soit faite.

Son corps s'emplit d'un jaune scintillant.

Le vert était une femme aux courbes aussi provocantes que bien placées, et qui dévisagea Kip d'un regard dur. Cela l'aida à se concentrer quand elle se dévêtit. Il avait l'impression qu'elle lui arracherait la tête d'une gifle s'il louchait sur ses généreux… *oups !*

— Rejetant la luxure, je suis la continence, dit-elle. Que la volonté d'Orholam soit faite.

Le bleu se dévêtit.

— Rejetant l'envie, je suis la bonté, énonça-t-elle doucement. Que la volonté d'Orholam soit faite.

L'ultraviolet vint en dernier, un homme à la musculature colossale.

— Rejetant l'orgueil, je suis l'humilité, dit-il d'une voix tonitruante. Que la volonté d'Orholam soit faite.

Ils abaissèrent les mains de concert, les dirigeant vers les pieds de Kip.

Des rayons de couleur pure frappèrent le cercle noir sur lequel il se trouvait, qui commença à trembler et à gronder sous ses pieds. Soudain, le disque de pierre s'enfonça dans le sol – emmenant Kip avec lui.

En quelques instants, le garçon se retrouva enfoncé jusqu'aux fesses. Mais le trou était trop étroit. Sa graisse se coinça contre les dures parois. Il dut s'agiter pour s'ajuster – et, tandis qu'il s'enfonçait davantage, c'était soit son estomac soit ses fesses qui frottaient contre le mur.

— Lève la main droite, dit l'ultraviolet.

Kip obéit, à demi paniqué ; une corde descendait du plafond, depuis une telle hauteur qu'il ne distinguait rien derrière sa luminosité éblouissante.

L'ultraviolet prit la corde et en plaça l'extrémité nouée dans la main tendue de Kip.

— Si tu tires, ça s'arrêtera, dit l'homme, d'une voix où perçait une note de bonté.

Puis Kip se retrouva tout entier dans le trou. Il descendait encore. Il s'arrêta sous le sol. La lumière de la pièce s'éteignit. Le garçon ne voyait plus rien.

Il voulut inspirer profondément, mais le cylindre était si étroit qu'il n'y parvint même pas.

Il entendit des chuchotements au-dessus de lui.

— Dees, veux-tu bien administrer l'épreuve à ma place ?

Une voix répondit, mal à l'aise :

— Je ne l'ai jamais fait, mon seigneur. Je crains que nous n'ayons prévu un tube trop étroit. Il est gros. Il pourrait étouffer.

— C'est le bâtard du Prisme.

— Et alors ? Le Prisme n'est pas là.

— Un accident peut arriver. Mais je ne peux pas être présent à ce moment-là. Le Prisme sait que je le déteste. Toi, il ne te connaît pas. Donc, si quelque chose se produit pendant ton tour…

Kip n'entendit pas le reste, car de l'eau commença à se déverser sur sa tête.

Froide. D'abord des gouttes, puis un filet régulier. Elle coula sur sa nuque, jusqu'à son dos coincé contre la paroi. Autour de lui, les murs pulsèrent d'un bleu intense. Par Orholam ! ils allaient le tuer pour se venger de son père. Exactement comme l'en avait prévenu Gavin.

L'eau lui arriva à la taille. Il était trop gros pour qu'elle s'évacue vers ses pieds, il bouchait le tuyau. Le cœur de Kip battait à se rompre. La lumière intense qui émanait des murs passa du bleu au vert, suivant tout le spectre dans l'ordre, même l'infrarouge, avant de retourner au néant. Le garçon eut bientôt de l'eau jusqu'au cou.

Jusqu'à l'oreille. Il se colla de toutes ses forces contre la paroi, laissant un espace entre sa hanche et le mur. L'eau accumulée se déversa à ses pieds.

Mais elle coulait toujours d'en haut.

Pendant quelques instants, il put renouveler sa manœuvre, mais bientôt il fut débordé. Il flottait presque. Il essaya encore, en vain. L'eau ne s'évacuait plus.

Elle atteignit de nouveau son épaule gauche, inclinée vers le bas. Puis son cou. Son oreille gauche.

Il ne remarqua pas que les murs pulsaient en ultraviolet, puis qu'ils passèrent au bleu, au vert – de l'eau jusqu'au menton –, au jaune quand elle atteignit ses lèvres, à l'orange quand elle les recouvrit – ne tombait-elle pas plus lentement, à présent ? Kip respira profondément par le nez, se tortilla pour prendre appui et se redresser, et découvrit que des lanières autour de ses épaules l'en empêchaient.

C'était de la folie. Quelqu'un essayait de le tuer. Kip devait sonner la cloche. Ses doigts enserraient la corde comme des griffes. Il pourrait toujours réessayer quand il n'y aurait plus d'assassins dans les parages.

Non. Abandonner, c'était être expulsé. C'était l'échec.

Il eut à peine le temps de prendre une dernière bouffée d'air avant que l'eau ne lui couvre le nez.

L'eau qui gouttait sur son crâne s'arrêta subitement. Kip imaginait :

« Il était si gros qu'il retenait l'eau. Elle n'était pas censée monter autant. Nous n'en avons pas mis trop… il a paniqué, c'est tout. Un enfant, vous savez, pris au piège, apeuré. Il n'a sans doute même pas pensé à tirer la corde. »

C'était donc ça. Soit il abandonnait et la honte retombait sur son père, pire encore que celle liée à sa simple existence, soit les ennemis de son père faisaient de leur mieux pour le tuer.

Il retint son souffle. Ses poumons commençaient juste à le brûler. Soudain, le monde fut baigné d'une violente clarté : *Tire la corde, rentre chez toi.*

Mais il n'avait pas de chez lui. *Donc tire la corde, va faire le paysan… quelque part. Ou*

reste, et meurs peut-être. S'il échouait l'épreuve, il ferait défaut à son père et à sa mère. S'il ratait ici, il resterait un raté à jamais.

Je ne vais pas tirer la corde.

Le tube vira au noir. La lumière infrarouge réchauffa l'eau, puis elle disparut.

Je n'aime pas les fermes. Kip cracha son air en riant. Quelle pensée inepte.

Mais la douleur étouffa rapidement son humour amer. Il n'arrivait pas à faire ralentir son cœur. Il avalait sa salive convulsivement, sa poitrine pompant un oxygène inexistant. *Je ne vais pas tirer la corde, bande de salauds. Je ne vais pas tirer la corde.*

Il y eut un mouvement. Au début, Kip crut que c'était l'eau qui s'évacuait, mais non. Le sol s'élevait sous lui, mais les lanières restaient en place, l'écrasant. Le niveau de l'eau, loin de baisser, monta jusqu'à son bras levé.

En quelques instants, il se retrouva accroupi, comprimé contre ses propres genoux. Écrasé, il se mit à tousser, soufflant ses dernières bulles d'air.

Il ne pouvait se raccrocher à rien. Respirer dans l'eau serait pire que ne pas respirer du tout, il le savait. Et pourtant son corps prit le dessus et inspira.

L'eau pénétra dans ses poumons, brûlante, aigre et acide. Il cracha, recroquevillé encore plus sur ses genoux, écartelé. Il cracha et, miraculeusement, l'eau jaillit de sa bouche dans les airs, à l'air libre, l'air béni, glorieux, splendide et signe de liberté !

Toussant, crachant et expectorant, toujours comprimé comme une balle, Kip respira. Il respirait ! En gros. Ses genoux lui faisaient mal, à cause de la pression sur ses articulations peu flexibles. Son dos était douloureux. Ses côtes aussi, mais, par Orholam, que l'air était bon ! Si seulement il pouvait prendre une bonne inspiration…

Rien ne se passa. Il était encore plongé dans les ténèbres. Kip se mit à transpirer. Il était coincé dans ce trou. La température grimpait en flèche, et il dégoulinait encore. Les couleurs défilèrent en un éclair, passant de nouveau par tout le spectre.

C'était donc ça. Ils avaient vu qu'il ne voulait pas renoncer, et ils allaient donc lui donner une nouvelle chance avec les couleurs.

Cela n'avait pas d'importance. *Je ne vais pas tirer la corde*. « Je ne tirerai pas la corde ! » s'écria Kip – ou essaya-t-il de crier : à bout de souffle, il n'y parvint guère.

En réponse, le sol monta encore et l'écrasa contre les lanières entravant ses épaules. Kip hurla. Un cri de lâche.

Il ne pouvait même plus repousser les lanières. Ses genoux étaient trop pliés pour lui donner un point d'appui. S'il tirait juste un peu sur la corde, il pourrait prendre une bonne inspiration, et continuer le combat.

Non ! Kip relâcha ses doigts, son bras. Il se concentra sur sa respiration.

De petites bouffées rapides.

Cela suffisait. Cela suffirait. Il y arrivait.

Une brume de couleurs défila. Kip s'en moquait. Il était censé faire quoi ?

Créer ? C'est ça. *Allez vous faire foutre.*

La pression cessa subitement, et le sol retomba. Puis les parois s'écartèrent.

Kip faillit tomber, mais après un moment, ses jambes flageolantes purent supporter son poids. Les parois s'écartèrent davantage. Il voulut prendre ses aises, mais il n'y avait rien au-delà du petit disque.

Kip tendit une main. Il ne sentait plus aucune paroi. Une brise souffla sur sa peau, lui donnant l'impression de se trouver perché sur une hauteur. Ce devait être une illusion : il était dans une école.

Impossible qu'il y ait un aussi grand trou.

Des éclairs de couleur passèrent dans les murs lointains, illuminant la pièce l'espace d'un terrible instant. Kip se tenait au-dessus d'un abîme. Le disque constituait le minuscule sommet d'un pilier ; un pilier qui se dressait seul au milieu du néant. Les murs étaient à trente mètres de là. Il n'y avait plus qu'un trou minuscule dans le plafond, par lequel il aurait juste pu faire passer sa main.

Le vent le fouetta, et Kip étreignit la corde à s'en faire blanchir les jointures. Il ferma les yeux de toutes ses forces, incapable de savoir s'il se balançait au gré du vent, contre lui, ou s'il restait immobile. Son cœur cognait si fort qu'il entendait le sang battre à ses oreilles entre deux respirations pénibles. Il hurla des mots, mais il ne savait même pas lesquels.

Au bout d'une éternité, les parois se rapprochèrent. Elles l'entourèrent fermement, mais sans excès, cette fois, et le soulagement l'envahit. Il avait réussi. Il n'avait pas abandonné. Il n'avait pas tiré la… quelque chose effleura sa jambe.

Qu'est-ce que c'était ?

Cela s'enroula autour de sa cheville, de son mollet. Un serpent. Kip leva les yeux et une chose à pattes multiples tomba sur son visage.

Il leva une main fébrile pour balayer l'araignée, mais des menottes se refermèrent sur son poignet gauche, bloquant son bras. Il tenta de chasser le serpent à coups de pied. « Tac, tac ». Des fers enserrèrent ses pieds et les écartèrent largement. Kip hurla.

L'araignée tomba dans sa bouche.

Avant même de réfléchir à ce qu'il faisait, Kip la mordit férocement, l'écrasant entre ses dents. Une substance gluante et aigre gicla dans sa bouche. Il hurla encore, par pur défi. Quelque chose atterrit dans ses cheveux. Des dizaines de choses rampantes s'enroulèrent autour de ses pieds, grimpèrent sur ses jambes. Il devint fou.

— Je ne tirerai pas la corde ! hurla-t-il. Bande de salauds, je ne tirerai pas la corde !

Kip fut pris de convulsions. Qu'Orholam ait pitié de lui ! Son corps entier était couvert de choses répugnantes. Il pleurait, hurlait – et il tenait son salut dans sa main. Il n'y avait rien de honteux dans le fait de tenir une ferme. Personne ne lui en voudrait de son échec. Il n'avait pas besoin de revoir tous ces gens. Et qu'est-ce qu'il en avait à faire de leur opinion, de toute manière ? On avait monté toute cette histoire contre lui. Il en avait fini. C'était terminé.

Dans un cri inhumain, Kip, totalement submergé par le dégoût, la fureur et le désespoir, appelé par l'échec, prit la corde et la jeta. Il s'affaissa contre le mur, enfouissant son visage contre la pierre, secoué de sanglots.

Les couleurs passèrent encore, mais pas les araignées ni les serpents, qui recouvraient son corps.

Les ténèbres oppressantes persistaient. Quelque chose de lourd et de poilu tomba dans son dos. De petites griffes transpercèrent sa chemise. Un rat.

Puis un autre sur sa cuisse. Encore un, qui atterrit sur sa tête, glissant sur ses cheveux mouillés en l'écorchant.

Kip se figea. La peur traversa son corps tel un éclair. Il était dans un placard, impuissant, mort de faim et de soif. Des frissons incontrôlables le parcoururent.

Ses mouvements dérangèrent les nuisibles, et quelque chose le mordit. Il poussa un petit cri, furieux et humilié. Il se tortilla. Une grêle de morsures, agaçantes, agressives et perçantes, lui couvrit le bras, les jambes, l'entrejambe, le dos. Kip s'agita, se jetant d'une paroi à l'autre pour écraser les animaux, les rats grimpaient sur son corps de tous les côtés, refusant de lâcher prise. Il pleurait. Il avait tellement honte. Il y avait quelque chose de bizarre avec araignée. Celle qu'il avait mordue.

C'était trop. Il n'en pouvait plus. Il était fini. Kip ne put s'en empêcher, tâtonna pour trouver la corde. Il était un raté, une honte, un gros lâche bafouillant. Un rien du tout.

On lui mit la corde dans la main.

— Tiens, mon gros, dit une voix satisfaite.

Le goût, Kip. *Le goût n'était pas le bon*, dit une voix douce.

Il ne comprit pas les paroles de la femme. Les bêtes grouillaient sur lui.

Kip tira la corde. *Échec.*

Un tintement lointain retentit au plafond. Aussitôt, les morsures cessèrent.

Toutes les choses grouillantes, rampantes, qui le griffaient et le piquaient s'évaporèrent, disparurent. Elles n'étaient pas vraies. Ce n'étaient pas de vrais rats. Kip aurait dû le savoir après avoir mordu l'araignée. S'il s'en était rendu compte, il ne se serait pas montré si lâche. Cette gelée, ce n'était pas des entrailles, mais de la luxine. Tout n'avait été qu'illusions, peurs imaginaires. On l'avait trompé.

Il avait échoué. La plate-forme fut relevée, et Kip comprit – l'esprit clarifié après les terreurs qu'il avait subies – que la femme l'avait appelé « mon gros ». C'était comme ça que Ram l'appelait. Kip mourut un peu. Il avait prouvé que Ram avait raison. Une fois de plus.

En émergeant, pourtant, il vit les hommes et les femmes vêtus de robes d'apparat de leur couleur, bleu saphir étincelant, vert émeraude, jaune diamant, rouge rubis. Ils semblaient ravis.

— Félicitations, suppliant ! dit maîtresse Varidos en rejoignant leur cercle.

Kip la regarda, stupéfait.

— Quatre minutes et douze secondes. Tu dois être très fier. Je suis sûre que ton père le sera.

Elle parlait un langage que Kip ne comprenait pas. « Fier » ? Il avait échoué.

Il les avait couverts de honte, lui et son père. Il avait abandonné. La rage et la fureur qui montaient en lui se retrouvèrent soudain sans objet, le laissant hébété.

— J'ai échoué, dit Kip.

— Tout le monde échoue ! intervint l'ultraviolet incroyablement musclé. Tu as été extraordinaire ! Quatre minutes douze ! Je n'ai tenu qu'une minute six.

— Je ne comprends pas, dit Kip.

La nymphe jaune se mit à rire :

— C'est ainsi que l'épreuve est conçue. Nous échouons tous !

Ils l'entourèrent pour le féliciter, les hommes lui décochant des tapes dans le dos, les femmes lui prenant le bras ou l'épaule. C'était un peu enivrant d'être congratulé d'aussi bon cœur par des gens élégants. À présent que son esprit fonctionnait de nouveau, Kip remarqua que l'on n'avait pas nécessairement choisi des hommes pour représenter les anciens dieux, et des femmes pour les déesses. Était-ce parce que l'on avait tellement évolué que cela n'avait plus d'importance, ou par irrespect délibéré ?

— C'est vrai ? demanda Kip à maîtresse Varidos, qui s'était un peu écartée pour ne pas être bousculée par le tumulte. Tout le monde échoue ?

Elle sourit :

— Presque tout le monde. Ce n'est pas pour voir si tu peux endurer l'épreuve, c'est pour mesurer quel genre de personne tu es. De plus, la peur agrandit tes yeux. Ces couleurs que tu as vues passer devant toi, c'était le vrai test. Elles nous diront ce que tu peux créer. Es-tu prêt à voir tes résultats ?

— Attendez. « Presque tout le monde » ? Qui n'échoue pas ? demanda Kip.

Les créateurs se calmèrent.

La vieille femme répondit :

— De mon vivant, la seule personne qui n'a pas tiré la corde, c'était…

Gavin. Kip le savait. Bien sûr. Son père était le seul homme qui avait fait ce que personne d'autre ne pouvait faire, ce que personne d'autre n'avait jamais fait. Et, par rapport à lui, Kip avait bien échoué.

— Ton oncle, dit maîtresse Varidos.

Mon « oncle » Gavin, ou mon oncle Dazen ?

Devant sa perplexité, elle précisa :

— Ton oncle, Dazen Guile, qui a failli détruire notre monde. Un bon exemple à ne pas suivre, pas vrai ?

Elle parlait de nouveau ce langage incompréhensible. Après tout ce que Kip avait vu Gavin faire, c'était Dazen qui avait réussi l'épreuve ?

— Quatre minutes, c'est extraordinaire, Kip, mais ça donne juste le droit de s'en vanter. Tu es prêt à voir tes couleurs ?

Chapitre 44

Liv exécuta une révérence, saisissant cette excuse pour rompre le contact visuel avec le Prisme. Quand elle se releva, Gavin Guile l'observait d'un œil critique. Visiblement, elle avait eu raison : peu de femmes répondaient à ses convocations dans leurs vêtements de travail et sans maquillage.

— Cela faisait longtemps que je n'avais pas vu de révérence tyréenne exécutée dans les formes, remarqua le Prisme.

Après le départ de vos armées, il ne restait plus beaucoup de femmes pour faire la révérence. Liv préféra demander :

— Que puis-je pour votre service, Haut Luxeigneur Prisme ?

— « Seigneur Prisme » suffira.

— Merci, seigneur Prisme.

Visiblement, il la jaugeait. Il réfléchissait. À quoi ? Quoi qu'ait pu faire cette misérable Aglaia Crassos, à cause d'elle, Liv considérait le Prisme comme Gavin Guile – un homme, et séduisant qui plus est. Ses yeux étaient – tout à fait littéralement – les plus fascinants du monde.

Un maître, Liv. Tuteur. Seigneur. Luxeigneur. Noble. Général. Deux fois plus vieux que toi. Bien trop vieux pour toi. Pas un homme musclé à large carrure – un professeur de plus, voilà tout. Tu peux crever, Aglaia Crassos !

— Avez-vous choisi quel maître vous voudriez pour le jaune ? demanda-t-il.

Merci !

Vous voyez, je ne suis qu'une disciple. C'est purement scolaire. Je ne suis qu'une enfant par rapport à lui. Désespérément jeune et ignorante. Liv hésita :

— À dire vrai, j'aimerais étudier avec maîtresse Tawenza Yeux-d'Or.

Elle n'en revint pas d'avoir osé demander cela. Cette femme ne prenait que trois disciples par an – et elle en avait déjà trois. Les trois meilleurs disciples jaunes de la Chromerie.

Gavin se mit à rire :

— Cette ourse bourrue ? Un choix audacieux. C'est la meilleure et, en première année, elle ne vous détestera sans doute pas autant que vous le croyez. Vous lui transmettrez mes compliments quand je vous nommerai quatrième étudiante, mais elle se vengera certainement sur vous. Considérez que c'est entendu. Comment sont vos appartements ?

Liv réfléchit. C'était presque une question personnelle. Non, il s'inquiétait simplement – non, il ne s'inquiétait pas, en fait, il vérifiait que ses ordres étaient exécutés. C'est ce que font les généraux.

— Ils sont mieux que ce dont j'aurais pu rêver, seigneur Prisme. Quant aux habits… J'avais trois robes. Maintenant, j'en ai plus de cinquante, et la pire est plus belle que mon ancienne robe du Jour du Soleil.

Euh, les vêtements n'étaient peut-être pas le meilleur sujet.

— Et pourtant vous avez décidé de venir ainsi, dit Gavin en observant sa tenue.

Oups ! Sa voix ne trahissait aucune désapprobation – mais plutôt un léger amusement. Son visage, lui, restait indéchiffrable. Elle aurait dû écouter cette esclave, Marissia. Cela ne l'aurait pas tuée de se rafraîchir un peu. Il regarda derrière elle. Elle se retourna, mais ils étaient seuls, et il n'y avait aucune décoration inhabituelle sur les murs, juste les cristaux normaux de test.

— Vous m'avez dit de venir dès que possible, répliqua Liv sur un ton défensif, malgré elle. Je me suis dit qu'il ne fallait pas vous faire attendre.

(Voilà qui était mieux. Elle avait le ton assuré.)

— Je pense que vous ferez parfaitement l'affaire.

— Seigneur Prisme ?

— Vous êtes parfaite parce que vous refusez de vous laisser intimider, Aliviana. J'aime ça. C'est…

— Je ne dirais pas vraiment que je ne suis pas intimidée !

Il sourit :

— Vous voyez ? Vous m'interrompez.

Ce qui prouve qu'il a raison.

Liv décida de se taire. Vouloir marquer sa différence avec toutes les autres femmes qui venaient ici – et ne parvenaient pas à séduire Gavin – n'était peut-être pas un bon plan.

— J'ai l'impression, chaque fois que je convoque une femme de treize à soixante ans, qu'elle vient soit habillée en courtisane ruthgarienne, soit excessivement empressée, soit complètement terrifiée. On dirait que je tiens un bordel, ici.

Oh, qu'Orholam me terrasse… et si j'avais fait la seule chose qui me rende plus séduisante à ses yeux ?

— Vous êtes Gavin Guile, dit Liv, comme si cela expliquait tout.

Ce qui était le cas. Une femme qui prenait le Prisme dans ses filets changerait totalement de vie, et influerait sur celle de toute sa famille. Sur-le-champ, et pour les générations à venir, et en mieux. Le Prisme était déjà puissant, respecté et riche… Lorsqu'on y ajoutait « splendide et viril », les décolletés se faisaient pigeonnants et les robes raccourcissaient. C'était un miracle que les femmes ne viennent pas nues pour voir le Prisme. Quelle surface de tissu Ana aurait-elle portée pour une convocation du Prisme ? En y réfléchissant, Liv préférait ne pas y penser.

— Oui, c'est bien mon nom, dit Gavin en souriant. Et j'ai besoin de votre aide, Aliviana.

En vérité, il pouvait lui demander n'importe quoi, elle ne pourrait pas dire non.

— Liv, je vous prie, répondit-elle avec difficulté.

— Parfait.

Gavin s'éclaircit la voix. *Pourquoi ? Il se sent gêné ? Cela le gêne de commencer une liaison avec une fille deux fois plus jeune que lui ?*

Gavin regarda une fois encore derrière Liv.

— Il y a de cela quelques années… un certain nombre d'années, me semble-t-il… j'ai eu un… neveu. Sa mère était tyréenne. Je veux que vous soyez sa tutrice. Il pourrait se sentir plus à l'aise en apprenant avec une autre Tyréenne. Je sais que vous, les gens de Tyrea, n'avez pas la vie facile ici. Qu'en dites-vous ?

Liv bafouilla. Un « neveu » ? Un tuteur ? Kip ? Bien sûr ! Par Orholam, elle s'était complètement fourvoyée ! Quelle idiote ! Le Prisme n'avait pas envisagé, ne fût-ce qu'une seconde…

— Eh… euh, eh bien, bien sûr, seigneur Prisme. Y a-t-il… pourquoi…

Qu'est-ce qu'elle racontait ? Elle s'était déjà montrée assez impertinente. Si elle posait la mauvaise question sur ce bâtard, ce serait le meilleur moyen de tout gâcher.

— Quelle couleur possède-t-il ?

Au dernier moment, elle se souvint de dire « il » au lieu de « Kip ». Elle n'était pas censée savoir que ce garçon était le bâtard du Prisme.

Je ferais une espionne minable.

— Vert. Et peut-être bleu. Il passe son initiation en ce moment même.

— « En ce moment même » ?

Les initiations de l'année en cours étaient achevées depuis longtemps. Liv n'avait jamais entendu parler d'initiations à une autre période du calendrier.

— Depuis combien de temps votre… depuis combien de temps est-il ici ?

— Il est arrivé hier.

— Et il est déjà en initiation ? demanda Liv.

Pauvre Kip.

Gavin regarda encore derrière elle. Cette fois, elle comprit ce qu'il observait. Pour des raisons qu'elle n'avait jamais comprises, des cristaux neutres étaient enchâssés dans les parois, partout dans la tour. Durant l'année, ils se contentaient de scintiller, réfléchissant simplement la lumière environnante, mais pendant les initiations, chaque début d'année, ils brillaient de tous leurs feux. Quand les suppliants passaient par la Broyeuse, le déferlement de couleurs se déclenchait invariablement, le même pour tous. Dès que les suppliants créaient, le cristal s'éclairait de la couleur qu'ils utilisaient. Pour Liv, cela avait d'abord été l'ultraviolet, puis un faible jaune.

Depuis que la jeune fille était arrivée dans ses appartements, le Prisme avait regardé pour voir comment son fils bâtard s'en sortait.

En y réfléchissant, si l'épreuve avait commencé depuis le premier coup d'œil que Gavin avait jeté derrière Liv, elle durait vraiment longtemps. En général, il fallait moins d'une minute.

Ils se tournèrent tous les deux vers le cristal.

— Qu'a dit le testeur, quand ils vous ont fait descendre dans la Broyeuse ? demanda Gavin.

— Il a dit qu'un bon rebelle était un rebelle mort, et qu'il devait encore le prix du sang à mon père, répondit Liv.

L'idée était, et avait toujours été, d'effrayer la personne qui allait passer l'épreuve. La peur dilatait les pupilles. La peur forçait les suppliants à créer au maximum de leur capacité. Elle aidait aussi les damoiselles et damoiseaux les plus arrogants à commencer leurs études avec un peu d'humilité.

— Et vous ? demanda Liv.

Ils ne s'étaient pas détournés du cristal.

— Ils m'ont parlé de mon frère, dit Gavin. Il s'est avéré qu'ils avaient bien plus raison qu'ils ne le pensaient.

— Je suis désolée.

Elle ne savait pas si elle s'excusait pour sa question, pour le testeur, ou pour le cauchemar bien réel qu'avait enduré Gavin en étant forcé de tuer son propre frère.

— Je n'ai jamais aimé cette façon de faire. Les effrayer. La pièce est bien assez terrifiante, tout comme la crainte d'échouer. Ils n'ont pas besoin de faire croire aux suppliants qu'ils risquent vraiment de mourir. Cela brise les gens. Cela brise des enfants.

Liv n'y avait jamais pensé ainsi. La Broyeuse existait, c'était tout. Tout le monde y passait. Elle était intimement liée à la magie, à la Chromerie.

C'était au moins une chose que tous les créateurs avaient en commun.

— Les filles de nobles savaient toutes ce qui allait arriver, expliqua Liv. Pas nous autres. Elles savaient que l'épreuve en elle-même ne leur ferait aucun mal, donc ces menaces en dehors du test étaient la seule chose qui leur faisait vraiment peur. Parce que, même si on est prévenu, c'est effrayant d'entendre un testeur, censé appartenir à une famille ennemie, dire que les accidents

arrivent.

— Je n'y avais pas pensé, dit Gavin. Tous mes amis étaient nobles. Je croyais que tout le monde savait ce qui allait se passer.

Oui, bien sûr. Encore une technique de la Chromerie pour favoriser les vôtres.

Gavin reprit, gêné :

— Liv, il se peut que mon fils soit véritablement doué. Nous allons le savoir très bientôt, mais je ne serais pas étonné qu'il soit un polychrome. Il est tyréen, sa mère vient de mourir et il va avoir affaire à de faux amis et à des ennemis non mérités, seulement parce qu'il est mon fils ; il ne sera à sa place nulle part, et pourtant les gens vont le surveiller tout le temps. Si en plus il s'avère réellement puissant… il pourrait bien devenir un monstre. Il ne serait pas le premier dans ma famille à faire mauvais usage d'un grand pouvoir. Le don magique n'est pas seulement un don, vous savez.

— Que voulez-vous que je fasse ? demanda Liv.

Allait-elle vraiment servir de tutrice au fils du Prisme ? Au fils bâtard, certes, mais tout de même. Elle éprouva un immense soulagement. Le Prisme n'était que le Prisme – enfin, si tant est que l'on puisse n'être que l'homme le plus puissant du monde – mais c'était aussi un seigneur qu'elle devait servir. Normalement. Rien de terriblement difficile, étant donné la manière dont il avait bouleversé sa vie.

— Il sera peut-être monochrome. Probablement. Je m'avance trop, dit Gavin.

— Mais sinon ?

Vous devez me dire ce que vous attendez, ou sinon j'échouerai, et ensuite vous serez furieux contre moi. Typique d'un noble. Liv fut rassurée d'éprouver de l'agacement. Elle retrouvait ses repères.

— Faites comme s'il était normal. Dans tous les domaines. Il le saura rapidement, de toute façon, je sais, mais je vais l'emmener loin d'ici dès que je le pourrai. Dans l'intervalle, accordez-lui un peu de normalité. S'il vous énerve, criez-lui après. S'il se tient mal, tapez-lui sur les doigts avec une règle, vous comprenez ? En revanche, s'il maîtrise quelque chose de difficile, dites-lui que c'est bon, mais pas extraordinaire. Je veux qu'il sache que les gens importants ne seront pas impressionnés par son père, ni par ses talents magiques.

— Et qui sont ces gens ? demanda Liv d'un ton sarcastique.

Elle n'avait pas vraiment voulu le dire à haute voix, mais Gavin se montrait d'un idéalisme ridicule. Bien sûr que l'identité de son père et ses talents magiques étaient importants. Peut-être pouvait-on prétendre qu'une montagne n'avait pas d'importance quand on était né à son sommet… mais ceux qui la gravissaient et ceux qui étaient nés à son pied et ne la graviraient jamais savaient que ce n'était pas le cas.

— Orholam et moi, répondit Gavin sans relever le ton de Liv. Si seule notre opinion compte pour lui, il aura une chance.

Liv se demanda si c'était la réflexion la plus arrogante ou la plus profonde qu'elle ait entendue. Peut-être les deux. Quoi qu'il en soit, cela lui rappelait qui était Gavin, et ce qu'il était. Par les sévères sourcils d'Orholam, elle venait de se moquer du Prisme, l'homme le plus proche au monde d'Orholam lui-même. Et, grâce à Orholam, Liv avait rejeté cette affreuse femme. Même si cela devait lui coûter cher. Espionner le Prisme en personne ? C'était quasiment sacrilège. La bêtise, la maladresse et l'horrible petit sentiment qu'elle éprouvait pour le Prisme étaient déjà graves… mais être une traîtresse, en plus ?

— Je suis désolée, seigneur Prisme, dit Liv péniblement, je n'ai pas…

Gavin leva la main et bondit sur ses pieds.

Liv regarda le cristal, sans rien voir. Rien n'avait bougé. Elle vit Gavin blêmir – puis, tout à coup, son visage s'éclaira comme le soleil émergeant des nuages les plus noirs.

Une nuée de couleurs déferla sur sa peau. Il tendit soudain la main. Un rayon frissonnant et grésillant de luxine jaillit de ses doigts et s'accrocha au cristal du mur d'en face, telle une toile d'araignée irisée par le feu. Gavin créa encore et encore, se projetant à l'intérieur du cristal.

Soudain, il s'arrêta comme il avait commencé. L'instant d'après, le cristal émit un vert jade brillant, puis un bleu moins intense.

Gavin soupira de soulagement.

— Qu'est-ce que c'était ? demanda Liv.

— Un secret ! aboya Gavin.

Il fit un geste. Liv sentit une bourrasque d'air froid et entendit les fenêtres s'ouvrir bruyamment.

— Venez ici, ordonna le Prisme.

Son corps s'emplit de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et au-delà. De sa main jaillit une corde de luxine verte, enroulée autour d'une chaîne de bleu mêlé à du jaune.

— Allons-y, jeune fille ! Il faut que j'arrive le premier pour maîtriser cette situation, et il va avoir besoin de vous.

L'esprit embrumé, Liv se hâta de rejoindre le Prisme. Elle ne savait même pas de quoi il parlait.

— Montez sur mon dos, dit-il.

— Pardon ?

— Sur mon dos, vite ! Tenez-vous bien.

Elle s'exécuta. Le corps du Prisme dégageait la chaleur surnaturelle des infrarouges qu'il contenait, avec toutes les autres couleurs. Que faisait-il ?

Elle regarda la chaîne qu'il tenait. Soudain, il se tourna vers le vide au-delà de la fenêtre. Poussant un piaillement, elle s'accrocha avec l'énergie du désespoir.

— Ah hi hor ! dit le Prisme.

— Pardon ? demanda Liv en relâchant son étreinte.

— Pas si fort, grogna-t-il.

Elle s'excusa, et des bandes de luxine s'enroulèrent autour d'elle pour la maintenir serrée contre Gavin. Celui-ci fonça vers la fenêtre et sauta.

Au début, Liv ne vit que la luxine qui se déroulait de la main du Prisme comme un fil d'araignée, descendant exactement au même rythme qu'eux.

Elle se rendit compte qu'elle n'avait aucune idée de la distance qu'il fallait parcourir en chute libre pour arriver au niveau de la Broyeuse ; elle ignorait aussi comment Gavin saurait quand les arrêter. Et d'ailleurs, comment comptait-il entrer dans la tour depuis l'extérieur ? Il espérait que quelqu'un ait laissé une fenêtre ouverte ?

Oh, par Orholam !

Ils tombaient depuis affreusement longtemps. Les yeux de Liv lui désobéirent, et sautèrent de la luxine au sol. Ils fonçaient à une vitesse incroyable.

Soudain, elle s'écrasa contre le dos de Gavin : il venait de solidifier la corde. Le choc faillit la décrocher et la projeter dans la cour. Ils partirent à la renverse et elle vit la corde-chaîne se dérouler jusqu'au lointain sommet de la tour du Prisme. La masse menaçante de sa surface lisse s'approchait de plus en plus.

Trois impacts secs les repoussèrent, mais pas assez pour les ralentir, loin de là. Liv entrevit trois projectiles qui jaillissaient de la main gauche de Gavin et filaient vers la tour.

Liv ne vit pas le résultat de ce tir ; Gavin absorbait le recul de la main gauche, tout en tenant la corde de la droite. Dès que les projectiles furent hors de vue, Gavin et Liv furent catapultés dans l'autre sens.

Des éclats de verre et de pierre explosèrent de tous côtés. Liv glissa sur un sol, soudain séparée du Prisme. Elle fila droit pendant une demi-seconde, puis quelque chose se prit dans sa jupe. Emportée par son élan, elle l'arracha. Sa peau nue frotta sur la pierre. Elle bascula de côté et roula sur elle-même. Un mur l'arrêta enfin. Elle n'arrivait pas à croire qu'elle était encore en vie.

Une demi-douzaine de créateurs se trouvaient dans le couloir soudain parcouru par la brise. Ils les contemplaient, elle et le Prisme, incrédules. Le Prisme était déjà debout, distribuant des ordres secs.

Pourquoi est-ce que j'ai froid aux fesses ? Liv suivit les regards appuyés des créateurs – et baissa les yeux. Sa jupe était relevée jusqu'à la taille, exhibant la jeune fille à tout le monde. Elle poussa un couinement en la rajustant d'un coup, et se leva d'un bond.

— Vous, allez chercher le luxeigneur Noir. Dites-lui que je veux que ce soit réparé. Aujourd'hui. Allez-y tout de suite. Vous, prenez les noms de tout le monde dans ce couloir, et de tous ceux qui sont présents dans la pièce de test, ordonnait le Prisme.

Voyant que tous les regards étaient braqués sur Gavin, Liv en profita pour remuer des hanches… elle ne s'en était pas rendu compte sur le moment, mais ses fesses étaient froides parce que ses sous-vêtements avaient eux aussi remonté. Ils lui coupaient sérieusement la lune en deux. Elle se tortilla, essayant de se rajuster sans farfouiller sous ses jupes.

— Qu'est-ce que vous faites, Aliviana ? demanda le Prisme.

Liv se figea, horrifiée.

— Peu importe. Restez ici. Je vous appellerai dans un instant.

Gavin ouvrit la porte de la pièce et se glissa à l'intérieur. Tous les créateurs dans le couloir, y compris Payam Navid, l'un des jeunes professeurs les plus séduisants de la Chromerie, se tournèrent vers la jeune fille. Ils se demandaient visiblement pourquoi elle était si importante – et lui ôtaient toute chance de rajuster rapidement sa culotte. Sans la moindre idée de ce qu'elle allait trouver, ni de ce que le Prisme attendrait d'elle, Liv gratifia Payam Navid d'un sourire nerveux.

Chapitre 45

Gavin s'avança d'un pas vif. La vieille bichrome demandait à Kip :

— Es-tu prêt à voir tes couleurs ?

— Moi, je le suis, intervint Gavin. Maîtresse Varidos, me permettez-vous ?

Les membres de la famille des suppliants n'étaient pas admis dans la chambre de test, par crainte des tricheries. La règle, au moins théoriquement, s'appliquait même au Prisme. Mais la théorie et la pratique étaient deux choses différentes.

— Je ne savais même pas que vous aviez commencé l'épreuve. Combien de temps as-tu tenu ? demanda Gavin.

— Quatre minutes, je crois, dit Kip.

— Quatre minutes et douze secondes, précisa la vieille maîtresse.

Gavin se figea. Le temps lui avait semblé long, dans sa chambre, mais avait pensé que ce n'était qu'une impression. Quatre minutes, c'était stupéfiant. Il ne lui avait fallu en tenir que cinq pour réussir.

Maîtresse Varidos s'approcha de Gavin et chuchota :

— Certaines irrégularités se sont produites, j'ai pensé qu'il fallait vous mettre au courant.

Gavin sourit à Kip :

— Bien joué. Nous n'en aurons que pour un moment.

Il s'éloigna, laissant Kip avec les créateurs qui lui demandaient quelle partie il avait trouvé la plus dure, comment il avait fait pour tenir si longtemps, et le traitant globalement comme s'il était le centre du monde.

Tout cela devait joliment monter à la tête du jeune créateur, et c'était étudié pour.

Souriant, Gavin se rapprocha de la table de test en compagnie de maîtresse Varidos. Un brocart noir recouvrait un trou au milieu de la table de pierre, dans lequel était enchâssée la pierre de test. Gavin essaya de mémoriser sa position exacte. Il n'aurait qu'une seule chance.

— Quelle était cette irrégularité ? demanda Gavin.

Le tissu noir bloquait toute lumière extérieure susceptible de troubler la pierre.

— Il a rejeté la corde vers trois minutes trente, soupira la vieille femme. Avant que j'aie pu l'arrêter, l'une des femmes la lui a remise dans la main.

— Vous plaisantez ? demanda Gavin.

— Ils ont envoyé les jolies filles pour l'épreuve. La moitié d'entre elles ont à peine assez de cervelle pour se rappeler leurs répliques, et pas suffisamment pour se souvenir des règles plus complexes à propos de situations qui ne se sont jamais produites de notre vivant. Même Dazen n'avait pas rejeté la corde.

— Laquelle a fait cela ?

— La verte.

Bien sûr. Indisciplinée, imprévisible, rétive à la moindre contrainte.

— Venez par ici !

La testeuse verte aperçut le signe de la maîtresse et obéit. Tous les testeurs étaient superbes, et si la peau claire représentait un désavantage au combat, elle était plus appréciée pour quelques

cérémonies, dont celle-ci. Plus le teint était sombre, plus les couleurs verte, bleue ou rouge étaient estompées. Même les Pariens choisissaient des compatriotes de la côte, des plaines ou de sang-mêlé pour les représenter à la cérémonie de la Broyeuse. Cette femme était ruthgarienne, et avait la peau claire, même pour ce peuple. Elle se déplaçait avec la grâce et l'aisance d'une danseuse.

Sa légère robe verte, qu'elle avait passée pour la cérémonie (tous les testeurs devaient porter leur couleur quand le suppliant ressortait, ce qui pouvait se produire seulement dix ou quinze secondes après le début), dévoilait largement ses seins imposants. Elle s'avança d'un pas vif, rejetant ses cheveux en arrière, le dos droit, et s'arrêta devant la table.

La nudité, ou la quasi-nudité de certaines des cérémonies, était voilée d'un symbolisme religieux et culturel qui la dénuait d'érotisme, ou presque.

Presque, car même l'esprit le plus noble ne pouvait ignorer qu'il contemplait une personne nue et incroyablement séduisante. En revanche, les fêtes qui s'ensuivaient, en particulier après les initiations, flottaient toujours dans une sorte de zone grise. Tout le monde était beau, à demi dévêtu, et se souvenait avoir vu les autres créateurs totalement nus ; l'atmosphère était jubilatoire, le vin coulait librement, et la gravité formelle disparaissait subitement.

Cette verte savait exactement ce qu'elle faisait. Gavin était plus grand qu'elle, il devait donc lutter pour ne pas baisser les yeux sur sa robe presque ouverte. Il se concentra plutôt sur son visage en forme de cœur, aux yeux noisette, ses pupilles à peine effleurées d'un halo vert. Il lui semblait l'avoir déjà vue.

— Par ici, dit-il en lui faisant signe de se placer entre maîtresse Varidos et lui.

Elle fit le tour de la table pour s'approcher de lui – plus près que nécessaire.

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il froidement.

— Mon nom est Tisis, répondit-elle dans un sourire qui révéla d'adorables fossettes.

— Tisis comment ?

— Oh, dit-elle comme si elle n'y avait pas pensé. Tisis Malargos.

— Que s'est-il passé, Tisis ? reprit Gavin en faisant semblant de ne pas reconnaître son nom.

Son père et son oncle avaient été ses amis – c'est-à-dire ceux de Dazen. Ils avaient disparu après la guerre. Très certainement tués par des bandits ou réduits en esclavage par des pirates. Il y avait un air de famille. Elle le détestait, sans aucun doute. Elle avait constaté que Kip avait une chance de réussir l'épreuve, alors elle l'avait sabotée. Elle avait du cran. C'était stupide et rageant, mais elle avait du cran.

— Le suppliant a triché, expliqua-t-elle. Il a rejeté la corde. Je la lui remise dans la main.

— Vous ne devez en aucun cas toucher le suppliant pendant l'épreuve. Vous n'avez pas compris cette règle ?

— Je ne l'ai pas touché… Pardonnez-moi, Haut Luxeigneur Prisme, mais je lui ai remis la corde en main sans toucher sa peau. J'essayais de préserver l'intégrité du test.

— Malargos, dit Gavin. Vous êtes ruthgarienne, n'est-ce pas ?

— Oui, seigneur Prisme.

Gavin la regarda froidement :

— Quand votre bienheureux satrape Rados a franchi le Grand Fleuve pour affronter les Forestiers de Sang deux fois plus nombreux, vous rappelez-vous ce qu'il a fait ?

— Il a brûlé le pont de Rozanos derrière son armée.

— Était-ce tricher ?

— Je… je ne comprends pas, bafouilla Tisis.

— Il a brûlé le pont pour que ses hommes sachent que toute fuite était impossible. Il ne leur a

laissé aucune issue. Tous, jusqu'au dernier, savaient qu'ils devaient vaincre ou périr. L'expression « brûler tous ses vaisseaux » vient de là.

— Mais j'ai vu qu'il cherchait la corde, gémit faiblement Tisis.

Elle hésita, soudain inquiète d'avoir contredit le Prisme en face.

— Et vous la lui avez rendue.

— Bien sûr.

— Donc, vous auriez construit un nouveau pont derrière le grand satrape Rados ?

— Bien sûr que non, cela serait…

— Et vous l'avez condamné. Combien de temps avez-vous tenu avant de tirer la corde ?

Elle détourna les yeux en rougissant :

— Dix-sept secondes.

Elle rajusta enfin sa robe.

— Et vous avez gâché toutes les chances qu'avait ce jeune homme de réussir.

— Nous pourrions le retester…

— Vous savez bien que non. Une fois que le suppliant sait que c'est une mise en scène, la Broyeuse ne marche plus. Tout le monde dirait qu'il a obtenu une faveur spéciale parce qu'il est mon neveu…

— Je ne pensais pas…

— Et vous le savez ! l'interrompit Gavin, se maîtrisant à grand-peine.

— Ce que vous pensiez n'a aucune importance, Tisis, siffla maîtresse Varidos.

À cet instant, Gavin prit de l'ultraviolet de la lumière des torches. Juste un peu. La beauté de l'ultraviolet résidait dans son invisibilité. Certes, il y avait au moins une demi-douzaine de personnes ici qui pouvaient le percevoir en plissant les yeux, mais Gavin pariait qu'aucun d'eux n'était attentif à cet instant. Et même dans ce cas, le mouvement du Prisme fut si vif et si infime qu'on pouvait le rater. Un tour de passe-passe magique.

L'ultraviolet s'infiltra dans ses doigts.

— Vous avez enfreint les règles, Tisis, dit la maîtresse. Vous avez négligé votre devoir, et peut-être gâché l'avenir de ce jeune homme.

— Mais personne ne réussit ! protesta la jeune femme.

C'était devenu une source de fierté, de tenir aussi longtemps. Les complots, les espaces sombres et oppressants, les hauteurs vertigineuses, les araignées, les serpents, les rats… la Broyeuse déclenchait toutes les phobies les plus courantes. En général, croyant tout perdre en cas d'échec, les yeux dilatés par la peur, les candidats créaient toutes sortes de couleurs avant de tirer la corde. Ce n'était pas parfait, bien sûr, mais c'était la meilleure épreuve dont on disposait.

— Hors de ma vue, ordonna Gavin.

Elle s'en alla, furieuse, passant entre le Prisme et Varidos. C'était ce que Gavin espérait. Il sortit une pierre de sa poche, fit glisser le brocart, libéra l'ultraviolet de ses doigts et s'en servit pour saisir la pierre de test. Il fit revenir la luxine à son poignet, attachant l'objet à son avant-bras par de la substance ultraviolette, et, avec les derniers rayons, mit en place la fausse pierre de test et le tissu.

Tout cela prit moins d'une seconde, et Gavin s'était à peine penché au-dessus de la table.

— Bien, voyons ce que nous avons, voulez-vous ? dit-il en écartant le riche brocart.

Sous les yeux de maîtresse Varidos, Gavin prit la pierre de test dans le réceptacle et la sortit. Il s'agissait en fait d'une barre d'ivoire – provenant d'un démon des mers rejeté sur le rivage, ou d'un éléphant des tréfonds de Ruthgar – avec une obsidienne enchâssée à chaque extrémité. L'ivoire était précieux, mais la véritable merveille, c'était l'obsidienne. Nul ne savait où elle était récupérée,

extraite ou fabriquée. L'obsidienne était plus rare que les diamants ou les rubis ; après chaque épreuve, les extrémités des pierres de test étaient donc ôtées pour être réutilisées.

Les gens superstitieux l'appelaient « pierre de l'enfer ». La plupart des créateurs étaient simplement heureux qu'elle soit rare, car c'était la seule pierre qui pouvait drainer directement la luxine de leur corps. Gavin avait entendu dire que, dans le monde ancien, les rois et des satrapes – et, dans un univers plus légendaire, les assassins de l'Œil Brisé – avaient créé des dagues entières en obsidienne, et même des épées.

Pourtant, la pierre ne manifestait ses propriétés magiques que si deux conditions très particulières étaient réunies. D'abord, elle devait se trouver dans une obscurité quasi complète, c'est-à-dire une absence totale de lumière dans le spectre visible, car l'ultraviolet et l'infrarouge n'avaient pas d'influence sur elle. Ensuite, il fallait du sang de créateur, provenant d'une blessure ouverte. Il fallait un lien physique direct entre l'obsidienne et la luxine pour que celle-ci soit drainée du créateur. Une fois ce lien établi, cependant, l'absorption était forte. En appliquant une obsidienne sur une entaille à l'épaule d'un créateur, on pouvait absorber en dix secondes la luxine qu'il tenait à la main. Les érudits estimaient que c'était parce que la luxine circulait en permanence dans le corps des créateurs : le lien était donc direct, même si la luxine était éloignée du point de contact.

Le taux d'absorption variait selon les différents types de luxine ; elles formaient donc des lignes nettes en quittant le corps pour pénétrer dans l'ivoire. Si une couleur apparaissait et se fixait sur une épaisseur suffisante, le suppliant était considéré comme digne d'être formé dans cette couleur.

Avec deux couleurs, il s'agissait bien sûr d'un bichrome, et avec plus de deux d'un polychrome.

Gavin prit la pierre de test. Il sentit une légère bouffée de girofle, l'odeur de la luxine ultraviolette. Il dispersa la senteur par la seule force de sa volonté, et tendit la pierre à maîtresse Varidos. En tant que responsable de l'épreuve, il lui revenait d'en prononcer les conclusions. Tout le monde s'approcha. Varidos ôta soigneusement les extrémités d'obsidienne et les rangea dans une boîte spéciale, puis elle éleva la pierre de test au-dessus de sa tête. On voyait une épaisse barre de vert clair, tendant vers le bleu, à côté d'une barre d'un bleu moins dense. Une trace de jaune. Un petit bout d'ultraviolet. C'était une courbe en cloche classique, la plus courante chez les créateurs.

— Je déclare Kip de Rekton récipiendaire du don d'Orholam pour les couleurs bleue et verte, avec incertitude sur l'ultraviolet, à retester ultérieurement. Kip, félicitations, vous êtes un bichrome.

Il y eut des vivats.

Seul Kip semblait encore perplexe.

Gavin fit le tour de la table et lui donna une accolade :

— Bien joué, Kip.

Le garçon s'amollit dans son étreinte :

— Alors, j'ai réussi ? chuchota-t-il.

— Tu as réussi. Je suis fier de toi.

Des acclamations retentirent de nouveau et, en un instant, des esclaves envahirent la pièce, porteurs de vin, de liqueur, de gâteaux spéciaux, de fruits, de viande et de confiseries.

Gavin libéra le jeune homme, qui le regardait d'un air complètement ahuri, comme s'il ne croyait pas aux paroles que son père venait de prononcer.

Cela faisait aussi partie de la magie. Les effets émotionnels des différentes parties du spectre venaient juste de traverser Kip pour la toute première fois. Il ne savait pas encore ce qu'il devait faire de ce résidu. Cela lui prendrait du temps. Gavin se tourna vers la porte, faisant signe à Aliviana d'entrer.

— Kip, dit Gavin, je t'ai amené quelqu'un de spécial. Une surprise pour toi. Elle sera ton

mentor. Elle t'expliquera comment marchent les choses ici, et t'apprendra quelques bases avant notre départ. Kip, laisse-moi te présenter…

— Liv ?! s'écria Kip, alors que la jeune fille apparaissait derrière Gavin.

— Kip !

— Pourquoi ne l'emmèneriez-vous pas dans sa chambre, Liv ? demanda Gavin. Et rappelez-vous ce que je vous ai dit.

Liv prit Kip par la main, toujours hébété, et l'entraîna vers la grande porte.

Il y aurait sans doute foule, là-bas. Inutile que Kip pense qu'il se passait quelque chose d'inhabituel.

— Pourquoi ne pas passer par l'arrière ? demanda Gavin.

Il se retourna et projeta de l'ultraviolet sur le mur d'en face. Un pan de mur s'ouvrit sur des gonds cachés.

Liv emmena Kip par cette sortie dérobée.

Le commandant Poing-de-fer et le luxeigneur Noir arrivèrent par la grande porte.

— Luxeigneur, maîtresse, commandant, maîtres, dit Gavin en faisant un salut amical pour montrer qu'il était tout simplement trop occupé à cet instant pour parler avec Poing-de-fer ou le luxeigneur Noir. Il se dirigea lui aussi vers la porte du fond. Il fallait qu'il voie Kip tout de suite. Il aurait dû lui ordonner de l'attendre, au lieu de l'envoyer en haut.

Gavin sortit, rédigeant déjà dans son esprit la lettre qu'il laisserait au Blanc – et il faillit heurter un petit homme discret à la peau sombre, vêtu d'une robe d'esclave. Gavin reconnut le nouveau venu. Son cœur se serra.

— Salutations, seigneur Prisme, dit le petit homme, la tête enveloppée dans un foulard tellement amidonné qu'il bougea à peine lorsqu'il s'inclina.

C'était un juriste parien, capturé par des pirates ilytiens, réduit en esclavage et finalement vendu à Andross Guile. Brillant et discret, il était le bras droit d'Andross depuis vingt ans.

— Votre père se lasse de vos atermoiements. Il exige que vous vous rendiez immédiatement dans ses appartements.

Avec Andross Guile, « immédiatement » voulait dire « hier ». Gavin rassembla son courage et s'étira le cou à droite et à gauche :

— Conduisez-moi à lui.

Chapitre 46

Kip suivit Liv Danavis dans un couloir étroit, puis un ascenseur. Un tourbillon d'émotions l'agitait – dont certaines semblaient s'imposer à lui de l'extérieur, comme si elles se pressaient contre lui. Une sensation étrange.

C'était peut-être le fait de revoir Liv. Il la savait à la Chromerie, et il avait espéré la retrouver dès qu'il avait appris qu'il s'y rendait – mais la voir en chair et en os, c'était différent.

Maître Danavis lui avait montré de nombreuses lettres de Liv ; il n'avait donc pas l'impression qu'elle était partie depuis deux bonnes années. Elle avait quinze ans à l'époque, et lui treize. Apparemment, il avait grandi, depuis : il la dépassait enfin. Bien sûr, il était encore trois fois plus large qu'elle. Elle était encore plus belle qu'avant.

Elle le guida en silence. Kip lui en fut reconnaissant. Il avait l'impression d'avoir perdu sa langue. Il éprouvait une joie et une sérénité étranges en la regardant. Il se rappela quand elle avait quatorze ans et que la rumeur de ses fiançailles avec Ged, le fils de l'alcaldesa, avait couru en ville. Peu après, elle était partie à la Chromerie, au grand soulagement de Kip. Elle semblait trop bien pour la petite ville de Rekton. Il était sûr qu'elle n'avait pas pensé à lui depuis, mais elle lui avait manqué. Elle était comme un soleil, et il levait la tête à son passage, réchauffé par sa présence, sans rien espérer de plus. Quand maître Danavis lui avait dit que Liv avait des problèmes à cause d'une fille de la Chromerie, Kip avait immédiatement voulu partir tuer la coupable, avant de rentrer chez lui.

En voyant ses cheveux onduler sur ses épaules au rythme de sa marche, Kip eut l'impression de revoir le soleil après un long hiver. Le garçon ne voulait Pas parler. S'il ouvrait sa grande bouche, il gâcherait sûrement tout.

Retroussant gauchement son pantalon, il se contenta de l'admirer en train d'avancer d'un bon pas, à l'aise dans son environnement.

— Je crois que je suis perdue, avoua Liv.

Elle regarda des deux côtés. Les couloirs étaient identiques. Elle se mordit les lèvres, qu'elle avait pleines et légèrement humides… Kip avala péniblement sa salive.

— Kip, tu… ? Non, bien sûr. Tu ne saurais pas.

Elle reprit son chemin, suivie du garçon. Depuis quelle était partie, Liv était devenue une femme. Aussi mince qu'il était gros. Elle avait de grands yeux noisette lumineux, la peau douce et claire, alors que lui avait le cou et la mâchoire couverts de boutons ; sa barbe poussait à peine. Orholam merci, au moins la poitrine de Liv était-elle plus imposante que la sienne.

Kip la regardait à peine, cependant, pas plus qu'il ne la lorgnait. La jupe de Liv froufroutait fort agréablement en cadence, révélant des mollets fins et bien tournés. Mais mis à part un regard ou deux, ou peut-être trois… Kip regarda encore. Ah ! Quatre. Mis à part ça, il ne la regardait pas comme il aurait regardé une autre belle femme. *Ça ne serait pas respectueux, voilà.*

Oups, cinq.

Elle s'arrêta devant l'ascenseur.

— Je viens de me rendre compte, dit-elle, amusée, que je n'ai aucune d'idée de l'endroit où je dois t'emmener. Heu, je vais te dire. Tu peux venir dans ma chambre jusqu'à ce que je sache. Si tu te sens comme je l'étais après la Broyeuse, tu iras te coucher tout de suite, j'imagine. D'accord ?

Kip ne l'avait pas remarqué, mais oui, il était fatigué – comme si on lui avait pris sa bouteille d'énergie pour en répandre partout le contenu. Il opina.

— Tu n'as pas envie de parler ? demanda-t-elle avec un petit sourire.

Le genre que l'on donne à un jeune enfant qui a sauté sa sieste et lutte pour rester éveillé jusqu'au dessert. Malheureusement, Kip était si fatigué qu'il n'arrivait même plus à se désespérer d'une telle indulgence.

On dirait qu'elle parle à un petit gosse tout mignon. Elle me trouve tout mignon ! Pouah !

Liv régla le mécanisme de l'ascenseur, réfléchit un instant – sans doute surprise du poids supplémentaire de Kip – et ajouta des contrepoids. Ils montèrent la tour à toute allure, passant devant d'autres étudiants. À leur sortie de la cabine, ils pénétrèrent dans un grand hall donnant sur l'un des tuyaux translucides qui reliaient la tour centrale à toutes les autres.

Kip interrogea Liv du regard.

— Mes appartements sont là-bas, dans la tour jaune. La jaune étant au milieu du spectre, les bichromes et les polychromes s'en servent plus souvent que d'autres couleurs. La tour jaune possède donc plus d'appartements pour les bichromes. Ils n'ont pas assez d'espace pour eux dans la tour du Prisme. Tu le vertige ?

— Généralement non, répondit Kip, mal à l'aise.

— Oh, mais tu parles !

— Je peux tomber, aussi, marmonna Kip.

— Ça va bien se passer, promis.

Elle pénétra dans le tuyau. Large de quatre mètres, il était entouré d'une luxine bleue si fine qu'elle en était presque translucide. Le sol était fait de bleu plus épais, renforcé de minces barres jaunes. Il semblait d'une finesse impensable. Comme Kip l'avait vu de très loin en contrebas, la passerelle n'était reliée à la tour du Prisme qu'en deux endroits : à l'est, et ici, à l'ouest. Le couloir allait tout droit jusqu'à mi-chemin de la tour verte (qui se trouvait juste à l'ouest de la tour du Prisme), et rejoignait ensuite un anneau de luxine claire, d'où sortaient six rayons menant chacun à une tour.

Liv conduisit Kip à l'une de ces intersections entre le cercle et les rayons, à l'endroit le plus éloigné de tout support. Elle sauta dessus.

— Tu vois, il n'y a rien à craindre. (Elle se mit à rire.) Vas-y, essaie !

— Je ne sais pas, hésita Kip.

S'il parvenait à vaincre sa peur, la vue serait magnifique. Bien sûr, c'était difficile de s'intéresser à de simples tours magiques en ayant Liv devant lui.

— D'accord, dit-il, réticent.

Il ne voulait pas faire retomber son enthousiasme.

Bien sûr, si je casse cette passerelle en dentelle, je nous ferai tomber tous les deux. Et vite.

Kip sautilla avec bonne volonté, atterrissant aussi légèrement que possible et transférant tout l'impact sur ses genoux.

— Oh, allez, quoi, dit Liv.

Soupirant, Kip sauta si haut qu'il crut se cogner la tête contre le plafond. Il retomba dans un grand craquement.

Son cœur s'arrêta. Il chercha désespérément une prise à agripper. Il allait se jeter sur la balustrade quand il vit que Liv riait, les mains sur la bouche.

— Je suis vraiment désolée, dit-elle. Je n'aurais pas dû. C'est une sorte de tradition pour les nouveaux, et le Prisme m'a bien dit de te faire vivre toutes ces expériences.

Kip regarda les mains de Liv. Elle semblait tenir un objet invisible. Kip plissa les yeux et, naturellement, vit qu'elle serrait une barre de luxine ultraviolette.

Il répondit, avec un rire un peu forcé :

— Tu veux bien me passer la serpillière traditionnelle ? Je crois que j'ai lâché une flaque traditionnelle.

— Merci de bien le prendre, dit Liv en riant. Si ça peut te rassurer, j'ai failli m'évanouir quand mon professeur l'a fait avec toute la classe. Allez, on est presque arrivés.

Ils avancèrent sur le cercle arachnéen, puis obliquèrent vers la tour jaune.

Celle-ci se trouvait au fond à droite et Kip, en pénétrant dans la Grande Cour, ne l'avait pas vraiment vue. À présent, il la contemplait, au-dessus et en dessous de lui.

— J'ai les yeux pleins, dit Kip.

— Pardon ?

— J'ai vu trop de choses incroyables, aujourd'hui. Soit ce n'est pas si impressionnant que ça, soit j'ai perdu ma capacité à être émerveillé, parce que, pour moi, elle ressemble à une tour jaune toute simple. Pas de flammes, pas de pierres précieuses, pas de mouvements…

La tour était lumineuse, faite de verre jaune fumé, translucide, mais pas transparent. C'était peut-être difficile de le voir, parce que le soleil se couchait juste à côté.

Liv sourit. Comment Kip avait-il pu oublier ses fossettes ?

— La tour jaune est incroyable, parce qu'elle est faite entièrement de luxine jaune.

— Et pas les autres ? demanda Kip, perplexe. Elles ne sont pas tout faites en luxine de leur propre couleur ?

— Non, non. Les autres possèdent des façades magiques qui recouvrent des bases construites avec des matériaux traditionnels. La tour jaune est entièrement faite de jaune.

Après les explications, certes rapides, du Prisme, Kip pensait que le jaune était une sorte de lanoline magique – qu'il nourrissait les autres luxines, mais que, sinon, il revenait rapidement à l'état de lumière.

— Euh, je croyais que le jaune était un mauvais choix pour la construction, parce qu'il est instable et tout…

Kip se rappela soudain pourquoi il avait fermé son clapet jusqu'ici. Plus il parlerait avec Liv, plus ce serait naturel de lui parler de Rekton… et plus cela semblerait peu naturel de ne pas lui en parler. Et, à l'instant où ils en parleraient, il devrait dire à Liv que son père était mort, et leur agréable complicité volerait en éclats. La jeune femme rayonnante à fossettes se métamorphoserait en orpheline éplorée.

— C'est effectivement un mauvais choix, dit Liv. C'est bien pour ça que c'est incroyable.

Elle l'attira vers l'entrée de la tour. Tout à coup, Kip se demanda s'il voulait vraiment abandonner la solidité de la passerelle bleu et jaune.

Évidemment. Il y a une minute, j'avais peur de marcher dessus, maintenant je ne veux pas en partir.

— Le jaune est généralement la luxine la moins stable, poursuivit Liv. Elle redevient lumière au moindre mouvement, comme l'eau qui bout. C'est pour cela qu'on l'appelle « eau-vive ». Tu te souviens du harpiste qui était venu à Rekton il y a quelques années ? Il s'arrêtait entre chaque morceau pour accorder sa harpe.

— Oui. Moi, je n'entendais aucune différence.

Parler de Rekton, c'était s'aventurer en terrain dangereux, mais s'il pouvait l'inciter à parler jusqu'à ce qu'il s'écroule d'épuisement, il aurait gagné une journée avant de lui apprendre la

nouvelle.

Liv reprit :

— Tu vois, lui savait quand sa harpe était désaccordée, même d'un quart de ton. Mais personne d'autre. Certaines personnes savent le faire avec la lumière. Pour créer de la luxine, de n'importe quelle couleur, il faut jouer la bonne note dans cette couleur, sinon la luxine ne se formera pas. Si ton harmonie est approximative, ta luxine aura bien plus de risques d'échouer. Tu peux compenser certaines erreurs par la volonté, mais il faut quelqu'un de vraiment particulier pour travailler comme ça.

— Ça a un rapport avec les superchromates ? demanda Kip, qui avait l'impression d'assembler enfin quelques pièces du puzzle.

— Oui. (Elle semblait surprise qu'il en ait entendu parler.) Tu ne vas pas rester là toute la nuit, si ?

— Oh, pardon.

Kip la suivit dans la tour.

— Les superchromates distinguent mieux les gradations dans les couleurs que la plupart des gens.

— Tu en es une ? demanda Kip.

— Oui. Comme à peu près une femme sur deux.

— Mais il n'y a pas autant d'hommes ?

— Il n'y a que dix superchromates hommes dans toute la Chromerie.

Ah, c'était pour ça que maîtresse Sorcière l'avait traité d'aberration.

— Ce n'est pas juste, dit Kip.

— Quel rapport ? Tu as les yeux bleus, donc tu peux créer plus que moi. Ça n'a rien à voir avec la justice.

— Donc, il faut être superchromate pour faire tenir le jaune ? demanda Kip.

— En bref, oui. En réalité, même les superchromates se répartissent selon divers niveaux. Tu as subi le test de superchromatie et il y avait peut-être une centaine de nuances ? Imagine qu'il y en ait mille. Pour créer du jaune solide et durable, c'est cette épreuve-là qu'il faut réussir ! Ensuite, il te faudra assez de contrôle pour créer du jaune dans ce minuscule spectre. Le résultat, c'est la plus distante des luxines.

— Tu peux le faire ? demanda Kip.

— Non.

— Euh, c'était malpoli comme question, non ? grimaça Kip.

— Je suis la dernière ici qui t'en voudra pour un manquement à l'étiquette raffinée de la tour.

— Ce qui veut dire oui.

— Oui, dit Liv en souriant. (Pourquoi ses fossettes étaient-elles toujours si belles, d'ailleurs ?) Je n'arrive toujours pas à croire que tu sois le… neveu du Prisme, Kip.

— Tu n'es pas la seule, rétorqua-t-il.

Ainsi, Gavin avait dit vrai. Ils marquaient tous une pause avant de prononcer le mot « neveu ». Cela aurait dû lui sembler plus agréable que d'entendre « bâtard » tout le temps. Pourtant, non.

Ils prirent un nouvel ascenseur et descendirent. Apparemment, il existait une sorte d'ordre de priorité pour les chambres. En arrivant chez Liv, Kip fut étonné. Non seulement c'était grand, mais c'était une suite – située face au soleil couchant. Le genre d'endroit pour lequel la plupart des créateurs tueraient père et mère, sans doute.

— Je viens d'arriver, dit Liv, comme pour s'excuser. Je suis bichrome. À peine. Tu dois être

épuisé. Tu peux coucher dans mon lit.

Kip la regarda, stupéfait. Évidemment, elle n'avait pas voulu dire ce qu'il croyait qu'elle avait voulu dire. Il essaya de rester impassible.

— Je dormirai dans la chambre d'à côté, idiot. Ces nouveaux tapis sont si épais que je dors dessus comme une Parienne.

— Non, je ne pense pas que… enfin, je veux dire… euh… je pense que tu devrais garder ton lit. Et moi, dormir dans la chambre d'à côté.

— Tu es mon invité, et tu dois être épuisé. J'insiste.

— Euh, je ne veux pas mettre de la saleté partout dans ton lit. Je suis en sueur et pas propre. À cause de l'épreuve.

Kip regarda le lit. Il était splendide. Comme tout ici. Au moins, on la traitait bien.

— C'est normal après la Broyeuse. Je vais te chercher une bassine et tu pourras te laver un peu avant de t'écrouler. Mais vraiment, j'insiste.

Liv disparut dans la pièce voisine. Kip sentit l'angoisse monter. Il ne lui avait encore rien dit sur son père, mais il sentait la question arriver… Liv revint avec de l'eau fumante, une éponge et une serviette épaisse. Elle les posa et s'assit, tournant le dos à Kip.

— Ça ne te dérange pas si je m'assois ici et qu'on bavarde pendant que tu te laves ? Je ne me retournerai pas, promis.

— Euh, non.

Bien sûr que ça le dérangeait. Elle se retournerait quand il serait à moitié déshabillé et elle s'enfuirait en hurlant, par Orholam ! C'était une chose de savoir qu'il était enrobé, et une autre de voir tous ses bourrelets. En même temps, il était son invité, et elle ne lui avait rien demandé d'autre. Et il avait été impoli avec elle.

— Alors, Kip… comment va mon père ? Tu ne m'as rien dit de Rekton.

Le garçon resta silencieux un long moment. *Vas-y, Kip, ouvre la bouche.*

Ensuite, ce sera plus facile de tout lui dire.

— Tu soupires, remarqua Liv. Quelque chose ne va pas ?

— Tu sais que le satrape envoyait des messagers à Rekton chaque année pour exiger des soldats ?

— Oui ? dit Liv, d'un ton plus inquiet que curieux.

— Tu peux te retourner, je suis encore habillé.

Elle se retourna.

— Quand Rask, le fils du satrape Garadul, a pris le pouvoir, il s'est proclamé roi. Il a encore envoyé un messager. La ville l'a renvoyé les mains vides, lui aussi, alors il a décidé d'en faire un exemple. (Kip poussa un profond soupir.) Ils ont tué tout le monde, Liv. Je suis le seul qui ait pu s'enfuir.

— Mon père ? Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Il a essayé de sauver des gens. Mais tu sais, Liv, ils ont complètement encerclé la ville. Personne n'en est sorti.

— Tu en es bien sorti, toi.

Elle ne le croyait pas ; il le voyait sur son visage.

— J'ai eu de la chance.

— Mon père est l'un des créateurs les plus doués de sa génération. Ne me dis pas que tu t'en es sorti et pas lui.

— Ils avaient des créateurs et des Hommes-Miroirs, Liv. J'ai vu la famille Delclara se faire

massacrer. Jusqu'au dernier. La ville entière était en flammes. J'ai vu Ram, Isa et Sanson mourir. J'ai vu ma mère mourir.

— Je me moque de ta droguée de mère ! Je te parle de mon père. Ne me dis pas qu'il est mort. Il n'est pas mort, bon sang ! Il n'est pas mort !

Liv quitta la pièce dans un tourbillon et claqua la porte.

Kip resta là à la regarder, effondré, sans se rendre compte que les larmes lui montaient aux yeux.

Bon, ça s'est bien passé.

Chapitre 47

Sept années, sept grands objectifs, Gavin.

Gavin tendit la main droite et compta avec son pouce, créant une couleur après l'autre : il posa son pouce sur son petit doigt, puis sur l'annulaire, le majeur, l'index, puis de nouveau sur le majeur, l'annulaire, et le petit doigt.

Sept, de l'infrarouge à l'ultraviolet. Chaque couleur créait un peu d'émotion.

Par Orholam, je suis le Prisme. Avec tous ses pouvoirs. Maître de toutes les couleurs. Au faîte de ma puissance. Le Prisme le plus puissant de mémoire humaine. Peut-être le plus puissant depuis des siècles. La plupart des Prismes ne vivaient que sept ans après leur ascension. Seuls quatre d'entre eux avaient tenu vingt et un ans. Toujours des multiples de sept. Ils pouvaient aussi être tués ou mourir de mort naturelle, bien sûr, mais jamais d'épuisement, sauf les années multiples de sept. Gavin était parvenu à seize ans, il lui en restait donc cinq. En fait, si un Prisme pouvait dépasser les vingt et un, ce serait lui. Il se sentait fort. Plus fort et plus maître de ses couleurs qu'il ne l'avait été de toute sa vie.

Tout cela pouvait n'être qu'une illusion. Il était une exception à bien des égards ; peut-être s'effondrerait-il et mourrait-il le lendemain.

À cette pensée, il sentit monter une angoisse familière. Il n'avait pas peur de la mort, mais il avait peur de mourir avant d'être parvenu à ses fins.

Il était arrivé devant les appartements de son père, dans la tour du Prisme.

L'esclave attendait – Gavin savait qu'il se nommait Boisinistre, mais c'était impoli d'utiliser le nom d'un esclave s'il ne le révélait pas lui-même. Il lui tenait la porte ouverte, ouverte sur une obscurité aux aspects multiples.

Gavin ressentit une vive douleur à la poitrine. Il avait du mal à respirer.

Andross Guile ignorait que Gavin n'était pas Gavin. Il ignorait que son fils aîné pourrissait sous la Chromerie. Il croyait Dazen mort, ce qui n'avait jamais paru l'inquiéter, encore moins le chagriner. Les traîtres devaient être bannis et oubliés à jamais.

— Seigneur Prisme ? demanda l'esclave.

Gavin relâcha les dernières vrilles de luxine de ses doigts. La bouffée de senteur résineuse lui apporta un bref réconfort.

La chambre d'Andross Guile restait plongée dans les ténèbres. D'épaisses draperies de velours étaient tendues sur les fenêtres et l'ensemble des murs.

Une antichambre avait été installée autour de l'entrée, pour que la lumière du couloir n'entre pas avec ses rares visiteurs. Gavin draina de l'ultraviolet et entra.

Boisinistre referma la porte derrière eux. Gavin créa une petite boule d'ultraviolet dans sa main, assez imparfaite pour être instable. Ainsi, elle se désintégrerait lentement, pour revenir dans son spectre d'origine. Pour un créateur ultraviolet, cela équivalait à porter une torche qui serait invisible à tous les autres. Ni Boisinistre ni Andross n'étaient ultraviolets, donc Gavin pouvait utiliser autant de cette étrange lumière violette qu'il voulait.

Boisinistre poussa un lourd coussin devant la mince fente au pied de la porte. Il marqua une pause pour laisser ses yeux s'accoutumer à l'obscurité.

Boisinistre n'était pas créateur, il n'avait pas de contrôle direct sur sa vision.

Dans les ténèbres, il fallait au moins une demi-heure à un « terne » pour retrouver une sensibilité complète. La plupart des créateurs y arrivaient naturellement en dix minutes, grâce à leur harmonie avec la lumière.

Quelques-uns y parvenaient en une poignée de secondes. Boisinistre, lui, n'essayait pas d'y voir. Il avait manifestement mémorisé la disposition des lieux depuis des années ; il s'assurait simplement qu'il ne laissait entrer aucune lumière dans les chambres du grand maître Guile. Enfin satisfait, il ouvrit la porte.

Gavin fut heureux de posséder l'ultraviolet. Comme tous les créateurs, on lui avait appris à faire attention aux changements d'humeur liés aux couleurs. Comme la plupart des créateurs, il échouait souvent. C'était une tentation particulière chez les polychromes. Il y avait une couleur pour chaque sentiment, ou une contre-couleur. C'était le cas à cet instant. Le spectre ultraviolet donnait une impression d'éloignement, d'aliénation, d'altérité. Parfois, il semblait cynique ou ironique. Il avait toujours l'impression de s'observer d'en haut.

Tu es le Prisme, et tu as peur d'un vieil homme.

À la lueur ultraviolette de sa torche, Gavin vit son père assis dans un grand fauteuil, tourné vers une fenêtre condamnée. Andross Guile avait été un homme de haute taille, puissamment bâti. À présent, son poids était descendu de ses larges épaules pour former une boule dans son ventre. Il n'était pas gros ; simplement, son poids était passé dans son estomac. Il avait les membres grêles d'avoir passé des années sans guère bouger de son fauteuil, la peau fripée et déjà tachetée à seulement soixante-cinq ans.

— Mon fils. Quelle bonté de me rendre visite. On se sent seul quand on est vieux.

— Je suis désolé, père. Le Blanc m'occupe beaucoup.

— Tu ne devrais pas être si faible avec cette bonne femme montée sur roues. Tu devrais te débrouiller pour que cette sorcière passe la Délivrance cette année.

Gavin ne fit aucun commentaire. C'était un vieux sujet de dispute Le Blanc disait la même chose d'Andross, les épithètes désobligeantes en moins.

Gavin s'assit à côté de son père et l'observa à la faible lueur de sa torche.

Malgré les ténèbres absolues, Andross Guile portait des lunettes noires, presque incrustées autour des orbites. Gavin ne s'imaginait pas vivre dans une obscurité totale. Il ne l'avait même pas infligé à son frère. Andross Guile avait été polychrome, du jaune à l'infrarouge. Comme tant d'autres créateurs pendant la guerre du Faux Prisme, il s'était donné jusqu'à la dernière limite. Et au-delà. Il s'était rangé, naturellement, au côté de son fils aîné. En ayant trop recours à la magie, il avait fini par détruire ses défenses naturelles contre celle-ci. Pourtant, après la guerre, alors que tant de créateurs avaient choisi la Délivrance, Andross avait préféré se retirer dans ces appartements. La première fois que Gavin lui avait rendu visite, les fenêtres étaient protégées par des filtres bleus. Appartenant à l'autre extrémité du spectre, Andross se sentait en sécurité dans la lumière bleue.

Depuis, les chirurgiens lui avaient conseillé l'obscurité complète s'il voulait continuer à lutter contre les couleurs. Pour prendre des précautions aussi extrêmes, le vieillard devait vraiment être à bout.

— J'ai entendu dire que tu essayais de provoquer une guerre, dit Andross.

— Malheureusement, il est rare que j'essaie sans réussir, répliqua Gavin, sans s'étonner que son père soit déjà au courant.

Bien sûr qu'Andross Guile était au courant. La moitié des habitants les plus puissants de la tour éprouvaient peur ou loyauté à son égard.

— Comment cela ?

— J'ai reçu une lettre disant que j'avais un fils naturel à Tyrea. Quand je suis arrivé, la ville brûlait. Je suis tombé sur des Hommes-Miroirs prêts à tuer un enfant et je les ai arrêtés.

— Tués.

— Oui. L'enfant s'est révélé être mon fils naturel, et ces hommes étaient des soldats de Rask Garadul. Il faisait un exemple de cette ville pour s'être refusée au service militaire. Il affirmait avoir un intérêt particulier pour ce garçon, mais je me demande si ce n'était pas simplement pour m'atteindre, moi.

— Un intérêt particulier ? Je croyais qu'il était là pour punir le village.

— Il a dit que Kip lui avait volé quelque chose.

— C'était vrai ?

— Le garçon a prétendu que sa mère lui avait donné un écrin à bijoux juste avant de mourir des blessures reçues pendant l'attaque. L'enfant n'avait rien volé, lui.

— Mais tu as la dague ? C'est la luxine blanche ?

Gavin fut parcouru d'un frisson. Il avait pensé que le pire moment de cet entretien arriverait lorsque son père aborderait en détail des liaisons que Gavin n'avait pas eues et qu'il ne pouvait donc pas se rappeler. Une dague de luxine blanche ? C'était impossible. Pour qu'Andross Guile en parle ainsi, il devait penser le contraire. Ou savoir quelque chose. Qu'il l'avait vue, et qu'il pensait que Gavin savait de quoi il parlait.

Son frère avait lui aussi parlé d'une dague. Gavin sentit sa poitrine se serrer.

S'il ne faisait pas très attention, il risquait d'être démasqué. C'était pour cela qu'il évitait le plus possible son père. Andross Guile était l'une des rares personnes qui savaient exactement quels étaient les souvenirs de Gavin – et ceux de Dazen. D'autres, qui savaient aussi, s'étaient éloignés ou avaient été tués pendant la guerre. Gavin avait une excuse médiocre, celle de la violence du combat fraternel final, qui lui aurait fait sortir certaines choses de la mémoire. Andross, en particulier, pouvait lui pardonner d'avoir oublié certains événements précédant immédiatement la bataille finale, mais Gavin se rappelait forcément ce qui s'était produit des années plus tôt, n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas vu la dague, dit Gavin. Elle était dans l'écrin. Je n'ai même pas pensé que ce pouvait être la luxine blanche.

Cette dernière n'existait pas. Gavin le savait. Il avait lui-même tenté de créer ce matériau mythique – et si quelqu'un pouvait le faire, c'était bien le Prisme.

— Petit crétin ! je ne sais pas pourquoi tu as toujours été mon préféré. Dazen était moitié plus intelligent que toi, mais j'ai toujours pris ton parti, pas vrai ?

Gavin opina, les yeux rivés au sol. Les premières paroles aimables que lui adressait son père depuis des années, et c'était une rebuffade.

— Tu fais « oui » ou tu fais « non » de la tête ? Je suis aveugle, au cas où tu aurais oublié, reprit Andross avec amertume. Enfin. Je comprends ta propre discrétion dans ta recherche de la dague – même mes espions n'ont pas eu vent de tes avancées, donc bravo pour cela – mais, quand tu es tombé sur une dague douteuse dont un roitelet avait si désespérément envie, cela ne t'a pas procuré un frisson ?

— J'étais entouré de trente créateurs hostiles, d'Hommes-Miroirs, et d'un roi extrêmement irritable. Je ressentais tous les frissons possibles.

Andross Guile agita une main désinvolte, comme si rien de tout cela n'était important :

— Et sans Gardes Noirs autour de toi, je suppose. Quel entêtement idiot, mon petit. De quoi était fait cet écrin ?

— De palissandre, peut-être ? répondit Gavin avec honnêteté.

— De palissandre. (Andross Guile poussa un profond soupir.) Seul, cela ne prouve rien, bien sûr. Mais cela te dit ce que tu dois faire.

— Je prévoyais de rallier les sept satrapies et de leur parler à chacune directement, pour voir si je pouvais les entraîner, dit Gavin. Le Spectre, bien sûr, ne fera rien.

Il connaissait la suite. Son père lui annoncerait ce qu'il devait faire et passerait au crible tout ce qu'il mettrait en avant. *Je suis le Prisme, par Orholam !*

— Et le temps que tu le fasses, le roi Garadul aura pris Garriston. Tu avais raison pour tout ce que tu m'as dit sur le Spectre, mais tu as eu tort dans tes conclusions et ta ligne de conduite. C'est pour ça que je suis là. Si tu m'avais parlé dès ton retour, je te l'aurais dit. En te retirant unilatéralement et en abandonnant un joyau entre les mains des Tyréens…

— Ce n'est pas vraiment un joyau, père.

— Tu oses m'interrompre ! Viens ici.

Gavin s'assit en face de son père, tétanisé. Andross Guile tendit la main et trouva son visage. Il passa les doigts sur sa joue, presque avec douceur.

Soudain, il lui décocha un soufflet.

— Je suis ton père, et tu me montreras le respect qui m'est dû, compris ?

Tremblant, Gavin se maîtrisa :

— Compris, père.

Andross tendit l'oreille, comme à l'affût d'une note désagréable dans la voix de Gavin. Puis il reprit comme si de rien n'était :

— Garadul convoite Garriston, donc, même si ce n'est qu'une tour d'excréments bâtie sur une plaine d'ordures, c'est une marque de faiblesse que de la lui donner. Il faudrait raser la ville, réduire ses habitants en esclavage, répandre du sel dans les champs – et partir avant son arrivée. Par ton incompétence, tu as rendu ce choix impossible. Une fois que Garadul tiendra Garriston avec vingt mille hommes, la ville sera bien plus difficile à prendre qu'elle ne l'est maintenant, avec seulement mille soldats pour la défendre.

— Les Ruthgariens n'ont que mille hommes pour tenir Garriston ? s'étonna Gavin.

Ce n'était même pas une armée squelettique. S'il n'avait pas été aussi pressé en chemin, Gavin s'en serait sûrement rendu compte.

— Il y a des problèmes avec les Abornéens, qui ont de nouveau augmenté leur octroi pour passer par les Détroits. Les Ruthgariens ont voulu faire une démonstration de force. Ils ont retiré leurs navires et la plupart de leurs soldats de Garriston.

— C'est stupide. Ils savent forcément que Garadul masse ses troupes dans le secteur.

— Je suis d'accord. Je pense que la ministre ruthgarienne des Affaires Étrangères a été achetée. Elle est intelligente, elle doit savoir ce qu'elle fait. Quoi qu'il en soit, tu dois te rendre à Garriston. Sauve la ville, tue Rask Garadul, mais, même si tu échoues, récupère cette dague. Tout repose là-dessus.

Qu'était ce « tout » ? C'était le problème quand on faisait semblant de connaître des secrets qu'on ignorait. Les secrets, en particulier importants et dangereux, étaient généralement mentionnés de manière indirecte. En particulier quand les conspirateurs savaient que les murs avaient des oreilles.

Je devrais peut-être prendre le risque de dire que j'ai oublié ce qu'est cette dague.

À une époque, Dazen connaissait tous les secrets de Gavin, même ceux que ce dernier était censé ne partager qu'avec son père. Dazen et Gavin n'étaient pas seulement des frères. Ils étaient

aussi meilleurs amis. Dazen avait deux ans de moins que lui, mais Gavin le traitait en égal. Sevastian était plus jeune, ils le laissaient donc à la maison. Gavin et Dazen avaient les mêmes amis. Ensemble, ils avaient gagné et perdu des bagarres contre les frères Blanc-Chêne. Gavin regrettait la simplicité de ces pugilats. Deux camps, des tas de coups de poing, et, dès que l'un des partis se mettait à saigner ou à pleurer, on arrêtait.

Gavin avait changé le jour de ses treize ans. Dazen n'en avait pas encore onze, à l'époque. Andross Guile était venu dans ses robes de cérémonie, massif et impressionnant en brocart d'or rouge, des chaînes du même matériau autour du cou. Membre du Spectre depuis une décennie, Andross Guile continuait à se faire appeler par son nom de famille, jamais Andross Rouge. Tout le monde avait toujours su lequel des deux était le plus important. Andross avait emmené Gavin.

À son retour le lendemain matin, l'aîné avait les yeux gonflés, comme s'il avait pleuré. Quand Dazen l'avait interrogé, il avait nié avec colère. Quoi qu'il en fût, Gavin n'avait plus jamais été le même. Il était un homme, à présent, avait-il déclaré à Dazen, et il refusait de jouer avec lui. Quand les frères Blanc-Chêne avaient cherché la bagarre, Gavin s'était rempli d'une telle quantité d'infrarouge que des vagues de chaleur avaient ondulé de son corps ; il avait tranquillement informé les deux frères que, s'ils l'attaquaient, ils ne pourraient s'en prendre qu'à eux-mêmes.

À cet instant, Dazen avait su que Gavin les aurait tués, eux aussi.

À partir de ce jour, Gavin avait pris son père comme confident, laissant Dazen sur le bord du chemin. Pendant un moment, il avait joué avec Sevastian. Puis ce dernier lui avait été enlevé, lui aussi, et il s'était retrouvé seul. Dazen avait espéré qu'à l'âge de treize ans il reviendrait dans les bonnes grâces de son père, mais celui-ci avait à peine réagi à cette date.

Quand le temps avait été venu de révéler qui Orholam avait choisi pour être le prochain Prisme, les deux Jaspes avaient bruissé de conjectures, mais Dazen savait que son aîné serait l'élu. Peu avait importé comment cela arriverait. Andross avait préparé Gavin à être le Prisme depuis sa naissance.

Et moi, j'ai été préparé à n'être rien. Un rebut destiné à épouser Karris Blanc-Chêne, ou une autre fille, pour détourner l'ambition d'un autre père.

Jusqu'à ce que Gavin essaie de m'ôter même ça.

Le plus dur, ce n'était pas de faire semblant d'être Gavin, mais qu'on lui rappelle tout ce que Gavin avait eu, et que Dazen n'aurait jamais.

— Donc, tu vas à Garriston, tu la sauves ou tu la brûles, tu tues Garadul, et tu récupères la dague. Cela me paraît simple.

Si Gavin s'y prenait bien, il atteindrait l'un de ses buts, et se préparerait au prochain.

— Je te donnerai des lettres pour les Ruthgariens ; je veux être sûr qu'ils t'obéissent, ajouta Andross.

— Vous allez faire de moi le gouverneur de Garriston ?

Chaque fois que Gavin oubliait à quel point son père était puissant – même depuis sa petite chambre –, Andross le lui rappelait.

— Pas officiellement. Si tu échouais, cela salirait notre nom. En revanche, je m'assurerai que le gouverneur fasse tout ce que tu lui diras.

— Mais le Spectre…

— … peut parfois être quantité négligeable. Ce n'est pas facile de destituer un Prisme, tu sais. À ton retour, nous parlerons mariage. Il est temps que tu produises des héritiers. C'est d'autant plus pressant que tu as ramené un bâtard.

— Père, je ne suis pas…

— Si tu écrases l'un des satrapes, même un rebelle, tu vas devoir en acheter un autre. Il est

temps d’agir. Tu vas m’obéir pour cela. Nous aborderons le problème du bâtard ensuite.

Chapitre 48

Liv s'était rendue dans le jardin de lumière de la tour jaune pour réfléchir – mais impossible de faire dix pas sans tomber sur un jeune couple en train de s'embrasser. Au crépuscule, le jardin devenait l'un des endroits les plus éblouissants de l'île – et l'un des préférés des couples. Elle aurait dû y penser. La simple vue de ces jeunes amants lui était un véritable crève-cœur pour elle qui se sentait si seule.

Elle tourna les talons et s'éloigna, submergée par ses émotions et par son regret d'avoir fait preuve d'agressivité envers Kip, mais elle était tellement persuadée que son père était encore en vie – et si terrifiée à l'idée de se tromper. Seule, craignant pour son avenir et – frappée par la facilité avec laquelle tous les autres trouvaient quelqu'un – désireuse d'être aimée. De n'importe qui. N'importe quel garçon. Enfin, presque. Au bout de trois années passées à la Chromerie, Liv n'avait connu que quelques liaisons ratées. Ses origines tyréennes, son père général du côté des vaincus, et sa pauvreté : tout cela avait tué dans l'œuf tout intérêt que certains avaient pu lui porter. Le seul garçon qui tenait vraiment à elle – du moins l'avait-elle cru – l'avait invitée au bal des luxeigneurs puis lui avait posé un lapin et était sorti avec une autre. Apparemment, cela n'avait été qu'une blague.

L'année suivante, pendant un certain temps, Liv avait été l'objet d'une compétition entre quelques-uns des garçons les plus en vue. Ces deux semaines durant lesquelles elle avait été au centre de toutes les attentions n'avaient été que pur bonheur. Elle avait eu le sentiment d'avoir enfin émergé, d'être enfin acceptée. L'un des garçons l'avait même invitée au bal des luxeigneurs.

Puis un jour elle avait surpris l'un d'eux en train de parler d'un pari qu'ils avaient fait sur lequel d'entre eux la baiserait en premier. Sa vengeance avait été foudroyante et terrible. Elle avait promis au garçon qui l'accompagnait au bal – le chef d'un groupe, un jeune noble nommé Parshan Payam – qu'il aurait sa virginité s'il l'aidait à réaliser l'un de ses rêves coquins. Il avait failli se baver dessus.

Le soir du bal, ils s'étaient donné rendez-vous dans une alcôve sombre près du grand hall. Malgré la proximité de presque toute la Chromerie qui dansait, bavardait et buvait à quelques pas de là, elle avait réussi à convaincre Parshan de se déshabiller en premier. Elle s'était mise à l'embrasser tandis qu'il baladait ses mains répugnantes sur son corps, puis elle s'était interrompue et lui avait demandé de but en blanc combien il allait gagner en remportant son pari.

— Tu es au courant ? Tu n'es pas fâchée ? avait-il demandé.

— Pourquoi le serais-je ? Ferme les yeux. J'ai une surprise pour toi.

— Une bonne ?

Elle avait fait courir ses ongles sur son ventre, avait baissé la tête et répondu en se léchant les lèvres :

— À te couper le souffle. Je te le promets.

Et il avait obéi. Elle s'était alors emparée de tous ses vêtements, et s'était précipitée au beau milieu de la fête. Il lui avait couru après en glapissant, tout nu parmi les gens.

— La voilà ta récompense pour le concours, Parshan Payam ! s'était écriée Liv, pour que tous ceux qui n'avaient pas remarqué le jeune homme nu le voient et connaissent son nom.

Les danseurs avaient cessé de danser. Les musiciens de jouer. Cent conversations étaient

restées en suspens.

— Parier avec tes amis sur celui qui prendrait ma virginité ? Tu es méprisable. Un mufle et un menteur. Tu me dégoûtes. Tu n'es pas assez malin pour me duper, tu n'es pas assez intelligent pour me tromper, et tu n'es pas assez viril pour m'avoir.

Puis elle avait plongé ses vêtements hors de prix dans le saladier de punch.

Des gloussements nerveux s'étaient élevés de la foule. Parshan s'était figé.

Ses vêtements étaient imprégnés de punch, il était inutile de les récupérer.

Il avait fait de son mieux pour cacher son corps de ses mains.

Dans un silence ponctué de maigres applaudissements, Liv avait quitté le bal d'un pas rageur, entrant directement dans la légende de la Chromerie.

Malheureusement, devenir célèbre pour s'être vengée d'un garçon qui avait eu le tort de s'intéresser à elle – si infâme soit-il – n'était pas ce qu'il y avait de plus encourageant pour les autres. Liv les terrifiait tous.

Mais bon sang ! comment puis-je penser aux garçons alors que mon père est mort ?

Non, c'est faux. Il ne peut pas l'être. Père s'est sorti de pires situations. Il ne se laisserait pas piéger. Il est plus malin que ça.

Ce serait quand même bien d'avoir quelqu'un à qui parler. Une bonne crise de larmes la soulagerait beaucoup.

Liv se rendit chez Vena d'un pas hésitant… et, en arrivant, vit que Vena pleurait. Cette vision lui fit effacer d'un trait son propre chagrin. Vena ne pleurait pas, non, elle sanglotait. Sa coupe à la garçonne, d'habitude ébouriffée avec art, était plaquée sur son crâne comme si elle s'était tenu la tête à deux mains, et ses yeux étaient gonflés de larmes.

— Liv, je ne peux pas y croire ! Je t'ai cherchée partout ! C'est un véritable désastre ! Par Orholam, on me renvoie chez moi !

Toutes les affaires de Vena avaient déjà été mises dans de grosses malles.

Étant donné la quantité de choses qu'elle possédait et toutes les décorations dont elle avait parsemé sa petite chambre, il ne faisait aucun doute qu'elle n'avait pu tout ranger elle-même.

— Qu'est-ce qui se passe ?

Liv dut patienter plusieurs minutes avant d'obtenir une explication cohérente, même si l'histoire était simple : Vena n'avait plus de mécène. Le seigneur abornéen qui détenait son contrat avait perdu une fortune dans une entreprise quelconque et devait limiter ses dépenses. Apparemment, il avait tenté de revendre l'engagement de Vena mais n'avait pas trouvé d'acheteurs. En revanche, le seigneur d'un créateur plus jeune lui avait racheté la chambre et elle devait la libérer sur-le-champ. Son retour avait été payé pour le soir même. Elle devait rencontrer son bienfaiteur pour trouver un moyen de le rembourser de son investissement.

Vena pouvait finir serveuse, mais ce qu'elle craignait était que son seigneur décide de la vendre à des esclavagistes. C'était illégal – le contrat de créateur n'avait rien à voir avec la servitude –, mais des histoires circulaient à ce sujet.

— Liv, tu pourrais me prêter de l'argent ? Je pourrais m'enfuir.

— Je ne peux…

— Je t'en prie, Liv. Je t'en supplie. Je sais que ce n'est pas un prêt. Je ne pourrai jamais te le rembourser, mais je ne peux pas rentrer chez moi. Je t'en prie.

Liv sentit son cœur la lâcher. Si seulement elle avait attendu ne serait-ce qu'une semaine avant de voir le prêteur, elle aurait eu un versement supplémentaire de sa bourse, ce qui aurait été amplement suffisant pour sortir son amie de l'embarras.

— Je viens de payer une dette, Vena. Il ne me reste plus rien. Elle m'a coûté tout mon argent.

Vena s'effondra.

— Attends, on pourrait vendre quelques-unes de mes robes. Si tu peux attendre demain matin…

— Non, laisse tomber. D'ici là, ils se seront mis à ma recherche. En plus, ils savent que tu es ma seule amie. Ils te surveilleront. C'était une idée idiote. Il faut que j'assume.

On frappa à la porte.

— Mademoiselle ? demanda une voix masculine.

Vena ouvrit. Quatre hommes en tenue d'esclave entrèrent et emportèrent les malles. Vena prit son sac.

— Tu m'accompagnes jusqu'au quai ? demanda-t-elle crânement à Liv.

Toujours horrifiée et incapable de croire ce qui arrivait à son amie, Liv acquiesça.

Elles avançaient d'un pas lent, comme pour repousser l'inévitable.

— C'est vraiment un endroit incroyable, dit Vena, tandis qu'elles traversaient le pont ensemble pour la dernière fois. C'est une merveille. Et j'ai eu la chance de vivre là. Ne serait-ce qu'un temps. Après tout, mon père et ma mère étaient domestiques. Il n'y a rien de honteux à rentrer chez moi et l'être à mon tour. Je ne suis pas meilleure qu'eux. Et tu sais quoi ? J'ai rencontré le Prisme ! (Son regard s'était illuminé.) Il m'a trouvée *merveilleuse* ! Il m'a fait des compliments sur ma robe. À moi ! Il m'a remarquée moi, Liv, au milieu de toutes ces filles magnifiques. Personne ne pourra m'enlever ça. Combien de gens – combien de créateurs ne connaîtront jamais cela dans toute leur vie ? Le Prisme en personne !

Son courage donnait à Liv envie de pleurer. Elle évitait soigneusement de regarder son amie ; elle était sûre de fondre en larmes si cela se produisait.

Elles se retrouvèrent bien trop vite sur les quais. Dans les sanglots des adieux, toutes deux se promirent de s'écrire. Liv fit le serment d'utiliser toutes ses relations pour faire réintégrer Vena. Son amie lui répondit d'un sourire triste, l'air résigné.

— Allez, les petites dames, dit le capitaine. On n'arrête ni le temps ni la marée, et elle n'attendra pas les gamines pleurnichardes non plus.

Liv serra Vena dans ses bras une dernière fois et partit. Mais alors qu'elle quittait le quai, elle aperçut une silhouette familière tapie dans l'obscurité telle une araignée. Aglaia Crassos.

— Toi ! s'écria Liv. C'est ton œuvre !

Aglaia sourit :

— Liv, je me demandais, penses-tu que nous ayons des dettes envers nos amis ? Des dettes d'amitié, ou d'honneur ?

— Bien sûr que oui.

— Mais apparemment ta dette vis-à-vis de ton amie n'est pas aussi importante que ton désir de me défier.

— Sale garce ! l'insulta Liv, tremblant de rage.

— Ce n'est pas moi qui fais payer mon orgueil à mon amie. Tout pourrait s'arrêter, Liv, ou être bien pire.

— Tu me demandes encore d'espionner le Prisme…

— Juste pour que tu le saches : Vena ne va pas rentrer chez elle. J'ai déjà racheté son contrat. Et j'ai passé un accord avec un Ilytien plutôt… douteux. Il est prêt à m'en donner un bon prix. La plupart des gens ont des scrupules à vendre leurs créateurs. Bien sûr, Vena n'est pas vraiment une créatrice, donc elle n'aura pas droit aux privilèges habituels. Mais au fait, elle adore naviguer, pas vrai ? On ne trouve pas beaucoup de femmes sur les galères. En général, elles ne tiennent pas très

longtemps, et en plus les autres esclaves ne sont pas très gentils avec elles et leurs maîtres doivent les mettre ailleurs. Mais je peux m'occuper de cela.

Par Orholam ! Vena n'allait pas simplement être réduite en esclavage. Elle allait être affectée à une galère ! Le pire du pire ! Liv eut la nausée. Elle aurait pu tuer Aglaia. *Qu'Orholam ait pitié d'elle !*

— À moins que…, reprit Aglaia, tu me dises ce que je veux savoir. (Elle désigna un messager sur le trottoir d'en face.) Et il courra porter un message au capitaine pour expliquer qu'il s'agit d'une erreur. Et, ô miracle des miracles ! Vena sera réintégrée et tout le reste. Tu es mon projet à moi, Liv. Toute mon attention est sur toi.

Liv jeta un regard désespéré au navire. Aglaia Crassos avait raison. Liv n'avait ni amis, ni solutions, ni choix. Comment pourrait-elle lutter contre autant de richesse et de pouvoir ? Si elle demandait de l'aide au Prisme, il lui poserait des questions. Il penserait qu'elle l'espionnait depuis le début.

La Chromerie et les satrapies n'étaient que corruption et toutes lui voulaient du mal.

— Dépêche-toi, Liv, la marée n'attend pas, dit Aglaia.

Il n'y avait aucune issue, et plus assez de temps pour essayer de trouver une troisième voie. Peut-être que son père se serait accroché à son honneur, aurait refusé et craché à la vilaine figure d'Aglaia. Mais Liv n'avait pas son courage. Les requins et les démons des mers la cernaient.

— Très bien, dit-elle, la mort dans l'âme. Tu as gagné. Que dois-je faire ?

Chapitre 49

À peine eut-il franchi la porte des appartements de son père que Gavin vit les ennuis se profiler. Les quartiers de sa mère se trouvaient juste à côté, et il était obligé de passer devant – or, les portes étaient ouvertes.

Chaque fois. Bon sang ! chaque fois c'est la même chose. Si son père n'avait pas fait condamner toutes ses fenêtres, Gavin se serait enfui par là.

D'ailleurs, c'était à l'une de ces occasions qu'il avait créé son premier parachute. Il avait l'impression qu'à chaque retour du moindre de ses voyages toutes les personnes importantes désiraient une audience. Tout au long de la journée, les gens se succédaient et tous avaient quelque chose à lui demander.

Néanmoins, Gavin entra chez sa mère. À en juger par ses yeux sombres et sa peau couleur *kopi*, la jeune esclave camériste était tyréenne. En passant, Gavin lui indiqua d'un signe qu'elle pouvait fermer les portes derrière lui.

Sa mère avait un don pour former les esclaves ; même une fille tout juste adolescente savait servir avec attention et répondre au moindre stimulus.

Et, bien sûr, on pouvait en dire presque autant de Gavin, n'est-ce pas ?

— Mère, dit Gavin.

Elle se leva à son approche. Il embrassa sa main chargée de bagues, et elle rit en le serrant dans ses bras, comme elle le faisait toujours.

— Mon fils, dit-elle.

Felia Guile était une belle femme qui venait d'entrer dans la cinquantaine.

C'était une cousine de la famille royale atashienne, et, dans sa jeunesse, les membres des familles nobles de ce pays épousaient rarement des étrangers.

Andross Guile était, bien sûr, un cas à part. Et il l'avait toujours été. Felia Guile présentait ce séduisant mélange, classique chez les Atashiens, de peau olivâtre et d'yeux couleur bleuet, malgré le terne halo orange autour de ses iris. Elle avait été créatrice d'orange – certes peu douée, mais Andross n'aurait jamais épousé une femme dénuée du don. Mince et toujours au fait de la mode malgré son âge, c'était une femme altière, sûre d'elle, ferme sans être dominatrice, belle et chaleureuse.

Gavin ne savait vraiment pas comment elle pouvait supporter d'être mariée à son père.

D'une pichenette de la main gauche, Felia renvoya l'esclave sans quitter Gavin des yeux.

— Dis-moi, j'ai entendu une rumeur selon laquelle tu aurais un… neveu.

Gavin s'éclaircit la voix. Mais à quelle vitesse se propageaient donc les rumeurs, ici ? Il parcourut la pièce du regard. L'esclave était partie.

— C'est exact.

— Un fils naturel, dit Felia, pinçant les lèvres.

Elle n'avait pas besoin de prononcer le mot « bâtard ». La palette de sentiments que son visage seul pouvait exprimer l'en dispensait. Au fil des ans, l'orange l'avait rendue à la fois plus perceptive et plus méfiante, des traits qui, ajoutés à son intuition et à son intelligence naturelle, la rendaient presque effrayante.

— C'est exact. Un brave jeune homme. Il s'appelle Kip.

— Et il a quinze ans ?

Elle n'ajouta pas : *Ainsi, tu as trompé ta fiancée, celle que je te dis d'épouser depuis ces seize dernières années*. Felia adorait Karris. Andross Guile était, quant à lui, farouchement opposé au mariage de son fils avec la fille d'une famille ruinée après la guerre, comme c'était le cas de Karris.

C'était l'un des rares sujets sur lesquels la mère de Gavin avait continué à défier son père. D'ordinaire, quand ils n'étaient pas d'accord, elle faisait connaître ses objections avec vigueur et éloquence, puis finissait par se plier à la volonté d'Andross. Et, plus d'une fois, Gavin avait vu son père changer d'avis après que sa mère lui eut ingénieusement cédé. En revanche, leur désaccord sur Karris Blanc-Chêne avait provoqué hurlements, bris de porcelaine et pleurs. Gavin se disait parfois que, s'il n'avait pas assisté en personne à cette scène, Andross aurait sûrement cédé, mais il n'était pas homme à perdre la face devant quiconque, encore moins devant son provocateur de fils.

— C'est bien son âge, dit Gavin.

Felia demanda, en scrutant son visage :

— Alors… son existence te surprend-elle autant que nous tous, ou davantage ?

Gavin sentit un frisson lui parcourir l'échine. Sa mère n'était pas sotte. Elle savait se protéger des oreilles indiscrètes comme tout le monde, mais elle avait aussi l'art de se faire comprendre. Après Roche Scindée, quand Gavin était sorti seul et titubant de la déflagration magique, portant sous des couches de suie et de sang les vêtements, la couronne et les cicatrices de son frère, tout le monde l'avait reconnu immédiatement, sans la moindre hésitation. Malgré leur différence d'âge, on avait pris les deux frères pour des jumeaux des dizaines de fois, et leur façon de se tenir présentait des similarités confondantes. En outre, Gavin avait pris soin de reprendre le vocabulaire et les expressions de son frère. Toute différence constatée après la fin de la guerre avait été mise sur le compte du changement qu'il avait subi après avoir dû tuer son propre frère.

Pourtant, au matin de la première nuit de son retour chez lui, il avait vu sa mère assise au pied de son lit, les yeux rougis d'avoir pleuré, malgré son visage sec : elle avait bien fait attention de laisser s'épancher son chagrin avant qu'il se réveille.

— Croyais-tu que je ne reconnaîtrais pas mon propre fils ? avait-elle demandé. Tu es la chair de ma chair. Pensais-tu vraiment pouvoir me tromper, moi ?

— Je ne pensais pas que cela marcherait aussi longtemps, mère. Je m'attendais à ce que n'importe qui perce mon déguisement à jour, mais que puis-je y faire ?

— Je comprends ce qui t'a poussé à agir ainsi, dit-elle. Simplement… je m'étais préparée à ta mort, pas à celle de ton frère, et à présent, de t'avoir devant moi… c'est comme si je devais choisir lequel des fils qui me restent je préférerais voir mourir.

— Personne ne vous le demande.

— Dis-moi seulement : Gavin est-il mort ?

— Oui, répondit-il. Je ne voulais pas… il ne m'a pas donné… je suis désolé.

Les larmes jaillirent de ses yeux, mais elle demanda comme si de rien n'était :

— Que veux-tu que je fasse, Dazen ? J'ai perdu tes deux frères et je jure devant Orholam que toi je ne te perdrai pas.

— Dites-leur que je suis en convalescence. Dites-leur que cette bataille a failli me tuer. Le moment venu, dites-leur qu'elle m'a changé. Mais pas affaibli.

La mère de Gavin était dès lors devenue sa seule véritable alliée dans la Chromerie. Une fois qu'elle fut sortie de la chambre, il avait verrouillé la porte et ouvert le coffre où gisait son frère drogué, à quelques centimètres de l'endroit où sa mère s'était tenue. Il avait longuement étudié tour à

tour la silhouette inconsciente, et son propre reflet dans le miroir. Pointant chaque différence, il s'était mis au travail. Son frère avait un épi qui ressortait quand il avait les cheveux courts ; le nouveau Gavin devrait donc porter les cheveux longs. Gavin, un peu plus petit que Dazen, aimait porter des bottes à talons ; il devrait donc porter des chaussures plates. Puis il avait établi une liste de tous les tics de son frère, comme celui de faire craquer ses cervicales de gauche à droite. Ou était-ce de droite à gauche ?

Bon sang ! Dazen ne savait même pas faire craquer ses cervicales. Gavin aimait se raser tous les jours, voire deux fois par jour, pour garder un visage lisse ; Dazen ne se rasait qu'une à deux fois par semaine, car cela l'ennuyait. Gavin portait toujours un parfum particulier ; Dazen ne s'en était jamais soucié. Il lui faudrait envoyer un serviteur quérir la fragrance.

Gavin se souciait de ses vêtements et était toujours à la pointe de la mode ; Dazen ne savait même pas comment cela pouvait être possible. Il faudrait qu'il se renseigne. Gavin s'épilait-il les sourcils ? *Oh, par Orholam, pitié !*

D'autres modifications furent plus difficiles encore. Dazen avait un grain de beauté à l'intérieur du coude. Il l'incisa en grimaçant. Une petite cicatrice la recouvrirait et nul ne s'en apercevrait.

Sa mère venait le voir tous les jours et lui apportait son aide, un mouchoir à la main pour masquer ses larmes silencieuses, mais le dos droit comme un piquet. Elle lui avait indiqué des détails dont il n'aurait jamais pu se souvenir, comme la façon dont son frère se tenait quand il réfléchissait, ou la nourriture qu'il adorait ou détestait.

Mais, la plus grande raison de son succès, c'était le vrai Gavin lui-même.

Ce dernier avait décrit Dazen comme un Faux Prisme. Il avait juré que Dazen avait trompé ses fidèles avec des tours de passe-passe qui ne pouvaient convaincre que des criminels, des fous ou des gens intéressés.

Tout le monde savait qu'il n'y avait jamais eu qu'un seul Prisme par génération, donc on n'avait eu aucun mal à prendre la version de l'ancien Gavin pour argent comptant. De sorte qu'en voyant les yeux prismatiques de Dazen, les gens avaient d'emblée *su* qu'il était Gavin. Les personnes plus avisées, celles qui savaient que Dazen n'avait jamais eu besoin de tours de passe-passe et qu'il était tout autant Prisme que son frère – ses alliés et amis les plus proches – avaient été dispersés aux quatre vents après la bataille de Roche Scindée. Il les avait trahis et, même si cela avait servi une cause supérieure, il se réveillait encore la nuit en sachant que des pirates ilytiens vendaient les siens en esclavage dans d'innombrables ports.

Le nouveau Gavin avait dressé sa première liste de sept grands buts à atteindre, et fait ce qu'il avait pu.

Pendant toute cette période, sa mère lui avait sauvé la mise une dizaine de fois. Elle méritait de connaître la vérité.

— Elle me surprend davantage, répondit-il.

Il était plus surpris que quiconque d'avoir un fils. Lui et ses hommes avaient vécu dans des grottes, toujours en mouvement, et même s'il aurait pu avoir l'énergie de batifoler avec certaines filles du camp, les fiançailles de Karris et de Gavin lui avaient brisé le cœur. Dazen n'avait couché avec personne pendant la guerre.

Sa mère se leva, alla ouvrir la porte pour vérifier que personne n'écoutait, puis revint vers lui et murmura :

— Ainsi, tu as adopté le fils naturel de ton frère. Pourquoi ?

Parce que tu me harcèles pour que je te donne un petit-fils, faillit-il répondre, mais il sut que cela la blesserait. Parce qu'il devait le faire ?

Parce que son frère l'aurait fait ? Non, il n'était pas sûr que Gavin l'aurait fait. Parce que le garçon n'avait rien et qu'il méritait d'avoir sa chance ?

Parce que Karris était là à le surveiller et qu'il y avait un plaisir pervers dans le fait de la blesser par une action juste ?

— Parce que je sais ce que c'est que d'être seul, dit-il, étonné que ce soit la vérité.

— Tu es injuste avec Karris.

— Quel est le rapport ?

Sa mère se contenta de hocher la tête :

— Elle ne l'a pas bien pris, n'est-ce pas ?

— On peut le dire.

— Que feras-tu si ton père refuse de reconnaître ce garçon ?

— Il ne me fera pas changer d'avis là-dessus, mère. Il ne m'arrive pas souvent de faire des choses bien. Il ne m'enlèvera pas celle-là.

Sa mère sourit soudain :

— Est-ce que cela figure sur ta liste, cette fois ? Défier ton père ?

— Ma liste ne comporte que des choses faisables.

— C'est donc plus difficile que de mettre un terme à la guerre du Sang ? de détruire les seigneurs pirates ?

— Deux fois plus difficile, dit Gavin. Oui.

— Tu tiens cela de lui, tu sais.

— Quoi donc ?

— Ton père a toujours fait des listes, il s'est toujours fixé des buts à atteindre. Épouser une fille de la bonne famille à vingt-cinq ans, intégrer le Spectre à quarante – il y est arrivé à trente-cinq – et ainsi de suite. Bien sûr, lui n'a jamais eu à réorganiser sa vie tous les sept ans.

— Il n'a jamais voulu être Prisme ? demanda Gavin.

Sa mère hésita avant de répondre :

— Les Prismes ne durent généralement que sept ans.

Ce n'est pas assez pour mon père. Je vois.

— Il voulait avoir encore d'autres enfants, n'est-ce pas ?

Même après Sevastian. D'autres outils. D'autres armes, au cas où certains tourneraient mal.

Sa mère ne répondit rien.

— Je veux rentrer chez moi, Gavin. J'attends la Délivrance depuis des années. Je suis si fatiguée.

Gavin en resta sans voix. Sa mère était l'essence même de la vie. Elle était la beauté, l'énergie, l'intelligence, et d'un naturel si joyeux. L'entendre dire à quel point elle était épuisée, parler de son envie de partir, fut comme un coup de poing à l'estomac.

— Bien sûr, ton père ne le permettra jamais, dit-elle en souriant tristement. Mais qu'il le veuille ou non, dans les cinq prochaines années, j'irai à la Délivrance. J'ai déjà enterré deux fils. Je ne t'enterrerai pas.

Ainsi, elle l'avertissait. Elle lui donnait le temps de se préparer. *Par Orholam !* il ne voulait même pas y penser. Sa mère était son seul compagnon, son meilleur conseiller, la seule personne qui fût capable de sentir le danger à des lieues et qui lui vouât un amour inconditionnel.

— Alors, quels sont tes sept objectifs ? As-tu atteint au moins l'un d'eux ? demanda-t-elle, revenant en terrain sûr, même si elle savait qu'il éluderait les questions.

— J'ai appris à voler. Ça m'a pris le plus gros de l'année.

Elle le regarda comme si, pour une fois, elle ignorait s'il plaisantait ou non.

— Cela pourrait se révéler utile, commenta-t-elle prudemment.

Gavin se mit à rire.

— Tu es sérieux, dit-elle.

— Il faudra que je vous emmène en balade – en vol – une fois. Vous adorerez.

— Et tu penses que cela me distraira suffisamment pour que je ne te fasse pas avouer le reste de la liste ?

— Absolument, répliqua Gavin avec un sérieux feint. J'ai eu les meilleurs maîtres.

— Très bien. À présent, va-t'en de là. (Il allait sortir quand elle le rappela.) Gavin ! (Elle l'appelait désormais par ce nom, mais ses yeux l'appelaient Dazen.) Fais attention. Tu sais comment est ton père quand on ne lui obéit pas.

Chapitre 50

Kip se réveilla le bras tout engourdi d'un rêve où sa tête était posée sur les genoux de sa mère. Ce n'était pas vraiment un rêve, plutôt un demi-souvenir. Il était petit. Sa mère, les yeux rougis et gonflés, lui passait les doigts dans les cheveux. En général, cela voulait dire qu'elle avait fumé de la brume mais, ce matin-là, elle ne sentait ni la fumée ni l'alcool. *Je suis désolée,* disait-elle, *tellement désolée. J'ai arrêté. Tout va changer désormais. Je te promets.*

Il ouvrit un œil collé par le sommeil et gémit. *C'est bien, mère, et tu peux juste te lever de mon bras ?* Il se retourna. Avait-il dormi sur le sol ? sur un tapis ? Oh oui ! Comme le sang recommençait doucement à circuler dans son bras, la douleur revint. Il le frotta. Mais où était-il ? Ah oui ! il se rappelait à présent : il avait dormi dans la chambre de Liv. Et le soleil se levait à peine.

Kip se redressa sur son séant. Une femme entra dans la pièce. C'était peut-être l'ouverture de la porte qui l'avait réveillé. Liv avait sûrement dormi ailleurs. Son lit n'était même pas défait.

— Bonjour, Kip, dit la femme.

Le teint et les cheveux sombres, elle avait des sourcils épais, une chevelure frisottée et une écharpe d'or flamboyante autour du cou. Immense, massive, les épaules larges, son corps était drapé dans une robe verte aux motifs voyants, comme une bâche recouvrant un bateau.

— C'est l'aube, il est l'heure de ta première leçon. Je suis maîtresse Helel.

— Vous êtes mon professeur ? demanda Kip en frottant encore son bras douloureux.

— Oh oui, fit-elle avec un sourire sans joie. Et tu te rappelleras la leçon d'aujourd'hui pour le restant de tes jours. Debout, Kip.

Il obéit. Elle alla ouvrir une porte donnant sur un petit balcon.

— Viens vite, dit-elle. Il faut que tu voies ça avant que le soleil n'apparaisse complètement à l'horizon.

Les cheveux en bataille, la bouche pâteuse, l'haleine chargée et le bras douloureux, Kip suivit maîtresse Helel. Elle avait des yeux d'un noir intense – si profond qu'il ne pouvait même pas voir quelle couleur elle créait.

Bizarre. Je suis censé distinguer des nuances infimes, indétectables par la plupart des gens, et je n'y arrive même pas avec ses iris. Kip posa un pied sur le balcon de pure luxine jaune. Mis à part quelques traînées d'eau ou de poussière, il était d'une clarté étonnante.

Malgré son expérience de la veille, lorsqu'il avait appris que le jaune était l'un des matériaux les plus résistants, Kip se hâta de le tester. Bien sûr, c'était solide. Étant donné l'inclinaison des tours, pareilles à des pétales, si Kip tombait, il s'écraserait sur les rochers cent mètres en contrebas, juste avant la mer. Mais ce n'était rien comparé aux étages du dessus, encore plus inclinés. Mal à l'aise, Kip se concentra sur le soleil levant.

— Kip, nous n'avons pas toute la journée, dit maîtresse Helel.

Il y avait comme une tension dans sa voix.

Le garçon se retourna en la voyant le rejoindre sur le balcon. Au début, à la façon dont elle s'élança sur lui, il crut qu'elle avait trébuché. Il voulut la rattraper. S'il y avait un avantage à être gros, c'était qu'on pouvait arrêter des masses importantes…

Mais non. Maîtresse Helel tendit des bras pareils à deux béliers. En s'avançant, Kip s'y

retrouva coincé. Ses pouces lui écorchèrent la poitrine, glissant sur ses côtes. Elle jura, prise dans leur étreinte maladroite.

— Je vous tiens, dit Kip. Pas de problème, vous n'allez pas…

L'immense femme se redressa de toute sa taille. Elle était bien plus grande que lui. Ses gros seins plats lui enserrèrent le visage. Le menton de Kip se prit dans l'échancrure béante de sa robe et un court instant – mais bien trop long – son visage se retrouva plongé dans son décolleté mou.

— Mouaaah ! glapit Kip.

Maîtresse Helel se pencha, le libérant miséricordieusement de son décolleté, puis elle s'inclina plus bas, son corps collé contre le sien. Après une expérience qu'il allait certainement revivre en rêve – ou plutôt en cauchemar –, Kip se dégagea.

Les battoirs de la femme accrochèrent ses jambes. Mais, en se déplaçant sur le côté, il réussit à faire glisser la main gauche de la géante de sa jambe droite. Puis elle le souleva.

— Qu'est-ce que vous…, commença Kip.

Il s'arrêta aussitôt en voyant ses yeux.

Concentration totale, absence complète d'émotion. Elle accentua sa pression, le soulevant encore plus haut. Il mit bien trop de temps à comprendre.

Cette intensité, ce prétexte, cette absence de couleur dans ses yeux, cette chute qui n'en était pas une. C'était un assassinat. Cette absence de gêne quand elle avait eu Kip entre ses seins – parce qu'on ne se laisse pas déconcentrer par quelques attouchements. Pas quand on est venu tuer.

Kip s'agrippa au balcon derrière lui. Tenant une seule de ses jambes, maîtresse Helel la leva brutalement. Elle était si forte que le poids du garçon n'était pas un problème.

S'il avait été courageux, Kip se serait battu. S'il avait été souple, il l'aurait laissée s'escrimer tout en la rouant de coups, debout sur sa jambe libre.

Mais non, Kip utilisa la technique du gros lard : il se laissa aller d'un coup, tout mou, pur poids mort, cherchant à coller au sol comme il le faisait quand Ram essayait de montrer sa force en le soulevant pour le projeter à terre. Lorsqu'il s'effondrait ainsi, Ram n'arrivait jamais à le lever, tandis que, s'il restait rigide, c'était facile.

Maîtresse Helel lâcha d'une main sa jambe gauche, cherchant une autre prise sur le corps rondouillard. Kip se tortilla comme un poisson, essayant de s'éloigner de la rambarde pour revenir dans la tour. Mais elle le coinça au fond du balcon de toute sa masse, et leva le poing pour le frapper.

Le sol appelait Kip – et, libéré de la poigne de son adversaire, il lui répondit. Il s'affaissa au moment où elle le frappait. Elle perdit sa prise et il se recroquevilla comme une tortue. Elle tenait à peine sa jambe de pantalon. Jurant, elle s'efforça de le relever par là.

Le vêtement se déchira et glissa, s'enroulant autour de ses genoux. Il se trouva empêtré dedans, ce qui n'aida en rien son assassin à le soulever. Elle l'injuria et le frappa à la jambe, reculant pour mieux le cogner. Il couina.

Puis elle lui décocha une droite à l'estomac, lui coupant le souffle.

— Meurs comme un homme, grogna-t-elle.

Kip lui mordit la cheville.

Poussant un cri, elle tomba sur lui. Elle eut cependant suffisamment d'esprit pour atterrir à genoux sur sa poitrine. Puis elle s'inclina pour mieux l'écraser et l'emprisonner à la fois. Visiblement, Kip n'était pas le seul à savoir utiliser son poids. Elle atterrit sur lui tête-bêche.

L'assassin enserra une des jambes de Kip d'une main de fer. Puis elle le frappa à la cuisse, en plein sur le nerf. On aurait dit une ruade de cheval. Il hurla. Puis elle lui prit l'autre jambe. Il s'agitait tant qu'il pouvait, en vain.

Il avait même du mal à respirer, tant elle lui écrasait le visage. Elle lui martela l'autre cuisse, qui s'engourdit aussi. Puis elle se redressa et le frappa à l'entrejambe.

Kip vit trente-six chandelles. Toute envie de contre-attaquer disparut aussitôt. Il ne cherchait plus qu'à se mettre en boule. La femme bougea, l'écrasant de nouveau, puis se leva, le tenant par les chevilles. Elle le souleva sans effort. Par Orholam, elle allait le jeter par-dessus le balcon.

Impossible de l'arrêter.

Le garçon gigotait faiblement. Entre ses paupières plissées par la douleur, il aperçut un mince rayon de luxine ultraviolette au-dessus de la tête de l'assassin.

— Arrête ! Lâche-le tout de suite ! hurla une jeune femme dans la chambre.

Liv ?

L'assassin poussa un juron et se tourna vers Liv. À cet instant précis, la jeune femme lâcha une boule de luxine jaune qui se précipita le long de la ligne ultraviolette et explosa en un éclair éblouissant au visage de la tueuse. Maîtresse Helel lâcha Kip et leva une main pour se protéger. Trop tard. Elle chancela. Et recula.

Elle était si grande que le balcon lui arrivait en dessous de la taille. Elle vacilla sous l'impact et agrippa le garde-fou de ses grosses mains, agitant les pieds pour retrouver l'équilibre. Kip, gisant au sol, glissa une main sous ses pieds et les souleva. Pas fort – il avait tellement mal qu'il pouvait à peine bouger –, mais ce fut suffisant.

L'assassin se sentit passer par-dessus bord et s'agita frénétiquement. Elle bascula et se rattrapa à la balustrade. Se retrouvant ainsi nez à nez avec Kip, de l'autre côté de la paroi translucide. Tous les balcons possédaient un orifice pour l'évacuation des eaux et le visage de la grande femme n'était qu'à trente centimètres de celui de Kip.

Le garçon la dévisagea. Il savait comment tout cela allait se terminer. Une femme maigre aurait peut-être réussi à se soulever, mais pas quelqu'un d'une telle corpulence. Kip avait de la force – il pouvait lever des poids plus lourds que Sanson ou même que Ram –, mais, quand on était vraiment massif, il était impossible de réussir un tel rétablissement. Et cette femme était bien plus lourde que lui. Maîtresse Helel fit un effort surhumain et, pendant un instant terrifiant, Kip crut qu'il s'était trompé. Elle s'éleva un peu, projetant une jambe épaisse pour atteindre l'orifice d'évacuation du balcon.

Soudain ses forces l'abandonnèrent et elle se retrouva suspendue comme avant. Elle était finie. Kip le voyait dans ses yeux.

— La lumière ne peut être enchaînée, petit Guile, dit-elle. Qu'Anat t'aveugle. Que Mot t'écrase jusqu'à la dixième génération. Que Belphégor maudisse tes fils. Qu'Atirat crache sur la tombe de ta mère. Que Ferrilux corrompe ton père…

Kip lui décocha un coup de poing par l'orifice. Son nez éclata dans un geyser de sang. Elle s'y attendait, car elle essaya de lui attraper le poing – et le rata.

Elle tomba en agitant les bras, hurlant quelque chose que Kip ne comprit pas. Elle s'écrasa sur un récif aux arêtes tranchantes, à moins de cinq mètres des déferlantes de la mer Céruléenne. Son corps explosa littéralement, un morceau – une jambe ? – s'en détacha et s'envola dans l'eau, tandis que le reste de sa personne laissait une longue traînée ensanglantée.

C'était irréel. Kip savait que ç'aurait pu être lui, que ç'aurait dû être lui .

Soudain, il sentit la présence de Liv à l'intérieur de l'appartement.

— Kip, Kip, on l'a tuée ! disait-elle.

Le garçon, lui, avait surtout conscience d'avoir très mal aux couilles, d'être pratiquement nu devant la seule fille qu'il connaissait, sa graisse immonde à l'air libre, et de la nécessité de se

rhabiller tout de suite.

Il venait juste de remonter son pantalon quand Liv s'affala contre le balcon et vomit. Kip avait horreur de vomir. Il détestait que cela lui arrive, et il détestait aussi que cela arrive aux autres. Pire encore : le vent souffla sur la tour jaune, ramenant une brume par l'orifice pluvial et ce fut pour Kip l'occasion de découvrir qu'il détestait qu'on lui vomisse dessus. Un peu d'humidité se colla à son visage et entra dans sa bouche ouverte.

Il roula sur le côté, crachant, toussant et se donnant des gifles pour s'essuyer. Il finit enfin par se relever, les couilles toujours en vrac, le visage défait.

— Oh non ! gémit Liv, le visage gris, mortifiée de voir qu'elle lui avait vomi dessus.

Elle contempla Kip, avec son pantalon déchiré à l'entrejambe, puis les rochers tout en bas. Elle chercha ses mots et n'en trouva pas.

— Tu sais, dit-il, je suis content qu'il n'y ait pas de gêne entre nous.

Venait-il vraiment de dire ça ? Parfois, il ne pouvait pas s'empêcher de sortir les pires bêtises. Il venait de tuer quelqu'un, et entre la terreur, la douleur, la gêne, l'humiliation, le bonheur d'être en vie et Orholam savait quoi d'autre, il n'avait pu s'en empêcher.

Liv se pencha sur le balcon, le visage tordu, et vomit encore.

Toujours un truc à dire, jamais le bon. *Bien joué, Kip.*

Chapitre 51

— Le solstice d'été approche, dit le Blanc. Le Jour du Soleil.

Gavin se tenait devant elle au sommet de la Chromerie. Ensemble, ils attendaient le lever du jour. Pour Gavin, le solstice approchait en permanence.

— J'ai commencé les préparatifs de la Délivrance, dit-elle. Pensez-vous que votre père communiera cette année ?

— Non. Jamais, ricana Gavin.

Ses tempes étaient douloureuses, il n'avait pas fermé l'œil de la nuit.

— Il n'y a rien de naturel dans tout ça, dit doucement le Blanc. Son sang-froid m'a impressionnée, vous savez. Vivre ainsi dans cette horrible chambre, et réussir à garder l'esprit affûté et à maintenir les cauchemars à distance.

— Ce sont les cauchemars qui doivent le tenir à distance, lui.

— Je vis dans la semi-obscurité, poursuivit le Blanc comme s'il ne l'avait jamais interrompue. Telle est la vie sans création. Mais vivre dans les ténèbres absolues ? N'est-ce pas un déni d'Orholam Lui-même ? « Ils aiment les ténèbres, car leurs actions sont ténébreuses, et la lumière leur fait honte. »

— Je laisse mon père seul juge de l'état de son âme. Ne devons-nous pas honorer nos pères ? Ne leur devons-nous pas obéissance en vertu de l'autorité que leur a confiée le Père de Tout ?

— Vous n'êtes pas un simple fils, Gavin. Vous êtes le Prisme. Vous devez honorer Orholam en exerçant l'autorité qu'il vous a donnée, pas seulement le pouvoir.

— Peut-être est-il temps pour vous d'être Délivrée, dit amèrement Gavin.

Il avait droit à cette conversation au moins une fois par an. Il en avait assez. Le Blanc lui parlait de son père, et son père de son côté suggérait que le Blanc parte la première. Tous deux faisaient pression sur lui pour qu'il tente de persuader l'autre.

Le Blanc étendit les mains :

— Si telle est votre volonté, mon Prisme, j'irai à la Délivrance. Avec joie.

Gavin se figea. Elle était sérieuse.

— Moi aussi je sais obéir, dit le Blanc. Cela va peut-être vous surprendre, Gavin, mais j'ai tiré au sort pour devenir le Blanc avant même de savoir ce qu'était le statut de créateur, et encore moins une Couleur, et encore moins le Blanc. Peut-être est-ce là une leçon qui ne peut s'enseigner, mais seulement être apprise.

— De quoi parlez-vous ? demanda Gavin.

— Savez-vous pourquoi il nous est plus difficile d'avoir la foi, seigneur Prisme ? sourit le Blanc.

Parfois, malgré son âge, elle ressemblait à une gamine malicieuse.

— Parce que nous savons qu'Orholam dort un siècle pour chaque jour où il est éveillé ? demanda Gavin.

Il était fatigué, et ce n'était pas simplement à cause de l'insomnie. Le Blanc ne mordit pas à l'hameçon :

— Parce que nous savons qui nous sommes. Parce que d'autres nous obéissent comme si nous

étions des dieux, et que nous savons pertinemment que nous n'en sommes pas. Nous voyons la fragilité de notre pouvoir et, de ce fait, nous voyons celle de tous les autres maillons de la chaîne. Et si le Spectre refusait soudain de m'obéir ? Ce n'est guère si difficile à imaginer, quand on voit la manipulation et le goût du pouvoir qu'il faut pour devenir une Couleur. Et si un général refusait soudain d'obéir aux ordres de son satrape ? Et si un fils refusait soudain d'obéir à son père ? Et si le premier maillon de la Grande Chaîne de l'existence – Orholam Lui-même – était aussi inexistant que tous les autres en dessous de lui ? En voyant la faiblesse de chacun de ces éléments, nous pensons que la Grande Chaîne est elle-même fragile ; elle peut certainement se briser à tout moment si nous ne faisons pas tout ce qui est en notre pouvoir pour la conserver.

Gavin l'écouta, impressionné. Il n'avait jamais émis de théorie comparable, mais il avait toujours pensé que sa vie entière n'était rien de plus. Ses ruses, son autorité, son frère emprisonné, ses relations. Une chaîne de papier mâché, s'affaissant sous le poids de sa propre humidité. Une succession de maillons à laquelle il ajoutait un nouveau poids chaque jour.

— Voilà ce que j'ai appris, dit le Blanc : Orholam n'a pas besoin de moi. Oh bien sûr, je peux faire du bon travail pour Lui, pour Lui être agréable, et si je le fais mal, d'autres en souffriront. Ce que je fais a encore de l'importance, mais au bout du compte, la volonté d'Orholam prévaudra.

Donc, j'ai encore du boulot. Où que j'aille, je vois des affaires à mener à leur terme. Mais, si vous me dites que je dois être Délivrée au solstice, j'obéirai avec joie, pas parce que j'ai foi en vous, Gavin – même si j'ai effectivement foi en vous, et plus que vous ne le pensez –, mais parce que j'ai foi en Orholam.

Gavin la regarda comme si elle tombait de la lune.

— C'était très… métaphysique. Pouvons-nous parler de la Délivrance, maintenant ?

Elle se mit à rire :

— Voici l'idée, Gavin : vous n'oubliez jamais rien. Je le sais. Vous pensez que je suis folle, mais plus tard vous vous rappellerez, et un jour cela pourrait bien changer le cours des choses. Et cette idée me satisfait.

Est-ce une folle ou une sainte ? Gavin pensait que, de toute façon, cela revenait au même.

— Je vais à Garriston, dit-il.

Elle se tourna vers la lumière de l'aube.

— Laissez-moi vous expliquer, se hâta d'ajouter Gavin.

Et c'est ce qu'il fit, sans même un regard pour la beauté du soleil levant.

Dix minutes plus tard, alors qu'il avait presque fini, le Blanc leva un doigt.

Elle retint son souffle, puis soupira à l'instant où le soleil prenait le contrôle de l'horizon.

— Gavin, est-ce qu'il vous arrive d'essayer d'apercevoir le rayon vert ?

— Parfois.

Gavin connaissait des gens qui juraient l'avoir vu, même si personne ne pouvait expliquer ce que c'était ou pourquoi cela se produisait ; d'autres encore juraient que c'était un mythe.

— Je crois qu'il s'agit en fait d'un clin d'œil d'Orholam, dit le Blanc.

Elle ne sait donc parler que d'Orholam ? Peut-être qu'elle s'affaiblit.

— Vous l'avez vu ? demanda Gavin.

— Par deux fois. La première, c'était… il y a cinquante-neuf ans ? Non, soixante. Le soir où j'ai rencontré Ulbear.

Gavin dut fouiller dans sa mémoire. Ah oui, Ulbear Rathcore, l'époux du Blanc, une célébrité à son époque. Il était mort vingt ans auparavant.

— J'assistais à une fête, écœurée par l'ivresse du jeune gentilhomme qui m'y avait

accompagnée et qui ne serait certainement pas en état de me raccompagner. Je suis sortie prendre l'air. J'ai regardé le soleil se coucher et j'ai vu le rayon vert. J'étais tellement excitée que j'ai sauté en l'air. Malheureusement, au même moment, un très grand type s'est penché par-dessus mon épaule pour prendre son verre qu'il avait laissé sur la balustrade, et je lui ai cassé le nez d'un coup de tête.

— Vous avez fait la connaissance d'Ulbear Rathcore en lui cassant le nez ?

— La femme qui l'accompagnait ce soir-là n'était pas ravie. C'était une créature splendide, gracieuse, plus jolie que moi, et pourtant elle n'arrivait pas à la hauteur de la maladroite petite personne que j'étais. Elle n'aurait pas été heureuse si elle avait épousé Ulbear… néanmoins, il a fallu plus de deux ans à votre grand-mère pour me pardonner.

— Ma « grand-mère » ?

— Si je n'avais pas vu le rayon vert à cet instant, votre grand-mère aurait épousé Ulbear, et vous ne seriez pas ici, Gavin. (Le Blanc se mit à rire.) Vous voyez, on ne sait jamais ce qu'on va apprendre avec ces vieilles qui jacassent.

Gavin en resta sans voix.

— Vous pouvez bien sûr aller à Garriston, Gavin, mais nul autre que vous ne peut procéder à la Délivrance, et celle-ci ne peut avoir lieu qu'au solstice. Il ne reste donc plus qu'une seule possibilité : je vous enverrai tous les Délivrables à Garriston. Il faudra que je dépêche nos vaisseaux les plus rapides pour qu'ils les interceptent, afin qu'ils arrivent à temps.

— C'est de guerre que nous parlons, dit Gavin.

— Et donc ?

— Comment cela : « et donc » ? Je n'aurai pas de temps à perdre en fêtes, feux d'artifice et autres discours.

— Pour l'instant, ma liste ne compte que cent cinquante créateurs. Ce n'est pas une grande échappée, cette année. Une bonne partie d'entre eux ne tiendra pas jusqu'à l'année prochaine, c'est certain. Cela vous dirait, quatre-vingts ou quatre-vingt-dix spirites de plus ?

— Bien sûr que non.

— Les fêtes, c'est bien beau, Gavin, mais vous devez comprendre qui vous êtes. C'est l'autre aspect de votre premier objectif. (Elle avait compris qu'il s'était juré d'éradiquer les spirites à cause de ce qui était arrivé à Sevastian. Et comme elle le faisait avec tout ce qu'elle apprenait, elle s'en servait pour le manipuler.) Même si vous ne croyez pas que le Prisme soit le don d'Orholam à l'humanité, eux y croient. Les quelques minutes que chaque créateur passe avec vous pendant sa Délivrance sont les instants les plus sacrés de son existence. Vous pouvez les leur enlever, mais ce serait la pire chose à faire. Moi, je peux vous pardonner bien des choses, mais pas cela.

Touché, pensa Gavin.

— À présent, dites-moi comment vous avez fait pour lâcher Karris à Tyrea, tuer un spirite et revenir avec un fils, tout cela en l'espace de quelques jours. Le voyage à lui seul aurait dû vous prendre deux semaines.

Eh bien, ç'avait été rapide ! Il savait que montrer le bateau et le condor à Karris ferait que le Blanc serait ensuite très vite au courant de leur existence, mais il n'avait pu s'en empêcher. Peut-être était-il impulsif, après tout. Il lui en parla donc. Son regard s'illumina :

— Quel spectacle, Gavin ! Voler ! Et à cette vitesse ! Vous voulez retourner à Garriston de la même façon, j'imagine ?

— Oui, et j'emmène Kip avec moi.

Elle le surprit encore en ne protestant pas :

— Bien, dit-elle. Apprendre ce qu'est l'amour paternel vous ferait grand bien.

Parce que ce n'est pas mon père qui me l'aura appris, ça c'est sûr.

Gavin comprit soudain que c'était exactement ce que le Blanc voulait dire, et il se hérissa. Mais inutile de se disputer encore au sujet de son père.

— Et quelle était la seconde fois ? demanda-t-il.

— « La seconde fois » ?

— La seconde fois où vous avez vu le rayon vert. La seconde fois où Orholam a cligné de l'œil, réussit-il à dire sans une once de sarcasme – enfin presque.

La vieille femme sourit :

— J'attends avec impatience le jour où je vous le dirai, mon seigneur Prisme, mais ce jour n'est pas venu. (Elle cessa de sourire.) À votre retour, nous devrons parler de la mise à l'épreuve de Kip.

— Vous avez donc remarqué les cristaux sur les murs. Je pensais l'avoir arrêté à temps.

— Je suis peut-être vieille, mais pas encore gâteuse.

— Vous voulez que j'admette que Kip a failli saborder l'épreuve, dit Gavin.

Comme Dazen.

— Ou pire, la réussir, dit le Blanc.

Chapitre 52

Dans les cinq minutes qui suivirent sa capture, Karris sut qu'elle aurait des ennuis encore bien plus gros qu'elle ne l'avait imaginé. Les Hommes-Miroirs du roi Garadul la menèrent à la pointe du fusil jusqu'à un chariot. Ils ne lui attachèrent pas les mains, ce qu'elle trouva curieux et lui donna un espoir, même s'il ne fut que passager. Ensuite, les soldats la remirent aux mains de six créatrices. Deux d'entre eux restèrent là, leurs pistolets braqués sur sa tête, cillant à peine.

Les femmes – deux rouges, une verte, une bleue et une ultraviolette – la dénudèrent et la fouillèrent, elle et ses vêtements. Elles mirent rapidement la main sur ses lunettes. Les deux soldats regardaient à peine son corps ; et même si certains se retournaient pour tenter d'apercevoir ce qu'ils pouvaient derrière les femmes qui entouraient Karris, il n'y eut aucun commentaire paillard.

Disciplinés. Merde.

Karris gardait les yeux au sol, les bras croisés sur les seins pour feindre la pudeur.

— Lève les yeux ! ordonna l'une des rouges.

Karris obéit. Elles voulaient voir ses yeux pour s'assurer qu'elle n'essaierait pas de créer. *Malignes, en plus. Merde et remerde.*

Elles fouillèrent rapidement tous ses habits, palpant la moindre couture à la recherche de poches secrètes. Puis elles établirent l'inventaire du contenu de son sac dans un carnet. Karris espérait qu'une fois qu'elles auraient tout passé en revue elles lui rendraient ses vêtements.

Raté : elles ouvrirent la porte du chariot et jetèrent une robe et une chemise violettes à l'intérieur.

— Monte, dit la rouge.

Karris obéit et la porte claqua derrière elle. Elle entendit qu'on tirait une barre et des chaînes. L'intérieur du chariot était assez spacieux. Il y avait une paillasse pour dormir, un pot de chambre, une tasse d'eau, plusieurs couvertures et des oreillers. Tous de la couleur du violet, le plus sombre qu'ils aient pu trouver dans le spectre. Et, à en juger par leur odeur désagréable, tous avaient été teintés de frais. Les fenêtres étaient équipées de barreaux et de verre violets, avec des rideaux extérieurs dans le même ton. Apparemment, ils prenaient au sérieux ses capacités de création ; après avoir observé ses yeux et ses torches, ils savaient qu'elle était capable de créer du vert et du rouge. Plutôt que de prendre le risque d'une couleur intermédiaire, ils avaient choisi la plus éloignée de celles qu'elle contrôlait.

C'était une étrange attention. Ils auraient pu lui mettre un simple bandeau sur les yeux, mais il pouvait se détacher. La plupart des ravisseurs, cependant, auraient peint le chariot en noir, la plongeant ainsi dans l'obscurité. C'était tout aussi efficace, mais beaucoup plus compliqué. Si un créateur ne voyait pas sa couleur, ou n'avait ni ses lunettes ni lumière blanche, il ne pouvait rien faire. Karris était complètement impuissante. Elle avait une sainte horreur de cette situation.

Elle enfila les vêtements violets informes, et se mit à gratter la peinture.

Elle avait été séchée à l'infrarouge. Elle pourrait sans doute l'enlever, mais comme la seule lumière provenait de la fenêtre violette, cela ne lui serait d'aucune utilité. Elle essaya quand même, c'était plus fort qu'elle. Sous la couche de peinture, du noir. Sous la couche de noir, de l'acajou sombre.

Pas de chance.

Quelques minutes plus tard, le chariot se mit en branle.

Cette nuit-là, Karris eut un morceau de pain noir et de l'eau dans une tasse de métal noirci. Deux créatrices entrèrent, la peau déjà saturée de luxine respectivement rouge et bleue. Derrière elles, ô surprise, une couturière.

C'était une toute petite femme qui lui arrivait à peine à l'épaule. Elle prit rapidement ses mesures, les retenant de mémoire, sans les noter. Puis elle étudia le corps de Karris un long moment, comme un paysan observant un escarpement rocailleux à labourer. Elle vérifia encore ses mensurations au niveau des hanches, puis partit sans un mot.

Karris n'apprit pas grand-chose de nouveau au cours des cinq jours qui suivirent. Son chariot devait être près des cuisines roulantes, car elle n'entendait que le tintement des casseroles à chaque cahot. Parfois, elle distinguait la silhouette de cavaliers, des Hommes-Miroirs peut-être, passant assez près de ses fenêtres, sans jamais comprendre leur conversation. La nuit, on lui servait son repas dans un bol de métal noirci, avec une cuillère du même métal, du pain noir, et de l'eau, jamais de vin – bon sang, ils avaient même pensé au rouge du vin. Un Homme-Miroir, accompagné d'un créateur, prenait son pot de chambre, son bol, sa cuillère et sa tasse tous les soirs à la nuit tombée. Une fois, elle dissimula la cuillère sous son oreiller.

Ils ne dirent rien. Mais le jour suivant, ils ne lui donnèrent pas d'eau.

Quand elle rendit le couvert, elle en reçut de nouveau.

Le pire fut l'ennui. Elle ne pouvait pas passer toute la journée à faire des pompes, et tout exercice plus intense lui était impossible. Il n'y avait aucun instrument de musique, aucun livre, et évidemment pas d'armes ou de luxine. Le sixième soir, deux bleus entrèrent.

— Installe-toi confortablement, dit l'un d'eux.

Karris s'assit sur sa paillasse, les mains posées sur les genoux, les chevilles croisées, et ils lui ligotèrent les bras et les jambes avec cinq fois plus de luxine que nécessaire. Puis ils lui mirent des lunettes violettes et s'en allèrent.

Le roi Garadul entra à son tour dans le chariot, une chaise pliante à la main. Ses vêtements étaient recouverts d'autres habits de couleur noire et Karris pouvait à peine les distinguer. Elle comprenait les précautions que l'on prenait avec elle, mais là, c'était vraiment ridicule. Le roi s'assit sur sa chaise et la regarda sans mot dire.

— Vous ne devez sûrement pas vous souvenir de moi, dit-il. Je vous ai rencontrée une fois, avant la guerre. Bien sûr, je n'étais qu'un gosse, j'avais trois ans de moins que vous, et vous étiez déjà énamourée de l'un des jeunes Guile, je ne me rappelle plus lequel. Vous non plus, peut-être. Les choses ont été assez confuses pendant un moment, n'est-ce pas ?

— Vous savez y faire avec les femmes, pas vrai ? répliqua Karris.

— Vous pourriez être surprise. J'ai toujours trouvé que vous étiez une fille splendide, mais votre réputation semble vous avoir rattrapée. Pour un triangle amoureux tragique impliquant les deux hommes les plus puissants du monde, il faut bien une fille sublime, non ? Sinon, pourquoi deux hommes mettraient-ils le monde à feu et à sang ? Sûrement pas pour sa vision de l'histoire. Ni pour ses réparties spirituelles, d'ailleurs. Oh non ! Vous n'étiez qu'une jolie fille et ce sont les bardes qui vous ont rendue splendide, car ils avaient besoin de justifier ce que vous aviez provoqué. Ne vous méprenez pas. J'étais si amoureux de vous que j'en perdais le sommeil. Vous avez été mon premier amour non partagé.

— Je suis sûr que vous en avez eu beaucoup. Ou bien les femmes font-elles semblant de vous trouver séduisant, maintenant que vous voilà roi ? lâcha Karris.

Contrôle-toi, Karris, contrôle-toi. En vérité, ce n'était pas le rouge qui la faisait parler ainsi. Elle avait toujours eu horreur de jouer la comédie aux autres, de leur donner exactement ce qu'ils voulaient. Garadul gronda :

— Curieusement, votre langue de vipère n'est pas mentionnée dans votre panégyrique. Ou est-ce là quelque chose de nouveau ?

— Je me sens un peu plus libre ces temps-ci. Après tout, j'ai déjà détruit le monde… Que peut bien m'importer l'ego d'un homme ? riposta-t-elle.

— Karris, j'étais sur le point de vous faire un compliment… juste avant que vous nous abaissiez à cet échange désagréable.

— Oh ! je suis vraiment désolée. Je vous en supplie, poursuivez alors, car rien ne m'importe plus qu'un compliment du Boucher de Rekton.

Garadul se frotta les mains, l'air pensif :

— Je suis désolé que vous ayez dû assister à ce spectacle, Karris.

Il l'appelait sans cesse par son prénom. Elle n'aimait pas cela.

— Je n'ai pris aucun plaisir à ordonner cela, vous le savez, j'espère. J'espère aussi que vous comprendrez ceci : cette petite horreur en évitera d'autres, bien plus graves, à l'avenir. Vous connaissez le manuscrit intitulé *Le Conseiller des rois ?*

— Oui, répondit Karris. Des conseils d'une cruauté répugnante, que même leur auteur n'a pas eu le courage de mettre en œuvre lorsqu'il gouvernait lui-même.

Le conseiller en question demandait s'il valait mieux qu'un roi soit aimé ou craint. Les deux, répondait-il, mais s'il fallait faire un choix, la crainte était toujours préférable.

— Il était de bon conseil mais, sur le plan personnel, c'était un faible, voilà tout. Je ne lui en veux pas. Le fait est, Karris, que lorsque les rois n'inspirent pas la crainte ils finissent par y être contraints, et à quel prix ! C'est ce qui s'est passé à Ru. Et à Garriston. Ces hommes à qui vous avez ouvert votre cœur – ou du moins votre lit – ont fini par comprendre la leçon, mais beaucoup trop tard, et ils ont dû faire bien pire que détruire un petit village. Dites-moi donc comment vous pouvez me tenir rigueur d'un millier de morts, sans leur en vouloir, à eux, pour des dizaines, voire des centaines de milliers de morts.

Karris n'avait pas été autorisée à voir les escaliers royaux de Ru, souillés du sang et de la merde des centaines de victimes tuées de sang-froid les unes après les autres et jetées sur les marches sous le regard ébahi de la foule horrifiée. Et, même après la guerre, on l'avait empêchée de se rendre à Garriston, où des dizaines de milliers de gens – on ne savait même pas combien ! – avaient péri dans des brasiers de luxine rouge. L'œuvre de Gavin et de Dazen. Elle n'avait jamais pu croire que des hommes qu'elle connaissait si bien aient pu commettre de tels actes. Des hommes qu'elle pensait si bien connaître.

— Le peuple de ce pays est le mien, reprit Garadul. Je ne suis pas un simple satrape qui se contente d'administrer les terres d'un autre. Je suis roi. Ces gens m'appartiennent. Tuer un millier d'entre eux a été comme si on m'arrachait un morceau de chair. Mais il faut exciser les tumeurs. Cette terre, c'est moi. Mes gens la travaillent et la cultivent selon mon bon plaisir. Je les protège, je subviens à leurs besoins, et, en échange, ils me donnent leurs récoltes et leurs fils. Ceux qui refusent sont des rebelles, des traîtres, des voleurs, des hérétiques, des apostats. Ils défient le pacte sacré.

Me défier, c'est défier l'ordre des dieux. Ce que j'ai fait, j'ai dû le faire parce que mon père s'y était refusé. S'il avait pendu une demi-douzaine de maires la première fois qu'ils l'avaient défié en refusant ce marché, ces mille morts seraient toujours en vie. Mais il était faible et voulait être aimé. Peut-être que personne ne l'admettra de mon vivant, mais, en tuant ces mille personnes à

Rekton, j'en ai sauvé bien davantage. Voilà ce que c'est que d'être roi.

— Quelle plaidoirie terriblement passionnée pour vous défendre d'avoir décapité des bébés et empiler leurs têtes.

L'ordre des dieux ? Pas celui d'Orholam ?

— Karris, en vous écoutant, je comprends pourquoi les hommes battent leurs femmes. (Le roi Garadul caressa sa barbe noire, mais ne leva pas la main sur elle.) En rendant cette mise en scène si horrible, je l'ai gravée au fer rouge dans les esprits. Croyez-vous que les morts se soucient de ce qui arrive à leur corps ? Mieux vaut que leur exemple sauve les vivants, plutôt que de les enfouir tous dans une fosse, et que ma descendance soit obligée de tuer ses enfants. Ce monument de mon règne va perdurer une dizaine de générations. Tel est l'héritage que je léguerai aux enfants de mes enfants, un gouvernement stable, sans la nécessité de commettre eux-mêmes de tels massacres. Et la raison pour laquelle je vous dis cela, Karris, c'est que j'espérais qu'entre tous vous comprendriez. Vous êtes une femme à présent, plus une gamine apeurée au milieu des grands hommes. Vous êtes une femme qui a côtoyé les puissants et vu des actes horribles. J'avais espéré que vous comprendriez le poids du pouvoir. Au moins un peu. Peut-être en attendais-je trop de vous.

Karris tremblait de rage, et peut-être un peu de peur. Il y avait une logique perverse dans tout ce qu'il avait dit, mais elle avait vu les cadavres. Le sang. Les têtes empilées.

— Comme je le disais tout à l'heure, reprit Garadul en luttant visiblement contre son agacement, vous n'étiez qu'une très jolie fille, rien de plus, malgré la légende. Pourtant, à mon grand étonnement et ravissement, vous faites partie des rares femmes qu'il m'ait été donné de rencontrer qui embellissent avec l'âge. Vous êtes plus belle à trente ans qu'à vingt, et je ne serais pas étonné que vous le soyez encore davantage à quarante. Bien sûr, vous n'avez pas eu à faire sortir huit ou dix morveux d'entre vos jambes, ça aide. La plupart des jolies filles trouvent bien un mari avant d'avoir votre âge, mais à cheval donné, on ne regarde pas les dents.

Vraiment exquis. Mais quel était le problème du roi Garadul ? Avait-il pour habitude de toujours dire tout ce qui lui passait par sa tête d'imbécile ?

— Vous avez un visage qui pourrait inspirer bien des poètes. Mais ceci…

(il fit un geste vague dans sa direction ; elle ne comprit pas bien ce qu'il voulait dire) ceci doit changer. Vous avez des épaules d'homme !

Quel salaud ! Comment savait-il qu'elle détestait ses épaules ? Chaque fois que la mode lui permettait de les dissimuler, elle l'obligeait à dévoiler ses biceps, et vice versa. Le roi avait dit mot pour mot ce qu'elle se répétait au moins une fois par semaine : j'ai des épaules d'homme. Mais il n'en avait pas fini :

— Et vous avez le cul d'un gamin de dix ans. C'est peut-être cette robe. Espérons-le. Et vos seins. Vos pauvres, vos splendides seins. Où sont-ils passés ? Ils étaient plus gros quand vous aviez quinze ans ! Votre entraînement prend fin sur-le-champ. Je vous autoriserai à reprendre la danse et l'équitation quand vous ne ressemblerez plus à un pygmée affamé de la Forêt Sombre.

— Je ne resterai pas aussi longtemps, répondit-elle.

Karris s'arrêta. Venait-elle d'admettre qu'elle ressemblait à un pygmée affamé ?

— Karris, ma chère. Je vous attends depuis quinze ans. Et, que vous le sachiez ou non, vous m'attendiez aussi. Vous et moi ne voulons que le meilleur. Sinon, pourquoi seriez-vous encore célibataire ? Nous pouvons donc patienter encore quelques mois. Je viendrai vous rendre visite quand votre robe sera faite. (Il jeta un coup d'œil autour de lui.) Oh, et puis j'ai remarqué que vous n'aviez rien pour vous distraire, ici. Cela doit commencer à être lassant. Il est bon qu'une femme excelle aux arts d'agrément. Je vous ferai apporter le psaltérion de ma mère. C'est de cela que vous

jouez, n’est-ce pas ?

Il sourit et s’en alla.

Le pire était que Karris en retira une certaine satisfaction. Sincère.

Quel salaud.

Chapitre 53

Kip et Liv filèrent droit vers les Gardes Noirs campés devant la porte.

— Nous devons voir le Prisme, dit Liv.

— Qui êtes-vous ? demanda l'homme.

Il était de petite taille, un Pirien sans aucun doute, et bâti comme une pierre angulaire. Il jeta un regard à Kip :

— Oh, vous êtes le bât… euh, le neveu du Prisme.

— Oui, je suis son bâtard, dit Kip avec colère. Il faut qu'on le voie tout de suite.

Le Garde Noir se tourna vers son compatriote, un homme tout aussi musclé, mais aussi haut qu'une tour.

— Nous n'avons pas reçu d'ordre sur la manière dont le Prisme veut qu'on traite son… neveu, dit-il.

— Il vient de s'endormir il n'y a pas vingt minutes, dit l'autre. Après avoir veillé toute la nuit.

— C'est une urgence, insista Liv.

Cela ne sembla pas les émouvoir. Ils regardaient la jeune femme en se demandant visiblement qui elle était.

— Quelqu'un vient d'essayer de me tuer, dit Kip.

— Souche, va chercher le commandant, dit le plus grand.

« Souche » ? Le petit garde s'appelait vraiment Souche ? Ces deux-là étaient des Pariens, un peuple dont les noms étaient généralement très imagés, comme Poing-de-fer, Kip ignorait donc s'il s'agissait d'un surnom.

— Il a pris la troisième garde la nuit dernière, dit Souche, hésitant.

— Souche, c'est un ordre.

— C'est bon, c'est bon, j'y vais.

Le petit homme s'éloigna et le grand garde frappa trois coups à la porte, puis deux. Il refit de même cinq secondes plus tard.

Une esclave camériste ouvrit la porte à l'instant même. C'était une jolie femme à la peau étrangement pâle et aux cheveux roux des Forestiers de Sang ; elle était habillée et bien réveillée malgré l'heure matinale et l'obscurité qui régnait encore dans la chambre.

— Marissia, quel plaisir de vous revoir, dit Liv d'une voix qui sonnait un peu faux.

L'esclave, elle, ne parut guère ravie. Kip se demanda pourquoi Liv l'avait appelée par son nom. Il pensait qu'on ne pouvait faire cela qu'avec les esclaves que l'on connaissait bien.

Ils entendirent la voix de Gavin, émergeant des profondeurs de la chambre, grave et éraillée.

— Hmmmm… donne-moi un…

Le reste fut étouffé par les oreillers. L'instant d'après, toutes les fenêtres s'ouvrirent d'un coup et la lumière pénétra de tous côtés, aveuglant tout le monde et arrachant un gémissement au Prisme allongé dans son lit.

— C'est fantastique comme magie ! s'écria Liv. Regarde ça, Kip !

Elle lui montra une bande de verre d'un violet très sombre, qui faisait tout le tour des murs vitrés de la pièce.

— Qu'est-ce que tu… Tu oublies pourquoi on est là ? demanda Kip.

— Oh, pardon.

Gavin se tourna vers eux, les yeux plissés.

— Marissia, *kopi*, s'il te plaît.

— Premier placard, troisième en partant de la gauche, dit la femme avec un signe de tête.

Et elle disparut.

— Le *kopi* est dans le placard ? fit Gavin. Qu'est-ce que… Qui a mis le *kopi*… et pourquoi tu ne m'en sers pas ? (La porte se ferma sur l'esclave.) Et où est ma chemise préférée… ah oui, dans le placard. Fichue bonne femme.

— Il est du matin, ça crève les yeux, murmura Liv.

Kip ne put s'empêcher de glousser.

Gavin se défit de son air de bête traquée et foudroya Kip du regard :

— J'espère que c'est important.

Rejetant ses couvertures, il se dirigea vers le placard. Il ne portait rien.

Kip avait déjà vu les avant-bras de Gavin, dont les muscles étaient saillants comme des cordes, et il n'était pas sans savoir que son père était mince, mais le voir tout entier… était un spectacle impressionnant, et une gifle en pleine poire. Kip avait la même carrure que lui, et ses biceps étaient sans doute de la même taille, mais même de bon matin – sans exercice, ni efforts –, au sortir du lit, le corps de Gavin n'était que muscles lisses qui ondulaient, une mer musculeuse sans une once de mollesse. Selon toute vraisemblance, écumer les sept satrapies en aviron pouvait donner un tel résultat.

Comment se peut-il que je vienne de ça ?

Kip vit Liv qui contemplait le Prisme, bouche bée. Elle ne détourna pas les yeux, même quand Gavin se mit à fouiller dans le placard.

— Liv ! siffla Kip.

— Quoi ? demanda-t-elle en détournant les yeux, les joues en feu. C'est le Prisme. C'est un devoir quasiment religieux de lui accorder toute mon attention.

Gavin, qui semblait les avoir oubliés, choisit des habits et lança, sans se retourner :

— Ana, c'est mal élevé de regarder comme ça.

Liv rougit de plus belle et se recroquevilla, mortifiée.

— Elle s'appelle Liv, dit Kip.

— Je sais comment elle s'appelle. Alors, qu'est-ce qui se passe ? demanda Gavin en enfilant une chemise de soie blanche brodée d'or éblouissante.

La porte s'ouvrit derrière Kip et Marissia entra avec le commandant Poing-de-fer. Le Garde Noir s'arrêta à la porte, tandis que l'esclave apportait le service à café en argent. Elle versa le liquide sombre, crémeux et fumant dans une tasse qu'elle tendit à Gavin, dont le pantalon et les manches étaient encore déboutonnés.

— Commandant ? Kip ? Du *kopi* ? proposa Gavin. Pas pour Liv. Je pense qu'elle est bien assez réveillée comme ça.

La jeune femme aurait pu disparaître dans le sol. Kip sourit.

Poing-de-fer se servit du *kopi* tandis que Marissia finissait d'habiller Gavin. Kip prit une tasse, mais au moment de se servir, ses mains se mirent à trembler si fort qu'il n'arriva même pas à la remplir.

— Quelqu'un a essayé de me faire passer par-dessus le balcon, dit-il.

C'était comme si le simple fait de prononcer ces mots avait rendu l'acte réel. L'instant d'avant,

il plaisantait avec Liv, se disait à quel point il était différent de son père, et souriait de la gêne de sa camarade. Il fut soudain frappé par la réalité : il avait frôlé la mort. Il se vit tomber, s'agiter impuissant dans sa chute, comme dans un horrible cauchemar, son corps éclatant en bas telle une grappe juteuse.

Et qui aurait soupçonné quoi que ce soit ? Son agresseur aurait pu se glisser dans sa chambre, le jeter par le balcon et disparaître, tout simplement. Même si on avait su qui se trouvait à l'étage à ce moment-là, qui aurait soupçonné cette grande femme d'être l'assassin ? Les gens auraient cru que Kip avait craqué après ce qu'il avait vécu, et qu'il avait sauté. Nul n'aurait rien su.

Et qui s'en serait inquiété ?

Kip sentit un grand vide lui creuser la poitrine.

Il n'avait jamais eu sa place. Même à Rekton. Trop gros et trop maladroit pour Isa, trop malin pour être proche de Sanson qui semblait presque simplet, objet de railleries incessantes pour Ram, et trop jeune pour Liv. Il avait cru qu'en appartenant à la Chromerie, pour la première fois de sa vie, il aurait enfin sa place. Mais ici aussi il serait différent. Différent et solitaire, où qu'il aille.

Par Orholam, pourquoi avoir empêché cette femme de le jeter du balcon ?

Deux instants de terreur, bien sûr, puis une explosion de Kip salissant les rochers. Mais la terreur aurait pris fin, comme tout le reste, et la mer aurait nettoyé les salissures.

Quelqu'un le gifla. Le garçon tituba et se frotta la mâchoire.

— Parle, Kip, dit Gavin.

Kip leur raconta tout. Liv garda les yeux rivés au sol lorsqu'il leur raconta comment elle était partie lorsqu'il lui avait annoncé la mort de son père.

Le commandant Poing-de-fer prit alors la parole :

— Le général Danavis a vécu dans ce trou perdu pendant tout ce temps ? Désolé, je savais qu'il y avait un Danavis à la Chromerie, mais je ne pensais pas que vous aviez un lien de parenté.

Gêné, il se racla la gorge et se tut.

— Je ne serais pas surpris qu'il ait réussi à s'en sortir, dit Gavin. Le général a toujours été un sale petit rusé, et, venant de moi, c'est un compliment.

Liv sourit faiblement. Kip leur raconta la suite.

Lorsqu'il eut fini, Gavin et Poing-de-fer se consultèrent du regard.

— L'Œil Brisé ? suggéra Poing-de-fer.

— Impossible de le savoir, dit Gavin. Bien sûr, c'était ça, l'idée.

— Le quoi ? demanda Kip.

— Mes professeurs nous ont dit que c'était un mythe, protesta Liv.

Le Prisme et le commandant des Gardes Noirs se tournèrent vers elle. Elle baissa aussitôt les yeux.

— Vos professeurs ont en partie raison, dit Poing-de-fer. L'Ordre de l'Œil Brisé est une guilde d'assassins réputée. Ils se spécialisent dans le meurtre de créateurs. Ils ont été éradiqués et anéantis à trois reprises au moins. Aucun satrape n'aime perdre des créateurs qui lui ont tant coûté. Nous pensons que, chaque fois qu'un nouvel ordre s'est reformé, c'était sans avoir de lien avec les précédents.

— Pour dire les choses clairement, précisa Gavin, un truand en réunit une poignée d'autres, dans l'espoir de gagner beaucoup d'argent en poignardant quelques créateurs dans le dos, puis ils se baptisent l'Ordre de l'Œil brisé pour pouvoir prétendre à de plus coquettes rétributions. C'est juste une feinte.

— Comment le savez-vous ? demanda Kip.

— Parce que, si c'était vrai, ils travailleraient mieux que ça.

Kip se renfrogna. Son assassin s'était bien débrouillé.

— Kip, cela ne veut pas dire qu'ils sont tous incompétents, dit Gavin. C'est bien là tout le problème. Nous n'aurions même pas dû parler de tout ça. Cela ne nous mène nulle part. Que l'ordre existe ou non, quelqu'un a envoyé un assassin pour te tuer. Tu n'es pas ici depuis assez longtemps pour t'être fait des ennemis, c'est donc manifestement l'un des miens. Il ne nous reste qu'une chose à faire.

Kip mordit à l'hameçon :

— Quoi ?

Il ne voulait pas avouer qu'il s'était déjà fait un ennemi. Cet homme qui avait voulu le tester, maître Galden, ne lui aurait tout de même pas envoyé un assassin, si ?

— Nous enfuir, rétorqua Gavin, avec un sourire de gamin téméraire et des yeux brillants.

— Hein ? s'exclamèrent Kip et Liv de concert.

— Retrouvez-moi sur les quais dans une heure. Liv, toi aussi. Tu seras l'instructrice de Kip. Nous partons à Garriston.

— « À Garriston » ? répéta Liv.

— Faites vite vos bagages, dit Gavin. On ne sait jamais où l'Ordre peut rôder, plaisanta-t-il.

— Oh, merci ! dit enfin Liv.

— Mes bagages ? répéta Kip tandis que Gavin sortait de la chambre en coup de vent. Mais je n'ai rien à moi.

Chapitre 54

Le prisonnier observait le mort.

— Je vais te tuer, dit-il calmement.

— Je ne meurs pas facilement, répondit l'autre en tordant brusquement la bouche.

Il était assis en face de Dazen, dans son mur, genoux pliés, bras posés sur son giron, imitant la posture du prisonnier. Il jeta un coup d'œil au torchon soigneusement tissé posé sur les genoux de ce dernier.

— Qui l'eût cru ? demanda le mort. Gavin Guile, si patient, si calme, si heureux de se livrer à un ouvrage de bonne femme.

Dazen étudia son œuvre. Il l'avait tissée avec ses propres cheveux, aussi serré qu'il l'avait pu, un bleu calme et frais coulant de son corps ; il n'était même pas sûr du temps qu'il y avait passé. Des semaines, peut-être. Cela ressemblait presque à un bonnet, à un petit bol. Il en observa l'intérieur brillant. Trouvant sans doute une impureté, il se gratta le nez et le front de manière méthodique de son ongle long mais parfaitement arrondi. Il récolta de la peau et surtout la précieuse sécrétion, et en imprégna soigneusement la partie imparfaite du récipient.

Il n'aurait qu'une occasion. Et, après toutes ces années, il n'allait pas la gâcher.

D'une main assurée, la peau remplie de bleu, il rassembla encore de la substance et en frotta le mur, à l'endroit même du visage du mort.

— Cela ne change rien, Gavin, dit le mort.

— Non, pas encore.

Il se leva et créa une lame. Puis il se coupa une mèche de cheveux gras, cracha dessus et la frotta sur sa peau sale, la souillant autant que possible.

— Tu n'as pas besoin de faire ça, dit le mort. C'est de la folie.

— Non, c'est la victoire, répondit Dazen en enfonçant calmement lame de luxine bleue dans sa poitrine.

— Si tu veux te tuer, ça marcherait mieux avec le cou ou les poignets, le prévint le mort.

Dazen ne l'écouta pas. De ses doigts sales, il écarta la plaie et y glissa la masse putride de cheveux et de saleté. Le sang se déversait le long de sa poitrine, sa couleur rouge le tenta presque, mais cela ne suffirait pas, il le savait par expérience. Il posa une main sur sa blessure et resserra les bords de la plaie, ralentissant ainsi le saignement.

Encore quelques sommes, et la cellule serait nettoyée lorsqu'il prendrait son bain hebdomadaire. Dans peu de temps, selon la bonne marche de son plan et son intuition, il serait dehors, ou mort.

Dazen comprit qu'il s'en moquait – tant qu'il tenait du bleu.

Chapitre 55

Tout en fourrant quelques habits dans son sac, Liv déclara d'un air gêné :

— Quand… quand je suis revenue ce matin, c'était pour m'excuser.

— Hmm ? marmonna Kip.

Liv tenait des sous-vêtements de dentelle. Une source de distraction.

— Tu sais, quand tu étais occupé à te faire tuer.

— Ah, oui ! Euh, excuses acceptées, alors.

Pourquoi donc s'excusait-elle ? Il resserra le sac à dos que lui avait remis le commandant Poing-de-fer avant de disparaître. Apparemment, il lui avait déniché en un clin d'œil des vêtements de rechange, une gourde, des outils et même une épée courte. Kip n'avait pas encore trouvé comment répartir confortablement tout ce poids sur ses épaules. Il était venu chez Liv pour l'aider à se préparer, mais elle ne lui rendait pas la tâche facile. Il jeta encore un coup d'œil aux culottes.

— Ce ne sont que des sous-vêtements, Kip.

Argh, pris sur le fait !

— Mais ils sont transparents ! glapit Kip.

Comment pouvait-on rentrer dans un pareil bout de tissu ?

Liv baissa les yeux et rougit un peu, mais elle dévia la conversation en jetant les culottes à Kip qui les rattrapa instinctivement et en ressentit aussitôt de la gêne.

— Tu veux bien vérifier si elles sont propres ? demanda-t-elle.

Les sourcils de Kip furent catapultés au plafond.

— Hé, c'est pour rire ! Je viens d'emménager et on m'a donné tous ces nouveaux habits. Tout est neuf.

— Tout sauf ma crédulité, apparemment, dit Kip.

C'était la deuxième fois en deux jours qu'elle le faisait marcher.

Liv se mit à rire :

— Tu es merveilleux, Kip. J'ai l'impression de taquiner le petit frère que je n'ai jamais eu.

Ah, être comparé avec le petit frère. Exactement ce que les hommes aiment entendre dans la bouche d'une belle femme. Ça y est, je suis castré.

— Et donc, d'après toi, je me sentirais moins gêné si je tenais les sous-vêtements de ma sœur ?

Liv rit encore :

— Et tu penses que ceux de ta frangine seraient mieux ou moins bien ?

Elle lui montra un bout de dentelle noire, guère plus que deux ficelles artistiquement nouées.

Kip en resta bouche bée.

Liv les porta à ses hanches avec une moue coquine. Kip se mit à tousser.

— Je… je vais m'asseoir, dit-il.

Elle rit de plus belle, mais il était à moitié sérieux. Il recula vers une chaise et se heurta à… quelqu'un ?

— Attention, dit le commandant Poing-de-fer. Il ne faut pas cogner les gens avec cette petite épée qui dépasse.

Kip était trop humilié pour prononcer le moindre mot. *Petite ?* Liv vit la tête qu'il faisait et

éclata de rire en se laissant tomber sur le lit. Elle rit tellement qu'elle en grogna, un bruit peu gracieux, ce qui la fit rire plus encore.

Le garçon se retourna et sentit la main de Poing-de-fer éloigner fermement son sac pour ne pas être transpercé par l'épée courte qui était posée sur le dessus.

Ah, cette petite épée-là ! Kip poussa un soupir de soulagement, puis il vit Poing-de-fer qui regardait les minuscules culottes qu'il tenait à la main.

— Tu as besoin que je t'en trouve à ta taille ? demanda sèchement le colosse.

Liv grogna encore de rire, hors d'haleine.

— Aliviana, dit Poing-de-fer. Vos bagages sont faits ? Parce que nous partons dans cinq minutes.

Liv cessa aussitôt de rire. Elle bondit du lit et fouilla avec empressement dans ses affaires. Poing-de-fer s'autorisa un petit rictus satisfait, puis lâcha un nouveau sac aux pieds de Kip et sortit – avant que Kip ait pu lui demander ce que c'était.

— Dépêche-toi, petit génie. Si tu n'as pas compris comment attacher ton paquetage à mon retour…

Il ne précisa pas sa menace. Ce n'était pas nécessaire.

Un peu plus tard, ils marchaient sur les quais d'un bon pas. Malgré ses menaces, Poing-de-fer avait aidé Kip. Il s'agissait principalement de transférer des affaires de Liv dans les sacs de Kip. À la question muette du garçon (« Pourquoi vous me faites porter ses affaires ? »), Poing-de-fer avait répondu :

— C'est plus compliqué d'être une fille. Ça te pose un problème ?

Kip avait aussitôt fait non de la tête.

Sur les quais, ils passèrent devant des pêcheurs qui déchargeaient leurs prises, des apprentis de divers métiers courant à gauche et à droite, des marchandes négociant avec des capitaines le prix des denrées ou du transport – la routine, quoi – et nombre de ces personnes marquèrent un temps d'arrêt en les voyant. Pas pour regarder Kip, bien sûr. Mais le commandant Poing-de-fer. Bien que l'homme fût grand, imposant, bien de sa personne, et qu'il exsudât la confiance, ce n'était pas seulement son charisme qui lui valait une telle attention. Kip comprit qu'il était célèbre.

En se retournant, le garçon vit Gavin arriver sur le quai. Si les affaires ralentissaient lorsque le commandant passait, à la vue du Prisme, elles s'arrêtaient net. Gavin marchait en souriant et en saluant machinalement, mais il était considéré comme un demi-dieu et aucun d'eux n'osa le toucher, même si quelques-uns s'autorisaient à effleurer la traîne de son manteau.

Mais qu'est-ce que je fais avec ces gens ?

Une semaine plus tôt, Kip nettoyait encore le vomi sur la figure et les cheveux de sa mère ivre morte. Dans leur taudis au sol de terre battue.

Dans leur trou perdu, personne ne lui avait jamais accordé la moindre attention. « Le gamin de la droguée », c'était tout ce qu'il était pour eux.

Ou « le petit gros » peut-être. *Ce n'est pas ma place.*

Ma place n'a jamais été nulle part. Ma mère m'a toujours dit que j'avais gâché sa vie, et voilà que je bousille aussi celle de Gavin.

Kip ne pouvait s'empêcher de penser aux dernières paroles de sa mère, à la promesse qu'il lui avait faite tandis qu'elle se mourait. Il avait juré de la venger, mais il n'avait pas fait grand-chose pour tenir sa promesse.

On disait qu'Orholam en personne écoutait les serments. Kip n'avait rien appris, et voilà qu'ils rentraient.

— Hé, dit Liv, pourquoi tu fais cette tête ?

Elle lui posa une main sur le bras. Il s'éveilla à ce contact. Ils s'étaient arrêtés à un endroit désert sur le quai, tout près de l'eau ; le commandant Poing-de-fer était occupé à créer une plate-forme de luxine sur la mer, le premier élément de ce qui allait être un bateau.

— Heu… je… je ne sais pas. En pensant à Tyrea, je repense à… (À la pensée de sa mère mourante, des larmes tentèrent de sortir d'un endroit dont Kip ignorait jusqu'à l'existence. Il les refoula, les réservant à une plus juste cause.) tu sais, j'espère que ton père va bien, Liv. Il a… il a toujours été bon avec moi. C'était le seul.

Pourtant, même avec maître Danavis, il y avait eu comme un mur, une limite que Kip ne pouvait franchir. Était-ce à cause de sa propre histoire, qu'il devait tenir sous silence ? ou un secret plus obscur encore, un problème avec Kip, peut-être ?

— Kip, dit Liv. Ça va s'arranger.

Il la regarda et ne put s'empêcher de sourire. Orholam n'avait jamais créé de plus belle femme. Liv la radieuse aurait fait honte au soleil. Il s'abîma dans ses fossettes. Puis détourna les yeux.

Un petit frère, ricana-t-il. *C'est sympa pour s'amuser, mais ce n'est pas un homme*. Le désespoir le prit à la gorge.

— Merci, dit-il en se reprenant. Je peux avoir quelque chose à manger ? demanda-t-il à Poing-de-fer.

— Oui, bien sûr, dit le colosse.

— Excellent !

— À notre retour.

— Hé !

— La ferme ! Le seigneur Prisme est devant vous.

Les regards toujours braqués sur lui, Gavin s'arrêta devant Poing-de-fer. Il contempla le sac du commandant. Un silence de plomb s'installa.

— Vous ne venez pas. Je n'emmène pas de garde du corps, dit fermement Gavin.

— Je ne viens pas avec vous, dit Poing-de-fer.

— Descendez de mon bateau, alors.

— C'est Kip que j'accompagne, corrigea Poing-de-fer. En tant que membre de la famille du Prisme, il a droit à une protection.

— Vous êtes le commandant de la Garde Noire, vous ne pouvez pas…

— Je m'acquitte de mon service comme bon me semble. Personne ne peut m'en empêcher. Personne.

— Vous êtes un sacré malin, hein ? fit Gavin.

— C'est pour ça que je suis encore ici. Et vous aussi, peut-être bien.

— D'accord, vous avez gagné, grogna Gavin, mais laissez-moi vous rappeler vos engagements.

Poing-de-fer prit l'air offensé.

— Vous comprendrez bientôt, dit Gavin. Tout le monde à bord.

D'un geste rapide et expert, Gavin créa une paire des avirons spéciaux qu'il utilisait pour propulser son navire, en laissant la place à Poing-de-fer pour créer les siens, ce qu'il fit, mais bien moins vite. Entre-temps, Gavin avait créé un banc pour Kip et Liv, et des lanières pour fixer tous les sacs dans le bateau.

Poing-de-fer fronça les sourcils comme s'il se demandait en quoi c'était utile, mais il ne posa aucune question. Quelques instants plus tard, ils partirent, chacun équipé de ses avirons, et sortirent de la baie à vive allure.

Le bateau commença aussitôt à virer à bâbord. C'était le côté de Gavin.

Kip comprit que Poing-de-fer ramait plus vite. Gavin jeta un coup d'œil au Garde Noir, qui lui fit un grand sourire, sans ralentir la cadence. Gavin accéléra. Poing-de-fer aussi. Gavin également. Bientôt, ils filaient sur l'eau à grande vitesse.

— Tu le crois, toi ? demanda Liv. Je ne suis jamais allée aussi vite !

Kip se mit à rire.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu verras.

Les deux hommes adoptèrent un rythme de croisière. Ils allaient vite, conservant un esprit de compétition, mais aucun n'essayait de prendre totalement le dessus sur l'autre.

— Quand allons-nous apercevoir votre bateau ? demanda Poing-de-fer, élevant la voix pour couvrir le bruit du vent.

— Nous allons traverser l'océan sur celui-ci.

Poing-de-fer se mit à rire :

— Bien sûr. Vous avez plus d'endurance que je le pensais !

Kip sourit. Le grand Parien ne croyait visiblement pas Gavin, mais il jouait le jeu.

Vingt minutes plus tard, il n'y avait plus un seul autre bateau en vue.

Ralentissant à peine, Gavin leva une main et créa un des grands tuyaux que Kip l'avait déjà vu utiliser. Poing-de-fer le regarda, perplexe.

— C'était pour cela que je vous ai rappelé votre serment, dit Gavin. Le secret.

— Deux tuyaux attachés l'un à l'autre. Votre secret sera bien gardé, ô Prisme, dit en souriant le commandant. J'espère que cela nous débarrassera de l'inclinaison à bâbord…

Gavin lâcha le tuyau dans l'eau. Une première boule de luxine en jaillit, fumante, faisant trembler le pont ; bientôt, le « woup-woup-woup » que Kip connaissait se fit entendre et l'esquif se souleva et s'élança comme une flèche. Poing-de-fer faillit tomber à la renverse quand ses avirons sortirent de l'eau.

L'accélération se calma un peu ; le navire passait d'une crête à l'autre, ses sauts se faisant toujours plus longs, jusqu'à ce que la plate-forme ne touche plus du tout les vagues. Au bout d'un moment, Poing-de-fer, stupéfait, se joignit à Gavin et ils filèrent encore plus vite.

L'eau était si claire que Kip pouvait voir les tubes fendant les vagues en dessous d'eux. Gavin les avait équipés de petites ailes, sur lesquelles le navire survolait la mer. Malgré la force du vent, Kip pouvait entendre les cris de joie du Garde Noir.

Quelques heures plus tard, alors que le soleil était à mi-chemin de l'horizon, Gavin décida de revenir aux avirons avant d'arriver en vue de Garriston. Le navire se reposa sur les vagues et Poing-de-fer s'éloigna du tuyau.

La stupeur et le respect se lisaient sur son visage. Il tremblait bel et bien. Il adressa un salut compliqué à Gavin :

— Monseigneur Prisme, vous avez rendu le monde plus petit.

Gavin lui répondit d'un bref signe de tête :

— Petit, peut-être. Sûr, non. Vous avez vu la corvette, là-bas ?

— Non…

Leur embarcation s'était reposée sur l'eau et voguait à présent au cœur des vagues. Le temps pour Poing-de-fer de créer de nouveaux avirons, et une corvette apparut à une lieue de là, fendant les flots dans leur direction. Il poussa un juron.

— Kip et Liv, dites-moi, avez-vous déjà combattu des pirates ? fit Gavin avec un sourire plein

d’audace.

Chapitre 56

— Vous plaisantez, dit Poing-de-fer (avant d'ajouter sans enthousiasme)…

Monseigneur Prisme.

— À la chasse ! lança Gavin.

— Monseigneur ! protesta Poing-de-fer. Je ne peux pas vous laisser courir ce risque. Nous sommes plus rapides que cette racaille ilytienne. Ils ne représentent aucune menace, ni pour nous ni pour notre mission.

— Savez-vous quel été nous sommes, commandant ? demanda Gavin.

— Je ne suis pas sûr de comprendre.

— Les Ruthgariens doivent rendre Garriston, intervint Liv, comme si ces mots lui laissaient un goût amer dans la bouche.

— Vous savez pourquoi elle éprouve un tel plaisir à dire cela ? demanda Gavin à Poing-de-fer.

— Je n'ai jamais servi de ce côté de la mer Céruléenne, dit le commandant.

— Vous savez certainement que chaque pays qui s'est rangé à mon côté pendant la guerre du Faux Prisme a droit au gouvernorat tournant de Garriston.

— Deux ans par pays, ou quelque chose comme ça, pour que personne ne puisse élaborer de projets à long terme à Tyrea. Pourrions-nous avoir cette conversation quand nous serons un peu plus à l'abri ? demanda Poing-de-fer en regardant les pirates.

Ils avançaient vite, profitant du vent de l'après-midi.

— En théorie, c'est cela, reprit Gavin. En réalité, chaque gouverneur a saisi cette occasion pour s'enrichir personnellement. Les Pariens furent les premiers, et ils ont dépouillé Garriston de tout ce qui avait résisté aux incendies. Depuis lors, chaque gouverneur fait la même chose.

Liv intervint :

— Pendant leur première année, la plupart des gouverneurs essaient de nettoyer le fleuve d'Ombre de ses brigands pour le transport des récoltes. Mais le gros de la marchandise arrive trop tard la seconde année. Les gouverneurs ne veulent pas perdre des hommes en luttant contre les bandits pour le plaisir d'enrichir leur successeur d'une autre satrapie, donc ils préfèrent se retirer dans Garriston. Désormais, seuls les paysans les plus optimistes prennent la peine de semer durant la seconde année.

— Le pillage répété de Garriston et du reste du pays est une tragédie, mais cela n'a pas grand-chose à voir avec ces pirates, dit Gavin. La cession de la ville aura lieu après le solstice, d'ici deux semaines. Les Ruthgariens, marchands, artisans, bonnes femmes et putains, sont occupés à charger leurs navires pour rapporter le butin qu'ils ont réussi à voler cette fois-ci – ou tout du moins ce qu'ils avaient emporté avec eux. Ce n'est pas parce que chacun des gouverneurs a jusqu'à présent été corrompu que son maréchal-ferrant l'est aussi.

— Tout cela est bien fascinant, commenta Poing-de-fer. Mais certains canons de longue portée ne peuvent-ils tirer à mille huit cents ou mille neuf cents mètres ?

— Ils sont plus loin que ça, dit Gavin. Voilà où je voulais en venir…

— Enfin, grâce à Orholam, marmonna Poing-de-fer.

— Hum ! Comme je disais, toute une armada s'en retournera à Ruthgar dans deux semaines. Les

pirates se ruent sur leurs proies comme des loups, et ils prennent tous les bateaux qui se retrouvent séparés de la flotte principale.

— Bien fait pour eux, dit Liv.

Gavin la regarda fixement ; elle lui lança un regard de défi, puis, vaincue, se détourna pour provoquer les vagues.

— Certains marchands essaient de partir avant la cohue et s'en vont avant le reste de la flotte, espérant éviter ainsi les pirates.

— Mais ils sont déjà là, dit Liv.

— Exactement. Et si, cet été en particulier, il y a une guerre – qu'Orholam nous en protège – et que nous la perdons, ce sera le chaos. Des dizaines de navires, des centaines peut-être, tous fuyant dans la même direction. Et bien des passagers seront tyréens, Aliviana.

Liv baissa les yeux, mortifiée.

— Je vois de la fumée, dit Kip.

Toute conversation s'arrêta net. Tout le monde se retourna pour voir.

— À cette distance, il faudrait un canonnier extrêmement habile pour toucher l'eau à moins de cent mètres de nous, dit Gavin – mais Kip remarqua que lui non plus ne quittait pas la corvette des yeux.

— C'était peut-être un coup à blanc, pour qu'on sache…

L'eau jaillit à vingt mètres devant eux. La détonation n'arriva qu'après.

— Un coup impressionnant, dit Gavin. La bonne nouvelle, c'est que très peu de corvettes disposent de plus d'un canon à l'avant. Nous devrions donc avoir au moins trente secondes, le temps qu'ils…

— Fumée ! l'interrompit Kip.

— Je déteste ça, dit Gavin.

Poing-de-fer et lui se jetèrent sur leurs avirons.

Cette fois-ci, l'eau jaillit à cinquante mètres devant eux.

— C'est bon de savoir que le premier était un coup de chance, dit Liv.

— Sauf si c'est le second qui était un coup de malchance…, corrigea Kip.

Gavin se tourna vers Poing-de-fer, une inquiétude fugace dans le regard.

— On y va.

— Entendu.

Et ils se mirent à ramer, prenant rapidement de la vitesse.

— Qu'est-ce que je peux faire ? demanda Kip.

Il avait horreur de se sentir inutile.

— Réfléchis ! lança Gavin.

Réfléchir ? Kip interrogea Liv du regard. Elle haussa les épaules.

— Fumée ! cria-t-elle.

Quelques secondes épouvantables s'écoulèrent, puis Kip entendit un sifflement étrange. L'eau jaillit à cinquante mètres derrière eux.

— Ils ne s'attendaient pas à ce qu'on fonce sur eux ! s'écria Gavin. Le prochain sera plus près !

Il émit un gloussement.

Il était devenu complètement fou.

Fumée. Cette fois, Kip compta. Un, deux, trois. Il plissa les yeux. Il devrait arriver à voir un objet aussi gros qu'un boulet de canon. Cinq, six… « boum » ! Une gerbe d'eau s'éleva à quinze mètres sur la gauche – *à bâbord ?* Kip sentit l'écume sur sa peau.

— Vous voyez ? s'exclama Gavin. Voilà un canonnier de talent !

Fou. Complètement fou.

— Il y a six secondes entre la fumée et l'impact, annonça Kip.

— Bien ! cria Gavin. Poing-de-fer, à tribord toute dès qu'ils…

— Fumée ! dit Liv.

Ils virèrent à tribord toute. Le projectile suivant tomba à une bonne distance d'eux, mais s'ils n'avaient pas bougé, l'impact aurait été dangereusement près.

Un autre tir. Ils allèrent encore plus à tribord. Là encore, le boulet les rata de trente mètres. Kip observa le vent et les voiles du navire ilytien. Il virait brusquement, les voiles pleines, le vent régulier. Le bateau avait l'air d'une bonne plate-forme de tir, mais en quoi ses observations pouvaient-elles bien être d'une quelconque utilité à ses compagnons ? Kip n'en avait pas la moindre idée. Il ne connaissait rien à la navigation, mais voyait tout de même qu'ils se rapprochaient. Le temps entre la fumée et l'impact était de moins de cinq secondes.

Leur esquif faisait des va-et-vient, s'arrêtant par moments. Malgré la peur qui le tenaillait, Kip vit que Gavin avait raison. Leur bateau était trop petit, trop rapide et trop maniable pour être touché – sauf si le canonnier avait à la fois une chance et un talent exceptionnels. En s'approchant des pirates, ils disposaient d'un temps plus court pour avancer entre le tir et l'impact, mais de leur côté, les canonniers devaient eux aussi adapter leur angle de tir de plus en plus vite.

Il y eut un long silence.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda Kip.

— Ils en ont peut-être assez de gâcher de la poudre ? suggéra Liv avec espoir.

Dix secondes plus tard, ils eurent la réponse à leur question : deux colonnes de fumée jaillirent des canons.

— Bâbord ! cria Gavin.

Il avait deviné juste. L'eau explosa à la fois là où ils auraient été s'ils avaient continué tout droit, et là où ils se seraient trouvés s'ils avaient viré à tribord. Les salves étaient plus espacées, mais les pirates avaient deux fois plus de chances de prévoir leur position.

— Ah, les malins ! dit Gavin. Il est temps de tricher ! Kip, viens à ma place.

Il lâcha les avirons et le garçon sauta à son poste.

— Tout droit, dit Gavin.

Le bleu s'écoulant de sa peau, il créa un tuyau de propulsion dans l'eau et l'embarcation fit un bond en avant. Kip et Poing-de-fer manquèrent de tomber quand Gavin coupa leurs avirons – mais sans cela, ils auraient été réduits en pièces, happés par l'inéluctable mécanisme.

Les muscles noués, les veines du cou saillantes, les dents serrées par l'effort, Gavin propulsa le bateau à lui tout seul ; au bout d'un certain temps, ils prirent de la vitesse et cela lui demanda moins d'énergie.

— Poing-de-fer, lancez des grenades à feu dans tous les sabords et dans les voiles. Liv, coupez tous les gréements. Kip…

Il s'arrêta. Que demander à Kip l'incapable ?

— Tu cries si tu vois quelque chose que je ne vois pas. Prends mes pistolets.

Gavin sortit la main de l'un des tuyaux et fit une bassine qu'il remplit de luxine rouge. Poing-de-fer créa aussitôt des projectiles bleus et les remplit de cette gelée inflammable.

Ils parcoururent les cinq cents derniers mètres avant que les canonniers qui s'agitaient puissent recharger leurs canons. Seul un homme semblait indifférent à leur vitesse incroyable.

— Mousquetaire ! cria Kip.

L'un des canonniers – peut-être celui qui avait un don de visée surnaturel ? – se tenait à la proue, bourrant calmement son mousquet. D'un geste fluide et rapide, il sortit un carré de tissu, prit une balle et la chargea, une mèche lente entre les dents.

Alors qu'ils s'approchaient, Kip vit qu'il s'agissait d'un Ilytien. Sa peau était noire comme de la poudre à canon, il avait les traits des aborigènes, une barbe noire mitée, des pantalons courts et lâches coupés au-dessous du genou, et une veste bleu roi d'une qualité incongrue sur son torse mince.

Ses cheveux noirs et raides étaient noués en une épaisse queue-de-cheval.

Les genoux pliés, il accompagnait les mouvements du bateau avec aisance.

Il observa la mèche incandescente.

— Hé, toi, mousquetaire ! cria Kip.

Ils fendirent l'eau juste à côté de la corvette au moment même où les sabords s'ouvraient et que les pirates viraient brutalement.

Gavin se contenta de suivre le vaisseau. Personne ne ferait rien. Kip arma le chien des pistolets-baïonnettes du Prisme, en essayant de ne pas s'embrocher sur les longues lames.

Le mousquetaire pivota sans difficulté, visant Gavin. Kip leva ses pistolets.

L'homme tira le premier. Son arme lui explosa entre les mains et il tomba à la renverse. Kip fit feu de ses deux armes. Le pistolet de droite resta muet, mais celui de gauche rugit. Le recul était bien plus fort que le garçon l'aurait cru.

Kip tournoya, trébucha et glissa à l'arrière du bateau. Il vit Liv lancer les deux mains en avant puis se retourner, les pupilles étrécies par l'ultraviolet.

Puis elle plongea à sa rescousse.

Il bascula tête la première et perdit de vue Liv, les créateurs et la bataille. Il ne voyait plus que le bleu luisant du pont de leur navire, qui glissait sous lui. La tête de Kip passa par-dessus bord. Son front frôla la crête d'une vague bondissante, qui menaça de lui arracher le crâne. Il eut moins de chance à la seconde lame et se retrouva le nez sous l'eau. À cause de la position dans laquelle il se trouvait, ses narines firent office d'entonnoirs jumeaux, et l'eau fut projetée dans ses sinus à grande vitesse.

Liv l'avait sans doute rattrapé, car il n'y eut pas de troisième rebond. Kip, aveuglé et confus, toussait, crachait et vomissait de l'eau de mer.

Lorsqu'il se releva, il vit la corvette à deux cents mètres derrière eux ; ses voiles pendaient, déchirées et en flammes. De la fumée sortait en tourbillons des sabords à tribord, et les ponts étaient en feu. Le vaisseau tout entier prenait eau. Des hommes sautaient de tous côtés.

Le commandant Poing-de-fer, qui avait à peine prononcé deux mots pendant tout l'assaut, parla enfin :

— Pour qu'ils sautent aussi vite, cela veut dire que l'incendie va bientôt atteindre…

Une explosion se produisit au centre de la corvette, projetant du bois, des cordes, des tonneaux et des hommes dans toutes les directions.

— … la soute à poudre, termina Poing-de-fer. Pauvres types.

— Ce sont des gens qui tuent, violent, pillent ; ce sont des esclavagistes. Ils ne méritent pas notre pitié, dit Gavin en ralentissant l'allure.

Il s'adressait à Kip et Liv, assis sur leur banc, les yeux aussi écarquillés l'un que l'autre.

— Mais Poing-de-fer a raison. Ce n'est pas facile d'être la main de la justice. (Il laissa tomber le tuyau dans l'eau.) Nous ramerons le reste du trajet. Au fait, joli tir, Kip.

— Je l'ai eu ?

— Tu as explosé le capitaine à son gouvernail.

— Le gouvernail est… euh, à l'arrière, non ?

Le mousquetaire, lui, se trouvait à l'avant.

— À la poupe ? suggéra Liv.

Regards dubitatifs.

— Tu ne visais pas le capitaine, c'est ça ? demanda Gavin.

— Viser ? répéta Kip en souriant.

— Qu'Orholam ait pitié de nous, les chiens ne font pas de chats, dit Poing-de-fer. Cependant, la chance…

— La « chance », c'est de ne pas faire tomber à l'eau les inestimables et uniques pistolets de son père, l'interrompit Gavin.

— J'ai laissé tomber vos pistolets ? balbutia Kip.

— Et la « classe », c'est de rattraper lesdits pistolets au dernier moment, dit Gavin tout sourires, en les sortant de derrière son dos.

— Oh, grâce soit rendue à Orholam, souffla Kip.

— Cela dit, tu as failli les perdre, dit Gavin. Et donc, c'est toi qui vas ramer. Liv aussi.

— Hein ?

— Tu es sa tutrice. Il est sous ta responsabilité. Toutes ses erreurs sont les tiennes.

— Ah, merveilleux ! dit-elle.

Chapitre 57

— Qu'est-ce que ça a l'air… sale, dit Kip.

Après la richesse de Grand Jaspe et les édifices magiques de la Chromerie, Garriston ne l'impressionnait vraiment pas.

— La saleté, c'est un moindre mal, précisa Gavin.

Kip ne comprit pas vraiment, mais il regrettait d'avoir été inconscient quand il avait traversé la ville la première fois avec le Prisme. S'il avait vu Garriston à ce moment-là, il aurait sans doute été impressionné. Ç'aurait été le plus grand rassemblement humain qu'il ait vu de sa vie, à défaut d'être le plus propre. L'alcaldesa de Rekton n'aurait jamais toléré ces tas d'ordures entassés dans les ruelles du port, juste à côté de caisses qui contenaient la plupart du temps de la nourriture. C'était répugnant.

Il y avait une quarantaine de navires à quai, à moitié protégés par des digues incomplètes. Liv vit que Kip les regardait, se demandant s'ils servaient à quelque chose.

— Leurs occupants n'ont jamais voulu se fatiguer à aider les Tyréens attardés que nous sommes, dit-elle. Les mouillages en face des trous de la digue sont réservés aux locaux. Tu devrais voir l'agitation des capitaines quand une tempête hivernale approche. Les soldats se retrouvent dans les tours et parient sur quel bateau va couler.

Leur esquif, emmené par Liv et Kip hors d'haleine, passa devant des galères, des galéasses, des corvettes et des doris pleins d'habitants de Garriston qui réparaient leurs filets. Quand ils virent leur embarcation et leur équipage pour le moins exotique, les hommes et les femmes cessèrent de travailler. Kip eut chaud au cœur de revoir des visages tyréens. Il se sentait chez lui. Puis il perçut l'hostilité sur ces visages.

Ah, ils n'aiment pas beaucoup les créateurs étrangers. Logique.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

Poing-de-fer lui montra le bâtiment le plus haut et le plus imposant de la ville. Tout ce que Kip pouvait voir du port était la tour d'une forme ovoïde parfaite, avec sa flèche qui pointait vers le ciel. Une large bande incrustée de minuscules miroirs ronds, pas plus gros que le pouce, faisait le tour de l'édifice en sa partie la plus large. Sous le soleil de l'après-midi, la bâtisse semblait en feu. Au-dessus et en dessous des miroirs apparaissaient d'autres rayures de couleurs différentes.

— Je m'en doutais, dit Kip. Mais, ce que je voulais dire, c'était : où est-ce qu'on s'amarre ?

— Ici, dit Gavin en montrant un mur nu tout près d'une grille.

Ce n'était pas un point d'amarrage, et le niveau de la rue était à quatre bons mètres au-dessus de celui de la mer.

Néanmoins, Kip et Liv naviguèrent – plutôt adroitement, selon Kip – jusqu'au mur. Leur embarcation piqua du nez : la luxine bleue s'épanouit devant la proue et serpenta jusqu'au quai, puis se solidifia à son contact, formant des marches et immobilisant leur bateau.

— Je ne suis pas encore habitué à ces trucs magiques, dit Kip.

— J'ai trente-huit ans, répondit Poing-de-fer, et je n'y suis toujours pas habitué non plus. Je suis juste un peu plus rapide à réagir, c'est tout. Prenez vos sacs.

Ils obéirent et montèrent sur le quai, sous les regards inquisiteurs des passants. Gavin effleura

une marche. Toute la luxine se dissolut et tomba dans l'eau, sous forme de gravats, poussière ou gelée, selon la couleur. Le jaune étincela un instant en redevenant lumière, et l'eau clapota, soudain libérée du poids du bateau. Gavin, bien sûr, n'y prêta aucune attention.

Pour lui, c'est normal. Mais dans quel monde est-ce que j'ai mis les pieds ?

Si Gavin perdait son couteau à un dîner, il en créerait un autre aussitôt plutôt que de le chercher. Si sa tasse était sale, il en ferait une nouvelle plutôt que de nettoyer l'autre. Cela donna une idée à Kip.

— Gavin… euh, seigneur Prisme, pourquoi les créateurs ne portent-ils pas de luxine ? demanda-t-il.

Gavin sourit :

— Ça nous arrive, parfois. Bien sûr, les plaques pectorales jaunes ou autres sont très appréciées au combat… mais je suppose que c'est aux habits que tu pensais ?

— Vous, vous en utilisez pour tout, dit Kip.

— Oui, mais c'est parce que c'est moi, corrigea Gavin. Un créateur normal ne va pas raccourcir sa vie pour pouvoir amarrer son bateau cinquante mètres plus près. Enfin, si, certains… En fait, les vêtements en luxine ont été à la mode à une époque, quand j'étais enfant. Avec suffisamment de volonté, même certaines luxines scellées pouvaient devenir malléables. Des créateurs-tailleurs ont rapidement fait leur apparition, mais la plupart des gens n'avaient pas les moyens ; et créer ses propres habits comporte un certain nombre de risques. Si certains sont relativement anodins, comme des jambes de pantalon trop raides, d'autres peuvent s'avérer plus problématiques : une erreur de création, et ta chemise peut tomber en poussière au beau milieu de la journée. Certains jeunes farceurs avaient même appris à desceller la luxine tissée par les tailleurs. Imagine un peu le chaos que cela peut provoquer lors d'une importante fête. Et imagine aussi la détresse des dames ayant été jusqu'à porter des dessous de luxine… (Il esquissa un sourire.) Malheureusement, après une telle soirée, cette mode a rapidement disparu.

— C'était vous ? J'avais entendu parler de cette fête, dit Liv.

— Ce qu'on vous a raconté était forcément exagéré, répliqua Gavin.

— Pas du tout, intervint Poing-de-fer.

— J'étais un méchant garçon, s'amusa Gavin. Heureusement, j'ai fait du chemin depuis. Désormais, je suis un méchant homme. (Il eut un sourire sans joie.) Ah, nous y voilà, dit-il en voyant approcher trois Ruthgariens.

Tous trois portaient des sortes de draps de laine avec un trou pour la tête, et qui formaient des plis impeccables au-dessus de larges ceinturons. Le vêtement – une tunique ? – leur descendait jusqu'aux genoux. Ils avaient les jambes nues, mais la laine semblait néanmoins parfaitement inadaptée au climat tyréen et tous trois transpiraient abondamment. Ils portaient des sandales de cuir, et, en tant que gardes, étaient équipés de protège-tibias, d'un pilum, d'un glaive et d'un grossier pistolet glissé dans leur ceinture. Le premier, visiblement le chef, arborait des broderies sur l'ourlet et la poitrine de sa tunique. Il tenait un rouleau de parchemin, avait un sac jeté sur l'épaule, une grosse bourse à la ceinture et une paire de lunettes transparentes sur le bout du nez.

Des lunettes transparentes ? Quel genre de créateur pourrait bien en porter ?

En le voyant s'approcher, Kip comprit que ce n'était pas un créateur. Ses yeux étaient marron clair. Les hommes étaient aussi tous pâles, un trait courant chez les Ruthgariens, se dit Kip. Avec leur peau légèrement hâlée, ils n'avaient ni la lividité ni les taches de rousseur des Forestiers de Sang, mais leur aspect restait malgré tout assez spectral. Leurs cheveux allaient du noir au châtain sombre, mais ils étaient fins et raides. Leur démarche était autoritaire – ou arrogante. Kip vit que Liv optait

pour la seconde hypothèse. Elle ricana en les voyant arriver. Kip se demanda si elle allait leur cracher aux pieds.

— Je suis l'adjoint du capitaine de port, déclara l'homme. Où est votre embarcation ? La taxe est prélevée en fonction de sa taille et de la durée de votre séjour.

— Je crains que la taille de notre embarcation ne soit pour l'heure bien insignifiante, répondit Gavin.

— Merci de m'en laisser seul juge. Où êtes-vous amarré ?

— Juste là, indiqua Gavin.

L'adjoint de la capitainerie contempla le mur, plissant les yeux. Aucun bateau visible dans un rayon de cinquante mètres. L'homme croisa les bras et releva le menton, comme si Gavin se moquait de lui :

— La taxe n'est pas lourde, mais laissez-moi vous assurer que les pénalités pour fraude le sont.

L'un des gardes lui tapota l'épaule, mais l'autre l'ignora.

— Bien entendu, dit Gavin d'un ton courtois.

Il lui tendit une lettre.

L'homme la prit en la tenant très bas. On aurait dit qu'il créait les lettres de chaque mot.

— Oh ! souffla-t-il. Oh, oh !

Il releva brusquement la tête, scrutant les yeux de Gavin derrière ses lunettes.

— Oh, monseigneur Prisme ! Mille pardons ! Je vous en prie, monseigneur, laissez-nous vous escorter jusqu'à la forteresse. Ce serait un grand honneur pour nous.

Gavin inclina la tête.

— J'aurais cru que vous les auriez tous un peu secoués par magie, chuchota Kip en suivant les gardes.

— Il y a un temps pour discuter avec les imbéciles, répondit Gavin. Mais celui-là ne fait que son travail.

Ils avançaient à l'ombre de la forteresse, dont le mur nord surplombait presque le port. Tous deux levèrent la tête. Des archers qui faisaient leur ronde au sommet des murailles les observaient.

— D'ailleurs, dit Gavin, quand on commence à lancer de la luxine partout, on ne sait jamais qui peut répliquer avec des armes à feu.

L'homme de la capitainerie entama une discussion avec les gardes à la porte. On jeta à Gavin des regards furtifs. Kip était plongé dans la contemplation de la forteresse. La porte et la bâtisse tout entière étaient de travertin sculpté. D'un vert tendre, il était gravé d'un motif à croisillons pour que la pierre ait l'air tissée plutôt que sculptée. La porte était percée d'un certain nombre de meurtrières. Quand les soldats l'ouvrirent, Kip vit qu'elle menait à une petite zone de tir, entièrement close, avec des meurtrières partout. Puis à une autre porte, ouverte celle-ci. Les gardes qui s'y trouvaient portaient des mousquets à canons très évasés, plus courts que ceux de la Chromerie.

Kip demanda à Poing-de-fer :

— Pourquoi est-ce qu'ils sont si courts ?

— Ce sont des tromblons. Ils les chargent avec des clous ou des chaînes à la place des balles. À courte portée, on peut toucher quatre ou cinq hommes. Ou un seul, mais en lui faisant un bon trou. C'est pratique pour les émeutes. Un homme coupé en deux est tout aussi mort que s'il avait un trou dans le cœur, mais l'effet est beaucoup plus dissuasif.

— Pas mal, dit Kip en déglutissant.

Après plusieurs autres postes de contrôle et de nouveaux gardes d'élite, ils empruntèrent un escalier. Au second étage, ils passèrent devant des appartements avec vue sur la mer. Gavin s'arrêta

brusquement. Leur escorte ne s'en rendit pas compte tout de suite. Il pénétra dans la pièce sans leur prêter attention.

Poing-de-fer, Kip et Liv le suivirent. C'était une suite, remplie de tableaux, de coussins, de paravents décorés de peintures de chasse, d'âtres, de chandeliers, et de grands éventails pour que les esclaves rafraîchissent leurs maîtres. Tout n'était que brillance, scintillement et escarboucles.

— Ceci, annonça Gavin tandis que l'escorte le rejoignait en hâte, fera l'affaire…

— Oui, seigneur Prisme, bien sûr, c'est la suite de l'invité d'honneur. Nous allons…

— … pour ma suite, acheva Gavin. Kip, Liv, je vous fais confiance pour ne pas vous attirer d'ennuis le temps que j'organise notre séjour ici ?

— Oui, naturellement, monseigneur Prisme, dit Liv d'un ton assuré et officiel que Kip ne lui connaissait pas.

— Commencez les leçons de création de Kip. Je viendrai vous voir dès que j'aurai réglé quelques affaires.

— Bien sûr, dit Liv en faisant la révérence.

Kip voulut s'incliner, et se sentit aussitôt stupide. Il ne savait pas comment s'y prendre. Là où il vivait, personne ne s'inclinait devant qui que ce soit.

— Poing-de-fer ? demanda Gavin.

Le colosse haussa un sourcil.– *ah, alors à présent vous voulez que je vous accompagne ?*

— Vous n'aurez pas de meilleure occasion de voir un gouverneur ruthgarien pompeux se faire éjecter de ses appartements. Et peut-être même davantage, avec un peu de chance. Ce pourrait même être quelqu'un de votre connaissance.

Poing-de-fer esquissa un sourire :

— Ce sont les petits plaisirs de la vie qui la rendent belle, n'est-ce pas ?

Chapitre 58

La porte se referma derrière eux. Kip et Liv se retrouvèrent soudain seuls, loin des gens importants et des affaires d'État. Ils étaient de nouveau des enfants.

Liv regarda Kip un long moment.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Parfois, je trouve vraiment bizarre que tu sois ce que tu es. Il y a une semaine, j'aurais rougi rien qu'en croisant le commandant Poing-de-fer. Et voilà que je me trouve dans l'une des plus belles suites du Palais Travertin – et elle est à moi !

— J'ai renoncé à comprendre tout ça, dit Kip. Je crois que si je me mets à réfléchir trop… (*je vais me mettre à pleurnicher comme un bébé*) tout va s'écrouler.

L'expression de Liv s'adoucit aussitôt. Avec compassion, elle lui dit :

— Tu étais là… au village… quand ça s'est passé.

— Je me trouvais sur le Pont Vert, avec Isa et Sanson. Et Ram. (Rien qu'en pensant à ce dernier, il eut envie de ricaner, mais cela semblait mesquin et cruel à présent.) Ram et Isa ont été tués. Sanson et moi avons pu nous échapper. Mais ils ont fini par le tuer lui aussi.

La voix de Kip résonnait, neutre et lointaine à ses propres oreilles. Il n'arrivait même pas à regarder Liv. S'il la voyait compatissante, il ne tiendrait pas le coup. Il avait déjà l'air faible, bête, gros et enfantin à ses yeux. Un gamin pitoyable. Inutile d'aggraver son cas en se mettant à pleurer.

— Ma mère a réussi à s'enfuir, mais elle a eu le crâne fracassé. J'étais avec elle quand…

— Oh, Kip, je suis tellement désolée.

Il enfouit ce souvenir en lui, le refoula :

— Enfin, j'espère sincèrement que ton père a réussi à s'échapper. Il a toujours été bon avec moi. En fait, s'il ne m'avait pas obligé à partir de mon côte et lui du sien, je serais mort.

Liv ne dit rien. Kip se demanda si son silence était gêné ou pas.

— Kip, dit-elle enfin, j'essaie de trouver le courage de… Les choses peuvent vraiment se compliquer, en ce moment. Étant donné qui est ton père, et comment la situation évolue à la Chromerie… Parfois, ça ne tourne pas comme on le voudrait, et on…

— Je suis censé savoir de quoi tu parles ? l'interrompit Kip. Parce que…

Elle ouvrit la bouche pour répondre, le regarda – puis il vit le rideau retomber.

— Je suis contente que tu t'en sois sorti, c'est tout, Kip.

— Merci, dit-il.

Merci de ne pas me faire confiance.

— On s'y met ?

Elle sourit faiblement, comme si elle voulait ajouter quelque chose, mais ne savait pas comment s'y prendre.

— Bien sûr. Viens sur le balcon.

Ils sortirent sur la terrasse qui surplombait littéralement la mer. De là, ils pouvaient entendre les voix étouffées au sommet du Palais. Kip contempla l'étendue d'eau, essayant de rassembler ses esprits, et demanda :

— Qu'est-ce que je dois faire ?

— Pour créer, il faut quatre choses, dit Liv. De la volonté, de l'habileté…

— De la sérénité et une source, compléta Kip. Heu… oui, désolé, j'ai retenu un ou deux trucs.

— Bien. Chacun de ces grands éléments comprend des modifications et des nuances, mais tout part de là. Commençons par la source.

Kip se dit qu'il en savait déjà pas mal sur ce qu'elle était sur le point d'expliquer, mais on n'interrompt pas une belle fille en train de parler, sauf pour être drôle. Liv fouilla dans son sac et en tira un rouleau de tissu vert puis un blanc.

— Nous essaierons de garder la théorie des couleurs pour plus tard. Nous savons que tu crées du vert. Donc, ta source peut être soit quelque chose qui reflète la lumière verte, soit quelque chose qui a une composante verte, vue au travers de lunettes spéciales.

— Hein ? fit Kip.

Perdu : ce n'était pas une révision.

— Comment ça, quelque chose qui reflète le vert ? Tu veux dire, un truc vert ?

— Plus tu avanceras dans la Chromerie, plus tu apprendras que ta perception d'une chose et la nature de cette chose sont souvent bien différentes.

— Ça m'a tout l'air, euh… métaphysique.

Est-ce que Gavin n'avait pas déjà dit un truc dans ce genre ?

— Certains l'interprètent aussi comme ça, mais je me situe ici sur un plan strictement physique. Regarde.

Liv sortit un autre rouleau de tissu. Il était du spectre rouge, mais au lieu de se décliner du plus foncé au plus clair, il présentait des irrégularités.

— Quand on le regarde, Kip, on ne voit rien de bizarre. L'ensemble est correct, mais certaines nuances sont décalées. La plupart des hommes ne le voient pas. Ils pensent que tout est normal. Ils perçoivent ces quatre segments du spectre, là, mais pas ceux qui sont à l'intérieur – même en faisant des efforts ou en y passant du temps. Leur perception est moins fine que la tienne ou la mienne. Bon, pour être honnête, nous ignorons si ce que nous voyons, toi et moi, est la réalité, ou si pour des gens au-delà du Grand Désert nous sommes aussi aveugles que les autres.

— C'est bizarre.

— Je sais. En classe, les professeurs font généralement passer le test à tous les garçons, juste parce que beaucoup de filles qui voient ces différences n'arrivent pas à croire que les autres n'y parviennent pas. C'est joliment humiliant. D'ailleurs, je pense que c'est encore pire pour les filles qui ne le voient pas non plus. On s'attend à ce que les garçons ratent. Mais, pour les filles qui n'y arrivent pas, c'est l'horreur. (Elle frissonna.) Je m'éloigne du sujet. L'idée essentielle, même si tu n'y crois pas encore, est que la couleur n'est pas inhérente à une chose. Les choses reflètent ou absorbent des couleurs de la lumière. Tu crois que ce tissu est vert. C'est faux. En réalité, c'est un tissu qui absorbe toutes les couleurs, sauf le vert.

— C'est ça que tu appelles « garder la théorie des couleurs pour plus tard » ? demanda Kip gaiement.

Elle s'arrêta, puis comprit qu'il plaisantait :

— Oh non ! je ne vais pas me perdre dans d'autres digressions. L'idée, c'est que la lumière est primaire. Ce tissu, dans une pièce noire, ne t'est d'aucun usage. Bien sûr, tu peux prendre la signification religieuse très au sérieux, mais nous n'allons parler que de physique, pas de métaphysique. Tu peux créer de la lumière verte. Tu n'as que deux façons de le faire. La meilleure, c'est de t'entourer de choses vertes. Surtout si tu en as plein. Et surtout si tu en as plein de différentes nuances.

— Comme une forêt.

— Exactement. C'est pour ça qu'avant l'Unification la déesse verte Atirat était vénérée au Ruthgar et dans la Forêt de Sang plus que partout ailleurs.

Les créateurs verts se rendaient en foule dans ces forêts et les Plaines Verdoyantes parce qu'ils y étaient plus puissants qu'ailleurs. À leur tour, ces terres ont été dominées par les vertus et les vices verts, soit à cause de la quantité créée de cette nuance, soit parce qu'Atirat existait bel et bien.

Au choix.

— Ça, je ne comprends pas.

— On s'en préoccupera plus tard. La seconde meilleure manière de créer, c'est de porter des lunettes. Comme celles-ci.

Elle sortit un petit étui en coton de son sac. Elle l'ouvrit et mit au jour une paire de lunettes vertes.

— Tu ne crées pas de vert, dit Kip.

— C'est vrai, répondit Liv en souriant.

— Elles sont pour moi ? demanda Kip avec un frisson.

Le sourire de Liv s'élargit :

— D'habitude, il y a une petite cérémonie, mais cela tient lieu de félicitations.

Kip prit les lunettes avec précaution. Deux verres parfaitement ronds avec une fine monture de fer. Il les chaussa. Liv s'approcha et vérifia qu'elles étaient bien mises. Le garçon respira son odeur. Après une journée entière passée à filer sur la mer, combattre des pirates et cuire au soleil, elle dégageait une senteur merveilleuse. Bien sûr, Kip ne s'était pas souvent trouvé aussi près d'une femme – sauf de sa mère, qui était généralement couverte de sueur ou de vomi les soirs où il avait la malchance de devoir la ramener à la maison. Isa sentait bon aussi, mais c'était différent de Liv.

Ces derniers jours, il avait à peine pensé à Isa. Oh ! cela lui était quand même arrivé, mais tout semblait bien vain à présent. Il avait rêvé d'embrasser Isa un jour, mais peut-être plus parce qu'elle était là que parce qu'elle était pour lui la femme idéale. Ou alors, parce qu'elle était là et qu'en l'absence de Liv, Kip avait besoin d'une distraction pour ne plus penser à cette dernière.

Mais voilà que Liv était là. Après avoir pris les mesures, elle lui ôta ses lunettes et tordit précautionneusement les branches pour mieux les ajuster.

— Hum, dit-elle, ton oreille droite est plus haute que ton oreille gauche.

— Mes oreilles sont de travers ? demanda Kip.

Comme s'il n'était pas assez gêné jusque-là.

— Ne t'en fais pas, les miennes aussi. Comme chez la plupart des gens, en fait. (Elle fit mine de réfléchir.) Pas à ce point-là, c'est tout, conclut-elle d'un air incrédule.

— J'ai des oreilles *monstrueuses* ?

Liv se mit à rire :

— Je t'ai eu !

— Par les bur… euh, la barbe d'Orholam ! râla Kip.

Il se faisait avoir chaque fois, chaque fois, bon sang !

Liv sourit, contente d'elle, et lui remit les lunettes.

— Là. Il va peut-être te falloir les garder le temps de t'y habituer un peu, mais tu n'auras pas à les porter toute la journée.

Kip regarda autour de lui, pas vraiment étonné de voir le monde baigné d'une teinte verdâtre.

— Ce que tu vois, c'est la lumière blanche du soleil qui se reflète sur les surfaces, avant d'être filtrée par tes verres. Donc, si tu es entouré disons de marbre blanc, tu pourras créer presque autant

qu'en pleine forêt. Ce n'est pas aussi bon que du vert naturel, mais c'est mieux que rien. Cela dit, ça ne marche pas avec tout. Tu vois certaines choses qui ont l'air vertes, et d'autres non. Regarde le tissu, par exemple. De quelle couleur il a l'air ?

— Euh, rouge.

Kip crut entendre la voix de Gavin à l'étage au-dessus. Il haussait le ton.

— Il est bien rouge.

Kip regarda le tissu par-dessus ses lunettes : la nuance de rouge n'était pas exactement la même qu'à travers ses verres teintés, mais c'était bien du rouge.

— Comment ça marche, alors ? demanda-t-il.

— Les lunettes ne t'aideront que s'il y a des surfaces pour réfléchir le vert. Les blanches sont les meilleures, parce que le blanc contient toutes les couleurs. Moins bien, mais parfois possible, il y a les surfaces jaunes ou bleues, puisque le vert est leur couleur secondaire.

— Je suis perdu, là.

— Bon, tu la veux alors, la théorie de la couleur ? s'amusa-t-elle. Pour créer, les lunettes t'aideront surtout si tu peux trouver des choses blanches ou claires. Avec du blé mûr, ça marcherait, mais pas avec un épicéa.

— Je dois pouvoir m'en souvenir, dit Kip.

Il ne comprenait guère toute cette histoire des couleurs qui n'étaient pas ce qu'elles semblaient mais, à son avis, il pourrait s'y attaquer plus tard.

— Bon, donc voilà pour la source. Pour l'instant.

Tu veux dire qu'il nous reste encore volonté, habileté et sérénité ?

— Je ne veux pas trop insister avec ça, et je suis désolée que tu n'aies pas eu ta cérémonie, parce que cela t'aurait peut-être aidé à assimiler. Ces lunettes sont ton bien le plus précieux désormais. Non seulement la plupart des créateurs doivent économiser pendant des mois ou même un an pour s'en payer une paire, mais ils se mettent aussitôt après à économiser pour une paire de rechange. Si tu deviens riche, ou si le Prisme l'ordonne, je suppose que tu pourras t'en faire faire une paire sur mesure par les opticiens. Ils pourront te mettre un verre plus ou moins sombre, ou ajuster la monture pour qu'elle t'aille mieux. Mais, sans les lunettes, on est impuissant ou presque. Je sais que tu as passé du temps avec le Prisme, mais lui c'est l'exception. Il n'a pas besoin de lunettes. Il n'a pas de halo dans les yeux. Il peut utiliser toute la magie qu'il veut. Les règles ne s'appliquent pas à lui. Même celles destinées aux Prismes, d'ailleurs… Peux-tu imaginer quelqu'un d'autre débarquant ici, seul, et prenant le pouvoir, comme ça ? Des mains des Ruthgariens ? Et ce qui est le plus drôle, c'est qu'il va vraiment le faire. Ils ne vont pas du tout aimer ça, mais ils…

À l'étage supérieur, une voix l'interrompit :

— Je me fiche de ce que dit votre papier, vous n'aurez pas…

Il y eut un cri d'effroi.

Kip leva les yeux au moment précis où un homme passait en tombant devant leur balcon. Il atterrit beaucoup plus bas, dans la baie, dans un grand bruit d'éclaboussures. Kip le vit s'agiter pour remonter à la surface, crachant, ses vêtements somptueux gonflés d'eau. Il criait à l'aide.

— C'est un scandale ! s'écria quelqu'un, et Kip vit un autre homme plonger devant son balcon – il atterrit dans la baie, à un cheveu du gouverneur. Une gigantesque explosion de lumière se produisit alors.

— Je vous conseille d'y mettre un peu du vôtre ! Le prochain d'entre vous ne tombera pas dans l'eau, je vous le jure par Orholam, dit Gavin d'une voix tonitruante.

Kip s'attendait à des coups de feu – le gouverneur avait sûrement des gardes –, mais il ne se

passa rien. *Ils se rendent.*

C'est mon père. C'est vraiment mon père ?

Gavin imposait sa volonté, et le monde s'y rangeait.

— Alors, dit Kip, tout aussi désemparé que les deux hommes en train de se débattre dans l'eau pour parvenir à nager. La volonté. C'est le point suivant, non ?

Chapitre 59

Corvan Danavis arriva aux abords de Garriston au crépuscule. L'enceinte extérieure était bien sûr démolie depuis longtemps. Pendant la guerre des Prismes – que Corvan n'avait jamais considérée comme la guerre du Faux Prisme –, il avait envoyé des hommes pour la reconstruire, mais ils n'en avaient tout simplement pas eu le temps. Ces murs avaient été conçus pour protéger une ville qui comptait des centaines de milliers d'habitants. À l'époque de la guerre, Garriston en comptait encore presque cent mille. Et aucun moyen de les protéger tous.

Les canaux qui auraient pu irriguer toutes les terres comprises entre les enceintes extérieure et intérieure étaient hors d'usage, sauf un ou deux.

Mais les murailles intérieures se dressaient toujours, tout comme les Dames.

Ces dernières, n'ayant désormais plus aucun lien avec la déesse Anat, gardaient chaque porte. C'étaient d'énormes statues blanches, taillées à même le mur. Chacune représentait un aspect de la divinité : la Gardienne était un colosse à cheval sur l'entrée de la baie ; la Mère, au ventre gonflé de vie, protégeait la porte sud, la dague tirée d'un air de défi ; la Sorcière gardait la porte ouest, lourdement appuyée sur son bâton ; et l'Amante la porte du fleuve, à l'est. Pour des raisons que Corvan n'avait jamais comprises, l'Amante avait une trentaine d'années tandis que la Mère était représentée très jeune, à peine sortie de l'adolescence. Toutes étaient taillées dans le marbre blanc le plus précieux, légèrement translucide, que l'on ne trouvait qu'à Paria – Orholam seul savait comment ils avaient pu en transporter d'aussi grosses quantités. Ces statues étaient heureusement recouvertes de la meilleure luxine jaune scellée – d'une seule pièce. Le résultat était stupéfiant. La ville avait été envahie au moins trois fois, et les Dames restaient intactes, même après les terribles ravages de la grande conflagration.

Anat, la Dame du désert, la Maîtresse farouche, l'infrarouge, avait été la déesse de toutes les passions brûlantes : la colère, la protection, la vengeance, l'amour possessif et la fureur charnelle. Quand Lucidonius avait pris la cité au nom d'Orholam et mis un terme au culte, ses adeptes avaient voulu abattre les statues, ce qui, cela va sans dire, n'aurait pu se faire sans l'intervention de puissants créateurs. Lucidonius les avait arrêtés d'une phrase devenue fort célèbre : « N'abattez que ce qui est faux. » Au cours des siècles suivants, des Prismes zélés avaient tout de même voulu détruire ces reliques païennes, mais la ville les avait toujours menacés de déclencher une guerre en représailles. Jusqu'au conflit des Prismes, Garriston disposait d'une puissance militaire suffisante pour que cette mise en garde soit prise au sérieux.

Corvan n'avait jamais approché l'Amante au crépuscule. Comme les autres Dames, son corps faisait partie intégrante de la porte. Elle était étendue les yeux vers le ciel, le dos formant une voûte au-dessus du fleuve, les pieds solidement plantés, les genoux formant une tour sur une rive, les mains entrelacées dans les cheveux, les coudes formant une tour sur l'autre rive.

Elle ne portait que des voiles et, avant la guerre, on pouvait abaisser une herse de son corps pour fermer le fleuve ; le fer des barreaux était forgé de manière à imiter le tissu de son vêtement. Mais, pendant la guerre, cette grille avait été brisée et jamais remplacée.

À cette vue, Corvan en eut le souffle coupé. Au soleil couchant, la fine luxine jaune qui protégeait la statue, d'ordinaire presque invisible, s'illuminait. Cela ressemblait à une peau de

bronze dorée, et disparaissait peu à peu à mesure que Corvan s'avançait dans les derniers rayons du crépuscule, laissant place à une silhouette accueillante : celle d'une femme allongée sur son lit qui attend le retour de son mari après une très longue absence.

Le cœur de Corvan se serra. Il lui était impossible d'approcher de cet endroit sans penser à Qora, sa première femme. La mère de Liv. Qora l'avait accueilli ainsi une fois, au lit, vêtue de voiles, imitant délibérément l'Amante lorsque Corvan lui était revenu. Dix-huit ans plus tard, le chagrin, le souvenir du désir, de la joie et de l'amour se mêlaient encore dans son cœur. Corvan s'était remarié à Rekton, deux ans après la mort de Qora, mais il avait épousé Ell plus pour donner une mère à Liv que par amour. Trois ans plus tard, Ell avait été tuée par un assassin qui avait fini par retrouver la trace de Corvan. Celui-ci avait envisagé de partir, mais l'alcaldesa l'avait supplié de rester, et puis il y avait Kip ; il était donc resté.

Mais il ne s'était pas remarié, malgré la majorité écrasante de femmes à Rekton et les éternelles manigances des entremetteuses. Il ne pouvait plus se permettre d'aimer comme il l'avait fait. S'il perdait une autre femme pour laquelle il avait des sentiments aussi forts que ceux qu'il avait éprouvés pour Qora, il en mourrait ; et il n'était pas juste de demander à une autre femme de servir de mère à sa fille si lui n'était pas prêt à ouvrir son cœur. Et Corvan n'avait plus aucun amour à donner.

Il continua sa route d'un pas lourd, passant devant des fermes aux maigres récoltes d'épeautre et d'orge, mais presque à maturité, essayant de ne pas regarder l'Amante étendue, sensuelle, devant lui. En arrivant à la porte, qui s'ouvrait entre les tresses éparses des cheveux de la statue, il rejoignit les gens qui faisaient la queue pour retourner en ville, et croisa ceux qui en sortaient pour la nuit. Il baissa les yeux en passant entre deux gardes ruthgariens – qui sautaient encore sur les genoux de leur mère quand la guerre avait éclaté. Ils ne prêtaient que peu d'attention au flot de gens qui défilaient devant eux. L'un d'eux était appuyé contre la cascade de cheveux de l'Amante, le pied posé contre la pierre ondulée, son pétase de paille – le chapeau à large bord caractéristique de Ruthgar – rejeté sur la nuque à présent que le soleil ne le frappait plus.

— … pourquoi il est venu ? demandait-il.

— Qu'on m'écorche si je le sais, mais à ce qu'on raconte, il aurait jeté le gouverneur Crassos dans la baie. On verra…

Pour en entendre davantage, il aurait fallu que Corvan s'arrête, ce qui aurait immanquablement attiré l'attention. Et attirer l'attention, c'était provoquer un contact visuel, et avec le halo rouge de ses yeux, ce n'était pas une bonne idée.

Ainsi, quelqu'un de puissant était arrivé à Garriston, une personne qui l'était suffisamment pour jeter un gouverneur dans la baie ? Corvan ne savait rien de ce Crassos, mais la famille royale des Ruthgariens comptait une demi-douzaine de jeunes princes. L'un d'eux avait très certainement été envoyé pour superviser le retrait de Garriston. Personne d'autre n'aurait osé jeter un gouverneur à la mer.

D'ailleurs, un prince impulsif serait bien plus utile à Corvan qu'un gouverneur rassis. Bien sûr, ce serait plus difficile au premier abord, mais, par la suite, un tel homme serait plus apte à se lancer dans une guerre, et la guerre était ce qu'apportait Corvan, que cela plaise ou non.

En traversant la ville, il se surprit à l'étudier avec l'œil du général qu'il avait été. Le roi Garadul était peut-être un monstre, mais les Ruthgariens étaient néanmoins des occupants. À qui se joindrait le peuple de Garriston, et avec quel enthousiasme ? En parcourant les rues, Corvan observa les soldats ruthgariens. Ils se déplaçaient parfois seuls, notamment lorsqu'ils étaient en mission pour leurs chefs, rentraient à la caserne, ou se rendaient aux tavernes. Un marchand tyréen qui reculait sans regarder derrière lui bouscula un soldat. Il s'excusa d'un ton respectueux, mais dénué de crainte.

Le soldat, quant à lui, contourna l'obstacle sans même se retourner.

Ce n'était pas une ville au bord de la révolte. Les Tyréens s'étaient habitués à l'occupation. Les Ruthgariens étaient la quatrième satrapie, et c'était leur deuxième période. L'occupation et les pillages n'étaient pas le fait de toutes les nations. Paria avait eu les deux premières années, et s'ils avaient raflé le plus riche butin, ils avaient également eu à écraser le plus de rebelles. Les Ilytiens, qui s'étaient ostensiblement rangés du côté de Dazen, et n'avaient aucun gouvernement central de toute façon, n'avaient pas droit à leur tour.

Les Abornéens avaient préféré négocier avec les deux parties, et ne s'étaient joints au combat qu'après la bataille de Roche Scindée. Eux non plus n'avaient pas eu le privilège d'être occupants. Il restait donc les Pariens, les Atashiens, les Forestiers de Sang et les Ruthgariens. Dans cet ordre-là, si Corvan s'en souvenait bien.

Il était logique que les gens de Garriston préfèrent, ou en tout cas détestent moins, certains occupants que d'autres.

Après un bref calcul, Corvan conclut que les Pariens succéderaient aux Ruthgariens, et que ce serait la troisième fois que Garriston devrait les supporter. Les occupants les mieux tolérés allaient céder la place aux plus détestés.

Mais, malgré l'acuité de son observation, il ne parvenait pas à évaluer le degré de peur qui se mêlait à la haine des Pariens. Les deux fois où ils avaient gouverné, ils avaient écrasé les rebelles. Peut-être leur cruauté obligerait-elle les Tyréens à y réfléchir à deux fois avant de prendre les armes. D'un autre côté, cela pouvait aussi produire l'effet inverse… Corvan n'en savait rien, et il lui faudrait passer un certain temps en ville pour se faire une idée. Or, du temps, il n'en avait pas.

La cité était plus cosmopolite que depuis la dernière fois qu'il l'avait visitée, dix ans plus tôt. Avant la guerre, Garriston était tout aussi surpeuplée et hétérogène que n'importe quelle riche ville portuaire. Après la guerre, tous ceux qui avaient pu partir l'avaient fait, en particulier ceux qui semblaient venir d'ailleurs. Les tensions étaient fortes. À cette période, les seuls habitants de Garriston étaient des Tyréens de naissance et leurs occupants du moment. Puis, à chaque nouvelle invasion, une poignée de marchands et de soldats étaient restés et s'étaient mariés avec des gens du coin. Corvan vit deux boutiquières bavarder en balayant leurs étals. L'une avait la peau caramel typiquement tyréenne, et d'épais sourcils et cheveux noirs ondulés, tandis que sa voisine avait un teint couleur de miel et des cheveux blond cendré rares même chez les Ruthgariens. Elles étaient habillées presque à l'identique, avec des bracelets aux poignets, de longues chemises de lin, des foulards noués autour des cheveux.

Corvan passa devant une ruelle où des enfants jouaient au *gada* avec un ballon de cuir. Ils étaient de sang visiblement tyréen, mais les équipes étaient hétéroclites. Un petit groupe de mères d'origines diverses les observaient, bavardant et leur criant des encouragements.

La ville n'était pas un baril de poudre. C'était déjà ça. Un changement radical de pouvoir, l'anarchie dans des rues où les voisins se détestaient, et on courait tout droit au bain de sang. Garriston en avait bien assez vu.

Le marché flottant, plus grand que celui de Rekton, était quasiment désert, à l'exception de quelques marchands qui proposaient des casse-croûte aux soldats de passage et aux passants ayant sauté leur dîner. Corvan acheta quelques brochettes de lapin et de poisson marinées dans une sauce au poivre épicé ilytien, et reprit sa marche.

Avant de prendre la route du Palais Travertin, il se rendit à la porte de la Sorcière. La statue était sculptée dans le mur, comme la Gardienne et l'Amante. Mais, cette fois, il n'y prêta pas attention. Il était venu pour observer les soldats. Même si aucun bandit n'avait osé lancer de raid sur

la ville depuis longtemps, les portes avaient été fermées pour la nuit. Sur le chemin de ronde, les gardes plaisantaient, riaient, bavardaient bruyamment, et s'étaient même mis à boire après le départ de leurs supérieurs. Corvan avait aperçu des femmes archères postées sur la Couronne et le Bâton de la Sorcière – les deux tours qui flanquaient la porte – mais une fois installées, avec leurs carquois posés et leurs arcs débandés, elles n'effectuaient jamais de rondes.

Des soldats peu disciplinés en définitive, et qui avaient été chargés de garder la ville contre leur gré. Pendant la première année d'occupation, on les avait peut-être envoyés lutter contre des brigands ou patrouiller sur le fleuve. Ensuite, ils s'étaient retirés derrière les murailles et étaient devenus des gardiens. Les tours, d'où il n'y avait jamais rien à surveiller, étaient un poste où les militaires jouaient et buvaient.

Corvan se dirigea vers le Palais Travertin. Bien sûr, personne ne laisserait un paysan rencontrer le prince et, tandis qu'il s'approchait de la porte principale, il emprunta une ruelle. Après la capture de Karris, il avait espionné le camp du roi Garadul assez longtemps pour décider que tout ce qu'il pourrait entreprendre serait suicidaire. Peu à peu, avec la venue d'autres généraux, le corps d'armée avait grossi – très certainement grâce aux recrues forcées – et s'était dirigé vers le sud. Corvan avait alors regagné sa grotte aux abords de Rekton.

Il avait presque été déçu qu'aucun voleur n'ait jamais trouvé sa cachette.

Quand l'alcaldesa lui avait dit qu'il pouvait rester à Rekton avec sa fille, il avait caché tout ce qui pouvait avoir un lien avec la guerre, dans son intérêt et dans celui de sa nouvelle ville. Il avait rasé sa moustache ornée de perles, trop révélatrice, et troqué ses armes et ses riches atours contre un pantalon de lin et une boutique de teinturier. Entre-temps, la menue monnaie d'or qu'il avait alors au fond des poches, était devenue une véritable fortune à ses yeux, mais il n'avait pas pu la dépenser pendant les années qui avaient suivi. Personne à Rekton ne possédait de pièces d'or, en particulier non estampillées à l'effigie du satrape de la Forêt de Sang.

Corvan sortit donc sa longue tunique en samit plissée, balaya le sol de la main et l'y déposa. Puis vint un large ceinturon de cuir gravé de crocodiles aux petits yeux faits de rubis, dans des marécages cloutés d'émeraudes, parmi des hérons au regard de diamant. Enfin, il sortit Présage, l'épée qui lui avait été transmise à la mort de son dernier frère aîné. Un jeune garçon, assis sur le trottoir d'en face, le regardait d'un air étonné. Corvan essaya de ne pas tenir compte de sa présence. Il ôta sa longue chemise et sortit un miroir, essayant de se nettoyer le mieux possible à l'aide de sa gourde d'eau. Puis il se sécha avec le vêtement sale et enfila ses atours. Il n'y avait rien à faire pour ses bottes et son pantalon, la tunique en samit et la tension nerveuse le feraient déjà bien assez transpirer. Après avoir refait son baluchon, attaché Présage à son ceinturon et tenté de se recoiffer, il inspira profondément et se dirigea vers la porte.

— Je dois voir votre chef, dit-il aux gardes d'un ton assuré.

— Euh…, répondit l'un d'eux en se tournant vers son camarade.

Apparemment, ils ignoraient s'il parlait du gouverneur ou du prince.

— Celui qui a jeté le gouverneur dans la baie, dit Corvan. C'est urgent.

Les gardes se consultèrent du regard.

— On n'a aucune raison de ne pas lui faire perdre son temps, dit le premier au second. Il ne nous a pas vraiment donné de raison de faire le tri à l'entrée…

L'autre Ruthgarien sourit :

— Nous allons vous conduire à lui tout de suite, monsieur.

Ils ne lui avaient même pas demandé son nom ! Corvan les suivit, stupéfait de sa bonne fortune. Manifestement, le prince – sans doute un jeune homme, sinon les Ruthgariens n'auraient pas osé se

comporter ainsi – n'avait pas gagné le cœur des troupes. Chose encore plus incroyable, le soldat le conduisit directement à la salle du conseil. Corvan n'y avait pas mis les pieds depuis seize ans. L'homme tapa rapidement un code à la porte, qui s'ouvrit. Il chuchota à son camarade : « C'est une urgence, ça a l'air important », puis battit hâtivement en retraite.

Le garde de la salle du conseil, un grand Ruthgarien à l'air sérieux, fit entrer Corvan.

— Votre nom ? demanda-t-il doucement.

Corvan entra. Le prince ruthgarien était penché sur une table et lui tournait le dos.

— Corvan Danavis, répondit-il à mi-voix.

Un immense garde à la peau couleur ébène – à la fois grand et musclé –, debout face au prince, scruta Corvan de ses yeux durs, remarquant au passage l'épée qu'il portait à son côté. Il était intégralement vêtu de noir.

Ce prince avait bien du culot, pour prétendre à avoir son Garde Noir personnel. Quand la Chromerie l'apprendrait, cela ne lui plairait pas.

— Corvan Danavis, annonça le garde. Il dit avoir un message urgent, mon seigneur Prisme.

On aurait dit que la foudre venait de frapper les trois hommes. Le Garde Noir – un authentique Garde Noir, par Orholam ! – sortit deux pistolets et ses lunettes bleues une demi-seconde après avoir entendu le nom de Corvan.

Le Prisme – pas un petit prince, mais Gavin Guile en personne – se leva se tourna vers Corvan, un sourire aux lèvres :

— Général Danavis. Cela faisait trop longtemps.

Chapitre 60

Gavin conservait une impassibilité étudiée. Seize ans après, Corvan Danavis avait toujours l'air aussi vif et en forme. Sa peau était très bronzée, certainement pour dissimuler ses taches de rousseur et paraître aussi tyréen que possible, et sa célèbre moustache perlée avait disparu. Ses yeux bleus n'étaient qu'à moitié cernés de rouge, pas beaucoup plus que la dernière fois où Gavin l'avait vu. Mais les rides que le rire avait creusées sur son visage, ou celles, plus profondes, que lui avait causées le chagrin, étaient nouvelles.

Corvan jeta un regard à Poing-de-fer, l'air désemparé.

Quel acteur, ce Corvan Danavis.

— Commandant Poing-de-fer, voulez-vous délester cet homme de ses armes, et réprimander les gardes ? Avec doigté, d'accord ?

Poing-de-fer n'aurait aucun mal à comprendre. Il ne fallait pas traiter trop durement les gardes ruthgariens et prendre le risque qu'ils se braquent contre leur nouveau patron. Pourtant, si Gavin ne punissait pas un comportement aussi laxiste – voire insolent –, les soldats ne le respecteraient jamais. Poing-de-fer allait donc leur apprendre à redouter Orholam, sans leur faire détester Gavin.

— Vous désirez que je vous laisse seul avec ce traître, seigneur Prisme ?

Poing-de-fer savait aussi bien que Gavin que les gardes qui avaient laissé Corvan entrer avaient rapidement évacué les lieux, ce qui l'obligerait à leur courir après et, si les choses se gâtaient, il ne serait plus là pour celui qu'il protégeait.

Gavin opina sèchement.

Poing-de-fer baissa le chien d'un pistolet et le fourra dans son ceinturon tout en braquant l'autre sur Corvan. Il s'avança et lui prit son épée, avec un bref regard appréciateur. Il rangea la lame et le sac de Corvan dans un petit placard, posa son second pistolet et procéda à une fouille rapide.

Avant de s'en aller, le commandant lança un dernier regard à Gavin *Vous êtes sûr ? Vous savez que c'est une mauvaise idée, n'est-ce pas ?*

Le Prisme lui adressa un infime signe de tête. *Allez-y.*

La porte se referma derrière Poing-de-fer. Gavin inspecta la pièce du regard. Il ne s'y trouvait pas depuis assez longtemps pour savoir si les murs étaient équipés d'orifices pour les espions. Corvan restait là, mains croisées, attendant patiemment.

— Venez sur le balcon, général.

— Je vous en prie. Cela fait bien des années que je ne suis plus général, protesta Corvan, mais il le suivit.

Gavin ferma les doubles portes derrière eux. Le balcon était spacieux, avec plusieurs tables et des chaises installées pour que le gouverneur et ses visiteurs profitent de la vue sur la baie. Gavin se réjouit d'avoir jeté le gouverneur assez loin. S'il l'avait fait tomber du toit, l'autre aurait atterri ici et cela n'aurait pas été si drôle. Il n'avait pas le souvenir d'un balcon aussi saillant. *Un coup de chance, Gavin.*

C'est drôle que je pense toujours à la chance, plutôt qu'à la providence.

Corvan jeta un coup d'œil par-dessus la balustrade.

— La baie a l'air profonde d'ici, fit-il avec un sourire amusé.

Gavin se pencha à son tour. Le soleil effleurait l'horizon, illuminant la mer, ses couleurs rose et orange se faufilant à travers les nuages. Soudain, les années perdues se déversèrent sur les joues du Prisme et il s'accrocha à la balustrade comme un homme ivre, incapable de tenir debout.

— Cela m'a trop coûté, Corvan.

L'ancien général promena son regard sur les quais, la salle du conseil, et les toits.

— Moi aussi, je suis content de te voir. Maintenant, arrête ça, sinon je m'y mets aussi.

Gavin se tourna vers lui. Corvan arborait son sourire narquois, mais ses yeux le trahissaient. La seule raison d'être de son sourire était d'occuper son visage, pour ne pas se laisser déborder par ses émotions.

Soudain, les apparences n'eurent plus d'importance et Gavin étreignit son vieil ami.

— C'est bon de te revoir… Dazen, chuchota Corvan.

Les digues se rompirent. Ils pleurèrent.

Cette immense supercherie avait été l'idée de Corvan dès le départ, seize ans plus tôt. Il avait lancé l'idée au hasard. Aucun d'eux ne croyait vraiment que Dazen pourrait battre Gavin. Un soir, lors d'un rare répit entre deux batailles, alors qu'ils partageaient l'une de leurs trop nombreuses gourdes de vin, Corvan avait déclaré :

— Tu pourrais gagner… et prendre tout simplement la place de Gavin.

— C'est le principe même d'une guerre des Prismes, non ? Le dernier survivant ? Le dernier Prisme scintillant ?

Corvan n'avait pas souri. Dazen était un peu plus éméché que lui.

— Non, je veux dire : tu pourrais vraiment être Gavin. Vous êtes presque jumeaux, tous les deux. Pendant des années, chaque fois que vous jouiez à la bagarre, la seule façon de vous reconnaître, c'étaient les yeux prismatiques de Gavin. Et toi aussi tu les as, maintenant.

— Gavin est un vrai paon. Et puis, je suis plus grand.

— Des vêtements, ça se change. Et il porte des talonnettes pour avoir ta taille. Ce qui rendrait les choses plus faciles, d'ailleurs.

— Il a aussi la cicatrice… que tu lui as donnée, pourrais-je ajouter.

— Je pourrais aussi t'en donner une. Ça ferait une jolie symétrie, hein ?

Dazen commençait à prendre l'idée au sérieux :

— Ça fait un moment que je ne me suis pas fait couper les cheveux. La cicatrice est juste à la racine. Je pourrais la cacher pendant qu'elle cicatrise.

— À condition que je me souvienne de quel côté je l'ai touché, dit Corvan.

Passe-moi cette outre, je meurs de soif.

Quelques jours plus tard, Dazen avait demandé à Corvan de rester à la fin d'un nouveau conseil de guerre. Après avoir congédié toutes les personnes présentes dans la tente, il avait tendu un papier à son général. Dessus figurait une description précise de la cicatrice de Gavin.

— Je plaisantais, avait dit Corvan.

— Moi pas. J'ai un chirurgien qui attend dehors pour me recoudre. Si quelqu'un remarque quoi que ce soit, on s'entraînait au combat et j'ai eu un accident. J'étais honteux de cette maladresse, donc je t'ai demandé de ne rien en dire.

Corvan avait gardé le silence un long moment.

— Dazen. As-tu pensé à tout ce que cela impliquerait ? Il faudrait que cette imposture dure des années, peut-être même le restant de tes jours. Tous ceux qui t'aiment te croiraient mort. Karris…

— J'ai perdu Karris en tuant ses traîtres de frères.

— Es-tu prêt à être Gavin à ses yeux ?

— Corvan, regarde qui sont nos alliés, murmura Dazen d'une voix tendue. J'ai pratiquement promis un port de chaque satrapie aux Ilytiens. J'ai promis le trône arashien à Farid Farjad. Les membres du culte nous ont rejoints dans l'espoir que leur puissance nous aiderait à détruire la Chromerie. Une fois que nous aurons gagné, ils se retourneront contre nous. Quant aux Démons aux yeux bleus, ils sont trop précieux pour se contenter d'un salaire de mercenaire. La veille de la bataille, je suis sûr qu'Horas Voit-Loin viendra exiger de moi des choses exorbitantes : des terres, des titres et des places fortes. Et je serai forcé de les lui accorder. Après notre victoire, je peux me rétracter auprès d'un groupe, mais pas auprès de tous. Je ne sais pas comment nous en sommes arrivés là, mais quoi qu'il en soit, c'est nous les méchants désormais.

— C'est nous les méchants. Après ce qu'ils ont fait à Garriston ! avait dit Corvan avec amertume.

— Et aussi après ce qui arrivera aux sept satrapies si nous l'emportons.

Il y eut un long silence.

— Tu finiras par être démasqué. Tu dois le savoir. Ça ne peut pas durer éternellement.

— Je n'ai pas besoin de jouer le jeu bien longtemps. Quelques mois suffiront. Le temps de consolider la victoire. Même si le Spectre le découvrait, ils ne me dénonceraient pas avant que nos ennemis soient écrasés. Et, un matin, je ne me lèverai pas de mon lit. Cela, je peux l'accepter.

— Plusieurs choix s'offrent à nous, avait dit Corvan. Enfin, si nous gagnons. Nous avons le pouvoir de régler ces problèmes. Nous ignorons ce qui se passera après notre victoire. Si nous parvenons à prendre l'armée de Gavin sans trop l'endommager et à obtenir une capitulation rapide de la Chromerie, nous pourrons contrer…

— Tu crois que le Blanc capitulera rapidement ?

Corvan s'était arrêté une seconde :

— Non.

— Ce n'est pas un bon plan, avait repris Dazen. Je le sais. Mais ce pourrait être le moins mauvais.

— Et puis nous pouvons toujours perdre, j'imagine.

— Tu vois toujours le bon côté des choses, avait dit Dazen.

Corvan repoussa Gavin et s'essuya les yeux.

— Tu m'as manqué, mon ami.

— Et toi aussi. Bon, qu'est-ce que tu fiches ici ?

— Je suis venu prévenir le gouverneur que le roi Garadul marche sur sa ville, répondit Corvan, le visage encore rayonnant de ces retrouvailles. Son armée arrivera d'ici cinq jours, une semaine au plus. Et il a capturé Karris.

Gavin se figea. *Karris, capturée ?*

Il ne pouvait rien faire dans l'immédiat, même si cela lui déchirait le cœur.

— Je savais pour le roi Garadul, dit Gavin. Mais pas pour… l'autre nouvelle.

— Je m'en doutais. Sinon, pourquoi serais-tu ici ?

— Tu crois qu'il attaquera juste après le solstice ? demanda Gavin.

— Le lendemain. Les Ruthgariens se seront retirés, mais les régiments Pariens ne seront pas encore arrivés.

C'était ce que Gavin avait prévu. Il ne lui restait plus beaucoup de temps.

— Je n'arrive pas à croire que le gouverneur Crassos n'ait pas entendu Parler de l'armée de Garadul.

— Bien sûr que si. Il le savait, dit Corvan. Les Ruthgariens ont commencé à se retirer en

avance. Il ne reste qu'un contingent squelettique, ils font en sorte qu'ils soient tous partis avant l'attaque de Garadul. À quoi bon se battre ? Pour que Garriston soit préservée pour les Pariens ?

— Quelle bande de salauds, grogna Gavin.

— Et de lâches, et d'opportunistes. (Corvan haussa les épaules.) Mais que veux-tu y faire ?

— Je veux prendre cette ville.

— Et comment espères-tu y arriver ? demanda Corvan.

— En nommant un chef qui a l'expérience des causes perdues.

Il y eut un silence, puis Corvan réagit :

— Oh non ! Pas moi. C'est impossible. Seigneur Prisme, je suis le général ennemi !

— Et depuis quand les vaincus ne peuvent-ils plus s'allier à l'armée du vainqueur ?

— Pas avec le grade de général. Pas tout de suite.

— C'était il y a seize ans. Tu es un cas particulier, insista Gavin. Corvan Danavis, tenu en haute estime dans les deux camps pendant la guerre du Faux Prisme. L'homme qui a mis fin au conflit avec honneur. Un homme d'une intégrité et d'une intelligence inaltérables. C'était il y a longtemps, pourquoi les gens ne croiraient-ils pas que tout cela est derrière nous ?

— Parce que je suis celui qui t'a fait cette cicatrice à la tempe, et que tu n'as pas trop apprécié. Et parce que les hommes de Gavin ont tué ma femme.

Le Prisme plissa le front :

— Ah oui, il y a ça aussi.

— Tu n'as pas besoin de moi, dit Corvan. Tu es doué pour le commandement, seigneur Prisme.

Il avait raison. Gavin avait suffisamment observé de bons commandants pour avoir conscience de ses propres capacités. De ses faiblesses aussi, d'ailleurs.

— À armée et terrain égaux, et sans que j'utilise de magie, lequel de nous deux gagnerait, Corvan ?

— Si tu avais un bon état-major, avec des officiers de terrain qui te diraient la vérité, je crois que…

— Corvan, je suis le Prisme. Mes hommes ne me disent pas la vérité. Je leur demande : « Pouvez-vous faire ça ? » Et ils répondent « oui ». Ils se forcent à croire qu'en obéissant fidèlement au Prisme ils surmonteront tous les obstacles par magie. Quand je leur demande leurs objections à mes plans les plus foireux, ils se taisent. Pendant la guerre, il a fallu attendre des mois et plusieurs désastres pour que nos armées commencent enfin à ne plus agir ainsi. Là, nous n'avons pas le temps.

Il fallait un certain discernement pour comprendre exactement comment réagirait chaque unité, et quelle situation elle pouvait affronter ou pas.

Gavin était habile à évaluer ce type de choses. Il savait juger les chefs ennemis, en particulier ceux qu'il avait rencontrés, et deviner ce qu'ils pouvaient faire.

Mais jauger en un éclair la disposition des forces ennemies à partir de quelques rapports d'éclaireurs, et déplacer des milliers d'hommes d'unités diverses, c'était encore autre chose. Répartir ses soldats sur des itinéraires différents vers un même objectif, chaque unité avec son propre commandant, et les faire arriver en même temps – c'était un talent que très peu de gens possédaient. Discipliner ses hommes pour qu'ils continuent à manœuvrer au cœur du combat, qu'ils se désengagent tout de suite alors qu'ils ont la possibilité de tuer leur adversaire, et établir des communications pour que les rangs se défassent juste avant une charge de cavalerie… Cela, c'était presque impossible. Gavin connaissait les hommes et la magie. Corvan, lui, possédait la maîtrise des effectifs, du minutage et de la tactique. Seize ans plus tôt, il avait certainement été le mentor de Gavin dans l'art de la tromperie. Ensemble, rien ne pouvait les arrêter.

— Bien sûr, Rask Garadul a massacré mon village, dit Corvan d'une voix neutre.

Il n'exprimait pas la fureur qu'il avait ressentie à la perte de tous ceux qu'il connaissait. Il se mettait juste à la place des gens : « Je croyais que le Prisme et le général Danavis se détestaient ! Oui, mais le Prisme avait besoin d'un général, et le village où vivait Danavis vient de se faire massacrer par le roi Garadul, il veut se venger. »

Ça pouvait passer. Cela semblerait bizarre, mais pas incroyable. Seize ans s'étaient écoulés.

— Donc, nous nous utilisons mutuellement, reprit Gavin. J'ai besoin de ton génie tactique, et tu as besoin de mon armée pour te venger. Je pourrais te faire surveiller ostensiblement, pour bien montrer que je ne te fais pas tout à fait confiance.

— Et moi, devant mes hommes, je pourrais ronchonner sur des offenses que tu m'aurais fait subir. Pas assez pour saper leur confiance, mais assez pour montrer que tout n'est pas rose.

— Ça pourrait marcher.

— Oui, ça pourrait, répéta Corvan. (Il détourna les yeux de la baie.) Je te trouve bien prédisposé à la tromperie, ces temps-ci.

— Je me suis trop entraîné, dit Gavin, dont l'excitation de retravailler avec son ami était retombée. Tu sais, si ça marche, on pourrait être de nouveau amis dans un an ou deux. Même en public.

— Sauf si je peux vous être plus utile en tant qu'ennemi, seigneur Prisme.

— Des ennemis, j'en ai bien assez. Mais c'est noté. Hé ! j'ai une surprise pour toi.

— « Une surprise » ? demanda Corvan d'un ton dubitatif.

— Il ne faut pas qu'on me voie te faire plaisir : tu devras descendre sans moi. C'est la pièce juste en dessous. (Ils revinrent dans la salle du conseil et Gavin s'arrêta net.) Comment va-t-elle ?

Corvan savait de qui il parlait, et ce que sa question signifiait réellement.

— Karris ressemblait autrefois à une fleur fanée, obéissant aux moindres volontés de son père. Et pourtant elle est devenue Garde Noire, et bras droit du Blanc. Si quelqu'un peut s'en sortir, c'est bien elle.

Gavin prit une profonde inspiration – puis ils pénétrèrent dans la salle du conseil, affichant une expression sérieuse et méfiante. Poing-de-fer était déjà de retour. Il se tenait à la porte principale, sur le qui-vive mais avec la désinvolture de celui qui a passé une grande partie de sa vie à garder, attendre et surveiller. Il était habitué à rester inactif, mais toujours prêt à en découdre.

— Commandant, dit Gavin. Corvan Danavis et moi-même nous trouvons en présence d'un ennemi commun. Il a accepté de nous aider à organiser la défense de Garriston. Veuillez avertir les hommes qu'ils seront dirigés par le général Danavis. Cet ordre prend effet immédiatement. Le général n'obéira qu'à moi. Général, pouvez-vous prendre le commandement ?

Corvan, avec la tête de quelqu'un qui vient d'avaler du vin aigre et a du mal à s'en cacher, répondit :

— Oui, mon seigneur Prisme.

Gavin le congédia d'un geste de la main. Sec et quelque peu impérieux.

Pour que le commandant Poing-de-fer voie bien que Gavin affirmait sa domination. Corvan serra les mâchoires, mais s'inclina et partit.

Va, mon ami, et que tes retrouvailles avec ta fille compensent en une infime mesure les souffrances que tu as endurées par ma faute.

Chapitre 61

— La constance, la volonté, c'est ce qui rend la Chromerie effrayante, même pour nous, expliqua Liv.

Le soleil effleurait l'horizon ; comme mus par ce signal, les esclaves de chambre entrèrent, allumèrent les lampes et démarrèrent un feu.

— Qui est cette Constance, et comment va-t-on l'arrêter ? gloussa Kip.

— Kip… concentre-toi.

— Désolé. Continue.

Liv semblait ne pas remarquer les esclaves, et Kip tâcha de faire de même.

— La volonté n'est rien d'autre que ce que tu crois. Tu imposes ta volonté au monde. Par ta volonté, tu crées la magie. La volonté peut combler certaines lacunes de création. C'est particulièrement important pour les agités.

— « Les agités » ?

— Tous les hommes et la moitié des femmes qui ne sont pas superchromates, répondit Liv. Enfin, *presque tous* les hommes, hein ?

Le terme choisi n'était pas très sympathique. Un peu du genre : « On est meilleures que vous, bande de tâcherons. Vous essayez, mais nous, on réussit. » Mais après tout, ça marchait comme ça à la Chromerie, non ?

Tout n'y était que pouvoir et domination.

— C'est ça, dit Kip. Des agités. Les pauvres types. Pitoyables.

Même s'il appartenait à l'élite, Kip n'avait pas envie que l'on dénigre les autres.

Liv rougit.

— Écoute, Kip, répliqua-t-elle, tu n'es pas obligé d'aimer ça, mais tu devras bien l'accepter. Et tu t'en tirerais sans doute mieux si tu ne râlais pas sur tout. Ce n'est plus comme quand on était à la maison. Et tu sais pourquoi ? Parce qu'on n'a plus de maison. Tout ce qu'il nous reste, c'est la Chromerie, et on l'a pour de bon. Alors grandis un peu.

Kip encaissa le coup. Elle avait raison, mais cette agressivité surgie de nulle part l'avait désarçonné. Il détourna les yeux.

— D'accord. Désolé.

— Non… c'est moi qui suis désolée. Je… je ne sais pas. Moi non plus je ne me suis pas encore tout à fait adaptée à cette vie. Il y a une hiérarchie pour tout à la Chromerie, et ce n'est pas facile de s'y habituer. Je ne sais même pas si c'est ce qu'il faut faire, d'ailleurs. Mais une fois que tu connais ta place, tu sais comment te comporter avec tout le monde, même avec les gens que tu ne connais pas. Ça simplifie vraiment la vie. C'est juste que… pendant ces trois dernières années passées comme monochrome d'une couleur mineure et tyréenne en plus, je n'avais jamais apprécié toute cette hiérarchie, mais au final j'avais enfin trouvé ma place, j'avais presque fini ma formation et j'étais prête à continuer ma vie de merde. Et voilà que je deviens bichrome et que tout change d'un seul coup. Je vais devoir rester à la Chromerie deux ans de plus, et ma vie sera totalement différente. Les gens me voient, à présent. (Elle sourit tristement.) Tu dois t'habituer à tout ça, à ces changements en un clin d'œil. Le problème, c'est que j'aime ma nouvelle vie. J'ai de nouveaux habits, des bijoux,

une pension. Une esclave camériste. Ce que je me dis, c'est que peut-être, ce n'était pas la hiérarchie que je détestais… mais le fait d'être tout en bas. Du coup, chaque chose qui me plaît vient en quelque sorte confirmer que je suis une hypocrite.

— Je te promets de te rendre la vie aussi difficile que possible, si ça peut faire ton bonheur, répondit Kip.

Elle lui décocha un coup de poing amical à l'épaule, mais toucha un endroit sensible.

— Tu me sauves la vie, Kip.

Il se frotta l'épaule et elle cessa de sourire :

— Je devrais suivre mon propre conseil et accepter la réalité des choses. Tu es le fils du Prisme, je suis ta tutrice. Je ne devrais pas te frapper. Par Orholam, tu es le fils du Prisme, comment est-ce que je peux oser faire ça ?

Le cœur de Kip se serra soudain :

— Non ! s'écria-t-il.

Les esclaves lui lancèrent des regards. Il baissa la voix, gêné :

— Liv, jure-moi que tu ne réagiras pas comme ça. Je…

Qu'est-ce que tu vas dire, Kip ? « Je suis amoureux de toi depuis toujours ! » C'est ça.

— Je ne supporterais pas de perdre mon dernier lien avec Rekton, bafouilla-t-il. Tu es la seule qui me connaissait avant tout ça.

Génial. On dirait vraiment qu'il n'y a rien de personnel dans tout ça : « Je me fiche de toi, tout ce qui compte c'est Rekton. »

— Je veux dire… Liv, tu me connais, tu es…

Tu es mon amie ? Un peu présomptueux, non ? Et si elle ne t'avait jamais considéré comme tel ?

— Tu es de Rekton toi aussi, acheva-t-il.

Minable. Toujours aussi impersonnel. Bon sang !

— J'ai besoin de quelqu'un à qui parler, et je t'ai toujours… admirée.

« Admirée » ? Comme un joli tableau ?

— Je veux dire, j'apprécie…

« J'apprécie. » C'est un peu comme admirer, non ? Genre « Liv est bonne cuisinière » ?

Par les couilles d'Orholam, quelle torture ! Ah, une issue ! Ce n'est pas que je l'apprécie elle, mais plutôt la façon dont elle fait les choses.

— J'apprécie comme…

Comme elle quoi ? Comme elle est belle dans cette chemise verte trop petite qu'elle… hé merde !

— … tu as toujours été gentille avec moi.

Et voilà que tu la supplies. Le gosse empoté est de retour. Bien joué. On devrait t'appeler Kip Parle-D'Or. Je n'adresserai plus jamais la parole à une femme.

Après son numéro, Kip osa à peine regarder Liv – mais elle attendit qu'il le fasse et il croisa son regard méfiant :

— Eh bien, Kip, mais tu me dragues ! s'écria-t-elle.

C'était comme ce cauchemar où Kip arrivait à la Danse du solstice sur la plaine, remarquant à peine les regards intrigués des gens autour de lui, jusqu'au moment où il montait sur scène et où la musique s'arrêtait, tous les danseurs ratant leur pas et se tournant vers lui. Et là, il s'apercevait qu'il était nu. Tout le monde se mettait à rire. À le montrer du doigt. À se moquer de lui.

Non, c'était pire encore. Ce cauchemar-là, il ne s'en réveillerait pas. Le sang reflua de son

visage. Enfer ! il refluait de partout. Kip n'avait aucune idée d'où son sang était passé, mais il avait emporté sa langue avec lui.

— Kip, je blaguais, dit Liv.

Il remua les lèvres. Son sang revenait. Le tourbillon de ses pensées s'apaisa.

— C'est pas souvent que tu n'as rien à dire, dit Liv en le bousculant.

Elle dut alors lire dans ses pensées, car elle ajouta, amusée :

— Si tu ne fais pas attention, je vais t'ébouriffer les cheveux.

— C'est bon, je vais me raser le crâne ! déclara Kip.

Liv se mit à rire :

— Assez, assez ! Plus de digressions ! Si on continue comme ça, je ne t'apprendrai jamais rien.

— Donc, dit Kip. Volonté. Et constance. Et on ne parle pas d'une femme. Tu vois ? Au moins, je me rappelle le moment où ça a dérapé.

— Pas si vite, Kip. D'abord, c'est entendu. J'adorerais être ton amie. Peut-être qu'on pourra se rappeler de temps en temps d'où on vient.

Kip sentit ses oreilles chauffer. Elles ne refroidissaient jamais, d'ailleurs.

— J'aimerais beaucoup, dit-il.

— Et pour finir : constance et volonté. La volonté compense une multitude d'approximations, tout comme…

— … l'amour compense une multitude de péchés, déclara une voix familière sur le seuil.

Kip et Liv se retournèrent aussitôt. C'était maître Danavis, le père de Liv, vivant.

— Père ? Père ! hurla Liv.

Elle courut se jeter dans ses bras. Corvan l'étreignit en riant.

— On m'a dit que tu étais mort ! s'exclama Liv.

Euh, oui, c'est moi qui ai dit ça. Kip, le porteur de fausses mauvaises nouvelles.

— Je n'y croyais pas, mais j'étais si…

Liv se mit à pleurer.

Corvan ferma les yeux et serra sa fille dans ses bras. Kip se demanda s'il y avait un moyen de disparaître.

Et pour aller où ? C'est ma chambre ici.

Au bout de quelques instants, Corvan s'écarta doucement :

— Je suis étonnamment résistant. Tu es plus adorable que jamais, Aliviana.

— Je suis en larmes, oui, protesta Liv en s'essuyant les yeux.

— Peut-être même un tout petit peu plus belle que ta mère. Je n'aurais jamais laissé personne dire ça jusqu'à aujourd'hui, où je vois la vérité de mes propres yeux. Elle serait tellement fière de toi.

— Père ! dit Liv, tout en rosissant de plaisir.

— Tu ne trouves pas qu'elle est belle, Kip ?

Le garçon crachota. Un bruit de noyade. *Sérieusement, si la gêne donnait du muscle, je serais un colosse.*

— Pèèèère ! s'écria Liv, horrifiée.

Corvan se mit à rire :

— Ma journée n'aurait pas été complète si je n'avais pas embarrassé ma fille. Mille excuses, Kip.

— Heumm, dit le garçon avec éloquence.

Donc ce n'était pas de lui que maître Danavis se moquait, mais de Liv. Kip voyait bien d'où la

jeune fille tirait son sens de l'humour.

— C'est merveilleux de te voir sain et sauf, Kip… Kip Guile. (Corvan hocha la tête, stupéfait.) Liv, Kip, j'adorerais échanger les nouvelles avec vous, mais le Prisme vient de me confier du travail.

— « Du travail » ?

— Je suis responsable de la défense de Garriston, sous le commandement direct du Prisme.

— Quoi ? s'exclama Liv. Tu es de nouveau général ?

— Ce n'est pas un poste aussi enviable que tu pourrais le croire. Tu ne dors pas mieux dans une couche plus moelleuse, quand dix mille vies reposent entre tes mains tremblantes. L'armée du roi Garadul sera ici dans cinq jours. Ils attaqueront le lendemain du solstice. Si nous voulons tenir la ville, il va me falloir concevoir une défense plus brillante que jamais. J'ai des choses à organiser, mais, Liv, je viendrai te voir vers minuit. Kip, à demain peut-être ?

— Avec plaisir, maître Danavis. Heu… général Danavis ?

— Oui… je n'avais pas remarqué à quel point cela m'avait manqué. Malgré tout. Dis-moi, Liv, que sais-tu sur Karris Blanc-Chêne ?

Liv haussa les épaules :

— C'est l'unique Garde Noire de la Forêt de Sang. Une combattante incroyable ; bichrome, presque polychrome. Peut-être la créatrice la plus rapide des Jaspes. Pourquoi ?

— Elle a été capturée par le roi Garadul. Le Prisme ne l'avouera pas, mais je sais que cela va le perturber. Il tient beaucoup à elle. Je doute qu'il soit possible de la libérer, pas avec les moyens limités dont je dispose, mais je vais essayer d'apprendre tout ce que je peux pour voir s'il y a le moindre espoir.

Et d'un seul coup, une idée idiote, folle et impossible, s'ancra dans son esprit.

Chapitre 62

— Debout, Kip.

D'ordinaire, Kip avait le sommeil lourd, mais il se réveilla instantanément au son de cette voix-là.

— Mon seigneur Prisme ? demanda-t-il en clignant des yeux.

Il avait l'impression d'avoir dormi à peine dix minutes.

— Habille-toi, dit Gavin. On va se promener. (Il se tourna vers le commandant Poing-de-fer qui se tenait sur le seuil.) Vous êtes invité.

Le colosse sourit, ses dents blanches et éclatantes illuminant sa peau d'ébène. Il avait prévu de les accompagner de toute façon.

Kip enfila ses vêtements. Quelques minutes plus tard, ils parcouraient les rues de Garriston. Le garçon jouait encore les badauds, toujours impressionné de se trouver dans une si grande ville, même si elle était loin d'atteindre le niveau de splendeur des Jaspes. Les bâtiments n'étaient pas tous d'immenses minarets. Comme chez Kip, les édifices étaient carrés, avec des toits en terrasse où les gens pouvaient se détendre le soir ou dormir pendant les nuits trop chaudes. Même avec la brise en provenance de la mer, la canicule était étouffante. Mais tout n'était pas en pierre, contrairement à Rekton ; les briques de boue et le bois de dattier alternaient, souvent sur la même construction, liés par du mortier de gypse.

Même le badigeon, qui rafraîchissait les intérieurs protégeait les murs du soleil, était appliqué de façon irrégulière. Pourtant, les bâtiments faisaient trois ou quatre étages, alors qu'à Rekton seuls quelques-uns atteignaient ces hauteurs. Les gens dans les rues semblaient sales et il y avait des ordures partout.

Gavin, remarqua Kip, portait un manteau usé et élimé, fermé par seul bouton. Un déguisement ? D'ailleurs, le Garde Noir attirait davantage les regards que Kip ou le Prisme.

— Hé, Poing-de-fer, vous pourriez être un peu plus discr…

Gavin s'arrêta, et toisa Poing-de-fer. Il regarda le commandant des pieds à la tête, obligé de lever le menton pour croiser le regard du colosse.

— Non, rien.

— Où allons-nous ? demanda Kip.

— Tu verras, dit Gavin. Où en sont tes études ?

— Je ne sais pas si ça compte pour des études. Liv commençait à peine à m'expliquer pourquoi la dépendance à la volonté des créateurs peut les rendre dangereux, quand son père est entré.

— Qu'a-t-elle dit ?

— Eh bien, rien. Je n'ai pas vraiment compris, et elle n'a pas eu l'occasion de me l'expliquer.

Gavin tourna dans une ruelle pour éviter les rues engorgées qui entouraient le marché sur l'eau.

— Très peu d'hommes sont superchromates, Kip. Même moi je n'en suis pas un – même si Dazen l'était, et que c'est donc sûrement dans la famille. Si tu veux créer un objet durable, tu dois puiser pile au milieu du spectre sur lequel tu travailles. Tu veux une épée bleue qui durera des années ? Elle doit être parfaite et, bien sûr, il te faudra la protéger de la lumière, mais c'est un autre sujet. Parce que les hommes, à quelques exceptions près, n'y arrivent pas – je parle de créer l'objet

pile au milieu d'une couleur, pas de le protéger de la lumière, évidemment. Hum, donc, si des hommes veulent obtenir une création permanente, ils doivent y mettre de la volonté. C'est un peu comme ajouter de la viande dans un ragoût, pas vrai ? Hum… je n'ai pas beaucoup d'expérience de l'enseignement, comme tu le constates. Essayons…

Gavin semblait parfaitement oublieux des coins sombres qu'ils franchissaient et des regards avides qui les suivaient. Des regards qui se posaient ensuite sur Poing-de-fer, et trouvaient aussitôt d'autres sujets d'intérêt.

— Chaque fois que tu crées, tu te sers de ta volonté, reprit Gavin. Tu décides qu'un phénomène totalement surnaturel, bizarre et incongru va arriver, et que c'est toi qui vas en être à l'origine. En d'autres termes, tu prends décision de faire de la magie. Et plus c'est incongru, plus ce sera difficile de croire que tu le fais vraiment, plus, en d'autres termes, il te faudra de volonté. Tu me suis ?

— Oui, pour l'instant, dit Kip.

— Bien. Alors, maintenant, une épée bleue.

Gavin sortit une main de sous son manteau. Elle était d'un bleu uniforme.

La luxine en sortit, se solidifia et durcit, prenant la forme d'une épée bleue.

Gavin la tendit à Kip.

Le garçon la prit, conscient qu'il était en train de traverser un carrefour en portant cette arme comme si elle le conduisait vers son destin.

— Heu…, commença-t-il.

Soudain, la poignée se fit glissante. L'instant d'après, la lame se ramollit, se détacha de la garde sous son propre poids et éclaboussa les pavés sales.

Il y eut une brève lueur bleue, puis il ne resta qu'un peu de poussière.

Enfin, ce fut au tour de la poignée.

— C'est quoi cette poussière ? demanda Kip.

— Une leçon pour plus tard, répondit Gavin. J'ai déjà assez de problèmes pour t'enseigner les bases. Essaie un peu d'imaginer que je t'ai créé une charrue au lieu d'une épée. C'est génial mais elle marche tant que le créateur se trouve à la ferme mais, dix minutes après son départ, elle tombe littéralement en poussière. On a vu plus utile. C'est pour ça que les satrapies recrutent des foules de superchromates.

— Pour faire des charrues ?

— La magie ne sert pas seulement à s'amuser ou à dépecer l'ennemi, Kip. En fait, la plupart des créateurs consacrent leurs vies entières à des tâches pratiques comme faire des charrues. Pour un seul artiste, il y a dix hommes qui réparent les toits avec de la luxine verte. Enfin bref, les hommes – et les femmes qui n'ont pas la chance d'être superchromates – peuvent compenser leurs lacunes par la volonté.

— Vous voulez dire, en faisant plus d'efforts.

— Oui, c'est l'idée.

— Ça n'a pas l'air si grave. Ils font plus d'efforts, c'est tout. Liv comparait, les hommes créateurs à des esclaves.

— Je dirais plutôt à des chiens, corrigea Gavin.

— Hein ?

— Ce sont des créateurs de deuxième catégorie parce que leur recours à la volonté les use. C'est épuisant. Et vouloir n'est pas seulement l'effort, mais c'est combiner ce dernier avec la foi. Donc, s'il faut croire pour faire de la magie, qu'arrive-t-il à l'homme qui perd toute foi en lui ?

— Il ne peut plus en faire ?

— Exactement, opina Gavin. La moitié de la hiérarchie des créateurs repose là-dessus. Les satrapes les traitent comme s'ils étaient un don d'Orholam, pas seulement parce qu'ils le sont bel et bien, mais parce que, si le créateur ne se voit pas comme quelqu'un de spécial, il ne sera plus capable de faire de la magie. Et à quoi pourrait bien servir un créateur qui ne peut pas créer ? À rien du tout.

— Je n'y avais jamais pensé.

Ainsi, cette hiérarchie rigide n'était pas totalement gratuite ? Ce n'était sans doute pas l'explication que les tuteurs de Liv lui avaient donnée.

— Bien sûr, c'est en forme de spirale. Tu es satrape, tu as payé une fortune pour un créateur bichrome, et tu ne peux donc pas te permettre qu'il te déçoive aussi tu dois renforcer son sentiment de supériorité et le gâter, lui donner des esclaves, etc. Du coup, les créateurs les plus puissants deviennent de plus en plus difficiles à manier.

Quelqu'un toussa derrière eux. C'était Poing-de-fer.

— Commandant, demanda Gavin, vous avez quelque chose à ajouter ?

— Un peu de poussière dans la gorge. Désolé, dit Poing-de-fer d'un ton qui ne l'était pas le moins du monde.

— Le problème de la volonté, c'est que plus un homme ou une femme en utilise dans sa vie, plus vite il mourra. Du moins, c'est ce qu'on pense. Ou alors, il se peut simplement que des créateurs dotés d'une grande volonté créent davantage. Dans les deux cas, ils font des carrières spectaculaires. Et brèves. C'est sans doute pour ça que les hommes vivent généralement moins vieux que les femmes, ils s'usent à vouloir créer utilement. L'effet secondaire, c'est que pas mal de créateurs très puissants ont une volonté titanesque. Ou, pour dire les choses crûment, sont des connards qui transpirent littéralement l'arrogance. En particulier les hommes. Et les fous. Les hallucinés ont tendance à croire en ce qu'ils font. Ça leur donne du pouvoir.

— Donc, je vais passer mon temps avec des bâtards fous et arrogants.

— Eh bien, nombre d'entre eux sont du sang le plus noble.

Ah oui, c'est vrai, je suis le seul bâtard dans le coin.

— Et moi qui pensais que ce serait rigolo d'être créateur…

— Les troufions ne prennent jamais de bateau magique, objecta Gavin.

— « Les troufions » ?

— Les troufions, les niais, les messieurs Tout-le-monde, les gros porcs, les balourds, les inutiles, les aveugles, les ternes, les moins-que-rien, les pue-de-la-gueule, les nuls, les arriérés… les surnoms ne manquent pas. Beaucoup sont moins gentils que ceux-là. Ils désignent tous la même chose : les non-créateurs.

— Et vous ? demanda Kip.

Ils sortirent enfin des ruelles et traversèrent un large pont de pierre qui s'élevait au-dessus du fleuve.

— Tu veux dire, les noms d'oiseau dont on m'affuble ? demanda Gavin.

— Non !

Ah ! Gavin le taquinait. Kip fronça les sourcils.

— Vos yeux ne… euh… n'ont pas de halo. Ça veut dire que vous pouvez créer autant que vous voulez ?

— Je me fatigue, comme tout le monde, mais oui. Pendant un certain temps, je peux créer tous les jours, autant que je le supporte, et cela ne m'épuisera pas. Bientôt, sans doute d'ici cinq ans, je vais commencer à perdre les couleurs. Cela prendra environ un an, et ensuite je mourrai.

— Pourquoi d'ici cinq ans ? demanda Kip.

Il trouvait encore étrange la désinvolture des créateurs vis-à-vis de leur mort prochaine. *Ils doivent avoir le temps de se faire à l'idée, j'imagine.*

— Cela se produit toujours à des multiples de sept, à partir de l'avènement d'un Prisme. J'ai passé seize ans, donc j'ai jusqu'à vingt et un. C'est long pour un Prisme.

— Oh. Pourquoi des multiples de sept ?

— Parce qu'il y a sept couleurs, sept vertus, sept satrapies ? Parce qu'Orholam aime le chiffre sept ? La vérité, c'est que personne ne le sait.

Ils parcoururent des rues emplies de gens qui partaient faire leurs courses matinales, et d'autres, pressés d'abattre le plus de besogne possible avant le moment le plus chaud de la journée. Ils s'approchèrent d'une longue file d'ouvriers qui voulaient sortir, mais étaient bloqués à la porte de l'Amante.

Kip ne vit rien, mais soudain Gavin lui tendit un caillou vert. Pas un caillou. De la luxine verte, parfaitement adaptée à la taille de sa paume.

Kip le prit, perplexe.

— Tu as apporté tes lunettes ? demanda Gavin.

Il lui tendit une planche carrée, d'à peine trente centimètres de côté, parfaitement blanche.

Kip sortit ses lunettes avec un faible sourire. *Je le sens mal.*

— C'est ton tour. Tu pourras déjeuner – ou dîner, ou petit-déjeuner – quand tu auras créé ta propre boule de luxine verte. Tu as tes lunettes, un réflecteur blanc, plein de soleil, et un exemple. Je ne peux pas faire plus simple.

— Mais il me manque l'habileté, la volonté, la source et la sérénité. Et je n'ai aucune habileté. Vraiment aucune.

Gavin le regarda d'un air sardonique :

— Et comment crois-tu que cela s'acquiert ? L'habileté, c'est la qualité la plus surestimée de toutes. La volonté compense d'innombrables lacunes.

J'entends ça tout le temps. Kip n'avait même pas pris son petit déjeuner, et il n'aurait pas le droit de manger tant qu'il n'aurait pas produit une boule magique ? Génial.

Ils rejoignirent le bout de la file d'attente. Gavin jeta un coup d'œil à Poing-de-fer, qui l'informa aussitôt :

— On dirait qu'un chariot s'est cassé. Il bloque la moitié de la porte.

Gavin lui fit signe de passer en premier. Poing-de-fer obéit. Les paysans et les artisans impatients s'écartèrent sur son passage sans résistance. Ou du moins, ceux qui semblaient furieux d'être poussés se hâtèrent de dissimuler leur colère en voyant la taille du colosse.

— Nous allons vous aider, annonça Gavin.

— Bien sûr, racaille de Parien, dit quelqu'un en crachant.

Le Prisme se figea et chercha des yeux celui qui avait parlé dans la foule.

En voyant ses yeux prismatiques, la foule se tut, stupéfaite et inquiète.

— Vous avez le choix entre mon aide et mon hostilité, déclara Gavin.

Il ouvrit son manteau terne et le rejeta sur ses épaules, révélant la veste d'un blanc éblouissant, tissée d'or et de pierres précieuses, qu'il portait en dessous.

Il s'avança, Kip à son côté. La foule s'écarta, murmurant des questions et des imprécations. Ils arrivèrent très vite en tête de file. Une dizaine d'hommes au moins essayaient de déplacer un chariot. Apparemment, les chevaux avaient pris peur et avaient tourné brusquement en passant la porte, fracassant la roue contre le montant formé par les cheveux de l'Amante. La roue était en mille

morceaux, tout comme l'essieu, et la voiture restait coincée contre le mur, empêchant ainsi toute réparation. Les hommes essayaient de soulever le chariot à la seule force des bras ; certains étaient armés de perches pour faire levier.

— Il va nous falloir amener un chariot vide et décharger d'abord celui-ci, disait l'un des gardes.

Pour l'œil certes inexpérimenté de Kip, le soldat avait raison. À eux tous, ces hommes parvenaient péniblement à bouger le chariot. Pourtant, des plaintes s'élevèrent de la foule, certaines proférées de façon intelligible :

— Faire venir un chariot vide ? D'où ça ? Et en passant par toute cette pagaille ? Ça va prendre des heures !

— Vous allez tous devoir emprunter les autres portes, aujourd'hui, dit le garde.

Cette phrase souleva de nouvelles protestations. Étant donné l'engorgement de la rue, ceux qui se trouvaient juste à la porte devraient attendre que la file soit dispersée pour faire demi-tour. Il y en avait pour des heures d'attente.

— Qu'est-ce qu'il y a ? cria le garde. J'y suis pour rien ! J'essaie de trouver une solution ! Vous avez une meilleure idée ?

— Moi oui, dit Gavin.

— Oh, pour sûr, vous êtes plus malin… seigneur Prisme ! lâcha le garde.

Des murmures parcoururent la foule.

Gavin les ignora. Il fit signe aux hommes de reculer. Ils obéirent, certains avec respect, d'autres avec aigreur, voire hostilité. Gavin s'approcha de l'endroit où le chariot était coincé contre le mur.

— Je vois d'où vous viennent tous vos ennuis, dit-il. Mais je dispose de quelques outils supplémentaires.

Kip, qui tenait toujours sa boule de luxine verte et sa planche, s'aperçut que Poing-de-fer avait disparu.

Il est immense. Comment a-t-il fait pour disparaître ? Le garçon regarda autour de lui et le trouva enfin. Le commandant se tenait derrière un homme dans la foule, qui avait la main posée sur un grand couteau de travail à sa ceinture. Poing-de-fer recouvrait cette main et ce couteau de sa propre paume gigantesque, et écrasant l'homme de toute sa hauteur, lui parlait calmement à l'oreille.

L'inconnu pâlit et s'affaissa.

Point-de-fer lui décocha une bourrade amicale – qui manqua de l'assommer – et revint vers Gavin.

— Jamais là quand on a besoin de vous, dit le Prisme.

Poing-de-fer grogna. Kip ne put s'empêcher d'intervenir :

— Je crois qu'il vient de vous sauver…

Il se rendit compte que Gavin le savait déjà.

— Heu, hum, rien.

Quel malin, ce Kip.

Gavin s'était déjà remis au travail :

— Il me faut des cordes.

Il leva la main et une barre de luxine jaune jaillit des deux côtés, grande comme trois hommes. Gavin la tendit à l'un des ouvriers stupéfaits :

— Vous et vous, mettez-vous en position. J'ai besoin de vous pour faire levier et écarter le chariot du mur.

Les deux hommes enfoncèrent la barre aussi profondément qu'ils le purent entre le mur et le

chariot.

Gavin essaya de faire le tour complet du véhicule, projetant de fins jets de luxine sous les essieux.

— Allez-y, dit-il aux deux hommes.

Ils forcèrent et déplacèrent le chariot sur la largeur d'une main. Ils comptèrent jusqu'à trois et allaient reprendre leur effort quand Gavin leur dit :

— C'est bon. J'ai assez de place. Bien joué.

De fait, il y avait de la luxine même derrière le chariot, englobant l'ensemble dans une toile scintillante de diverses couleurs, principalement du vert et du jaune.

Gavin banda ses muscles et lança un rayon bleu et jaune sur l'arche de pierre et de luxine de la porte. En quelques instants, il forma une poulie. Il prit une corde à un paysan et, à l'aide d'un autre jet, en accrocha un bout au plafond. Puis il fit passer le reste de la corde par la poulie. Il laissa du mou et créa une poulie coulissante au-dessus, puis il attacha le lien à la toile de luxine formée autour du chariot. Il fit signe au paysan, apparemment le propriétaire du véhicule, et lui jeta le reste de la corde.

— J'aurai encore besoin de votre aide à tous, dit-il.

Kip le contemplait, stupéfait.

— Ne me dites pas qu'il est en train d'improviser tout ça, fit-il à Poing-de-fer qui surveillait la foule, impassible.

— Il n'improvise pas. Tu serais étonné du nombre de chariots qu'il faut réparer quand une armée en poursuit une autre sur la moitié des sept satrapies. Je l'ai vu lever des charges plus lourdes tout seul. Avec davantage de poulies, quand même.

La vraie question était donc : pourquoi Gavin ne faisait-il pas lui-même ? Il pouvait créer de la luxine plus résistante que n'importe que corde de chanvre. Il pouvait créer quatre poulies et alléger le chariot pour le soulever lui-même. Mais dès que Kip se posa la question, il devina la réponse. Gavin établissait un lien avec les habitants. S'il arrivait en vainqueur et réglait tout lui-même, ils seraient frappés de stupeur, mais ne participeraient pas. En agissant comme il le faisait, il leur permettait de s'aider eux-mêmes. Son pouvoir n'en était pas moins stupéfiant, mais il le mettait à leur service.

Les hommes tirèrent sur les cordes, et Gavin demanda encore de l'aide. Le chariot fut soulevé et écarté du mur. Le Prisme et quelques autres personnes l'empêchèrent de trop se balancer et de blesser quelqu'un. Une fois la masse stabilisée, Gavin cria :

— C'est bon, tenez-le bien !

Il s'allongea sur le dos et se glissa sous le chariot jusqu'à l'essieu.

Ce n'était pas un véhicule léger, et les hommes faisaient de gros efforts pour le maintenir à la bonne hauteur – ces mêmes individus dont l'armée de Gavin avait quasiment détruit la ville, seize ans plus tôt. Et pourtant le commandant Poing-de-fer ne semblait pas inquiet.

— Vous n'avez pas peur qu'ils fassent exprès de le lâcher ? chuchota Kip.

— Non.

Kip n'était pas aussi serein. Gavin, lui, ne montrait aucune inquiétude. Il saisit l'essieu brisé par ses extrémités et les rapprocha autant qu'il put.

C'était inutile, ils étaient tordus et voilés, mais Gavin les souda grâce à diverses nuances de jaune. Puis vint le tour de la roue. Il répara ce qu'il put, et remplaça le reste.

Une fois terminé, il sortit et fit signe aux hommes de reposer le chariot sur la route. Ce qu'ils firent sans difficulté. Ceux qui avaient participé à la manœuvre poussèrent un cri de triomphe. Gavin donna une tape dans le dos du paysan :

— Il tiendra à peu près trois jours. Ensuite, il faudra le faire réparer pour de bon, mais jusque-là ça ira.

— Merci, messire, merci mille fois. J'ai cru qu'ils allaient sûrement me lyncher. Tous ces hommes auraient perdu une journée de salaire. Vous m'avez sauvé, messire.

Gavin sourit :

— Je vous en prie. À présent, occupez-vous de vos chevaux.

En voyant les sourires sur les visages, Kip comprit enfin ce que Gavin avait fait. Avec dix minutes d'efforts et une pincée de sagacité, il avait fait d'un incident une occasion de gagner les cœurs non seulement de ceux qu'il avait aidés, mais de tous ceux à qui ils raconteraient cette histoire.

Cette situation inhabituelle allait marquer durablement ces gens : le Prisme mettant lui-même la main à la tâche pour lever, déplacer et stabiliser le chariot, sans se soucier de salir ses atours blancs. Un dirigeant capable de suer à leur côté était forcément capable de comprendre des gens qui gagnaient leur pain à la sueur de leur front. Il était plus facile de lui faire confiance qu'à un dandy vêtu de soieries qui pouvait bien avoir l'intelligence de son rang, mais ne connaissait rien à la vraie vie.

— C'est pour ça qu'on n'entend presque jamais personne l'appeler « Empereur Guile », murmura Poing-de-fer comme s'il lisait dans les pensées de Kip. Au fond de lui, il n'est pas empereur. Il est promachos. Ce n'est pas toujours la meilleure manière de se battre, mais c'est la sienne. C'est pour cela que ses hommes seraient prêts à mourir pour lui.

— Pourquoi est-ce qu'il n'est pas resté promachos, alors ? s'enquit Kip en se demandant si ce n'était pas une question dangereuse.

— Je pourrais te donner une dizaine de raisons. Mais, la vérité, c'est que je ne sais pas.

Dans un geste – de pur décorum,(x) bien sûr –, Gavin libéra toute la luxine qui se dissolut dans un frisson et retomba en poussière. Il fit un signe de la tête à ses compagnons d'effort et dit à Kip de le suivre.

En franchissant la porte, Gavin lui demanda :

— Alors, cette boule de luxine ?

— Hein ? protesta Kip. Je n'y crois pas… je n'ai même pas eu le temps…

Ah oui, il m'a encore eu. Gavin souriait.

— Regarde, Kip ! s'exclama le garçon. Y a écrit « naïf » dans le ciel ! (Il leva la tête d'un air perdu.) Hein ? Où ça ?

Gavin se mit à rire, et Kip crut même voir Poing-de-fer sourire.

— Un petit peu lent au départ, mais une fois qu'il a pris de la vitesse… ça me rappelle quelqu'un, dit Gavin.

Kip vit bien que le Prisme parlait de lui-même. Gavin posa la main sur l'épaule du garçon.

À ce contact, ce dernier fut submergé d'émotions inconnues. Cette main posée sur lui était une revendication : « C'est bien mon fils. » Sa mère avait prononcé ces mêmes mots de temps en temps, mais toujours après une bêtise de Kip. Jamais avec fierté.

Gavin Guile n'était pas simplement un grand homme. C'était un homme bien. Kip ferait tout pour lui.

Chapitre 63

— Général, il faut que je vous parle.

Liv Danavis avait retrouvé son père sur le toit du Palais Travertin, des listes et des rapports étalés sur la table. Ce n'était pas encore l'aube, et il était bien couvert pour faire face à la fraîcheur du matin. Il se tenait le dos tourné à son travail, à moitié assis sur le bord de la table, tourné vers l'est.

— C'est « général » ce matin, pas « père » ? Les ennuis s'annoncent, dit-il, amusé. Approche.

Elle obéit. Il l'attira à lui pour qu'ils contemplent l'aube ensemble.

— Les instants de beauté nous soutiennent aux heures de laideur, dit son père.

Elle le regarda admirer le lever du soleil. Ses yeux bleus – en dehors du halo rouge, bien sûr – semblaient fatigués. Corvan Danavis dormait moins que tous les gens que Liv connaissait, elle savait donc que ce n'était pas dû à l'heure matinale. Ce n'était pas la première fois qu'elle voyait cette expression sur son visage, mais c'était la première fois qu'elle la déchiffrait.

Toutes les fois où elle l'avait vu les yeux étrécis et vidé de sa joie habituelle… c'était parce qu'il revivait ses batailles. Aujourd'hui, il se préparait à voir de nouveau des hommes mourir – et à combattre pour celui-là même qui avait tué ses gens autrefois, Gavin Guile. Ce devait être un déchirement.

Le soleil se leva dans une splendeur de roses et d'orangés se reflétant dans vagues, et la tension quitta peu à peu le regard de son père. Elle voyait les tâches de rousseur sur la peau couleur caramel autour de ses yeux, et les légères nuances rousses de ses cheveux enflammées par la lumière. Liv n'en avait pas hérité, pas plus que des yeux bleus qui l'auraient aidée à mieux créer.

Corvan agitait les lèvres. Une prière silencieuse, comprit-elle. Ayant terminé, il se signa du triangle : le pouce à l'œil droit ; le majeur à l'œil gauche et l'index au front, l'œil spirituel. Il acheva son geste en touchant sa bouche, son cœur et ses mains. Le trois et le quatre, le sept parfait, lié à Orholam. Ce que tu vois, ce que tu crois, comment tu vis. Il ne se détourna pas du soleil.

— Tu es venue me demander comment je pouvais combattre pour mon vieil ennemi, dit-il.

— Il a tué mère, dit Liv d'une voix glaciale.

— Non, Aliviana.

— Ses gens l'ont fait. C'est pareil.

— La situation est plus compliquée que tu le penses.

— Qu'est-ce que ça veut dire ? Ne me traite pas comme une enfant !

— Je suis désolé, Aliviana, je dois protéger…

— J'ai dix-sept ans. Je survis sans ta protection depuis trois ans ! Tu n'as plus besoin de me protéger.

— Ce n'est pas toi que je protège, dit Corvan. Ce sont les autres que je protège de toi.

Hein ? Liv ressentit comme un coup à l'estomac. Son père ne lui faisait donc pas confiance ?

— Tu sais qui était seulement âgé de dix-sept ans quand il a bouleversé le monde ? demanda Corvan. Dazen Guile.

— Mais… mais… ça n'a aucun rapport.

— Aliviana, je te demande de me faire confiance. J'ai vu des pères abuser de leur pouvoir et

exiger une obéissance servile de leurs enfants. Je ne l'ai jamais fait avec toi, n'est-ce pas ? Quand tu as voulu aller à la Chromerie et que je ne le voulais pas, quand je t'ai dit que je pourrais t'apprendre tout ce que tu avais besoin de savoir sur la magie, qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu m'as laissée partir.

Au bout du compte.

— Et ç'a été horrible pour toi là-bas, mais tu m'as montré à quel point tu étais forte, et te voilà. Je suis fier de toi, Aliviana. Tu as nagé avec les démons des mers et survécu. Mais là, je te demande de me faire confiance. Je fais ce que je dois faire. Je te le promets. Je n'ai pas oublié ta mère et je ne t'ai pas oubliée non plus.

Face au refus franc et honnête de son père de se montrer plus ouvert et plus sincère, Liv fut incapable de soutenir plus longtemps son regard, et sentit son indignation pourtant justifiée l'abandonner. Il s'appuyait sur ses états de service, et elle savait mieux que quiconque qu'ils étaient irréprochables.

Elle savait aussi qu'une fois qu'il avait pris une décision de ce genre plus rien ne pouvait l'en détourner. Après tout, elle avait hérité de son entêtement.

Elle céda :

— C'était tellement plus facile de l'admirer quand il ne combattait pas dans notre pays. Je ne pensais même pas à la guerre quand j'étais à son côté.

— Un léger béguin ? demanda son père.

Elle rougit :

— Léger, peut-être, grommela-t-elle.

— Le contraire m'aurait étonné. Il est ce qu'il est, dit Corvan avec détachement.

— Il n'est vraiment pas responsable de la mort de maman ? demanda Liv d'une voix faible.

— « Responsable » ? Difficile à dire. Si les Guile ne s'étaient pas déclaré la guerre, ta mère serait-elle encore en vie ? Sans doute. Mais je peux te dire deux choses : la première, c'est que Gavin n'a nullement ordonné ni souhaité la mort de ta mère ; la deuxième, c'est qu'il est totalement et à jamais fou d'une femme ; et ce n'est pas toi.

— Ça fait trois choses, non ? répliqua Liv, mutine.

— Comme tu es ma fille, tu as droit à une en rab…

— Qu'est-ce qu'il fait ici ? demanda Liv. Les hommes du Prisme ont brûlé cette ville, tué des dizaines de milliers d'habitants. Il n'a montré aucun intérêt pour Garriston depuis, alors qu'est-ce qu'il veut maintenant ? C'est comme si la ville n'avait aucune importance quand personne n'en voulait, mais qu'à présent qu'elle intéresse quelqu'un Gavin ne veut pas la perdre, c'est bien ça ?

— Il n'y avait pas deux frères Guile, mais trois. Le plus jeune, Sevastian, a été tué par un spirite bleu quand Gavin avait treize ans. Le premier but de Gavin est de protéger les innocents des spirites. Ou, vu sous un angle moins charitable, de tuer ces spirites partout où il les trouve. Le roi Garadul en utilise, du moins c'est ce que pense le Prisme. Donc, il faut l'arrêter.

— Un spirite bleu ? demanda Liv. Ce n'est pas logique. Les bleus sont raisonnables, pas vrai ?

— Liv, les gens racontent qu'en brisant le halo on devient aussitôt fou, comme si une cassure nette entre la vie et la mort se produisait. C'est faux. Certains spirites conservent un reste de santé mentale pendant des semaines, voire des mois. Certains vivent bien pendant la nuit, mais à la lumière, ils tombent complètement sous l'emprise de leur couleur. La folie est différente chaque fois. Un bleu peut être saisi d'une rage meurtrière ; un rouge sembler calme et philosophe. C'est pour ça qu'ils sont si dangereux.

Bon, veux-tu m'aider ?

— Bien sûr. À quoi ?

— Tu sais faire des grenades en luxine ? demanda Corvan.

— Moi ? Non.

— Qu'est-ce qu'ils vous apprennent à vous, les mats, à la Chromerie ?

— Hé !

— Tu as tes lunettes ? demanda Corvan.

— Bien sûr.

— Très bien. J'aurais besoin de jaune.

— Je ne suis pas très bonne avec le jaune. Je ne sais pas faire d'eau-vive solide.

— Ce n'est pas ce dont j'ai besoin, répondit Corvan. Tu sais ce qui arrive quand tu mélanges du rouge et du jaune liquides, que tu les enfermes hermétiquement dans une coquille bleue, et que tu la fais éclater contre quelque chose ?

— Heu, un truc bien ?

— « Boum » ! s'écria Corvan. Tu pourrais aussi utiliser de l'ultraviolet pour la coquille, mais ça rend les lanceurs nerveux.

Manipuler un explosif sans pouvoir vérifier si la coquille est intacte ? Liv voyait bien pourquoi cela les rendait nerveux.

Corvan lui jeta une boule de luxine bleue. Elle l'attrapa et entendit avec surprise un bruit de ferraille à l'intérieur. Elle l'examina de plus près.

C'étaient des plombs, comme de petites balles de mousquet. Elle en resta stupéfiée :

— Ces, ces…

— C'est à cause d'elles que les grenades tuent. C'est ce qu'on fait, Aliviana. On tue des gens. Ici et maintenant. Nous nous servons du don d'Orholam pour tuer Ses enfants. La plupart d'entre eux sont des idiots qui pourraient être nos amis dans d'autres circonstances. Le monde est dur. Tu veux que je te mente ? Tu veux que je te protège, tout compte fait ?

Liv sentit son sang se figer. Les paroles de son père agissaient comme une éponge qui aspirait ses illusions, entachant l'éclair de bonheur qu'elle avait eu de le retrouver et de lui faire confiance pour qu'il prenne les décisions à sa place. Quelque chose se craquela.

— Père, je ne peux pas faire ça, dit-elle. Je ne peux pas tuer des Tyréens, pas pour la Chromerie… Pas juste parce que tu me dis de le faire.

L'espace d'un instant, elle vit du chagrin dans les yeux de son père. Et, pour la première fois de sa vie, il lui sembla vieux – vieux et hagard.

— Liv… il arrive un moment où tu dois décider non seulement de ce en quoi tu vas croire, mais aussi de la façon dont tu vas y croire. Est-ce que tu vas avoir foi en des gens, en des idées, en Orholam ? Avec ton cœur, ou avec ta tête. Est-ce que tu vas croire ce que tu as sous les yeux, ou ce que tu penses savoir ? Il y a des choses que tu penses savoir, et qui sont des mensonges. Je ne peux pas te dire lesquelles, et j'en suis désolé.

Liv se dit que c'était une bien longue façon d'expliciter la loyauté à l'Un.

— Et toi, père ? Qu'as-tu choisi ? Les hommes ou les idées ? demanda Liv.

Elle venait de le voir prier, mais elle savait qu'il n'était pas très pieux.

Cette partie de lui était morte avec sa mère. Sa prière devait sans doute rassembler à quelque chose comme : « Bien joué, messire. Magnifique lever de soleil. » Son père rejetait l'idée qu'Orholam se souciait des individus – qu'ils soient hommes ou femmes – ou même des peuples, d'ailleurs.

Il cilla, ouvrit la bouche puis la referma sèchement, les yeux tristes.

— Je ne peux pas le dire, répondit-il enfin.

Parce que tu n'as jamais fait de choix ? Comment peux-tu me faire la leçon, alors ? Non, c'était ridicule. Son père était le meilleur homme qu'elle connaissait.

Il s'agissait d'autre chose. Son père avait vécu sa vie parce qu'il croyait en certaines idées. C'était cela qui l'avait amené à combattre Gavin Guile, et à tout abandonner dans cette guerre. Il avait été un homme de principes, et ces derniers l'avaient écarté de la Chromerie, et l'avaient conduit à s'opposer au départ de sa fille quand elle avait émis le désir de s'y rendre. Il craignait qu'elle ne soit corrompue par l'absence d'idéal d'une telle institution.

Une crainte qui s'était révélée fondée, se dit Liv. Elle se sentit coupable.

Elle avait été corrompue. Elle avait accepté d'espionner Gavin. Elle était aussi pourrie que tout le reste de la Chromerie.

Mais cela n'expliquait pas pourquoi son père combattait tout à coup pour un homme qu'il aurait dû détester. Ses idéaux n'avaient pas changé. Mieux, son père aurait dû d'autant plus attaquer Gavin que ce dernier était là pour combattre contre des Tyréens.

Par Orholam ! peut-être son père avait-il aussi été corrompu ? acheté ?

Peut-être avait-il renié ses idéaux comme tous les autres ? Le cœur de Liv saignait à cette idée, mais si ce n'était pas ça, pourquoi refusait-il de lui expliquer ? Tout simplement, parce que cela révélerait son hypocrisie.

Toute cette catin de Chromerie était corrompue. Elle salissait tout ce qu'elle touchait. Liv avait vécu au bas de l'échelle. Elle avait vu comment les monochromes étaient traités ; elle avait vu comment les Tyréens étaient traités. Et elle était devenue un rouage du pouvoir, elle aussi. Presque une amie du Prisme en personne – et elle avait adoré ça, parler avec un homme de pouvoir, jouir de son attention. Elle adorait les belles robes, être traitée comme quelqu'un de spécial, digne d'intérêt. Et, pour garder son pouvoir, elle s'était vendue elle-même – *si facilement, oh oui, si facilement*. Ça se passait comme ça à la Chromerie. Qui avait même réussi à corrompre son père.

— Liv, dit ce dernier. Liv, fais-moi confiance. Je sais que c'est difficile, mais je t'en prie.

— Te faire confiance ? Alors pourquoi ne me fais-tu pas confiance, toi ? répliqua-t-elle, peinée.

— Livy, je t'en prie. Je t'aime. Tu sais que je ne te ferai jamais de mal.

Soudain, tout s'éclaircit et la jeune fille en resta bouche bée. Comment le Prisme avait-il fait pour que le père de Liv trahisse tout ce qui lui était cher ? Pourquoi son père refusait-il de répondre à de simples questions ?

Parce qu'il l'aimait. Corvan avait été corrompu, mais pas par l'argent, le pouvoir ou le sexe. Liv savait qu'il ne vendait pas son âme à si vil prix.

Alors, de quoi disposait le prisme pour contrôler Corvan ? De Liv.

Gavin Guile se servait de Liv pour suborner son père. Elle ne savait pas exactement quels étaient le bâton et la carotte, mais c'était sans importance.

Liv avait été achetée et menacée exactement de la même façon, mais par les Ruthgariens. Elle connaissait les règles du jeu désormais. Elle avait trahi ses principes parce qu'elle aimait Vena. Son père trahissait ses principes parce qu'il l'aimait, elle.

Corvan avait décidé que sa loyauté irait seulement à sa famille. C'est-à-dire à Liv. Ce qui voulait dire qu'il ne pouvait lui en parler. Parce que sinon elle gâcherait tout et son sacrifice serait inutile.

Liv en eut le cœur brisé. Elle dut maîtriser sévèrement ses émotions pour ne pas éclater en sanglots. Quelle cruauté ! Comment Gavin pouvait-il agir ainsi tout en lui souriant à elle ?

Voilà à quoi rimait la Chromerie. Des vipères et des pervers, tous autant qu'ils étaient. Et Corvan avait fait tout son possible pour que Liv évite ce lieu – tout, sauf lui interdire de partir, parce qu'il n'était pas à ce point autoritaire. Elle était la seule responsable. Liv ravala ses sanglots. Son père s'était avili pour elle. Elle ne devait pas le confronter à ses actes honteux. Il méritait mieux que ça.

Elle sourit aussi courageusement qu'elle put, comme si elle acquiesçait :

— Je comprends, père. Je te fais confiance. Dis-moi juste tout ce que tu peux. D'accord ?

— D'accord, répondit Corvan, visiblement soulagé. Je t'aime, Livy.

— Je sais, père.

Et Gavin Guile allait payer pour avoir retourné tout cet amour contre lui.

Chapitre 64

C'est simple, Kip. On ne te demande pas de créer une poulie ou un bateau.

Une petite boule verte. Ce n'est rien.

Assis en tailleur, les lunettes vertes sur le nez, la planche sur les genoux, il s'efforçait de déclencher quelque chose. Il essayait depuis deux heures. Et que faisait-il, au juste ? Rien. Comment se concentrer sur la création quand il ne se passait rien pendant des heures ? Son estomac gargouilla de nouveau. Il n'arrêtait plus, à présent qu'il était presque midi à la position du soleil.

Rien à manger tant que je n'aurai pas créé ? C'est cruel. C'est de la torture. C'est impossible.

Kip leva les yeux. Gavin ne les avait conduits qu'à quelques centaines de mètres de la porte de l'Amante, en direction des ruines de l'ancienne muraille extérieure. À leur arrivée, des centaines d'hommes s'activaient déjà au travail et depuis, beaucoup de ceux qui étaient coincés dans la file derrière eux les avaient rejoints. Les ouvriers excavaient les fondations du mur jusqu'à la roche, à au moins quatre mètres de profondeur, du moins pour ce qui était des endroits que Kip pouvait voir. La tâche de creuser les tranchées, cependant, avançait plus vite qu'il ne l'aurait cru possible, à cause du nombre d'hommes et du sol sablonneux, à peine recouvert d'une maigre végétation.

Gavin étudiait des plans avec maître Danavis. En voyant le général, et sa manière naturelle de donner des ordres – tout comme il en avait donné à Kip – le jeune homme se demanda pourquoi il ne s'était jamais interrogé sur Corvan Danavis avant. Cet homme était manifestement trop grand pour une petite ville comme Rekton, mais cela ne lui avait jamais traversé l'esprit. *Les enfants ne pensent qu'à eux, Kip.*

— Ce n'est pas suffisant, disait Gavin. Non, les détails vont bien. Ils sont même parfaits. Mais l'ancienne muraille ne nous a pas arrêtés, alors pourquoi construire quelque chose de semblable ?

Reconstruire la muraille ? Gavin n'avait-il pas dit que l'armée du roi Garadul arrivait dans quatre ou cinq jours ?

— Si nous arrivons à une construction juste insuffisante, nous aurons de la chance, répondit le général Danavis. Nous aurons de la chance si nous arrivons ne serait-ce qu'à la terminer.

— Apportez-moi les plans de Rathcaeson, ordonna le Prisme.

— Vous allez vraiment construire une muraille en vous basant sur un dessin d'artiste représentant une ville mythique ?

Gavin serra la mâchoire, agacé.

— Compris, seigneur Prisme, dit Danavis en s'inclinant.

— Et ramenez votre fille avec vous, dit Gavin. J'aurais besoin d'ultraviolet.

Une légère hésitation.

— Bien sûr.

Le général partit au galop vers la ville, sa garde personnelle de Ruthgariens à ses trousses.

Soudain, alors que, toute la matinée, il n'avait cessé d'échanger de propos avec les contremaîtres, les gardes ruthgariens et le général Danavis, Gavin se retrouva seul. Il jeta un regard à Kip. *Oups ! je suis censé créer, je crois.*

— Tu n'as toujours pas faim, hein ?

Kip fit la grimace :

— Merci de me le rappeler.

— Kip, plus que n'importe quelle autre couleur, le vert peut se résumer en un mot. Toutes les autres en demandent au minimum plusieurs, pour les délimiter, les qualifier. Le vert est sauvage. Le vert, c'est tout le bien et le mal associé à la sauvagerie. C'est pour ça que je peux te dire que tu n'as besoin que de volonté, parce que volonté et sauvagerie vont naturellement de pair. Si tu étais un apprenti bleu, je devrais t'expliquer le sens de la création, l'harmonie, l'ordre, l'intégration dans l'univers. Mais tu ne l'es pas. Des questions ?

Pas sur la création, non.

— Qu'est-ce qui est arrivé au canonnier ?

— Comment ?

— Celui du bateau ilytien, celui qui a failli nous tuer. Juste avant que je l'abatte, son arme a explosé.

— Ce sont des choses qui arrivent, dit Gavin. Si tu mets trop de poudre, ton mousquet ne le supporte pas.

— Ce même canonnier qui a failli nous tuer à cinq cents mètres ? Il aurait mal chargé son mousquet ?

Gavin sourit, et leva la paume de sa main. Il n'y avait rien. Ah si ! Kip plissa les yeux. Une boule ultraviolette y était nichée.

— Tu la vois ? demanda Gavin.

— Oui, je la vois.

Gavin tendit la main. Une petite détonation et la boule ultraviolette fila comme une balle de mousquet.

— J'ai bouché le canon de son mousquet, dit Gavin d'un air désinvolte. Tu peux le faire avec n'importe quelle couleur. Tu peux n'utiliser que du jaune si tu arrives à en créer du solide et, sinon, tout peut faire l'affaire.

— Pourquoi ne pas l'avoir tué ?

— J'aurais pu, dit Gavin. Un mousquet qui t'explose entre les mains, ça n'a rien d'une plaisanterie… Mais je l'ai reconnu. Pendant la guerre, c'était un indépendant. Parfois, il se battait pour moi, parfois pour mon frère, parfois pour le premier capitaine prêt à le payer assez. C'est un ivrogne, une fripouille et le plus fin canonnier des sept satrapies. Quel que soit son nom de naissance, on l'appelle simplement le Canonnier. C'est tout ce qu'il est. Son premier poste d'officier canonnier aux sabords était sur un navire nommé l'*Aved Barayah*, le Cracheur de feu.

— « Le Cracheur de feu » ? Pas LE Cracheur de feu ? souffla Kip.

— Le seul navire de mémoire d'homme à avoir tué un démon des mers adulte. Le Canonnier devait avoir seize ans. (Gavin hocha la tête comme pour dissiper ce souvenir.) J'ai tué des tas de gens, Kip. Parfois tu hésites, et tout aussi bête et dangereux que ce soit, cela prouve qu'il te reste un peu d'humanité, du moins j'aime à le croire. D'ailleurs, je savais que cela allait lui faire exploser son mousquet entre les mains et le rendrait furieux. Tel que je connais le Canonnier, il l'avait fabriqué lui-même, et il doit sûrement être encore en train de se demander qui diable a bien pu mettre trop de poudre dans son précieux fusil.

Gavin se tourna vers un Ruthgarien richement vêtu qui s'approchait, entouré de gardes et d'esclaves portant un dais pour protéger sa peau claire.

— Je te laisse à ton travail, conclut Gavin. Il faudrait peut-être te dépêcher, les serviteurs devraient apporter le déjeuner d'une minute à l'autre.

Juste au moment où j'avais à peu près oublié mon ventre. Merci.

Kip remonta les lunettes sur son nez – elles ne cessaient pas de glisser, et n'étaient franchement pas confortables – et regarda fixement la planche blanche. Sauvage. Sauvage, débridé. D'une voix perçante, le noble ruthgarien le gouverneur, probablement – était venu se plaindre à Gavin pour une raison quelconque, et il avait l'air bien décidé à prendre son temps. Kip s'efforça de l'oublier.

Vert. Allez, mange de la sauvagerie.

Sauvage. Voilà un mot qui me va. Kip le sauvage. J'étais sacrément sauvage quand Ram m'appelait « mon gros », hein. J'étais sacrément sauvage quand il m'a fait renoncer à Isa. Si j'avais été un peu plus sauvage, elle serait encore en vie. Être sauvage, c'est le contraire d'être dominé, et j'ai été dominé toute ma vie. Par Ram – Ram, bon sang ! Un caïd de village. Un gamin. Rien qu'un petit dur.

Si Kip avait dit à Ram d'aller au diable, s'il l'avait fouetté verbalement, qu'est-ce que Ram aurait pu faire, à part le frapper ? Ses muscles n'arrivaient pas à la cheville du cerveau de Kip.

D'ailleurs, ils n'arrivent à la cheville de personne, puisqu'ils sont en train de pourrir.

À cette idée, Kip se sentit nauséeux. Il ne voulait pas que Ram soit mort. Ce garçon avait plein de qualités. Enfin, quelques-unes. Et, même si sa mort n'était pas ce qu'on pouvait appeler « une catastrophe », Kip aurait vraiment voulu que son ancien camarade soit vivant pour pouvoir l'affronter à présent !

J'ai parlé à Gavin Guile. J'ai coulé des pirates avec lui ! Enfin, j'ai surtout essayé de ne pas me noyer tandis que lui il coulait des pirates, mais quand même.

Kip jeta un coup d'œil à ses mains. Pas encore de luxine. Le gouverneur se plaignait toujours bruyamment. Par Orholam, mais comment Gavin faisait-il pour le supporter ? Cet homme avait la voix la plus nasillarde que le garçon ait jamais entendue, et Kip aurait voulu lui lancer une bonne grosse boule de luxine verte à la tête. Il vérifia ses mains. Toujours rien.

Je vais faillir à Gavin. Une fois de plus. Comme j'ai failli à Isa. Et à Sanson. Et comme j'ai failli à ma mère, mille fois.

La faim lui tenaillait le ventre. *C'est tout ce que je suis, un gros raté. On vient de me proposer une nouvelle vie sur un plateau. Le fils de Gavin Guile ; bâtard, bien sûr, mais pas une fois il ne m'a traité comme si j'étais une gêne. Et je n'arrive même pas à rassembler assez de volonté pour tendre la main et saisir ce nouveau départ. En récompense de tout le bien qu'il m'a fait, je vais humilier l'homme qui m'a sauvé la vie, celui qui m'a donné une seconde chance.*

Il sentait comme des barres de fer comprimer sa poitrine, encore et encore, jusqu'à l'étouffer. Ses yeux s'emplirent de larmes. *Un bébé. Un raté. Une déception*. Il revit le visage déformé de sa mère, dangereusement halluciné après avoir fumé de l'herbe à rat coupée à l'ergot de seigle : *« Tu as gâché ma vie ! Tu es ma pire erreur. J'ai tout donné, et toi tu as tout pris et ne m'as rien donne en échange. Tu me fais vomir, Kip. »*

Kip, tu peux briser ces chaînes. Cesse de croire ces…

— Mensonges ! hurla le gouverneur.

Kip frissonna. Il avait la chair de poule. Le soleil était presque au zénith.

L'œil d'Orholam pesait sur la terre telle une masse, mais pour Kip c'était une caresse. Lumière, énergie, chaleur, amour, lumière dans les coins sombres. Il regarda la planche et, dans le vert de ses lunettes, il vit l'un des visages d'Orholam. Kip ne l'aurait pas qualifié de « sauvage ». C'était plutôt celui de la liberté. Il voulut crier et danser de joie. Rien à faire de ce que pouvaient penser les autres. Il était enfin libéré de tout ça. Libre de la prison dans sa tête, libre de ce doute qui l'assaillait, de ce jugement permanent sur ce tout ce qu'il voyait et faisait. C'était la force, et c'était aussi puissant

qu'un séquoia qui jaillirait d'entre les fissures d'un rocher. La vie vaincrait. Les racines pousseraient, se frayant un passage.

Kip sentit les barres de fer sur sa poitrine éclater. Il se sentit plus vivant qu'il ne l'avait été de toute sa vie. Une force et une joie animales l'envahirent.

C'était donc ça, la sauvagerie.

Tandis que le gouverneur continuait à japper de sa voix aiguë, Kip créa une boule de luxine verte dans sa main. Juste comme ça ? Simplement parce qu'il l'avait décidé ? Ça paraissait trop facile. La boule était dense, épaisse, mais souple entre ses doigts. Kip l'agrandit jusqu'à ce qu'elle atteigne deux fois la taille de sa tête et l'évida. À présent, elle était bien trop souple. Assez molle pour ne tuer personne.

Un immense sourire aux lèvres, Kip la tint dans ses mains. Comment Gavin avait-il tiré sa luxine ? Il avait vu Poing-de-fer le faire aussi. Il réfléchit. Rien qu'en le désirant, peut-être.

Une voix infime protestait dans sa tête : *Tu ne peux pas attaquer le gouverneur ! C'est le gouverneur, pour l'amour d'Orholam ! Tu crois que ses gardes du corps vont voir que tu n'as pas l'intention de lui faire vraiment mal ?*

Mais, dans l'étreinte du vert, des mots comme « gouverneur » perdaient tout leur sens. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Quelle différence ça faisait ? Le décorum des rituels et des titres humains lui semblait creux et artificiel.

Kip voulait projeter la boule. Toujours assis, avec un sourire idiot, il sentit l'énergie s'accumuler dedans. Combien de temps avant de la libérer ? Bon, à présent, ça y était. Dans un crépitement étouffé, la boule jaillit à toute allure des mains de Kip.

Avec le recul, il fut projeté cul par-dessus tête.

Kip roula, hilare, et leva les yeux pour voir ce qui était arrivé au gouverneur qui aboyait.

L'homme était à terre, et la boule verte avait dû ricocher, car le palanquin s'effondrait, en même temps que deux esclaves qui le tenaient. Le dais tomba sur le gouverneur et Kip l'entendit hurler – mais soudain il ne vit plus qu'un des gardes du corps qui le chargeait, épée tirée.

Les lunettes de travers, Kip ne pouvait plus puiser de vert, mais il en encore une bonne quantité dans le corps. Il se remit à créer une boule, plus petite. Trop lent, trop lent !

Au moment où il levait les mains, l'air vibra entre le soldat et lui. Il projeta une petite boule verte dans un grésillement ; le recul fut douloureux.

En un clin d'œil, un mur de luxine bleue tomba entre Kip et le garde.

L'épée cogna la paroi au moment où elle allait s'abattre sur le garçon à terre. La lame ripa, arrachant des copeaux de bleu. Une seconde plus tard, le soldat se cogna lui-même contre la paroi en grognant. On entendit un bruit de verre fêlé et un gémissement suraigu.

Le garde reprit son souffle, puis s'arrêta. Le tir de Kip avait fissuré la luxine bleue juste au niveau de son visage : un impact de la taille d'une balle, entouré d'un fin réseau de craquelures.

— Ça suffit, dit Gavin sans élever la voix, l'injectant simplement dans le silence.

Son mur bleu les avait sauvés tous les deux.

Kip se sentit faible, ébranlé. *Oh merde ! qu'est-ce que je viens de faire ?*

Le gouverneur, protestant toujours, fut extrait de son palanquin par deux gardes du corps. Il se dressa, le nez en sang, le visage rouge de gêne – qui céda vite la place à la fureur – puis il fonça sur Gavin.

— Votre esclave m'a agressé, j'exige réparation ! lança le gouverneur en dégainant la lame d'apparat qui pendait à sa hanche pour en menacer Kip.

Gavin serra les mâchoires :

— Ce n'est pas un esclave. Kip est mon fils naturel.

— C'est… c'est votre bâtard ?

Silence glacial de Gavin. Puis :

— Kip, excuse-toi.

Le garçon avala péniblement sa salive et se leva, incapable de cacher ses tremblements :

— Je suis terriblement désolé, messire. Je créais pour la première fois. Je ne savais vraiment pas ce que…

— Une excuse ? Non, seigneur Prisme. D'abord, vous m'agressez, et ensuite, cet outrage ? J'exige réparation.

— Vous n'exigerez rien du tout, dit Gavin sans quitter le gouverneur des yeux. Gouverneur Crassos, vous êtes corrompu, vous êtes même peut-être un traître. Vous êtes de mèche avec le roi Garadul, et je jure que, si je trouve encore quelques preuves supplémentaires, il y aura une pique qui attendra votre tête à Ruthgar. À moins que la satrape Ptolos ne décide de vous remettre aux Pariens, à la place. Vous êtes incompétent, méprisable, menteur, voleur et lâche. Si vous voulez réparation, vous pouvez m'affronter en duel. Épée contre épée. Sur mon honneur, je n'utiliserai pas de magie – mais c'est maintenant ou jamais.

Le gouverneur cilla. Sa lame trembla. Il cligna encore des yeux et rengaina.

— Je laisse la bagarre à l'épée aux arriérés, gronda-t-il avant de tourner les talons et de filer, furieux.

Kip sentit une présence dans son dos. Il se retourna et vit Poing-de-fer au-dessus de lui.

— Vous êtes là depuis combien de temps ? lui demanda-t-il.

— Assez longtemps pour te protéger de ta bêtise, mais pas assez pour t'arrêter. Je n'avais pas compris que tu avais le talent familial de te créer des ennuis en un clin d'œil.

Ah ! le mur bleu, c'était Poing-de-fer. Cela faisait donc deux fois que Kip devait la vie au colossal Garde Noir ?

— Commandant, dit Gavin, j'ai besoin que vous alliez parler à nos espions. Crassos est énervé. Il est possible qu'il s'enfuie. Assurez-vous que les canonniers à l'entrée du port soient des hommes qui obéiront si nous devons donner l'ordre de tirer. Et vérifiez aussi que Crassos ne pille pas le trésor. Je dois payer mon armée.

Poing-de-fer se rembrunit :

— Je préférerais rester avec Kip. Je suis un Garde Noir, seigneur Prisme, pas un messager. Mon devoir est ici.

— Je ne peux pas y aller, répondit Gavin. Kip non plus. Or il faut le faire. C'est ma faute, c'est moi qui vous ai interdit d'emmener d'autres Gardes Noirs, mais nous n'avons pas le choix.

Poing-de-fer n'hésita qu'une seconde encore :

— Très bien, seigneur Prisme.

Il s'inclina et se dirigea vers les chevaux qu'un palefrenier avait approchés.

Après son départ, un lourd silence tomba. Des dizaines d'ouvriers avaient suivi la scène, et l'humiliation du gouverneur avait clairement valu quelque faveur à Gavin, mais personne n'avait pour autant envie de l'approcher, de crainte qu'il ne soit en colère. Gavin se massa les tempes.

— Tu te demandes sans doute pourquoi nous allons mener une guerre pour un connard comme le gouverneur, dit-il.

En fait, Kip n'y avait pas pensé mais, à présent que Gavin en parlait, cela lui semblait bizarre en effet.

— Parce que Rask Garadul empeste le fanatisme, Kip. C'est tout. Des centaines, ou, si nous

n'avons pas de chance, des milliers de gens mourront parce que j'ai rencontré Rask quelques minutes et que je l'ai cru fou. (Gavin soupira.) Il veut cette ville et, pour tout dire, il est dans son droit. Si je pouvais rendre simplement la cité aux gens de Tyrea, je le ferais. Ils… vous avez payé un trop lourd tribut à une guerre où vous avez pris le seul parti que vous pouviez. S'il y avait quelqu'un pour reprendre les rênes après notre départ, je le ferais, et que le Spectre aille se faire voir. Mais avec Rask au pouvoir… C'est un peu plus compliqué que ça, bien sûr, mais c'est la raison de ma présence ici, et c'est elle qui rend les choses risquées. Si nous partions, Rask marcherait sur la ville sans résistance, il fermerait le port avant l'arrivée des Pariens, et ce serait la fin.

Les Pariens seraient furieux, mais les profits que l'on peut faire ici ne sont pas suffisants pour y envoyer une armée. Rask finirait même par proposer un contrat exclusif d'exportation sur tous les agrumes de Garriston pendant quelques années, et les Pariens accepteraient. Qu'en penses-tu ? Est-ce que cela en vaut la peine ?

Il me pose la question comme si mon opinion avait un quelconque intérêt.

Kip n'avait pas vu beaucoup d'adultes s'en soucier auparavant.

— Je pense que le roi Garadul devrait mourir et nous épargner toute cette peine.

Gavin eut un rire sinistre :

— Si seulement il pouvait ! Peut-être que Karris accomplira un miracle et y arrivera.

— Elle vous manque vraiment, pas vrai ? demanda Kip sans réfléchir.

Gavin lui jeta un regard acéré. Puis il détourna les yeux. Se détendit. Et poussa un long soupir, dans lequel Kip eut l'impression de voir l'espoir lui échapper.

— Ça se voit à ce point, alors ? demanda Gavin.

— Vous croyez qu'il va la tuer ?

Les émotions se succédèrent sur le visage de Gavin, jusqu'à cette expression d'une douleur résignée, trop profonde pour les larmes.

— Elle vivra jusqu'à ce que Rask essaie de l'échanger contre la ville. Puis il la tuera. Quoi qu'il arrive.

Non. Non, il ne la tuera pas, se dit Kip. *Je le jure.*

Chapitre 65

Malgré le déjeuner, Kip sentait encore son creux à l'estomac. Gavin et le général Danavis – c'était étrange de le voir comme le « général Danavis » au lieu de « maître Danavis », mais bien plus encore de le considérer juste comme « Corvan » – et même Liv étudiaient des plans et des dessins en compagnie d'artistes et d'architectes, tout en mangeant. Kip était assis à l'écart, pour ne pas gêner. Il n'avait aucune idée de ce qu'ils faisaient au juste, et il n'y avait pas beaucoup de place autour de la table. Il mangea des oranges fraîches avec appétit, et s'attaqua à un sanglier épicé, au goût bizarre. Malgré ces mets succulents, Kip ne parvenait pas à rester longtemps concentré sur sa nourriture.

— Je vous demanderais bien si vous êtes sérieux, disait le général Danavis, mais vous avez cet air-là…

— Le problème ne vient pas de la création magique, dit Gavin. Je peux facilement contrôler une telle quantité de luxine…

— « Facilement » ? intervint Danavis d'un air dubitatif.

— Bon d'accord, pas facilement, mais je peux le faire. Le problème, C'est le poids. Je ne peux pas soulever une telle masse, et encore moins la mettre en place.

Liv s'éclaircit délicatement la gorge, hésitante.

— Aliviana ? demanda Gavin.

Elle rosit :

— Liv, s'il vous plaît. Que pensez-vous de ceci ?

Elle créa quelque chose sur la table. C'était, bien sûr, de l'ultraviolet, invisible pour la plupart des gens.

Le général Danavis fronça les sourcils. Apparemment, il était comme la plupart des gens.

— Désolée, père, dit Liv. Je ne contrôle pas assez le jaune pour faire des maquettes avec.

Kip tenta de voir ce qu'elle avait créé, mais les gens lui bouchaient la vue.

Gavin gloussa :

— C'est parfaitement ridicule… (Liv blêmit.) Mais ça marchera. C'est parfait. Très bien. Que pensent nos architectes de ce dessin ?

L'espace d'un moment, Kip trouva Gavin bien grossier. Manifestement, le général Danavis et tous les autres autour de la table se demandaient bien ce que Liv pouvait avoir créé. Mais telle était la façon de commander de Gavin.

Les autres n'avaient pas besoin de savoir, et il y avait du travail. Il connaissait la solution au problème, et c'était tout ce qui comptait. Problème suivant.

C'est ce que je devrais faire. Kip avait fini son déjeuner. Il savait à présent créer un peu, et volontairement. Il savait ce qu'il avait à faire.

— Mon seigneur Prisme, aucun de nous n'a jamais construit une muraille de cette taille, ni… ni une muraille tout court, à dire vrai, déclara nerveusement un architecte, mais ces vieux dessins de Rathcaeson que vous nous montrez sont manifestement erronés. Trop d'imagination, pas assez de fonctionnalité.

— C'est ce désert aride qui n'en a pas assez, dit sèchement Gavin. Dites-moi ce qu'il vous faut

pour la réparer. Il faut commencer aujourd'hui.

L'architecte avala sa salive.

— Euh, ici, indiqua-t-il du doigt. Ce passage intérieur est trop étroit. Vous allez avoir des hommes en armure qui vont courir partout, avec des fusils, des canons à faire rouler jusqu'à leur poste, ou à remplacer. Le passage doit être assez large pour que les soldats puissent se croiser au pas de course, avec des chariots ou de l'artillerie.

— Quelle largeur ? demanda Gavin.

— Je dirais, euh…

L'architecte déplaça sa main sur le dessin.

— Écrivez dessus, par Orholam ! lança Gavin.

— Messire, ces dessins sont vieux de plusieurs siècles, ce sont des reliques inestimables de…, protesta un autre homme, un artiste peut-être.

— Ce qui est inestimable, c'est d'être en vie la semaine prochaine, l'interrompit Gavin. Poursuivez.

Kip ne comprenait pas comment il pouvait être si lent à comprendre : il venait juste de se rendre compte que Gavin avait réellement l'intention construire une muraille sur place. Avant l'arrivée du roi Garadul. En quatre jours.

Ah ! peut-être une telle chose est-elle impossible…

Et alors ? Traverser la mer Céruléenne en une matinée l'était tout autant, non ?

Mais, plus sérieusement : Gavin avait-il véritablement l'intention de créer tout ça tout seul ? Kip ne savait pas grand-chose sur la magie et l'utilisation qu'on pouvait raisonnablement en faire en une seule journée, mais le simple fait que le monde ne soit pas plein à craquer de bâtiments, de ponts et de murailles en luxine montrait bien que ce ne devait pas être si simple que ça. En fait, les seuls bâtiments de luxine qu'il avait vus se trouvaient à la Chromerie, et Kip s'était dit que ces sept tours étaient le produit d'un colossal effort collectif.

L'architecte, un petit homme qui louchait, poussa quelques soupirs, se concentra, puis fit un schéma rapide :

— La forme de ces meurtrières offre un angle de tir insuffisant. Si vous modifiez le sommet de la muraille comme ceci, les échelles des attaquants n'arriveront pas à s'y accrocher – en tout cas pas aussi facilement. Un garde-fou, comme ceci, empêchera davantage vos hommes de tomber que les leurs. Ces zones, en haut, devront être agrandies pour stocker davantage de poudre à canon. Il n'y a aucun endroit sur ce plan pour y mettre les blessés. Vous devriez en ajouter ici. Si vous pouvez installer des plateaux coulissants dans le mur de ce passage intérieur, ce sera plus commode pour déplacer du matériel. Il n'y a pas non plus de crochets à lanterne. Votre muraille sera plongée dans le noir si vous n'y remédiez pas. Il vous faudra des grues ici, ici et ici pour soulever l'équipement.

— Vous n'avez jamais construit de muraille avant, hein ? dit Gavin.

— J'en ai étudié quelques-unes, répondit l'architecte.

— Combien est-ce que je vous paie ?

— Euh, rien pour l'instant, seigneur Prisme.

— Eh bien, doublez la somme ! ordonna Gavin.

L'architecte le regarda, perplexe. Il n'aimait visiblement pas le résultat de ce calcul, mais ne voulait pas reprendre le Prisme.

— Il plaisante, lui dit le général Danavis.

Les yeux de Gavin étincelèrent.

— Ah ! dit l'homme d'un air soulagé.

Puis Kip vit qu'il se posait la question : *« Il plaisante quand il dit qu'il ne me donne rien, ou il plaisante quand il dit qu'il me paiera davantage pour faire du bon travail ? »*

Gavin ajouta :

— Continuez à travailler. Cet homme va prendre des notes. Je vais poser les fondations.

— Il parle métaphoriquement, n'est-ce pas ? demanda l'architecte en observant le Prisme qui s'éloignait.

— Notre Prisme n'est pas très doué en métaphores, répondit le général.

— Hein ? fit l'architecte.

Kip se leva, mal à l'aise. C'était le moment ou jamais de s'échapper. Il n'y aurait pas de meilleur.

— Kip !

La voix de Gavin retentit, attirant tous les regards sur le garçon qui sentit la panique et la gêne de s'être fait prendre aussi facilement l'envahir.

— Tu t'en es bien sorti, aujourd'hui. Il n'y a pas beaucoup de jeunes qui réussissent à créer consciemment au premier coup.

Kip rosit de plaisir, sa joie redoublée par l'air impressionné de Liv.

— Liv ! appela Gavin.

Elle se tourna aussitôt vers lui.

— Je veux que vous fassiez des maquettes : l'incurvation des murs, la largeur au sommet, tout ce que vous dira l'architecte.

— Oui, seigneur Prisme ! lança-t-elle avant de retourner vers la table et à son travail.

C'était maintenant ou jamais. S'il attendait encore, Poing-de-fer reviendrait et le suivrait comme une ombre partout où il irait. Kip regarda le général Danavis, qui, penché sur le plan, émettait des suggestions ; Liv, qui l'écoutait avec attention ; puis enfin Gavin. C'étaient les seules personnes au monde qui avaient de l'importance pour lui et, chose incroyable, elles l'acceptaient. Elles le toléraient, en tout cas. Avec elles, pour la première fois de sa vie, il avait l'impression d'avoir trouvé sa place.

Kip leur tourna le dos et se dirigea vers la ville.

Chapitre 66

En approchant de la porte de l'Amante, Kip comprit enfin pourquoi Gavin tentait de construire une nouvelle muraille. L'ancienne était recouverte de maisons, de boutiques et d'auberges, comme un bateau envahi de bernacles, à la différence qu'il y en avait à l'intérieur comme à l'extérieur.

Par endroits, les toits atteignaient presque le haut de la muraille. Si Gavin voulait défendre cet endroit, il lui faudrait raser des centaines d'habitations.

Le simple fait de les démolir aurait bien pris quatre jours.

Évidemment, la destruction des foyers d'un cinquième de la population aurait un effet catastrophique sur l'opinion des gens. Gavin ne disposait que de quelques jours s'il voulait donner aux habitants restants l'envie de se battre pour lui plutôt que de se rallier à son ennemi. Il était pris dans un dilemme : était-il préférable de laisser ces habitations s'agglutiner contre la muraille intérieure, et la rendre ainsi indéfendable, ou raser ces maisons et courir le risque de s'aliéner une population déjà divisée ? Gavin avait donc choisi de construire ses propres défenses.

Une décision incroyable. Qu'est-ce que cela avait dû être pendant la guerre des Prismes, quand les gens devaient se ranger du côté de l'un ou de l'autre des deux frères ! C'était comme combattre aux côtés de géants, tout en sachant qu'ils pouvaient vous écraser à chaque mouvement, et qu'il serait pire encore de rester neutre.

Kip revint à ses appartements et prit ce dont il pensait avoir besoin. Un manteau, de la nourriture, encore de la nourriture, son épée courte, et un rouleau de danars en étain dans une ceinture-portefeuille. C'était plus qu'il ne lui en fallait, pensait-il – il espérait qu'on le lui pardonnerait, mais il aurait peut-être besoin d'argent pour payer des pots-de-vin. Il décida ensuite de laisser un message pour que personne ne perde un temps précieux à le chercher.

Il y avait une plume et un parchemin sur son bureau ; il écrivit donc laborieusement : « Je suis jeune et tyréen. Serai plus utile comme espion qu'ici. Personne ne me soupçonnera. J'essaierai de trouver Karris. » Il signa son message, attendit que l'encre sèche avant de le plier, et le fourra sous les couvertures, dans le lit de Liv.

Puis il griffonna un autre message : « Parti acheter à manger et voir des spectacles de ménestrels. Fatigué après magie. Reviendrai à minuit. »

Celui-là, il le laissa sur le bureau. C'était le premier qu'on trouverait, ce qui lui donnerait de l'avance. Ils ne découvriraient son départ qu'à la tombée de la nuit. Et, à ce moment-là, on le saurait trop loin pour le rattraper.

Équipé de fontes de cuir qui, à son avis, devaient paraître trop pleines pour être honnêtes, Kip passa devant les gardes à l'entrée et pénétra dans les écuries.

— Il me faut un cheval, dit Kip d'un ton impérieux au palefrenier.

Appuyé contre le mur, l'homme lui rendit son regard, impassible :

— C'est le bon endroit, dit-il.

Kip sentit son courage l'abandonner. Cet homme ne prenait pas se ordres au sérieux. Et si Kip n'obtenait pas un cheval, il ne pourrait rien faire. Ce serait la tentative d'évasion la plus courte de l'histoire. Il n'aurait même pas réussi à sortir de chez lui.

— Euh, il me faut quelque chose de pas trop voyant, et avec pas trop de… personnalité.

— On n'est pas un grand cavalier, hein ? dit l'autre, d'un ton qui impliquait : et sans doute pas un bien grand personnage non plus.

Avoue ta nullité et implore sa pitié, Kip.

— Comment tu t'appelles, pousse-merde ? demanda-t-il à la place.

Oups.

Le palefrenier tressaillit et rectifia inconsciemment sa position.

— Gallos… messire, dit-il d'un ton hésitant.

— Je monte rarement ces tonneaux de viande puants, mais il m'en faut un fiable, qui supporte mon gros cul, et qui ne paniquera pas quand je ferai de la magie, tu comprends ? Et je n'ai pas le temps de supporter ta hautainerie.

Ça existait ça, « hautainerie » ? Kip en rajoutait. Le palefrenier ne le savait sans doute pas davantage.

— On est en guerre, là. Trouve-moi cette saleté de cheval et garde tes conneries pour tes garçons d'écurie.

L'autre se dépêcha de seller un vieux cheval de trait.

— C'est ce que j'ai de mieux pour ce que vous m'avez demandé, messire.

Un cheval de trait ? Je ne suis pas si gros que ça.

— Désolé, messire, c'est le seul que j'aie.

— Ça ira, dit Kip. Merci.

Inutile de tenter le diable. Pourtant, l'étrier avait l'air incroyablement haut.

Au lieu de s'humilier en essayant de monter, et risquer très certainement de tomber, Kip prit les rênes et conduisit sa bête à travers la ville, non sans avoir donné la pièce au palefrenier.

Par Orholam, j'ai vraiment joué au connard. Kip ne savait pas ce qui l'étonnait le plus : d'avoir aussi vite obtenu ce qu'il voulait en se comportant de la sorte, ou d'avoir pris du plaisir à donner des ordres. Chez lui, il aurait été fouetté, et il l'aurait amplement mérité.

Il observa les passants dans la rue et finit par trouver un homme d'à peu près sa taille, qui portait un manteau en dépit de la chaleur. Le vêtement semblait vieux et usé, et devait valoir à peu près le prix d'une des poches de Kip. Le garçon négocia. Puis il acheta de l'eau et du vin dans l'une des rues menant au marché sur l'eau. Il était occupé à convaincre un marchand qu'il voulait vraiment échanger sa cape de tissu fin contre une en laine quelconque, quand des éclats de voix le firent se retourner.

Un vieil homme, monté à l'arrière d'un chariot, haranguait la foule du marché, la plupart des gens ne lui prêtant aucune attention :

— … retrouver notre nation. Avec notre propre roi ! Vous voulez tous ramper sous la botte des Pariens, une fois encore ? Vous vous rappelez ce qu'ils ont fait la dernière fois ? Vous n'avez donc aucune mémoire !

— Ils en ont tué des centaines pour avoir écouté des bêtises comme les tiennes ! cria quelqu'un.

— Et moi, je dis qu'on doit les empêcher de remettre ça, riposta le vieil homme, suscitant quelques murmures approbateurs.

— Tous ceux qui voulaient écouter ton baratin en faveur du roi Garadul sont déjà partis ! cria un marchand.

— Le roi ne veut la mort de personne. Rangeons-nous à ses côtés et battons-nous !

— On ne veut pas se battre. On ne veut pas tuer. On ne veut pas être tués. Nous, ce qu'on veut, c'est vivre.

— Bande de lâches ! s'écria le vieil homme.

Et là-dessus il partit en quête d'un public plus réceptif à sa harangue. Kip allait sortir de la ville quand il aperçut quelque chose. Un nouveau navire avait fait son apparition dans la baie, un galion portant un drapeau blanc sur lequel figuraient sept tours. L'insigne de la Chromerie. Presque au moment où il le reconnaissait, Kip vit des hommes et des femmes avançant en file indienne dans les rues, avec à leur tête au moins une dizaine de Gardes Noirs. Le garçon se figea. Il n'était pas tranquille. Ils ne le reconnurent pas, et Kip ne vit aucun des deux seuls Gardes qu'il connaissait, Souche et l'autre.

Peut-être les gens qui suivaient les Gardes seraient-ils plus intéressants.

Kip les observa tandis qu'ils passaient à une rue de là, en direction du Palais Travertin. Ils étaient peut-être deux cents, et Kip avait l'intime conviction que tous étaient magiciens, jusqu'au dernier. Quelques-uns avaient les yeux assez clairs pour qu'on voie leurs iris entièrement bleus, rouges ou verts, et d'autres, ceux à la peau plus claire, l'avait visiblement teintée. Certains dissimulaient cet état sous des manches longues, et d'autres ne prenaient pas cette peine.

— … vrai, sans doute, mais cela paraît mieux que la dernière fois, Samila, disait un homme bleu. En plus d'une peau suffisamment claire pour révéler sa couleur, l'homme avait de longues tresses qui lui arrivaient presque à la taille. La femme, qui devait avoir dans les quarante ans, était d'une beauté impressionnante, avec ses iris bleus, ses pommettes hautes et sa peau olivâtre typique des nobles d'Atashie occidentale. Tous deux portaient de riches atours.

Samila Sayeh et Izem Bleu ? Non, c'était impossible. C'étaient des noms de légende. Il y avait forcément de nombreux magiciens de leur âge, bleus et rouges, qui entretenaient une relation particulière.

D'autres Gardes Noirs arrivèrent pour aider les créateurs infirmes, ou les pousser dans leurs fauteuils roulants. Kip préféra ne pas attendre de voir si Souche les accompagnait.

Il allait se faufiler dans la foule – quand il se trouva nez à nez avec Liv.

Elle se tenait devant lui, les mains sur les hanches, la mâchoire serrée. Elle jeta un regard à Kip, puis à son cheval. *Gloups*.

— Je peux tout t'expliquer, dit le garçon.

— Tu l'as déjà fait. Deux fois.

Elle n'avait pas l'air amusée, pas du tout.

Elle avait donc trouvé les deux messages. *Oh et puis merde.*

— Ne m'empêche pas de partir, Liv, je t'en prie.

— Qu'est-ce que tu t'imagines faire ? (Elle baissa la voix.) Tu t'imagines que tu vas devenir espion ? Que tu vas trouver Karris ? Et tu feras quoi ?

— Je vais la sauver, dit Kip, la mâchoire crispée.

Liv ne cacha pas son incrédulité :

— C'est l'une des choses les plus ridicules que j'aie entendues de toute ma vie, Kip. Si tu veux t'enfuir parce que c'est trop dangereux ici, tu n'as pas besoin de jouer la comédie…

— Va te faire voir ! cria-t-il, s'étonnant lui-même.

Elle écarquilla les yeux. Avait-il vraiment dit ça à Liv ? C'était inimaginable. *À Liv, par Orholam !*

— Je suis désolé ! s'exclama-t-il trop fort, s'attirant des regards.

Il reprit voix basse, l'air soumis :

— Je suis vraiment désolé, c'était stupide, et méchant. Je ne le pensais pas. Je… Liv… (Il s'arrêta, puis se lança.) Je ne suis rien ! Je n'ai rien été pendant toute ma vie. Et je me retrouve catapulté dans un monde où les gens me traitent différemment à cause de quelque chose que je ne

maîtrise pas ! À cause de mon père !

Il vit qu'elle comprenait. Elle comprenait exactement ce qu'il voulait dire.

— Liv, je dois tout à Gavin, et il ne m'a rien demandé.

— Il le fera, dit-elle gravement.

— Est-ce qu'il t'a jamais demandé de faire quelque chose de mal, Liv ?

— Pas encore, reconnut-elle. Je dis juste que tu dois te montrer prudent si tu as affaire aux gens de la Chromerie.

— Et alors ? Tu n'es pas l'une d'eux ? Si tu m'obliges à revenir, tu auras fait de moi un parjure.

— Hein ? dit Liv comme s'il l'avait giflée.

— J'ai juré de sauver Karris. Tu ne comprends pas, Liv ? Je suis le mieux placé, précisément parce que je ne suis rien ! Regarde mes yeux ! (Toujours abasourdie, elle obéit.) Aucune couleur, aucun halo, reprit Kip. Mais je peux faire de la magie. Liv, pour la première fois de ma vie, je sais exactement ce que je dois faire. Personne ne m'y oblige. Je le fais parce que c'est juste. Et ça a quelque chose d'immensément… (il serra les poings, tâchant de trouver ses mots) libérateur. De puissant. Je ne sais pas ce que c'est, mais je sais que c'est bon.

— Même si tu vas à ta mort ? demanda Liv.

Il eut un rire sans joie :

— Je ne joue pas les héros, Liv. Je ne m'aime pas beaucoup, c'est tout. Si je meurs, quelle importance ?

— C'est la chose la plus horrible que j'aie jamais entendue, dit Liv.

— Je suis désolé, fit Kip. Je n'essaie pas d'attirer la pitié. Tout ce que je dis… c'est que je n'ai rien. Je suis un orphelin, un bâtard au mieux. Une honte. Je n'ai pas grand-chose à perdre, c'est tout. Si je peux faire quelque chose de bien de ma vie – ou même de ma mort –, pourquoi ne pas essayer ?

Il vit qu'elle hésitait. Pour la première fois, il eut l'espoir de s'en tirer.

— Je t'en prie, Liv. Si j'échoue là… si je n'arrive même pas à sortir de la ville… alors, je serai vraiment un moins-que-rien. Je t'en prie. Ne me fais pas échouer dans la chose la plus importante que j'aie jamais entreprise.

Liv hésita, puis sourit :

— Je n'avais jamais imaginé ce qui se produirait si tu utilisais ta langue agile contre moi ! Tu devrais être un orange.

— Je suis rond, j'en ai déjà presque la forme, mais je ne suis pas sûr…, commença Kip, pas certain d'avoir bien compris ce que Liv venait de dire.

— Un orange, pas une ! Un créateur d'orange, pas le fruit ! fit-elle en riant.

Ah, elle le traitait donc de magicien rusé.

— Alors, ça veut dire que tu ne vas pas m'en empêcher ? demanda-t-il.

— Je vais faire pire.

— Hein ?

— Tu dois faire ce qui est juste ; et moi aussi. Tu es sous ma responsabilité, Kip.

— Oh non, pas question.

— Si. Je pars avec toi… ou sinon, tu ne pars pas.

— Liv, tu ne comprends pas…

Elle ne comprend pas quoi ? Que tu es éperdument amoureux d'elle ?

Qu'elle est belle, intelligente, merveilleuse, stupéfiante et que ton âme entière n'aspire qu'à être avec elle, mais que tu ne peux pas concevoir une seule seconde de la mettre en danger ?

— Je ne comprends pas quoi ? demanda Liv.

— Que tu es ma lumière, lâcha-t-il.

Incroyable. Il avait vraiment dit ça ? Il écarquilla les yeux avant même qu'elle le fasse.

Il s'était pourtant retrouvé presque nu, physiquement nu, devant elle quand cet assassin avait tenté de le tuer. Mais là, c'était pire. Il était paralysé. De la langue, aussi.

— Très drôle, Kip, mais tu ne m'auras pas, tu ne vas pas filer dès que j'aurai le dos tourné. Tu es peut-être rusé, mais je ne suis pas née d'hier.

Grâce soit rendue à Orholam ! Elle croyait qu'il plaisantait ! Une vague de soulagement l'envahit. Ses jambes en flageolèrent.

— Je pars avec toi, reprit Liv, point à la ligne. Tu as raison : ce que tu va essayer de faire, c'est bien. Je sais que Karris vaut la peine d'être sauvée, et ce qu'elle a appris pourrait changer le cours de la guerre. Et, si tu veux réussir, tu vas avoir besoin de mon aide, et si tu ne me laisses pas venir avec toi, c'est moi qui serai parjure.

Kip avait fait de son « Ne fais pas de moi un parjure » l'élément central de sa plaidoirie et il n'apprécia pas particulièrement qu'on le retourne contre lui, mais avec son esprit embrumé – et son cœur qui battait la chamade –, il aurait eu du mal à le contrer.

— D'ailleurs, dit Liv en baissant encore la voix, même si toi tu n'as rien à fuir, peut-être que c'est pourtant le cas pour l'un de nous d'eux…

— Hein ? fit Kip.

C'est tout ce que je trouve à dire ? « Hein » ? Fabuleux.

— Je pars avec toi. On y va, conclut Liv.

Ils allèrent trouver le vieillard qui avait harangué la foule, et qui leur indiqua comment rejoindre l'armée de Garadul :

— Allez vers le sud et suivez leurs traces. Des milliers de gens sont déjà partis. Si vous voulez vous engager plutôt que de jouer les inutiles comme ceux qui se contentent de suivre le camp, dites au sergent en charge du recrutement que c'est Gerain qui vous envoie.

Les gardes à la porte de la Sorcière leur accordèrent à peine un regard. Une fois qu'ils furent sortis de la ville, Kip trouva un rocher, monta dessus et, de là, se mit en selle à force de tortillements. Liv lui prit la main et monta derrière lui. L'énorme cheval de trait semblait supporter le poids sans problème. Kip s'efforça de se détendre lorsque Liv lui entoura la taille de ses bras.

Pourtant, il hésita encore, le regard tourné vers le nord, dans la direction de Garriston. *Allez, Kip tu as fait des choses plus bêtes, et tu es toujours là.*

Pas si sûr.

Pourtant, il talonna son cheval et leur long voyage commença.

Chapitre 67

Cela commença par une douleur sourde. Comme toujours. Pendant un moment, Karris eut l'espoir que ce ne soit qu'une réaction de son estomac à la nourriture dont le roi Garadul la gavait presque littéralement. Karris n'avait pas eu ses lunes depuis six mois. Comme la plupart des femmes de la Garde, son flux était au mieux irrégulier, à cause de leur niveau d'entraînement intensif. Mais, quand cela arrivait à Karris, elle avait l'impression que son corps se rattrapait au niveau des douleurs.

Que Garadul crève ! C'était sa faute. Cet ennui forcé la rendait folle.

Rester dans ce chariot sans grand-chose à faire, et constamment sous surveillance, c'était plus qu'elle ne pouvait en supporter. Le jour où ils l'avaient surprise à faire des exercices de force, ils avaient envoyé trois magiciennes et deux Hommes-Miroirs. À eux six, ils tenaient à peine à l'intérieur. Les soldats avaient saisi Karris pour l'installer littéralement en travers des genoux d'une des créatrices.

La femme avait sorti un ceinturon d'homme et l'avait fessée jusqu'au sang. Comme une enfant désobéissante. Karris avait été surprise trois fois, et, chaque fois, elle avait reçu le même châtiment, mais peu à peu sa volonté de résister s'était affaiblie. Cette rébellion lui semblait trop infime, sans réelle valeur.

À présent, elle le regrettait. La douleur se propageait déjà à son dos. Dans peu de temps, la diarrhée suivrait.

Quel bonheur d'être une femme !

Les autres soldates de la Garde Noire profitaient de cette absence de règles pour jouir d'une liberté relative quant au risque de tomber enceinte. Karris, quant à elle, profitait juste de l'absence de douleur. Depuis des années, elle n'avait eu de rapports qu'avec son oreiller. Non que cela fasse partie de ses préoccupations immédiates. Loin de là. En fait, elle se disait que, si elle voyait un homme, elle pourrait lui arracher les yeux.

C'était à cause des hommes que les femmes souffraient ainsi. Comme le disait le vieux dicton, la femme devait saigner pour fertiliser la semence de l'homme. Inexact sur le plan chronologique, néanmoins bien vrai.

On lui apporta sa robe ce matin-là.

Ce n'était pas le genre de vêtement qu'on s'attendait à devoir porter le jour de son exécution. Ce n'était pas la copie exacte de celle qu'elle portait quand elle avait finalement cédé à son père et rejoint Gavin à la tête de ses armées lors de la reconquête de Ru – mais cela s'en rapprochait. La soie était noire et non verte. Le tailleur de Garadul avait visiblement travaillé soit de mémoire, soit d'après une peinture de l'époque, à moins qu'il n'ait tout simplement décidé de modifier la couleur pour tenir compte des seize années d'évolution de la mode.

Elle lui irait parfaitement, bien sûr.

Karris passa la journée à contempler sa robe avec dégoût, tenaillée par des crampes au ventre, tandis qu'arrivait l'inévitable diarrhée. À deux ou trois reprises, elle crut s'évanouir. Porter cette robe était pire que céder au fantasme infantile de Rask Garadul. Ce vêtement symbolisait la jeunesse de Karris. La jeune fille qu'elle avait été. La féminité, la douceur, l'abandon. Une tentative

désespérée pour attirer les regards, la jalousie des autres filles, l'envie des femmes plus âgées et l'attention des hommes.

Karris avait été faible, mesquine, idiote, et terriblement dépendante.

Ils ne lui laisseraient d'autre choix que de porter cette robe. Elle l'enfilerait de son plein gré, ou serait battue jusqu'à ce qu'elle cède. Bien sûr, elle pouvait toujours la déchirer en lambeaux. Cela lui procurerait une certaine satisfaction, mais ne ferait que retarder l'inévitable. Ils ne la laisseraient pas partir d'ici tant qu'elle ne l'aurait pas sur le dos. Cela ne faisait pas l'ombre d'un doute. En fait, elle ne savait même pas s'ils la laisseraient sortir même si elle portait la robe. Quoi qu'il en soit, elle devait essayer. Et comment pourrait-elle tuer Rask Garadul si elle restait prisonnière ?

Elle enfila la robe.

Elle voulut la détester. La détester follement. Mais elle n'avait rien porté d'aussi élégant depuis des années. Bien sûr, sa tenue des Gardes lui allait comme un gant, mais c'était un vêtement de travail. Rien à voir avec cette robe dont la soie légère effleurait sa peau. C'était un véritable fourreau. Si elle n'avait pas été si parfaitement conçue, Karris n'aurait même pas pu respirer, et encore moins bouger. L'habit épousait les courbes de son ventre et de ses hanches, et le décolleté plus que généreux attirait le regard sur les plis ondoyants du tissu et sur sa poitrine. Son ancienne robe n'était sûrement pas aussi échancrée dans le dos, et quelques fils entrelacés soulignaient encore davantage sa nudité. Elle baissa les yeux sur ses seins – il n'y avait pas de miroir dans la pièce – et pria pour ne pas avoir froid.

Sinon, tout le monde serait au courant.

Sa robe était-elle dénuée de doublure, quand elle était cette petite idiote de seize ans ? L'avait-elle seulement remarqué ? Honnêtement, elle ne s'en souvenait pas. Tout ce dont elle se souvenait, c'était d'avoir adoré ce vêtement. Elle avait eu l'impression d'être la déesse Atirat au côté de Gavin, ses longs cheveux pris dans une tiare incrustée de diamants et d'émeraudes, les gens pratiquement en adoration devant elle. Elle s'était persuadé qu'elle pourrait aimer Gavin. Au début, avant le bal des luxeigneurs, elle s'était sentie davantage attirée par lui que par Dazen. Elle réussirait sûrement à ranimer cette flamme.

Dazen avait vécu dans l'ombre perpétuelle de son frère aîné, et il semblait s'en satisfaire. Gavin était plein de confiance, de maîtrise. Elle avait été irrésistiblement attirée par lui, comme tout le monde. Mais, après cette nuit-là au bal, tout avait changé. Lorsqu'elle avait rencontré Dazen, Gavin avait soudain perdu toute sa profondeur. Dazen n'avait jamais compris sa véritable force. Il vénérait son frère, projetant sur lui ses propres vertus, aveugle à ses défauts, exagérant ses qualités. Gavin s'était nourri de toute cette adoration et s'en était engraissé.

Mais le frère aîné restait néanmoins splendide, élégant, impressionnant et admiré. Pour Karris, âgée de seize ans, le regard des autres était très important. Elle avait toujours voulu plaire à son père, à sa mère, à Koios et à ses autres frères, à ses maîtres, à tout le monde. Gavin incarnait tout ce qu'il y avait de bon. Il était le Prisme. À cette époque, Dazen n'était qu'un fugitif et un meurtrier en disgrâce. Karris se rappela s'être convaincue qu'elle pourrait se satisfaire du Prisme. *Se satisfaire* – de l'homme le plus admiré, craint et désiré des sept satrapies. D'ailleurs, après ce que Dazen avait fait, elle devait épouser Gavin, sinon, ce qui restait de sa famille serait ruiné.

Sur la plate-forme, à l'annonce de leurs fiançailles, Karris avait pensé qu'elle serait vraiment heureuse. Elle éprouvait de l'admiration pour son fiancé. Gavin avait toujours une belle apparence et elle avait savouré chaque instant d'attention.

Au dîner ce soir-là, Gavin avait plaisanté avec le père de Karris, disant qu'il allait ramener sa fille dans ses appartements et ne fermerait pas l'œil de la nuit. Le père de Karris, cet homme

d'ordinaire si attaché à la tradition, l'homme qui avait toujours juré que sa fille ne donnerait pas de lait tant qu'un jeune satrape n'achèterait pas la vache entière, l'homme qui avait battu Karris pour avoir donné sa virginité à Dazen, cet homme-là, cet hypocrite, ce lâche, était parti d'un rire nerveux. Jusqu'à cet instant, Karris avait réussi à maîtriser la panique qui s'emparait d'elle. *Au moins, je n'aurai pas à coucher avec lui avant notre mariage*, se disait-elle.

J'arriverai à tomber amoureuse de lui au cours des prochains mois.

J'oublierai Dazen. J'oublierai les frissons qui me parcouraient quand il m'embrassait la nuque. J'oublierai ce gonflement dans ma poitrine chaque fois qu'il me souriait de son air audacieux. Ce sont les autres qui ont raison, Dazen ne vaut pas la moitié de Gavin. Je ne peux plus aimer le cadet après ce qu'il a fait.

Mais il n'y avait aucune échappatoire. Karris s'était montrée délibérément lâche, et elle avait beaucoup trop bu. Son père s'en était rendu compte trop tard – ou juste à temps, selon le point de vue – et avait interdit aux serviteurs de resservir en vin, avant qu'elle s'écroule à table. Karris ne se souvenait plus de ce qu'elle avait dit au dîner, mais elle se rappela que Gavin l'avait à moitié portée sur son dos jusqu'à sa chambre. Son père l'avait vue partir, le regard vide. Il n'avait rien dit.

Elle avait cru que l'ivresse la rendrait docile, calme, malléable. Cela avait marché, alors pourquoi avait-elle par la suite éprouvé une si amère déception ? Quand elle avait détourné le visage de ses baisers, il avait cru à tort que c'était de la timidité, et l'avait embrassée ailleurs. Quand il lui avait ôté sa combinaison et qu'elle s'était couverte de ses mains, il avait pensé que c'était de la pudeur. De la pudeur ? Alors qu'elle se glorifiait du regard de Dazen. Qu'elle avait été audacieuse, effrontée. Qu'elle s'était sentie femme – même si elle savait à présent qu'elle avait seulement joué ce rôle, de bien des façons. Avec Dazen, elle s'était crue belle. Avec Gavin, elle était emplie d'un tel désespoir que ses cris restaient prisonniers de sa gorge serrée. Elle ne se rappelait pas avoir protesté, ni lui avoir demandé d'arrêter. Elle avait voulu le faire, mais ses souvenirs étaient flous. Elle ne pensait pas l'avoir fait. Les paroles de son père lui revenaient en boucle : *« Notre famille en a besoin. Sans ce mariage, nous sommes ruinés. »* Et elle n'avait pas lutté.

Elle se rappelait pourtant avoir pleuré, pendant. Un gentleman se serait arrêté, mais Gavin était ivre, jeune et excité. Il n'y avait aucune douceur en lui. Comme elle n'était pas prête, il lui faisait mal mais il avait ignoré ses protestations et l'avait forcée avec l'ardeur d'un jouvenceau.

Loin de la tenir éveillée toute la nuit comme il s'en était vanté, il en avait rapidement eu fini. Puis il lui avait dit de partir. Cette cruauté désinvolte lui avait coupé le souffle. Et elle l'avait subie. Elle aurait pu lui arracher les yeux.

Il n'avait pas désiré Karris. Il avait juste voulu montrer que Dazen ne pourrait pas avoir ce qui lui revenait. Karris aurait aussi bien pu être un arbre sur lequel il aurait pissé pour récupérer son territoire, après le passage du dernier chien.

Elle avait titubé dans les couloirs, vêtue de cette robe splendide dont la moitié des boutons étaient défaits – il était impossible de refermer cette saleté sans l'aide de serviteurs. On l'avait vue, bien sûr. Elle avait réussi à rentrer chez elle, pas dans leur maison de l'île du Grand Jaspe qui avait été détruite par le feu, mais dans leurs appartements non loin de là. Son père l'attendait, mais il avait gardé le silence ; il s'était contenté de la toiser. Son esclave camériste l'avait déshabillée d'une main tremblante, et, quand Karris s'était finalement écroulée dans son lit, la silhouette de son père avait obscurci l'embrasure de la porte. Il titubait, se retenant au chambranle.

— Je pourrais le défier en duel, dit-il, mais il me tuerait, Karris, et alors tu serais ruinée. Sans espoir. Nous perdrions tout ce pour quoi nos pères ont lutté, depuis cinquante générations. Peut-être cela ira-t-il mieux demain.

Elle avait eu la gueule de bois pendant deux jours, et, quand elle était réapparue, Gavin l'avait embrassée en public, la faisant asseoir à sa droite, la traitant comme une reine. Comme si cette nuit n'avait jamais eu lieu. Ou comme si elle avait été belle.

Par la suite, elle avait dit oui parce que tout le monde disait qu'ils formaient un couple parfait, qu'elle était superbe, et Gavin pensait qu'elle convenait bien à son image. Donc, au lieu de la rejeter, il avait résolu d'en passer par le mariage. Mais il était parti et, peu après, il avait livré sa dernière bataille à Roche Scindée.

À son retour, il semblait différent. Il la traitait avec une chaleur et un respect bien réels, qui n'avaient rien à voir avec le comportement de l'homme qui l'avait chassée de sa chambre après s'être servi d'elle comme d'un objet de plaisir. Karris en arrivait à douter que cette nuit ait bien eu lieu. Elle aurait pu se convaincre que tout cela n'avait été qu'un mauvais rêve – jusqu'au jour où elle s'était retrouvée enceinte. Le jour même où elle l'apprit, avant qu'elle ait pu le lui dire, Gavin rompit leurs fiançailles.

Elle avait seize ans, attendait un enfant, et n'avait plus aucun projet de mariage. Le parfait cauchemar pour son père. Dès qu'elle fut certaine qu'elle n'allait pas faire une fausse couche, elle se décida à en parler à son père. Il exigea qu'elle aille voir les chirurgiens pour régler la question.

Et, pour la première fois de sa vie, elle s'opposa à lui. Qu'il aille au diable.

Il fit mine de la frapper. Elle sortit un pistolet. Elle lui dit qu'elle lui trouerait le crâne s'il osait porter la main sur elle. Elle lui dit qu'il n'était qu'un lâche, qu'elle porterait le bâtard de Gavin et ferait savoir au monde que c'était le sien. Qu'il aille au diable, lui et son père, qu'ils y aillent tous.

Porter cet enfant, ce serait son premier acte de liberté, et sa revanche.

Son père l'avait suppliée à genoux. Littéralement. *« Je t'en prie, sauve notre famille, nous ne pouvons être ceux qui vont trahir les générations de Blanc-Chêne qui ont tout sacrifié pour que nous en arrivions là. »* Nous, nous, disait-il. Il voulait dire moi, je. C'était lui qui avait détruit leur famille et il le savait. Il avait l'air si petit, si faible, une sueur froide luisant sur son crâne dégarni. Soudain, elle l'avait méprisé. Il avait régné sur sa vie en maître absolu, et il était répugnant. Elle avait rejeté sa supplique, et éprouvé du plaisir devant le désespoir lâche et malsain qu'elle avait lu dans ses yeux.

Deux jours plus tard, son père avait mis le double canon d'un pistolet dans sa bouche et s'était fait sauter la cervelle. Ses livres de comptes étaient tous en ordre. C'était à cela qu'il avait passé ses deux dernières journées. Tous les biens de famille avaient été vendus pour payer leurs dettes, laissant à Karris de quoi vivre tranquillement pour le restant de ses jours, et entretenir son enfant illégitime. Son père s'était occupé de tout. Dans sa lettre de suicide, il expliquait simplement où se trouvait l'argent qui restait et où Karris devait aller si elle voulait porter secrètement son enfant. Il ne la suppliait pas de le faire. D'ailleurs, il n'y avait pas la moindre émotion dans sa lettre. Ni malédiction, ni pardon, ni regrets. Elle était aussi vide que son crâne après le passage des balles. Des viscères ensanglantés, des résidus de poudre noire. L'ordure et la mort. Creux, sale.

Karris ne supportait plus de rester aux Jaspes, elle ne supportait plus la pitié et les regards gênés. Elle était donc partie chez un lointain cousin, au fond de la Forêt de Sang. Elle y avait accouché et aussitôt donné l'enfant, sans même l'embrasser ni demander son sexe, n'apprenant que par l'indiscrétion de ses hôtes qu'il s'agissait d'un garçon. La famille qui avait adopté le rejeton de Gavin vivait tout près, et Karris n'avait pas voulu s'attarder, et était donc revenue à la Chromerie. Elle avait rapidement retrouvé son poids d'avant la grossesse, et sa peau jeune portait à peine quelques vergetures. Rien ne trahissait ce qui s'était passé, sauf les souvenirs qui s'accrochaient à elle telle une pierre de l'enfer consumant son âme.

Quelle coïncidence que ma nouvelle robe soit noire, pas vrai ? Un petit morceau de minuit, comme celui qui se trouve au fond de moi.

Tu n'avais pas laissé tomber le mélodrame, Karris ?

Va te faire voir.

Je crois que le roi n'attend que ça.

Ce sera un régal pour nous deux. J'espère qu'il aime le sang.

Et quoi ? Je suis censée être reconnaissante d'avoir mes règles ? Ça ne risque pas…

Une crampe la lança au milieu de ses pensées. Karris se recroquevilla.

Non, elle n'était pas très reconnaissante, en effet.

À cet instant, un bout de papier glissa sous la porte. Karris le ramassa. Il n'était pas plus gros que son doigt.

« Ordres : assass. R.G. Sombre. Peux pas aider. » Il y avait une ancienne rune dayrique en bas du message. Elle connaissait ce symbole : il lui montrait que le papier provenait de l'agent qu'elle devait retrouver. Pas très bien tracée, mais correcte.

Ce n'était pas extraordinaire comme code, mais on n'avait jamais prévu que Karris en aurait vraiment besoin. Elle était censée avoir rencontré l'agent en personne. Il devait s'identifier en traçant négligemment une partie de la rune sur une surface, une table, par terre. Les ordres de Karris étaient d'assassiner le roi Garadul. En secret. Et son contact ne pourrait pas l'aider.

Parfait. Karris ne pouvait même pas brûler le message, et, s'il était petit, il était sale aussi. Elle le fourra dans sa bouche en grimaçant et l'avala.

Son contact ne pourrait pas l'aider. *Bon sang, Karris, tu es tellement obsédée par le passé que tu n'as même pas réfléchi au présent*. En un instant, Corvan avait compris que quelqu'un voulait la mort de la jeune femme. De tous les agents du Blanc, Karris était sûrement la dernière qu'il aurait fallu envoyer ici. Soit c'était le Blanc qui voulait sa mort, soit…

Il n'y avait pas d'autre possibilité. *Ou alors, le Blanc espérait-elle que je sois enlevée et peut-être même violée ? Ridicule.*

Elle savait qu'elle agaçait le Blanc parfois, mais elle avait toujours pensé que la vieille femme têtue l'appréciait, au fond. Cela dit, le Blanc jouait toujours un jeu compliqué. Peut-être pensait-elle que la mort de Karris pourrait lui être utile à d'autres fins ?

La nausée envahit la jeune femme. Oui, c'était tout à fait possible. Elle n'y avait pas pensé avant, mais elle avait juré de donner sa vie pour le Blanc si cela s'avérait nécessaire. Et peut-être en avait-il été décidé ainsi.

Quelqu'un frappa à la porte. Comme d'habitude, une meute de créateurs et de gardes… Cette fois-ci, cependant, plusieurs femmes portant des boîtes de poudre et de fard entrèrent. Avec une efficacité toute professionnelle, elles maquillèrent Karris, la coiffèrent et lui mirent du parfum. Mais elles n'appliquèrent rien sur ses yeux ni sur ses cils.

Bientôt, Karris comprit pourquoi en voyant l'une des esclaves sortir des protections violettes pour les yeux. Qu'Orholam les aveugle, ils ont pensé à tout.

— Si vous les arrachez, vous vous écorcherez certainement, dit l'une des esclaves. Peut-être même vous arracherez-vous toute la paupière. Si vous ne les touchez pas, elles ne vous feront pas mal et le roi saura se montrer plus indulgent. Dans quelques jours, elles se desserreront et tomberont d'elles-mêmes.

— Et alors vous les recollerez, dit Karris.

— Oui.

— Et si j'ai quelque chose dans l'œil ?

Il serait totalement impossible de l'enlever.

— Essayez d'éviter.

Et ils lui mirent les lunettes. Elles ne lui allaient pas parfaitement.

L'esclave, une Atashienne de l'Est à en juger par ses traits, fronça les sourcils.

— Nous allons devoir ajouter de la colle. Cela veut dire que, si vous battez des paupières à ce moment-là, vos cils seront collés. Le roi Garadul vous veut pour votre beauté, donc je préférerais ne pas vous couper les cils si je peux l'éviter. Une fois posées, vous garderez ces protections pendant plusieurs jours. Il vaut vraiment mieux éviter d'avoir les cils englués. Alors, est-ce que vous préférez être aveugle, avoir les yeux irrités, ou perdre vos cils ?

— Perdre mes cils, et que Rask aille au diable, répondit Karris.

— Vous avez raison, dit l'esclave. Le roi pourrait s'en agacer si tel était le cas. Nous devons prendre le risque. Clignez des yeux autant que vous le pouvez, parce que vous allez devoir vous en passer le plus longtemps possible.

Avec d'infimes précautions et de la colle, elles lui ajustèrent les lunettes.

Les gouttes remplirent les vides entre l'œil et la monture.

Karris osait à peine respirer et restait aussi immobile que possible, s'obligeant à ne pas ciller. Quand elle céda finalement, ses cils se prirent dans la colle en train de sécher, mais ils réussirent à s'en détacher.

— Ah, et essayez aussi de ne pas pleurer, dit l'esclave. Ou sinon, vous aurez les yeux noyés de larmes. Au sens propre, conclut-elle avec un sourire déplaisant.

Hilarant.

Une fois la colle complètement sèche, elles lui ajoutèrent du maquillage autour des yeux.

Puis, encadrée par les magiciens et les Hommes-Miroirs, Karris traversa rapidement le camp. Le soleil s'était couché une heure auparavant, et elle goûta l'air frais et sec. Par-dessus l'odeur de son parfum, elle respirait enfin les chevaux, les hommes, les feux de camp, les quartiers de viande crue, la viande qui cuisait, l'armoise, l'huile. *L'huile ?* Elle regarda autour d'elle et vit un chariot d'armes. *Ah oui, des épées et des armes à feu huilées.*

Avec tous les chariots qui l'entouraient, Karris ne pouvait se faire une idée juste des effectifs qui marchaient sur Garriston. Même le nombre de véhicules ne l'aidait pas. Elle ignorait s'ils étaient chargés, et même si elle l'avait su, la dernière fois qu'elle avait voyagé avec des soldats, elle n'avait prêté aucune attention à ces détails. Jeune, choyée, terrifiée et idiote, il ne lui était pas venu à l'idée que des choses aussi simples pourraient un jour lui être utiles.

Un grand nombre de femmes accompagnaient l'armée : elles portaient du bois fraîchement coupé pour le feu, travaillaient au chariot du boucher, criaient pour s'assurer que les sangliers écorchés seraient répartis équitablement, soignaient les petites blessures inévitables lors des déplacements de masse, emportaient armes et armures à la réparation chez les forgerons, et renvoyaient celles qu'elles pensaient réparables par ceux qui les leur présentaient, essayant de s'épargner cette corvée. La plupart d'entre elles semblaient occuper des fonctions domestiques, ce qui signifiait, soit que le roi Garadul n'avait pas une grande opinion des femmes, soit qu'elles étaient, pour la plupart, de nouvelles recrues. À en juger par leur grande diversité vestimentaire, elles devaient venir de toutes les couches de la société. Cela voulait dire qu'il s'agissait bien de nouvelles arrivées, et de volontaires. Ces gens n'étaient pas tous des serviteurs qui l'avaient suivi depuis Kelfing, il y avait aussi des locaux. Le roi Garadul disposait donc d'un soutien important au sein de la population tyréenne.

Karris jeta quelques coups d'œil à la pénombre grandissante, ponctuée de feux épars qui

scintillaient tels des étoiles ; il lui sembla que l'armée s'était installée où bon lui semblait – mais on emmena rapidement la jeune femme à l'intérieur d'un cercle formé d'une cinquantaine de chariots, avec seulement quatre passages aux points cardinaux pour les chevaux, gardés chacun par dix Hommes-Miroirs, armés de mousquets. Au centre se trouvait un espace ouvert pour la défense, hérissé de couleuvrines comme un porc-épic prêt à propulser ses piquants, ainsi qu'un certain nombre de grandes tentes rayées de toutes les couleurs.

Alors qu'on conduisait Karris au pavillon du milieu, une crampe la saisit.

Elle se pencha en avant, le souffle coupé. Elle plissa les yeux de toutes ses forces, et les lunettes de luxine s'enfoncèrent douloureusement dans ses joues et ses sourcils. Elle attendit que le pire soit passé, inspirant lentement pour maîtriser la douleur. Puis elle fit signe à l'un des gardes, telle une reine prête à entrer.

L'homme releva les pans de la tente, et elle entra.

La robe devait vraiment être impressionnante, car dès qu'elle posa un pied à l'intérieur, les conversations s'arrêtèrent.

Il y avait environ soixante-dix personnes à l'intérieur : esclaves, acrobates, jongleurs et musiciens, entourant une trentaine de nobles des deux sexes, assis sur des coussins autour d'une table basse qui disparaissait sous les mets et les vins délicats. Tout le monde était vêtu de couleurs tellement vives que Karris parvenait à les distinguer malgré ses lunettes sombres.

Rask Garadul présidait bien sûr la table, tenant son verre d'une main étincelante de bagues. Il s'était arrêté au milieu d'une phrase et la contemplait, bouche bée.

Mais Karris lui prêta à peine attention, car à sa droite se tenait un homme comme elle n'en avait jamais vu. Elle se força à avancer vers Garadul, roulant des hanches dans un froissement de jupes, tête levée, épaules détendues, comme si de rien n'était.

L'homme était un Taché, un spirite. Karris n'en avait vu qu'un seul dans sa vie, et qui n'en était alors qu'aux premiers stades de sa folie. Cet homme n'en était plus là, mais il ne semblait pas non plus avoir perdu l'esprit. Il portait une simple robe de luxiat, mais d'un blanc éblouissant au lieu du noir habituel des luxiats d'Orholam – qui reconnaissaient ainsi leur besoin primordial de Sa lumière. Le visage de l'individu ne montrait aucun signe non plus de l'humilité d'un luxiat.

Mais au moins son visage était presque entièrement humain – fait de peau, d'os et de sang. Des fils de luxine verte se distinguaient sous sa peau brûlée tels des tatouages à moitié effacés, ils affleuraient à la surface de ses pommettes et de ses sourcils. Son corps différait de celui d'un homme normal à partir du cou. Sa peau était de luxine pure, de toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. L'intérieur de ses coudes, visible au moment où il leva son verre en un salut moqueur à Karris, était de luxine verte flexible, comme ses autres articulations et son cou. Et de la luxine bleue apparaissait en plaques sur toutes les parties planes. Elle formait une armure sur ses avant-bras, des gantelets sur ses mains, et recouvrait ses jointures hérissées, ses épaules à la largeur surnaturelle sous son blasphématoire robe de luxiat, et le V de sa poitrine scintillant en dessous et réfléchissant la lumière comme la mer au lever du soleil. À cet endroit précis, ce n'étaient pas de simples plaques, mais de la luxine bleue tissée, ce qui triplait sa force et la rendait bien plus résistante, si on avait le talent et la patience de la créer.

De la luxine jaune s'écoulait partout entre les différentes couleurs ou en dessous de celles-ci, renouvelant en permanence ce qui se perdait à la lumière du soleil ou par usure naturelle. De la luxine orange lubrifiait les plaques. De la luxine rouge formait des dessins de runes archaïques et des gravures d'étoiles à huit pointes en couche fine sur les plaques bleues.

Karris ne voyait pas s'il avait intégré de l'ultraviolet à sa peau, mais elle était sûre que c'était

le cas. Après tout, il avait inséré un cristal de feu au creux de chacune de ses paumes. Ces cristaux, manifestation physique et scellée de l'infrarouge, ne duraient normalement que quelques secondes. L'exposition à l'air les consumait instantanément.

Ce monstre avait réussi à s'en enfoncer un dans chaque main et à le protéger de l'air par de la luxine bleue, de sorte qu'on voyait littéralement au travers de ses paumes, comme une sorte de mirage, une vision déformée par la chaleur, typique d'un cristal de flamme. Et pourtant il conservait l'usage de ses doigts : soit il était un guérisseur miraculeux, soit il s'agissait d'une illusion. C'en était forcément une. Tout cela était impossible.

Karris s'arrêta devant Garadul et vit enfin les yeux du spirite : ils semblaient avoir volé en éclats. Le halo était brisé partout. Les couleurs dégoulinaient de l'iris, teignant le blanc de ses yeux en multicolore. Elles tourbillonnaient sans cesse ; le bleu passa à l'avant-plan tandis que le Taché observait Karris, le vert grouillant comme un serpent dans un labyrinthe d'orange et de rouge.

— Karris, déclara le roi Garadul, vous êtes une apparition. Un spectacle pour les yeux douloureux.

— Et vous, répliqua Karris avec un doux sourire, vous êtes un spectacle douloureux pour les yeux.

Garadul se mit à rire :

— Non seulement vous êtes plus belle que lorsque vous étiez jeune fille, mais plus spirituelle, aussi. Rejoignez-nous, Karris. J'ai un cadeau pour vous, mais d'abord je souhaiterais vous présenter mon bras droit. (Il désigna le spirite.) Karris Blanc-Chêne, je vous présente le Prophète de cristal, le Maître Polychrome, le Seigneur Omnichrome, le Prince des couleurs, l'Étrange Éclairé.

— Un nom bien long, dit Karris. Quand votre maman vous appelle pour dîner, ça doit prendre des plombes.

— On peut choisir le titre qu'on préfère, dit le Prince des couleurs.

Sa voix était étonnamment… humaine. Forte, confiante, amusée, quoiqu'un peu rauque, comme celle d'un grand fumeur de brume.

— Alors pour moi ce sera « le Bouffon bariolé ».

Du rouge apparut subitement à la surface de ses yeux, mais fut aussitôt remplacé par un bleu froid et amusé :

— Allons, Karris, est-ce ainsi que ton père t'a appris à parler ? Tu étais si désireuse de lui plaire. Si élégante, si douce. Si obéissante, pour une verte.

— Ce n'est plus le cas depuis longtemps. Mais qui êtes-vous, bon sang ? Vous ne me connaissez pas.

— Oh, mais si, dit le Prince des couleurs en jetant un coup d'œil au roi.

— C'est ça, allez-y, qu'elle ouvre son cadeau à l'avance, dit Rask Garadul en feignant l'exaspération.

— Regarde-moi, Karris, dit le Prophète de cristal. Prends ton temps. Et vois au-delà de ta peur, de ton dégoût mesquin, de ton ignorance.

Karris se mordit la langue. Il y avait de la sincérité dans cette voix rauque, un véritable désir d'être reconnu. Elle le dévisagea donc en silence. Le corps, bien sûr, ne l'aidait pas, donc elle étudia son visage. La peau teintée de luxine brouillait ses traits, tout comme les brûlures. Un sourcil avait repoussé blanc, en réaction au feu ou à la magie. Mais il y avait quelque chose de familier dans ce visage.

Par Orholam. Le feu. Les brûlures. Le cœur de Karris s'étrangla dans sa poitrine. Elle ne pouvait plus respirer. Ce ne pouvait pas être lui, il était mort il y avait seize ans de cela ! Mais

aussitôt elle sut que c'était forcément lui.

— Koios, dit Karris.

Voilà donc pourquoi le Blanc l'avait envoyée, elle. Son ennemi était son frère. Ses genoux flanchèrent et elle s'assit lourdement sur les coussins à côté du roi, pour éviter une pâmoison tout à fait digne d'une femme distinguée.

Chapitre 68

Gavin cessa de créer quand le soleil tomba sous la ligne d'horizon. Il aurait pu utiliser les derniers reflets de lumière, mais il était déjà épuisé. Il contempla la plaine désertique vers le sud. Karris était quelque part par là.

Selon toute vraisemblance, il ne la reverrait jamais, il n'aurait jamais l'occasion de lui dire la vérité. Cela l'attrista plus qu'il ne l'aurait cru possible.

Il se retourna et contempla l'œuvre de sa journée, déçu. Il avait espéré ériger une muraille longue d'une demi-lieue, à tout le moins. Au lieu de cela, il n'avait posé qu'une fondation, quoique d'une bonne lieue.

Étonnamment, c'était Aliviana Danavis qui avait résolu le problème le plus difficile pour l'instant. Mais peut-être n'y avait-il là rien de si surprenant, étant donné l'intelligence de son père. Gavin avait parcouru la tranchée que les ouvriers creusaient, jetant du jaune dedans. Là où un mur était déjà érigé, il laissait la luxine le recouvrir comme de l'eau, s'enfonçant dans toutes les fissures, renforçant de sa magie la pierre et le mortier. Là où même les anciennes fondations de la muraille avaient disparu, il créait du jaune solide directement, sur une base de sept mètres de large. Partout, il liait le jaune à la roche avec une luxine rouge goudronneuse et épaisse, à moitié déshydratée.

Outre la lenteur d'un tel procédé, dès que la luxine arrivait au niveau du sol, il était ensuite obligé de la projeter pour ériger le mur en hauteur.

Comme toutes les autres couleurs, le jaune avait une masse et pesait à peu près autant que l'eau, et, avec les quantités que Gavin déplaçait, il s'épuisait. Ses muscles abandonneraient bien avant ses capacités magiques.

Et, bien sûr, cela ne ferait que s'aggraver à mesure que le mur s'élèverait.

Il avait commencé par utiliser des échafaudages mais, au bout d'une demi-heure, il lui était apparu clairement qu'il ne pourrait jamais venir à bout a muraille en un mois, et encore moins dans les cinq jours qui lui restaient.

C'est alors que Liv avait exposé son idée et, comme la plupart des idées fantastiques, elle semblait simple et tellement évidente – une fois prononcée.

Gavin creusa deux rainures des deux côtés de la muraille, et créa des bras pour les relier. En ajoutant au dispositif des roues et un harnais, il put rester suspendu dans les airs au-dessus de la muraille. Les roues glissaient sur les rainures, et lui évitaient ainsi de devoir déplacer un échafaudage tous les vingt mètres, puisque celui-ci se déplaçait avec lui. De plus, au lieu de lancer la luxine, il pouvait la laisser tomber, ce qui lui évitait presque tout effort physique.

Le temps de créer un harnais suffisamment élaboré pour ne pas se balancer dans tous les sens dès qu'il faisait de la magie, l'après-midi tirait à sa fin.

Gavin roulait lentement sur son appareil, scellant la luxine jaune tous les vingt mètres, et ajoutant plus de substance sur ces points de fixation. Dans le temps qui lui restait avant le crépuscule, il se concentra sur la création brute, plutôt que d'aborder les questions complexes liées à la conception interne de la muraille ; il avait décidé de poser autant de fondations que possible.

Il avait considérablement progressé, mais il restait difficile de savoir s'il achèverait l'ensemble du projet à temps. S'il édifiait une muraille immense et imprenable à l'arrivée de l'armée de

Garadul, mais pas assez longue de deux cents mètres, tous ses efforts auraient été vains.

Gavin descendit au sol. Il s'approcha en vacillant un peu de Danavis, qui tenait leurs chevaux et le regardait avancer, l'air inquiet.

— Je viens de passer un long moment en l'air, c'est tout, dit Gavin.

Corvan accepta cette explication en silence. Un peu plus loin, tandis que le soleil disparaissait du ciel, le général lança :

— Alors… Karris a été capturée.

— Hum, hum, fit Gavin en évitant son regard.

— Donc, tu as laissé tout ça derrière toi ?

Gavin ne répondit rien.

— Bien. J'ai toujours pensé qu'elle représentait la plus grande menace pour tes plans. Elle a assez de raisons pour vous détester tous les deux, et elle est assez téméraire pour tout abattre sans réfléchir. Donc, tu vas provoquer Rask dans l'espoir qu'il la tuera, pour montrer qu'il ne plaisante pas ?

— Salaud, dit Gavin.

— Ah, ce n'est pas du passé, alors ?

Il ne parlait pas sérieusement du meurtre de Karris. Gavin en était sur. Corvan savait toujours quelle était la solution meurtrière, mais cela ne voulait pas dire qu'il la préférait toujours.

— Donc, elle ne sait toujours pas ?

— Non. C'est pour ça que j'ai rompu nos fiançailles.

— Parce que c'était elle qui risquait le plus de te percer à jour, ou pour une autre raison ? demanda Corvan.

— Nous l'avons détruite. Dazen a brûlé sa maison et la guerre lui a pris le reste. Je n'avais pas compris qu'elle n'avait plus rien – j'aurais dû le comprendre. Quand je lui ai proposé de lui rendre la fortune de sa famille, cela ressemblait à une insulte. Elle m'a craché dessus et a disparu pendant un an. À son retour, elle avait changé.

— J'avais remarqué. Une Garde Noire. Quelle réussite stupéfiante ! Mais tu n'as pas répondu à ma question.

Les ruelles s'étaient assombries mais l'air était doux et agréable. La foule grossissait, les gens allumaient des lampes devant leurs maisons ou leurs boutiques. D'autres se détendaient en buvant un verre sur leurs toits-terrasses. Comme si la fin de leur monde n'était pas imminente.

Gavin regarda autour de lui et chuchota :

— J'ai menti à tout le monde. À tel point que, parfois, j'en oublie qui j'étais. Après tout ce que mon frère et moi avons fait à Karris… je ne pouvais pas… enfin merde, elle nous a vus nus tous les deux, non ? Si quelqu'un pouvait tout deviner, c'était elle. Ç'aurait été le moyen le plus rapide de tout gâcher.

— C'est vrai, mais tu allais dire autre chose, dit Corvan en détournant les yeux pour donner à Gavin un minimum d'intimité.

— J'y ai pensé, tu sais ? L'épouser tout en continuant à la tromper. Ou sinon lui montrer qu'elle n'avait d'autre choix que garder mon secret. Finalement, elle a été la seule chose que je n'aie pas voulu profaner. Après ma fuite, elle est tombée amoureuse de mon frère. Si elle apprenait la vérité et décidait de me détruire… (Gavin haussa les épaules.) Corvan se tourna alors vers lui :

— Je ne sais pas si je dois t'admirer d'autant plus, ou être horrifié par ta bêtise.

— En général, je préfère qu'on m'admire d'autant plus, dit Gavin en souriant.

Corvan lui rendit son sourire à contrecœur.

Ils filèrent dans les rues aussi vite qu'ils purent sans écraser personne, et arrivèrent au Palais Travertin à la nuit. Poing-de-fer se tenait à la porte.

Fait inhabituel, il arborait un grand sourire.

— Haut Seigneur Prisme, dit-il. Le dîner vous attend.

Gavin fronça les sourcils. Si Poing-de-fer souriait, cela signifiait qu'un moment gênant, désagréable ou embarrassant l'attendait. Mais il n'allait pas poser la question. Étant donné le sourire de son garde, il se contenterait de sourire encore plus et de se complaire dans le mystère. Très bien. Gavin se dirigea vers le salon privé.

— Mon seigneur, lança Poing-de-fer. Dans le grand salon.

Il n'était qu'à quelques pas de là. Gavin eut à peine le temps de se demander pourquoi il fallait dîner là… qu'il se retrouva dans l'antichambre du grand salon à dôme.

Le grand salon du Palais Travertin, bien que trois fois plus petit que celui de la Chromerie, était l'une des merveilles de l'Ancien Monde. Les entrées étaient formées d'énormes arches arrondies, rayées de vert et de blanc, souvenir des jours où la moitié de Tyrea était une province parienne. Tout était constitué d'une alternance de travertin et de marbre : le damier du sol, les dessins géométriques des murs, les vieilles runes pariennes qui décoraient les bases des huit grands piliers de bois qui soutenaient le plafond et formaient une étoile à huit pointes. Chaque pilier faisait cinq bons mètres de diamètre – de l'*atasifusta*, le plus grand arbre du monde – et aucun ne s'étrécissait de manière visible avant d'atteindre le plafond. On disait que ce bois avait été le présent d'un roi atashien, cinq siècles plus tôt.

Même à cette époque-là, c'était un matériau précieux. Il avait désormais disparu, le dernier bosquet ayant été coupé pendant la guerre des Prismes.

Gavin n'avait jamais découvert qui avait fait cela. À son arrivée à Ru, les arbres avaient tout simplement disparu. Ses commandants – ceux de Dazen – avaient juré qu'ils étaient encore là à leur départ de la ville. Après la guerre, les hommes de Gavin avaient juré qu'à leur arrivée ils n'y étaient plus.

Ce qui rendait l'atasifusta unique, c'était sa sève, qui possédait des propriétés semblables à la luxine rouge concentrée. Les arbres mettaient un siècle pour atteindre leur taille adulte – ces géants avaient plusieurs centaines d'années lorsqu'on les avait coupés. Mais, après leur maturité, on pouvait percer des trous dans les troncs et, si l'arbre était assez gros, la sève en sortait avec une lenteur suffisante pour alimenter des flammes. Ces huit géants portaient chacun cent vingt-sept trous, un nombre qui avait dû autrefois posséder une signification, désormais oubliée. Au premier abord, on avait l'impression qu'ils étaient en feu, mais d'une flamme éternelle qui ne consumait jamais le bois, d'un blanc d'ivoire spectral, mis à part les traces de suie au-dessus de chaque orifice. Gavin savait que ces langues de feu ne pouvaient réellement être éternelles, mais après avoir brûlé jour et nuit depuis, selon les dires, cinq cents ans, elles ne donnaient guère de signe d'une extinction prochaine. Peut-être les flammes du sommet étaient-elles un peu moins vives que celles du bas à mesure que la sève se figeait dans le bois, mais Gavin ne l'aurait pas parié.

Quand l'atasifusta n'était pas encore à maturité, il faisait un bois de chauffe incroyable. On disait qu'un fagot de taille normale pouvait chauffer une petite cabane pendant tout un hiver. Pas étonnant que ce bois ait disparu.

Aucune torche n'était nécessaire dans le grand salon, bien sûr, mais derrière les vitraux, tous arqués comme des fers à cheval eux aussi, des flambeaux brûlaient jour et nuit, faisant luire les verres blancs, verts ou rouges.

Là encore, ces couleurs, ces formes, tout cela avait un sens pour les gens qui avaient construit

cette merveille, mais Gavin n'avait aucune idée de ce que cela signifiait. Cela lui donnait le sentiment d'être insignifiant. Il ne pensait pas qu'une de ses créations lui survivrait cinq cents ans. De fait, c'était surtout par chance que son frère Gavin n'avait pas rasé cette merveille quand il avait détruit la ville.

En avançant, le Prisme détourna les yeux des piliers majestueux pour les reporter sur les hommes et les femmes assis à la grande table, tous tournés vers lui. Il fut brièvement distrait en passant devant deux ombres jumelles et symétriques. Il tourna vivement la tête, s'attendant à voir un assassin.

Non, c'était un Garde Noir. Un de chaque côté de la porte, et des dizaines d'autres dans le salon. Il les connaissait tous. Des Gardes Noirs ? Ici ?

Ah, les vaisseaux des Délivrables étaient arrivés. Poing-de-fer avait dû ordonner à tous ces Gardes de les accompagner.

Il revint vers la table. Au moins deux cents créateurs l'y attendaient. « Une petite promotion », selon les mots du Blanc. Mais ce qu'elle ne lui avait pas dit, c'était qui en faisait partie. Gavin les connaissait tous de vue, et la plupart de nom. Il reconnut Izem Rouge et Izem Bleu, Samila Sayeh, Maros Orlos, Usef Tep, le bichrome discontinu qu'on appelait « l'Ours Pourpre », Deedee Feuille Qui Tombe, les sœurs pariennes Tala et Tayri, Javis Arash, Talon Gim, Eleleph Corzin, Bas le Simple, Dalos Temnos le Jeune, Usem le Fou, Evi Brin-D'Herbe, Mainsdeflamme et Odess Carvingen.

Partout où il regardait, ses yeux ne rencontraient que des héros de la guerre des Prismes, quel qu'ait été le côté où ils s'étaient battus. Ils figuraient parmi les créateurs les plus doués des sept satrapies, et toutes étaient représentées là, même les Ilytiens, bien que par le seul Mainsdeflamme.

Eleleph Corzin, lui, était abornéen.

Gavin s'arrêta net, incrédule. Chaque année, on Délivrait des créateurs qui avaient vécu le conflit, mais Gavin n'avait pas vu autant de grands noms réunis depuis juste après la guerre, lorsque tant de magiciens s'étaient retrouvés exténués par la quantité de luxine qu'ils avaient utilisée au combat.

Ces créateurs étaient tous jeunes à l'époque. Gavin savait qu'ils partiraient un jour et appréhendait ce moment, mais… si nombreux, en une seule année ?

— On a conclu un pacte, dit Usem le Fou face à la perplexité évidente de Gavin. Certains d'entre nous se sont battus ensemble. On a dit que, dès que le premier d'entre nous partirait, on s'en irait tous. Moi, j'aurais bien voulu une année ou deux de plus, mais il vaut mieux faire une sortie en beauté, non ?

— Faire une sortie en étant sain d'esprit, gronda l'Ours Pourpre.

— Faire une sortie tous ensemble, ajouta Samila Sayeh. Et arrête, tu fais du mal à Deedee.

De fait, Deedee Feuille Qui Tombe avait l'air plus mal en point que la plupart d'entre eux. Sa peau était teintée d'un vert indélébile, et le halo de ses yeux cédait à la couleur qui avait envahi ses iris autrefois bleus. Elle prit la parole avec un faible sourire :

— Seigneur Prisme, c'est un honneur. J'attendais cette Délivrance depuis longtemps.

Elle s'inclina, oubliant délibérément, comme la plupart des vieux guerriers, qu'elle avait été de l'autre côté pendant la guerre.

Les autres suivirent son exemple, s'inclinant ou faisant la révérence dans le style cérémonieux de leur pays d'origine. Gavin leur rendit leur salut, les yeux dans les yeux, prenant bien soin de montrer un égal respect aux mages des deux camps.

En son for intérieur, comme chaque fois, il avait le cœur brisé. Il voulait dire à ceux qui

s'étaient battus à ses côtés qui il était, qu'il n'était pas Gavin, qu'il avait agi ainsi avec les meilleures intentions. Mais, au lieu de cela, il s'assit avec eux, à côté de l'irascible Usem le Fou, tandis que des esclaves leur apportaient des plateaux fumants de nourriture et des flacons frais de jus d'agrume et de vin.

— Quand j'en ai parlé à d'autres – Usem fit un signe de tête bourru en direction des deux Izem et de Samila, qui s'étaient battus pour Gavin –, ils ont pensé que ce serait une bonne année pour eux aussi.

— Nous souhaitions, seigneur Prisme, aider peut-être les sept satrapies à mettre la… guerre derrière nous, dit Samila Sayeh, qui, par diplomatie, avait évité de l'appeler la guerre du Faux Prisme.

— Personnellement, dit Maros Orlos, le plus petit Ruthgarien que Gavin ait jamais vu, je suis content d'avoir le droit à une Délivrance sans tralala. Sans les feux d'artifice, les discours et les poses des satrapes et de leurs rejetons arrivistes qui n'auront jamais à conclure de pacte en leur nom. Une Délivrance, c'est sacré. Il ne devrait y avoir rien d'autre qu'un homme, le Prisme et Orholam. Le reste n'est que distraction.

— « Distraction » ? Comme le fait de dîner avec le Prisme et ton groupe de futurs Délivrés ? demanda Izem Rouge.

Il était parien, sec comme un coup de fouet et avec l'esprit vif. Il portait encore sa *ghotra* pliée en forme de capuchon de cobra, un style vestimentaire qu'il avait adopté à ses débuts, à l'âge de dix-sept ans, et qui lui avait valu des moqueries incessantes. Il s'était fait traiter de frimeur jusqu'à la première bataille, où ses tirs rapides comme l'éclair et ses boules de feu filant comme flèches avaient décimé les rangs ennemis, faisant taire les railleries une bonne fois pour toutes.

Maros ouvrit la bouche pour protester, se rendit compte qu'il allait se disputer avec Izem Rouge, et revint à son assiette.

Tala, une Parienne d'un certain âge avec des cheveux blancs courts et un halo rouge qui encerclait ses iris bruns, dit alors :

— Vous savez, Haut Seigneur Prisme, le commandant Poing-de-fer nous a parlé du petit projet sur lequel vous travaillez. Et cela me rappelle un vieux poème sur le Vagabond. Quels sont les termes exacts : « Une œuvre »… ?

C'était un poème célèbre ; ils le connaissaient tous. Elle n'eut même pas besoin de l'achever. Elle offrait à Gavin leur aide à tous pour sa muraille.

— Ce serait magnifique…, commença Gavin.

Bas le Simple, le vieux polychrome tyréen, l'interrompit :

— « Une œuvre noble peut encore être accomplie, une œuvre qui sied à ceux qui ont marché avec les dieux. » Gevison, Le Dernier Voyage du Vagabond, vers soixante-trois et soixante-quatre.

Puis il leva les yeux, vit que tout le monde le regardait, et baissa la tête timidement.

— Ce serait merveilleux, reprit Gavin. Si quelqu'un a des objections et ne souhaite pas se joindre à moi, je comprendrai, mais si vous le désiriez… je vous en serais vraiment reconnaissant.

C'était un cadeau fantastique, et qui ne coûterait rien à la plupart d'entre eux. Tous n'étaient pas aux portes de la mort, la plupart d'entre eux étaient encore incroyablement puissants, et ils étaient nombreux à pratiquer une chromaturgie d'une sublime subtilité. Leur aide ferait toute la différence.

Bien sûr, il y avait aussi des gens qui avaient mieux connu Gavin ou Dazen. Et s'il existait une personne susceptible de découvrir que Gavin était un imposteur, elle se trouvait à coup sûr dans cette pièce. En outre, avec la Délivrance toute proche, cette personne n'aurait rien ou presque à perdre en le démasquant.

Saisi d'angoisse, Gavin sourit pour dissimuler sa peur, comme s'il le faisait de la finesse et de la simplicité étonnantes de Bas. On lui rendit des sourires des deux côtés de la table. Certains étaient forcément faux, mais il n'avait aucun moyen de savoir lesquels. Qui risquait le plus de s'en prendre à lui ? Ceux qui le prenaient pour leur ancien ami et apprendraient alors qu'il avait usurpé le trône de Gavin… ou bien ceux qui s'étaient battus pour lui, l'avaient cru mort et apprendraient alors qu'il les avait trahis ?

Bas le Simple regardait fixement Gavin, sans sourire, tête penchée ; rien n'échappait à son regard étonnamment observateur.

Chapitre 69

— Le gamin est parti, dit Poing-de-fer.

Il était presque minuit. Ils se trouvaient sur le toit du Palais Travertin, surplombant la baie.

— Kip, ajouta-t-il, comme s'il pouvait y avoir une confusion Cependant, il évita d'ajouter « votre fils ».

Quel plaisir de voir tout le monde s'empresser de réparer mes erreurs.

Mes erreurs ! C'est ça. Merci, frère.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenu ? demanda Gavin.

Il venait de passer toute la soirée à faire semblant d'être son frère et de s'amuser en compagnie de mages qui les connaissaient tous les deux.

C'était déconcertant. Pendant tout ce temps, le regard comme embué, il avait apprécié la compagnie de ses anciens ennemis. Ces hommes et ces femmes qu'il avait détestés lorsqu'il était Dazen s'étaient révélés tout à fait agréables. Quelques-uns des anciens amis de Dazen, pas tous certes, avaient un comportement agressif qui les rendait peu sympathiques. Le Prisme avait observé ces femmes et ces hommes qu'il avait envoyés vivre et travailler loin des Jaspes, juste pour assurer sa propre sécurité, et pensait : *J'ai gâché votre vie et vous ne l'avez même pas su. Et vous m'avez manqué.*

— Nous l'avons découvert il y a seulement quelques minutes. Il avait laissé ce message en évidence – et l'autre caché sous les draps.

Futé. Kip faisait exactement ce que lui-même essayait de faire : gagner du temps. Il avait ainsi évité qu'on le cherche de toute la journée. Gavin tendit la main, attendant que Poing-de-fer lui remette les notes, ce que fit aussitôt le commandant.

La plus importante disait :

« Je suis jeune et tyréen. Serai plus utile comme espion qu'ici. Personne ne me soupçonnera. J'essaierai de trouver Karris. »

Kip, un espion ? Qu'Orholam me foudroie.

— D'autres nouvelles ? demanda Gavin.

— Il a pris un cheval et un rouleau de pièces.

— Comme ça, il pourra s'attirer encore plus d'ennuis qu'en se rendant simplement au camp ennemi, armé de ses seules illusions, commenta Gavin.

Poing-de-fer ne répondit pas. Généralement, il n'accordait aucune attention aux commentaires qui allaient de soi.

— La fille Danavis est partie aussi. Le garçon d'écurie dit qu'elle lui a demandé un cheval, mais qu'il a refusé. On dirait bien qu'elle a trouvé les lettres et qu'elle a poursuivi le garçon.

Gavin contempla la baie. La Gardienne, la statue qui veillait à l'entrée, avec ses jambes sous lesquelles passaient tous les marins, tenait une lance à la main et une torche dans l'autre. Cette dernière était alimentée par un créateur jaune dont tout le travail consistait à la remplir en permanence.

Des rainures spéciales taillées dans le verre exposaient peu à peu la luxine à l'air et la faisaient scintiller. Des miroirs recueillaient et dirigeaient la lumière dans la nuit, tournant lentement sur un

mécanisme alimenté par un moulin les jours de vent, et par des animaux de trait quand il n'y en avait pas. Cette nuit-là, le rayon illuminait l'air nocturne brumeux, transperçant les ténèbres de grands traits. C'était ce que tout créateur devait faire : apporter la lumière d'Orholam dans les endroits les plus sombres du monde.

C'était ce que Kip essayait de faire.

Poing-de-fer reprit :

— S'il débarquait dans mon camp et gardait profil bas, moi, je ne le soupçonnerais pas d'espionnage.

Parce que Kip ferait un espion fabuleusement mauvais, peut-être ?

— En parlant de nos espions, qu'est-ce que vous avez appris ?

— Le gouverneur Crassos est venu inspecter les quais en toute innocence, portant un sac d'aspect tout aussi innocent et étrangement lourd. Il a eu l'air terriblement content de me voir, dit Poing-de-fer.

— Seule la fureur vous rend sarcastique, dit Gavin. Allez, dites-le-moi.

— J'ai juré de protéger Kip, seigneur Prisme, mais les espions…

— Vous pouvez m'appeler Gavin quand j'ai été idiot, dit sèchement le Prisme.

— Les espions signalent…

— Crachez le morceau, par Orholam !

Poing-de-fer serra les dents, puis se força à se calmer :

— Il faut que j'aille le chercher, Gavin, ce qui veut dire que je ne pourrai pas rester là et vous aider pour la défense et le commandement.

— Et comme vous êtes parien, colossal et tout sauf discret, si vous vous lancez à sa poursuite – comme votre honneur l'exige –, vous vous ferez très certainement tuer, ce qui signifiera non seulement que vous serez mort, ce que vous ne désirez pas particulièrement, mais aussi que vous n'aurez pas réussi à protéger Kip, ce qui était votre seule raison de lui courir après. Et vous ne pouvez déléguer cette mission à personne d'autre, parce que vous avez promis de le protéger personnellement, et d'ailleurs n'importe quel autre Garde Noir se ferait remarquer autant que vous.

Le problème n'était pas que les Gardes Noirs aient la peau plus foncée que les Tyréens et des cheveux crépus, et non ondulés ou raides. Au fil des siècles, il y avait eu assez de mélanges pour qu'un certain nombre de Tyréens partagent avec eux ces traits physiques. Même Kip pouvait faire un bon espion malgré ses yeux bleus. Avec tous les gens qui étaient restés après la guerre, les Tyréens étaient habitués aux minorités ethniques. Le problème c'était qu'un mage à la peau d'ébène, au physique impressionnant et exsudant le danger par tous les pores, se ferait remarquer partout. Les Gardes Noirs se distingueraient même au milieu d'une armée de créateurs pariens.

— Oui, c'est vrai, reconnut Poing-de-fer, sa colère adoucie en voyant que Gavin en comprenait les raisons exactes.

— Qu'est-ce que vous avez appris d'autre de nos espions ? demanda Gavin, balayant les inquiétudes immédiates de Poing-de-fer.

Le colosse répondit, tout aussi content de changer de sujet :

— Certains d'entre eux viennent du camp de Garadul, et je pense que nous avons un plus gros problème que nous le pensions. (Il rabattit sa *ghotra* et se massa le cuir chevelu.) C'est religieux, dit-il enfin.

— Je ne vous voyais pas du genre à avoir la foi, dit Gavin, essayant d'insuffler un peu de légèreté dans la conversation.

— Pourquoi donc ? Je parle constamment avec Orholam.

— Comme : « Orholam, qu'est-ce que j'ai fait pour mériter ça ? » dit Gavin, croyant qu'il plaisantait.

— Non, sérieusement.

— Ah.

Poing-de-fer, dévot ?

— Mais vous savez ce que c'est, reprit le colosse. Vous lui parlez tout le temps aussi. Vous êtes son élu.

— Pour moi, c'est différent. (Très très différent, apparemment.) Mais désolé pour cette plaisanterie. C'est religieux, alors ?

— Ce n'est pas seulement une question politique, un titre de roi qu'il se donne. Rask Garadul veut renverser tout ce que nous avons établi depuis l'avènement de Lucidonius. Tout.

Gavin sentit une appréhension indéfinissable lui tenailler le ventre.

— Les anciens dieux.

— Les anciens dieux, répéta Poing-de-fer.

— Allez récupérer Kip, commandant. Employez tous les moyens nécessaires. Si quelqu'un se plaint de vos méthodes, qu'il vienne me trouver. Si vous le pouvez, sauvez aussi la fille. J'ai contracté vis-à-vis de son père une dette que je ne pourrai jamais justifier.

Gavin dormit peu cette nuit-là, et d'un sommeil agité. Il ne dormait jamais beaucoup, mais c'était toujours pire à l'approche de la Délivrance. Il détestait cette époque de l'année. Il détestait ce rituel. Il étouffait dans son lit. Peut-être aurait-il dû laisser son frère gagner ? Peut-être Gavin aurait-il mieux maîtrisé la situation ? Au moins, lui ne se serait pas retrouvé ici.

Tout ça ne rimait à rien.

Pourtant, il ne pouvait s'empêcher de s'interroger : Gavin aurait-il fait un meilleur Prisme que lui ? Il avait toujours mieux endossé les responsabilités que Dazen. Elles ne semblaient pas peser à son frère aîné.

Comme s'il n'avait jamais douté de lui-même. Dazen l'avait toujours envié pour cela.

Le matin arriva enfin. Dazen se redressa dans son lit et rendossa le masque de Gavin. Il ressentit comme un coup de poignard dans la poitrine. Il n'y arriverait pas.

Tout ça ne rimait à rien. Kip lui manquait, voilà tout, et Karris aussi, et il s'inquiétait de la fille de Corvan, et redoutait l'usage épuisant de la magie auquel il devrait se plier toute la journée. Il n'y avait rien d'autre à faire que de s'y mettre.

Après avoir pris son temps avec ses ablutions – pourquoi fallait-il que Gavin soit si coquet ? –, il mangea et se dirigea à cheval vers la muraille. Il fut accueilli par un jeune créateur orange.

C'était l'un de ces mages qui, à un âge affreusement jeune, n'avaient pas su maîtriser leur pouvoir et étaient devenus esclaves de leur propre magie.

Celui-là n'avait même pas vingt ans. Parien des montagnes, il ne portait cependant pas la *ghotra*, préférant natter ses cheveux et les nouer en queue-de-cheval avec un cordon de cuir. Le reste de sa tenue témoignait du même rejet de la tradition – quelle qu'elle soit. Les orange savaient souvent précisément ce que les autres aimaient. Dans la plupart des cas, ils s'en servaient à leur avantage, faisant preuve de la même souplesse que leur luxine. Mais, parfois, ils défiaient toutes les conventions en devenant des artistes ou des rebelles. Les vêtements de celui-ci, bien que d'origines diverses, se mariaient avec harmonie, leurs couleurs et leurs textures complémentaires, et Gavin devina qu'il s'agissait donc d'un artiste.

Cependant, le halo orange du jeune homme était tendu à se rompre. Il n'allait jamais tenir jusqu'à la prochaine Délivrance.

— Seigneur Prisme, dit le jeune homme. Comment puis-je vous être utile ?

Le soleil pointait à peine à l'horizon, et tous les mages capables de créer sans se blesser ou perdre leur contrôle s'étaient réunis devant la muraille.

Les ouvriers locaux semblaient stupéfaits d'en voir autant autour d'eux.

— Comment vous appelez-vous ? demanda Gavin, qui ne se rappelait pas l'avoir déjà vu.

— Aheyyad.

— Donc, vous êtes bien un artiste.

Le jeune homme sourit :

— Je n'ai pas eu beaucoup le choix, quand on considère qui est ma grand-mère.

Gavin le regarda, étonné.

— Désolé, je croyais que vous le saviez. C'était Tala. Elle savait que je serais un orange et un artiste dès que j'ai eu quatre ans. Elle a forcé ma mère à changer mon nom.

— Tala peut se montrer, hum, très persuasive, dit Gavin.

Aheyyad sourit.

Un gamin qui allait être Délivré en même temps que sa grand-mère. Une histoire douloureuse se dessinait là, une blessure familiale, la perte simultanée de deux générations – mais il était inutile d'aborder ce sujet pour l'instant. Tout finirait par s'éclairer avec le temps.

— Il me faut un artiste, dit Gavin. Travaillez-vous vite ?

— Il vaudrait mieux, dit Aheyyad.

— Et vous êtes bon ?

Gavin connaissait déjà la réponse, sinon Corvan ne le lui aurait pas envoyé. Il voulait savoir si ce jeune homme se montrerait audacieux ou hésitant devant un projet aussi colossal.

— Je suis le meilleur, dit Aheyyad. Quel est le projet ?

Gavin sourit. Il adorait les artistes. À petite dose.

— Je construis une muraille. Vous travaillerez avec l'architecte pour être sûr de ne rien bousiller d'essentiel, mais votre tâche est de faire en sorte que ce mur soit terrifiant. Vous pouvez vous aider de tous les vieux créateurs que vous voudrez. Je vous donnerai des plans de Rathcaeson. Si vous arrivez à vous en rapprocher, n'hésitez pas. Je remplirai les murs de luxine jaune. Je m'occupe d'abord du fonctionnel. Nous pourrons attacher et intégrer tout ce que vous créerez en deux ou trois jours.

— De quelle taille est-ce que je peux créer… tout ça ?

— Nous avons deux lieues de mur.

— Donc, c'est… grand.

— Énorme, dit Gavin.

En lui demandant de ne concevoir que des formes, il s'assurait que le jeune homme n'aurait rien à créer du tout, ce qui pourrait lui sauver la vie, car Aheyyad était très proche de la rupture de son halo.

Ils ne furent pas prêts à concevoir avant midi. Gavin avait demandé à tous les anciens combattants de se pencher sur les plans de la muraille, et nombreux furent ceux qui émirent des suggestions. Cela allait de l'agrandissement des latrines – avec des évacuations sur le devant pour vider directement les pots sur l'ennemi – à la révision des affûts des canons en passant par l'ajout de fours pour chauffer les projectiles en plusieurs endroits. Ces tirs seraient parfaits pour incendier les engins de siège.

Quelqu'un d'autre proposa de rainurer les sols pour former des gouttières extérieures qui évacueraient non seulement l'eau de pluie, ce qui avait déjà été envisagé, mais aussi le sang à

l'intérieur même de la muraille.

Il y eut de nombreuses bonnes idées, et quelques mauvaises aussi. Le mur devait être plus gros, plus petit, plus large, plus haut. Il fallait de la place pour davantage de canons, d'archers, davantage de lits d'hôpital, les casernements devaient se trouver à l'intérieur même des murs, et ainsi de suite.

À midi, Gavin remit son harnais et s'éleva au-dessus du sol. Les autres s'agitaient autour de lui, créant des formes, rajustant le mécanisme qui maintenait le Prisme en l'air. Puis ce dernier se mit à l'ouvrage.

Chapitre 70

Deux jours plus tard, Kip et Liv arrivèrent en vue de l'armée de Garadul, étalée sur la plaine et souillant le fleuve comme une énorme bouse de vache. Alors seulement le garçon comprit à quel point son plan était profondément, incroyablement, merveilleusement stupide.

Je compte arriver là-bas d'un pas militaire et sauver Karris ?

Je vais aller y patauger, oui.

Au sommet d'une petite colline, assis sur le cheval qui semblait reconnaissant de cette pause, ils scrutaient l'immense masse humaine devant eux. Kip n'avait jamais essayé d'estimer la taille d'une foule, mais il n'en avait jamais vu d'aussi grosse.

— Combien tu dirais, cinquante, soixante mille ? demanda Liv.

— Plutôt cent mille… Comment est-ce qu'on va retrouver Karris là-dedans ?

Qu'est-ce qu'il s'imaginait ? Un panneau ? « Ici magicienne capturée » ?

L'essentiel du camp était chaotique : des huttes étaient accrochées aux chariots, ceux qui avaient des tentes s'injuriaient pour savoir qui aurait quelle place, et des enfants couraient partout, obstruant les rares espaces libres entre les tentes, les véhicules et le bétail. Le ciel était encore clair même si le soleil déclinait et qu'on allumait les feux de camp partout dans la plaine. Kip entendait des gens chanter autour de lui. Des hommes nageaient ou se baignaient dans le fleuve, en aval de l'endroit où plusieurs soldats avaient hâtivement érigé un corral. Les animaux souillaient l'eau, mais personne ne semblait s'en soucier. D'autres individus se tenaient sur la rive, urinant directement dans les flots. La couleur du liquide en amont et en aval du camp était clairement différente. Partout, des gens revenaient avec des seaux qu'ils avaient directement remplis dans le fleuve.

Peut-être que je ne boirai que du vin.

Et, surtout, une odeur de viande rôtie emplissait l'air.

L'estomac de Kip gargouilla. Ils avaient fini ses provisions – enfin, surtout lui – plus vite qu'il l'aurait cru et il n'avait plus rien. Sauf un rouleau de danars volés, correspondant à six mois de salaire.

Ah oui, ça.

— Séparons-nous, dit Liv. Tu vas directement au centre du camp. C'est là que le roi aura installé ses tentes, j'imagine. Karris est une personnalité importante, ils la gardent peut-être à proximité. J'irai voir où se trouvent les créateurs. Un magicien capturé sera sans doute surveillé par d'autres magiciens. Elle est sûrement dans l'un de ces deux endroits. On se retrouve ici dans disons… trois heures ?

Kip acquiesça, impressionné. Tout seul, il aurait été perdu.

Presque aussitôt, Liv se glissa à terre et disparut. Pas d'hésitation, pas de tergiversations. Kip la regarda partir. Il avait faim.

Tenant le gros cheval docile par les rênes, et tirant dessus pour l'empêcher de brouter de-ci de-là, Kip s'approcha d'un des plus grands feux. Ce n'était pas un, mais deux sangliers qui rôtissaient à la broche, et le garçon les admira en salivant. L'une des plus grosses femmes qu'il ait jamais vues découpa une cuisse bien cuite en quelques agiles coups de couteau.

L'odeur était riche, succulente, savoureuse, délectable, délicieuse, stupéfiante, fascinante, et le

mettait au supplice. Kip en resta paralysé – jusqu'au moment où il la vit porter le morceau à la bouche.

— Excusez-moi ! lança-t-il, plus fort qu'il l'aurait souhaité.

Les autres levèrent la tête.

— J'ai rien senti, dit la grosse dame avant de mordre à belles dents dans le cuissot graisseux.

Kip se sentit mourir un peu. Et encore un peu plus quand les durs autour du feu se moquèrent de lui. La grosse femme, un cuissot dans la main, son long couteau dans l'autre, souriait entre deux bouchées. Elle avait au moins trois mentons ; ses traits se noyaient dans la graisse comme un enfant timide qui se laisserait submerger par une meute de brutes. Sa jupe en drap aurait pu servir de tente. Littéralement. Elle se détourna de Kip, rengainant son couteau avant de reposer la main sur la broche. Son cul était plus qu'une simple croupe qui tressautait ; c'était de l'architecture.

— Excusez-moi, répéta Kip, remis de ses émotions. Je me demandais si je pouvais vous acheter à manger. J'ai de l'argent.

Les oreilles se dressèrent autour du feu. Le garçon se demanda tout à coup s'il avait choisi le bon groupe. Est-ce qu'ils étaient tous aussi miteux que ça, dans ce camp ?

Kip regarda autour de lui. *Euh, en fait, oui.*

Et merde.

Il farfouilla dans la ceinture de cuir qui contenait le rouleau de danars d'étain. Il l'avait volée parce qu'elle était déjà pleine d'argent et qu'elle serait plus facile à transporter que des pièces éparses. Un rouleau était très pratique. Coupé de forme carrée pour s'adapter à l'orifice des danars, et d'une longueur uniforme pour que les gens puissent rapidement faire leurs comptes – bien sûr, pour l'argent des autres, on utilisait encore des balances –, il était commode et empêchait la monnaie de tinter à chaque pas, comme dans une bourse. En plus, on pouvait l'attacher à une ceinture ou le cacher à l'intérieur des vêtements avec un lacet de cuir, comme Kip. Il avait vu le rouleau briller et s'en était emparé.

Mais au moment où il en ouvrit l'extrémité pour en sortir une pièce, il comprit qu'il avait un gros problème. Il se figea. Le poids correspondait, du moins suffisamment pour qu'il n'y ait pas réfléchi, mais ce qu'il avait là n'était pas en étain. Un danar, c'était ce qu'un ouvrier gagnait en une journée de travail. Un travailleur non qualifié comme sa mère ne touchait qu'un demi-danar par jour. Kip avait supposé que le rouleau était plein de pièces d'étain, qui valaient chacune huit danars.

Au lieu de cela, il avait pris des quintars d'argent. D'une circonférence légèrement supérieure, mais moitié moins épais, et d'un métal un peu plus léger que l'étain, ces pièces valaient vingt danars l'une. Un rouleau de quintars comptait cinquante pièces, deux fois plus que les vingt-cinq pièces d'étain qui auraient tenu sur le même bâton. Ainsi, au lieu de voler deux cents danars au Palais Travertin – une somme déjà princière –, Kip en avait volé mille. Et il venait d'en sortir un aux yeux de tous, montrant ainsi clairement qu'il en avait d'autres.

Les conversations s'arrêtèrent. À la lueur dansante des flammes, plus d'un œil de loup se mit à briller.

Kip raccrocha aussitôt sa ceinture, priant pour que personne n'ait vu à quel point elle était pleine. Quelle importance ? Sa vie valait sûrement encore moins qu'un seul quintar d'argent.

— Je prendrai l'autre cuissot, dit-il.

La grosse femme lâcha la broche et tendit la main.

— Il me faut ma monnaie. Dix-neuf danars, dit Kip.

Un jour entier de salaire valait sans doute plus de trois fois le cuissot de sanglier.

Elle ricana :

— Tu crois qu'on fait la charité, c'est ça. Tu trouves qu'on a l'air de luxiats ? Dix.

— Dix danars pour un repas ? demanda Kip, incrédule.

— Si tu préfères, tu peux continuer à avoir la dalle. T'as des réserves, répondit la femme.

L'indignation de se faire traiter de gros par cette baleine – et l'impossibilité de répondre à l'insulte – paralysa Kip. Il serra les dents, jeta un regard furieux autour de lui, et tendit le quintar.

Le léviathan le prit et le coinça entre ses dents pour le tordre légèrement.

Si c'était un faux, de l'étain plaqué d'argent, la pièce émettrait en se pliant un craquement bizarre, facilement reconnaissable. Après avoir examiné le poids et la texture du quintar, la femme, satisfaite, le fourra dans sa poche.

Elle prit une rasade d'un pichet en verre, le reposa, puis coupa une patte de sanglier. Tandis qu'elle travaillait, Kip remarqua que certains hommes assis autour du feu avaient disparu.

Il les retrouverait certainement dans l'obscurité environnante, à l'attendre.

Par Orholam, ils ont vu le reste du rouleau.

Les hommes et les femmes qui restaient ne le regardaient pas non plus de manière terriblement amicale. Assis sur leurs sacs, sur des souches ou par terre, la plupart l'observaient en silence. Quelques-uns buvaient dans des outres à bière ou à vin, échangeant des murmures. Une femme au regard vide, allongée, la tête posée sur les genoux d'un homme mal rasé aux cheveux longs et clairsemés, le contemplait, tout comme son compagnon.

La baleine tendit le cuissot à Kip.

Le garçon la regarda et attendit.

Elle lui renvoya son regard, impassible sous ses couches de suif.

Quelques semaines plus tôt, Kip aurait reculé. Il avait l'habitude qu'on le traite comme un chien. Qu'on ne lui accorde aucune attention ou qu'on le martyrise. Mais il n'arrivait pas à s'imaginer Gavin Guile acceptant de subir un tel traitement, même seul contre tous. Kip était peut-être un bâtard mais, s'il avait ne fût-ce qu'une goutte de sang du Prisme dans les veines, il n'allait pas reculer.

— Mes dix danars, exigea Kip.

De l'autre côté du feu, la femme ivre éclata de rire tout à coup, d'une hilarité incontrôlable, jusqu'à en éternuer ; puis elle rit de plus belle. En fin de compte, elle n'était pas seulement ivre.

— J'ai l'air d'être assez riche pour avoir dix danars ? demanda la baleine.

— Vous pouvez couper celui-là en deux.

Elle tira son couteau et haussa les épaules en s'approchant de Kip. Elle empestait l'alcool de grain.

— Désolée, j'ai pas de couteau.

Kip comprit aussitôt. Plusieurs des hommes s'étaient redressés. Ils suivaient la conversation, se tenant prêts à bondir. Ils n'attendaient pas seulement l'occasion de se moquer de lui parce qu'ils savaient que cette baleine allait l'escroquer. Ils attendaient, sachant effectivement ce qu'allait essayer de faire la baleine, de voir si Kip se comportait en victime. Allait-il gentiment accepter de se faire arnaquer ? Si oui, il serait une cible. S'il avait sorti un quintar, il en avait probablement d'autres.

Mais que faire ? Rendre la viande ? Non, elle ne lui retournerait de toute façon pas son argent. Si Kip se détournait, cela confirmerait sa faiblesse.

Et quelqu'un irait l'attendre dans l'obscurité. Que feraient les autres s'il attaquait la femme ? Si, sans crier gare, il cognait ce visage dégoulinant de toutes ses forces ?

Ils l'attaqueraient aussi, bien sûr. Et, après l'avoir tabassé, ils le dépouilleraient.

Si Kip s'enfuyait, à supposer qu'il y arrive, il perdrait son cheval, et il avait eu bien trop de

mal à monter sur cette bête pour pouvoir sauter en selle et disparaître – même si sa monture n'avait pas été la créature la plus placide sur terre, et la moins susceptible de se mettre à galoper même avec l'enfer aux trousses.

— Très bien, dit Kip. (Il se détourna en faisant mine de s'en aller mais, au lieu de cela, il saisit le pichet en verre.) J'aimerais boire un coup avec mon dîner. Gardez la monnaie. Pour cet excellent service.

Il renifla la carafe. De l'alcool de grain, comme il s'y attendait. Il prit une rasade pour avoir l'air d'un dur – et dut se maîtriser pour refouler l'incendie qui ravagea sa bouche, puis sa gorge, puis son estomac.

Les hommes qui s'étaient agités se rassirent.

— Je peux dormir ici ce soir ? demanda Kip.

— Va falloir payer, répondit l'homme au front dégarni et aux cheveux longs sur la nuque.

— Bien sûr, dit Kip.

Il avait nettement moins faim que quelques minutes plus tôt, mais il se força à manger le cuissot graisseux. D'autres hommes et femmes s'approchèrent pour prélever des tranches sur le reste de l'animal.

Kip finit, se lécha les doigts et se dirigea vers son cheval. Il put suffisamment s'éloigner pour commencer à espérer que ces gens le laissent simplement partir, lorsque…

— Où tu vas ? demanda le type à demi chauve.

— Bouchonner mon cheval, répondit Kip. La journée a été longue.

— Tu vas nulle part, et tu t'approches pas de mon cheval.

— TON cheval, répéta Kip.

— C'est ça.

L'homme découvrit des dents noires – à mi-chemin entre le sourire et la menace de morsure – et sortit un couteau.

— Va nous falloir la ceinture avec les pièces, aussi, ajouta un autre.

Les femmes autour du feu se contentaient de regarder, impassibles. Pas une ne fit un geste pour l'aider. Plusieurs hommes se joignirent aux deux qui faisaient face à Kip. Celui-ci scruta l'obscurité et, malgré le feu qui gênait sa vision, il vit plusieurs formes sombres qui attendaient.

Donne-leur ce que tu as, et peut-être que tu t'en sortiras avec une simple raclée, Kip. Tu sais que tu ne partiras pas d'ici sans y laisser des plumes.

Gagne du temps, peut-être qu'il y aura des sortes de gardes du camp qui viendront te sauver.

— Que l'enfer vous emporte, dit Kip.

Il cassa le haut du pichet contre une roue de chariot.

— Quel âne, ce gamin, dit le demi-chauve. En général, on garde la poignée quand on fait ça, on la casse pas.

Kip s'élança et aspergea l'homme d'alcool. L'autre grimaça en se frottant les yeux. Il fit passer son couteau dans sa main gauche.

— Tu sais quoi ? Je vais te tuer pour ça, dit-il.

Dans un hurlement, Kip chargea.

C'était la dernière chose à laquelle l'autre s'attendait. Il se frottait encore les yeux. Il leva le bras pour parer un coup, mais le garçon plongea sur son ventre, et, évitant le couteau, lui percuta l'estomac d'un coup de tête. Son adversaire tituba dans un grand « oumf ! » et trébucha à côté du feu.

Pendant un instant, il ne se passa rien. Puis l'alcool de grain s'enflamma sur ses mains. Il en leva une dans un hurlement, et ses cheveux prirent feu.

Puis sa barbe. Puis son visage. Ses cris devinrent ceux d'un damné.

Kip fonça.

L'espace d'un instant miraculeux, nul ne bougea. Puis quelqu'un plongea vers le garçon, le rata, mais s'accrocha à ses talons et le fit tomber lourdement.

À moins de trois pas du feu.

Belle course, gros lard.

Il roula juste à temps pour voir l'homme en feu, toujours hurlant, foncer droit dans la grosse femme. Elle poussa un glapissement, un son étonnamment aigu pour une masse pareille, et commença à le cogner avec le manche de son coutelas.

Trois hommes, ombres grotesques et immenses à la lueur des flammes, tombèrent sur Kip. Il reçut un coup de pied à l'épaule, puis un dans les reins, de l'autre côté. La douleur l'élança, lui coupant le souffle. Il se roula en boule.

Les coups de pied pleuvaient sur son dos et ses jambes. L'un des hommes se pencha sur lui, le frappant du poing à la hanche, à la cuisse, visant l'entrejambe. Quelqu'un lui piétina la tête. Le coup dérapa, mais cogna son nez. Le sang chaud explosa sur son visage et sa tête mordit la poussière.

Une seule pensée se détacha dans le brouillard qui engloutissait l'esprit de Kip. *Ils vont me tuer. Ce ne sera pas une correction, mais un meurtre.*

Alors qu'il en soit ainsi. Mais ils vont devoir m'achever alors que je serai debout. Il se mit péniblement à quatre pattes.

Ses côtes étaient exposées et il reçut un formidable coup de pied. Il l'encaissa dans un gémissement.

Trois adultes, tombant sur un gamin qui ne leur avait rien fait. Cette injustice éveilla en lui une volonté de fer. Non, c'était même davantage désormais. D'autres s'étaient joints à ses agresseurs. Mais cela ne fit qu'enrager davantage Kip. Il fit masse, rassemblant ses forces, rentrant la tête dans les épaules. Par l'enfer, je peux tenir.

Dans un rugissement inhumain, un son qu'il n'avait jamais entendu, dont il ne se savait même pas capable, Kip bondit sur ses pieds. La vivacité de son mouvement sembla amplifiée par sa lenteur précédente.

Écorché et mugissant, il projeta du sang au visage d'un homme qui accourait pour le frapper. Kip ressemblait à un ours des cavernes, soudain dressé sur ses pattes arrière. L'homme écarquilla les yeux.

Kip le saisit par la chemise et tira, le faisant tournoyer en hurlant, puis le projeta dans la seule direction que ses autres agresseurs ne bouchaient pas.

Dans le feu.

L'homme vit où il allait atterrir. Il voulut saisir la broche au-dessus des flammes pour se rattraper, rata son coup, et la cogna du coude. Il tomba de côté dans le feu, la tête droit au cœur du foyer, et la broche s'effondra sur lui.

Kip ne regarda pas, n'écouta pas les nouveaux hurlements. Quelqu'un le frappa au ventre. En temps normal, cela l'aurait plié en deux. Mais la douleur n'avait plus d'importance à présent. Il repéra son agresseur – un grand type barbu, qui le dépassait d'une bonne tête, et qui le regardait, l'air stupéfait qu'il ne soit pas tombé. Kip le saisit par la barbe et tira aussi fort qu'il put. Dans le même temps, il fonça sur lui comme un bélier. Les os de son visage craquant sous le choc de l'impact, le costaud s'effondra dans un jeyser de sang et de dents.

Derrière sa fureur, Kip sentit s'éveiller une sorte d'espoir. Il se retourna, en quête d'une nouvelle victime, au moment où quelque chose s'écrasait sur sa tête.

Il tomba sans même s'en rendre compte. Il se retrouva simplement à terre, les yeux levés vers une autre goule ricanante qui tenait un bout de bois à la main. Derrière lui se dressaient encore quatre individus. *Quatre ? Encore ?*

Entre larmes et étourdissement, Kip n'était même pas sûr de compter correctement.

Il se remit de nouveau à quatre pattes, et retomba aussitôt, en voyant trente-six chandelles. Il avait perdu le sens de l'équilibre.

— Jetez-le au feu ! hurla quelqu'un.

D'autres paroles furent prononcées, mais Kip ne les discerna pas. L'instant d'après, quatre hommes le soulevèrent, face tournée vers le sol. La chaleur du feu palpitait contre son crâne, son visage.

Les individus s'arrêtèrent.

— C'est pas nous qu'il faut pousser, bande de connards ! cria un des hommes de devant.

— À trois !

— Qu'est-ce qu'il est gros, par Orholam !

— Pas besoin de le lancer bien loin…

— Il va frire comme du lard dans une poêle, pas vrai ?

— À la une !

Kip se retrouva plus près du feu, assez pour avoir l'impression très nette que ses sourcils se retroussaient sous la chaleur. La peur l'étrangla. Ses vertiges disparurent.

On le balança en arrière et il s'éloigna du feu.

— À la deux !

Ça suffit. Ils sont trop nombreux. J'ai essayé. Qu'est-ce que j'ai à craindre, alors que je n'ai rien à perdre ? Je me méprise. Et puis quoi, si je meurs ?

Ça fera un peu mal, et après ? Après, je n'aurai plus jamais mal. Après, l'oubli.

Kip fut balancé plus près des flammes, et, fermant les yeux, il accueillit la chaleur. Ses cils et ses sourcils fondirent. Le feu lécha son visage comme un chat.

Un Guile ne céderait pas. Ils t'ont accepté, Kip. Ils espéraient que tu allais t'imposer. Gavin, Poing-de-fer, Liv, ils t'ont donné une place, pour la première fois de ta vie. Et tu vas les décevoir ?

Et, d'un coup, la peur disparut. *Non.*

Ils le balancèrent une dernière fois. Quatre hommes. Quatre Ramir. Quatre exactement comme sa mère, qui le traitait comme de la merde et s'attendait à ce qu'il l'accepte.

Ah non, alors. La chaleur soudaine et implacable de sa haine devint pareille à celle du feu.

— À la trois !

Les hommes le lancèrent.

Kip garda les yeux ouverts – il les sentit s'écarquiller. Mais pas de peur.

Toute terreur avait disparu. Ses yeux s'agrandirent à la vue du feu comme ceux d'un amant en face de son aimée. *Oui, tu es splendide. Oui, tu es à moi.*

Un vent puissant rugit, surgi de nulle part. Les flammes se tordirent et bondirent vers Kip – en Kip. Avant de disparaître. Le feu tout entier fut englouti en un instant, plongeant le camp dans les ténèbres.

Les hommes lâchèrent Kip en criant.

Et le garçon s'en rendit à peine compte.

Il était tombé dans les tisons. Il se releva sur la main gauche, et entendit un grésillement lorsqu'il posa les doigts sur un brandon ardent. Il avait englouti le feu entier, mais les cendres étaient

encore brûlantes.

Cependant, il s'en rendit à peine compte. Sa fureur était une mer sur laquelle il se contentait de flotter. Il n'était plus lui-même et il n'en avait plus conscience. Il n'y avait que ceux qu'il détestait, et qu'il fallait abattre.

Il hurla, projetant une main vers le ciel. La chaleur jaillit, sous la forme d'une flamme à trente centimètres de sa main, peignant le ciel en bleu, jaune, orange et rouge. Le garçon se leva, la chaleur rugissant dans ses veines. Une chaleur intolérable. Malgré l'obscurité, il distinguait clairement les silhouettes de ceux qui l'avaient tenu. Il distinguait leur chaleur corporelle. L'un d'eux avait trébuché et le contemplait bouche bée.

Kip pointa une main dans sa direction. Le feu enveloppa l'homme des pieds à la tête.

Ses autres agresseurs s'enfuirent.

Kip leva la main gauche. Il sentit sa peau céder lorsqu'il ouvrit les doigts, mais la douleur n'était qu'un écho lointain. Il visa de la main droite, également. « Tchaf, tchaf, tchaf. » Trois boules de feu, toutes de la taille d'un poing, filèrent dans la nuit ; sous l'effet du recul, Kip faillit retomber dans les cendres. Tous ses projectiles touchèrent leur cible, s'enfonçant dans le dos des hommes, les éventrant par le feu, les cuisant de l'intérieur.

Kip tomba à genoux, brûlant, toujours et encore plus – il regorgeait de chaleur –, et il leva les mains, encore, même la gauche qui était blessée. Le feu se déversa dans le ciel. Soudain, sa vision redevint normale. Il respirait péniblement, comme si un démon venait de le libérer, le laissant vide, creux, une partie de son humanité calcinée.

Le feu brûlait de nouveau, plus petit, les charbons rougeoyants se propageant peu à peu aux branches, éclairant les chariots et les visages de la foule apeurée, venue voir ce qui se passait.

À la lumière des torches, des lanternes et du feu ravivé, Kip vit la scène avec des yeux redevenus normaux. Des dizaines de gens le contemplaient, formant un grand cercle autour de lui, tous prêts à s'enfuir. Des corps gisaient à terre : les quatre hommes qui avaient tenté de le jeter dans le feu étaient morts ; l'un n'était plus qu'un squelette aux chairs calcinées, les autres avaient des trous gros de la taille de la main de Kip dans le dos.

Les derniers étaient encore pires. L'homme que Kip avait arrosé d'alcool avait la peau de son visage et de sa poitrine qui tombait en lambeaux, et des coups de couteau partout sur les bras et le torse. Il gémissait doucement, quelques touffes de cheveux émergeant encore de son cuir chevelu brûlé. La grosse femme gisait à côté de lui, pleurant sans retenue.

L'homme en feu avait dû la heurter tête la première, parce qu'elle avait le visage cloqué et écorché du côté droit, les sourcils calcinés, les cheveux fondus sur la moitié du crâne, et elle s'était retrouvée avec son propre couteau enfoncé jusqu'à la garde dans le bas du ventre, du côté droit. Du sang dégoulinait sur sa joue. L'homme que Kip avait jeté dans le feu était le pire, cependant. Il avait saisi la broche pour se rattraper, et seule sa tête était tombée dans les flammes, heurtant directement les tisons les plus ardents.

Il s'était traîné hors du foyer et, par quelque obscur miracle, était resté en vie et conscient. Il pleurait doucement, comme si ses larmes lui faisaient mal, mais qu'il ne pouvait s'empêcher de sangloter. Il avait roulé sur le côté, révélant le côté brûlé de son visage. Sa peau n'avait pas seulement pelé – elle avait attaché au charbon comme un bout de poulet au fond d'une poêle. On voyait l'os de sa pommette, et sa joue calcinée dévoilait des dents rougies d'un flot de sang tandis qu'il pleurait, un œil d'un blanc crayeux détruit par le feu.

Le seul qui avait encore une véritable chance de survivre au massacre était le barbu dont Kip avait cassé les dents. Il était inconscient, mais, pour autant que Kip pouvait en juger, toujours en vie.

Le garçon s'avança vers son cheval d'un pas titubant, comme s'il avait perdu toute capacité de s'émouvoir. Il n'avait aucun plan. Il voulait juste partir. Il avait tellement honte. Il avait rejoint sa bête quand il vit les soldats. Ils avaient encerclé le petit camp, mais se tenaient derrière la foule. Kip regarda l'un des militaires à cheval, un officier, sans doute.

— Je suis désolé, monsieur, mais je ne peux pas vous laisser partir, dit l'officier. L'un des Libres va venir vous voir sous peu.

— Ils m'ont attaqué, dit Kip, épuisé. Ils ont essayé de me voler. Je… je… je ne voulais pas…

Il s'appuya contre son cheval. Ce stupide animal ne s'était même pas enfui.

D'accord, il n'avait rien vu, et il était attaché. Mais quand même, Kip se serait attendu à ce qu'il devienne fou. Au lieu de ça, il se tenait là, aussi placide que d'habitude. Kip se laissa aller contre lui.

Et le toucha de sa main gauche. Par Orholam ! La peau céda et se mit à saigner à toutes les jointures. Kip poussa un petit cri. Mais même sa propre douleur lui faisait tourner les yeux vers le feu, vers les gens qu'il avait tués, et ceux qui n'étaient pas encore morts, mais le seraient bientôt. Son cœur lui semblait de pierre ; il aurait dû ressentir davantage d'émotions, mais cela lui était tout simplement impossible.

Il vit alors un jeune homme qui se déplaçait d'un corps à l'autre pour les examiner. L'inconnu – un garçon, il n'avait sûrement pas plus de seize ans malgré ses vêtements somptueux – ôtait ses gants blancs en peau de faon.

Long nez busqué, peau bronzée, yeux sombres, cheveux noirs en bataille.

Par-dessus sa chemise blanche, ses avant-bras étaient recouverts de protections multicolores, avec cinq bandes épaisses de couleur sur un fond blanc. Sa cape reprenait ce dessin, partant d'une bande soulignée de noir, d'un aspect brouillé – de l'infrarouge ? – suivie de bandes rouge, orange, jaune et verte. Il n'y avait ni bleu ni ultraviolet. Pas besoin d'être un génie pour deviner qu'il s'agissait d'un polychrome.

Mais ce n'était pas ce qui avait attiré l'attention de Kip. Sur les milliers de gens du camp, et les centaines de créateurs qui devaient se trouver là, Kip connaissait celui-là. Il faisait partie de la troupe qui avait massacré Rekton.

Il avait personnellement tenté de tuer Kip au marché sur l'eau. Zymun, comme l'avait appelé son maître. Kip sentit son moral dégringoler comme un enfant du haut d'une chute d'eau.

Zymun mit une paire de lunettes vertes.

— Bonjour, ami du feu, dit-il. Bienvenue dans notre guerre. Vous êtes venu vous joindre aux Libres, je suppose ?

— C'est ça, réussit à dire Kip.

« Les Libres » ?

Une fumée émeraude se mit à tourbillonner entre les mains de Zymun.

— Juste pour votre gouverne, dit-il, vous pouvez tuer qui vous devez – même si le Seigneur Omnichrome préfère que ce soit plus ciblé –, mais, dans ce cas, merci de nettoyer derrière vous.

Il s'accroupit et décrivit un cercle des bras en un geste martial, donnant l'impression de rassembler son énergie. Soudain, il croisa les mains et lâcha quatre éclairs. Quatre pointes de luxine verte, pas plus grosses que le doigt, en deux rafales.

Presque au même moment, quatre têtes autour du feu éclatèrent avec un bruit mouillé. C'étaient celles des blessés. Les gémissements s'arrêtèrent aussitôt.

Kip contempla le spectacle, les yeux exorbités.

Zymun semblait content de lui. Il replia ses lunettes vertes et les mit dans une poche.

Il fait le malin. Il fait le malin en tuant des gens.

Kip s'avança et Zymun se rembrunit aussitôt :

— Comment vous appelez-vous ?

— Kip, répondit ce dernier, juste avant de se dire que ce n'était pas forcément une bonne idée de donner son vrai nom.

— Kip, vous avez une dent dans la tête.

Hein ? Kip ouvrit la bouche et montra ses gencives du doigt :

— J'ai toutes mes dents dans ma tête, en fait.

Fais comme si tu n'avais pas la nausée, Kip. Impose-toi.

— Non, pas la vôtre, corrigea Zymun en désignant son propre crâne comme si c'était un miroir.

Kip se tâta la tête et, bien sûr, trouva une dent plantée dedans. Mais comment… ? Il la sortit en tressaillant et du sang dégoulina de nouveau sur son visage.

— Hum, dit Zymun. Peut-être que nous allons d'abord vous emmener chez les chirurgiens pour regarder ça.

— D'abord ? demanda Kip.

— Oui, bien sûr. Le Seigneur Omnichrome insiste pour rencontrer tous nos créateurs. Même les bâcleurs.

Chapitre 71

Tandis que l'obscurité tombait sur l'immense foule, Liv errait d'un camp à l'autre, prenant de plus en plus conscience qu'elle était la seule femme, et entourée de rustauds. De plein de rustauds. Qui riaient trop fort, buvaient trop sec, et craignaient la bataille à venir. Le fait d'être tyréenne avait fait de Liv un paria que l'on prenait bien soin d'ignorer à la Chromerie, mais ici elle ne bénéficiait pas de cette protection. La plupart des hommes la regardaient de manière si dérobée qu'elle aurait pu ne rien remarquer si elle n'avait pas été tenaillée par un tel sentiment de solitude et un désir si intense de passer inaperçue ; d'autres l'observaient de manière si franche qu'elle vérifia son décolleté. Non : il était chaste.

Ce n'étaient que des crétins qui avaient passé trop de temps sans voir leurs femmes.

Elle mourait presque de faim. Elle ne voulait pas s'arrêter à un feu de camp, mais c'était le seul moyen d'obtenir de la nourriture, et aussi des renseignements.

Liv choisit un foyer où des paysans d'aspect bienveillant se partageaient une marmite de ragoût. Elle ne pouvait bien sûr pas voir tout le monde avant d'entrer dans le cercle, mais quelques-uns semblaient accueillants, et elle n'avait pas trouvé mieux.

— Bonsoir, dit-elle d'un ton un peu trop joyeux. Je donnerais un demi-danar pour du ragoût. Il vous en reste ?

Huit têtes se tournèrent vers elle. Un homme âgé lui répondit :

— On ne peut pas vraiment appeler ça du ragoût. Un lapin, deux ou trois racines, et les restes d'un cuissot de sanglier pour neuf bouches. (Il sourit modestement.) Mais Mori a trouvé un pamplemoussier qui a échappé aux soldats.

Rassurée, Liv se rapprocha du groupe. L'homme la regarda dans les yeux :

— Si on vous embête, vous devriez mettre vos lunettes, jeune dame.

— Si vous m'embêtez ? Pourquoi pensez-vous cela ? demanda Liv. Et appelez-moi Liv, merci.

— Vous avez l'air nerveuse comme un cerf à un point d'eau, voilà pourquoi.

L'homme lui tendit un bol de soupe où surnageaient quelques morceaux, refusant son paiement d'un geste. Elle mangea le bouillon et le petit pamplemousse trop vert qu'on lui donna et, surtout, elle resta assise à observer.

Au bout d'un moment, ses voisins retournèrent à leur conversation : la guerre, le climat et les récoltes qu'ils ne s'étaient pas donné la peine de planter cette année, les arbres fruitiers qu'ils ne s'étaient pas donné la peine d'émonder parce que s'ils donnaient plus, cela signifierait simplement que les bandits allaient rester plus longtemps aux abords de leur village. Ce n'étaient pas de méchants hommes. En fait, ils semblaient tout à fait convenables. Ils se plaignaient du roi Garadul, et l'un d'eux marmotta à propos d'un certain « Seigneur Omnichrome », avant de se rappeler qu'un créateur était présent ; mais leur haine, ils la réservaient à leurs occupants.

Les subtilités de l'occupation tournante de Garriston leur échappaient. Ils ne faisaient pas de différence entre occupants, les pires et les meilleurs. Ils les haïssaient tous. L'un d'eux avait perdu sa fille quelques années plus tôt, quand une patrouille avait traversé leur village et qu'un officier s'en était tout simplement emparé. Par la suite, il s'était rendu à Garriston pour essayer de la retrouver, mais était rentré bredouille. Les autres étaient venus en partie pour leur ami, en partie parce qu'ils

n'avaient rien d'autre à faire et que prendre une ville pouvait leur rapporter quelques pièces, et enfin en partie parce qu'ils détestaient les étrangers.

Ainsi, des hommes tueront et mourront pour un affront vieux de dix ans, commis par un autre pays.

Il aurait été inutile de raisonner avec eux, même si Liv en avait eu envie.

« Des idiots qui pourraient être nos amis en d'autres circonstances », comme avait dit son père. Après avoir fini de manger, elle mit ses lunettes jaunes, créa quelques torches de luxine qui brûleraient plusieurs jours pour les remercier de la soupe et du fruit, demanda où se trouvaient les magiciens, et partit.

En chemin, nul ne l'ennuya. Un homme lui cria quelque chose, mais les mots moururent sur ses lèvres lorsqu'il vit ses lunettes – même la nuit, les créateurs étaient respectés.

Les tentes des magiciens se trouvaient à l'écart des autres – pas parce qu'ils étaient surveillés ou ostracisés, mais parce que manifestement nul ne voulait camper trop près d'eux. Liv ôta ses lunettes, mais les garda à la main, au cas où quelqu'un viendrait la provoquer.

Elle passa devant un chariot entouré d'Hommes-Miroirs et entièrement peint en violet – *étrange* – mais ne ralentit pas, avançant d'un pas décidé comme si elle avait des ordres. C'était un truc qu'elle avait appris à la Chromerie.

Si on restait planté là, un mage vous trouvait vite quelque chose à faire. Si on prenait l'air affairé, on s'en tirait presque toujours.

Elle passa devant des feux où des mages se faisaient servir un somptueux repas par des cuisiniers, et de la bière ou du vin par de nombreux esclaves.

Les créateurs arboraient tous leurs couleurs sur des protections d'avant-bras en tissu ou en métal, ou encore sur de gros bracelets pour certaines femmes, ainsi que sur les ourlets de leurs capes ou de leurs robes. À part ce point commun, chacun avait son propre style vestimentaire. Quoi qu'il en soit, globalement, ils affichaient beaucoup plus leurs couleurs qu'il n'était d'usage à la Chromerie, où une femme pouvait porter une simple épingle à cheveux pour montrer aux autres qu'elle était verte.

C'était un groupe bruyant constitué de privilégiés mais, en les observant dans l'ombre, Liv vit qu'ils regardaient souvent vers le sud, pas en direction de l'immense pavillon gardé par des créateurs et des Hommes-Miroirs – qui devait être la résidence du roi Garadul –, mais vers un autre feu de joie. Liv prit une carafe de vin sur l'une des tables des esclaves et se dirigea vers cet endroit. Dans l'obscurité, sa tenue ne semblait guère différente de celle des serviteurs.

Ce qu'elle vit, derrière les esclaves, lui coupa le souffle. Des gens – ou des monstres ayant pris forme humaine – discutaient, buvaient, ripaillaient, créaient.

Tout près de Liv, un cercle de créateurs bleus, dont la moitié portait des lunettes, tous remplis de luxine qui colorait leur peau à la lumière du feu, parlaient à une femme qui semblait faite de cristal.

Pendant un long moment, Liv se demanda ce qu'elle avait sous les yeux.

C'étaient des créateurs, évidemment, et il y avait de la luxine partout. Des parjures. Les fous. Les brisés. Des spirites. Liv arrivait à peine à prendre conscience de ce qu'elle voyait.

C'étaient des gens qui violaient toutes les lois qu'on lui avait enseignées.

Liv ne saisissait que des détails épars. Un œil au halo brisé. La femme cristalline traçant une forme dans l'air, devant son auditoire bleu. Des verts qui dansaient en riant autour du feu, faisant des bonds surnaturels, à des hauteurs surhumaines, jouant à saute-mouton à grand renfort de sauts périlleux. Un homme et une femme, la peau teintée d'un vert permanent, mais pas encore métamorphosés, se frottaient les hanches dans une danse tellement lascive que… oh mais non, la

femme avait retroussé sa jupe.

Devant tout le monde, sous les vivats d'autres mages, ils étaient bel et bien en train de…

Liv détourna les yeux, les joues soudain brûlantes. Un jaune projetait de petites boules en l'air tandis qu'un bleu tirait des balles dessus : lorsqu'une cible était atteinte, elle explosait en produisant un petit éclair de lumière.

Liv se concentra sur les véritables spirites. Même ici, il n'y en avait pas beaucoup. À la Chromerie, elle n'avait entendu que des rumeurs sur ces êtres. À ce qu'on disait, presque tous ceux qui brisaient leur halo devenaient tout simplement fous et mouraient – ou tuaient d'autres gens, le plus souvent. Ce danger était ce qui rendait le Pacte nécessaire. Orholam avait créé la magie pour servir les hommes, et les créateurs juraient de servir leur communauté. Les parjures, eux, ne servaient qu'eux-mêmes, et mettaient tous les autres en danger.

Mais il y avait bien sûr la légende qui concernait ceux qui se recréaient.

Là, sous ses yeux, se tenait la preuve que ce n'était pas des racontars. Là, sous ses yeux, ces créateurs apprenaient mutuellement à se créer de nouveau. Liv observa la femme bleu cristal. Elle était d'une beauté étrange.

Des cheveux cristallins, des lunettes en forme de losanges sur les yeux, et une peau de cristal imparfaite, brisée en mille facettes, et qui épousait toutes les courbes naturelles de son corps. Comment pouvait-on recouvrir de luxine bleue rigide un corps capable de se mouvoir et de se plier ? La spirite avait résolu ce problème au moyen de milliers – de dizaines de milliers – de petits cristaux. Son corps brillait, étincelait, scintillait à la lumière des flammes tandis qu'elle ployait le torse telle une danseuse pour montrer à ces disciples ce qu'elle avait fait. Elle riait, dévoilant des dents étrangement blanches, qui tranchaient sur ses lèvres d'un bleu luisant.

Soudain, elle adopta une posture de combat, des pointes jaillirent de ses avant-bras, et des plaques de luxine bleue se figèrent sur sa peau pour former une armure.

Oh merde !

— Eh, caileen ! J'ai demandé du vin ! cria une voix.

Liv se retourna et se trouva nez à nez avec un homme qui arborait des brûlures hideuses sur tout le corps. Un infrarouge ; son cristal de feu luisait étrangement dans ses halos brisés. Il tendit son verre à Liv, qui le remplit de vin en tremblant, et détourna les yeux jusqu'à ce qu'il s'éloigne.

L'homme tenait une pipe de brume à la main, et des brûlures récentes recouvraient sa peau. En regardant, Liv comprit qu'il se les était délibérément infligées. Il essayait de scarifier son épiderme assez profondément pour devenir insensible. En attendant, il tuait la douleur par tous les moyens possibles.

Ce devait être incroyablement dangereux de se trouver aussi près d'un créateur de feu dément. Il était incapable de se contrôler, et celui-là était en plus ivre et défoncé à la brume.

L'homme à peine parti, Liv aperçut une boule de feu liquide qui explosa dans le ciel nocturne à quelques centaines de mètres. Elle s'arrêta, tout comme quelques spirites, qui observèrent la scène en se poussant du coude.

Le créateur, quel qu'il fût, était sûrement puissant. C'était une quantité de feu considérable, surtout produite de nuit. Où avait-il trouvé la lumière nécessaire pour la créer ? Dans l'un des feux de camp ?

Les flammes encore, peignant le ciel pendant plusieurs secondes. Liv sentit la peur l'étreindre. Kip ! Non, c'était ridicule. Kip était bleu et vert. Le feu, l'infrarouge, se situait à l'extrémité opposée du spectre. Ce ne pouvait être lui. Les spirites se contentèrent d'en rire, comme s'il s'agissait de l'un d'eux qui s'amusait.

Par Orholam, Kip était peut-être en train de se faire tuer, quelque part dans la nuit. Liv devait partir.

Elle tourna les talons et quitta le camp. Elle faillit rentrer dans une dizaine d'Hommes-Miroirs qui escortaient une femme hors du pavillon royal, vêtue d'une splendide robe noire et portant des lunettes violettes. Liv s'arrêta net.

Karris.

Le groupe passa devant elle d'un pas vif, mais Liv savait exactement où ils allaient. Karris était retenue prisonnière dans l'étrange chariot violet qu'elle avait vu. Elle aurait dû y penser plus tôt.

Pourtant, toute l'exaltation qu'elle aurait dû ressentir en retrouvant Karris – *oui, Karris, le premier jour, dans un camp de peut-être cent mille âmes, voire davantage* – était contrecarrée par la crainte que ressentait Liv pour Kip.

En quittant le camp des créateurs, la jeune fille remit ses lunettes jaunes et personne ne vint l'importuner. Elle arriva juste à temps à l'endroit où elle avait donné rendez-vous à Kip. Mais il ne s'y trouvait pas, et n'y vint jamais.

Le lendemain, elle apprit qu'un gros garçon à la peau tyréenne et aux yeux bleus avait été agressé et qu'il avait tué cinq hommes – ou dix ou vingt, ou cinq femmes aussi, selon la rumeur – avant de projeter du feu dans les airs.

Il avait été emmené par les créateurs et les Hommes-Miroirs. Même si elle restait persuadée que c'était impossible – Kip ne pouvait en aucun cas créer de l'infrarouge – quelque chose au fond d'elle-même lui disait que tout était vrai. C'était bien de Kip qu'il s'agissait. Elle en était sûre. Quelqu'un avait créé du feu, quelqu'un d'autre avait tué ces gens, et Kip avait été arrêté.

Elle passa deux jours à le chercher. En vain.

Chapitre 72

Tandis que le soleil se traînait vers l'horizon, Gavin donna le signal, et les conducteurs firent claquer leur fouet. Les chevaux de trait s'élancèrent en avant, tendant les cordes. Les attaches reliées aux grands supports de luxine étaient au bord de la rupture… puis, sous la force considérable des chevaux en plein effort, le bloc jaune du mur branlant s'arracha soudain.

La dernière couche de jaune heurta le sol dans un bruit sourd et le fit trembler. Gavin s'avança rapidement pour vérifier que tout s'était passé comme prévu.

— Une lieue de moins ! s'écria Corvan.

Il se tenait au sommet de la muraille, observant l'immense armée du roi Garadul.

— Merde !

— Par ici, seigneur Prisme ! l'appela l'un des ingénieurs.

Gavin se précipita. C'était le dernier des nombreux gros problèmes qu'il avait rencontrés en créant un mur presque exclusivement en luxine jaune : tout devait être scellé. Le sceau était toujours le point le plus faible. Si l'ennemi arrivait à faire fondre cette zone précise – ce qui n'était pas un mince exploit, mais tout de même –, la structure entière se déferait. La muraille de Gavin avait été créée morceau après morceau, ce qui impliquait l'existence de sceaux multiples pour chaque partie. Si un pan s'effondrait, ce serait catastrophique : une section entière de la muraille, sur cinquante mètres, retournerait à l'état liquide en quelques instants.

C'était sans doute pour ça que personne avant lui n'avait été assez bête pour ériger un mur entier en luxine jaune.

La solution était la simplicité même : deux couches de luxine, se protégeant mutuellement, avec les sceaux tournés vers l'intérieur. Les créateurs connaissaient bien le procédé, mais sceller était toujours la dernière chose à laquelle ils s'attaquaient. Il était par conséquent structurellement impossible de coller le sceau à l'intérieur, pas sur un objet de la taille d'un mur. On pouvait protéger un sceau en le couvrant de luxine jaune et en le scellant, mais il en resterait toujours un à l'extérieur. La plupart des mages l'auraient recouvert puis recouvert encore, à l'infini.

Pour Gavin, ce n'était pas assez. Il avait entièrement construit la deuxième couche de la muraille sur des supports. Puis il avait créé des deux côtés, scellant les deux couches à l'intérieur. Quand les chevaux avaient enlevé les supports, la deuxième couche s'était mise en place : ainsi, les sceaux de la structure – pour la première fois, à la connaissance de Gavin – étaient réellement protégés, non seulement par la luxine, mais aussi par l'énorme poids du mur lui-même. Et comme chaque partie collait à la suivante, il devenait de plus en plus difficile à quiconque de soulever les pans de mur pour accéder aux sceaux.

Gavin s'efforçait d'ériger un édifice monumental, une véritable œuvre, et c'était une sensation formidable. Cette construction allait durer bien après sa mort. Peu d'hommes pouvaient se vanter d'une telle chose. Les gens de Garriston l'appelaient déjà le « mur d'eau-vive ».

En arrivant près de l'ingénieur qui l'avait appelé, Gavin découvrit que l'un des supports n'avait pas été complètement arraché. Le mur était tombé dessus, enfonçant à moitié le support de deux mètres de large dans le sol, et empêchant la partie de la muraille correspondante de s'emboîter parfaitement dans la suivante.

— Notre artillerie est en place dans trois minutes ! cria Corvan.

Ah, l'enfant de putain ! Gavin s'agenouilla aussitôt auprès du gros support jaune et ôta rapidement la terre. Contrairement aux autres morceaux, le support était scellé en surface, précisément pour pallier ce genre d'éventualité. *Là !* Gavin projeta de l'infrarouge dans le sceau et la luxine jaune du support se liquéfia aussitôt. La muraille se mit en place dans un puissant grondement.

Gavin n'avait pas laissé assez de jeu dans les joints. Il aurait dû prévoir un espace plus important pour que les parties puissent s'emboîter même si elles n'étaient pas parfaitement alignées. Un mur aux jointures plus serrées aurait été plus résistant et aurait permis aux soldats de rester au sec même pendant les orages. Tant pis.

Détournant son attention de la muraille pour la première fois depuis des heures – il avait l'impression que c'était plutôt depuis des jours, alors que le soir tombait à peine –, Gavin se tourna vers les gens rassemblés là, à la recherche de ceux dont il avait besoin.

Ils étaient des milliers. La plupart des habitants de Garriston voulaient assister à la construction du mur. Des vendeurs avaient installé leurs chariots et leurs étals. Des ménestrels s'y promenaient, jouant et réclamant des sous. Des soldats dégageaient les avenues et commençaient à apporter du matériel, de la poudre, des cordes, de la mitraille à canons et du feu pour les fourneaux, des armures, des flèches et des mousquets supplémentaires. D'autres entrèrent en action avec des grues dès que la seconde couche fut mise en place. Des créateurs répandaient de la luxine à l'intérieur, scellant chaque fissure, cherchant des failles réparables, ou d'autres plus importantes nécessitant l'intervention de Gavin. Les Gardes Noirs – presque une centaine – se tenaient à proximité.

On avait déjà demandé à la foule de partir, mais Gavin n'avait pas assez d'hommes pour mettre cet ordre à exécution. Les gens étaient trop curieux ; ils savaient qu'ils ne reverraient jamais rien de tel de leur vie. Le Prisme n'avait pas le temps de s'occuper d'eux. Devant cette situation impossible, sa poitrine se serrait déjà.

— Capitaine ! cria Gavin. Vous avez vu comment procéder. Faites travailler les attelages aussi vite qu'ils le peuvent. Il nous reste encore seize pans de mur. Envoyez la moitié des effectifs à l'autre bout, côté est, et faites partir l'autre moitié d'ici. Prenez six créateurs. Vous quatre, et vous, et vous. Vous avez vu ce que j'ai fait. Faites la même chose.

» Général Danavis, parlez-moi ! cria encore Gavin.

Il restait moins d'une lieue à présent. Cela devrait aller.

Gavin s'avança à l'intérieur d'une grande arche qui accueillerait la porte. Il y avait des orifices béants et des tubes qui couraient le long du mur incurvé. Gavin se remplit de lumière et projeta de la luxine verte dans chaque tube. Cela donnerait une certaine flexibilité au mur, ainsi que la force de résister à n'importe quel coup de bélier. Il scella l'extrémité de chaque tube vert.

— Seigneur Prisme, dit Corvan en portant un télescope récemment créé à son œil. On dirait qu'ils font placer leur artillerie devant leur armée. Ils savent que nous manquons de tirailleurs pour sortir les écraser. Satanés espions ! Je ne vois pas leurs couleuvrines, mais nous savons qu'ils en ont une demi-douzaine. S'ils tirent au jugé…

Il s'arrêta pour effectuer un calcul mental. En tirant au jugé, les canonniers auraient la puissance nécessaire pour atteindre la muraille, mais à une telle distance (deux mille mètres pour les plus grosses couleuvrines) il était tout à fait impossible de viser pour rendre le tir assez précis.

— Si leur équipe est bien entraînée, ils peuvent commencer à bombarder à tout moment. Et sinon d'ici quelques minutes seulement.

Ce n'étaient pas les couleuvrines qui inquiétaient Gavin. Avec leur trajectoire, ces gros canons frapperaient le mur de face. Le mur d'eau-vive pouvait supporter autant de tirs directs qu'ils en

enverraient. Il leur faudrait s'approcher dangereusement plus pour utiliser les obusiers à tir parabolique, et encore plus pour que leurs mortiers pilonnent la foule de Garriston. Les canons de la ville devraient détruire ceux de Garadul avant qu'ils ne soient installés, bourrés et chargés.

— Bon sang, mais trouvez quelqu'un qui n'a rien de mieux à faire et faites reculer ces abrutis ! tempêta Gavin. Ce n'est pas un défilé du Jour du Soleil ! Dans dix minutes, des obus vont leur tomber dessus ! (Il se tourna vers le général Danavis.) Commencez à tirer dès que vous le pourrez. Faites-moi gagner du temps, général !

Gavin sentit, plus qu'il n'entendit, la partie suivante du mur qui se mettait en place. Des gens couraient partout, mais il se força à les oublier et s'attaqua à ce qui était désormais le plus gros problème, à présent que le mur prenait bel et bien forme. Il n'avait pas construit de porte.

Il courut vers l'une des grues qui transféraient du matériel au sommet du mur. La charge s'élevait déjà quand Gavin approcha, et vite. Il bondit, lançant deux crochets bleu et vert sur le paquet. Il fut soulevé dans les airs, exécuta un rétablissement et sauta en haut du mur dès qu'il y arriva, effrayant les soldats qui manipulaient la grue.

— Au travail ! rugit-il.

Ils sursautèrent… et se remirent à leur tâche.

Gavin courut sur le chemin de ronde, évitant les soldats pour atteindre l'arche au-dessus du vide où il devait créer la porte.

Poing-d'acier aboyait des ordres, envoyant un petit groupe de Gardes Noirs aux côtés de Gavin – comme s'ils réussiraient à le protéger d'un obus –, mais pas trop, pour ne pas gêner les défenseurs qui s'affairaient à construire le mur, entre autres innombrables tâches. Les autres Gardes prirent position devant la porte inexistante.

Comme dans toutes les batailles, il y avait trop de choses à considérer, trop d'événements se produisant en même temps, pour disposer d'une véritable vue d'ensemble. Gavin observa le soleil au-dessus de l'horizon.

Deux heures. Tout ce qu'il me faut, deux petites heures. Protéger ces gens est l'un des grands objectifs que Tu dois absolument approuver. Alors, si Tu es là-haut, pourrais-Tu, je T'en prie, bouger Ton cul sacré et venir m'aider ?

Toute la semaine, le général Danavis avait organisé, entraîné, promu, licencié et entraîné encore les défenseurs de Garriston. Vingt heures par jour, parfois vingt-deux. C'était inhumain, et pourtant ce n'était pas assez.

Le Prisme était habitué à la discipline et au travail fluide des vétérans. À la fin de la guerre des Prismes, ses hommes et lui manœuvraient en harmonie. Installer le matériel sur les murailles leur aurait pris littéralement le tiers du temps qu'il fallait aux nouvelles recrues. Ses canonniers auraient déjà préparé leurs armes et pris leurs repères. Ces hommes de Garriston se connaissaient à peine, et se faisaient encore moins confiance. Tout était donc d'une lenteur pénible, et à laquelle Gavin ne s'habituait que lentement.

Nous sommes perdus.

Puis il créa rapidement une plate-forme pour se tenir devant l'arche – ce qui était nécessaire pour réunir ses fils de luxine ouverts – et il eut son premier aperçu de la muraille telle que la verraient ses ennemis.

Ce satané gamin artiste avait créé son chef-d'œuvre.

C'était Gavin qui avait rempli les formes, mais toujours depuis les hauteurs, et, tandis qu'il assemblait les différentes parties de la muraille, il était toujours resté à l'intérieur. À présent, il voyait son œuvre dans son intégralité.

Le mur tout entier – incurvé sur une grande lieue – luisait de la couleur du soleil naissant. Cette lumière provenait du jaune liquide – à un doigt de la perfection du jaune dur – qui flottait sous la première couche de jaune solidifié. La luxine liquide réparerait tout dégât fait à l'enceinte extérieure.

Gavin vit alors que ses vieux mages, manifestement sous la direction d'Aheyyad, avaient ajouté leurs touches personnelles à l'intérieur de cette fine couche. En approchant, un ennemi aurait l'impression que le mur entier grouillait de créatures répugnantes. Des araignées de la taille d'une tête humaine rampaient sur la paroi s'arrêtant pour faire claquer leurs mandibules. De petits dragons semblaient tourner et piquer dans les airs.

Des visages désapprobateurs sortaient d'un tourbillon d'ombres. Une femme s'enfuyait devant une chose pleine de crocs, puis était déchirée et dévorée vivante, le désespoir se peignant sur son visage. Un homme marchait au pied du mur puis était saisi par des mains qui surgissaient de la brume. Des femmes superbes se transformaient en monstres à la langue fourchue et aux griffes immenses. Le sang coulait jusqu'à former des nappes sur le sol et ce n'était qu'un bref aperçu. Comme si les magiciens s'étaient concertés pour réunir tous leurs cauchemars et les peindre sur la muraille. Ce n'étaient que des fantasmes, de simples images à l'intérieur du mur, mais l'ennemi ne s'en rendrait pas compte sur-le-champ, et même alors, le spectacle n'en était pas moins terrifiant comme une vision de l'enfer. Mieux, il allait certainement distraire les archers et les mousquetaires ennemis lorsqu'ils essaieraient de toucher les meurtrières dissimulées par ces illusions.

Et ce n'étaient que les parties dégagées de la muraille. À chaque encorbellement, la silhouette courroucée et intimidante d'un Prisme écrasait l'assaillant du regard. En regardant, Gavin vit que tous les Prismes des quatre derniers siècles avaient été recréés dans le mur, avec Lucidonius à droite de la statue qui les dominait tous, et Gavin lui-même à gauche. En surplomb, par-dessus le grand vide de la porte, se dressait Orholam en personne, rayonnant et furieux, ses bras formant les arches de l'entrée.

Quiconque attaquerait cette porte attaquerait Orholam Lui-même, et tous ses Prismes. Une excellente petite ruse pour mettre les assaillants mal à l'aise. Chaque personnage, y compris Orholam dissimulait des mâchicoulis astucieusement disposés pour lancer des pierres, du feu ou de la magie.

Gavin lâcha un nouveau juron. Il s'était arrêté pendant cinq bonnes secondes pour admirer son joli mur ! Il n'avait pas de temps pour ça.

L'espace d'un instant, il envisagea tout simplement de combler le vide avec un pan de mur. Mais, à ce stade, cela n'irait pas plus vite. Les formes adoptées par la luxine étaient déjà celles d'une porte. Tout ce qu'il avait à faire, c'était de les remplir et de les lier – d'un seul côté ; les subtils arrangements utilisés pour le reste devraient attendre. Le lendemain. S'ils vivaient jusque-là.

Gavin rassembla les bobines d'ultraviolet qui maintenaient la superstructure du mur et commença à verser de la luxine jaune.

Par Orholam, il était exténué. Il créait à la limite de ses forces depuis cinq jours, et en particulier depuis la dernière aube. Un magicien normal serait devenu fou depuis longtemps. Même la plupart des Prismes se seraient tués avec la quantité de magie qu'il avait déployée. Les autres le savaient aussi. Gavin avait sans doute accru sa puissance depuis la guerre, et était désormais bien plus efficace. Il avait surpris une femme comme Tala – qu'il n'avait jamais vu impressionnée de toute sa vie – en train de lui jeter des regards franchement effrayés. Mais même lui avait des limites.

Il s'appliqua tout de même à verser une luxine jaune parfaite dans les moules. Le vrai Gavin n'aurait pu le faire : il n'était pas superchromate, il ne pouvait pas créer un jaune parfait. Mais le Prisme ne pouvait s'arrêter à mi-chemin. Le « assez bon » ne suffisait pas à la luxine jaune ; si elle n'était pas impeccable, elle se dissoudrait. C'était aussi simple que cela.

Le mur trembla, et Gavin faillit tomber de son perchoir. Quelqu'un le remit d'aplomb, et il vit que Poing-d'acier était à son côté et le soutenait.

L'instant d'après, il entendit le grondement d'une artillerie au loin.

— Je vous tiens, dit Poing-d'acier.

Il n'était pas tout à fait aussi grand que son frère aîné, mais lui aussi travaillait depuis longtemps avec Gavin. Il dut voir le regard vitreux et stupéfait du Prisme, car il ajouta :

— Nos propres canons vont riposter dans un instant. Ne vous… laissez pas distraire.

« Ne vous inquiétez pas, voulait-il dire. N'ayez pas peur. Ne ratez pas votre porte, vous nous feriez tous tuer. »

D'autres pièces d'artillerie de Garadul prirent position, la plupart non loin du mur d'eau-vive. Le grondement des couleuvrines ennemies résonna comme un orage dans le lointain. Gavin fit un effort de volonté et continua à créer.

Il vacillait, mais il ne s'en rendit compte qu'en sentant les grosses mains de Poing-d'acier qui le maintenaient fermement par les épaules. D'autres Gardes Noirs se tenaient tout près.

— Levez le toit ! cria le général Danavis.

Tout en déversant du jaune liquide dans les moules sous lui, Gavin sentit le mur vibrer : le toit amovible se mettait en place sur ses contrepoids. C'était une invention de son architecte. Au départ, il devait être utilisé pendant les bombardements d'artillerie. En général, un toit ouvert était préférable – il permettait de recueillir de l'eau, de laisser passer l'air quand la chaleur devenait insupportable, et s'avérait plus pratique quand les hommes devaient porter de lourdes charges, ou que des chariots devaient passer.

Mais, pendant un bombardement, ce toit-là protégerait les défenseurs des tirs de mortiers et d'obusiers. L'artillerie de la muraille pourrait alors riposter en utilisant par exemple les meurtrières, qui offraient un vaste angle de tir et une excellente protection – sauf contre les tirs qui visaient directement le trou de la meurtrière.

— Mais c'est quoi, ça ? murmura Poing-d'acier.

Il tenait Gavin pratiquement à bout de bras ; sans cette proximité, le Prisme ne l'aurait même pas entendu. Et Poing-d'acier n'était pas du genre à parler tout seul…

Gavin s'accorda une petite pause et leva les yeux. L'armée ennemie s'approchait en grondant, rattrapant leurs couleuvrines. Devant elles, des équipes installaient des obusiers – et les défenseurs n'avaient toujours pas tiré un seul coup de canon ! Le général Danavis en hurlait de colère sur les canonniers les plus proches.

Mais ce n'était pas cela qui faisait jurer Poing-d'acier. Devant le gros de l'armée, jusqu'aux avant-postes de l'artillerie, une centaine d'hommes et de femmes s'approchaient à cheval ou en courant. Tous portaient des vêtements de couleur vive. Gavin vit à la manière dont se déplaçaient les verts, à leurs bonds immenses, à leurs enjambées de sept lieues, que ce n'étaient pas de simples créateurs. C'étaient des spirites, et ils se dirigeaient droit sur la porte.

Il ne leur faudrait pas plus de quatre minutes pour atteindre la muraille.

Quatre minutes. Gavin regarda sa porte à demi formée. S'il ne se souciait pas des gonds, s'il scellait juste ce satané battant à même le mur, ce serait encore possible. Peut-être. Il leva les yeux vers le ciel, rassemblant son énergie. Dans moins d'une heure, ce serait le crépuscule. Les festivités en prévision du Jour du Soleil commenceraient dès que le dernier rayon aurait disparu à l'horizon. Que les assaillants soient des hérétiques, des païens ou des fidèles, ils ne combattraient pas le Jour du Soleil. C'était un jour sacré, même pour les dieux que Lucidonius avait chassés.

Si les défenseurs parvenaient à repousser les attaquants pendant une petite heure, ils auraient

une chance. Et le Jour du Soleil leur donnerait le temps nécessaire pour renforcer les portes, et installer le matériel et les canons.

Une journée. Une heure. Quatre minutes pour déterminer l'issue de cette guerre. Voilà où on en était. Ce n'était pas le moment de lâcher. Gavin avait encore quatre minutes.

Les couleuvrines sur la muraille répondirent enfin à celles de la plaine, mais elles tiraient au hasard, leurs boulets n'atteignant même pas les abords directs de l'artillerie ennemie ou les spirites qui chargeaient. Les tirs du roi Garadul se mirent à pleuvoir, rebondissant dans un craquement plaintif contre la luxine jaune, projetant de la lumière là où la paroi absorbait le choc et se régénérait.

Gavin avait rempli les moules aux trois quarts, baigné des senteurs revigorantes si proches de la menthe et de l'eucalyptus, mais il sentait néanmoins la fatigue. Il jeta un coup d'œil en direction des spirites. Même pas deux minutes.

Par Orholam, j'essaie de faire le bien. C'est un but grandiose, Orholam.

Altruiste, et tout et tout. C'est bien ce que tu veux, non ? Que les gens soient altruistes ?

Poing-d'acier lâcha Gavin et lança des directives aux Gardes Noirs en contrebas. Le général Danavis ordonnait aux hommes de s'approcher de la porte et de former les rangs derrière la muraille. La foule commençait à se disperser. Tout le monde criait, mais Gavin ne distinguait même plus les mots.

Des éclairs de magie explosèrent devant lui. Les spirites l'avaient repéré.

Ils jetaient des projectiles, du feu, tout ce qui leur passait par la tête, mais ses Gardes Noirs les repoussaient tous.

Gavin continua à créer. Les spirites n'étaient plus qu'à deux cents mètres, chargeant à toute vitesse. Il ne restait à Gavin que quelques secondes. Un canon rugit à sa droite, annihilant une dizaine de spirites. Mais d'autres bondirent derrière eux, dans le sang, la fumée et les morceaux de membres, ricanant, inhumains et luisants.

Gavin finit de remplir l'arche de jaune et prit les fils de luxine entre ses mains. Il allait y arriver ! Il scellait la substance quand un boulet s'écrasa contre les moules. Toute la puissance de ce tir incroyablement chanceux passa exactement entre les mains de Gavin. Comme s'il avait tenu une corde et que quelqu'un avait laissé tomber une enclume attachée à l'autre bout.

La luxine lui fut arrachée des mains. La porte et le boulet tombèrent sous l'arche, abattant des Gardes Noirs et une dizaine de civils. La porte – de la luxine jaune non scellée, subitement détachée – retourna à l'état lumineux dans un sifflement, avant même que Gavin ne puisse faire quoi que ce soit.

Deux secondes plus tard, la porte avait disparu en un éclair. Envolée, comme l'espoir de Garriston.

Chapitre 73

Gavin s'effondra. Ou du moins se serait-il effondré si deux Gardes Noirs ne l'avaient pas retenu et écarté du bord. Il voulait combattre, faire face, mais la tête lui tournait tellement qu'il ne pouvait même plus parler.

Il évita le premier impact, juste en contrebas, mais il l'entendit et le sentit.

Les hurlements des combattants qui se préparaient, libérant leur peur et leur fureur, affûtant leur volonté pour créer. Puis des vagues de chaleur et le choc, les armures qui cédaient, les grondements des hommes et des spirites. Puis des cris, toujours des cris.

— Où sont mes mousquets ? Ça fait deux heures que j'ai ordonné qu'on les apporte ! rugissait le général Danavis. Il jurait. Il se tenait à dix mètres de Gavin, observant la bataille de l'arche par les meurtrières et les mâchicoulis. Sur vingt hommes, seuls deux avaient des fusils.

— Tirez, crétins ! leur hurla-t-il. Toi, et toi, tirez. Vite !

Là-dessus il partit, tempêtant contre les équipes d'artillerie.

Les Gardes Noirs écartèrent Gavin du chemin de ronde. Avec le toit amovible, il n'y avait que quelques endroits à découvert à l'avant et à l'arrière. Ils réussirent à en trouver un, là où les grues déchargeaient le matériel. Un Garde bichrome créa un toboggan bleu et vert qui descendait jusqu'au sol.

— Qu'est-ce que vous faites ? parvint à articuler Gavin.

— Nous vous mettons en sécurité, messire.

L'homme sauta dans le toboggan.

Gavin observait l'une des équipes de canonniers. Ils avaient tiré avec leur couleuvrine et regardaient en contrebas – signe de leur inexpérience. Un seul homme suffisait pour donner des indications afin d'ajuster le tir. Les autres auraient déjà dû être en train de recharger. Mais, au bout d'un moment, ils poussèrent des hourras. « On l'a eu ! » Gavin ne voyait pas ce qu'ils avaient touché. Soudain, il perçut un rapide mouvement.

— Pas de danger ! lança le Garde Noir en bas de la muraille.

Des griffes vertes s'agrippèrent au mur juste devant l'équipe qui entourait la couleuvrine. *Hein ?* Gavin savait que des spirites verts injectaient de la luxine de leur couleur à leurs jambes pour leur donner plus de vigueur, mais il n'en avait jamais vu capables de sauter une hauteur équivalant même à la moitié de son mur. Il poussa un cri d'avertissement, mais la créature s'était déjà jetée sur les artilleurs. Ses mains, métamorphosées en griffes immenses, avaient éventré quatre hommes avant même qu'ils n'aient eu conscience de sa présence. Le sang jaillit, décrivant un grand arc de cercle, éclaboussant les murs. Les trois derniers hommes virent le monstre, mais restèrent pétrifiés. Un seul d'entre eux fit mine de saisir un des mousquets contre le mur.

Le spirite vert lui coupa la tête en trois morceaux, la transperçant à moitié de ses deux larges griffes.

Les Gardes Noirs n'hésitèrent qu'une fraction de seconde. Aucun d'eux n'avait jamais vu de spirites non plus. Quatre s'avancèrent presque simultanément. Les deux du devant mirent un genou à terre, dégageant la ligne de tir au-dessus de leur tête. Leurs mains plongèrent à l'unisson, avant de se relever, l'une chargée de magie, l'autre d'un pistolet.

Les détentes cliquetèrent et les silex frappèrent, mais dans les deux secondes qu'il fallait pour tirer avec un pistolet, la luxine jaillissait déjà de tous les magiciens. Une boule de luxine bleue de la taille d'un poing projeta le spirite vert contre un mur. Une masse de luxine rouge l'entoura et le colla à la paroi. De l'orange glissant se répandit à terre, au cas où il s'échapperait. Mais ce ne fut pas nécessaire. Le monstre vert avait encore ses griffes enfoncées dans la tête du malheureux canonnier, et il n'eut pas le temps de réagir avant que les flammes du dernier Garde incendient la substance rouge.

L'instant d'après, trois armes rugirent. Toutes trois touchèrent le spirite à la poitrine. De la luxine verte et un sang rouge bien trop humain jaillirent de la blessure. Le spirite se serait effondré sans la substance rouge qui le maintenait au mur, même en feu.

— Hors de combat ! cria l'une des Gardes.

Elle s'avança, versant déjà de la poudre dans son bassinet. Apparemment, c'était celle dont le coup n'était pas parti. Elle arma le chien, visa et tira. La tête du spirite vert explosa tandis que son corps se consumait encore.

Les Gardes Noirs étaient déjà en train de recharger. Pour la plupart d'entre eux, Gavin le savait, c'était leur toute première bataille. Leur premier sang versé. Pourtant, ils rechargeaient tous sans regarder. Comme on le leur avait appris. Ils ne devaient baisser les yeux qu'en cas de danger extrême et urgent – et ce pouvait être généralement une bonne idée de vérifier son arme pour éviter les ratés ou les charges excessives –, car ne pas quitter le combat des yeux était vraiment capital, et tous avaient la présence d'esprit de s'y appliquer.

— Dites au général Danavis de faire relever le toit, ordonna Gavin.

Le toit amovible empêchait les spirites verts de monter, sauf à l'assaut des pièces d'artillerie, car les membres de cette équipe se retrouvaient ainsi exposés. Certes, les Gardes Noirs avaient tous atteint leur cible qui gisait sur le sol, perdant son sang et déjà presque entièrement consumée – mais les autres défenseurs ne se montreraient pas aussi précis. Le toit transformait le chemin de ronde en un tunnel de luxine jaune. Il y aurait donc des ricochets : celui qui raterait un assaillant tuerait probablement un défenseur. Les inconvénients étaient donc plus nombreux que les avantages, d'autant plus que l'artillerie de Garadul avait cessé de tirer pour ne pas toucher ses spirites.

Le général Danavis l'avait sans doute compris aussi, parce qu'avant même que les Gardes Noirs puissent répondre qu'ils devaient tous rester avec Gavin, le toit fut escamoté. Ce faisant, il délogea plusieurs défenseurs qui tombèrent, ce qui leur vaudrait à coup sûr la mort ou des blessures graves.

Mais il fallait le faire.

Le toit arracha aussi le toboggan que les Gardes Noirs avaient créé pour Gavin. Ils le refirent aussitôt et y balancèrent le Prisme sans cérémonie. Il ne put même pas se rattraper. La quantité de luxine qu'il avait créée cette journée-là l'avait littéralement vidé.

Les Gardes le rattrapèrent en bas et le remirent sur ses pieds. Il ne tenait plus sur ses jambes.

— Emmenez-moi à la porte, ordonna-t-il.

Les Gardes Noirs échangèrent un regard.

— Bougez-vous, bon sang ! Si on perd la porte, on perd le mur. Si on perd le mur, on perd la ville.

— Cette cité ne nous intéresse pas. Votre sécurité, oui, cria une voix.

Poing-d'acier. Il avait surgi de nulle part.

— Vous pouvez tenir debout. Êtes-vous capable de courir ? demanda-t-il à Gavin.

— Je ne m'enfuirai pas !

— On ne tiendra pas la porte ! hurla Poing-d'acier. Mes Gardes se font massacrer, et pour quoi ? Nous ne sommes pas votre armée personnelle. Nous protégeons votre vie, pas vos caprices. Vous rendez notre travail impossible !

Gavin prit soudain conscience de son échec. Tout était sa faute. Ce n'était pas sa magie qui avait échoué, c'était sa façon de commander. Il n'avait jamais expliqué à ces gens pourquoi ils combattaient. Il avait exigé qu'ils obéissent jusqu'à la mort sans même leur dire en quoi c'était important. Lui-même se sentait déchiré, et il s'étonnait qu'eux ne veuillent pas mourir pour cela ? Mieux aurait valu leur mentir.

Tout ce qu'il vit de la mêlée de soldats qui le séparait de la porte, c'étaient des éclairs enflammés, de la fumée, et du sang qui éclaboussait jusqu'au sommet de l'arche. Il ne faisait aucun doute que les Gardes Noirs tenaient encore la première ligne – ils étaient les seuls à pouvoir résister aussi longtemps contre le nombre de spirites qu'il avait vu arriver. Le crépitement des mousqueteries était constant, mais lent. Les soldats qui séparaient Gavin de la mêlée n'avaient pas du tout pensé à établir des lignes de tir : les hommes à l'arrière n'osaient faire feu de peur de toucher leurs camarades à l'avant. Mais, pour l'instant, personne ne battait en retraite.

Bien sûr, cela changerait bien vite quand ils verraient leurs meilleurs combattants faire volte-face et les abandonner. Les Gardes Noirs étaient la pièce maîtresse de cette lutte.

Dans un rugissement exaspéré, Gavin saisit le mousquet d'un soldat et courut vers la porte. Il entendit Poing-d'acier jurer, et se douta que le colosse se lançait déjà à sa poursuite. Gavin se fraya un passage dans la foule, ralenti par sa taille, mais moins que Poing-d'acier, encore plus massif.

Le Prisme jurait, hurlait aux gens de faire place, et soudain il entendit le bruit d'un impact. L'instant d'après, une charge à la porte fit reculer tout le monde de cinq bons mètres.

Gavin franchit un rang de soldats et atteignit le mur. Il s'agrippa à un endroit où se dressait l'image d'un immense guerrier héroïque, parfaitement immobile, à l'exception de petites bouffées de vapeur qui lui sortaient de la bouche. Gavin l'effleura en plusieurs endroits – bon sang ! il aurait dû les marquer – et finit par trouver ce qu'il cherchait. Il posa la main – n'importe qui pouvait le faire, le mécanisme s'activait à la chaleur d'un contact humain – et une petite fenêtre transparente se découpa dans la paroi.

Il avait raison. Le bruit provenait du choc de l'armée régulière qui arrivait.

Ils se pressaient en bas de la muraille, et des dizaines de milliers d'entre eux étaient déjà en train d'installer des échelles et des cordes. Gavin avait hâte qu'ils découvrent la petite surprise qu'il leur avait réservée – mais rien n'aurait plus d'importance s'ils ne tenaient pas la porte.

Le Prisme vit que le soleil effleurait l'horizon. Il n'y en avait plus pour longtemps. S'ils tenaient jusqu'au crépuscule, le pouvoir des créateurs serait diminué plus que de moitié. Ils pourraient toujours utiliser de la lumière diffractée, mais ce serait sans aucune commune mesure. Gavin se remit à courir, poussant des gens contre le mur. Il entendit le sifflement d'un obus de mortier.

Le son aigu était familier, terriblement familier. C'était un bruit qui revenait dans ses cauchemars. Celui de la mort qui approchait, et contre laquelle on ne pouvait rien faire, mis à part se recroqueviller sur le sol. Le grondement et l'explosion des obus à l'atterrissage, brisant les tympans et renversant les hommes. Le sifflement se faisait vraiment fort.

Gavin sauta à terre, se couvrant la tête de ses bras. Quelque chose de lourd l'enfonça encore plus dans le sol, et le monde extérieur devint bleu.

« Boum ! »

Poing-d'acier s'écarta de Gavin et dissipa le bouclier bleu dont il les avait tous deux

recouverts. Gavin contempla l'obus, enfoncé dans le sol à moins de dix mètres d'eux. Il n'avait pas explosé. Il n'avait écrasé personne. Il avait atterri pile entre deux rangées de soldats. Un homme sautait à cloche-pied en agitant les doigts. Son mousquet démantibulé, qui lui avait été arraché des mains, gisait à côté du projectile. Juste à l'endroit où Gavin se trouvait avant de filer vers la muraille.

— La main d'Orholam est bien sur vous, Prisme stupide, gronda Poing-d'acier.

Gavin se relevait déjà. Il se fraya un chemin vers les rangs tumultueux devant lui. Ces hommes avaient déjà tiré et ne pouvaient plus recharger.

Certains avaient fixé des baïonnettes avec la poignée du couteau contre le canon. D'autres avaient tiré l'épée. D'autres encore brandissaient leurs fusils comme des bâtons.

Au-dessus d'eux, une mousqueterie jaillit depuis les meurtrières, et des pierres de la taille d'une tête humaine se mirent à pleuvoir sous l'arche, jetées depuis les mâchicoulis. Mais plus de luxine. Soit les mages s'étaient épuisés depuis longtemps, soit ils avaient été tués, soit ils n'étaient jamais arrivés à leur poste.

Un jour de plus, par Orholam. Un jour de plus, et cette muraille aurait été imprenable. Rien qu'une heure.

Gavin s'enfonça enfin dans la mêlée. La zone autour de la porte était un charnier où se mêlaient la puanteur du sang et celle de la magie. Les combattants pataugeaient dans les flaques rouges jusqu'aux jambes. Les dépouilles des hommes et des monstres se mêlaient, faisant trébucher assaillants et défenseurs. Un tas de cadavres remplissait l'espace directement sous la porte ; à mesure que les soldats de Garadul le gravissaient, ils devenaient des cibles pour les soldats postés derrière le Prisme, qui autrement n'auraient pas osé tirer plus bas, de crainte de toucher leurs camarades. Gavin vit une Garde Noire tomber, la jambe ouverte par les serres en verre coupant d'un spirite bleu épuisé.

Le mousquet de Gavin tonna et la tête du spirite explosa dans une brume de sang. Le Prisme lança son arme sur un spirite rouge incandescent qui s'approchait pour étreindre un soldat blessé appuyé contre le mur, désarmé.

Sans rien voir de ce qui se passait, Gavin saisit la Garde blessée et essaya de la remettre debout.

Mais elle était bien plus lourde qu'elle n'aurait dû l'être. Gavin tressaillit. Il se rappela soudain qu'il était épuisé. Non, il était simplement faible.

Quelqu'un lui arracha la blessée et la tira à l'écart. Les bruits de la bataille se firent étrangement métalliques. Gavin entendit des mortiers tirer – trop loin pour représenter un véritable danger, mais en assez grand nombre. Il entendit des hommes hurler, poussant les rugissements de ceux qui fuient une mort probable. Il perçut les gémissements des blessés, vit une femme essayer de s'échapper d'un grand tas de cadavres en rampant, touchée mais pas morte. Près d'elle, un homme griffait l'air, aveugle ; il lui manquait la moitié du visage. Des foyers de luxine brûlaient sur une dizaine de corps, et la poussière envahissait l'air. Gavin entrevit les visages de ses Gardes Noirs. Il aperçut leur joie, leur détermination soudaine – mais où étaient leurs camarades ? Ils fonçaient vers lui.

Gavin tira ses pistolets de sa ceinture. Le spirite rouge, le corps couvert d'une gelée embrasée, courut vers lui. Si le Prisme n'était pas arrivé si tard dans la bataille, le monstre aurait utilisé la magie et l'aurait carbonisé.

Gavin appuya sur la détente. Son pistolet à baïonnette, de fabrication ilytienne, fit feu instantanément. La balle frappa le spirite en pleine poitrine, mais ne l'arrêta pas. Gavin fit un pas de

côté et ouvrit la gorge du spirite d'un coup de lame au moment où il tombait. Le Prisme tituba et faillit perdre l'équilibre.

Il sentit plus qu'il ne vit les deux Gardes filer devant lui. Le temps de se ressaisir et de se redresser, l'un d'eux avait été embroché sur une grande épée de luxine bleue qu'un spirite avait créée pour remplacer son bras droit.

Même mourant, le Garde se cramponnait des deux mains pour empêcher le spirite de le projeter. L'autre Garde – il s'appelait Amestan, si Gavin se souvenait bien – contourna la créature et entreprit de le décapiter à l'épée.

Une fois, deux fois… des éclats de luxine bleue explosaient à chaque impact. La créature lutta pour se libérer, en vain. Au troisième coup, l'épée traversa la luxine bleue et pénétra dans le cou. Le spirite n'essaya plus de lutter, et au quatrième coup sa tête tomba.

L'un des Hommes-Miroirs de Garadul – que diable faisaient-ils là ? – émergea en se débattant du tas de cadavres entassés jusqu'à hauteur de poitrine, son épée de travers. Il vit qu'Amestan lui tournait le dos et chargea.

D'instinct, Gavin voulut le fusiller de sa luxine, mais le simple contact de la magie lui donna envie de vomir. Comme si on lui proposait un verre alors qu'il avait déjà la gueule de bois. Il manqua de perdre connaissance, mais leva son pistolet et tira.

Au dernier moment, Amestan se retourna pour affronter son agresseur – et se mit directement dans la ligne de tir. La balle de Gavin lui fit exploser la tête. L'instant d'après, l'Homme-Miroir embrocha Amestan, mais le Garde était déjà mort.

— Non ! hurla Gavin.

Un rang entier d'Hommes-Miroirs apparut au-dessus de la pile de cadavres.

Le roi Garadul avait compris la même chose que le Prisme. Il fallait prendre la porte le soir même, sinon la muraille ne tomberait jamais. Il avait donc envoyé sa garde personnelle pour s'acquitter de cette tâche. Il ne restait qu'une trentaine de Gardes Noirs, et les Hommes-Miroirs aux armures aveuglantes suffiraient amplement à faire céder les défenseurs. Surtout sans les Gardes.

Il était injuste que tant de bravoure échoue. Tant de morts. Les pensées de Gavin n'étaient plus très claires. Il le savait. Il s'en moquait.

Au moment où les rayons du soleil embrassaient la terre, Gavin créa de la luxine. C'était comme boire du vomi. C'était comme plonger tête la première dans un égout. C'en était trop pour son corps. Il projeta ses dernières forces dans la bataille. Ce n'était pas pour Gavin Guile. Qu'il aille au diable, celui-là. C'était pour tous ceux qui avaient lutté et étaient morts pour lui. Ceux qui s'étaient battus à ses côtés. Il ne pouvait leur faire défaut, même s'il devait le payer de sa vie.

La magie fut pareille à un second soleil qui serait né dans l'arche. En un instant, il parut, se dressa et bondit. Les Hommes-Miroirs se mirent à rayonner, leur armure reflétant la lumière dans toutes les directions. Mais cette protection était à la magie ce que l'armure normale est aux armes : efficace pour dévier les coups, mais nullement invincible. Une bourrasque emplit les oreilles de Gavin juste avant qu'un cône de magie pure le traverse et explose sur toute la largeur de la porte. Celle-ci devint semblable à la bouche d'un immense canon. Les Hommes-Miroirs devinrent incandescents. Ils restèrent là pendant un moment qui s'éternisa, leur armure luisante, puis chauffée à blanc, avant de tomber en morceaux comme tout le reste.

La puissance de la détonation fit trembler le sol, et seul Gavin resta debout. Il chevauchait la terre, la magie jaillissant comme s'il n'était que le cratère d'un volcan, le canon d'un mousquet.

Puis, moins de cinq secondes plus tard, elle s'évanouit dans les airs. L'arche était parfaitement dégagée. Les corps avaient disparu, et, du côté de Garadul, une grande partie de la porte était noircie

et ravagée.

Il y eut un silence stupéfait – ou alors, Gavin était devenu sourd. Il regarda aux alentours et une silhouette apparut, titubante. Un homme de grande taille, vêtu de riches atours, désormais noircis. Le roi Garadul.

Manifestement, il ne s'était pas contenté d'envoyer ses gardes personnels à l'assaut de la porte ; il les avait accompagnés.

Gavin et Garadul se firent face à quarante mètres l'un de l'autre. Le Prisme vit la grande silhouette de son ennemi hésiter, craintive.

Tout à coup, le corps de Gavin lui fit défaut. Il s'effondra. Il y avait quelque chose de blanc dans la poussière près de son visage – ou alors il était devenu aveugle. Des taches multicolores dansaient devant ses yeux.

Des hommes le soulevèrent, l'emportèrent, et il entendit le bruit lointain de la bataille qui reprenait. Tandis que les Gardes Noirs l'enlevaient, lui faisant un bouclier de leur corps et se retirant du combat, il vit le roi Garadul charger par la porte ouverte – seul. Gavin ne savait pas ce qu'il avait fait exactement, mais il avait détruit la barricade et d'autres installations.

Quelques hommes se joignirent à leur roi. Autour de Garadul volèrent de petits nuages de poussière ; les tireurs essayaient de le tuer, mais en vain.

On aurait pu le croire béni, protégé par le charme d'un dieu ancien plus puissant qu'Orholam.

Gavin vit alors le visage ensanglanté et noirci de poudre de Poing-d'acier.

— Pardonnez-moi, seigneur Prisme, disait le Garde Noir. Vous avez fait tout ce que vous pouviez. Et plus encore. Mais à présent…

Gavin perdit connaissance.

Chapitre 74

La nuit tombait, mais la plaine ne s'assombrissait pas. Au début, Liv ne comprit pas pourquoi. Elle avait marché toute la journée, derrière le chariot, un vieux chapeau de paille incliné sur le front pour que ses yeux de mage soient moins visibles. Elle avait entendu le grondement des canons, mais elle supposait que ce n'était qu'un coup de bluff. Il était impossible que l'armée ait déjà atteint Garriston. Liv s'avança – et avec elle la moitié du camp – pour voir ce qui brillait tant.

Les gens sur la plaine étaient si nombreux que Liv faillit rater les traces pourtant bien visibles de la bataille qui s'était achevée à peine quelques heures plus tôt. Les tranchées où étaient tombés les boulets formaient des fossés que les chariots devaient contourner. Les zones glissantes, boueuses et ensanglantées à proximité, avec leurs morceaux d'armure éparpillés, n'étaient plus que des endroits où il fallait évoluer avec prudence. L'odeur âcre de la poudre à canon se dissipait déjà.

La dernière cohorte de soldats passait sous l'arche à l'instant même, obligeant ceux de derrière à attendre qu'ils soient entrés pour s'installer.

Liv entendit des rumeurs folles d'immenses conflagrations magiques et de bataille épique, mais elle restait sceptique. L'armée de Garadul avait pris l'enceinte en un après-midi. Le combat n'avait pas duré longtemps. Son père était un grand général. Il n'avait perdu qu'une bataille dans sa vie, et encore, de justesse. Il avait sûrement deviné que la muraille ne pourrait pas être finie à temps, et s'était réfugié à l'intérieur de la ville. Il avait sans doute laissé plusieurs canonniers pouvant infliger sans mal quelques dégâts aux hommes de Garadul, avant de se retirer.

À cette idée, Liv se sentit soulagée. Si son père avait décidé de combattre ailleurs, il ne se serait sûrement pas mis en danger aujourd'hui. Elle ne supportait pas l'idée qu'il aurait pu se battre et mourir à moins d'une lieue d'elle sans qu'elle éprouve ne serait-ce qu'un mauvais pressentiment. Elle avait été tellement occupée à chercher Kip quelle ne s'était même pas rendu compte de la faible distance qui les séparait désormais de Garriston.

Mais toute pensée, inquiétude ou distraction disparurent lorsqu'elle se fraya un chemin dans la foule qui contemplait la muraille. Nul ne s'approchait à moins de cinquante mètres. En arrivant au premier rang, Liv comprit enfin pourquoi. Une énorme araignée, plus grosse qu'un homme, y avait suspendu une dizaine de cadavres – non, pas seulement des corps : l'un d'entre eux au moins s'agitait. L'homme, les mains étroitement liées sur la poitrine, réussit à sortir la tête. Pendu par les pieds, il s'agitait, essayant de libérer un bras. Il commença à se balancer doucement.

L'araignée, qui s'occupait d'un autre paquet à dix mètres de là, ne s'en rendit pas compte.

Liv vit une épée plantée dans le sol non loin de l'homme. Il sortit son bras droit et se mit à griffer les fils qui le tenaient, mais en vain. C'est alors qu'il vit l'arme. Il se balança pour l'attraper. Raté.

— Qu'Orholam le garde ! souffla quelqu'un dans la foule.

— Regardez l'araignée !

L'insecte ne bougeait plus, comme si elle avait perçu quelque chose. Puis elle se retourna, juste au moment où l'homme prenait de l'élan. Les yeux de la bête luisaient d'un vert malsain.

L'homme saisit la poignée de l'épée juste à l'instant où elle bondissait. Il donna un coup, le manqua, et les mâchoires du monstre se refermèrent sur sa nuque. Pendant une seconde atroce, le

corps se tendit tout entier, le visage tordu de douleur. Puis les horribles mâchoires se rejoignirent, et la tête roula au sol. Le bras libre – qui tenait toujours l'épée – fut agité de spasmes pendant un long moment, tandis que le sang jaillissait de la carotide, inondant le sol. Puis la victime lâcha l'épée qui se planta dans le sol, à l'endroit même où elle reposait quand il l'avait prise.

L'araignée saisit le cou dégoulinant et commença à se nourrir.

Liv entendit quelqu'un vomir. D'autres marmonnaient des prières ou des jurons.

La jeune fille resta tétanisée, comme tout le monde. La bête finit par remettre le bras de sa victime contre sa poitrine et l'emmaillota de nouveau dans sa toile. Puis elle ramassa la tête et la remit avec le reste du corps.

Tandis que l'insecte arrangeait sa toile, un autre cocon se mit à bouger.

— Ça fait deux heures que je regarde, dit un voisin de Liv. Y en a aucun qui s'échappe. Y en a un, il a fait trente mètres et puis elle lui a ouvert les tripes. Y en a deux, ils ont essayé de la combattre ensemble. C'est chaque fois pareil. J'ai beau le savoir, je peux pas m'empêcher de regarder.

Comment ça : c'est « chaque fois » pareil ? Liv regarda de nouveau le premier homme et l'épée en dessous. C'était la même qu'avant – exactement la même. La flaque de sang sous sa tête coupée était lentement retournée au néant.

Ce n'était pas un meurtre ; c'était un spectacle d'illusionniste. Ce qui ne le rendait pas moins impressionnant.

— Eh, qu'est-ce que tu fais ? demanda quelqu'un derrière Liv.

Elle avait avancé sans même s'en rendre compte – mais elle poursuivit sa route tout de même. Quand elle fut plus près, elle comprit qu'elle ne s'était pas trompée. Elle s'approcha encore et – comme il fallait s'y attendre – le deuxième homme se libéra et s'enfuit. C'est alors que l'araignée cessa de le poursuivre et se tourna. La foule poussa un cri. Le monstre fit demi-tour à toute allure, filant droit sur Liv.

La jeune fille se figea, le cœur bondissant dans sa poitrine. L'araignée s'arrêta droit devant elle, ses grandes mâchoires claquant comme des cisailles, ses membres antérieurs prêts à la saisir. Paralysée de peur, Liv regarda ces mâchoires qui claquaient, à moins de dix mètres d'elle. « Clac-clac… »

Pas un bruit ?

Elle reprit son souffle, soulagée sans même s'en rendre compte. Elle étrécit les yeux et vit que le sol autour d'elle était parsemé de déclencheurs à ultraviolet. *Incroyable !* Elle fit un pas sur la gauche, et l'araignée ne réagit pas. Liv atteignit la zone voisine, et le monstre se dirigea aussitôt vers elle, et vite. En s'approchant, la jeune fille vit que la caverne derrière l'araignée était fausse. Elle était en réalité beaucoup moins profonde qu'elle le paraissait à cinquante mètres de distance. On aurait dit un trompe-l'œil.

L'araignée elle-même était entièrement faite de couleurs primaires et stables, pour que la luxine ne se voie pas trop.

Quand Liv sortit de la zone des déclencheurs, l'araignée bondit après l'homme qui s'était « échappé », mais qui, curieusement, n'avait pas profité des trente dernières secondes pour s'enfuir une bonne fois pour toutes.

L'araignée lui ouvrit le ventre, comme le voisin de Liv le lui avait décrit.

La jeune fille effleura la luxine du mur et oublia immédiatement le génie de la mise en scène de l'araignée. La substance jaune était impeccable.

Parfaite.

Oubliant où elle se trouvait, Liv créa directement à partir de la lueur jaune du mur. Procéder

ainsi devait créer une source parfaite de lumière, technique que les mages jaunes avaient beaucoup convoitée, mais qui n'avait jamais fonctionné : quelque chose se perdait toujours, et le rendement restait faible. Mais avec un mur entier, long de plusieurs lieues, cela n'avait pas d'importance. Liv tira une petite torche de luxine solide dans sa main pour mieux voir le mur. Parfois, les créateurs dissimulaient des artefacts dans leurs constructions qui…

— Hé, maîtresse ! Qu'est-ce que vous faites ici ? Tous les créateurs sont censés être déjà à l'intérieur de l'enceinte !

Liv sursauta et vit un vétéran s'approcher d'elle, vêtu d'un uniforme de sergent tyréen, une magnifique rangée de pistolets à rouet à la ceinture, le fourreau vide. Il avait le visage barbouillé de poudre à canon ou de fumée, et de la gaze enroulée autour des mains. Il jeta un coup d'œil à l'avant-bras de Liv.

— Je… euh…

La jeune fille tenta désespérément de se rappeler le mensonge qu'elle avait préparé au cas où quelqu'un lui demanderait pourquoi elle ne portait pas de brassard coloré.

— Vous êtes éblouie par le mur d'eau-vive. Je sais, c'est pareil pour tous les mages. Où sont vos armes ?

Mes armes ? Il devait parler des brassards que portaient tous les autres magiciens, se dit Liv.

— Je, euh, j'ai été invité à la fête des spirites hier soir et j'ai un peu trop bu, je le crains. Je me suis endormie derrière un buisson et… soit mon unité ne m'a pas retrouvée, soit ils ont trouvé amusant de me laisser ici presque, hum…

— Nue ?

Liv rougit, tant son mensonge lui faisait honte.

— J'ai de la chance d'avoir encore mes lunettes, dit-elle en exhibant sa monture jaune.

— Moi aussi je boirais beaucoup sans doute si on m'invitait à une fête. Mettez vos verres et allez à la porte. On vous laissera entrer. Ensuite, allez voir l'intendant Zid. C'est un vrai salaud qui vous fera tout un tas d'histoires, mais… oh ! et puis tant pis. Venez avec moi, je vous emmène. C'est tout moi, ça, l'adjudant Galan Delelo, je me fais avoir par des lèvres boudeuses et un regard perdu…

— Hé ! s'exclama Liv.

— Je plaisante, je plaisante, dit Galan. En fait, vous me rappelez ma fille. Et si elle a le regard perdu, c'est qu'elle le tient de son père. Venez. (Il se tourna vers la foule.) Et vous, bande d'abrutis, c'est pas pour de vrai. C'est qu'un spectacle. Cessez de glander.

Il gifla le mur pour appuyer ses dires et la moitié de la foule rentra la tête dans les épaules en entendant la claque.

Galan emmena Liv à la porte en marmonnant. Même les soldats continuaient à passer. On avait dégagé deux voies étroites sur un côté pour les messagers, les nobles et les mages ; les gardes postés là reconnurent le sergent-chef et le laissèrent entrer.

Une fois à l'intérieur de l'enceinte, Galan se faufila d'un pas vif entre les tentes, et passa devant une file de soldats pour parler directement à l'intendant.

— Y me faut des trucs jaunes pour la fille, là, annonça-t-il dans le dos de l'officier.

Celui-ci, un grand homme bossu, était occupé à rassembler une dizaine d'épées pour les donner à un jeune soldat.

Zid se retourna.

— Je la reconnais pas. Elle est pas dans mes unités. Laisse tomber.

— Tu vas me faire chier ? Ce soir ? Faut que je te foute mon pied au cul, vieux débile ?

— « Débile » ? Tu débarques en me criant après comme une sorcière et tu t'attends à des fleurs

et du vin ? Je devrais t'aplatir ton vilain nez, répondit le bossu.

Galan se mit à rire en se frottant un nez qu'on lui avait manifestement cassé à plusieurs reprises.

— Il me semble me rappeler que t'as déjà essayé une ou deux fois.

L'intendant sourit, et la peur de Liv disparut quand elle comprit qu'ils étaient tous deux vieux amis.

— Je sais que t'es content de me voir en vie, dit Galan. Alors rends-moi service, et donne ses fringues à la fille.

— Du jaune ? demanda Zid en lâchant les épées sur le comptoir, et sans prêter attention au jeune soldat qui voulut les prendre toutes, n'y parvint pas et faillit s'embrocher en essayant de les empêcher – en vain – de tomber par terre.

— Oui, dit Liv.

Zid prit une liste et demanda :

— Nom ?

— Liv.

Zid parcourut rapidement sa liste :

— Pas de Liv, désolé. Y a pas un seul créateur jaune qui porte ce nom dans toute l'armée.

La jeune fille sentit sa bouche s'assécher.

— Toi et toi, dit Zid en désignant des soldats agacés par cette longue attente, arrêtez cette femme. On doit signaler la présence d'un imposteur…

— Oh, par Orholam, Zid ! Tu crois quoi, que c'est un espion ? Elle a à peine seize ans ! Quel taré nous enverrait un bébé pour nous espionner ?

Au mot « espion », Liv sentit ses jambes se liquéfier.

— Peut-être un taré très rusé, qui se dirait qu'on ferait pas attention à elle, justement en raison de son jeune âge, répondit Zid, exhalant la suspicion par tous les pores. C'est ce qu'a fait Gavin Guile, à ce qu'on dit. Paraît qu'il y a un gamin dans la tente des chirurgiens qu'est son bâtard. Qui nous enverrait un gosse ? Ces sales petits malins, voilà qui ! conclut-il avec un geste vague en direction de Garriston.

— J'ai dix-sept ans, se contenta de répondre Liv. *Hein ? Kip est dans la tente des chirurgiens ? Il est malade ? Blessé ?* Elle était trop agitée et trop inquiète pour se réjouir de la première nouvelle de son ami qu'elle glanait.

— Allez, Zid, une fois que le combat commence, ces listes sont à peine bonnes pour se torcher le cul, tu le sais bien. C'est pas la première fois que tu…

— Je t'ai eu ! lança Zid en éclatant de rire. C'était pour quand tu m'as traité de « vieux débile ». On est quittes maintenant.

— Quittes, oh, ça, on en est loin, dit Galan, mais il souriait. Bon, moi, le devoir m'appelle, content de t'avoir vue, Liv, et si jamais tu peux, tu lui rabats un peu le caquet à cette andouille, d'acc' ?

— Avec plaisir, dit Liv en souriant comme si elle était contente de plaisanter avec eux, malgré la nausée qui l'envahissait.

Quelques minutes plus tard, elle était seule, et, enfilant ses brassards, elle se trouvait dans la place. Tout ce qu'il lui restait à faire était sauver Kip et Karris. Et franchement, où était la difficulté dans tout ça ?

Liv eut envie, et ce n'était pas la première fois ces derniers jours, de casser quelque chose, de se plaindre, de gémir et – peut-être juste un peu – de pleurer. Mais au lieu de cela, elle prit une profonde inspiration et s'enfonça à l'intérieur du camp.

Chapitre 75

Quand Gavin ouvrit les yeux, il faisait grand jour. Quelqu'un était assis à son chevet. Il regarda. C'était sa mère.

— Oh ! grâce soit rendue à Orholam. Je croyais que j'étais réveillé, dit Gavin.

Felia Guile se mit à rire, et il sut qu'il ne rêvait pas. L'hilarité de sa mère semblait résonner plus librement que ça n'avait été le cas ces dernières années.

— Il est presque midi, mon fils. Je sais que je n'ai guère besoin de te rappeler ton devoir, mais tu devrais vraiment te lever.

— « Midi » ?

Gavin se redressa d'un coup. Il n'aurait pas dû. Tout son corps lui faisait mal. Sa tête. Ses yeux. Il resta immobile le temps que le marteau qui pesait sur sa nuque passe de dix à cinq kilos, puis que ses yeux y voient de nouveau clair. En général, la lumière ne le rendait pas malade – cela dit, il n'en avait jamais créé autant que la veille. Du moins pas depuis Roche Scindée, et il était jeune alors.

— Il est presque midi le Jour du Soleil ? demanda-t-il.

— Nous avons pensé qu'il valait mieux t'épargner l'accueil du Soleil et la procession de l'aurore. De toute façon, le Jour du Soleil allait être beaucoup moins cérémonieux, cette année. Orholam nous pardonnera.

— Mère, que faites-vous ici ?

— Il est temps… Gavin.

— Temps de quoi ?

— Pour ma Délivrance.

Gavin sentit une vague de terreur froide le parcourir de la tête aux pieds.

Non. Pas sa mère. Elle avait dit d'ici cinq ans. Elle lui avait donné le temps de se préparer, mais cela ne pouvait être si tôt.

— Et père ? se contenta-t-il de demander.

Sa mère croisa les mains sur les genoux et répondit avec une dignité sereine :

— Ton père a pris bien trop de décisions à ma place. La Délivrance se décide entre un créateur et Orholam.

— Donc, il n'est pas au courant.

— Je suis sûr qu'il l'est, à présent, répondit-elle, une petite étincelle dans le regard.

— Vous vous êtes enfuie ?

C'était bien cela. Elle s'était sans doute mise en route le soir, payant un pot-de-vin indécent à un capitaine de navire pour partir avant même que les espions d'Andross Guile ne signalent son départ. Elle avait probablement choisi le bateau le plus rapide du port pour que, même si Andross en envoyait un à sa poursuite, ses hommes arrivent trop tard.

C'était, Gavin dut le reconnaître, très malin.

Et Andross Guile n'apprécierait pas. Pas du tout même.

Felia resta silencieuse un long moment.

— Mon fils, je répète à ton père que je veux me joindre à la Délivrance tous les ans depuis cinq ans. Il me l'a interdit. Je sens que mes forces me quittent. Je n'ai pas créé depuis trois ans, et ma vie

est terne. J'aime tendrement ton père, mais il a toujours été un homme très égoïste. Andross désire s'accrocher éternellement à sa vie et à son pouvoir, et il ne veut pas être seul. Je… je le plains, mon fils, et je lui ai donné ces dernières années au nom de l'amour que nous partagions jadis. Tu sais que je suis loyale, mais toi et moi nous ne sommes pas dupes : il considérera mon comportement comme une trahison. Et je sais qu'il préférera s'en prendre à toi qu'à lui-même, mais si je dois choisir entre mon devoir envers ton père et mon devoir envers Orholam…

— Orholam l'emporte.

Elle lui tapota le genou :

— J'ai envoyé un courrier à Corvan Danavis…

— Corvan est vivant ? Sur le mur, j'ai craint que…

— Oui, il va bien, dit sa mère avec un sourire triste. Mais tes défenseurs ont perdu la muraille, malgré ton héroïsme.

« Mon héroïsme ». Seule sa mère pouvait parler ainsi sans aucune trace d'ironie dans la voix. *Qu'est-ce que tu penses de ça, mon frère, depuis le fond de ta cellule ?*

— Quoi qu'il en soit, j'ai envoyé un messager lui dire que tu étais réveillé. Je suis heureuse de le revoir. C'est un homme de bien.

Elle n'était pas, bien sûr, sans savoir que Corvan s'était choisi une vie d'exil pour que l'imposture de Gavin fonctionne, mais comme toujours, elle se montrait prudente, au cas où il y aurait des espions dans les parages. La mère du Prisme avait toujours eu le don de savoir comment mener son existence et faire connaître son opinion, malgré les pressions de la vie à la Cour et les exigences requises par le protocole, le secret et la discrétion.

— Je te verrai ce soir, mon fils.

Après son départ, Gavin s'habilla lentement, évaluant l'état de son corps pour voir si ses efforts de la veille lui avaient infligé des dégâts durables. Il avait mal, mais il méritait sûrement pire. Ses muscles finiraient par se détendre au fil de la journée, et en soirée il pourrait créer le minimum nécessaire. L'après-midi du Jour du Soleil.

On frappa une série de coups légers à la porte – le rythme d'une vieille chanson que lui et Corvan aimaient – et celle-ci s'ouvrit. Son ami entra.

— Tu es debout, constata-t-il d'un air surpris.

— Pas plus fatigué que ça. Merci de m'avoir laissé dormir, mais tu sais que tu auras besoin de mon aide, aujourd'hui. Quelle est la situation ? demanda Gavin en laçant sa chemise.

Corvan lui prit la tête à deux mains et le regarda droit dans les yeux. Gavin voulut se dégager, mais son ami le tenait bien.

— Tu fais quoi, là ? gronda le Prisme.

— Tu devrais être mort, dit Corvan. Tu te rappelles la quantité de magie que tu as utilisée, hier ?

— Je m'en souviens parfaitement, merci, notamment grâce à une bonne migraine que tu ne fais rien pour arranger.

Corvan le regarda quelques instants encore, puis lâcha prise.

— Je suis désolé, seigneur Prisme. On dit que lorsqu'un Prisme se meurt il y a des signes. Je ne sais pas lesquels, mais si quelque chose devait te briser, c'était ce que tu as fait hier. Même un Prisme ne devrait pas pouvoir créer autant. Malgré tout, tes yeux n'ont pas l'air altérés.[(xi)]

Gavin haussa les épaules d'un air désinvolte :

— Comment avons-nous perdu l'enceinte ?

Corvan poussa un soupir :

— Rask Garadul est soit un fou génial, soit un fou tout court, voilà comment.

— Alors personne n'a tiré sur ce crétin au moment où il chargeait la porte ?

— Ils ont eu de la chance. Je pense que tu as terrifié les deux camps avec… ce que tu as fait. Les tireurs tremblaient tellement qu'ils n'auraient même pas pu atteindre une cible facile. Ensuite, quand les hommes ont vu que Rask chargeait et que tu étais tombé, ils ont cru que tu étais mort – qu'il avait réussi à te vaincre. Les Gardes Noirs t'ont mis à l'abri. La plupart de nos meilleurs Tyréens avaient déjà été tués au combat.

Corvan se pinça le nez entre les yeux pour soulager sa tension, son mal de crâne. Gavin avait oublié qu'il souffrait toujours lorsqu'il avait à se battre.

Il visualisait la scène : le Prisme à terre, les Gardes Noirs se retirant, et l'ennemi en train de charger, comme insensible à l'exploit qui venait d'avoir lieu sous ses yeux. Pas étonnant que les Tyréens aient perdu tout courage.

— Donc les hommes de Garadul l'ont rejoint dans sa charge et quoi ? Nos troupes ont fondu ? se sont fait massacrer ? Qu'est-ce qui s'est passé ?

— En fait, elles ont tenu la porte pendant quelques minutes. Cela dit, elles ont raté la manœuvre de renfort que j'avais essayé de leur apprendre.

(C'était le moment où des mousquetaires frais, armés de fusils chargés, devaient remplacer la première ligne.) Mais ils se passaient des mousquets d'un rang à l'autre, en rendant les armes utilisées pour les faire recharger. Nos hommes ont perdu du terrain, mais lentement, et les défenses du mur tenaient encore. Il faisait sombre… j'ai cru que nous allions tenir.

— Et alors ?

— Ils se sont retrouvés à court de poudre.

Corvan soupira. Gavin vit qu'il le prenait comme un échec personnel.

— Il y en avait plein ailleurs, bien sûr. J'ai envoyé des hommes s'en occuper, mais… les hasards de la guerre…

La confusion, les espions, la mort des messagers, la désertion des conducteurs de chariots qui devaient apporter la poudre noire, ce à quoi venaient s'ajouter des officiers qui n'avaient pas vérifié ou revérifié que les ordres étaient bien suivis, par inexpérience, lâcheté ou… parce qu'ils étaient déjà morts. Avec une armée aussi peu entraînée, et constituée d'aussi peu d'unités habituées à manœuvrer ensemble, un maillon de la chaîne pouvait rompre à tout moment. Dans ce cas précis, ç'avait été l'approvisionnement en poudre noire qui avait fait défaut.

Si seulement Gavin avait pu terminer de construire cette satanée porte, cela n'aurait pas eu d'importance. Ou s'il avait été plus fort. Ou si ce boulet de canon n'avait pas percuté ses créations. Mais cela ne servait à rien d'y repenser.

— Nos défenseurs ont cessé le combat et se sont enfuis, dit Corvan. Le roi Garadul n'a envoyé personne à nos trousses. J'ai réussi à organiser une retraite en assez bon ordre pour les hommes de l'enceinte. Garadul doit croire que nous nous rendrons. Il a peut-être pensé qu'il parviendrait plus vite à ses fins en se montrant miséricordieux plutôt qu'en massacrant le plus de gens possible. Ou peut-être qu'il ne voulait pas que ses hommes s'entre-tuent dans l'obscurité. À moins qu'il ne soit dévot et que sa nouvelle religion l'empêche de se battre.

— Plutôt l'ancienne religion, corrigea Gavin.

— Rien n'indique qu'ils veuillent se battre aujourd'hui.

— Le Jour du Soleil est sacré même pour les païens, dit Gavin.

— Donc, nous avons jusqu'à demain. Que veux-tu faire, seigneur Prisme ?

— Quand tu croyais que j'étais hors combat, qu'as-tu décidé ?

— Le roi Garadul s'est peut-être attiré des sympathies dans la ville en épargnant les hommes qui se sont enfuis hier, mais il en a perdu bien davantage en utilisant des spirites. La ville bruisse d'histoires de monstres.

Les gens sont terrifiés. Il y a deux jours, je craignais qu'ils se retournent contre nous en un clin d'œil. Ils t'ont vu construire un mur pour les protéger, et ils ont vu contre quoi tu les protégeais. Tu as donc gagné leur confiance, et ils maudissent l'homme qui a massacré leurs amis avec l'aide de ces abominations. La ville entière est à toi. Si tu montres ton visage, ils te suivront jusqu'aux portes de l'enfer.

— Corvan. Réponds à ma question.

Le général se frotta la nuque. Il hésita.

— Nous ne pouvons pas l'emporter. La vieille enceinte de pierres autour de la ville n'arrêterait pas une mule déterminée. Rask a raflé la plus grande partie de notre poudre en s'emparant de notre muraille, et tous nos canons. La moitié de nos mousquets sont restés sur le champ de bataille, là où nos hommes les ont lâchés pour ensuite prendre la fuite. Avec de la chance, nous pourrions en tuer quelques milliers avant qu'ils prennent la muraille intérieure, et une fois le combat de rue commencé, nous pourrions en abattre pas mal dans des goulets d'étranglement, mais après, étant donné leur nombre, c'est le massacre assuré. Avec leurs effectifs et notre manque de matériel, la cité n'est pas défendable. Je ne vois aucune stratégie qui nous permette de remporter la victoire. Nous pouvons leur infliger de gros dégâts en perdant, mais ce n'est pas pareil. (Corvan fit la grimace.) Je préparais la retraite.

— « La retraite » !

Corvan Danavis n'avait jamais perdu de bataille – enfin si, comme Gavin, on ne considérait pas Roche Scindée comme une défaite. Quand on a soi-même décidé de perdre, et choisi comment être vaincu, on ne peut pas véritablement parler de défaite, n'est-ce pas ?

— Mais même cette retraite se heurte à des difficultés imprévues, seigneur Prisme. La présence de ces « monstres » a mis tous les habitants de notre côté, cela implique aussi que tout le monde souhaite quitter la ville. Ils pensent qu'ils se feront massacrer et dévorer s'ils restent, et il est impossible d'évacuer autant de personnes avec les bateaux et dans le laps de temps qu'il nous reste.

Gavin se frotta le front. Il enfila sa robe blanche de cérémonie. *On est coincés, en fait.*

— Est-ce que nos espions ont des nouvelles de Karris ? demanda-t-il d'un air qui se voulait détaché – comme si Corvan était dupe.

— Elle était encore en vie hier. J'imagine que Garadul avait l'intention de l'utiliser comme monnaie d'échange, le cas échéant.

Ce qui n'était plus le cas, bien sûr. Karris devenait donc quantité négligeable. Corvan n'eut pas besoin de le préciser.

— Kip, Liv, Poing-de-fer ?

Si Gavin avait réfléchi, ou été un peu moins égocentrique, il aurait mis la fille de Corvan en premier.

— Pas de nouvelles, dit Corvan en serrant les mâchoires.

— Ce qui pourrait être une bonne nouvelle, non ? s'ils avaient déclenché une catastrophe, nos espions en auraient sans doute entendu parler, non ?

Corvan resta silencieux un moment, refusant un aussi infime réconfort. Il n'était pas homme à se raccrocher à un fétu de paille ni à croire que la tragédie ne pouvait le toucher personnellement. La mort de ses deux épouses l'avait guéri de tout idéalisme.

— Nos espions signalent qu'il existe une sorte de roi des spirites, un spirite polychrome. Il se

fait appeler « Seigneur Omnichrome ». On ignore qui il était avant de rompre le Pacte – à moins qu'il ne s'agisse d'un véritable polychrome sauvage.

Gavin haussa les épaules. Encore une question parmi cent autres, mais il savait que Corvan lui présentait tous les problèmes éventuels pour qu'il choisisse lui-même ce qui importait vraiment.

— Que comptes-tu faire, seigneur Prisme ?

Corvan pensait à la bataille ou à l'évacuation, bien sûr.

— Je veux tuer Rask Garadul.

Son ami ne dit rien. Il ne leva pas le petit doigt pour ordonner un assassinat, ou un quelconque acte tout aussi stupide.

Le père de Gavin – qu'il soit maudit ! – avait prévu même cela. *Si tu perds la ville, tue Rask Garadul*, avait dit Andross Guile. Le Prisme s'était persuadé qu'il pourrait sauver la ville… et n'avait pas pris de dispositions pour faire assassiner le roi. Il aurait dû prendre en compte les deux possibilités. Il était trop tard à présent. Sauf si Rask se décidait à charger le jour suivant de manière aussi insensée que la veille.

Gavin voulut parler, mais les mots ne sortirent pas de sa bouche. Il se racla la gorge, comme pour se débarrasser du goût de l'échec.

— Je ferai mon possible pour t'aider tout en m'acquittant de mes devoirs religieux, mais…

Il hésita. Sept années, sept grands objectifs. *Et voilà, pour une fois que j'essayais de faire le bien…*

— J'ai échoué, Corvan. Ordonne l'évacuation.

Chapitre 76

À en juger par l'air froid qui lui léchait la peau, il était bien après minuit quand Kip passa une porte sous bonne escorte. La température était la seule indication qu'il avait de l'heure, car il portait un bandeau sur les yeux, un sac noir sur la tête, un nœud coulant autour du cou, et ses mains étaient liées dans son dos.

L'un des gardes qui l'accompagnaient jurait, à voix basse, mais sans arrêt, stupéfait par quelque chose qu'ils appelaient « le mur d'eau-vive ». Ils avançaient lentement, par à-coups, aux injonctions d'une voix militaire qui aboyait : « Restez pas là à vous gratter le cul. Allez plus loin dans le camp.

Vous bloquez tous les autres. » Kip entendit un fouet claquer comme un coup de pistolet, et la file avança.

C'était comme ça depuis deux jours. Le garçon s'était réveillé dans les ténèbres – à cause du bandeau qu'il avait sur les yeux – et les mains liées sur les côtés du corps. Lorsqu'il avait essayé de se détacher, des hommes étaient venus. Ils avaient ôté son bandeau, et l'un d'eux lui avait observé attentivement les yeux, écartant ses paupières avec les doigts, sans aucune douceur, avant de lui remettre le bandeau. Sa main gauche lui faisait horriblement mal. Ce premier jour – si ç'avait bien été un jour –, ils avaient mis dans son vin une substance répugnante qui avait anesthésié sa douleur et ses sens.

On l'avait emmené voir le Seigneur Omnichrome, sans lui donner de vin drogué, pour qu'il soit lucide, mais sans jamais lui ôter son bandeau non plus. Ils étaient restés assis dans une tente bruissante de voix pendant des heures, Kip souffrant le martyre, puis ils étaient partis. Apparemment, le seigneur était trop occupé pour le voir.

Au bout d'un moment, Kip entendit ses gardes se disputer. Un homme habile aurait trouvé un moyen d'utiliser leur différend. Mais le garçon resta là sans rien faire, à se demander quand viendrait sa prochaine dose. Sa main l'élançait.

Les gardes le remirent à une autre personne – littéralement, en lui tendant la corde du nœud coulant.

— Tu vas pas lui donner le vin de pavot ? demanda l'un de ses gardes.

— Pourquoi gâcher du bon pavot pour de la mauvaise graisse ? répondit l'autre. Moi aussi j'aime bien le vin de pavot.

— Oh, ça a un goût infect, dit le premier.

Kip était d'accord.

— Je le bois pas pour le goût ! s'esclaffa l'autre. (Kip était d'accord avec ça aussi.) Allez, on y va. J'ai vu des femmes en chemin. Avec ton charme et mon vin de pavot…

Il rit de nouveau.

Kip fut traîné jusque dans un chariot. Il trébucha sur les marches et faillit s'étrangler avec son nœud coulant, mais il trouva rapidement un siège. La porte se referma derrière lui.

Quelqu'un défit le nœud, lui ôta la corde, son sac, puis son bandeau.

— Kip ? demanda une voix féminine.

Le garçon cligna des paupières. Malgré la pénombre dans laquelle était plongée la pièce violette, après deux jours d'obscurité totale, ses yeux se mirent à pleurer. Il distingua tout de même

Karris Blanc-Chêne.

— Karris ? demanda-t-il.

Question idiote. *Bien sûr que c'est elle, elle est devant toi, imbécile.*

— Kip, qu'est-ce que tu fais ici ?

— Je suis venu à votre secours, dit-il en se mettant à rire.

— Kip, ils t'ont donné beaucoup de vin de pavot ?

Cela faisait des heures qu'il n'en avait pas bu, mais il rit de plus belle.

Karris mena Kip à sa paillasse. Il s'endormit instantanément. Elle le contempla, saisie d'une envie dure et mesquine de le détester.

Mon fils aurait son âge. Bon sang, Kip pourrait être mon enfant ! Il a les yeux bleus, et ma grand-mère était parienne.

Alors tu crois vraiment que la peau brune et les cheveux frisés peuvent sauter une génération ? Comme les jumeaux ?

Karris se frotta les yeux. Ce n'était qu'une vaine rêverie et elle le savait. Le fils qu'elle avait abandonné était le demi-frère de Kip, mais toutes leurs ressemblances tenaient au fait qu'ils avaient le même père. Et quel père Gavin avait été, pour l'un comme pour l'autre !

Il fallait qu'elle sorte de là. Elle réfléchissait trop.

Karris regarda Kip dormir, retrouvant le sang Guile dans la forme de son front et de son nez. Elle fut incapable de mettre un nom sur ce qu'elle éprouvait.

Elle posa enfin une couverture sur lui.

Chapitre 77

Gavin survécut aux rituels de midi. Le luxiat, un jeune vert parfaitement bien intentionné, trembla comme une feuille pendant toute la cérémonie.

Garriston n'était pas ce que l'on pouvait appeler une affectation de premier choix, et le jeune homme ne s'attendait sans doute pas à voir le Prisme un jour, ni à le rencontrer, et encore moins à devoir accomplir les rites du Jour du Soleil avec lui. Ils s'acquittèrent péniblement de leur tâche, Gavin lui soufflant ses répliques deux ou trois fois. Cela prit une heure et demie – et encore, parce que le Prisme écourta la liste de tous les nobles des sept satrapies et de tous les responsables de la Chromerie sur lesquels ils devaient appeler la bienveillance d'Orholam.

— Si même Orholam ne se rappelle pas leur nom, peut-être qu'ils ne sont pas si importants que ça, hein ? dit-il au luxiat stupéfait.

Gavin dut attendre le début de l'après-midi pour s'esquiver. Une fuite toute relative, bien sûr, puisqu'une dizaine de Gardes Noirs, un secrétaire, quatre messagers et une dizaine de gardes de la ville l'accompagnaient lorsqu'il se rendit sur les quais.

Il y trouva Corvan, qui dirigeait l'attroupement d'une main de maître. La foule n'était pas aussi déchaînée qu'il l'avait supposé. Les gens espéraient peut-être que Gavin allait les sauver. Après l'avoir vu construire un mur inimaginable, ils pouvaient croire qu'il disposait de pouvoirs illimités.

Peut-être certains voyaient-ils les choses sous un angle purement religieux : en ce jour, le plus sacré de tous, seul le travail absolument nécessaire devait être accompli.

Heureusement que rester vivant n'est pas considéré comme absolument nécessaire.

De nombreux nobles négociaient avec des capitaines de navires. Des caisses de marchandises étaient empilées sur les quais – et bien d'autres, non emballées. Des tapisseries enroulées qui avaient décoré les grands salons familiaux, des meubles peints à la feuille d'or, des œuvres d'art, un dédale de coffres remplis d'Orholam savait quoi.

— Seigneur Prisme, l'accueillit le général Danavis en voyant Gavin arriver d'un bon pas.

Ce qui voulait dire : « Vous allez devoir vous acquitter d'une tâche réellement déplaisante. »

— Hier, j'ai donné l'ordre qu'aucun navire ne quitte le port, au cas où une évacuation deviendrait nécessaire. J'ai fait savoir que toute désobéissance entraînerait la saisie du bateau, et la mort de celui qui avait engagé son capitaine.

C'était une sentence sévère comme la guerre en exigeait. Si Garriston était envahie et que les occupants entamaient un massacre, quiconque prenait un bateau à la ville condamnait des dizaines de personnes à la mort. Le problème avec les sentences sévères, c'était qu'il se trouvait toujours quelqu'un pour essayer de voir si c'était du bluff – au moins une fois.

— Qui était-ce ? demanda Gavin, qui le savait déjà.

— Le gouverneur Crassos. Ses hommes ont tiré sur les Gardes Noirs qui sont venus les arrêter.

Des Gardes Noirs ? Comment Corvan avait-il réussi à leur faire obéir à un ordre du genre : « Allez chercher ce prisonnier ! » ?

— Des blessés ?

— Non, seigneur Prisme.

— Il est ici ? demanda Gavin.

Il fallait qu'il parte. Son entourage empêchait les hommes de Corvan d'aller et venir dans la rue comme ils le devaient, et bloquait aussi l'accès aux quais. Mais Gavin ne pouvait se dérober à ce qui l'attendait. Mieux valait régler ça de manière à asseoir la loi ainsi énoncée, et le faire le plus rapidement possible, avant que d'autres n'enfreignent ces mêmes règles, et qu'il ne faille en tuer davantage. Quand le sablier était cassé, la justice tardive était aussi grave que l'injustice.

— Faites venir les marins aussi, et la cargaison qu'il emportait, dit calmement Gavin à Corvan.

Le gouverneur Crassos se trouvait à moins de dix mètres de lui. Il était entouré par des gardes bien plus grands que lui, qui lui bouchaient la vue.

Il avait les mains liées dans le dos et un œil poché. Les gardes poussèrent à ses côtés une bande de contrebandiers dépenaillés, des individus rustres qui avaient accepté ce travail en toute connaissance de cause.

Gavin leva les mains au-dessus de la tête, projetant une petite gerbe d'étincelles. Tous ceux qui ne regardaient pas encore devinrent attentifs à la scène.

— J'assigne par là même ce jugement à la lumière de l'œil d'Orholam. Que justice soit faite.

Cette prière soudaine suscita l'acquiescement muet du quai entier. Les accusés furent jetés brutalement à genoux. Humilité devant la justice.

Si je dois bloquer le quai, autant en profiter pour faire quelque chose qui en vaille la peine.

— Gouverneur, vous êtes accusé d'avoir engagé un navire pour fuir la ville, contre les ordres du général responsable. Est-ce exact ?

— Du général ? Je suis le gouverneur de ce trou puant ! Personne ne me dit ce que je dois faire !

— Pas même moi ? riposta Gavin. Le général agissait en mon nom, avec un mandat que je lui avais explicitement donné. Avez-vous engagé cet équipage pour quitter la ville ?

— Vous avez cinquante témoins qui vous diront que oui. Et alors ? Je vous ai aidé. Ma famille vous a soutenu pendant la guerre. Vous ne seriez pas là sans nous ! (La voix du gouverneur se fit plaintive.) Vous allez laisser passer ces paysans avant moi ?

— Capitaine, dit Gavin en se détournant du gouverneur, vous reconnaissez votre tentative de fuite ?

Le capitaine, indompté, jeta des coups d'œil autour de lui avec un air de défi, mais sans oser vraiment regarder le Prisme dans les yeux.

Apparemment, tout le monde sur les quais avait été témoin de sa tentative de fuite. Il avait l'air d'un homme qui savait qu'il allait mourir, et qui voulait le faire bien. Il prenait son courage à deux mains.

— Oui, m'ssire. Le gouverneur, y m'a embauché hier soir. Je voulais déjà filer.

Évidemment, depuis la veille, tous ceux qui possédaient un bateau voulaient fuir.

— C'est une vieille tradition, déclama Gavin à l'attention de la foule, d'accorder une grâce le Jour du Soleil. Orholam est miséricordieux, et nous aussi nous devons l'être.

— Oh, grâces soient rendues à Orholam et à son Prisme parmi nous, dit le gouverneur Crassos en se remettant péniblement debout. Vous ne le regretterez pas, seigneur Prisme.

Gavin créa de l'ultraviolet et projeta la couleur invisible derrière les genoux de Crassos, sans même se tourner vers lui. Le noble s'écroula.

Gavin se tourna vers le capitaine :

— Capitaine, selon la loi, je devrais vous enfermer dans une cellule et vous y abandonner à votre sort. Au lieu de cela, je vais vous libérer, et vous redonner votre navire – celui qui vous a été confisqué – ainsi que votre équipage. Je vous ai à l'œil, capitaine. Servez comme il se doit.

L'homme le regarda, terrassé. Puis il y eut un moment gênant : ses yeux s'emplirent soudain de

larmes.

— Quoi ? cria Crassos.

— Gouverneur Crassos, vous avez désobéi à mes ordres et discrédité votre office. Un homme de votre charge doit soutenir son peuple, et non l'écraser. Vous avez trompé les gens qu'Orholam vous avait ordonné de diriger. Vous êtes un voleur et un lâche. Je vous relève de vos fonctions. Vous vouliez prendre vos richesses et partir ? Qu'il en soit ainsi.

Gavin choisit un coffre parmi ceux que Crassos avait emportés. Il était rempli de riches atours, de grande taille, et si lourd qu'un homme seul avait du mal à le tenir. Le Prisme le cribla de larges trous. Puis donna des ordres. Des gardes placèrent la malle entre les mains de Crassos, et l'y attachèrent avec des cordes.

— Vous ne pouvez pas faire ça, dit le gouverneur.

— C'est déjà fait, répliqua Gavin. Le seul choix qui vous reste à faire, c'est la manière dont vous affronterez votre sort.

— Ma famille le saura !

— Alors, qu'ils sachent que vous êtes mort en homme, conclut Gavin.

On aurait dit qu'il venait de gifler Crassos en plein visage. Sa famille était visiblement tout pour lui.

Gavin créa une plate-forme bleue sur l'eau.

— Vous vouliez fuir, seigneur Crassos ? Allez-y.

Sans hésitation, Crassos descendit les marches de luxine et s'avança sur l'eau, son coffre entre les bras. Quinze pas plus loin, la substance céda et il tomba dans la mer. Quelques instants plus tard, il s'agitait pour empêcher le coffre flottant de passer par-dessus sa tête et le noyer.

La marée commençait à changer, et le gouverneur flottait comme un bouchon, sans se rapprocher de la rive ni s'éloigner vers d'autres jetées, que ce soit vers la Gardienne ou en pleine mer.

Un millier de paires d'yeux l'observaient en silence. Une minute après, il n'eut plus besoin de se débattre pour empêcher le coffre de l'écraser… parce que la malle flottait déjà beaucoup moins. Crassos essayait de défier du regard Gavin, resté sur le quai, mais ses cheveux mouillés lui tombaient sur la figure, et il n'arrivait pas à s'en débarrasser.

Il hurla quelque chose juste avant de couler. Gavin ne comprit pas ses paroles. Encore la mort. Il n'avait pas aimé Crassos, il détestait son comportement, il détestait le genre d'aristocratie qu'il représentait, qui prenait encore et encore sans jamais penser à rendre une miette. Mais le Prisme venait de tuer un homme et de se faire un ennemi de sa famille[(xii)] –, et cela, au milieu d'une guerre qui aurait pu l'en débarrasser sans qu'il ait à intervenir.

Gavin chercha des bulles à la surface, mais il n'en vit aucune. Crassos avait été emporté trop loin. Le Prisme leva les mains et les rapprocha.

— Qu'Orholam ait pitié, dit-il, concluant le jugement.

Cette affaire l'avait accaparé beaucoup trop longtemps. Il se détourna.

Derrière lui, dans la baie, la nageoire d'un requin fendit l'eau comme une flèche filant vers sa cible.

Chapitre 78

Au coucher du soleil, Gavin avait terminé les rituels publics de la journée.

C'était un grand spectacle, et il faisait de son mieux pour que chaque fois il soit mémorable. C'était un moment de la journée dont il pouvait être satisfait. Il menait toujours cet office presque nu. Les couleurs fleurissaient et couraient sur son corps, en jaillissaient, et semblaient revenir vers lui.

Cela le faisait un peu souffrir d'utiliser autant de magie après le combat de la veille, mais c'était un domaine où il refusait tout compromis.

Tout s'acheva bien trop vite, cependant, et les gens se retirèrent pour faire la fête. Jusqu'à l'aube. Le Jour du Soleil durait jusqu'à la prochaine aurore.

Les célébrations de Délivrance ne commenceraient qu'à la nuit noire.

Gavin était assis dans la petite chapelle de la forteresse. Il disposait de quelques minutes qui devaient en théorie être consacrées à la prière.

Il fut un temps où il priait effectivement. Mais plus maintenant. Si Orholam existait, il était occupé ou endormi, s'en moquait complètement – ou était parti chier. Le temps est différent pour Orholam, disait-on. Cela expliquerait pourquoi il s'était toujours tenu à l'écart de la vie de Gavin.

Le Prisme sentit que sa poitrine était oppressée. Il avait du mal à respirer.

La chapelle lui semblait trop petite, trop sombre. Il transpirait, d'une sueur froide et gluante. Il ferma les yeux.

Montre que tu as des couilles, Gavin. Tu vas y arriver. Tu l'as déjà fait.

C'est pour eux.

C'est un mensonge. Tout n'est qu'un mensonge.

C'est la meilleure des solutions. Respire. Tu ne le fais pas pour toi. Tu veux aller dire à tous ces créateurs qui t'attendent que leurs vies entières sont bâties sur un mensonge ? Qu'ils ont servi en pure perte ? Qu'Orholam ne voit pas leur sacrifice. Que ce qu'ils ont fait, ce qu'ils ont donné, n'a pas d'importance ? Tout le monde meurt, Gavin, ne les dépouille pas du sens qu'ils ont donné à leur mort. Qu'ils ne se sentent pas inutiles, eux et leur sacrifice, toute leur vie.

Chaque année, il vivait le même dilemme. Il avait même apporté un seau dans la chapelle, ainsi que des réserves d'encens. Certaines années, il vomissait. On frappa à la porte de la chapelle.

— Seigneur Prisme, il est temps.

La nuit qui suivit, Kip n'eut pas les yeux bandés. Au lieu de cela, on lui donna des lunettes noires, qu'on lui attacha derrière la tête en les serrant bien, et on lui arracha les manches de sa chemise. Créer deviendrait ainsi difficile, et tous ceux qui l'entouraient n'auraient aucun mal à se rendre compte de ce qu'il faisait s'il s'y essayait.

— Apparemment, ils veulent nous montrer quelque chose, lui dit Karris tandis que les gardes, les Hommes-Miroirs et les mages les tiraient de leur chariot.

On les conduisit à un périmètre de sécurité à l'écart des tentes. Il était bizarrement éloigné du reste du camp, trop éloigné. La zone en elle-même était délimitée par une simple corde tendue entre des piquets hâtivement plantés dans le sol, mais elle était immense – et personne dans le camp n'osait

la violer. À l'intérieur, minuscule au milieu de tout cet espace, une foule se tenait devant une estrade. Le soleil avait complètement disparu, mais il ne faisait pas encore noir.

— Ils ne veulent pas qu'on les entende, dit Karris. Ça te montre à quel point ils sont fous. Ils vont encourager les troupes avec des bêtises qui feraient éclater de rire n'importe quel terne.

« Un terne » ? Ah, oui, un non-mage. Mais alors… ça signifiait que…

En s'approchant, Kip vit qu'il ne s'était pas trompé : tous étaient des mages.

Il devait y en avoir huit cents, même mille !

— Par Orholam, souffla Karris, il y a au moins cinq cents créateurs ici !

D'accord, je ne sais pas compter, et alors ?

Mais les bravades de Kip disparurent tandis qu'il s'approchait d'eux. Leurs gardes les poussèrent dans la foule, Karris et lui ; la première personne qu'ils bousculèrent pour passer posa sur eux un regard vert dément. Ses halos étaient fissurés et des serpents de sa couleur se tordaient dans le blanc de ses yeux.

Kip avait l'impression de traverser une ménagerie. Apparemment, tous ceux dont la peau était assez claire pour que l'effet soit visible étaient teintés de luxine. Verte, bleue, rouge, jaune, orange, violette même. Quand Kip plissa les yeux, les ultraviolets ressortirent comme des phares. Ils avaient incrusté des dessins dans leur cape, leur armure, et même dans leur peau – invisible pour tous, sauf pour les autres ultraviolets. En ajustant sa vision, Kip vit que les infrarouges avaient fait de même, gravant des dragons, des phénix, des spirales et des flammes dans leurs vêtements. Les bleus portaient des pointes incurvées comme des cornes de bélier, ou des lames de couteau le long de l'avant-bras. Kip et Karris passèrent devant un orange. Il semblait normal, sauf qu'il avait enduit ses cheveux de luxine orange, comme de la pommade, et que le blanc de ses yeux était entièrement teinté de cette couleur, ne marquant aucune différence avec ses iris, une perfection que gâchaient seulement les taches noires de ses pupilles. Une verte vêtue seulement de feuilles siffla devant eux puis se mit à rire. Oui, c'était une ménagerie, sauf que Kip était dans la cage avec les animaux.

On les emmena jusqu'au premier rang. La foule se tenait devant une pierre qui sortait du sol, la surface polie par le vent et la pluie, mais assez grande pour servir d'estrade. À l'arrivée de Kip et Karris, un homme portant un manteau à capuchon grimpa sur le rocher. Il se posta en haut et rejeta son manteau comme s'il le dégoûtait.

Son corps tout entier luisait dans la pénombre grandissante. Il se tenait avec un air de défi, en silence, solidement planté sur ses jambes. Il tendit une main vers la foule et, tous les cinq mètres, une vague de flammes déferla sur les torches, les baignant de lumière. Enfin, les flambeaux qui entouraient l'estrade s'allumèrent, et Kip vit que l'homme était entièrement fait de luxine. Il irradiait de l'intérieur.

Autour d'eux, des créateurs tombaient à genoux devant le Seigneur Omnichrome. Mais pas tous. Ceux qui restaient debout semblaient hésiter, en proie à un dilemme. Car ceux qui s'inclinaient ne se contentaient pas d'un simple salut – ils se jetaient littéralement face contre terre. C'était de la pure dévotion religieuse.

— Ne les imite pas, dit Karris. Ce n'est pas un dieu.

— Qu'est-il alors ? chuchota Kip.

— Mon frère.

Le Seigneur Omnichrome étendit les mains :

— Non, je vous en prie. Relevez-vous, mes frères, mes sœurs. Soyez debout avec moi. Nous nous sommes prosternés devant des hommes bien trop longtemps.

Le créateur orange, l'artiste Aheyyad, était prosterné devant Gavin. Il était le premier de la nuit : un véritable honneur, et Aheyyad le méritait. Une vraie distinction, pas comme toute cette mascarade. Mais il n'y avait aucune autre issue. Il n'y en avait jamais eu.

Gavin s'avança :

— Relève-toi, mon enfant, dit-il.

En général, il trouvait ironique d'appeler les créateurs « mon enfant ». Mais Aheyyad était bel et bien un gamin, à peine un homme.

Aheyyad se releva. Il regarda Gavin dans les yeux, puis se détourna rapidement.

— Tu as quelque chose à dire, reprit le Prisme. L'heure est venue.

Certains créateurs éprouvaient le besoin de confesser des péchés ou des secrets. Certains avaient des requêtes. D'autres voulaient juste exprimer un regret, une crainte, un doute. Selon le nombre de créateurs qui devaient se succéder avant l'aube, Gavin accordait tous les ans autant de temps que possible à chacun d'eux.

— Je vous ai déçu, seigneur Prisme, dit Aheyyad. J'ai manqué à mon devoir envers ma famille. Ils ont toujours dit que j'étais le fils qui aurait pu faire de grandes choses. Et voilà que j'ai tout gâché. Je suis un intoxiqué. Le seul mage qui n'ait pas su maîtriser le don d'Orholam.

Des larmes amères roulèrent sur ses joues. Il n'arrivait toujours pas à regarder Gavin dans les yeux.

— Regarde-moi, ordonna Gavin en lui prenant le visage entre ses mains. Tu m'as aidé dans la plus grande œuvre que j'aie jamais accomplie. Tu as fait ce que moi, le Prisme, n'ai pu faire. Tout homme qui a admiré un coucher de soleil sait que la beauté est importante pour Orholam. Tu as fait que ce mur soit aussi beau et aussi terrible qu'Orholam Lui-même. Ce que tu as construit demeurera pendant un millier d'années.

— Mais nous avons perdu !

— Nous avons perdu, concéda Gavin. C'est mon échec, pas le tien. Les royaumes vont et viennent, mais ce mur protégera des milliers de gens à venir. Et il en inspirera des centaines de milliers d'autres. Je n'aurais pu le faire. Toi seul le pouvais. Toi, Aheyyad, tu as créé la beauté. Orholam t'en a fait cadeau, et tu en as fait cadeau au monde. Cela ne me semble pas être un échec. Ta famille sera fière de toi. Je suis fier de toi, Aheyyad. Je ne t'oublierai jamais. Tu m'as inspiré, moi.

Un sourire fugace éclaira le visage du jeune homme :

— C'est un joli morceau, hein ?

— Pas mal pour un coup d'essai, dit Gavin.

Aheyyad se mit à rire, transformé. C'était vraiment un être lumineux. Un présent fait au monde, plein de beauté et brûlant de vie.

— Es-tu prêt, mon fils ? demanda Gavin.

— Gavin Guile, dit le jeune homme. Mon seigneur Prisme. Vous, messire, êtes un grand homme, et un grand Prisme. Je vous remercie. Je suis prêt.

— Aheyyad Eau-Vive, Orholam t'a confié un don, commença Gavin.

Il avait improvisé pour le nom de famille. À Paria, les seules personnes à recevoir deux noms étaient les grands hommes, et parfois leurs enfants. En voyant les larmes monter aux yeux d'Aheyyad, et sa poitrine se gonfler de fierté, Gavin sut qu'il avait dit ce qu'il fallait.

— Et tu as fait bon usage du don qu'il t'a donné. Il est temps à présent de déposer ton fardeau, Aheyyad Eau-Vive. Tu as donné ta pleine mesure. Ton service ne sera pas oublié, mais tes échecs sont effacés, balayés, rendus au néant. Tu as bien agi, loyal et fidèle serviteur. Tu as respecté le Pacte.

— Ils disent que nous signons un Pacte ! Que nous faisons un serment ! Et par ce serment, ils nous enchaînent, ils nous enterrent, déclama le Seigneur Omnichrome.

Liv s'avançait prudemment à travers la foule, se rapprochant du premier rang. Elle aurait juré y avoir vu Kip, des lunettes noires attachées sur les yeux. Mais tous les autres étaient fascinés par le monstre debout sur l'estrade, et il était difficile d'avancer vite. Elle fit donc semblant d'écouter, elle aussi, tout en progressant lentement.

— Comme ceci, disait le Seigneur Omnichrome en désignant la pierre lisse sur laquelle il se tenait. Voilà tout ce qui reste de ce qui était jadis une grande civilisation. Vous avez vu ces reliques éparpillées dans tout le pays. Des statues de grands hommes, brisées par les pygmées qui leur ont succédé.

Liv tendit l'oreille. Il y avait eu une statue à Rekton, dans l'orangeraie. Nul n'avait jamais expliqué d'où elle venait. Sans doute parce que nul ne le savait.

— Vous croyez que ces statues sont un mystère ? poursuivit le Seigneur Omnichrome. Mais il n'y a pas de mystère. Vous croyez que c'est une coïncidence si la guerre des Prismes a commencé ici, à Tyrea ? Vous pensez que les Guile se sont simplement promenés dans les sept satrapies jusqu'à ce que leurs armées se rencontrent ? Ici, comme par hasard ?

Laissez-moi vous dire quelque chose que vous savez déjà, quelque chose que vous croyez tous, mais qu'aucun de vous n'a osé dire à haute voix : c'est le mauvais Guile qui a remporté la guerre des Prismes. Dazen Guile essayait de changer les choses, et ils l'ont tué pour ça. La Chromerie a tué Dazen Guile. Ils l'ont tué parce qu'ils avaient peur qu'il change tout. Ils le craignaient, parce que Dazen Guile voulait nous délivrer.

En entendant ces mots, une certaine consternation parcourut la foule. Ils savaient tous quel jour on était, et qu'à moins d'une lieue de là, le Prisme se trouvait à Garriston, en train d'accomplir le rite de la Délivrance.

— Vous voyez ? reprit le Seigneur Omnichrome. Vous sentez ce malaise ? Parce que la Chromerie a déformé notre propre langage, contre nous. Dazen voulait nous libérer. Lui savait qu'on ne peut enchaîner la lumière.

— On ne peut enchaîner la lumière, répétèrent des mages. C'était presque un hymne religieux.

— « La Délivrance », ainsi l'appellent-ils. « Déposez vos fardeaux », dit le Prisme. « Je vous donne l'absolution et la liberté », dit-il. Savez-vous ce qu'il nous donne vraiment ? Le savez-vous ?

— Je te donne l'absolution, dit Gavin, le cœur battant. Aheyyad s'agenouilla à ses pieds, tête levée, main droite sur la cuisse du Prisme.

— Je te donne la liberté. Qu'Orholam te bénisse et t'accueille en son sein.

Gavin sortit son couteau et l'enfonça dans la poitrine d'Aheyyad. En plein cœur. Il retira sa lame. Un coup parfait. Cela dit, il avait beaucoup d'entraînement.

Il ne regarda pas la blessure, le sang qui s'étalait sur la chemise d'Aheyyad.

Il soutint le regard du jeune homme tandis que la vie le quittait. Quand ce fut fini, Gavin ajouta :

— Pardonne-moi, je t'en prie. Pardonne-moi.

Il rengaina sa dague et se frotta les mains – restées pourtant propres – sur un chiffon comme pour en enlever le sang. Il s'arrêta.

— Ils vous assassinent ! s'écria le Seigneur Omnichrome. Ils vous enfoncent un couteau dans le corps et vous regardent mourir. Ils vous regardent supplier – et ils affirment que leur dieu sourit à ce

spectacle ! Dites-moi, est-ce une façon de traiter nos anciens ? Sous le règne de la Chromerie, il nous en reste à peine, des anciens. Ils les ont tous tués. Ah non, sauf le Blanc. Sauf Andross Guile et sa femme. Les règles ne s'appliquent pas à eux… mais à vous et à moi, à nos mères, à nos pères… qui devons mourir. Ils disent que c'est la volonté d'Orholam. Que c'est le Pacte. Comme si un serment d'enfant ignorant faisait du meurtre de nos parents un acte bon et légitime. Quelle folie est-ce là ? Une femme sert les sept satrapies toute sa vie, et en récompense, on l'assassine ? Est-ce cela, la liberté ? Est-ce cela, ce qu'ils appellent la « Délivrer » ?

Liv aperçut Kip, mais elle n'avançait plus vers lui.

— Vous savez que c'est mal. Je le sais aussi. Ils le savent. C'est pour cela qu'ils en parlent à voix basse, en utilisant des euphémismes. Ce n'est pas juste. Ce n'est pas une Délivrance, c'est un meurtre, il faut être clair. Et ils n'ont même pas la décence de rendre le corps à la famille. Ils s'en servent pour quelque obscur rituel. Est-ce pour cela que nos pères ont servi si longtemps ? Juste pour cela ? La Chromerie salit tout ce qu'elle touche. Et pensez-vous que tous ceux qui sont « Délivrés » sont volontaires ?

Le Seigneur Omnichrome poussa un rire sarcastique.

Tandis que les Gardes Noirs sortaient le corps d'Aheyyad de la pièce, en prenant soin de ne pas répandre la moindre goutte de sang, on frappa à la porte. Un coup, puis rien. Gavin finit par se rappeler : Bas le Simple n'avait jamais vraiment compris comment il fallait taper au battant.

— Entre, Bas, dit Gavin.

Des enfants et des simplets. Voilà ceux que je tue. Je baigne dans le sang des innocents.

L'homme entra. Il était en fait plutôt séduisant, vêtu de ses atours.

Contrairement à d'autres simplets que Gavin avait connus, sa différence ne se voyait pas sur son visage.

— Je suis désolé de sauter mon tour, seigneur Prisme. J'ai une question et je ne voulais pas interrompre ma Délivrance pour la poser.

Bien sûr, il ne lui était pas venu à l'idée qu'il interrompait la Délivrance de quelqu'un d'autre pour poser sa question.

— Je t'en prie, parle, dit Gavin.

— J'ai entendu Evi Brin-d'Herbe parler du mur d'eau-vive. Evi est une bichrome vert et jaune. Elle est de la Forêt de Sang, mais je ne trouve pas qu'elle fasse peur du tout. Ma mère me disait que tous les gens à cheveux rouges peuvent vous faire prendre feu d'un simple coup d'œil, mais Evi n'est pas comme ça.

Gavin connaissait bien Evi. Elle n'était pas brillante sur le plan académique mais elle faisait preuve d'une intuition incroyable, et de très peu de confiance en elle. Du moins, autrefois.

— Un jour, Evi m'a sauvé d'une attaque…

— Que t'a-t-elle dit, Bas ?

— Elle n'a rien dit, elle m'a juste sauvé. Elle a sûrement crié, j'imagine. Je n'en suis pas tout à fait sûr…

— Qu'est-ce qu'Evi a dit sur le mur d'eau-vive ?

— J'aime pas quand vous me coupez la parole, seigneur Prisme. Ça me rend nerveux.

Gavin maîtrisa son impatience. S'il insistait encore, Bas ne serait plus en mesure de prononcer le moindre mot.

Bas vit que Gavin n'insistait pas, puis il réfléchit un instant. Le Prisme comprit qu'il avait retrouvé le fil de ses pensées.

— Evi a dit que l'eau-vive était parfaitement créée. Elle a dit qu'elle ne se souvenait pas que vous étiez superchromate. Bien sûr, tout seul je ne sais pas voir les différences entre les couleurs, mais je ne vois pas pourquoi Evi mentirait. Et Gavin Guile n'était pas superchromate. Son frère Dazen, si. En plus, vous êtes plus grand que Gavin. Il portait des talons, mais Dazen était plus grand que lui dès son treizième anniversaire. Je me souviens de ce jour. Il faisait soleil. Ma grand-mère a dit qu'Orholam avait toujours souri aux Guile. Je portais ma veste bleue…

Gavin n'écoutait plus. Le sol se dérobait sous ses pieds. Il savait que ce moment viendrait. Il l'attendait depuis seize ans. Lors des premières assemblées qu'il avait passées sous l'identité de Gavin, il avait cru que tout le monde allait se tourner vers lui en hurlant « Imposteur ! Escroc ! »

Certaines personnes s'en étaient rendu compte, mais il avait toujours réussi à les contrôler. Malheureusement, Gavin ne pourrait pas discréditer Bas.

Celui-ci était en dehors des courants politiques, et tout le monde le savait.

Et si on lui posait la question, Bas pourrait pointer une centaine de différences entre Gavin et Dazen. Quand il aurait fini de parler, le masque du Prisme serait détruit.

Et pourtant il était venu seul. Et il avait choisi cette nuit entre toutes.

— Donc ma question, c'était ça… ma question, c'était, pourquoi est-ce que vous mentez, Dazen ? Pourquoi est-ce que vous faites semblant d'être Gavin ? Dazen est méchant. Il tue des gens. Il a tué les Blanc-Chêne. Tous. On dit qu'il est allé de chambre en chambre dans leur maison, qu'il a tué même les serviteurs, et qu'il a tout brûlé pour cacher ses crimes. Les enfants ont été pris au piège dans la cave. On a retrouvé leurs petits corps en tas. Ils se serraient dans les bras. Je suis allé là-bas. Je les ai vus.

Bas cessa de parler, manifestement obnubilé par ce souvenir ancien qui, à cause de sa mémoire parfaite, devait être terriblement vivace dans son esprit.

— J'ai dit à ces petits corps calcinés que je tuerais Dazen Guile, dit Bas.

Une peur ancestrale étreignit Gavin, comme la brûlure du fouet d'un ancien maître. Bas était un polychrome vert, bleu et ultraviolet. Au fil du temps, les couleurs transformaient les créateurs – aucun n'était épargné. Seule la sauvagerie du vert avait pu pousser Bas, obsédé par l'ordre, à passer son tour. Mais la logique du bleu l'avait rendu fou de curiosité ; il voulait savoir pourquoi, et comment tout cela s'articulait.

— Bas, je vais te dire quelque chose que je n'ai dit qu'à une seule autre personne. Je vais répondre à ta question. Tu le mérites. (Gavin baissa la voix.) Quand j'avais seize ans, j'ai eu… une vision. Un rêve éveillé. Je me trouvais devant une présence. Je l'ai sentie sur mon visage. J'ai su que c'était sacré, et j'ai eu peur…

— Orholam ? demanda Bas d'un ton dubitatif. Ma mère m'a dit que les gens qui prétendent parler au nom du dieu sont des menteurs, en général. Et Dazen est un menteur ! conclut-il d'une voix aiguë.

La dernière chose que voulait Gavin, c'était que Bas se mette à crier le nom de Dazen.

— Est-ce que tu veux entendre ma réponse, ou pas ? demanda-t-il sèchement.

Bas hésita :

— Oui, mais pourquoi est-ce que vous…

Gavin le poignarda au cœur.

Bas écarquilla les yeux. Il saisit le Prisme par les bras. Gavin retira sa dague.

D'un ton froid, *tellement froid*, Gavin déclara :

— Tu as donné ta pleine mesure, Bas. Ton service ne sera pas oublié. Tes échecs sont effacés, balayés, rendus au néant. Je te donne l'absolution. Je te dorme la liberté.

Le temps de prononcer le mot « absolution », Bas était mort.

Gavin fit doucement descendre le corps sur le sol puis alla frapper à la petite porte. Les Gardes Noirs vinrent emporter le cadavre, et Gavin s'en sortit en toute impunité, aussi simplement que cela.

Chapitre 79

Cet homme était un menteur. Kip ne savait pas exactement où se situaient mensonge et vérité, mais le Seigneur Omnichrome était le bras droit du roi Garadul. Et ils avaient massacré son village. Pour rien. Si assassiner des gens les gênait si peu, quels scrupules pourraient-ils avoir à mentir ?

Mais, comme dans les meilleures impostures, il y avait une part de vérité.

C'était bien ce que signifiait le Pacte. Pas étonnant qu'on en parle à voix basse, uniquement lors de conversations discrètes. On vieillissait, on brisait le halo, et on devenait pareil à un chien enragé. Il fallait vous abattre. Kip se rappela le jour où le chien de Corvan avait été mordu par un raton laveur et qu'il avait commencé à écumer de la gueule. Le maître teinturier, l'alcaldesa et d'autres avaient chargé leurs mousquets et l'avaient poursuivi. Corvan lui avait fait lui-même sauter la cervelle. Puis il avait porté ses mains à son visage, et tout le monde avait fait semblant de ne pas voir ses larmes. Il avait fallu un an avant que Corvan ne reparle de ce chien, et jamais il n'avait mentionné sa folie, ni révélé qu'il avait dû le tuer.

C'était la même chose. Personne ne parlait de la Délivrance parce que personne ne voulait déshonorer les morts : *« Kip était un grand homme, jusqu'au jour où il est devenu fou et a commencé à tuer ses amis. Jusqu'au jour où on a dû l'abattre. »*

C'était la vérité dans toute sa cruauté. Cela n'en faisait pas un mensonge pour autant. Au contraire, cette dureté ne la rendait que plus crédible.

Mais, dans cette foule, nul ne voulait l'accepter. Il leur fallait désigner un coupable de la mort de leurs parents. Eux-mêmes ne voulaient pas mourir.

Ils pouvaient autant que ça leur chantait enrober ça de conneries pseudo-mystiques, Kip avait percé le voile. Ces gens étaient des assassins.

Gavin était un homme bon. Un grand homme, un géant parmi les nains. Il lui fallait accomplir des choses difficiles. Les grands hommes doivent faire des choix compliqués pour que le monde puisse survivre. Il s'assurait donc que les gens respectent le Pacte. Et alors ? Tout le monde en avait fait le serment. Tous le connaissaient. Il n'y avait aucun mystère, aucune arnaque.

Ils passaient un accord, et ils en profitaient jusqu'au jour où ils devaient en payer le prix.

Ces gens sont des lâches, des parjures, de la racaille.

Il faut que je sorte d'ici.

Il se retourna et vit la dernière femme qu'il s'attendait à trouver là.

— Les clepsydres ilytiennes nous assurent que c'est la nuit la plus courte de l'année, dit Felia Guile sur le pas de la porte. Mais pour toi, cela a toujours été la plus longue.

Gavin leva les yeux, le visage blafard.

— Je ne vous attendais pas avant l'aube.

Elle sourit :

— L'ordre a été quelque peu bouleversé. Bas le Simple est passé avant que ce soit son tour. D'autres ont remis le leur à plus tard, ajouta-t-elle en haussant les épaules.

Remis à plus tard ? Peut-être qu'ils savent, alors. Tout est en train de s'écrouler.

C'est peut-être mieux comme ça. Que je tue dès maintenant ma propre mère, et que je lui

épargne un tel désastre.

— Mon fils, dit-elle. Dazen.

Le mot était presque un soupir qui libérait la pression accumulée. La vérité, énoncée à haute voix après des années de mensonges.

— Mère.

C'était bon de la voir heureuse, mais si terrible de la voir ici.

— Je ne peux… je ne vous ai même pas emmenée voler, comme je vous l'avais promis.

— Tu peux vraiment voler ?

— Oui, dit-il, la gorge serrée.

— Mon fils peut voler. (Un sourire illumina son visage.) Dazen, je suis si fière de toi.

Gavin voulut parler, mais n'y parvint pas. Elle le regarda avec douceur.

— Je t'aiderai, dit-elle.

Elle s'agenouilla devant la balustrade de l'autel, dans une posture plus cérémonielle. Avec sa mère, Gavin aurait dû s'en douter.

— Seigneur Prisme, j'ai des péchés à confesser. M'entendrez-vous ?

Gavin refoula des larmes soudaines. Il se maîtrisa.

— Volontiers… ma fille.

L'attitude pieuse et simple de sa mère l'aida à jouer son rôle. Il n'était pas son fils, pas ici et en cet instant. Il était son père spirituel, son lien avec Orholam en ce jour le plus sacré de sa vie.

— Seigneur Prisme, j'ai manqué de discernement pour me marier et j'ai vécu dans la peur. Je me suis laissé dominer par la crainte que mon mari ne me rejette, et je n'ai pas parlé quand je savais que je devais le faire. J'ai laissé mes fils s'affronter, et l'un d'entre eux est mort à cause de cela. Leur père ne l'avait pas prévu parce que c'était un idiot, mais moi je savais.

— Mère, l'interrompit Gavin.

— Fille, corrigea-t-elle.

Gavin marqua un temps d'arrêt puis acquiesça.

— Poursuis, ma fille.

— J'ai prononcé des paroles cruelles. J'ai menti un millier de fois. J'ai traité mes esclaves sans souci de leur bien-être…

Elle parla pendant cinq minutes, sans s'épargner, franche et directe, écourtant son discours non pas pour elle, mais pour Gavin qui avait d'autres confessions à entendre cette nuit-là. C'était une scène irréelle.

Ces seize dernières années, Gavin avait entendu des révélations stupéfiantes et vu le côté obscur de personnes qui jouissaient d'une réputation de saints, mais entendre sa mère confesser avoir frappé de rage une esclave innocente quelques minutes après avoir trouvé Andross au lit avec une autre femme… C'était tout bonnement abominable. Destructeur.

Entendre cette confession de sa propre mère, c'était comme la voir nue.

— Et j'ai tué, par trois fois. Pour mon fils. J'ai perdu deux garçons ; je ne pouvais supporter de perdre le dernier, dit-elle.

Gavin avait du mal à en croire ses oreilles.

— Une fois, reprit-elle, j'ai fait muter un Garde Noir qui avait des soupçons. À un poste dangereux, pendant la révolte de la Falaise rouge, où je savais qu'il perdrait la vie. J'ai aussi envoyé des pirates sur le navire qui ramenait Dervani Malargos chez lui, après des années d'errance dans les terres sauvages de Tyrea. Il prétendait avoir assisté de très près à la conflagration de Roche Scindée, et avoir vu des choses que personne d'autre n'avait vues. J'ai essayé de l'acheter, mais il s'est

échappé. Alors j'ai engagé un assassin lors des Conspirations de l'Épine, utilisant ainsi le conflit d'un autre pour tuer quelqu'un qui allait faire chanter mon fils.

Gavin en resta sans voix. Lors de la première année de son imposture, il avait tué trois hommes pour protéger son identité, et en avait fait s'exiler une dizaine d'autres. Puis, deux autres dans la septième année. Il n'avait tué personne de sang-froid depuis – jusqu'à Bas. Il savait que sa mère l'avait protégé, mais il avait toujours pensé qu'elle l'avait fait en lui transmettant les renseignements qu'elle obtenait. Elle s'était toujours montrée farouchement protectrice, mais il n'aurait jamais imaginé jusqu'où elle pourrait aller pour lui. À quelles extrémités il la pousserait en prenant la place de Gavin.

Ô Orholam, comme je voudrais croire en toi, que tu puisses me pardonner ce que j'ai fait.

— Chaque fois, dit-elle, je me répétais que je servais Orholam et les sept satrapies, et pas seulement ma famille. Mais je n'ai jamais eu la conscience tranquille.

Secoué, Gavin entonna les paroles rituelles pour lui offrir l'absolution. Elle se releva et le regarda d'un air décidé :

— Non, mon fils, il y a encore des choses que tu dois savoir avant que je dépose mon fardeau.

Elle n'attendit pas qu'il réponde, ce qui fut une bonne chose, car il ne s'en sentait pas capable.

— Tu n'es pas le mauvais fils, Dazen. Tu as commis des erreurs, mais tu n'as jamais voulu le mal. Tu es un véritable Prisme…

— « Des erreurs ? » Mais j'ai tué les Blanc-Chêne ! Je…

— Vraiment ? l'interrompit-elle sèchement.

Puis, d'un ton plus doux, elle ajouta :

— J'ai vu le poison de cette culpabilité te dévorer pendant seize ans. Et tu as toujours refusé d'en parler. Dis-moi ce qui s'est passé.

Sa mère était vraiment une Guile – sinon par le sang, du moins par le tempérament. Depuis tout ce temps, elle souhaitait lui parler de cela.

— Je ne peux pas.

— Si tu ne me le dis pas à moi, à qui le diras-tu ? Si tu ne le dis pas maintenant, quand le feras-tu ? Dazen, je suis ta mère. Laisse-moi t'offrir cela.

La langue du Prisme était de plomb, mais les images surgirent dans son esprit en un instant. Les visages ricanants des frères Blanc-Chêne, le flot de peur qui le paralysait. Gavin n'arrivait pas à parler. Il sentit de nouveau sa haine, sa fureur devant l'injustice. Sept contre un, non, davantage même.

Tous ces mensonges.

— Les choses se passaient déjà mal avec Gavin. Le bleu et le vert se sont éveillés en moi de bonne heure, mais je commençais à me douter que je pouvais faire mieux. Je le lui ai dit. Nous n'étions plus proches l'un de l'autre depuis qu'il avait été déclaré comme étant le Prisme élu, et le meurtre de Sevastian avait aggravé la situation. Je croyais sans doute qu'en lui parlant de mes pouvoirs croissants, je regagnerais son estime. Comme si nous pouvions être de nouveau les meilleurs amis du monde. Mais cela ne lui a pas plu. Pas du tout.

Venu de nulle part, un flot de larmes jaillit des yeux de Gavin. Son frère lui manquait tant que son âme en était déchirée.

— Je comprends à présent à quel point un jeune homme pouvait se sentir menacé face au risque de perdre la seule chose qui le rendait unique. À l'époque, je n'avais pas compris. Le lendemain du jour où je lui avais dit être un polychrome, je l'ai entendu supplier père de le fiancer à Karris. Je ne pouvais imaginer plus grande trahison. L'amour de cette femme était la seule chose qui me rendait

unique, moi. Il m'a fallu quelque temps avant de comprendre cette symétrie.

» Quoi qu'il en soit, je croyais que Karris était amoureuse de moi, tout comme je l'étais d'elle. Quand père a annoncé ses fiançailles avec Gavin, nous avons décidé de nous enfuir ensemble. Elle a dû en parler à quelqu'un – ou peut-être était-ce un accident. Ou alors, peut-être Gavin était-il devenu plus désirable à ses yeux. Karris et moi devions nous retrouver juste devant chez elle, après minuit. Elle n'y était pas. Sa femme de chambre m'a dit qu'elle se trouvait à l'intérieur. C'était un piège, bien sûr. Les frères Blanc-Chêne avaient eu vent de notre rendez-vous, et ils voulaient me donner une leçon. Ils disaient que je les avais déshonorés, et fait de leur sœur une catin.

Ils s'étaient emparés de lui dès qu'il avait franchi le seuil. Les sept frères.

Ils lui avaient arraché son manteau, ses lunettes et son épée. Il se souvenait de la grande cour cernée de murs, des serviteurs qui épiaient derrière les portes et les fenêtres. Il y avait un grand feu de joie – de la lumière en abondance, mais pas ce qu'il fallait pour un bichrome bleu et vert sans lunettes.

— Ils se sont mis à me frapper. Ils avaient bu. Plusieurs d'entre eux créaient du rouge. Les choses ont dégénéré. J'ai cru… je le crois toujours… qu'ils allaient me tuer. J'ai réussi à m'échapper, mais la porte que j'ai voulu ouvrir était fermée par une chaîne.

— Était-ce eux qui l'avaient fermée ? demanda Felia Guile.

On racontait que c'était Dazen le responsable. Par cruauté. Le père de Karris connaissait la vérité, mais il n'avait rien dit pour réfuter ce mensonge.

— Ils ne voulaient pas que je sorte, ni que des gardes ou des soldats puissent entrer pour intervenir avant qu'ils aient fini.

Gavin se tut, leva les yeux vers le visage empli de tendresse de sa mère puis les détourna.

— C'est cette nuit-là que j'ai décomposé la lumière pour la première fois.

C'était… merveilleux. Je pensais être un polychrome de l'ultraviolet au jaune mais, à cet instant, j'ai créé du rouge. Beaucoup de rouge. Je n'étais peut-être pas prêt pour ce dont cette couleur est capable lorsque l'on est furieux.

Il se rappelait leur expression stupéfaite quand il avait commencé à créer.

Ils savaient qu'il était bleu et vert. Ils savaient que c'était impossible. Il n'y avait qu'un Prisme par génération. Des images surgirent dans son esprit.

Des boules de feu jaillissant de ses mains ensanglantées, le crâne de Kolos Blanc-Chêne[(xiii)] fumant alors qu'il était encore debout, des gardes Blanc-Chêne massacrés par dizaines, des membres sectionnés, et du sang partout.

— J'ai tué les frères et tous les gardes Blanc-Chêne. Le feu se propageait. La porte d'entrée s'est effondrée quand je suis sorti. J'ai entendu des gens hurler.

Il était sorti, titubant, épuisé et hébété, pour chercher son cheval.

— Il y avait une servante derrière une porte. Celle qui m'avait fait tomber dans ce piège. Elle m'a regardé derrière les barreaux en me suppliant de lui ouvrir. C'était la même porte que j'avais essayé de forcer. Elle était fermée par une chaîne de l'intérieur, mais la femme n'avait pas la clé. Je lui ai dit qu'elle n'avait qu'à brûler, et je suis parti. Je n'avais pas compris – je n'avais même pas pensé que toutes les autres portes pouvaient être également verrouillées. Je voulais juste sortir. Ils n'ont pas dû trouver les clés à temps. Par ma cruauté désinvolte, j'ai condamné à mort une centaine d'innocents. Comme s'il valait mieux que les coupables meurent, plutôt que les innocents vivent.

Étrangement, il était capable de pleurer pour le manque d'amitié de son frère envers lui, mais la mort de tous ces innocents le laissait froid. Des esclaves et des serviteurs, qui n'avaient pas choisi d'être liés aux Blanc-Chêne. Des enfants C'était tout simplement monstrueux.

La plupart des hommes qui s'étaient joints à Dazen pendant la guerre ne lui avaient même pas demandé ce qui s'était passé cette nuit-là. Ils étaient contents de se battre pour un homme qui, croyaient-ils, avait détruit une maison remplie de gens – parce que cela signifiait qu'il était indestructible.

Comme il méprisait ces alliés !

Sa mère vint le soutenir. Soudain, il se mit à pleurer en silence. Peut-être pour ces morts. Peut-être par égoïsme, parce qu'il la perdait.

— Dazen, il ne m'appartient pas de t'absoudre de ce qui s'est passé cette nuit-là, ni de tout ce qui s'est passé au cours d'une guerre que tu portes encore en toi. Mais je te pardonne tout ce que je peux. Tu n'es pas un monstre. Tu es un vrai Prisme, et je t'aime.

Elle tremblait, des traînées de larmes sur les joues, mais elle rayonnait.

Elle embrassa Gavin sur les lèvres, ce qu'elle n'avait pas fait depuis qu'il était enfant.

— Je suis fière de toi, Dazen. Fière d'être ta mère. Sevastian serait fier de toi aussi.

Il l'étreignit en pleurant. Il n'y avait aucune absolution possible pour lui.

Sevastian n'était pas revenu d'entre les morts, et l'autre fils de Felia pourrissait dans un enfer que Gavin avait créé pour lui. Cela, elle ne pourrait le lui pardonner. Mais il pleura dans ses bras, tandis qu'elle le consolait comme s'il n'était encore qu'un enfant.

Soudain, bien trop vite, elle le repoussa.

— Il est temps, dit-elle. (Elle prit une profonde inspiration.) Est-il… est-il acceptable que je crée une toute dernière fois ? Cela fait des années.

— Absolument, dit Gavin, essayant de reprendre ses esprits.

Il lui désigna le panneau orange du mur.

Elle y puisa de la luxine de cette couleur. Frissonna. Soupira.

— On revient à la vie, n'est-ce pas ? (Elle s'agenouilla avec grâce.) Rappelle-toi ce que je t'ai dit.

— Je n'oublierai pas, jura-t-il.

Même si je n'y crois pas.

— Pas de problème, dit-elle. Tu y croiras un jour.

Il la regarda, étonné.

Elle poussa un petit rire :

— Ton intelligence ne te vient pas seulement de ton père.

— Je n'en ai jamais douté.

Elle repoussa ses cheveux sur ses épaules pour dégager sa poitrine. Elle posa la main sur la cuisse de son fils et leva les yeux vers lui, puis relâcha la luxine orange.

— Je suis prête, dit-elle.

— Je t'aime, dit Gavin. (Il prit une profonde inspiration.) Felia Guile, tu as donné ta pleine mesure. Ton service ne sera pas oublié, mais tes échecs sont effacés, balayés, rendus au néant. Je te donne l'absolution. Je te donne la liberté. Tu as bien agi, en loyale et fidèle servante.

Il la poignarda en plein cœur. Puis il la soutint, s'agenouillant avec elle, lui embrassant le visage pendant qu'elle rendait son dernier souffle. De longues minutes s'écoulèrent avant qu'il puisse se relever et appeler les Gardes Noirs.

Lorsqu'il ouvrit la porte, Gavin vit une centaine de mages qui l'attendaient dans le couloir. Ils ne souriaient pas. L'énorme Usef Tep, l'Ours Pourpre, s'avança :

— Nous ne voulions pas vous déranger pendant que vous étiez avec votre mère, messire, mais nous devons parler. Messire.

Pas seigneur Prisme. Ni Gavin.
C'est le début de la fin.

Chapitre 80

— Kip, quoi qu'il arrive, reste près de moi, lui chuchota Karris.

Elle parlait d'un air tendu et sûr d'elle, et Kip comprit qu'il allait se passer quelque chose. Bientôt. Il aurait aimé demander quoi, mais il se tut. Leurs gardes étaient tout près, même si toute l'attention se portait sur le Seigneur Arc-en-ciel, et ses excréments verbaux sur le devoir et la justice. Kip avait cessé depuis longtemps de lui prêter attention. Il contemplait une fille qui se tenait à moins de dix mètres de lui. Liv.

Il aurait juré l'avoir vue s'approcher d'eux, mais depuis dix minutes, elle semblait figée, à l'écoute de l'homme. La foule remua, et il vit qu'elle portait des brassards de tissu jaune. Liv était une jaune. C'était forcément elle. Kip leva la tête, à la recherche du mur d'eau-vive.

— Arrête, tu vas te faire remarquer, siffla Karris.

Du coup, le garçon se retrouvait sans aucun endroit où poser les yeux. S'il se tournait vers Liv, cela attirerait l'attention sur elle, le discours d'Omnichrome l'écœurait, il ne pouvait pas non plus regarder la muraille, et, s'il fixait les yeux sur Karris, il ne pourrait s'empêcher de remarquer sa robe. Lorsque Kip avait vu la jeune femme drapée d'un épais manteau noir sur sa tenue de Garde, il l'avait déjà trouvée belle à en avoir le souffle coupé. Mais là, dans sa robe noire légère, sa beauté lui avait littéralement arraché, piétiné puis incendié le cœur. Karris se tenait droite, impérieuse, royale ; elle était l'élégance personnifiée. Personne ne lui avait donné de châle malgré la fraîcheur de la nuit. À la lumière naissante, Kip voyait la chair de poule sur ses bras.

— Fait frais, hein ? demanda-t-il.

L'un des gardes grogna.

— Si tu veux parler de ça, je te cognerai à mort, siffla Karris en regardant droit devant elle.

Kip ne comprenait pas ce qu'elle voulait dire, ni ce qui faisait rire le garde.

— Qu'est-ce que…

Il baissa les yeux sur la poitrine de la jeune femme. Ses tétons pointaient clairement sous la soie fine. Kip en resta bouche bée et elle le surprit à la regarder.

— Kip. Les lunettes noires ne sont pas faites pour jouer les voyeurs.

Si seulement la terre voulait bien s'ouvrir pour m'engloutir, là tout de suite… Elle avait cru qu'il se moquait de… Oh, par Orholam ! il était le garçon le plus bête de l'histoire.

Le discours de l'Omnichrome prit fin sans qu'il se passe rien de particulier.

Kip jeta un coup d'œil prudent à Karris. Elle regardait vers l'est, où le ciel s'éclairait.

— Il attend que ce soit presque l'aube, chuchota-t-elle. (Leurs gardes les poussèrent pour les faire avancer.) Tiens-toi prêt.

— Qui ça, *il ?* demanda Kip.

— Ferme-la ! dit l'Homme-Miroir à sa gauche en lui donnant un coup de crosse.

Alors, comme ça, j'ai le droit de faire des plaisanteries déplacées par accident, mais quand j'essaie juste de m'enfuir, ça te pose un problème ?

Au début, Kip ne distingua pas bien la direction qu'ils suivaient dans cette foule immense. Peu à peu, il finit par comprendre que les mages rejoignaient un groupe bien plus important, que le roi Garadul haranguait.

Kip perdit rapidement Liv de vue. Ses lunettes noires le rendaient presque aveugle. Il devait faire un effort pour voir sur le côté, mais il n'arrivait pas à scruter la mêlée. Et, avec les mains liées dans le dos, il n'avait aucun moyen d'y remédier.

Le roi Garadul était entouré de dizaines de milliers de soldats. L'homme agitait les bras en criant, mais, en arrivant à la périphérie de l'auditoire avec les autres mages, Kip n'entendit que des bribes de son discours : « … purifier cette ville… reprendre ce qui nous a été volé… punir… » Tout ça n'annonçait rien de bien réjouissant.

Là encore, Kip semblait le seul à ne pas être suspendu aux lèvres de Garadul. Ainsi, quand le soleil se leva, illuminant d'abord le mur d'eau-vive élevé, Kip perçut un mouvement sur le chemin de ronde.

Derrière la monture de ses lunettes, il ne distinguait pas bien, mais les silhouettes de cinq hommes – des canonniers – ne furent bientôt plus que trois, puis il y eut un mouvement brutal, et les canonniers ne furent plus que deux, puis un. La pièce d'artillerie était tournée vers Garriston, suivant une trajectoire en hauteur, mais l'homme la baissait et la baissait encore.

Une étincelle.

« Boum » !

Le canon cracha le feu. Kip ne vit pas où l'obus tomba, mais il le sentit. La terre sembla faire un bond.

L'espace d'un instant, personne ne réagit, pensant qu'il devait s'agir d'une erreur. Il y eut des hurlements de peur et de douleur. Puis Karris le bouscula, le jetant à terre.

Kip se cogna la tête en tombant : au début, il se demanda si la nouvelle explosion qu'il venait d'entendre n'était pas le fruit de son imagination.

— Il tire à la mitraille ! dit Karris. Merde ! il faut qu'on bouge ! Poing-de-fer vise ce chariot.

« Chariot » ? « Poing-de-fer » ? Pourquoi est-ce qu'il leur tirait dessus ?

Kip cligna des yeux. Il se passait quelque chose de bizarre… ah oui ! lorsqu'il s'était cogné la tête, un des verres noirs de sa monture avait été délogé.

— Attrape le verre et détache-moi les mains ! aboya Karris.

Ils étaient tous deux au sol, les mains liées. La détonation d'un mousquet emplit l'air.

L'un des Hommes-Miroirs saisit Kip et essaya de le remettre debout.

Bien que gisant à terre sur le dos, Karris décocha un coup de pied au soldat, derrière le genou. Il se plia, et au moment où il tombait à terre, Karris le faucha à la gorge de son autre pied. Il y eut un craquement et le sang gicla par la bouche de l'homme, derrière sa cotte de mailles.

Kip arrivait à peine à en croire ses yeux, mais Karris ne s'arrêta pas là. Elle se précipita sur le mourant et s'allongea sur lui. Les mains toujours liées dans le dos, elle sortit à moitié le couteau du soldat et coupa ses liens.

— Arrête ! hurla un Homme-Miroir en braquant son mousquet sur la tête de Karris.

Des hurlements retentissaient partout. C'était le chaos. Des cris, des détonations, les gémissements des mourants.

Kip fonça, visant l'homme au genou comme il avait vu Karris le faire. Le soldat le vit arriver et leva son arme pour lui casser la jambe…

… mais il fut projeté en l'air comme si Orholam Lui-même l'avait giflé.

Un choc, un rugissement, une force telle que le champ de vision de Kip s'obscurcit un instant. Tous ceux qui étaient debout furent projetés à terre.

Des choses – le garçon ne savait même pas quoi – furent catapultées dans les airs.

Quelques secondes s'étaient sans doute écoulées sans qu'il les sente passer.

Il fit un roulé-boulé, essaya de se relever, retomba. Ses poignets saignaient, mais il était libre. L'odeur âcre de la poudre à canon emplit l'air.

Des morceaux de bois pleuvaient.

Lorsque Kip voulut se relever de nouveau, quelqu'un l'y aida. À moins de cent mètres de l'endroit où s'était trouvé le chariot de poudre, il vit un cratère dans le sol, d'un diamètre de dix bons mètres et d'une profondeur de presque un mètre. Tout le monde était mort tout autour.

Karris l'obligea à se tourner vers elle. Ses lèvres remuaient, elle avait peau noircie de poudre. Il ne l'entendait pas.

Il la vit articuler un juron : elle venait de comprendre qu'il était sourd. Il était presque certain qu'elle avait prononcé le nom de « Poing-de-fer », suivi d'une série d'injures. Elle lui mit un mousquet entre les mains et lui demanda, en détachant bien les syllabes : « Tu peux marcher ? »

Kip fit signe que oui, sans trop savoir s'il l'entendait ou s'il lisait sur ses lèvres. Elle s'approcha de lui et ils partirent au trot. Il était toujours désorienté, mais il vit qu'il n'était pas le seul. Des dizaines de gens titubaient autour d'eux, la peau et les vêtements noirs de poudre ; certains saignaient des oreilles. Un homme tenait sa main gauche dans sa main droite, cherchant le reste de son bras. Des geysers de sang giclaient de son épaule mutilée.

Des groupes de soldats se formaient. Ils couraient vers la muraille.

D'autres restaient en arrière pour décharger leurs mousquets sur le canon, mais Kip ne vit personne riposter depuis le chemin de ronde.

Quelqu'un criait après Kip. Bien. Cela voulait dire qu'il entendait. Il se retourna.

Il ne reconnut pas le soldat qui se tenait devant lui.

— Dans les rangs, soldats ! hurla l'homme. Vite !

Ils croyaient qu'il était des leurs parce qu'il tenait un mousquet. Cela dit, avec la poudre qui noircissait ses vêtements, ce n'était pas étonnant.

— Allez, soldat, on a une ville à prendre !

Il y avait au moins vingt militaires avec cet homme, et seul l'officier portait un véritable uniforme. Kip jeta un regard à Karris. Elle titubait, les mains sur les yeux comme si elle était aveugle – une victime de plus de l'explosion. Kip comprit que, si les gens voyaient ses lunettes violettes, ils la captureraient immédiatement. Ou la tueraient tout de suite. Avec sa robe, mieux valait qu'elle n'attire pas trop l'attention sur elle.

Si Kip refusait d'obéir, l'homme pourrait l'exécuter sommairement. Et il avait l'air sinistre – un homme qui semblait prêt à le faire.

— Oui, mon capitaine ! s'écria Kip.

Il rejoignit les rangs, jeta un dernier regard à Karris, chercha encore Liv mais en vain, puis il s'élança vers la ville en compagnie des soldats, dans les détonations et les éclairs de magie.

Chapitre 81

Gavin bomba le torse, prêt à faire face à ses accusateurs. Un couloir du Palais Travertin. Ce n'était pas exactement l'endroit rêvé pour mourir, mais c'était sans doute mieux qu'un cachot quelconque. *Mieux que ce que je t'ai donné, Gavin*. Au moins, il pouvait faire preuve d'une certaine dignité.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il.

— Nous savons ce que vous êtes en train de faire, dit Usef Tep. Messire.

Le « messire » arriva après. Comme toujours avec l'Ours Pourpre.

Samila Sayeh s'avança, posant la main sur le large bras d'Usef.

— Nous sommes venus vous arrêter, Gavin Guile.

— Et comment comptez-vous vous y prendre ? demanda le Prisme.

— En nous portant volontaires.

Hein ? Gavin, qui s'apprêtait à déchaîner toute la magie qu'il pouvait, s'arrêta net, essayant d'empêcher sa perplexité de lui donner l'air idiot.

— C'est noble, seigneur Prisme, mais ce n'est pas sage.

Hein ? Parfois, quand on n'a pas la moindre idée de quoi l'autre parle, le mieux est de faire semblant.

— Je n'ai pas la moindre idée de ce dont vous parlez, lâcha Gavin.

Oups.

— La Délivrance est le moment le plus sacré dans la vie d'un mage, dit Samila. Vous essayez de protéger cela pour nous l'offrir. Et nous vous en remercions. Mais nous sommes des guerriers. Nous avons tous combattu pendant la guerre. Nous sommes prêts à nous battre de nouveau.

— Je meurs aujourd'hui, dit Usef. C'est mon devoir d'en finir, et je l'accepte. Mais cette histoire d'Orholam ceci, Orholam cela, cela me fatigue. J'aimerais mieux partir en combattant.

— Seigneur Prisme, reprit Samila, nous devons tenir cette ville assez longtemps pour que tout le monde ait le temps de s'échapper. Garder la muraille est une condamnation à mort. Pourquoi ne pas nous l'infliger ? Nous sommes morts, de toute façon.

Leur intervention avait donné à Gavin quelques moments pour réfléchir, pour retrouver son aplomb.

— Si je vous y envoie, vous briserez tous votre halo. C'est pour cela que vous êtes ici. L'année prochaine, j'aurai à vous affronter dans les rangs de Garadul. Eux n'abattent pas les spirites. Ce n'est pas seulement de vos âmes que nous parlons. C'est de votre santé mentale. Oui, vous avez raison, vous êtes tous des guerriers et c'est ce qui vous rendra dix fois plus dangereux lorsque vous craquerez.

— Nous combattrons par équipe. Chacun avec un pistolet et un couteau. Quand nous craquerons, nous ferons comme font les Gardes Noirs.

Lorsqu'un camarade brisait le halo sur le champ de bataille, les Gardes Noirs le considéraient comme mort – d'ailleurs, en général, on perdait momentanément conscience à cet instant. Les Gardes vérifiaient les yeux de leur compagnon tombé, et, si le halo était brisé, lui tranchaient la gorge.

— Nous pouvons aussi nous suicider quand il ne reste plus qu'une personne dans l'équipe, dit

Samila.

Pour certains, c'était là un point théologique épineux, même s'il y avait eu des précédents. Le suicide était-il un péché quand on savait qu'on devenait fou et qu'on allait sans doute tuer ou blesser des innocents ?

— Vous êtes le Prisme, vous avez le pouvoir de nous accorder une dérogation spéciale.

— Les générations futures pourraient la croire nécessaire, intervint Talon Gim d'un air mécontent. Il avait toujours eu des opinions tranchées en matière de théologie.

Maros Orlos s'avança :

— Seigneur Prisme, nous avons déjà envoyé à la Délivrance tous les mages qui étaient à un stade trop avancé pour être utiles sur le champ de bataille. Que vaut-il mieux ? Que nous fassions les choses comme elles ont toujours été faites, ou que nous sauvions une ville entière ?

Il n'y avait bien sûr aucune hésitation à avoir. Gavin frissonna.

— Je pense qu'un tel sacrifice honorerait Orholam. Je donnerai à chacun de vous une… bénédiction spéciale lorsque vous vous chargerez de ce fardeau. Votre acte de dévotion me remplit d'humilité. Et de reconnaissance.

Cela au moins n'était pas un mensonge.

Après avoir décidé de laisser les Délivrés combattre jusqu'à la mort au lieu de les passer au fil du couteau, Gavin les reçut tous un par un. Il les confessa, écoutant leurs craintes à propos de la mort, et les bénit. Il respectait scrupuleusement le protocole de la Délivrance – sauf pour le meurtre. Mais pour lui, c'était totalement différent. En général, l'écœurement de devoir accomplir un tel acte était tel qu'il ne parvenait pas à prêter une oreille attentive à leurs paroles. Pourtant il essayait. Il faisait semblant. Il savait qu'il devait faire de son mieux, qu'ils le méritaient.

Mais aujourd'hui, il y parvint. Ce n'était pas vraiment à lui qu'ils s'adressaient, mais à Orholam. Gavin n'était qu'un simple instrument qui facilitait leur confession, leur évitant de s'adresser à une pièce vide. Ce qu'ils accomplissaient était un acte de dévotion. Un sacrifice.

Aux yeux des autres, cela n'aurait guère semblé différent de ce qui se passait chaque année à la Délivrance. Le rituel s'achèverait par la mort d'un créateur qui l'avait affrontée bravement. Mais, délivré du fardeau de devoir faire couler leur sang, Gavin comprit pour la première fois que ces gens étaient des héros.

S'il ne s'était pas fait passer pour son frère aux yeux du monde entier et d'Orholam, peut-être aurait-il pu voir chaque Délivrance comme un moment sacré. C'était censé être une véritable fête, mais Gavin l'appréhendait. Chaque fois.

À présent qu'il priait avec les créateurs, il pouvait presque croire qu'Orholam l'écoutait vraiment.

Samila Sayeh était la dernière. En la voyant, Gavin se rappela que c'était une femme dont la beauté résistait à tout examen. Sa peau, même à quarante ans passés, frôlait la perfection. Elle avait bien quelques rides de sourire autour de la bouche, mais elle était si lumineuse et si brillante. Mince. Elle avait des yeux bleus fabuleux. Le teint olivâtre des Atashiens.

Et elle était très bien habillée.

— J'ai eu une liaison avec votre frère, vous savez, dit-elle.

Gavin se figea. Dazen n'avait pas eu de liaison avec Samila Sayeh – ce qui ne pouvait signifier qu'une chose : elle savait.

— Parfois, un homme préfère faire comme si rien ne s'était passé entre lui et une ancienne amante, dit rapidement Gavin. En particulier lorsque c'était une grave erreur.

Elle se mit à rire :

— Je me suis souvent demandé, toutes ces années : est-ce parce que vous êtes si fort que vous n'avez jamais été démasqué… ou bien est-ce que tous ceux qui pouvaient vous dénoncer avaient de bonnes raisons de ne pas le faire ? (Elle le regarda dans les yeux, mais il ne dit rien.) Evi a observé votre mur, vous savez. Elle a dit : « Je ne me rappelais pas que Gavin était superchromate. Normalement, il n'aurait pas dû pouvoir créer un jaune aussi parfait. » Et vous savez ce qu'elle a dit après cela ? Qu'Orholam avait dû bénir vos efforts. Que cela prouvait que vous accomplissiez sa volonté. Et tout le monde a acquiescé. Incroyable, non ?

Le Prisme sentit un frisson glacé le parcourir.

— Gavin aurait créé un mur qui aurait duré un mois, et s'en serait vanté éternellement. Vous, vous avez créé un mur qui durera éternellement, et vous avez dit qu'il serait peut-être brisé dans quelques années. Il vous était tout bonnement impossible de produire une création inférieure, n'est-ce pas, Dazen ?

Après avoir créé du bleu pendant vingt-cinq ans, il était agréable de voir ce qui ressortait de cette situation : Dazen était un perfectionniste, et même si, pour protéger son imposture, il devait faire preuve d'imperfection, cela ne collait pas avec sa personnalité.

— Non, répondit-il doucement à Samila.

— Je me suis battue pour votre frère. J'ai tué pour lui, reprit Samila.

— Nous avons tous énormément tué, dit Gavin.

— Je me suis sentie horriblement trahie par vous, que vous ne me reconnaissiez même pas après ce que nous avions vécu. J'ai cru voir une lueur d'espoir quand vous avez rompu vos fiançailles avec Karris. Quand j'ai enfin tout compris, j'ai encore hésité. Gavin nous avait dit des choses sur vous, sur ce que vous feriez si vous l'emportiez. Et vous ne les faisiez pas. Votre frère nous avait-il menti pendant tout ce temps, ou est-ce que vous aviez changé ? Vous étiez censé être un monstre, Dazen.

— Je *suis* un monstre.

— Toujours désinvolte. Le petit frère morveux à la langue agile. Je suis sérieuse.

Elle le regarda longtemps, durement. Elle baissa les yeux sur le couteau de Délivrance qu'il n'avait pas sorti.

— Est-ce que vous vous connaissez bien, Dazen ?

Il pensa à ces années, aux buts qu'il avait atteints, et à son but ultime.

— Le Philosophe a dit qu'un homme seul est soit un dieu soit un monstre. Je ne suis pas un dieu.

Elle le dévisagea un moment encore, de son regard bleu intense, insondable. Puis elle sourit :

— Alors très bien. Peut-être que l'époque a besoin d'un monstre.

Elle s'agenouilla devant lui, et il la bénit.

Chapitre 82

Kip s'était toujours représenté l'attaque comme un moment glorieux. Mais il n'en était rien. Il tenait son pantalon de sa main gauche blessée et son mousquet de sa main droite. Et par Orholam, que cette arme était lourde !

Son cœur battait la chamade et tous les autres couraient plus vite que lui.

Il n'avait aucune idée de ce qui se passait. Un type courait devant.

Entraînant ses hommes, il rugissait qu'ils pouvaient l'appeler soit dieu, soit adjudant Galan Delelo. Le dos des autres remplissait le champ de vision de Kip, et sa course pénible lui faisait oublier tout le reste, sauf un bruit qu'il entendait par intermittence, et qu'il ne sut identifier au début – il comprit plus tard qu'il s'agissait du sifflement des balles, et eut du mal à se concentrer sur autre chose.

Pendant un moment, il vit les murailles – l'instant où les hommes devant lui disparurent dans un fossé avant de remonter à toute allure de l'autre côté. Il se rappela n'avoir fait que très peu cas de ces murs une semaine plus tôt. À présent, ils lui semblaient bien impressionnants. Ce côté de la paroi était recouvert par des cahutes semblables à des bernaches, et les soldats de Garadul s'y pressaient déjà, essayant de grimper sur les bâtiments bas et les abris de fortune. Le temps d'un bref regard, et l'un de ces taudis vacilla et s'effondra sous le poids des assaillants, les écrasant dans un nuage de poussière.

Quelque chose d'humide et de grumeleux éclaboussa le visage de Kip en pleine course. Il se retourna et entrevit un homme qui tombait à côté de lui – et, tout à coup, le sol ne fut plus là où il devait être.

Kip chuta lourdement dans un fossé d'irrigation sec. Il glissa sur le visage, fit une pirouette et roula encore, le souffle coupé. Tandis qu'il gémissait et essayait de reprendre son souffle, il vit qu'il n'était pas seul. La tranchée était remplie d'hommes qui s'étaient réfugiés dans cet abri précaire.

L'adjudant Galan Delelo apparut au sommet :

— Debout, vermines ! Ils ont un angle de tir direct sur ce fossé depuis la muraille, bande d'abrutis. Debout ! Debout si vous n'êtes pas morts, ou je vous descendrai moi-même !

Pendant une seconde, personne ne bougea.

— Vous n'oseriez pas, dit un homme.

L'adjudant sortit un pistolet et lui tira dans le ventre.

— Qui d'autre ? hurla-t-il en braquant son autre arme sur un inconnu qui portait un gros sac bleu turquoise.

— Je suis un messager ! glapit-il.

— T'es un soldat maintenant ! cria l'adjudant.

Une grêle de balles s'abattait autour de lui, projetant de petits nuages de poussière, mais il semblait ne pas s'en apercevoir – ou s'en soucier.

— Allez, bouge !

L'homme lâcha son sac, prit le mousquet de Kip et se lança en avant avec tous les autres.

Kip, gisant sur le sol, resta avec les autres cadavres. Il reprit son souffle et se passa la main sur la joue. Du sang, et des bouts gris et rouges, des bouts de… Il s'efforça de ne pas y penser.

L'important, c'était qu'il était libre. Au moins jusqu'à l'arrivée du prochain gradé qui viendrait donner des ordres aux lâches de nouveau retranchés dans ce fossé.

Ce qui ne laissait pas beaucoup de temps à Kip. S'il réfléchissait trop ou attendait trop longtemps, il ne pourrait plus bouger et il devait s'en aller tout de suite. L'adjudant avait raison, le fossé n'était pas protégé. S'il traînait, Kip allait se faire tuer.

Il voulut étudier davantage la bataille, élaborer un bon plan. Il ne savait pas si sa vision de la situation serait pertinente, et ni même vers où courir.

Il prit le sac du messager et se le passa à l'épaule. Il aperçut une épave de chariot un peu plus loin à l'arrière.

On est passés devant ça, tout à l'heure ? Il ne s'en était même pas rendu compte. En tout cas, les bœufs de l'attelage étaient morts ou meuglaient de douleur, couverts de sang. Kip se précipita dans leur direction.

Il plongea dans l'ombre du chariot et se trouva nez à nez avec deux hommes qui se cachaient déjà là. Ils le regardèrent les yeux écarquillés par la peur :

— Barre-toi ! lui cria l'un d'eux.

Kip grimpa sur l'épave et observa la plaine. Au début, il ne vit que des cadavres. Plusieurs centaines, peut-être. Il ne distinguait pas de sang, c'était comme si tous ces gens dormaient. Ce n'étaient pas de grosses pertes, étant donné la taille de l'armée, se dit Kip, mais ce spectacle l'empêchait de réfléchir froidement. Ces gens étaient morts. Il aurait pu être l'un d'eux. Il pouvait encore partager leur destin.

Il se força à détourner les yeux, en quête d'une information pouvant lui être utile. Les hommes de Garadul avaient atteint le sommet de la muraille à certains points. On se battait dans trois ou quatre endroits différents, assaillants et défenseurs projetés dans le vide, essayant en vain de s'agripper, et de tous côtés des bouffées de fumée noire s'échappaient des mousquets et des pistolets.

À la gauche de Kip se trouvait une colline en pente douce, hors de portée des mousquets de l'enceinte, cernée par plusieurs centaines de cavaliers et de créateurs. Devant, les mages étaient en train de créer un pont au-dessus du fossé d'irrigation. Kip vit alors que le pont d'origine avait été détruit par les habitants de Garriston pendant leur retraite. Cela avait ralenti l'avancée de Garadul, d'autant plus qu'ils s'étaient arrêtés pour en discuter plutôt que de le franchir au galop.

Au sommet de la colline, Kip aperçut des serviteurs et une silhouette qui pouvait bien être celle de Garadul en personne. Il criait, s'agitait en faisant de grands gestes à l'attention du Seigneur Omnichrome qu'il était impossible de ne pas remarquer tant il scintillait littéralement dans la lumière du petit matin.

Kip se retrouva en train de courir – et sut alors seulement qu'il avait pris sa décision. Il saisit un mousquet posé sur le sol près d'une femme en train de gémir, recroquevillée en position fœtale, et reprit sa course. L'heure de sa vengeance approchait.

Lorsque Kip arriva près de la colline, l'armée se mit en branle rapidement.

Des cornes sonnaient, transmettant les ordres. Il lui fallut quelques secondes avant de voir bouger les chevaux. Le roi Garadul avançait sur la muraille – en personne, droit sur la porte de la Mère. Faisait-il confiance à ses hommes pour en ouvrir les battants le temps qu'il arrive, ou était-il juste idiot ?

Kip était à mi-hauteur de la colline quand il vit une femme à la silhouette familière. Il s'arrêta.

Karris Blanc-Chêne avait fait signe à l'un des cavaliers qui suivaient le roi.

L'homme ralentit, et elle se mit en selle avec une grâce étonnante. Le soldat se retourna pour lui poser une question, puis s'écroula soudain. Kip aperçut l'éclair d'une lame, aussitôt rengainée.

Karris poussa son cheval au galop, à la poursuite de Garadul. Elle y allait seule, les lunettes encore sur le visage. Elle ne pourrait donc rien créer, mais elle allait quand même tenter de le tuer. Même si elle réussissait, c'était du suicide.

J'ai juré de la sauver. Et de le tuer.

Kip était un cavalier lamentable, mais il ne les rattraperait jamais sans cheval. Il vit des chevaux attachés près du sommet de la colline, et se dirigea droit vers eux.

— … par la porte de l'Amante. Il vous faudra nager. Joignez-vous aux réfugiés. Il…

Kip contourna une tente au moment où le jeune mage Zymun bondissait en selle. Il prenait ses ordres du Seigneur Omnichrome en personne. Ils étaient à moins de vingt mètres de lui.

— Il vous faut un cheval ? demanda quelqu'un juste à sa droite.

Kip faillit en bondir jusqu'au ciel. Il se contenta de regarder bêtement le palefrenier.

— Ça y va là-bas, hein ? dit l'autre.

— Un message ! s'écria Kip, se rappelant qu'il portait un sac. J'ai un message pour le roi ! Oui, un cheval. Il me faut un cheval.

— Je m'en doutais, dit l'homme.

Il alla chercher une monture qui se révéla assez grosse.

Kip regarda de nouveau Zymun et son interlocuteur. Il avait raté le reste de leur conversation, mais il vit le seigneur tendre une boîte au mage déjà à cheval.

Cet objet. Kip n'en croyait pas ses yeux.

C'était sa boîte. La taille correspondait. La forme aussi. C'était son héritage.

La seule chose que sa mère lui ait jamais donnée. Et c'était Zymun qui l'avait.

Le mage s'inclina devant le Seigneur Omnichrome. Kip recula au moment où le cavalier partait au galop vers l'est. Le seigneur remonta vivement au sommet de la colline. Le palefrenier présenta un cheval à Kip, l'aida à monter et à ranger son mousquet dans un étui à la selle.

Le garçon, déchiré, regardait la scène. Le Seigneur Omnichrome s'éloignait, rejoignant son entourage. Il était le cœur de cette histoire ; Kip le savait. Il aurait dû le tuer. Par Orholam, l'occasion était en train de lui filer entre les doigts. Mais au sud, Karris chargeait vers sa propre mort, et à l'est ce serpent de Zymun volait le seul souvenir que Kip tenait de sa mère. *Tue le Seigneur Omnichrome et arrête la guerre. Tue Zymun et prend la dague. Ou sinon, va sauver Karris et tente de tuer le roi Garadul*.

Kip ne pouvait pas tout faire.

Il avait prêté serment à la fois aux vivants et aux morts. Il serra les dents, certain de prendre la mauvaise décision – et la prit quand même. Mieux valait que des innocents vivent plutôt que des coupables meurent. Gavin aimait Karris, et il méritait une nouvelle chance de bonheur. Kip se lança à la suite de la Garde Noire.

Chapitre 83

Karris n'avait jamais participé à une bataille rangée, mais elle en avait observé plusieurs en compagnie de Loup Courant, un général de Gavin. À une autre époque, il aurait été adulé comme un grand chef. Au lieu de cela, il avait affronté Corvan Danavis, et avait été battu à trois reprises par les forces inférieures commandées par le génie moustachu. C'était néanmoins un agréable monsieur d'un certain âge, qui avait un faible pour Karris, et lui expliquait ce qu'il voyait lorsque les rangs de soldats s'affrontaient au loin. Il était souvent trop occupé pour pouvoir lui en dire beaucoup, mais parfois cela semblait l'aider de penser à haute voix. Ainsi, en dévalant la colline au galop, en direction de la bousculade, Karris put mieux comprendre la situation.

Les bâtiments appuyés sur les deux côtés de l'enceinte – et qui finiraient par causer sa perte, Karris en était sûre – facilitaient pour l'instant sa défense, en fait. Ils formaient une sorte de talus, assez large pour gêner la pose d'échelles, et pas assez sûr pour servir de tremplin. Les soldats de Garadul finiraient par savoir quelles maisons étaient stables et quel poids elles pouvaient supporter, mais, en attendant, les constructions qui s'effondraient tuaient et ralentissaient les assaillants.

Pour la première fois, des mages apparurent en masse sur le chemin de ronde. Le mur n'était pas haut, mais assez large pour que les défenseurs puissent se déplacer rapidement, et ils avaient vu arriver la cavalerie de Garadul.

Les rouges et les infrarouges travaillaient par équipe, l'un projetant de la gelée gluante et inflammable sur les attaquants, et l'autre l'allumant. Le roi Garadul avait lui aussi disposé un rang de créateurs à l'avant, des bleus et des verts qui tâchaient de détourner la gelée rouge en vol et de la relancer vers le mur. Il était aussi accompagné de créateurs rouges, qui projetaient leur propre luxine sur les défenseurs, mais ils parvenaient moins bien à les enflammer que leurs adversaires. Des deux côtés, les mousquetaires s'efforçaient d'abattre les mages.

Pour le moment, les défenseurs avaient le dessus, mais les assaillants étaient tout simplement trop nombreux. Karris ne voyait pas comment ils pourraient tenir encore longtemps. Et pourquoi le roi Garadul avait-il fait venir sa cavalerie ? Tout en bas du mur, ils ne pourraient pas manœuvrer et feraient une cible facile pour les mages bleus qui, sur le chemin de ronde, surgissaient de derrière les créneaux et lançaient quelques dagues bleues avant de se remettre à l'abri.

Karris n'avait plus qu'à se frayer un passage dans la foule – pas difficile à cheval –, voler un mousquet, rester en vie assez longtemps pour s'approcher de Garadul, et lui faire sauter la cervelle. Dans la chaleur, la rage, le sang, la confusion et la cacophonie du combat, il était tout à fait possible que personne ne remarque que le coup de feu mortel avait été tiré dans son dos.

Karris entendit un hurlement derrière elle, différent des autres. Elle se retourna, penchée sur sa monture au galop. Une dizaine d'Hommes-Miroirs la poursuivaient sur leurs gigantesques destriers. Son cœur cessa de battre.

La tactique subtile n'allait pas marcher, donc.

Elle tâta de nouveau ses lunettes. La peau au coin de ses yeux pelait, mais elle ne pouvait toujours pas enlever ces saletés. Si elle arrivait à créer, elle aurait une chance. Elle repoussa péniblement un flot soudain de fureur rouge.

Elle vit un rang de mousquetaires en train de recharger, à quatre-vingts mètres de là. Elle

chercha du regard un modèle à silex – une platine à mèche ne donnerait rien. Ralentissant son cheval juste au bon moment, elle s'élança à l'instant précis où l'un des officiers levait son arme à l'épaule, et la lui arracha des mains.

Le commandant Poing-de-fer l'avait souvent réprimandée pour ses tours à cheval, pour son entraînement à des techniques qui n'avaient d'autre utilité que d'impressionner les jeunes recrues des Gardes Noirs. Elle revit en un éclair le visage du colosse qui avait fini par la laisser faire, amusé. Elle fourra le mousquet dans l'étui de selle. Elle portait encore cette fichue robe dans laquelle elle était à moitié nue et engoncée. Elle n'allait pas vraiment… Karris déchaussa les étriers, agrippa fermement l'arrière de la selle, coinça les rênes entre le cheval et le pommeau, et démonta tandis que sa monture continuait au petit galop. Elle toucha terre et rebondit aussitôt en se tordant. Les manches de sa robe se déchirèrent. D'habitude, elle faisait cette acrobatie avec une meilleure selle, mais elle s'était aussi entraînée sur des chevaux plus grands. Elle faillit passer de l'autre côté en remontant. Il lui fallut une seconde pour se remettre d'aplomb, désormais tournée vers l'arrière. Elle sortit le mousquet et l'épaula, faisant de son mieux pour compenser le galop de sa monture, estimant le délai entre la pression sur la détente et la mise à feu. Elle prit pour cible le premier Homme-Miroir à quarante mètres derrière elle, et tira.

Elle avait visé parfaitement et choisi le bon moment, mais le coup ne partit pas. Elle releva le chien, vérifia le mécanisme. Pas de silex. Il était sûrement tombé pendant ses impressionnantes acrobaties. *Et merde !*

Karris jeta l'arme, regarda derrière son épaule pour être sûre de rebondir sur un sol plat, et sauta. C'était beaucoup plus dur dans ce sens-là que lorsqu'elle avait fait son premier tour, mais elle y arriva parfaitement, frappant le sol des deux pieds, qui la propulsèrent de concert au moment où l'élan de son cheval la projetait dans l'air. Sauf qu'à l'instant où elle se lançait… la tête de sa monture fut arrachée par une balle, et son corps plongea. Si Karris avait tenu les rênes, elle aurait suivi le même trajet. Au lieu de cela, elle devint un projectile humain. La force de son saut et le plongeon soudain de sa monture la firent tournoyer comme un chat. Elle fila tête en bas vers l'arrière.

Elle n'eut que le temps de penser : roulé-boulé à l'impact. Mais au moment d'atterrir, elle ne put rien faire. Le terrain, quel qu'il fût, comportait plusieurs niveaux, et était heureusement assez mou. Cela n'empêcha pas Karris de rebondir dans différentes directions. Elle heurta le sol et resta paralysée pendant quelques longues secondes.

Quelqu'un jurait. Elle vit des pieds. Elle était étendue sur un homme, qui essayait de se libérer. Elle avait dû être projetée dans le dos d'une demi-douzaine de soldats et elle les avait tous entraînés dans sa chute. L'un d'eux avait la jambe tordue d'une bien vilaine façon. Un autre se tourna vers elle en pestant, le sang coulant à flot de son nez.

Une explosion colossale, à soixante mètres de là, emporta ses paroles.

L'espace d'un instant, tout sembla immobile sur le champ de bataille, puis tout se remit à bouger trop vite.

Karris se leva d'un bond – et faillit tomber. La tête lui tournait tellement qu'elle devait se concentrer de toutes ses forces pour tenir debout. Elle vérifia rapidement son état. Des écorchures la brûlaient aux bras et aux jambes, sa robe était en piteux état, mais pas de blessures graves. Elle porta la main à ses yeux. Les lunettes étaient intactes, bien sûr. Et en plus, tachées de sang, comme ça elle y voyait encore moins. Vraiment parfait.

À présent qu'elle était au cœur de la bataille, le monde rétrécissait. Elle n'avait accès qu'à des images, pareilles à de petites vignettes, mais aucune vue d'ensemble. Elle vit un mage debout sur la porte de la Mère – Izem Bleu ? Que faisait-il là ? La peau entièrement colorée, les deux bras tendus,

concentré, il projetait une rafale de dagues des deux mains – c'était un spectacle absolument stupéfiant de vitesse. À lui seul, il était pareil à une dizaine de mousquetaires – trois dizaines même, en dépit de la lumière brumeuse du soleil matinal. Dans la direction où il se tournait, les hommes tombaient. Il visa les Hommes-Miroirs, et Karris vit ses lames bleues ricocher dans toutes les directions sur leurs armures, hachant tous ceux qui se trouvaient autour, touchant parfois une faille ou percutant le métal assez fort pour le traverser.

Un cadavre se dressait devant Karris, décapité, le sang jaillissant de son cou au rythme des derniers battements de son cœur.

Les détonations des mousquets se mêlèrent au rugissement du sang dans ses oreilles, les pouls mêlés de la vie et de la mort.

Les Hommes-Miroirs chargèrent par une brèche dans le mur d'environ six mètres de diamètre. C'était donc là que l'explosion avait eu lieu.

Un mage rouge – l'un des Libres de Garadul – était devenu fou. Ricanant, il jetait de la gelée inflammable sur tous ceux qui l'entouraient. Les gens criaient de peur. Quelqu'un le suppliait d'arrêter.

Un homme tomba du côté de la muraille qui s'était écroulée et glissa en hurlant.

Au bout du chemin de ronde, le soleil faisait briller des cheveux cuivrés.

Karris braqua le regard sur la silhouette qui se dressait là. Gavin ! Il se penchait sur un autre homme, lui donnant des ordres. Corvan Danavis. Il avait donc bien été nommé général. *Il est là, lui ?* Gavin lui donna une tape sur l'épaule, puis ils se séparèrent.

Karris se retourna, se rappelant peut-être trop tard les Hommes-Miroirs à ses trousses.

Leur chef était à vingt mètres derrière, chargeant dans les rangs, criant aux soldats de se pousser, son épée brandie. Il était seul, ses hommes pris dans un mouvement de troupes soudain, mais il se trouvait déjà bien trop près.

Karris était désarmée et tenait à peine debout.

À dix mètres, son poursuivant sembla bondir sur sa selle. Karris vit qu'aucune blessure ne marquait l'avant de son corps ; il n'avait donc pas été tué par un tir en provenance de la muraille. Pourtant, il tomba à terre.

Quelqu'un l'avait tué par-derrière. *Mais… ?* Karris regarda derrière le soldat.

Kip.

Kip ? Le garçon arrivait au grand galop derrière les Hommes-Miroirs, suivant le chemin qu'ils s'étaient frayé dans les rangs des fantassins. Mais il n'avait pas de mousquet.

Non. Il brandissait une grosse boule verte, plus grosse que sa tête. Sa peau était verte, et il avait ce regard fou… Il donnait aussi l'impression qu'il allait tomber de cheval d'une seconde à l'autre.

La monture de Kip était lancée directement sur d'autres bêtes, mais cela n'inquiétait pas le garçon. Il tira le globe vert en arrière, comme pour lancer une balle – une erreur classique chez les novices : ils croyaient toujours que, si leur boule de magie avait de la masse, il fallait la projeter à la force du bras. Kip projeta sa boule, qui fila sur les Hommes-Miroirs avec une légère détonation.

Elle frappa l'un d'eux sur le côté du casque. Le métal réfléchissant détruisit facilement la luxine, mais il lui fallait encore amortir le choc. Un plastron pouvait résister à une balle, mais le soldat à l'intérieur aurait des côtes cassées. La tête de l'homme fut projetée de côté ; il fut éjecté de sa selle et le globe vert partit en ricochet, frappant un autre homme à l'épaule, mais sans le faire tomber, avant de percuter le cheval d'un troisième à la tempe, l'assommant sur le coup.

La force du tir fit tomber Kip de sa selle, stoppant presque sa monture avec lui. L'animal se déroba, essayant de ne pas heurter les autres au dernier moment, mais ses congénères étaient effrayés

par la chute des cavaliers et la boule verte géante qui venait de filer au-dessus de leurs têtes. L'un des chevaux se mit en travers de son passage. Les deux bêtes se cognèrent à pleine vitesse, écrasant la jambe d'un soldat coincée entre elles.

Les deux animaux s'effondrèrent, mais Karris s'inquiétait plus pour Kip.

Elle l'avait perdu de vue lors de sa chute. Le flot des soldats continuait à se déverser, pressant derrière les Hommes-Miroirs, sans rien comprendre de cette agitation ni s'en inquiéter. Ils n'étaient mus que par leur envie de sortir de l'ombre de ces murailles mortelles et de pénétrer dans la ville.

Karris prit une épée à terre et s'enfonça dans la foule. Trois cavaliers venaient de faire demi-tour à toute allure. Elle n'arriverait jamais à temps.

L'un d'eux sortait son mousquet de ses fontes pour la tuer quand sa tête explosa dans un éclat de lumière jaune et de brouillard rose. Karris était sûre, cette fois, que le tir ne venait pas de la muraille – mais forcément de la direction opposée : *la colline ?* Et quel projectile aurait bien pu donner un résultat pareil ? *Une balle explosive ?*

Elle était encore trop loin. Elle aperçut deux Hommes-Miroirs qui sortaient leurs mousquets et les braquaient en contrebas.

Deux lances vertes – presque des colonnes, tant elles étaient épaisses – jaillirent du sol à l'endroit que visaient les cavaliers, et les empalèrent. Le premier fut touché en pleine poitrine. La lumière se dispersa en brume sous le plastron miroir, qui résista un instant avant d'exploser – et la pointe verte s'élança quand même, projetant l'homme dans les airs. L'autre n'eut pas plus de chance. La lance frappa le sommet de sa plaque pectorale, projetant là encore un éclair de luxine pulvérisée – puis la pointe se leva, l'attrapant sous le menton et pénétrant dans sa tête, arrachant le casque de son crâne démantibulé comme un enfant décapitant un pissenlit.

Tous deux furent projetés à plusieurs mètres de haut avant que les pieux de substance verte ne cèdent, ne tombent au sol et ne se désintègrent.

Kip bondit sur ses pieds, l'air bien moins mort qu'il n'aurait dû l'être.

Karris arriva enfin auprès de lui. Il lui lança un regard curieux, et elle lui dit :

— Kip, c'est moi. Tu me reconnais ? C'est Karris.

Malgré cette stupéfiante démonstration de puissance, Kip était un créateur novice, et les effets mentaux et émotionnels des couleurs étaient toujours plus forts au début. La sauvagerie du vert pouvait rendre un mage dangereux.

Il leva brusquement la main. Elle frissonna.

— Kip, c'est moi, Karris, répéta-t-elle, bien trop consciente de la bataille qui continuait, même si les tirs de mousquets avaient presque cessé en haut du mur d'enceinte.

— Ne bouge pas, dit-il en scrutant son visage. Il leva un doigt et l'avança comme pour le lui enfoncer dans l'œil. Karris sentit la chaleur qui en irradiait. *Hein ? Kip était aussi un infrarouge ?*

Il effleura ses lunettes, le contact produisant un sifflement ; il avait dû atteindre le point de fusion, car le verre fut dissous. Il fit de même pour l'autre.

Et tout d'un coup, Karris put de nouveau créer.

Oh oui bon sang, oui.

— Qu'est-ce que t'en dis ? demanda Kip.

De quoi est-ce qu'il parlait ?

— Merci ? hasarda Karris.

— Moi, je dis qu'on va se faire un roi, fit Kip avec un sourire intrépide.

Quand ils étaient sous l'emprise de leur couleur, les verts ne faisaient généralement pas preuve d'un bon sens exceptionnel.

Karris vit que Rask Garadul venait d'atteindre l'endroit où le mur avait été détruit. La moitié de ses hommes étaient déjà entrés dans la ville. C'était le moment parfait pour attaquer – sauf que Karris et Kip étaient du côté de l'armée du roi.

Karris puisa du rouge dans quelques flaques de sang autour d'elle. Elle sentit une vague de fureur réconfortante l'envahir. Elle se sentit forte.

— Oui, allons nous faire un roi, dit-elle.

Chapitre 84

Non, je ne suis pas assez importante pour ça, pensa Liv en voyant le Seigneur Omnichrome remonter au sommet de la colline où elle était ligotée. De son point d'observation, elle aperçut une silhouette familière qui s'emparait du gros étalon rouan d'un valet pour monter dessus. *Kip*. S'il se retournait, il la verrait forcément.

L'espace d'un instant, Liv se demanda si elle voulait qu'il la voie. Elle savait bien ce qu'il ferait. Il grimperait la colline au galop, et au diable le danger. C'était tout Kip. C'était lui, ça l'avait toujours été. Pas forcément malin, mais d'une loyauté farouche.

Elle baissa la tête. Le garçon ne ferait que trouver la mort sur la colline.

Évidemment, il se retourna un instant, mal assis sur son gros cheval.

Soudain, il lui décocha un coup de talon, et manqua de tomber quand l'animal s'élança.

Liv sourit presque à ce spectacle, mais la présence menaçante du Seigneur Omnichrome chassa toute idée d'amusement. En le voyant se rapprocher d'elle, elle s'aperçut qu'il n'était pas aussi imposant qu'il le paraissait de loin. Avec sa robe et sa cape blanches attachées à de grandes cornes bleues pointant à ses épaules, il paraissait plus grand qu'un mortel, mais il ne faisait même pas la taille de Gavin Guile. Ses cheveux étaient taillés en couronne épineuse grâce à la luxine jaune afin de projeter une lumière aveuglante, comme s'il avait été couronné par le soleil en personne ; en dessous, ses yeux étaient un tourbillon permanent de couleurs. Et ils étaient rivés sur elle.

Je ne suis pas assez importante pour ça, se répéta Liv. Sa joue l'élançait, toujours dégoulinante de sang. L'explosion du chariot de poudre l'avait assommée, et la mitraille l'avait écorchée en une dizaine d'endroits. Elle ignorait comment ils l'avaient retrouvée parmi tous les corps. Elle ignorait pourquoi ils la voulaient.

— Comment êtes-vous arrivée ici, Aliviana Danavis ?

— À pied, principalement, répondit-elle.

Danavis. C'était donc ça. Ils savaient que son père commandait l'armée ennemie. Et elle s'était bêtement jetée entre leurs griffes. *Bien joué, Liv.*

La suite du Seigneur Omnichrome les entourait : des mages au halo brisé de toutes sortes, des soldats, des messagers, et quelques officiers supérieurs de Garadul qui jetaient des regards inquiets aux créateurs, et encore plus au Seigneur. Celui-ci s'empara d'un étrange mousquet, aussi long que haut. Il le leva, inséra un pied dans une rainure du canon, et visa le champ de bataille en contrebas.

— Au beau milieu de cette porte verte, annonça-t-il.

— Troisième maison à partir de la gauche ? demanda un assistant.

Liv ne s'y connaissait guère avec ce genre d'armes, mais elle savait qu'il était impossible de tirer avec une telle précision à trois cents mètres. Bien sûr, il valait mieux éviter de se faire tirer dessus à cette distance, mais au-delà de cent mètres, on visait une direction générale et on croisait les doigts. Pourtant, le Seigneur Omnichrome prit une profonde inspiration, ajusta sa cible derrière les brumes, et tira.

Le mousquet rugit.

— Trois mains de haut, une main à gauche, annonça l'assistant.

Le Seigneur Omnichrome tendit le mousquet à un serviteur, qui se mit à le recharger, et se

tourna vers Liv.

— Je veux que vous me rejoigniez, Liv. Je vous ai vue, la nuit dernière. Vous écoutiez. Vous avez compris. Je l'ai bien vu.

Par Orholam, elle crut qu'il l'avait vue, elle, mais elle chassa cette idée folle : ils avaient été des milliers à l'écouter, la nuit dernière. Et comment l'avait-il reconnue ?

— Vous aimez votre père, n'est-ce pas, Liv ?

— Plus que tout au monde, dit-elle.

Comment connaissait-il son nom, et a fortiori *son petit nom ?*

— Et quel âge a-t-il ?

— La quarantaine ? répondit Liv.

— C'est vieux, alors. Pour un créateur. S'il n'était pas mage, il pourrait vivre encore quarante ans. Mais comme il est loyal à la Chromerie, c'est déjà un vieil animal, n'est-ce pas ? La plupart des hommes n'arrivent pas à cet âge. Votre père doit être très discipliné, très fort.

— Plus fort que vous ne le pensez, dit Liv.

Elle sentit une vague d'émotion l'envahir. Qui était ce salaud qui parlait ainsi de son père ? Elle ne laisserait personne dire du mal de lui. C'était un grand homme. Même s'il avait commis des erreurs.

Le serviteur tendit le long mousquet au Seigneur Omnichrome. Il le leva, stabilisant le lourd engin sur sa jambe, et reprit :

— Le créateur bleu, juste à droite du corps de garde.

Liv regarda, horrifiée. Le Seigneur Omnichrome prit son temps. Le mage était accroupi derrière un créneau ; il surgit pour faire tomber la mort sur les assaillants avant de se baisser de nouveau. Il se leva et le Seigneur Omnichrome annonça :

— Cœur.

Et l'arme rugit.

Un éclair de sang et de lumière, et le créateur disparut.

— Épaule, sur votre gauche, dit le serviteur. Une main à gauche et trois pouces en hauteur.

Le Seigneur Omnichrome rendit le mousquet à l'homme avec un remerciement poli.

— Le moment venu, le leur direz-vous ? demanda-t-il à Liv.

— Leur dire quoi ? Leur parler de mon père ? (Liv hésita.) Je ferai ce que j'ai à faire.

— Ce que vous avez à faire. C'est drôle comme ils en font une obligation, n'est-ce pas ? Et si vous ne reveniez pas à temps à la Chromerie ? Est-ce que vous préféreriez tuer votre père vous-même, de vos propres mains ? Et s'il vous demandait d'arrêter ? S'il vous suppliait ?

— Mon père n'est pas un lâche.

— Vous éludez la question.

L'orange tourbillonnait dans les yeux du Seigneur Omnichrome. Liv n'avait jamais beaucoup aimé les oranges. Ils la mettaient toujours mal à l'aise. Elle resta silencieuse un long moment. Il reprit :

— Je comprends parfaitement. Quand moi aussi je suis entré à la Chromerie, j'ai fait comme vous, j'ai suivi aveuglément les règles. Malgré ce que je suis. L'une de mes étudiantes a brisé le halo et je l'ai tuée de mes propres mains. Elle n'était pas la première à mourir à cause de l'ignorance des mages, et ne serait pas la dernière, mais ce fut le début de la fin. Après l'avoir tuée, j'ai su que j'avais mal agi. Cette pensée me suivait partout.

— Les créateurs deviennent fous. Comme vous. Ils se retournent contre leurs amis. Ils tuent ceux qu'ils aiment, répliqua Liv.

— Oh, c'est tout à fait vrai. Ça peut arriver. Certaines personnes ne supportent pas le pouvoir. Elles semblent honorables jusqu'au jour où on leur donne un esclave, et alors elles deviennent vite des tyrans, frappant et violant l'être humain qui leur est confié. Le pouvoir est une épreuve, Liv. Tout pouvoir est une épreuve. Nous n'appelons pas cela briser le halo. Nous disons « briser l'œuf ». On ne sait jamais quel oiseau en sortira. Certains naissent déformés et doivent être abattus. C'est une tragédie, mais pas un meurtre. Pensez-vous que votre père pourrait supporter un peu plus de pouvoir ? Le grand Corvan Danavis ? Ce mage au talent immense, qui a néanmoins eu la discipline suffisante pour atteindre les quarante ans ?

— Ce n'est pas si simple, dit Liv.

— Et si ça l'était ? Et si la Chromerie avait perpétué cette monstruosité parce qu'elle lui permet de conserver son pouvoir ? En effrayant les satrapies, en prétendant qu'elle seule peut former les mages qui y naissent – en payant, toujours en payant – et qu'elle seule peut maîtriser ceux qui deviennent fous, c'est-à-dire tous. Ce faisant, la Chromerie se rend utile à jamais, éternellement puissante, et, en dispersant les mages dans les satrapies, elle devient le centre de tout. Dites-moi, Liv, quand vous jugez la Chromerie à ses fruits, y voyez-vous un lieu d'amour, de paix et de lumière – ce que l'on pourrait attendre de la ville sainte d'Orholam ?

— Non, reconnut Liv.

Elle ne savait même pas pourquoi elle défendait la Chromerie, si ce n'était par entêtement. L'institution de magie était tout ce qu'elle détestait, elle souillait tout ce qu'elle touchait. Y compris Liv. La jeune fille y avait des dettes, et elle n'allait pas se mentir sur ce point : en s'enfuyant vers Tyrea puis avec Kip, elle essayait en partie d'échapper à sa dette envers Aglaia Crassos et Ruthgar.

— La vérité, Liv, c'est que vous savez que j'ai raison. Vous avez juste peur de reconnaître que vous avez été du mauvais côté. Je comprends. Nous comprenons tous. Il y a des hommes et des femmes de bien qui se battent contre nous, des gens bien ! Mais ils sont dans l'erreur, on leur ment. C'est douloureux d'abandonner un mensonge, mais plus encore de le vivre.

Regardez ce que je fais. Je libère une ville qui est nôtre de droit. Garriston passe de main en main comme une putain que chaque nation viole à tour de rôle. Ce n'est pas juste. C'est sans fin, et comme nul autre n'y mettra un terme, c'est nous qui le ferons. Ce pays ne mérite-t-il pas d'être libre ? Ces gens doivent-ils payer parce que deux frères – dont aucun n'est né ici, ni ne se souciait de ces terres – se sont battus ici ? Combien de temps notre peuple doit-il encore payer ?

— Il ne le devrait pas, répondit Liv.

— Parce que ce n'est pas juste.

Il reprit le long mousquet des mains de son serviteur.

— Créateur rouge, en haut du corps de garde. Tête.

Liv l'observa. La fumée et les éclairs de magie l'empêchaient de voir clairement la bataille devant la porte de la Mère mais elle réussit tout de même à distinguer la cavalerie de Garadul qui s'approchait de la porte, chargeant ses mousquets et tirant sur les défenseurs en haut des murs. Ils semblaient attendre quelque chose avec impatience. Le mousquet du Seigneur Omnichrome rugit, et aussitôt il y eut un petit éclair au sommet de la tour d'enceinte. Liv fut heureuse de ne pas avoir tout vu.

— En plein milieu de la cible, Seigneur Omnichrome, annonça le serviteur. Un tir excellent.

— Allez ! Laissez-nous.

Tout le monde disparut rapidement du sommet de la colline, à l'exception du servant au mousquet, à qui le Seigneur Omnichrome avait fait signe de rester. Il se tourna vers Liv. Il ne souriait pas.

— Je n'aime pas tuer des créateurs. J'ai horreur de ça, dit-il. Ce que je fais, je le fais parce que je le dois. Je veux que vous me rejoigniez, Aliviana.

— Pourquoi ? Pourquoi moi ? Je suis à peine une bichrome, je ne suis pas si puissante que ça, et je n'ai aucune influence.

Il ricana :

— Êtes-vous prête à entendre la réponse ? Voulez-vous être traitée en adulte, Aliviana ? Voulez-vous la dure vérité ? Parce que c'est la seule chose que je connaisse depuis seize ans.

— Je suis prête, dit Liv.

— J'ai besoin de vous parce que vous êtes mage et que tous les mages me sont précieux. Et parce que vous êtes tyréenne, et qu'il faudra beaucoup rassurer ce pays après notre victoire – moi, je ne suis pas tyréen. Et parce que vous êtes la fille de Corvan Danavis.

— Je le savais ! cracha-t-elle.

— Taisez-vous, petite idiote ! Si vous ne m'écoutez pas, vous êtes indigne du rôle auquel je vous destine.

Cela la fit taire.

— Vous êtes la fille de Corvan, j'ai donc quelque espoir que vous soyez moitié aussi intelligente – au moins. Si c'est le cas, vous ferez une alliée formidable. J'ai besoin de chefs brillants. Mais je ne vous mentirai pas.

J'espère qu'en vous ralliant à nos côtés vous libérerez votre père de l'emprise de la Chromerie. À mon avis, il ne sert le Prisme que parce que vous êtes leur otage. Si c'est vraiment le cas, Corvan pourrait nous rejoindre, et avec un général de sa réputation à nos côtés, nous n'aurions peut-être même plus besoin d'une autre guerre. Si grande est la peur qu'inspire votre père que les hommes ne veulent même pas se battre contre lui. Pendant la guerre des Prismes, ses ennemis regardaient à la lunette quel général dirigeait le combat. Si c'était votre père, ils battaient en retraite et attaquaient un autre jour. Si grand est le talent de votre père que je serais stupide de le rejeter alors qu'il pourrait se mettre à mon service. Si vous pensez que je vous manipule, vous avez raison. Je me servirai de vous. Vous êtes importante. Mais la Chromerie vous utilisera, elle aussi. Elle l'a déjà fait. Vous devez ouvrir les yeux et grandir. Moi, je vous en parle honnêtement, c'est tout. Et ma sincérité vous donne le choix. C'est mieux que ce qu'ils ont, eux, à vous offrir.

Les yeux du Seigneur Omnichrome étaient veinés de rouge et d'orange, telles des flammes.

Il avait raison. C'était vrai. Et si c'était vrai, tout le reste l'était peut-être ?

— Le roi Garadul a massacré toute ma ville.

— Oui. Il a même utilisé certains de mes créateurs pour l'y aider.

Liv s'était attendue à ce qu'il nie cet événement, ou s'en excuse.

— Et pourtant vous voudriez que je le serve.

Le Seigneur Omnichrome baissa la voix :

— Les rois ne sont pas éternels. En particulier ceux qui sont si téméraires.

Une énorme explosion fit trembler la muraille à gauche du corps de garde.

La déflagration fit tomber bien des combattants, et un certain nombre d'entre eux dégringolèrent du mur. Pourtant, quand la fumée se dissipa, Liv eut l'impression que la charge avait dû être posée de l'autre côté – les dégâts étaient bien trop importants, des rangées entières de maisons avaient été tout simplement soufflées. La cavalerie poussa un cri de joie : une brèche apparaissait dans l'enceinte.

— Vous voyez, le peuple de Garriston collabore avec nous. Il veut être libre.

Mais Liv l'entendit à peine. Elle venait de reconnaître une silhouette au milieu des brumes du champ de bataille – et cette vision lui coupa le souffle. *Kip*. Et il n'était pas seul. Lui et Karris

chevauchaient tous deux à travers la cohue. L'espace d'un instant, Liv ne comprit pas. Avaient-ils changé de camp ? Se battaient-ils pour libérer Garriston ? Puis elle suivit des yeux la direction qu'ils empruntaient. Droit sur le roi Garadul.

Le roi Garadul, que Kip haïssait pour avoir rasé sa ville et tué sa mère.

Et ils étaient poursuivis par une demi-douzaine d'Hommes-Miroirs à cheval.

— Qu'est-ce que je vaux pour vous ? demanda-t-elle.

— Je vous l'ai déjà dit.

— Alors je suis à vous, à une condition.

Le rouge disparut des yeux de son interlocuteur dans un tourbillon, remplacé par le bleu et l'orange.

— Sauvez mes amis. Lui, et elle. Ceux qui sont poursuivis par les Hommes-Miroirs, dit Liv en les montrant du doigt.

Le Seigneur Omnichrome fit un geste sec à son serviteur, qui arriva en courant avec le mousquet.

— Vous voulez que je tue plusieurs de mes alliés alors que je vais n'en gagner qu'un, dit le Seigneur Omnichrome. Vous marchandez les vies comme…

— Comme une adulte, l'interrompit sèchement Liv.

— Et une adulte formidable, en vérité. Mais je ne suis pas là pour acheter les loyautés. Je ferai de mon mieux pour sauver vos amis. À titre gracieux, quelle que soit votre décision.

Il visa et tira. Un Homme-Miroir qui chargeait Karris mourut dans un éclair de lumière et de sang. Le Seigneur Omnichrome tendit son mousquet pour qu'on le recharge.

— Donc, n'entrez pas cette donnée dans vos calculs, Liv, mais dites-moi maintenant : qui avez-vous choisi de servir ? Moi, ou la Chromerie ?

Loyauté à l'Un. Et à l'Un seulement.

Il n'y avait pas de bon choix. Il n'y avait pas de bonnes personnes. En essayant d'agir le mieux possible, Liv avait espionné son plus grand bienfaiteur. La Chromerie corrompait même l'amour que les gens se portaient les uns aux autres. Tous ceux que Liv connaissait disaient que le Seigneur Omnichrome était un monstre, mais tous ceux qu'elle connaissait avaient été souillés par la Chromerie. Le seigneur n'était peut-être pas parfait, mais Gavin ne l'était pas davantage. Les seuls innocents étaient les gens de Tyrea et ils méritaient leur liberté. Si Liv devait se battre, elle n'allait pas le faire pour ses oppresseurs. La loyauté à l'Un ? Une Danavis se devait-elle de choisir qui elle servirait ? Alors qu'il en soit ainsi.

Liv inspira profondément et exécuta une révérence tyréenne cérémonieuse.

— Seigneur Omnichrome, dit-elle d'une voix égale, les yeux rivés aux siens. Je suis à vous. Comment puis-je servir ?

Chapitre 85

— Traîtres ! cria une voix de femme.

Kip tourna la tête vers Karris. Elle cracha sur les corps des Hommes-Miroirs, impérieuse, pleine de sang-froid.

Mais qu'est-ce qu'elle fait ?

Karris prit un mousquet et une corne à poudre ; elle se mit à le charger comme un simple soldat. En voyant les visages des hommes autour d'eux, Kip comprit enfin. Ils venaient de les voir se battre contre les Hommes-Miroirs, mais ils ignoraient de quel côté ils étaient, et s'ils devaient ou non intervenir. Apparemment, ces hommes avaient perdu tous leurs officiers – ce qui n'avait rien d'étonnant puisque les gradés étaient les premières cibles des défenseurs. C'était sans doute la seule raison pour laquelle Kip et Karris étaient encore en vie.

— Eh bien, créateur ? dit la jeune femme en finissant de recharger.

Elle était aussi rapide à cette besogne qu'à tout le reste. Sa peau était couleur sang. Ses yeux n'étaient plus couverts des lunettes violettes qui l'avaient empêché de créer. *C'est bien moi qui ai fait ça ?* Kip, épuisé, tremblait. Quoi qu'il en soit, le bluff de Karris avait fonctionné. Les soldats retournaient au combat, bien décidés à laisser cette mégère tranquille.

C'était bien à lui qu'elle s'adressait.

Eh oui, génie, étant donné que c'est toi qui viens de créer deux énormes pieux pour empaler des Hommes-Miroirs.

Kip regarda les hommes qu'il venait de tuer. Grosse erreur. L'un d'eux avait un trou sanguinolent dans la poitrine, large comme le poing de Kip.

L'autre avait le crâne éclaté, des esquilles d'os blanc mêlées à du rouge en un tableau qui refusait de former un visage.

— Kip, d'ordinaire, c'est une mauvaise idée quand on est aussi novice que toi… mais je veux que tu crées encore du vert. J'ai besoin de toi, siffla Karris.

Le garçon contemplait le crâne écrasé. Les soldats qui se pressaient vers la porte piétinaient les bouts d'os et de cervelle, et faisaient plus de place à Karris et à lui-même qu'aux hommes qui gisaient sur le sol.

— Kip ! (Elle le gifla durement.) Tu pleureras plus tard. Sois un homme, là.

Les losanges rouges étincelaient dans ses yeux émeraude. Elle poussa un juron, se concentra un instant, puis quelques fils de vert se tissèrent un chemin de ses yeux à ses doigts dans l'océan de rouge qui colorait sa peau claire, et elle créa un petit objet.

Des lunettes. Des lunettes entièrement en luxine verte. Elle les lui enfila, les ajusta, les scella puis s'écarta.

— Maintenant, tu crées ! ordonna-t-elle.

Kip était une éponge. C'était comme sortir par une journée brûlante, fermer les yeux et se laisser baigner par la chaleur. Partout où il regardait, il voyait des surfaces claires, des maisons et des boutiques blanchies à la chaux contre la chaleur, et toutes lui offraient de la magie. Il s'y plongea, éprouvant sa puissance. Sa liberté. La brûlure lancinante de sa main se réduisit à néant.

Il se mêla au flot de soldats qui se dirigeaient vers la brèche de l'enceinte.

Le feu des mousquets sur le chemin de ronde avait presque cessé. Une splendide matinée s'annonçait, radieuse et tonifiante, consumant les dernières brumes. Il ferait bientôt chaud.

Le flot de soldats s'écartait autour de lui en voyant que c'était un mage mais, dès qu'il s'inséra à l'intérieur de la mêlée, il fut bousculé de toute part, au même titre que tout le monde. Les rangs se resserraient tandis qu'ils s'approchaient du mur, et les hommes jouaient des coudes pour rester avec leur unité. À mesure que la pression se faisait plus forte, Kip commença à lutter. Il ne savait pas au juste si cette agitation venait de lui ou de la luxine verte, mais il savait que ce n'était pas seulement son esprit qui influait sur ses réactions.

Avec les chevaux et les hommes en armure qui se rejoignaient – seule une infime partie de l'armée de Garadul portait l'armure ou l'uniforme, mais ceux-là avaient bien l'intention de passer en premier – Kip perdit de vue le roi. Karris s'était glissée dans les rangs de devant, utilisant ses muscles et sa silhouette élancée pour se faufiler. Kip la perdit rapidement de vue elle aussi. La foule s'entassait de plus en plus devant l'enceinte, et il s'efforçait péniblement de rester debout.

— Toi ! cria quelqu'un.

Le garçon leva la tête. À dix mètres de lui, un cavalier le regardait fixement. Kip n'avait aucune idée de qui il était.

— Toi ! répéta l'officier. Tu n'es pas des nôtres !

Kip se dit que ce pouvait être l'un des soldats qui l'avait escorté avec Zymun quand le garçon avait fait exploser le feu de camp. Mais ce n'était qu'une supposition. Malheureusement, c'était sans importance : cet homme l'avait reconnu.

L'officier essaya de sortir son mousquet de ses fontes, mais d'autres chevaux se pressaient contre lui, et il était coincé.

— Traître ! Espion ! cria l'homme en montrant Kip du doigt. Il ne porte pas de brassards. Il n'est pas des nôtres ! Assassin ! Espion ! Ce créateur vert est un espion !

Kip avait été emporté jusqu'au tas de gravats qu'avait produit l'ouverture de la brèche. Il se trouvait donc en hauteur. Tout le monde pouvait le voir.

L'officier réussit enfin à sortir son mousquet et éperonna sauvagement son cheval pour foncer sur Kip. Celui-ci se retourna pour regarder l'homme, ne pouvant le croire capable de tirer sur lui au risque de toucher un de ses compatriotes. Le garçon leva les mains pour créer quelque chose, n'importe quoi. Il dérapa sur les gravats et la foule le fit tomber, certains tirant, d'autres poussant. Il glissa peu à peu. La mêlée était si dense qu'il ne tomba pas d'un seul coup, mais il ne parvint pas pour autant à se rattraper.

La brèche les vomit à l'intérieur de Garriston. Kip tomba et roula.

Quelqu'un marcha sur sa main brûlée. Il hurla. Des pieds lui cognaient les côtes, quelqu'un trébucha sur lui, un autre lui piétina le ventre, un autre encore lui cogna dans la tempe. Kip partit en roulé-boulé sur la petite colline de gravats, essaya de se relever, mais reçut un coup de crosse. Il se retrouva sur le dos, les oreilles sifflantes, la main gauche en feu et les yeux dans le vague. Sans s'en rendre compte, il avait de nouveau adopté la position défensive de la tortue, comme quand maîtresse Helel avait tenté de le tuer – et, là encore, il se montrait tout aussi efficace que son modèle à carapace.

C'était comme si le monde savait que Kip était destiné à jouer les lâches, et avait comploté pour le jeter là.

L'instant d'après, il était entouré de gens qui le rouaient de coups de pied.

Certains essayaient de lui décocher des coups de crosse, mais il y avait tant de monde qu'il ne sentit que quelques faibles impacts aux jambes.

Autrefois, il se serait retourné sur le ventre et aurait enfoui sa tête entre ses mains, roulé en boule, attendant que Ram ait de nouveau affirmé sa supériorité, se soit fatigué du jeu et soit parti. Agir ainsi ici, c'était la mort assurée.

Tu crois vraiment que je vais rester là à me laisser tabasser ?

Oui, Kip. C'est tout toi.

Tu crois vraiment que je vais mourir à terre ?

Sois réaliste, Kip, tu n'es pas un vrai combattant, pas quand l'enjeu est grand. Pourquoi est-ce que tu ne fais pas la boule ? Laisse tomber.

Kip s'attendait à ce que Karris le sauve. Elle, c'était une combattante. Une guerrière. Une créatrice. Elle était rapide et décidée, agile et mortelle, qu'elle utilise le fer ou la magie.

La foule ressemblait à une bête féroce, une masse grouillante, agitée et rugissante qui avait perdu toute individualité. Et Kip la détestait. Il baissa la tête au moment où quelqu'un essaya de la lui piétiner. Il entrevit des visages méprisants. Des instantanés de bouches ricanantes. Des visages déformés par la haine.

Kip s'attendait aussi à ce que Poing-de-fer le sauve. Surgissant de nulle part, le colosse l'avait déjà fait à deux reprises. Le commandant était immense, fort, intimidant. Aussi calme et inflexible que l'acier. C'était un protecteur.

Kip s'attendait aussi à ce que Liv le sauve. Pourquoi pas ? Elle était arrivée à la dernière seconde pour le tirer des griffes de maîtresse Helel, l'assassin.

Kip s'attendait aussi à ce que Gavin le sauve. À quoi servait un Prisme s'il n'arrivait pas à préserver son propre bâtard ? Gavin était là, quelque part. Il ne devait pas être bien loin. Il devait savoir que le mur avait été endommagé. Il devait être en train de s'y précipiter.

Kip reçut un coup de pied dans les reins, qui envoya des flèches de douleur dans tout son corps. Il se pencha et prit un poing dans la figure. Sa tête rebondit contre les pierres. Du sang jaillit de son nez, inondant sa bouche et sa gorge.

Personne ne venait. Comme lorsque sa mère l'avait enfermé dans un placard quand il avait huit ans, parce qu'il s'était plaint, ou avait trop parlé, ou… Il ne se souvenait même pas de ce qu'il avait fait de mal. Il se rappelait juste l'expression écœurée de sa génitrice. Elle le méprisait. Elle lui avait lancé sa soupe dessus, fermé la porte et était sortie se défoncer. Et l'oublier. Parce qu'il ne valait rien.

Au bout d'une journée, les rats étaient arrivés. Il s'était réveillé en sentant une langue lécher la soupe séchée sur son cou. Ses petites griffes s'enfonçaient dans sa poitrine, et par Orholam, comme cette bête était lourde, c'était épouvantable. Kip avait hurlé, se relevant d'un bond et s'agitant furieusement. Il avait hurlé encore et encore, et personne n'avait entendu ses cris. Le rat s'était enfui, mais bientôt, dans l'obscurité, d'autres étaient venus. Ils étaient tombés dans ses cheveux, avaient mordu ses orteils dénudés, s'étaient faufilés dans les jambes de son pantalon. Ils étaient partout. Par dizaines. Peut-être même par centaines. Kip avait hurlé à en avoir mal à la gorge, se démenant et frappant les rats jusqu'à saigner des mains, se tordant la cheville sur de vieilles boîtes entassées dans le placard.

Et personne n'était venu.

Sa mère l'avait trouvé le matin du troisième jour, roulé en boule, la tête enfouie entre les mains, gémissant, déshydraté, des estafilades saignantes sur la tête, les épaules, le dos et les jambes, n'essayant même plus de déloger les rats qui le recouvraient comme une cape. Une dizaine d'entre eux étaient morts et gisaient autour de lui, et il y en avait bien plus de vivants qui l'encerclaient. Le regard vitreux, elle lui avait donné de l'eau, avait nettoyé ses blessures à contrecœur avec la fin de

son alcool de citron, avant de sortir chercher de la drogue. Le tout sans dire un mot. Quand elle était revenue, elle semblait avoir tout oublié. Il gardait encore des cicatrices sur les épaules, le dos et les fesses, là où les rats l'avaient mordu.

Personne ne viendra, Kip. Encore un coup. *Tu as toujours été une déception*. Encore un. *Un raté, Kip. Tu n'es bon à rien*. Un autre.

— Assez ! Assez ! cria quelqu'un.

L'officier se fraya enfin un chemin dans la foule, mousquet en main.

— Reculez ! cria-t-il.

Il pointa son arme sur la tête de Kip.

Qu'est-ce que je sais faire ? Créer de petites boules vertes ? Parfait.

Kip en créa donc une et la lança dans le canon béant, lui ordonnant de rester là.

L'officier appuya sur la détente. L'instant d'après, le mousquet lui explosa entre les mains. Une flamme jaillit du canon fendu, lui projetant de la poudre noire enflammée au visage et mettant le feu à sa barbe. Il hurla et tomba à la renverse.

— Tuez-le ! cria quelqu'un.

Kip vit qu'on brandissait de l'acier de tous les côtés, les lames projetant des éclairs de soleil. Et il se mit à rire. Parce que, oui, il était bon à quelque chose.

Il était doué pour encaisser. Il était une tortue. Ou peut-être un ours. Un ours-tortue. *Par Orholam, quel crétin*. Il rit encore, se cognant les épaules sur le sol. La luxine verte jaillit, le recouvrant comme il l'avait vue recouvrir le spirite à Rekton.

Sous les yeux de Kip, une épée s'abattit sur la substance verte qui protégerait son bras. L'arme l'entailla sur une épaisseur de deux doigts, mais la luxine était plus épaisse. La lame s'arrêta, vibrant comme une hache dans le bois. Kip roula, tirant du vert de toutes les surfaces claires, sans même savoir comment il s'y prenait, tirant et tirant encore, puisant la lumière au flot intarissable d'Orholam.

Cela le remplit de la même sauvagerie. Une bestialité enchaînée, contrôlée, emprisonnée. La luxine s'épaissit sur son corps. Kip se releva avec un rugissement.

Il était fou. Il était fou, et c'était fantastique. Il donna un coup d'avant-bras vert à un soldat qui le dévisageait, les yeux écarquillés, épée à la main. Et l'envoya voler. Kip s'arrêta une seconde et des piquant sortirent partout de son armure. Il se mit alors à se balancer en percutant la foule comme s'il s'agissait de rats à écraser contre le mur d'un placard.

Le sang giclait en filets rouges. Kip n'était plus humain. Il était un animal qui refusait d'être mis en cage. Un chien fou. Dans un coin obscur de son esprit, une pensée lui vint : normalement, il n'aurait pas pu se déplacer si vite avec une armure aussi lourde. Il était fort, mais pas à ce point.

Il n'avait plus aucune notion de la bataille qui était en train de se dérouler à l'exception du petit cercle autour de lui. Et même celui-ci était flou – quelques gestes rapides à gauche et à droite, des lueurs de lames et de mousquets à écraser avant qu'ils ne tirent. Kip tailla, trancha et cogna avec une fureur démente. Il n'avait qu'une pensée en tête : *On ne m'arrêtera pas*.

Au bout de quelques instants – ou quelques heures, Kip n'avait aucune notion du temps –, il vit la peur dans tous les regards. Un flot continu se déversait par la brèche, poussé en avant par la masse de derrière, droit sur Kip, mais sa seule présence tarissait le flot : les hommes reculaient rien qu'en le voyant et d'autres bondissaient de côté, dans l'espoir d'éviter sa fureur.

Leur faiblesse ne fit que l'enflammer davantage. Tels des rats prêts à mordre dans le noir, mais s'enfuyant à la lumière, c'étaient des lâches. Il les assomma, écrasant des têtes, ouvrant des ventres. Il chargea sur la brèche, là où ils ne pouvaient pas fuir, les empalant dans des éclaboussures

rougeâtres.

Une pensée s'imposa alors à son esprit. Au milieu des cris, des hurlements, de la panique, des fumées, des tirs de mousquets et du fracas des armes, quelqu'un criait : « Kip ! Kip ! Garadul ! Par là !!! »

Kip ne voyait pas qui criait. Il s'étira, découvrit qu'il était désormais plus grand, la luxine qui tourbillonnait à ses pieds lui faisant gagner trente centimètres. Il regarda à l'intérieur de la ville et aperçut Karris, avec sa peau où le rouge et le vert s'entrelaçaient, une épée à la main, qui lui désignait les entrailles de la cité.

Le roi Garadul rassemblait ses Hommes-Miroirs, qui s'étaient dispersés en passant la brèche. Il hurlait des ordres. Quelque chose semblait le rendre furieux. Il n'avait pas vu Kip.

Avant même de savoir ce qu'il faisait, le garçon chargea, toute sa volonté concentrée sur un seul but, implacable. Il n'avait plus qu'un seul objectif : le roi Garadul devait payer pour ce qu'il avait fait. Il devait mourir.

Chapitre 86

Lorsque Gavin entendit l'explosion, il sut immédiatement de quoi il s'agissait. Il était déjà presque revenu à l'enceinte, ayant laissé derrière lui les quais où il avait utilisé la première lumière du jour afin de créer des bateaux pour les réfugiés. L'évacuation pourrait se faire si les gens se montraient raisonnables. Gavin avait annoncé aux anciens de la cité que les nobles étaient autorisés à emporter trois coffres, les armuriers et les apothicaires trois aussi, les marchands riches deux, et tous les autres seulement ce qu'ils pouvaient porter.

C'était un calcul simple, quoique difficile. Les Tyréens auraient besoin de médicaments dans leur fuite, et il ne fallait pas laisser d'armes que le roi Garadul pourrait distribuer à ses troupes et qui faciliteraient sa conquête.

Gavin avait du mal à accepter le fait d'aider les riches plus que les pauvres, mais les plus aisés sortiraient leurs richesses de la ville. Lesquelles, si on les laissait sur place, seraient là encore utilisées par Garadul pour tuer d'autres personnes. Et, si les gens suivaient bien les instructions, il y aurait encore de la place pour tout le monde.

Sauf que, bien sûr, tous trichaient. Sans exception. Les nobles emportaient six coffres. Les riches marchands cinq. Les autres mentaient, prétendant être armuriers ou apothicaires.

Gavin avait désigné un responsable – le chef d'une guilde locale –, créé des embarcations, et à son retour, avait vu que l'homme laissait les membres de sa corporation emporter des bagages supplémentaires avec eux. Gavin avait créé un échafaud sur la jetée en cinq secondes, et en avait pris dix de plus pour y pendre l'homme. Avant même qu'il soit mort, il avait nommé un nouveau responsable.

— Prenez des décisions rapides et aussi équitables que vous le pouvez, avait dit Gavin à l'homme qu'il avait choisi, un tonnelier fort inquiet au visage grêlé. Et vous avez toute mon autorité, même si vous faites des erreurs. Mais si vous acceptez un seul pot-de-vin, je prendrai tout mon temps pour rendre votre mort bien pire que celle de votre prédécesseur.

Là-dessus, il était parti. Il n'avait pas de temps à perdre.

Il se trouvait au pied de la muraille quand il entendit l'explosion. C'était exactement ce qu'il craignait qui s'était produit. C'était pour cela même qu'il avait créé le mur d'eau-vive. Avec toutes les habitations et les boutiques construites directement contre l'enceinte, il était difficile de se défendre contre un ennemi extérieur, mais se protéger contre un adversaire entré à l'intérieur était carrément impossible. N'importe quel propriétaire d'échoppe pouvait recevoir des tonneaux de poudre noire, creuser un peu sous le mur, et y déposer une charge. Il pouvait travailler en toute discrétion, sans être dérangé – et c'était ce qui venait d'arriver.

Les Gardes Noirs sur ses talons, Gavin éperonna son cheval. Mais il ne se dirigea pas vers la brèche. C'était un endroit important, bien sûr, mais elle attirerait immédiatement des défenseurs, et risquait de ne pas être assez large pour que l'armée de Garadul puisse passer. Elle pouvait se transformer en goulet d'étranglement, en véritable lieu de massacre. Il valait mieux profiter de cette diversion pour ouvrir une porte ailleurs.

Gavin dépêcha des messagers à la porte de la Sorcière et à celle de l'Amante, puis se dirigea vers la Mère. Sur le chemin de ronde, il vit le général Corvan Danavis et son état-major qui partaient

sans doute diriger personnellement la défense de la brèche.

Corvan s'arrêta seulement pour lui signaler :

— Ils gardent leurs créateurs et leurs spirites en réserve. Je ne sais pas pourquoi. Mais si nous perdons une porte dans les vingt prochaines minutes, nous ne tiendrons pas jusqu'à midi.

Cette manie de tout réduire à l'essentiel était typique de Corvan.

— Si la porte tombe, dit Gavin, sois aux navires une heure avant midi.

Corvan acquiesça. Il était inutile de combattre jusqu'à la mort. Le Prisme lui donna une tape sur l'épaule et le général partit.

Du sommet de la muraille, Gavin contempla la masse humaine qui grouillait de l'autre côté. Plus personne ou presque ne tirait sur les envahisseurs depuis l'enceinte, mais l'armée de Garadul continuait néanmoins à avancer comme une bête aveugle, étreignant le mur de ses doigts noircis.

Nombre d'habitations extérieures avaient été démolies en quelques heures, mais les assaillants avaient découvert lesquelles étaient les plus faciles à escalader parmi celles qui restaient. Une lente file de soldats grimpait péniblement le mur en une demi-douzaine d'endroits, attaquant les quelques défenseurs qui s'y trouvaient encore.

Plus loin, des hommes de Garadul installaient leurs mortiers. Trop tard, en fait. Il était tout à fait vain de bombarder la ville à présent puisqu'ils risquaient de tuer autant des leurs que des membres des troupes ennemies.

Pourtant, ils chargeaient déjà les pièces. Gavin avait découvert que bien des hommes se tenaient à l'abri du combat, mais aimaient tout de même dire qu'ils y avaient participé. Ces imbéciles allaient tirer quelques bordées juste pour pouvoir se vanter d'avoir changé l'issue de la bataille.

Il était plaisant de constater que Garadul avait des problèmes de discipline, lui aussi.

Où était le roi, d'ailleurs ?

Perché en haut de la porte, Gavin se retourna vers les bâtiments et, malgré les fumées, discerna Garadul qui s'était aventuré en personne dans la ville.

Quel crétin ! Certes, Gavin avait fait de même plus d'une fois, mais il avait à sa disposition une arme que peu d'autres combattants pouvaient se targuer de posséder. Sa présence n'avait pas pour seule fonction de remonter le moral des troupes. Le roi Garadul était occupé à mener l'attaque, entouré d'une centaine d'Hommes-Miroirs. Il hurlait quelque chose à un messager et gesticulait avec rage.

Il réclame ses mages.

Pourquoi donc ne viennent-ils pas ?

Gavin se plaça devant la lance de la Mère et observa le sommet de la colline, à cinq cents mètres de là. Une foule entourait des bannières. Gavin créa deux lentilles, régla la distance entre elles et regarda au-dessus de la nappe de brume. Un homme multicolore levait un mousquet, droit dans sa direction. Pure folie. Aucun mousquet ne pouvait tirer aussi…

L'arme tira – une forte charge de poudre, à en juger par le nuage noir produit. Dans le tumulte de la bataille, Gavin n'entendit pas la détonation.

L'un des mortiers fit feu. Le Prisme continua à observer l'inconnu. Il créa deux lentilles jointes pour stabiliser le réglage. C'était un spirite polychrome. Sans doute un polychrome complet, ou du moins qui prétendait l'être, à en juger par les couleurs qu'il avait créées dans son corps. Étrange. L'homme l'observait aussi.

Le Seigneur Omnichrome ne se trouvait pas seulement entouré d'une habituelle suite de généraux et de valets, mais de dizaines de créateurs.

Qui, manifestement, n'avaient pas l'intention de bouger.

Quelqu'un rendit le mousquet au Seigneur Omnichrome. Celui-ci prit l'arme, visa rapidement et tira. L'instant d'après, un projectile frappa la lance de la Mère à deux mètres au-dessus de la tête de Gavin, projetant un gros morceau de roche dans son explosion. *Des projectiles de luxine ?* À cinq cents mètres de distance ? Gavin y réfléchissait encore quand les Gardes Noirs vinrent le conduire en sécurité, derrière la statue.

Le Seigneur Omnichrome voulait la mort de Garadul. Simple, et audacieux. Il l'avait même probablement poussé vers le mur d'eau-vive, le mettant au défi de se conduire en promachos, pour que le jeune souverain charge en tête de ses troupes. Le mage voulait que le roi se fasse tuer.

Si c'est ce que ton ennemi veut, empêche-le.

Gavin créa une petite tablette jaune, avec l'inscription : « Capturez Garadul, ne le tuez pas. À aucun prix. » Il la recouvrit de bleu et de jaune liquide, et la lança dans la direction où Corvan devait se trouver.

Pourtant, tandis que les défenseurs concentraient là tous leurs efforts, l'intuition de Gavin lui disait que l'assaut principal se produirait ailleurs.

— À la porte de la Sorcière, lança-t-il à ses Gardes Noirs. Dépêchons-nous !

Chapitre 87

Karris arracha une autre épée à un homme qui gisait sur le sol, une blessure sanguinolente au ventre. Elle ne savait pas de quel côté il était, et elle s'en moquait. La ville sentait la poudre, les égouts et la sueur humaine, le genre de puanteur qui s'insinue à travers les armures de cuir et ne s'en va plus jamais. En courant, Karris créa un mince voile de luxine verte dont elle recouvrit la lame, le scella, puis rajouta du rouge qu'elle scella également.

Le quartier n'était qu'un enchevêtrement de ruelles. Les bâtiments étaient disposés de façon anarchique, comme pour agacer les voisins ou boucher toute ligne de vue. La bonne nouvelle, c'était que le roi Garadul ne pourrait jamais rallier ses hommes dans un tel endroit.

La mauvaise nouvelle, c'était que… *oh merde !* Karris tourna à un coin et faillit heurter trois Hommes-Miroirs perdus, qui scrutaient différentes ruelles et semblaient sur le point de se disputer pour savoir où aller. Karris leur tomba dessus avant qu'ils aient le temps de réagir. Elle projeta tout son poids sur le plus petit et, le prenant au dépourvu, réussit à arrêter sa propre course tout en le faisant tomber. Elle virevolta, son épée gauche décrivant un arc de cercle rouge.

Le deuxième soldat se mettait déjà en garde, mais pas assez vite, et sans élan. La lame de Karris passa au-dessus de la sienne et lui entailla le cou au-dessus du gorgerin. L'entaille n'était pas très profonde, mais suffisante et bien placée. La luxine rouge éclaboussa l'armure de l'Homme-Miroir ; Karris retira sa lame, et du sang de la même couleur éclaboussa l'intérieur de l'armure. Son adversaire resta encore debout un instant, mais Karris le savait déjà mort.

Entre le moment où elle avait heurté le premier Homme-Miroir et celui où elle avait exécuté le deuxième, Karris avait perdu de vue le troisième. Elle se tourna d'un bond, se baissa, parant des deux épées, la gauche en bas et la droite en haut, dans une prise inversée. Si elle ne s'était pas baissée, le coup aurait traversé sa garde droite, plus faible. Au lieu de cela, sa propre lame la gifla à l'épaule. Était-elle tranchante ? Karris l'ignorait. Quelle imbécile fallait-il être pour aller au combat sans armure ?

Elle se redressa en attaquant, mais son adversaire para. Soudain, ses yeux s'écarquillèrent. Un lent flux de lumière rouge les inonda tous les deux.

L'épée du soldat avait projeté des étincelles en heurtant celle de Karris, mettant le feu à la luxine rouge – et pas seulement sur son arme. La jeune femme avait prévu les flammes pour plus tard, mais c'était tout aussi bien maintenant.

Elle effectua un rapide arc de cercle incandescent de la main droite, et, de la main gauche, décocha un coup en pleine face à son adversaire.

Quand on portait une armure lourde, il ne fallait jamais ouvrir la visière pendant le combat.

D'un coup de pied, elle libéra sa lame dans un jaillissement de dents brisées et de sang craché ; elle virevolta à nouveau et vit l'Homme-Miroir qu'elle avait renversé ramper, la main tendue vers son épée. Elle lui écrasa les doigts et enfonça sa lame dans son armure. Perforer une telle protection demandait un coup puissant et direct, mais elle s'y était entraînée plus de cent fois avec les Gardes Noirs, qui partaient du principe que les assassins éventuels auraient tous les avantages à leur disposition, y compris une armure-miroir.

Elle retira de nouveau sa lame et essuya rapidement le reste de luxine enflammée avec la cape

d'une de ses victimes, avant de rajouter de la substance. Elle finirait par se brûler si elle ne faisait pas attention. Elle préleva un arc puissant et un carquois à moitié plein sur l'un des cadavres.

Bon, où en était-elle, là ? Et où était Kip ?

Elle avait été obligée de prendre un raccourci. Elle savait qu'il y avait un marché du côté sud de la ville et se rappelait à peu près son emplacement.

Elle avait lancé Kip sur Garadul dans l'espoir qu'il sèmerait la panique en le suivant, ce qui permettrait alors à Karris de contourner le roi pour le prendre à revers et le tuer.

Peut-être avait-elle fait le mauvais choix. Par Orholam, elle avait abandonné Kip. Un bébé créateur.

De toute façon, elle n'aurait guère pu l'aider. Ce que Kip avait réalisé, c'était ce qu'on appelait à la Chromerie « faire le golem vert ». Par le passé, on avait d'abord pensé que c'était de la magie de guerre. Ce n'était plus le cas désormais.

Faire le golem vert présentait trois inconvénients. Tout d'abord, on ne pouvait pas sceller la luxine verte. Sinon, il devenait impossible de bouger.

Certains mages contournaient ce problème en créant de grandes plaques scellées, dont seules les articulations ne l'étaient pas. Ce que Kip faisait était bien plus difficile. Il tenait toute la magie en même temps. Cela demandait une concentration énorme, et la solidité de son armure reposait uniquement sur sa volonté. Si quelqu'un venait ruiner sa concentration, il pouvait perdre aussitôt sa protection. Ensuite, les créateurs s'usaient vite en utilisant une telle quantité de luxine. Pendant la guerre du Faux Prisme, Karris avait entendu parler des verts brisant le halo après seulement trois ou quatre golems. Et pour finir, il fallait avoir une force de taureau. La tenue – l'armure, le golem – pesait lourd. Le mage utilisait sa volonté pour en porter une partie, mais il fallait tout de même déplacer un énorme tas de luxine.

Cela étant, l'utilisation du vert non scellé sur les jambes permettait à un utilisateur compétent de faire des bonds gigantesques et, une fois lancé, il était presque impossible à arrêter.

Tout cela revenait à dire que Kip avait plus de chances de se faire tuer qu'autre chose. Et que Karris l'avait abandonné. *Bon sang. Quelle femme faut-il être pour laisser derrière soi un enfant ?*

Karris vérifia la position des ombres. Le soleil était encore bas dans le ciel et les ruelles étaient baignées de pénombre et de fumée. Levant les yeux, la jeune femme sursauta. Les toits s'élevaient au-dessus des brumes comme des pics lointains et géométriques, dépassant les nuages. Soudain, elle vit les fusées de retraite. C'était bien la couleur que Gavin et les Gardes Noirs devaient utiliser, et Karris était sûre qu'il s'agissait d'eux. Ils battaient donc en retraite – mais où ?

Sur les quais. Ils savaient qu'ils étaient sur le point de perdre la ville. Ils essayaient juste de faire payer le plus lourd tribut possible à Garadul.

Karris n'avait pas beaucoup de temps pour faire en sorte que ce soit le prix ultime.

Elle fonça dans une maison abandonnée – elle était sûre qu'elles l'étaient toutes par ici. Évitant les souillures des poulets et de plusieurs chiens, et contournant une vache squelettique – bien des gens gardaient leurs animaux à l'intérieur la nuit, par sécurité et pour se réchauffer –, Karris aperçut l'escalier, grimpa aux quartiers de la famille, vidés en hâte, et trouva l'échelle menant au toit.

Les maisons basses et carrées de Garriston possédaient toutes ces toits-terrasses qui faisaient office de troisième pièce pour la plupart des familles. Un endroit parfait pour se rafraîchir pendant la chaleur extrême des longs soirs d'été, l'unique chance pour le roturier de profiter d'une brise de la mer Céruléenne. Les bâtiments étaient serrés, mais nullement identiques. Tous ne possédaient pas deux étages et, même quand c'était le cas, ils n'avaient pas forcément la même hauteur.

Karris atteignit donc la terrasse, et fut l'espace d'un instant saisie par la beauté de la scène. Les

toits blanchis, petits carrés et rectangles luisant au soleil, entourés de volutes de brume, les églises et les quelques demeures s'élevant telles des montagnes au-dessus des nuages, et le Palais Travertin surplombant l'ensemble. Plus au sud, elle apercevait à peine le mur d'eau-vive, pareil à une ceinture dorée entourant la ville. Plus près, de la fumée noire s'élevait de l'enceinte et des éclairs illuminaient les portes.

Karris se concentra et parvint à retrouver le marché qu'elle cherchait. Mais dans la brume, elle n'était pas sûre qu'il s'agissait bien de cela.

Tu as déjà joué la vie de Kip dans cette affaire, tu peux aussi bien aller voir si ça a payé.

Tout en se maudissant et en se traitant d'imbécile, Karris créa un baudrier vert, y enfouit ses deux lames et ajusta l'arc et le carquois. Les manches déchirées et trop étroites de sa robe la gênaient, et elle les arracha tout à fait, libérant ainsi ses épaules musclées, et pouvant enfin respirer. Puis elle courut jusqu'au bord du toit et sauta.

La grande proximité des maisons rendait la manœuvre facile. Certaines étaient même reliées par des planches pour que les voisins puissent se rendre visite. Tant qu'elle n'avait pas besoin de traverser la rue, pas de problème. Elle courait aussi vite que possible. Encore une ruelle, puis un autre pâté de maisons, puis le marché. En approchant de la voie qu'elle devait franchir, Karris jeta des regards autour d'elle.

Là ! De l'autre côté, l'une des maisons avait un toit nettement plus bas.

Karris tourna sur sa gauche et bondit, survolant une bonne trentaine d'Hommes-Miroirs. Elle atterrit sur la terrasse, roula et se releva juste à temps pour s'élancer de nouveau – cette fois-ci vers un toit plus haut. Elle l'atteignit, un pied tendu. Elle se propulsa, essayant de gagner de la hauteur sans entraver son élan.

Trop court. Elle tomba à mi-poitrine sur une surface de stuc blanc, puis glissa, battant des mains pour trouver une prise.

Elle se retint du bout des doigts à un stuc sale, craquelé et friable. Elle partit de travers et perdit sa prise une seconde avant que la surface ne cède.

Elle se rattrapa au toit, en y mettant plus de puissance cette fois, et repartit dans l'autre sens. Son pied atteignit un rebord, déchirant encore plus sa robe fendue. Elle exécuta rapidement un rétablissement, se méfiant du support qui risquait de s'effondrer d'un instant à l'autre.

Pas le temps de s'extasier sur le fait d'être encore en vie. Karris vérifia ses épées et son arc, puis jeta un regard à la surface inégale qui l'attendait sept mètres plus bas. Elle aurait pu se casser une jambe, au moins. Elle reprit sa course.

Elle atteignit un toit au-dessus du marché et s'arrêta. Le roi Garadul arrivait, avec des centaines d'Hommes-Miroirs et quelques mages – et Karris sur les talons, au sens propre.

Les choses allaient se compliquer.

Karris sourit.

Chapitre 88

Kip brûlait. Quelqu'un l'avait aspergé de luxine rouge et y avait mis le feu.

Mais cela ne l'arrêtait pas. Il se contenta d'épaissir le vert qui le protégeait pour que le rouge ne le brûle pas. La gelée inflammable restait collée à son armure. Kip ne pouvait l'ôter de devant son visage, elle était fixée là, implacable. Mais le garçon pouvait toujours déplacer la luxine verte ; il la fit donc tourbillonner vers l'extérieur pour dégager son champ de vision.

De la même façon, il projeta toute la gelée sur ses bras et ses épaules, puis sur ses côtés, et se retrouva ainsi entouré de flammes. Tout cela ne lui prit que quelques instants. Il y pensait, et la luxine le faisait. Ou plus précisément, il exprimait sa volonté, et elle obéissait.

La sauvagerie était si forte en lui qu'il eut envie de s'enfuir de la cité, vers la liberté. Mais il ne s'y autorisa pas. Il maîtrisait cette fureur. Elle lui serait utile. Elle l'aiderait à détruire l'homme qui tenait le fouet et la laisse, celui qui voulait le contrôler : le roi Garadul.

Kip n'était pas sûr d'aller dans la bonne direction, mais il suivit le flot des soldats de Garadul. Kip, incandescent, était pareil à un phare dans le matin brumeux. En revanche, la lumière gênait sa vue. C'était comme tenir une torche : si on la brandit au-dessus de sa tête, on peut voir dans l'obscurité, mais si on la porte devant soi, on ne distingue plus rien. Or Kip était cette torche. Il n'y voyait guère, et s'en moquait. Il discernait la foule qui le fuyait ; certains prenaient leurs jambes à leur cou, mais d'autres semblaient courir vers quelque chose. Un point de ralliement. L'endroit où Garadul se trouvait, sûrement.

Kip prit un virage et fonça dans le dos de six soldats. Ils ne l'avaient pas vu et il ne pouvait pas s'arrêter. Il leur passa dessus dans un concert de hurlements, de chair brûlée, de jurons et de sang, luttant pour ne pas trébucher sur divers organes. Avec ses bras, Kip faisait de grands gestes, projetant feu, sang et lames sur la foule.

Car c'était bien une foule. Le garçon était arrivé. Il y avait là des centaines de soldats. Il pouvait voir les éclairs sombres des armures-miroirs de l'autre côté de la place. Puis il fut englouti, et trouva refuge dans l'étreinte du combat. La brume matinale n'exista plus. Le décompte des ennemis non plus. Et les cris de l'adversaire – des ordres qui auraient pu lui indiquer ce qui allait arriver – perdirent leur sens. N'existaient plus que le rugissement dans la gorge de Kip, le martèlement de son cœur, la pulsation vitale de sa magie. La brûlure dans ses muscles, la résistance aussi, quand son bras hérissé de lames s'enfonça dans un torse, et le sentiment de liberté qu'il ressentit quand il l'en retira.

Le monde se referma sur lui. Il n'y voyait presque pas, pouvant à peine tourner la tête à l'intérieur de son armure. Et cela le rendait fou. Il devait être libre. On ne pouvait pas l'enfermer. Il se sentait comme un animal. Il fracassa les rangs que formaient les soldats pour l'arrêter. À grand renfort de moulinets, il cassait les lances comme des fétus de paille. Il écrasait des têtes à coup de poing. Éjectait ceux qui se jetaient sur son dos et leur brisait la colonne vertébrale à mains nues.

Soudain, les rangs s'écartèrent. Il ne restait plus qu'un homme, qui ne s'écarta pas à temps. Kip vit deux lignes de dix mousquetaires chacune.

Les hommes qui composaient la première se tenaient agenouillés, ceux de la seconde debout, et toutes les armes étaient braquées sur lui. Quelqu'un cria un ordre. Kip vit le soldat isolé. Il avait

entendu lui aussi, et compris.

Le garçon vit la panique sur son visage.

Les mousquetaires lâchèrent une salve. Leurs armes crachèrent le feu et la fumée tel un lion grondant et bondissant. Kip se prépara à l'impact, et vit le soldat tomber.

Les balles le frappèrent comme un coup de poing ; plusieurs le touchèrent simultanément, et d'autres suivirent, comme un écho au premier impact.

Kip fut projeté à terre.

Un hourra retentit. Étourdi, le garçon sentit la luxine verte ramollir autour de lui.

Non ! Je sais encaisser. C'est mon don. C'est mon talent.

Un mousquetaire courut vers lui et braqua un tromblon sur sa tête.

Quelque chose frôla l'homme – une flèche ? – mais le rata. Kip saisit la gueule béante de l'arme et l'attira à lui, la colla contre son front et injecta de la luxine verte dans le canon. Le soldat appuya sur la détente et la culasse explosa.

Kip se releva dans un effort surhumain. Il piétina le mousquetaire qui hurlait, et s'inspecta. Il vit les balles aplaties à l'intérieur de son armure.

Comme si ses adversaires avaient tiré dans le tronc d'un arbre. Les projectiles avaient pénétré, mais s'étaient arrêtés. Kip se mit à rire – merde, c'est du délire. Il était à l'épreuve des balles.

Sans se préoccuper des soldats – certains s'enfuyaient tandis que les autres s'entêtaient à recharger, manipulant leurs tiges et leurs cornes à poudre d'une main tremblante –, Kip chercha Garadul. Ces hommes ne représentaient pas une menace pour lui. Ils ne pouvaient l'arrêter. Mais Kip n'y voyait rien. Il attira donc de la luxine autour de lui et se grandit. Trop simple.

Il était là. Entouré de ses Hommes-Miroirs, le roi Garadul était à cheval, criant un ordre à une créatrice voisine dont la peau était bleu vif. Il montrait Kip du doigt. Mais à cet instant, quelque chose fila dans le ciel. Les mains de la femme s'ouvrirent mollement, le bleu se déversa de son corps, formant une flaque à terre, et elle tomba de sa selle.

Le roi Garadul s'arrêta au milieu d'une phrase et regarda aux alentours. Son autre créatrice, une rouge, tomba également de cheval. Cette fois-ci, Kip – et tous les Hommes-Miroirs – remonta des yeux le parcours de la flèche.

Jusqu'en haut d'un toit. Où Karris se tenait. Mince, musclée, couverte de sang, sa robe déchirée, elle tirait déjà un autre projectile. L'un des Hommes-Miroirs éjecta Garadul de son cheval. La troisième flèche de Karris perça la jambière d'un soldat, le clouant à sa monture. L'étalon furieux se précipita en avant, renversant une demi-douzaine d'hommes, les piétinant avant de trébucher et de rouler sur son cavalier.

Kip ne se soucia pas de ce tumulte. Il voyait sa cible à présent. Il sentait sa puissance refluer. Il devait agir sur-le-champ. Il n'aurait pas de seconde chance. Il chargea, hommes et femmes s'écartant sur son passage, tandis qu'il atteignait peu à peu sa vitesse maximale.

Je suis fou.

Il se mit à rire. Si c'était ça la folie, qu'il en soit ainsi. Il percuta le premier rang d'Hommes-Miroirs alors même que certains regardaient encore Karris.

Quelques-uns lui tournaient le dos, certains à cheval, d'autres à pied et d'autres encore tiraient l'épée ou rechargeaient leur mousquet pour abattre l'assassin sur le toit. Kip roula par-dessus un cheval, écrasant des soldats et repoussant de faibles attaques.

Agitant un gros poing de luxine, il fendit le casque d'un Homme-Miroir, mais son coup arracha la moitié du vert qui entourait sa main. Par ailleurs, il remarqua que les pointes et les lames créées sur son corps se coupaient ou se brisaient au contact d'une armure-miroir. Il continuait à distribuer

des coups de tous côtés, mais même lorsqu'il écrasait les soldats son armure se désintégrait. Des morceaux s'en détachaient à chaque impact.

Les Hommes-Miroirs se relevaient et retournaient se poster à l'arrière de la première ligne. Kip surgit au beau milieu et se retrouva sous le feu d'une dizaine de pistolets rugissant. Il fut renversé une fois de plus. Et se redressa encore. Il sentait des stries de chaleur contre sa peau – la luxine se rétrécissait. Certains tirs devaient avoir traversé.

Je n'échouerai pas. Pas maintenant. Pas si près. Bon sang, où est ce satané roi ?

Kip fonça sur l'Homme-Miroir le plus proche et lança une boule de luxine verte. Elle le frappa à la poitrine et se fendit en deux, projetant des morceaux de substance des deux côtés, sans faire plus de dégâts que si Kip lui avait asséné un léger coup de poing, et encore, seulement parce que le garçon avait sans le vouloir projeté une balle de mousquet avec sa luxine.

Les autres combattants lâchèrent leurs pistolets et dégainèrent d'un geste des épées aiguisées et étincelantes comme des miroirs. Kip contemplait sa poitrine, cloutée des balles aplaties enchâssées dans la luxine ; certaines étaient entourées de sang, là où elles l'avaient touché. Kip puisait de la substance pour reconstituer son armure quand il vit les petites boules tourner comme des esquifs sous une chute d'eau.

La luxine ne leur fait pas mal ? Et le plomb alors ?

Kip arracha l'une des balles de sa poitrine et la prit dans sa main. À la seule force de sa volonté, il lança le projectile métallique enchâssé dans une petite boule de luxine.

Un trou entouré de gelée verte apparut sur le plastron d'un Homme-Miroir.

Des fissures se formèrent sur son armure, telle une toile d'araignée, du sang cramoisi se mêlant à l'émeraude, et il tomba en arrière.

On aurait dit qu'Orholam venait d'insuffler à Kip une nouvelle vie. Il était épuisé, brisé, extasié, et libre. Il rit de nouveau. *Totalement fou.*

Totalement impossible à arrêter. Les balles tourbillonnaient hors de son armure jusqu'à atteindre ses mains, puis il les tirait, pareil à un mousquet humain. Le poids de la luxine, qui l'avait tant gêné, lui permettait à présent de lancer ses projectiles si fort que, sans le lest de l'armure, il aurait perdu l'équilibre.

Il lançait ses balles, bras gauche, bras droit, gauche, droit. Il tirait partout.

Tout autour, des soldats mouraient. Kip n'avait aucune précision, mais à cette distance, il n'en avait pas besoin. Il visait à la poitrine et pouvait toucher un cou, un ventre ou quelqu'un d'autre dans le rang de derrière.

Dans tous les cas, il tuait, et les soldats s'égayèrent devant lui. Il envoya toutes les balles qui criblaient sa poitrine et en trouva d'autres dans son dos et sur ses bras, et de nouvelles qui s'y ajoutaient sans cesse. Il se fraya un chemin de sang parmi les Hommes-Miroirs. Il n'arrivait pas à voir le roi Garadul, mais selon lui l'endroit où la résistance de ses adversaires se montrait la plus acharnée devait être celui où se trouvait le souverain. Rien de ce qui est bon n'arrive aisément.

Au milieu des soldats et de la mêlée, Kip vit un éclair. Des vêtements royaux. Garadul.

Il chargea à l'instant même où le roi était hissé sur une estrade au fond du marché. Ses hommes essayaient de l'évacuer par une ruelle. Le garçon bondit, découvrant que ses jambes de luxine le propulsaient bien plus loin qu'il n'en avait eu l'intention. Il atterrit entre la ruelle et le roi, écrasant au passage deux des hommes de celui-ci, dont son dernier créateur. Le sol était jonché de cadavres de mages, mais Kip se moquait de savoir comment ils étaient morts. Il n'avait d'yeux que pour le roi. Il tendit une main dans son dos et projeta une dizaine de balles en direction des Hommes-Miroirs encore debout.

Garadul trébucha sur un corps. Presque aussitôt, Kip lui tomba dessus. Le roi lui donna un coup de pied. Kip abattit un énorme poing, brisant la jambe du souverain comme s'il s'agissait d'une brindille. L'homme hurla.

Le garçon le saisit par la tête et le souleva. Le crépitement de mousqueterie s'arrêta. Kip était bien trop près du roi ; aucun de ses soldats n'oserait tirer.

— Tu as tué ma mère ! hurla-t-il au visage de Garadul.

Le roi plissa les yeux pour mieux distinguer les traits de Kip derrière son armure verte.

— Toi ? dit-il. Tu es le morveux de Lina ? Elle n'est pas digne d'être vengée et tu le sais.

— Kip ! hurla quelqu'un.

Mais le garçon l'entendit à peine. Le roi essayait de tirer un *bich'hwa* de sa ceinture, mais il souffrait trop pour cela.

— Crève ! mugit Kip. C'est ton tour !

Il souleva le roi en l'air et serra de toute sa force et de toute sa volonté.

— Kip ! Arrête ! C'est exactement ce que veut le Seigneur Omnichrome…

Rien ne pouvait atteindre sa folie, sa rage pure. Kip ne savait même pas si elle était dirigée contre cet homme qui avait massacré son village, ou contre sa mère. Il l'aimait. Il la haïssait.

Le roi Garadul hurla, Kip aussi, et le cri de Corvan Danavis se perdit dans leurs beuglements. Les mains du garçon se rejoignirent soudain, et la tête du souverain éclata comme un grain de raisin, comme une pastèque s'écrasant depuis une hauteur, en projetant du jus partout.

— Kip ! Non ! C'est exactement ce qu'ils attendent de toi !

La voix de Corvan Danavis pénétra le crâne d'acier du garçon, au moment où il relâchait le corps inerte sur la plate-forme.

Ébahi, Kip leva les yeux et vit Corvan Danavis, qui chevauchait à la tête d'une centaine de cavaliers, débouler sur la place. Les assaillants, déjà démoralisés et privés de leur chef, s'éparpillèrent à la vue de tant de renforts.

Kip entendit un corps tomber derrière lui. C'était un Homme-Miroir, une flèche plantée en plein cœur. Quelqu'un venait de lui sauver la vie. Une fois de plus. Et il n'avait même pas vu de qui il s'agissait. Son esprit flottait. Il avait l'impression de rétrécir. Il se tenait de nouveau sur ses pieds. La luxine verte avait disparu. Kip tituba, et sentit quelqu'un le retenir. Il se retourna.

Karris était descendue du toit et s'emparait du *bich'hwa* laissé sur le corps du roi. Karris ? Il avait voulu la sauver, non ?

Tout finit bien.

Kip regarda le corps du roi Garadul et sentit un vide immense. Il leva les yeux et vit Corvan, qui jurait. Kip n'avait jamais entendu maître Danavis jurer.

— As-tu la moindre idée de ce que tu viens de faire ? demanda le général.

— Allez crever, riposta Kip, vide, froid, sans vie. Il a massacré toute notre ville. Il méritait pire.

Corvan regarda le garçon, son expression désormais empreinte de respect.

Il resta silencieux un instant, puis lui dit :

— Monte à cheval. Il faut qu'on sorte de la ville. Tout de suite.

— Mais je l'ai tué ! On n'a pas gagné ? protesta Kip.

Il avait les idées pâteuses, confuses. Et la lumière lui faisait mal aux yeux.

Il n'avait envie que d'une couverture et d'une pièce noire. Ils avaient gagné, non ?

— Pourquoi doit-on partir ?

— Regarde, dit Karris.

Elle était déjà à cheval et lui montrait la muraille.

À quatre cents mètres de là, le Seigneur Omnichrome se dressait sur la porte de la Mère. Il parla, et par un tour de magie, ils l'entendirent parfaitement :

— Ils ont tué le roi Garadul ! Vengez le roi ! Chassez les étrangers !

La porte s'ouvrit, révélant des centaines de créateurs – des centaines – et des dizaines de spirites. Eux-mêmes suivis par des milliers d'autres soldats.

— Voilà pourquoi, dit Karris.

Chapitre 89

L'intuition de Gavin n'avait pas été la bonne.

En arrivant à la porte de la Sorcière, il s'était trouvé tel un homme qui essaierait de colmater une fuite dans la coque d'un bateau avec ses doigts et ses orteils. Il ne pouvait pas se partager en dix. Depuis dix minutes, il tenait la porte avec seulement les Gardes Noirs, sans nul autre soutien, contre des milliers de soldats. À ce stade, il pouvait résister rien qu'en restant derrière l'écran pare-balles que ses Gardes avaient créé devant lui.

L'ennemi ne s'attaquait pas à lui. Partout où il allait, l'armée des assaillants se retirait. Si la ville n'avait eu qu'une porte, cela aurait pu lui être utile.

Mais avec trois entrées et une enceinte incomplète en train de s'écrouler en guise de muraille, c'était sans espoir. Personne n'oserait affronter Gavin. Ils se contenteraient de le contourner et d'attendre. Si Gavin retenait trop longtemps les attaquants, leurs armées entreraient tout simplement par les autres portes. Depuis le temps, ces dernières avaient dû toutes tomber.

Son ennemi avait donc choisi la prudence. Il ne gâchait pas ses hommes en les jetant à l'assaut du Prisme. Le temps lui donnerait la victoire ; il économisait ses forces. Inutile de se précipiter. Il contournait Gavin et avançait partout, sauf là où ce dernier se trouvait. Par la suite, Gavin perdrait toute efficacité, il se retrouverait soit en train de courir d'un endroit à l'autre pour affronter un adversaire qui se dérobait, soit séparé du gros de ses forces – et, une fois arrivé à ce stade, le Seigneur Omnichrome sacrifierait autant de vies que nécessaire pour le tuer. Ou le capturer.

Le stratège qu'était Gavin ne décolérait pas. Pendant la guerre, il se serait jeté à la gorge de l'ennemi. Ils se dérobaient devant lui ? Il serait allé tuer le roi, et peu importait les conséquences. Même si cela avait représenté le plus grand péril, il ne s'en serait pas soucié. Voilà pourquoi la chance sourit aux jeunes. Gavin étouffa un grognement. Il n'avait plus le choix.

S'il se faisait tuer, les réfugiés ne feraient pas trois kilomètres en mer.

En jurant, Gavin créa les fusées de retraite et les tira haut dans le ciel.

— Des nouvelles des quais ?

— Non, messire.

Gavin ne s'attendait pas à ce qu'un messager ait réussi à le retrouver, mais cela lui aurait tout de même fait plaisir.

— On y va.

Un Garde Noir déposa une épaisse couche de luxine rouge sur la porte brisée et l'incendia, tandis que Gavin partait en courant. Ils avaient perdu leurs chevaux, et n'en avaient pas repris. Les montures qui n'étaient pas habituées aux tirs et à la magie étaient souvent plus dangereuses qu'utiles.

Sans compter qu'un cavalier offrait une meilleure cible aux mousquets et aux créateurs. La ville n'était pas si grande : ils iraient à pied.

Quelle étrange sensation que celle de courir dans une ville déserte. Presque tout le monde avait décampé, et pourtant la cité n'avait pas encore cet aspect abandonné et cette couche de poussière propres aux villes peu après le départ de leurs habitants. Garriston était vide. Comme lorsque des gens laissaient de la nourriture sur le feu et s'enfuyaient. L'odeur de brûlé ne s'était pas encore dissipée. En fait, ils avaient de la chance que personne n'ait incendié les lieux. Des ruelles vides.

Des maisons vides. Des petites fleurs en pot abandonnées sur l'embrasure des fenêtres, pas encore desséchées.

Toi aussi ta mort viendra, petite fleur.

Ils arrivèrent à l'un des ponts où était dressée l'embuscade. Une vingtaine de créateurs et plusieurs spirites apparurent soudain sur les toits et commencèrent à projeter de la magie. Sans hésitation ni avertissement.

Bien sûr. Ils avaient encerclé Gavin pour être sûrs de bien lui barrer l'itinéraire de fuite le plus direct. Les toits plats offraient une excellente plate-forme d'attaque aux agresseurs, et le pont à l'air libre, exposé, faisait une cible parfaite.

Mais les Gardes Noirs ne déméritèrent pas. Ils savaient tous ce qu'ils avaient à faire, et connaissaient la marche à suivre si leurs rangs s'éclaircissaient. Ils étaient entraînés pour cela. C'était leur raison d'être.

Gavin fut recouvert de boucliers de vert, de bleu, puis encore de vert, sur trois couches. Il savait exactement où ces boucliers devaient apparaître, et chacun possédait des ouvertures pour qu'il puisse combattre lui aussi.

Le Prisme sortit une main de son bouclier et lança des filaments ultraviolets sur tous les assaillants qu'il voyait, créant des liens invisibles en suspens. Deux des Gardes étaient des bichromes ultraviolet et bleu.

Leur première action était de protéger Gavin, la deuxième de se protéger eux, et la troisième, si possible, de faire comme lui. En voyant les ultraviolets du Prisme, ils se mirent à créer du bleu sur les trajectoires brillantes tout en sortant de leurs bandoulières des grenades qu'ils lancèrent avec précision le long de la piste ultraviolette. Une, deux, trois, quatre, cinq, six. Ils avaient même renforcé les arcs de luxine pour qu'ils adoptent la trajectoire d'un lancer à la main.

Mais leurs agresseurs ne restaient pas sans rien faire. Trois Gardes Noirs furent abattus par une vague de projectiles de feu. Comme leur première tâche était de protéger Gavin, ils n'eurent pas le temps de préparer leurs propres boucliers. Un tapis de luxine rouge jaillit de quatre endroits à la fois, et noya le pont avant de l'incendier. Des Gardes Noirs créèrent des écrans bleus et verts pour détourner ce flot sur les côtés, tandis qu'une autre qui pratiquait le jaune lançait des grenades lumineuses sur tous ceux qu'elle voyait.

Gavin regarda devant lui et vit que leurs agresseurs ne barraient pas le pont. Il ne pouvait y avoir qu'une seule raison à cela. Ils voulaient que le Prisme et ses Gardes se jettent tête la première dans quelque chose de pire.

Des projectiles miaulaient et étincelaient sur leurs boucliers, les explosions des grenades secouaient les toits, et deux spirites lançaient dans leur dos d'énormes lames bleues pareilles à des stalactites. Les Gardes se serraient autour de Gavin, lui faisant un rempart de leurs boucliers, voire de leurs corps.

— On y va ! On passe le pont ! lança leur commandante.

Elle était jeune. Par Orholam, avaient-ils perdu tant de Gardes pour qu'une si jeune femme prenne le commandement ?

Et tout cela suivait les principes selon lesquels les Gardes Noirs étaient formés. Protéger, sécuriser, décider, agir. Aucune hésitation.

— Non ! hurla Gavin.

Il créa une nouvelle passerelle verte reliant le milieu du pont à un point situé à trente mètres de là.

— Éclair ! hurla une des Gardes, une jaune.

Elle projeta une bombe lumineuse à moins de dix mètres en l'air. Gavin et les Gardes se couvrirent le visage. L'engin explosa avec une telle force que le Prisme sentit son bouclier trembler.

Ils franchirent en courant cette passerelle verte, alors même que le pont derrière eux, privé de protection contre les flots de luxine, partait en flammes.

Au moment où ils posaient le pied sur la terre ferme, l'un des spirites bleus atterrit devant eux, décidé à les forcer à se rendre vers la seconde embuscade. Une dizaine de Gardes levèrent les mains : criblé de balles de luxine, le monstre fut repoussé instantanément.

Un Garde Noir tomba. Gavin n'avait pas vu pourquoi. « Non ! Non ! Non ! » hurlait l'homme. Sa binôme sortit du groupe. Le Garde roula sur le dos.

L'autre, une femme de presque quarante ans, Laya si Gavin se souvenait bien, se pencha sur lui.

— Je suis désolé, dit le Garde à terre. Trop. Trop de magie.

Laya lui souleva une paupière pour inspecter son halo. Elle chuchota quelques mots, embrassa ses doigts et en effleura les yeux, la bouche et le cœur de l'homme. Puis elle lui trancha la gorge. Le reste du groupe ne s'attarda pas davantage.

Ils remontèrent en courant une ruelle et se retrouvèrent dans le dos de plusieurs dizaines de mousquetaires, tous en formation, armes levées, pointées dans l'autre sens – vers l'endroit où la première embuscade avait tenté d'envoyer Gavin. Les soldats étaient si concentrés sur l'apparition imminente de leur cible qu'ils ne sentirent pas la présence de Gavin dans leur dos. Laya lâcha de la luxine rouge sur eux. En grosse quantité. Le souffle du feu fut si intense que Gavin aperçut des ombres projetées à une rue de là : les flammes avaient bondi par-dessus les toits. Des hurlements retentirent. Des hommes brûlés vifs.

Encore un cours d'eau à franchir. Cette fois-ci, Gavin conduisit les Gardes à un endroit dégagé et créa sa propre passerelle verte. Inutile de courir le risque de se retrouver devant une autre embuscade.

Ils atteignirent les quais et y trouvèrent des centaines de soldats, mousquets chargés, braqués vers l'extérieur. On chargeait encore les bateaux ; des montagnes de bagages abandonnés servaient désormais de barricades. Un flot de navires avaient déjà quitté le port et leur file disparaissait au loin, entre les jambes de la Gardienne vigilante. Toutes les embarcations avaient été utilisées, et la plupart étaient déjà loin. Deux énormes péniches avaient été créées en luxines bleue et verte, et quittaient les lieux. Il en restait une troisième qui se remplissait rapidement, avec bien trop d'hommes pour y tenir.

Les soldats sur place étaient principalement des locaux – bon sang ! où étaient passés les Ruthgariens ? Montés à bord des premiers navires, sans doute. Quelqu'un allait payer pour ça, mais pas dans l'immédiat. Les hommes qui restaient semblaient résignés, et leurs visages s'éclairèrent lorsqu'ils virent Gavin. Ces gens pensaient mourir pour donner à leurs familles une chance de s'enfuir. Et ils étaient prêts à payer ce prix.

— Qui est le chef ? demanda Gavin.

— C'est moi, messire. Seigneur Prisme. Messire…

Un petit Ruthgarien aux cheveux étrangement crépus pour son teint pâle s'avança, l'air mortellement effrayé. En d'autres circonstances, Gavin aurait ri à la vue de ce petit homme embarrassé.

— Nous avons chargé presque tous nos bateaux. Les hommes présents sont prêts à se battre. Il nous faut encore de la place pour trois cents personnes – sans compter les nouveaux arrivants qui pourraient déboucher de la ville.

— Aucun signe du général Danavis ou du commandant Poing-de-fer ? demanda Gavin.

— Non, messire. Seigneur Prisme. Messire.

— Messire suffira, dit Gavin. Gardes Noirs, ceux d'entre vous qui peuvent créer sans rompre le halo, aidez-moi. Nous allons faire un bateau de plus en attendant.

— « En attendant », messire ? demanda un Garde.

— Que le général Danavis arrive. Un bateau de plus et nous partons. Il sera arrivé d'ici là.

Une trompette retentit. Le Ruthgarien pâle cria :

— Les ennemis arrivent ! Tenez-vous prêts !

— Pensez-vous les repousser le temps que nous créions ce bateau ? demanda Gavin.

L'homme était toujours aussi petit, toujours aussi effacé, mais il affichait un air décidé, et n'avait plus rien de comique.

— Nous allons tenir, messire. Jusqu'au dernier.

Chapitre 90

Karris choisit l'un des chevaux qui donnaient l'impression d'avoir encore un peu de force et de souffle. Son caparaçon miroitait au soleil. Elle aurait tout aussi bien pu se peindre une cible dans le dos. Enfin, elle non plus n'était pas un modèle de discrétion.

Ils n'avaient pas beaucoup de temps. Les spirites de l'Omnichrome, pour franchir les quatre cents mètres qui les séparaient de Karris et de son groupe, devraient traverser un labyrinthe de ruelles et de rues encombrées de gravats. Cela les ralentirait, mais pas beaucoup. Mais Karris avait encore des tâches à accomplir. Elle s'avança pour inspecter le corps du roi Garadul, serrant les dents à la vue de la bouillie sanguinolente.

Il était tout à fait mort. Un vide étrange envahit la jeune femme. Elle avait voulu sa mort. Il la méritait. Et voilà qu'il était parti. Et cela n'avait sans doute servi à rien. Karris aperçut sa *bich'hwa* sur le sol, à côté de lui. Quel salaud. Elle ramassa l'arme, jeta un regard par terre, mais ne vit aucun signe de son *ataghan*.

Il n'y avait plus de temps à perdre. Les hommes de Danavis finissaient de récupérer la poudre, la mitraille et les armes des morts, et se remettaient en formation. Kip avait l'air aussi épuisé que Karris s'y attendait. Corvan dit au garçon :

— Cela s'appelle « avoir le mal de lumière », Kip, et cela peut avoir n'importe quel effet sur toi. N'importe lequel. Tu peux te sentir faible comme un chiot ou fort comme un démon des mers. J'ai vu des hommes pudiques arracher tous leurs vêtements parce qu'ils ne supportaient pas de sentir le moindre contact sur leur peau. Et j'ai vu des femmes réservées… hum, non, rien.

— Hé, ce n'est arrivé qu'une fois, protesta Karris en montant à cheval.

Dans la mesure du possible, il valait mieux ne pas laisser un créateur trop plonger en lui-même après avoir abusé de la magie.

Corvan se mit à rire :

— De toute façon, il ne me viendrait jamais à l'idée de vous qualifier de « réservée », Karris Blanc-Chêne. (Il jeta un coup d'œil à ses jambes.) En tout cas, pas aujourd'hui.

Karris suivit son regard. *Oups*. Elle avait réussi à agrandir la fente de sa robe jusqu'à la cuisse – et être assise à cheval n'arrangeait rien. Eh bien, que pouvait-elle bien y faire ? Aller se changer peut-être ?

— C'est fini ! cria Corvan à ses hommes. On va aux quais ! Suivez-nous ou vous mourrez !

L'un de ses officiers vint lui poser une question, et Corvan disparut, happé par les besoins de sa fonction.

Ce qui laissait Karris seule avec Kip. Elle aurait préféré ne pas être encombrée ainsi pendant un combat, mais elle n'allait pas l'abandonner.

Pas encore. Il y avait des choses plus importantes que sa liberté. Elle poussa son cheval vers la plate-forme.

— Viens ici, Kip, fit-elle d'une voix un peu plus tendue qu'elle ne l'aurait cru.

Le garçon, visiblement hébété, grimpa lourdement, et ils partirent.

Au début, Karris crut qu'ils s'en sortiraient facilement. Puis ils arrivèrent au pont. L'extrémité opposée était bloquée par des chariots et des carrioles qu'on avait dû incendier juste avant l'arrivée

de Corvan et de ses hommes : sinon, ils auraient vu la fumée avant.

Les premiers hommes de la colonne s'arrêtèrent, et ceux qui fonçaient derrière eux leur rentrèrent dedans, semant le chaos. Corvan, à cheval au début du rang, essayait d'extraire des mages de ce tumulte afin qu'ils dégagent les barricades en flammes. Ce qui, en temps normal, ne prendrait guère plus d'une minute ou deux.

À l'arrière-garde, Karris cria aux soldats près d'elle de se mettre en formation.

— Chargez les mousquets, allumez les mèches !

Elle se retourna à temps pour voir le premier des spirites qui les poursuivaient.

Karris n'avait jamais rien vu de tel. Elle avait déjà rencontré des spirites verts qui avaient modifié leurs articulations pour donner une détente incroyable à leurs jambes, mais, derrière eux, les verts n'étaient pas les seuls à bondir de toit en toit.

Une créature jaune, luisant de ses quatre membres, courut droit vers le rebord d'un toit, de la luxine dans les deux mains. Elle bondit en projetant un jet jaune sur le sol, se servant du recul pour atteindre la terrasse suivante.

Comme si elle jouait à saute-mouton en plein vol.

Puis surgit un éclair vert, bien plus près.

Karris lança une boule de la même couleur dans les airs, interceptant le spirite dans sa descente. Son tir le détourna complètement de sa trajectoire, le projetant en l'air, et, au lieu d'atterrir au milieu des soldats terrifiés, le monstre alla s'écraser contre un mur. Les hommes autour récupérèrent plus vite que lui et Karris entendit une mousqueterie.

Bon sang ! des vétérans s'en seraient débarrassés à coups d'épée, économisant des tirs précieux pour des ennemis plus actifs.

Un autre spirite vert fila dans les airs, et Karris le rata. Il se précipita sur l'arrière-garde, éparpillant les soldats. D'autres, terrifiés, levèrent leurs mousquets et tirèrent ; la plupart ratèrent la créature et touchèrent leurs amis.

Le temps d'abattre celui-ci, et des spirites de toutes couleurs convergèrent vers eux. L'armée du Seigneur Omnichrome apparut, à moins de trois cents mètres, déjà au pas de course, prête à charger. Une demi-douzaine de rouges et d'infrarouges étaient à cheval. Ils s'approchèrent à deux cents mètres et lancèrent de grands projectiles enflammés en tirs paraboliques sur la masse des hommes de Corvan, pris au piège.

Un spirite bleu, tout en arêtes et en lames luisantes, fut le suivant à apparaître sur un toit, à gauche. Une infrarouge arrivait sur la droite, chauve, tout son corps littéralement en flammes.

Surgi de nulle part, un créateur massif sauta dans la rue et atterrit sous le nez de Karris, tournant le dos aux hommes de Corvan. Il étendit les bras, comme s'il tenait des cordes et s'attendait à un effort intense. Il projeta les mains en avant juste au moment où les spirites bleus et infrarouges plongeaient à l'attaque.

Les cordes d'ultraviolet invisible secouèrent rudement les spirites. Le corps du bleu partit brutalement à l'horizontale, et toute sa luxine fut liquéfiée à l'instant où il perdait sa concentration. Il s'effondra à terre devant l'arrière-garde.

L'infrarouge, dénuée d'armure bleue, changea à peine de trajectoire. Son corps atterrit sur le toit voisin et retomba, sa tête en flammes roulant droit dans le fleuve.

Le mage qui avait sauvé Karris jeta un dernier regard aux spirites pour s'assurer qu'ils étaient bien morts. La jeune femme en eut le souffle coupé.

C'était Usef Tep, l'Ours Pourpre en personne, le héros de la guerre du Faux Prisme. À l'instant où elle le reconnaissait, elle vit les projectiles enflammés qui tombaient sur l'arrière-garde se

détourner et exploser en l'air et à bonne distance.

Un autre spirite vert qu'elle n'avait même pas vu tomba au sol, le corps transpercé de lames bleues. Karris vit alors Eleleph Corzin sortir d'une ruelle, la peau d'un bleu lumineux.

— On vous couvre. Allez-y ! cria une femme.

Karris vit au moins une dizaine de mages sur le dernier toit. Elle se crut au milieu d'une galerie de héros. La femme qui venait de crier était Samila Sayeh. Deedee Feuille Qui Tombe se tenait à côté d'elle, la peau drapée dans une treille de pure luxine verte. Mains-de-feu se trouvait au coin du bâtiment, lâchant un flux incessant de boules incandescentes. Les sœurs Tala et Tayri étaient à ses côtés. Talon Gim saignait abondamment, le bras gauche inerte, mais il alla se poster au côté d'Usef Tep dans la rue. Et d'autres encore, que Karris reconnut d'après ses souvenirs de jeunesse, ou parce qu'ils s'étaient battus pour Dazen et qu'on les lui avait décrits avec force détails.

— Bougez-vous, bon sang ! Toi et le garçon, vous êtes les seuls qui puissiez sauver Gavin. Emmenez-le et barrez-vous d'ici ! hurla Samila Sayeh, des éclairs dans les yeux.

La barricade céda et les hommes de Corvan chargèrent. Karris sentit Kip s'agiter dans son dos. L'armée du Seigneur Omnichrome était pareille à une marée montante. Karris éperonna sa monture, ne jetant qu'un bref regard aux conflagrations magiques derrière elle.

C'était bon. Tous les hommes de Corvan avaient passé le pont. Là ne les attendait plus qu'une course effrénée jusqu'aux quais.

Karris passa avec le dernier groupe. À l'avant-garde, le général se dirigeait vers Gavin. Le Prisme travaillait, visiblement occupé à créer des navires.

Quelqu'un l'alerta, et Karris vit l'éclair de son sourire quand Corvan s'approcha de lui.

À cet instant, Karris sut. Elle s'immobilisa, foudroyée. La gorge serrée. Le puzzle s'assemblait. Les mille pièces de ces seize dernières années, et celles des derniers jours. Ce sourire. Le tapotement sur l'épaule de Corvan, ce matin. Si Karris n'avait pas passé plus d'une décennie au sein de la Garde Noire, elle ne s'en serait pas rendu compte. Mais Gavin et Corvan auraient dû se détester. On pouvait bien sûr trouver d'autres explications.

Certes, ils étaient tous deux des professionnels. Bien sûr, ils avaient de bonnes raisons d'œuvrer de concert. Mais seuls le temps et la confiance pouvaient déboucher sur une communication militaire aussi instantanée, aussi fluide. Comment ces hommes pouvaient-ils se faire confiance ?

Combien d'hommes reviennent-ils meilleurs de la guerre ?

Gavin avait dit : *« Ce qu'il y a dans ce message… ce n'est pas vrai. Je te jure que ce n'est pas vrai. »* Pourquoi Gavin se serait-il enfoncé dans un mensonge… tout en sachant qu'il était sur le point d'être percé à jour ?

Parce que ce n'était pas un mensonge.

Oh merde.

Chapitre 91

Tiré de sa torpeur par Karris qui descendait de cheval, Kip regarda autour de lui, le sang battant à ses tempes. L'instant d'avant, il s'était accroché à cette femme ; allait-elle s'imaginer qu'il essayait de lui toucher les seins ?

Les tirs et la magie l'inquiétaient moins. Il était, d'un point de vue rationnel, un débile.

Et tout à coup, ils se retrouvèrent sur les quais. Kip ne suivait pas bien l'enchaînement des événements. Tout d'abord, il entendit un « qui va là ? », puis on salua Corvan, qui donna des ordres et s'immisça parmi ses hommes, parlant à l'un ou à l'autre. Kip se sentait à la fois pris de vertige et fort comme un ours. Karris poussa un juron, mais il ne comprit pas pourquoi. Elle lui écarta les bras, avec lesquels il lui enserrait toujours la taille. Il la lâcha, et faillit tomber quand elle se glissa au sol.

— Je reviens te chercher dans un petit moment, dit Karris en lui tapotant le bras.

Tout à coup, il vit nettement son visage. Comme s'il la perçait à jour, comme s'il la comprenait. Elle avait l'air… vulnérable.

Vulnérable ? Karris Blanc-Chêne ? En d'autres circonstances, il aurait éclaté de rire. Mais pour le moment il était trop concentré. Karris étrécissait les yeux. Elle s'inquiétait en partie pour Kip, mais son tapotement semblait vouloir dire : « Bientôt tu iras bien, ne t'en fais pas. »

Elle ne se faisait pas vraiment de souci pour lui, il y avait autre chose qui la tracassait.

Elle se retourna et Kip la vit hausser les épaules en prenant une profonde inspiration. Puis elle descendit le quai avec son air confiant habituel, traversant les groupes de soldats, de mages, de marins et de civils effrayés.

Malgré l'agitation, la tension et le combat tout proche, la foule s'écarta devant cette vision à la fois splendide et guerrière : ses muscles noués et sa féminité, son épée de luxine encore fumante dans le dos, la suie sur ses épaules et son décolleté dénudés, sa *bich'hwa* griffue au poing, ses pieds nus, ses cheveux noirs ondulants au vent, sa démarche intrépide.

Elle s'arrêta derrière un créateur aux cheveux cuivrés qui travaillait à l'élaboration d'un grand bateau. Elle parla. L'homme tourna la tête d'un coup. Ce n'était pas n'importe qui. C'était le Prisme.

Gavin étreignit aussitôt Karris. Soulagé.

La jeune femme se tenait raide, les bras sur les côtés, sous l'effet du choc ou de la répulsion, Kip ne pouvait le dire. Puis, lentement, elle se détendit.

Elle leva les bras pour étreindre Gavin à son tour.

Puis le Prisme aperçut Kip. *Surprise*. Il lâcha Karris et dit quelque chose.

Elle le gifla.

Gavin leva les mains comme pour signifier : « Qu'est-ce que j'ai dit ? »

Mais Karris partit furieuse, sans répondre.

Gavin regarda Kip, puis le bateau inachevé. Il baissa les bras. Le garçon aurait juré l'avoir entendu pester depuis l'autre bout du quai. Il aurait voulu se faire tout petit et disparaître. Comme s'il venait de voir ses parents se disputer. Tout ce qu'il voulait, c'était partir.

Kip se tourna vers la ville. Il ne pouvait encore concentrer sa vision que sur un objet à la fois, se portant sur des détails plutôt que sur l'ensemble.

Le mal de lumière. Il savait qu'il y avait une armée devant lui, mais il ne voyait que cet homme

qui vérifiait la mèche de son arme ; cet autre, la moitié de la moustache brûlée, qui manipulait sa baguette de mousquet ; celui-ci qui se grattait le dos de sa baïonnette, plaisantant avec ses camarades comme s'il ne craignait rien, ce que démentait son regard fixe et vitreux, et cet autre encore qui parlait sans s'arrêter alors que nul ne lui prêtait attention.

Kip regarda les mouillages déserts du quai. Il ne restait plus un seul navire.

Même le plus petit doris était parti. Plus loin, sur un embarcadère presque parallèle au leur, il aperçut un colosse basané qu'une dizaine d'Hommes-Miroirs poursuivaient et cernaient. L'homme semblait défier ses assaillants, mais les autres le cernaient et braquaient sur lui leurs mousquets.

Poing-de-fer.

— Je suis devenu fou, ou c'est le commandant Poing-de-fer ? demanda Kip.

— Messire ? s'enquit un homme à côté de lui.

— Poussez-vous ! Poussez-vous ! cria Kip.

Les hommes obéirent avec quelques jurons.

— Kip ! qu'est-ce que tu fais ? s'écria Corvan Danavis qui ne voyait pas Poing-de-fer de l'endroit où il était.

Le garçon l'entendit à peine. Il enfonça ses talons dans les flancs de son cheval et s'accrocha de toutes ses forces. Libéré de ces centaines d'humains nerveux, la monture s'élança. Kip était ballotté comme un sac de grenades réduites en pulpe. L'animal galopait sur le bord du quai, dans la bonne direction – mais ne ralentissait pas. Kip tira fort sur les rênes, mais sa monture avait le mors aux dents. Et ne semblait pas décidée à vouloir le lâcher.

Les Hommes-Miroirs virent le garçon arriver en hurlant. Quelques-uns eurent le temps de décharger leur arme sur lui et il sentit une balle lui lécher l'oreille de sa langue brûlante.

Je suis l'individu le plus bête que j'aie jamais connu. En voyant son cheval filer vers Poing-de-fer et ses ravisseurs, Kip lâcha ses étriers et bondit de sa selle, plongeant sur les Hommes-Miroirs.

La luxine verte qu'il avait créée la fois d'avant, et qui l'avait protégé… ne vint pas amortir sa chute cette fois. Il rata le soldat et atterrit rudement, roulant encore et encore, et sa main gauche brûlée vint heurter quelque chose. Toutes ses articulations s'enflammèrent. Il se cogna la tête, glissa sur le dos, empêtré dans ses habits, et essaya de se relever.

Il faisait face à la ville. Il n'y avait personne dans cette direction. Il se tourna vers Poing-de-fer, s'emmêla les pieds et tomba. Sur la main gauche.

Des larmes jaillirent de ses yeux. *Une véritable torture.*

— Non ! hurla Poing-de-fer.

Kip titubait sur un genou, soutenu par sa seule main gauche, à l'agonie. Il eut envie de tomber sur le dos, de montrer à ces hommes qu'il n'était pas une menace, de les supplier de ne pas lui faire de mal.

Je passe plus de temps sur le dos qu'une fille de joie. Ça suffit.

L'un des Hommes-Miroirs avait une baïonnette fixée au canon. Il s'approchait de Kip, qui se redressa – sur sa main gauche. Une flamme de douleur envahit son bras.

Kip l'enraya en s'appuyant sur sa bonne main. Puis il n'eut qu'à pointer sa paume estropiée vers le soldat. Le feu sortit dans un rugissement et engloutit l'homme, carbonisé dans son inutile armure-miroir.

Kip se mit debout en titubant. Il cracha du feu encore et encore sur ses ennemis. Et soudain il comprit pourquoi Corvan lui avait dit qu'il ne fallait pas créer pendant un mois après avoir été atteint du mal de lumière : son estomac se retourna et il vomit.

Il ne tenait plus debout. Le vertige et la nausée le terrassèrent comme si on lui avait coupé les jambes. Son estomac était parcouru de telles crampes qu'il se plia en deux, en position fœtale, vomissant sur son pantalon.

Encore une fois, Kip le Chevalier Blanc Qui Charge réussit à… pas grand-chose.

Il était mort. Il le savait. Les ennemis le chargeaient et il en avait eu au moins un. Ils auraient même déjà dû le tuer.

— Lâche le reste de la luxine. Ça te rendra encore malade, mais c'est mieux, je te promets. Allez, mon gars ! Je peux pas te porter et créer en même temps !

— Poing-de-fer ?

Kip se força à ouvrir les yeux, et vit des cadavres épars et Poing-de-fer au-dessus de lui, des piquants de luxine bleue sanglante aux mains. Le colosse était couvert d'entailles, de sang séché et de brûlures de poudre. Il portait des lunettes bleues collées aux yeux, étroitement plaquées contre sa tête.

Sa *ghotra* avait été emportée, et il avait les cheveux brûlés d'un côté.

Comment avait-il fait pour réquisitionner un canon ? Toute l'armée de Garadul avait dû lui tomber dessus.

Pourtant, il était là. Épuisé, écorché, blessé, mais pas au point de ne pas pouvoir sauver Kip encore une fois.

— Vite ! siffla Poing-de-fer. J'ai le mal de lumière, moi aussi. Je sais ce que je te demande !

Le garçon lâcha le reste de la luxine et vomit encore, les entrailles retournées comme si ses viscères allaient lui sortir par la bouche.

Mais soudain, miraculeusement, il se sentit mieux. Presque capable de tenir debout.

Poing-de-fer le prit par l'épaule et le remit sur ses pieds.

— Petit idiot, j'ai fait tout ça pour te sauver, et tu as failli tout gâcher. Mais à quoi tu pensais, bordel ?

Kip n'était pas en état de répondre. Il regardait l'armée sur l'autre quai.

Par les couilles d'Orholam.

Une bataille rangée se déroulait à deux cents mètres de là. Une centaine de soldats et de créateurs tenaient le quai contre un millier de soldats et des dizaines de mages. Seul l'espace confiné empêchait les hommes de Gavin d'être submergés. Les premiers rangs étaient un chaos d'épées et de baïonnettes, avec quelques lances, houes, faucilles et cisailles pour arbres fruitiers, et des projections et des boucliers de magie des deux côtés.

Derrière les premières lignes, Gavin et d'autres venaient de terminer le dernier bateau, sans pouvoir se joindre au combat, car leurs talents étaient requis ailleurs…

Les envahisseurs repoussaient peu à peu les hommes de Gavin par leur simple masse. Kip pensa qu'il était déjà trop tard. Il se sentait malade, affaibli, mais aussi plus fort qu'il ne l'avait été de toute sa vie. Il avait envie de se coucher, mais ressentait aussi le besoin irrépressible de se mettre à courir – pour ne pas s'embraser.

— Suis-moi, dit Poing-de-fer. Reste aussi près que possible. Ça ne flotte pas longtemps.

Sans plus d'explications – flotter ? Qu'est-ce qui flottait ? – Poing-de-fer courut droit sur le côté du quai, projetant un large flot de luxine bleue.

Kip le suivit, courant sur la surface lisse, serrant son pantalon dans sa main gauche en priant pour qu'il ne tombe pas. La piste bleue plongea brusquement au bout du quai pour arriver au niveau de l'eau, flottant à la surface comme un bateau très agité.

— Cours, ne t'arrête pas ! cria Poing-de-fer.

Devant eux, les défenses s'effondrèrent au moment précis où la grande péniche de luxine se détachait du quai. Les derniers hommes de Gavin essayaient de rendre les coups tout en battant en retraite. Certains se retournèrent et furent abattus lorsqu'ils s'élancèrent pour sauter à bord.

D'autres renoncèrent à cette idée et firent front.

Mais les troupes du Seigneur Omnichrome étaient si nombreuses et leur pression était telle que, privées de la centaine de soldats qui les repoussaient, elles se déversèrent sur le quai, l'arrière-garde poussant sans trêve les premiers rangs, au point que ceux-ci tombèrent du quai, tout comme les défenseurs. Des dizaines, peut-être une centaine d'hommes et de femmes plongèrent dans la baie.

On ne va pas y arriver. On n'a nulle part où aller !

Mais Poing-de-fer se contenta d'orienter sa piste bleue vers le large. Par Orholam, ils allaient devoir courir toute cette distance pour atteindre le bateau ?

Kip n'y arriverait pas. La tête lui tournait. C'était trop loin.

— Plus vite, Kip, bordel ! Plus vite ! hurla Poing-de-fer.

Sur leur droite, une gerbe d'eau s'éleva. Le garçon regarda dans cette direction sans rien voir. Il se retrouva au bord de la surface bleue, faillit tomber à la mer et corrigea sa trajectoire. Deux nouveaux impacts firent jaillir l'eau des deux côtés.

Ils nous tirent dessus !

Les poumons en feu, la tête vide, Kip vit la magie enflammer l'air entre le quai et le bateau devant eux. Gavin se tenait à la poupe, projetant de grandes vagues de feu, de flèches, de grenades à lumière – un véritable barrage d'artillerie chromaturgique. Le Prisme avait fait le vide autour de lui : tout le monde recula sur le pont, stupéfait, empli d'un respect craintif devant un tel déferlement. Gavin était en train de combattre à lui seul tous les créateurs sur le quai. Et il gagnait.

C'est mon père. Je peux pas le laisser tomber. J'ai foiré tout le reste. Je vais arriver à ce foutu bateau.

— Je ne peux plus le tenir, dit Poing-de-fer d'une voix tendue. Il faut que je le rende plus étroit, Kip, sinon on n'y arrivera pas !

— Vas-y ! hurla le garçon.

La plate-forme bleue se rétrécit soudain à soixante centimètres de large.

Elle s'enfonçait désormais dans l'eau sous les foulées de Kip.

Mais il ne leur restait plus que trente mètres à parcourir. La piste de luxine se releva, s'élevant au-dessus de la surface pour venir se coller au flanc du bateau, loin du duel de magie.

Kip leva les yeux vers Gavin, et vit que quelqu'un venait de pénétrer dans l'espace laissé vacant derrière le Prisme. Le jeune homme portait des habits de paysan, mais le garçon le reconnut tout de suite. Zymun ! Zymun s'était glissé à bord avec le reste des réfugiés, et il tenait une boîte. Celle de Kip.

La dernière chose que sa mère lui avait donnée. La seule.

Gavin était encore absorbé par son combat magique. Tout le monde le regardait ou bien se pressait de l'autre côté pour apercevoir Kip et Poing-de-fer qui grimpaient à bord. Le commandant se concentrait sur sa piste bleue. Kip fut la seule personne à voir la lame luisante sortir de la boîte.

Le garçon rata la plate-forme étroite et s'écroula dans l'eau. *Kip le maladroit. Kip l'idiot*. Son énorme éclaboussure, source de distraction, allait faciliter encore davantage la tâche à Zymun.

Le Seigneur Omnichrome avait envoyé ce dernier pour assassiner Gavin.

Kip l'avait vu donner cet ordre… et il avait décidé d'aller voir ailleurs. Il avait eu une dizaine d'occasions de faire ce qu'il aurait dû, et il les avait toutes ratées. Même cinq minutes plus tôt, s'il n'était pas allé chercher Poing-de-fer, il serait monté sur ce bateau et aurait pu arrêter Zymun.

Il était hors de question qu'il échoue une fois de plus. Il s'y refusait. Il baissa les bras, ouvrit les yeux sous l'eau, et commença à puiser de la lumière. Ça faisait un mal de chien, mais il s'en moquait. Il puisait comme s'il était la bouche de l'un des énormes moteurs des embarcations de Gavin.

Puis il rejeta la lumière.

Il jaillit de l'eau. Par un miracle d'Orholam, ou par l'inversion de la malchance qui l'avait poursuivi toute sa vie, il partit dans la bonne direction. Il atterrit sur le pont, renversant au passage une demi-douzaine de curieux accoudés au bastingage, et retomba sur ses pieds, certes à un angle improbable qui l'obligea à courir de toutes ses forces pour ne pas s'étaler.

Il fonça dans le cercle derrière Gavin au moment même où Zymun s'approchait du Prisme. Le créateur enfonça la grande dague blanche dans le dos de Gavin juste avant que Kip ne le cogne, lui écrasant le nez d'un coup de tête. Emportés par l'élan du garçon, ils passèrent par-dessus bord de l'autre côté.

L'eau gicla bruyamment. Kip prit une inspiration avant de plonger et attaqua aussitôt Zymun à coups de poing, tâchant de lui arracher la dague et le fourreau qu'il tenait dans l'autre main. Son adversaire, qui n'avait pas retenu sa respiration, lâcha tout et s'agita frénétiquement pour s'éloigner de Kip qui essaya de le frapper encore, toujours sous l'eau, et le manqua.

Le garçon remonta à la surface avec un hoquet. Zymun apparut cinq mètres plus loin, le sang qui dégoulinait de son nez cassé colorant les eaux.

Kip entendit des cris derrière le mage. Les requins se précipitaient et l'eau bouillonnait d'écume blanche entre Zymun et les quais.

— Kip ! Attrape la corde ! Attrape-la ! cria quelqu'un.

Quelque chose fouetta l'eau près de lui.

Zymun décocha un regard plein de haine à Kip et se mit à nager vers la rive. C'était un bon nageur. Plus rapide que Kip. Ce serait une folie de le poursuivre. En plus, il saignait.

— Kip !

Le garçon sentit les premiers frissons du mal de lumière. *Oh merde…*

Mais il avait déjà perdu sa dague une fois. Elle était tout ce qu'il avait. Il ne l'égarerait pas une nouvelle fois. Bondissant dans les vagues, en évitant de regarder les nageoires triangulaires qui fendaient l'eau vers les quais, il rengaina la lame et la fourra dans son pantalon – alors seulement il saisit la corde.

Heureusement, il y avait une boucle au bout. Kip réussit à la passer autour de lui avant de vomir. Il n'avait plus rien dans l'estomac ; il resta donc secoué de crampes, traîné par le bateau, avant d'être hissé sur le pont.

— Lâche le reste de la luxine, Kip, lui disait quelqu'un.

— Je peux pas, je peux pas…

Il savait que ça allait mal se passer. Il souffrait trop. Il ne pouvait même plus ouvrir les yeux.

— Allez, Kip, fais-le pour moi, dit doucement Gavin.

Le garçon libéra la luxine. La dernière chose qu'il sentit fut une douleur fulgurante dans la tête, des lances de lumière qui masquaient l'obscurité… une obscurité sans fin.

Chapitre 92

Le prisonnier était terrassé par la fièvre. Les cheveux sales qu'il avait fourrés dans son entaille à la poitrine avaient fait leur œuvre. La liberté ou la mort. Il était temps.

Il essaya de se lever, mais en vain. Il tremblait trop. Peut-être avait-il trop attendu. Il avait voulu – il y avait été obligé – attendre que la fièvre soit brûlante pour avoir la moindre chance. S'il avait mal calculé son coup, il mourrait tout simplement, mettant ainsi un terme à tous les problèmes qu'il posait à Dazen.

Ce serait une pure tragédie.

Il se redressa, sentit le petit bol de cheveux sales sous sa main, essaya pour la millième fois d'y trouver des défauts. Impossible de savoir. Il eut envie de pleurer. La fièvre bouleversait même ses émotions.

— Je suis désolé, Dazen, je t'ai déçu, dit-il tout haut.

Des paroles insensées. Venues de nulle part. La partie de son esprit qui avait baigné dans le bleu si longtemps trouvait cela étrange. Pas inattendu, mais étrange tout de même. Pourquoi devrait-il éprouver des émotions simplement parce que son sang était plus chaud que la normale ? Étonnant, mais sans importance.

Il rouvrit la plaie dans sa poitrine, en sortit le nœud sale et plein de sang, et le jeta. Il ne réussit pas à tout enlever. Il en restait dans l'entaille. D'un ongle sale, il gratta les débris restants, en hoquetant de douleur.

Imbécile ! Il s'était servi de ses ongles ? Pour nettoyer une blessure ?

Il aurait dû créer des pinces. Ses pensées se brouillaient. Il cligna des yeux, tituba. Non, il n'échouerait pas. Des hommes de moindre valeur pouvaient échouer. Pas lui. Pas sans mettre son plan à exécution.

Gavin se pencha sur le bol qu'il avait gratté à mains nues pendant ces seize années.

Enfin, il arrivait parfois que seize années de labeur ne produisent *rien.*

Il se mit à rire.

Le mort dans le mur semblait inquiet. *Concentre-toi, Dazen. Gavin. Peu importe. Quel que soit ton nom… aujourd'hui, tu es prisonnier, aujourd'hui tu peux être un homme libre. Ou un homme mort, ce qui est aussi une forme de liberté, n'est-ce pas ?*

Dazen prit le bol de cheveux finement tissé et le posa à l'intérieur du bol de pierre qu'il avait creusé au fil des ans. Il s'y inséra parfaitement, une chance. Il l'avait créé pour qu'il en soit ainsi, et vérifié un millier de fois que ce serait le cas au moment où il le créait. Assis en face du bol, Dazen défit son pagne et l'enleva maladroitement avant de s'en débarrasser.

— Si seulement Karris pouvait nous voir, hein ? dit le mort. Comment est-ce qu'elle pourrait le préférer à ça ?

Dazen jeta à peine un regard au mort, assis dans le mur bleu brillant, qui se moquait de lui, les jambes grotesquement étirées devant le bol de cheveux.

— Tu ne me rabaisseras pas, dit Dazen au mort. Je fais ce que j'ai à faire. Si c'est de la dépravation, qu'il en soit ainsi.

Il lécha ses lèvres sèches. Il n'avait pas bu d'eau. Il devait être presque déshydraté pour

atteindre son but. Sa langue était épaisse.

Le mort répondit quelque chose, mais Dazen l'ignora. L'espace d'un instant, il oublia la suite. Il devait créer de l'eau. Il eut envie de s'allonger.

Par Orholam, comme il était fatigué. Si seulement il pouvait se reposer, il aurait la force…

Les gifles ! C'était ça, la suite. Encore un peu de douleur, puis la liberté, Dazen. Encore un peu. Tu es un Guile. Tu ne peux pas être enchaîné ainsi.

Tu es le Prisme. On t'a fait du tort. Le monde doit connaître ta vengeance.

Assis sans bouger – il n'avait aucune raison de le faire et il ne serait pas capable de reprendre sa position s'il remuait –, il étudia toutes les surfaces visibles de son corps.

Puis il commença à se donner des gifles. Partout où il pouvait. Durement.

— Ça te paraît rationnel ? demanda le mort. Peut-être que ces seize années de bleu ne t'ont pas suffi.

Gavin – Dazen, bon sang ! – fit comme s'il n'avait rien entendu. Il se gifla les avant-bras, le ventre, la poitrine, partout sauf sur sa blessure – il ne voulait pas s'évanouir si près de la victoire – et ses jambes. Toutes les parties de son corps qu'il pouvait gifler jusqu'à les rendre insensibles à la douleur, et surtout, rouges.

Gavin n'était qu'un humain. Bien que superchromate, même lui commettait d'infimes erreurs. C'était le pari de Dazen. Voilà pourquoi Gavin n'avait rien laissé de coloré dans ces oubliettes. S'il avait créé une lumière bleue parfaite, toute ramassée en un spectre incroyablement serré, il n'y aurait eu que des reflets bleus. Gavin ne se serait pas inquiété, même si son prisonnier avait eu des lunettes rouges, vertes ou jaunes. Mais chaque fois qu'il pissait dans son bol, Dazen apercevait un infime éclair vert, qui disparaissait aussitôt et qui lui disait qu'il y avait des imprécisions dans le spectre.

À présent, tout dépendait de la quantité et de la rapidité de sa création.

Frissonnant, secoué par la fièvre et les coups, il se soulagea. Pas directement dans le trou, ni dans l'ustensile. S'il urinait trop fort, il craignait de percer les sédiments graisseux dont il avait si laborieusement enduit l'intérieur du bol de cheveux. Il le fit donc dans sa main, et laissa le liquide tiède couler doucement entre ses doigts dans le bol de cheveux.

Tu as fait de moi un animal, mon frère.

Mais dans le cas présent, Dazen était un renard. Grâce à la déshydratation, son urine était d'un jaune aussi incroyable que son corps pouvait en produire – et le bol de cheveux huilés résista. Dazen sentit son cœur bondir dans sa poitrine – il eut envie de pleurer – en voyant du jaune pour la première fois en seize ans. Du jaune ! Il y avait bien des imprécisions dans le spectre ! Par Orholam, c'était magnifique.

Il puisa la couleur. Une toute petite quantité, comme de l'eau tétée au travers d'un sac, alors que le bol se vidait lentement. Il créa une boule jaune, faisant à peine la taille de son pouce, dans la paume de sa main gauche.

Elle se mit aussitôt à scintiller – d'une lumière jaune. Pour la première fois, Dazen vit sa cellule sous un autre éclairage que celui du bleu. Il vit son corps. Et le jaune, situé au milieu du spectre plutôt qu'à l'extrémité opposée, rendait le rouge beaucoup plus facile à voir. Avec des pertes chromatiques des deux côtés.

Les gifles avaient rendu le corps de Dazen écarlate.

Dazen créa du rouge de toutes ses forces, tandis que la petite bille jaune disparaissait. Ça suffisait. De toute façon, il fallait que cela suffise. Son bras droit lui semblait terne à la lumière bleue qui régnait de nouveau dans la cellule, mais il *savait* qu'il était rouge.

Voilà pourquoi il s'était donné la fièvre.

Dazen créa de la chaleur à partir de son propre corps. Cela fonctionnait incroyablement bien. Cela n'avait jamais marché avant. Il tremblait, la fièvre était si terrible qu'il n'arrivait même pas à réfléchir. *C'est sûr… C'est sûr…*

Il puisait dans sa chaleur corporelle, imaginant la fournaise qui émanait d'un désert. Une flammèche, une étincelle, c'était tout ce qu'il lui fallait. Il avait en mains tout ce qu'il pouvait avoir. Dazen s'adossa au mur comme un vieillard. La magie avait un poids, et avec ce qu'il prévoyait de projeter, il ne devait pas tomber dès le début. Il se mit à genoux et sourit au mort.

Ce dernier lui sourit en retour, comme s'il savait par avance ce qui allait arriver. Comme s'il attendait cela depuis des années.

Dazen joignit les mains. Il projeta d'abord un petit filet de rouge de la paume droite, en plein dans le visage du mort. Sa main gauche libéra soudain toute la chaleur qu'il avait accumulée…

Et créa une petite étincelle.

L'étincelle prit. Le rouge s'enflamma, et soudain la cellule bleue fut inondée de lumière et de chaleur rouges. Dazen créa, encore et encore, et relâcha tout en un gigantesque coup de bélier, droit dans le mort, droit dans la faille du mur.

Le choc le renversa malgré ses efforts. Il avait projeté sa boule de feu avec une telle puissance que son corps affaibli n'avait pu absorber le recul.

Il ne se sentit pas perdre conscience, mais lorsqu'il rouvrit les yeux, il vit que le monde était encore bleu. Il avait échoué. *Par Orholam, non !*

Il se retourna, s'attendant à voir le mort lui ricaner au nez. Mais le mort avait disparu. À sa place s'ouvrait une brèche. Irrégulière, aux rebords fumants, luisants de luxine rouge gluante à combustion lente. Un trou, avec un tunnel derrière.

Dazen fut saisi de sanglots. La liberté. Il ne tenait pas debout, il était trop faible, mais il savait qu'il devait sortir. Il devait aller aussi loin que possible avant que Gavin découvre sa fuite. Il se mit donc à ramper.

En émergeant de la cellule bleue, il retint son souffle, persuadé qu'il y aurait un piège, une alarme. Mais non. Rien. Il emplit ses poumons d'air frais et pur, et rampa vers la liberté.

Chapitre 93

Kip se réveilla dans une petite pièce bleue. Tout était fait de luxine de cette couleur, même la paillasse où il dormait, amortie par un tas de couvertures.

Au léger balancement qu'il ressentait, il comprit qu'il se trouvait sur l'un des bateaux magiques.

Son dos lui faisait un mal de chien. Presque tout son corps, en fait. Sa main gauche était couverte de pansements et il sentait qu'on l'avait enduite d'un onguent épais. Ses épaules et ses bras étaient couverts d'écorchures et il avait l'impression d'avoir reçu des coups de planche sur les deux jambes ; sa tête l'élançait et il avait mal à peu près partout ailleurs. Il agita le petit orteil. Eh ouais, là aussi ça fait mal.

Et il avait une de ces faims. *Incroyable.*

Tu es sur un bateau de réfugiés, Kip. Va pas y avoir beaucoup à manger.

Il essaya de se rendormir. C'était le meilleur remède. Il se sentirait mieux au réveil. Et d'ici là on aurait peut-être attrapé un poisson, ou autre chose.

Il se retourna, et son arrière-train lui fit de nouveau mal. *Qu'est-ce que…* Il changea de position et comprit qu'il était allongé sur quelque chose.

Il mit la main à sa ceinture et sentit un objet. Il ouvrit les yeux d'un coup.

Le couteau. Son héritage. Si ça n'avait pas été aussi douloureux, il en aurait ri. Manifestement, on avait transporté Kip dans des couvertures avant de le laisser ici. Personne n'avait fait attention à l'objet en question. Au milieu d'une armada de peut-être cent bateaux, avec des milliers de réfugiés et de soldats, des pirates et tant d'autres problèmes, Kip n'avait pas été la priorité de Gavin. Enfin, à quoi s'attendait-il ? Ils n'allaient pas le déshabiller pour lui passer des vêtements secs, il n'y en avait pas !

Kip s'assit dans son lit. Il poussa un gémissement. Qu'est-ce qu'il avait mal.

Et faim. Mais ça n'avait pas d'importance – pour l'instant.

Une silhouette apparut à la porte, et Kip cacha aussitôt le couteau sous sa jambe.

Gavin passa la tête à l'intérieur :

— Tu es réveillé ! Comment tu te sens ?

— Comme si un éléphant s'était assis sur moi.

Le Prisme sourit et s'assit au bord de sa couche :

— J'ai entendu dire que tu avais joué les Poing-de-fer un moment, sur le pont. Il est furieux. C'est lui qui est censé me sauver la vie, tu sais.

— Il est en colère ? demanda Kip, inquiet.

Gavin reprit son sérieux :

— Non, Kip. Personne n'est en colère contre toi. Poing-de-fer ne l'avouera jamais, mais il est fier de toi.

— C'est vrai ?

— Et moi aussi.

— J'ai cru que j'arrivais trop tard.

Gavin, fier de lui ? Kip n'arrivait pas à concevoir cette idée. Il avait toujours fait honte à sa mère, et le Prisme en personne était fier ? Kip détourna les yeux.

— Vous allez bien, vraiment ? demanda-t-il.

Gavin sourit :

— Je ne me suis jamais mieux senti. Oh, est-ce que… tu connaissais ce garçon ? L'assassin ?

La gorge serrée, Kip répondit :

— C'était l'un des mages qui ont rasé Rekton. Il s'appelait Zymun. Il a essayé de me tuer, là-bas. Est-ce qu'il s'est fait manger ?

Kip se rappela que le garçon saignait abondamment, alors qu'il nageait en direction de tous les requins.

— Je ne sais pas, dit Gavin. Voici ma règle : tant que tu ne vois pas le corps de ton ennemi de tes propres yeux, dis-toi qu'il est toujours en vie. (Il eut un sourire presque sinistre à l'évocation d'un souvenir personnel.) Pourtant, dit-il en se reprenant, cela explique sûrement ceci.

Il sortit l'écrin de palissandre qui avait contenu la dague de Kip, et le lui tendit :

— Il est vide, dit-il. Mais il m'a l'air de ressembler à la boîte que ta mère avait voulu te donner. Soit Zymun l'a volée au roi Garadul, soit c'est un modèle courant. Apparemment cela contenait un couteau, mais il a dû se perdre dans les vagues. Désolé.

Kip eut envie de tout lui avouer, de lui dire que le couteau était à lui.

Gavin risquait de le lui prendre. Le garçon ne l'avait même pas encore regardé, pas vraiment.

— Enfin, dit le Prisme, repose-toi. J'ai du travail. J'enverrai quelqu'un t'apporter à manger, et on parlera plus tard. D'accord ? (Il se leva et s'arrêta à la porte.) Merci, Kip. Tu m'as sauvé la vie, fils. Bien joué. Je suis fier de toi.

Fils. Fils ! Il y avait de la fierté dans la voix de Gavin. Le Prisme était fier de Kip. C'était comme une lumière explosant en haut des collines, illuminant des endroits de l'âme de Kip qui ne l'avaient jamais été.

Le garçon sentit sa gorge se serrer et ses yeux s'emplir de larmes. Gavin s'apprêta à partir.

— Attendez, père ! Attendez !

Kip se figea – tout comme Gavin. La dernière fois que Kip avait prononcé ce mot, c'était pour faire le morveux, et ça avait mal fini.

Kip se sentit encore plus mal : il comprenait soudain que Gavin avait dit « fils » comme il aurait dit « fiston ». Le garçon aurait aimé retomber à l'eau et servir de repas aux requins.

— Je suis désolé, dit-il, je…

— Non, intervint Gavin. Quoi que tu aies pu faire d'autre, tu as prouvé aujourd'hui que tu étais un Guile, Kip.

Le garçon avala sa salive :

— Est-ce que Karris… Je l'ai vue vous gifler. Est-ce que c'était à cause de moi ?

— Kip, la femme est un mystère que l'on ne cesse jamais de sonder, répondit Gavin avec un petit rire.

Kip hésita :

— Ça veut dire oui ?

— Karris m'a giflé parce que je le méritais.

Voilà qui n'aidait pas beaucoup Kip.

— Dors un peu… mon fils, dit Gavin. (Il s'arrêta, comme pour goûter le mot.) On en a fini avec les histoires de « neveu ». Le monde va savoir que tu es mon fils. Au diable les conséquences.

Il eut un petit sourire hardi, et disparut.

Kip ne dormit pas. Il s'adossa contre un mur bleu et sortit la dague. La lame était faite d'un étrange métal blanc éblouissant, et traversée d'une spirale noire de la pointe à la garde. L'arme était

peu décorée, sauf par l'enchâssement sur la garde de sept diamants d'une pureté parfaite. Enfin, six diamants et un saphir, peut-être. Kip ne s'y connaissait pas bien en pierres précieuses, mais six d'entre elles étaient claires comme du verre et très réfléchissantes. La septième, d'une taille et d'une luminosité comparables, brillait d'un bleu magique. Kip rengaina la dague.

Comment ma mère a-t-elle eu un objet pareil ? Pourquoi ne l'a-t-elle pas mis en gage pour se payer sa brume ?

Kip ouvrit l'écrin de bois de rose(xiv) pour y ranger la dague ; d'un geste maladroit de sa main blessée, il le fit tomber à l'envers sur ses genoux. Il le retourna et vit alors que la doublure de soie se détachait, elle n'était pas collée à l'écrin même, mais à un cadre, que Kip défit. Dessous, un mince compartiment contenait des cordelettes de la même couleur que le fourreau, pour l'attacher à des ceintures de diverses tailles. Ce n'était pas une cachette secrète, mais Zymun ne l'avait sans doute pas remarquée, ni le roi Garadul, parce qu'il y avait aussi une note.

Tout excité, Kip jeta un regard à la porte pour s'assurer que personne n'entrait, puis lut le message ; c'était l'écriture dure et énergique de sa mère :

« Kip, va à la Chromerie et tue l'homme qui m'a violée et m'a pris tout ce que j'avais. N'écoute pas ses mensonges. Jure que tu ne me failliras pas. Si tu m'as jamais aimée, si tu as jamais voulu faire du bien en ce monde, sers-toi de cette dague pour tuer ton père. Tue Gavin Guile. »

Kip se sentit coincé – paralysé. Quelqu'un lui mentait, le trahissait. Kip sentit monter en lui une vague de colère, prête à l'engloutir. Ce ne pouvait être que sa mère. *Une droguée. Une putain. Une menteuse*. Elle était prête à débiter les pires mensonges pour un peu de brume, et même à abandonner son fils dans un placard. Gavin avait été dur avec Kip, mais il ne lui avait jamais menti. Il ne le ferait jamais. Jamais. Il était sa famille.

La première que le garçon ait jamais eue.

Mais sa mère avait gardé la dague, et même l'écrin. Elle aurait pu vendre l'un ou l'autre contre une montagne de brume. Elle avait dû y penser chaque fois que le délire du manque la prenait. Si cet objet était plus important pour elle que la drogue, pourquoi mentirait-elle ?

Kip frissonna. On venait de lui arracher ses repères. Il ne connaissait pas la vérité. Mais il la découvrirait. Il s'en fit le serment.

Il plia le message et vit quelques mots griffonnés au verso, d'une main plus hâtive et moins assurée, mais qui était indéniablement celle de sa mère :

« Je t'aime, Kip. Je t'ai toujours aimé. » Elle n'avait jamais prononcé ces mots. Pas une fois. De toute sa vie.

Il jeta le message comme si c'était un serpent, enfouit son visage sous les couvertures pour que personne ne l'entende, et fondit en larmes.

Chapitre 94

Dazen rampait dans l'obscurité. Il vivait mille morts, mais la vie se trouvait derrière, quelque part. Il s'écorcha cruellement les mains et les genoux sur le sol coupant. Il avait englouti autant de luxine rouge qu'il le pouvait avant de quitter sa cellule bleue, et s'il n'avait pas eu de la fièvre, il aurait gardé une flamme allumée… mais ses pensées étaient ralenties, engourdies.

Tout ce qu'il pouvait faire, c'était se raccrocher à sa colère, ce à quoi il était parvenu grâce au rouge, du moins au début.

J'aurai ma revanche, pensa-t-il, mais sans passion. Il n'y avait que douleur dans ses mains, ses genoux, et sa progression rampante. Il refusait de s'arrêter. Le tunnel s'incurvait encore et encore, mais Dazen ne pourrait continuer éternellement. Bientôt, il s'endormirait, et soit il mourrait, soit il se réveillerait plus fort. Assez pour vaincre Gavin. Avec un faible rire, il continua d'avancer.

Saleté de roche coupante. Mais qu'est-ce que son frère avait bien pu fabriquer ? Il n'avait tout de même pas été jusqu'à creuser sa prison dans de la pure pierre de l'enfer ?

Bordel, c'était exactement ce que Gavin avait fait. Il avait dépensé une fortune rien que pour écorcher Dazen. *Odieux salaud.* Mais on n'arrêtait pas Dazen comme ça et il continua à ramper. Il ne se laisserait pas si facilement priver de sa liberté.

Pourtant, l'obsidienne était si rare qu'en tapisser un tunnel entier devait coûter plus encore que le revenu annuel de la famille Guile. Alors pourquoi Gavin avait-il agi ainsi ? Tout simplement parce que, grâce à ses propriétés magiques, cette pierre, dans le noir complet et en contact direct avec un mage – comme par le sang ou une plaie ouverte –, pouvait vider ce dernier de toute sa luxine. Pas étonnant que le rouge n'aide plus Dazen à éprouver la moindre haine. Tout lui avait été aspiré.

Mais un détail le gênait. Les détours dans le tunnel, peut-être. Ils empêchaient la lumière bleue de la cellule de venir éclairer le boyau. Pour qu'il soit plongé dans le noir total et que l'obsidienne fonctionne.

Que Gavin pourrisse en enfer. Il ne m'arrêtera pas. Ça m'est égal de finir comme une loque en sang. Je vais sortir d'ici.

Une part de lui-même lui disait de s'arrêter pour réfléchir. Cette fraction bleue et rationnelle. Mais impossible de s'arrêter. S'il n'avançait pas, il n'irait nulle part. Il était si malade, si fiévreux qu'il risquait de ne plus jamais repartir. Gavin voulait le paralyser.

Non. Non, non et non ! Dazen se força à continuer. Le sol semblait différent. Ce n'était plus de l'obsidienne. Il l'avait dépassée. Il rampa encore. Il aurait juré avoir vu une lueur devant lui. Par Orholam, c'était…

Le sol se déroba et une trappe s'ouvrit. Dazen tomba, roulant encore et encore, incapable de trouver une prise pour se retenir sur le toboggan dont l'ouverture se referma derrière lui. Il dégringola la pente, baignée de lumière verte.

« Verte » ?

Une pièce ronde avec des murs verts comme des arbres. Un trou en haut pour l'eau, l'air et la nourriture, et un autre en bas pour les excréments.

Dazen scruta désespérément sa peau, cherchant la luxine rouge. Elle avait disparu. Complètement. Engloutie par le tunnel d'obsidienne.

Il éclata d'un rire stupide, fou, désespéré. Une prison verte après la prison bleue. Il rit jusqu'à en sangloter. Il n'y avait pas une seule prison. Ni même deux. Il le savait à présent. Plus aucun doute n'était désormais possible. Il y avait sept prisons, une par couleur, et, en seize ans, il ne s'était évadé que de la première.

Il rit et sanglota. Dans son mur vert et lumineux, le mort riait avec lui. Et de lui.

Chapitre 95

— Pas mal pour une défaite, commenta Corvan Danavis en entrant dans la cabine de Gavin.

Le Prisme se redressa, clignant des yeux pour se réveiller. Après avoir parlé à Kip, il avait fait une « courte sieste » qui lui avait embrumé l'esprit.

Mais il avait tant créé toute cette semaine que ce n'était guère étonnant. Il répondit à Corvan :

— Nous avons perdu une ville, les trois quarts de la Garde Noire, et des centaines si ce n'est des milliers de soldats. Mon fils naturel – que je viens de reconnaître – a publiquement exécuté un satrape légitime, et les autres satrapes vont par conséquent se demander si je n'essaie pas de jouer de nouveau les maîtres du monde. Nous avons des milliers de réfugiés que nous devrons installer Orholam sait où ; une armée païenne contrôle Garriston ; et je leur ai construit une enceinte quasi imprenable, qui protégera désormais mes ennemis. Ah ! et puis ta fille a rejoint leurs rangs.

Si ce n'est « pas mal pour une défaite », je me demande un peu ce qui l'est.

— Ça pourrait être pire, dit Corvan.

Gavin se frotta la joue, là où Karris l'avait giflé. « C'est pire, Corvan », eut-il envie de dire. Il avait été si ravi de voir la jeune femme en vie qu'il l'avait serrée dans ses bras sans réfléchir. Rien que pour ça, il avait mérité sa gifle. Mais elle s'était retenue à lui, l'espace d'un instant. Gavin s'était dit qu'elle était peut-être soulagée d'être en sûreté, prête à fuir l'armée de Garadul, mais il avait aussi espéré qu'il y avait autre chose.

Et puis elle lui avait chuchoté à l'oreille :

— Je connais ton grand secret, connard. Pourquoi tu n'as pas eu le cran de me le dire toi-même ?

Mon « grand secret » ? Le cœur de Gavin avait alors cessé de battre.

Lequel ?

Elle l'avait lâché et avait plongé son regard dans le sien. Incapable de le soutenir, il s'était détourné et… avait aperçu Kip. Kip, qu'il croyait presque certainement mort.

« Kip ? » avait-il dit bêtement.

Il n'avait pas voulu dire que c'était le garçon, son grand secret. Ç'aurait été idiot. Bien sûr qu'elle savait pour Kip. Mais le cerveau de Gavin ne fonctionnait plus. La proximité de Karris, la bataille, l'usage excessif de la magie, et ce sentiment soudain d'avoir été percé à jour… tout cela paralysait son esprit.

Elle l'avait giflé. Il l'avait mérité.

Gavin répondit à Corvan :

— Ça peut toujours être pire. Le temps se maintient ?

Il s'assit dans son lit. S'il devait renforcer les bateaux pour affronter une tempête, il allait avoir beaucoup de travail.

— Garde la tête haute, dit Corvan. Quand tu sortiras, fais attention à ton maintien.

Le Prisme regarda son général. Il lui avait déjà parlé ainsi, mais pas depuis la guerre.

— De quoi tu parles, Corvan ?

— Ce Seigneur Omnichrome se moque bien de Garriston. Tout ce que la ville représentait à ses yeux, c'était une occasion de remporter une victoire à nos dépens, et de te manipuler pour que tu tues

un satrape, de façon à dresser les gens contre toi. Ce qu'il veut, c'est détruire la Chromerie. Il veut chasser la croyance en Orholam et instaurer un ordre nouveau. Et nous ne savons même pas encore lequel.

— Donc, ne parlons plus de « défaite », mais de « défaite écrasante », c'est bien ça ?

Gavin savait qu'il faisait l'enfant, mais Corvan était la seule personne à qui il pouvait se plaindre. C'était bon de retrouver son ami.

— Il faut qu'on se prépare à une guerre, dit Corvan. Une guerre qui aura beaucoup plus d'importance que n'en a cette petite ville.

— Tu penses que des gens vont se ranger à ses côtés ?

— En masse, confirma Corvan. Ma fille l'a fait, et elle est loin d'être idiote. Nous devons donc garder à l'esprit que nous avons affaire à un personnage charismatique, et nous savons déjà qu'il est assez malin pour nous battre et obtenir tout ce qu'il veut. Il nous faut donc évaluer nos forces, et nous préparer.

— Je suis désolé que Liv l'ait rejoint, Corvan. Elle semblait si raisonnable. J'aurais dû mieux la surveiller quand elle était…

— Mais elle est raisonnable. Je ne m'inquiète pas pour elle. Elle reviendra, dit Corvan.

Il parlait d'une voix tendue, ce qui n'était guère surprenant. Il essayait de se persuader lui aussi. Gavin savait qu'il ne devait pas insister sur le sujet.

— Alors, qu'en est-il de nos forces ? demanda-t-il.

— Il y a toi et moi. Karris est revenue, Kip aussi, et Poing-de-fer, alors que nous aurions facilement pu les perdre tous les trois. Nous avons le dévouement, la loyauté, le respect craintif et la motivation de trente mille personnes qui croient désormais en Gavin Guile du plus profond de leur âme. J'appelle cela un début d'armée. Tu es le Prisme. Comment un quelconque roi païen pourrait-il te défier ?

Gavin se mit à rire, car tous deux savaient que ce défi pouvait prendre mille formes. Et également parce que la pensée de Corvan avait quelque chose d'effrayant. Sa lucidité. Gavin devait faire attention. Il y avait certaines choses que l'on ne disait même pas à son meilleur ami. Des objectifs que l'on atteignait mieux par des voies détournées.

D'un air pensif, Gavin ajouta :

— Tu sais, j'ai établi une liste de tâches à accomplir avant de mourir, et la meilleure sur la liste, c'était de libérer Garriston. Ce que j'ai laissé faire là-bas après la guerre, c'était… je ne sais pas si c'est la pire chose que j'aie faite, parce qu'il y en a à foison, mais ça je l'ai laissé arriver, et sans arrêt. Pendant seize ans. Malgré tout mon pouvoir, je n'ai jamais pu faire fléchir le Spectre.

— J'ai jadis connu un homme qui avait le don de changer les règles quand il ne pouvait pas gagner. Il n'abandonnait pas quand d'autres disaient qu'il avait déjà perdu, dit Corvan. Ainsi… Garriston n'est qu'un tas de bicoques avec une muraille indéfendable autour.

— Alors j'ai construit une nouvelle enceinte et j'ai changé les règles. J'ai essayé, Corvan ! Et j'ai perdu ! (Gavin fit la grimace. La vérité se dessinait.) Oh, je sais ce que tu vas dire : « Tu as perdu un tas de bicoques. » Et je vais répondre « Oui ! voilà ce que nous avons fait. » Et tu vas me faire remarquer que lorsque j'ai décidé de libérer Garriston je ne me souciais guère de la misère des bâtiments, mais de celle du peuple.

— Puis je te ferai remarquer que tous les gens que tu voulais libérer, eh bien ils sont là, poursuivit Corvan. Et ensuite tu reconnaîtras ma sagesse supérieure.

Gavin se mit à rire. On aurait pu croire qu'ils ne s'étaient jamais perdus de vue.

— En tout cas, nous savons qu'au moins une de ces choses n'est pas près d'arriver.

Corvan sourit. Pourtant, il avait raison.

— Allez, dit-il, va les voir, souris-leur, tape sur l'épaule des soldats, et joue l'empereur qui a un grand projet, le promachos qui va mener à bien cette entreprise d'envergure. Tu as bel et bien libéré ces gens, et tu vas les protéger et leur donner un nouveau foyer. Tu vas leur faire justice. Et eux vont t'aider.

— Parfois, je me dis que c'est toi qui aurais dû être le chef, et pas moi, dit Gavin.

— Moi aussi, fit Corvan d'un air amusé. Les voies d'Orholam sont impénétrables. Très impénétrables, dans certains cas.

— Merci bien ! s'exclama Gavin.

Ils éclatèrent de rire. C'était bon. De quoi nourrir une âme affamée.

— Au fait, comment va ton dos ? demanda Corvan. J'aurais juré que ce petit sournois t'avait poignardé. Kip est acclamé en héros pour l'avoir arrêté, tu sais.

— Il l'a attrapé juste à temps, je crois, dit Gavin – qui devait tout de même avoir reçu un coup de poing dans les reins au moment où Kip était tombé sur Zymun, car il avait ressenti sur le moment une douleur cuisante. Le Prisme fit tourner sa chemise et la montra à Corvan. L'habit était déchiré au-dessus du rein, mais la peau à cet endroit était intacte.

— Ce n'est pas passé loin.

Corvan siffla :

— La main d'Orholam doit être sur toi, mon ami.

Gavin grogna. Étant donné son mal de tête, il aurait préféré qu'Orholam ait eu la main plus légère.

— Bon, il est temps d'aller jouer les empereurs, dit-il.

Ils se dirigèrent vers la porte de la cabine – et qui avait créé des cabines sur le bateau, *hein ?*

Gavin s'arrêta :

— Corvan, il y a quelque chose qui me trottait dans la tête…

— Oui ?

— Toutes ces années que tu as passées dans cette bourgade. Ça me semble être une coïncidence incroyable que Kip et toi vous ayez vécu au même endroit.

— Ce n'était pas une coïncidence, répondit simplement Corvan.

— Tu l'as suivi à la trace. Tu le cherchais. Tu le surveillais. (Gavin n'avait pas besoin que Corvan acquiesce. Il savait avoir raison.) Mais tu n'as jamais été très proche de lui.

— J'ai essayé d'éviter de le devenir, en tout cas. C'est un bon garçon. Mais il est ce qu'il est, expliqua Corvan.

Il voulait dire par là : « C'est le fils de ton frère. » Corvan baissa les yeux et la voix pour que, même si quelqu'un écoutait à la porte, il ne puisse saisir ses paroles.

— Je savais que tu pourrais avoir besoin que je le tue, un jour. Je ne voulais pas que ce soit plus dur encore pour moi.

Tous deux se turent un long moment.

La devise des Danavis était « loyauté à l'Un ». Corvan ne croyait pas en Orholam, ni en la Chromerie, ni en aucune doctrine religieuse. Mais il croyait en Gavin. Parfois, il était terrifiant que quelqu'un puisse avoir une telle foi en lui. Gavin faillit révéler à Corvan son septième et ultime objectif. Lui faire entièrement confiance. Mais non. C'était plus sûr ainsi. Il lui en parlerait le moment voulu.

— Quelle foule, dit enfin Corvan.

— Quel temps, grogna Gavin en contemplant les cieux gris. Beurk.

Corvan lâcha : « Au moins, il fait beau dehors. » Et s'en alla.

Parfois, il savait se montrer très pince-sans-rire…

Gavin soupira et partit taper sur des épaules, rendre visite aux blessés, s'enquérir des provisions et de leur distribution, s'affairant surtout à être vu et à occuper sa place de chef. Karris l'observa pendant tout ce temps, sans lui adresser un mot. Gavin avait un autre problème à régler.

Il alla voir Kip. Le garçon dormait, roulé en boule. Pas étonnant. Gavin en était encore à recouper les divers récits. D'après ce qu'on racontait, le garçon avait créé du vert, du bleu, du rouge, et peut-être du jaune. À l'âge de quinze ans. Gavin avait espéré gagner du temps en falsifiant la pierre de test, la route de Kip serait déjà suffisamment pavée d'embûches. Il était trop tard à présent. Intelligent, courageux et désormais polychrome, le garçon avait prouvé qu'il était bien un Guile – et Gavin allait devoir redoubler d'efforts pour lui cacher la vérité.

Cela faisait beaucoup de choses à entreprendre.

Dont la moindre n'était pas d'affronter son père pour lui annoncer que son épouse était morte, que son petit-fils bâtard avait tué un satrape, et de faire en sorte de dévier la conversation vers ses épousailles avec une quelconque fille de satrape pour essayer de recoller les morceaux – une discussion dont Gavin ne sortirait pas vainqueur.

Il se rendit au bastingage afin de créer une barque pour rejoindre l'autre navire. Il regarda autour de lui, cherchant un objet bleu où puiser de la luxine. Il n'en trouva pas. Il leva les yeux. Il était sur un bateau, en pleine mer. Quelque chose n'allait pas.

Il essaya de créer du bleu. Il était un Prisme, il pouvait décomposer la lumière comme il le voulait.

Mais il ne se passa rien.

Un éclair de panique le frappa. Il compta ses couleurs sur le bout de ses doigts. Infrarouge, rouge, orange, jaune, vert, bl… Rien ! Il contempla son majeur comme si c'était lui le coupable. Il n'y avait pas de bleu. Il ne pouvait plus le créer. Il ne pouvait même plus le voir ! Ça commençait. Pas à la septième année. Maintenant. Il ignorait auparavant comment un Prisme savait quand sa fin approchait. À présent, il savait. Il perdait ses couleurs. Il ne lui restait pas cinq ans ; cela commençait dès maintenant.

Gavin se mourait.

Notes de correction

Voici une liste de fautes de que j'ai relevées dans le texte, et que je ne peux pas me permettre de laisser passer sans les signaler : fautes de français trop grosses pour qu'on les ignore, et fautes évidentes de traduction. Il s'agit :

- de fautes de grammaire, d'orthographe ou de typographie dont je suis sûre, mais dont la correction modifie, même très peu, le texte.
- d'erreurs de traduction qui dénaturent le texte original
- d'impropriétés, mots français utilisés à contresens ou tournures incorrectes.

Cette liste n'est pas exhaustive. Comme je ne pouvais pas relever tout ce qui clochait sous peine de réécrire le livre, je me suis contentée de signaler ce qui m'avait le plus choquée, en laissant passer beaucoup d'impropriétés et de tournures fautives.

Comme il faut un fameux toupet pour se permettre de corriger le texte d'un traducteur professionnel quand on est, comme moi, d'un niveau très moyen en anglais, je vous propose deux versions, l'une corrigée par mes soins, l'autre annotée.

Et encore, dans la version corrigée, ai-je essayé d'être prudente. Lorsque les corrections à effectuer étaient trop importantes, par exemple lorsque toute une phrase entière était incorrecte, ou lorsque je savais qu'il y avait une erreur de traduction, mais que mes maigres connaissances en anglais m'interdisaient d'être parfaitement sûre de mon fait, je me suis contentée de signaler le passage concerné.

Étant donné que je me suis permis de toucher au texte du traducteur, j'ai signalé le fait en page de titre, sous le nom du traducteur, et ce uniquement dans la version que j'ai modifiée. N'y voyez aucune gloriole, mais un simple souci d'honnêteté.

La relectrice,
Cécédille.

ceux prêts à braver	ceux qui étaient prêts à braver
Corrigé	Grosse faute de français.
soldat se réhabituent	soldat ne se réhabituent
Corrigé	
sur son épaule et son cou.	sur son épaule et à son cou.
Corrigé	La broderie est sur son col, et non à même sa peau.

t’y emmener en aviron.

Corrigé

t’y emmener à la rame.

"I can scull you there.”

Imaginez les deux malheureux assis sur un aviron au milieu de l’eau...

pas sûr que ce soit les traces

J'ai eu un gros doute ("soit" ou "soient"?) mais je me suis dit que le verbe s'accordait avec "ce", et je l'ai laissé au singulier.

aussi sombre qu’il aurait dû.

Corrigé

aussi sombre qu’il l’aurait dû.

qu’il aurait dû l'être.

que quiconque le croyait possible.

Corrigé

ne le croyait possible.

Il éclata l’escalier de bois

Corrigé

Il pulvérisa l’escalier de bois

Il fracassa l'escalier de bois

smashed the wood stairs

sur un champ couleur sable,

Corrigé

sur champ de sable,

two stars on a field sable

Vocabulaire de l'héraldique. Signifie "sur fond noir". "Couleur sable" veut dire "de la couleur du sable", c'est à dire blanc-beige. Il y a donc là un contresens.

Dites-moi, seigneur Prisme,

Corrigé

Dites-moi, *seigneur* Prisme,

Le mot est en italiques dans la VO.

Si seulement, confus, il n’avait pas attaqué mes soldats…

If only he hadn’t been confused and attacked my soldiers.

"Confused" est, dans ce cas, un faux ami: "confus" signifie "désolé", "embarrassé". La phrase anglaise se traduirait plutôt ainsi:

Si seulement il n’avait pas, par erreur, attaqué mes soldats…

son arc était un simple recourbé,

Corrigé

était à simple courbure,

Faute de traduction. (Et méconnaissance du terme français approprié.)

les oranges ou d’autres fruits.

Corrigé

les oranges et autres fruits.

"Ou d’autres" est la tournure anglaise, "et autres" la tournure française.

Étant donné d’où elle partait,

Corrigé

Étant donné le point d’où elle partait,

Étant donné son point de départ,

sans recommandation (présentation) dans les

sans introduction dans les formes.

formes.sans recommandation (présentation) dans les formes.

« Introduction » est un faux ami.

Corrigé

celui censé monter la garde,

celui qui était censé monter la garde,

Corrigé

soit la Chromerie nous tue, soit on devient fous ?

“Then the Chromeria kills us or we go mad?”

la Chromerie nous tue, sans quoi on devient fous ?

occupe-toi devant toi.

Cette phrase ne tient pas debout. Est-ce une expression anglaise traduite mot-à-mot ?
do what’s in front of you
L'équivalent pourrait être :
Une chose à la fois
ou
Fais les choses au fur et à mesure qu'elles se présentent

que n’importe qui ne peut l’imaginer.

que quiconque ne peut l’imaginer.

Corrigé

Tu m’as vu produire plus de magie que la plupart de mes soldats ne l’ont jamais fait,

you’ve probably seen more magic out of me already than most of my soldiers ever did.
La traduction française est équivoque, on ne sait pas si elle parle de la magie que les soldats ont faite ou de celle qu'ils ont vue.
Il serait plus correct de traduire par :
Tu m’as vu produire plus de magie que la plupart de mes soldats (m'ont jamais vu en faire).

d’une richesse obscène.

d’une richesse indécente.

Contresens dû à un faux ami traduit littéralement : « obscène » ne veut pas dire « obscène ».

Corrigé

Avant qu’il réagisse, Gavin bondit

Avant qu’il eût pu réagir,

Before it could move, Gavin leapt forward

Corrigé

sections naturelles de poils,

sections dans leur état naturel,
beads, braids, natural sections, and more beads and braids.
« sections naturelles de poils » semble dire que par endroits, les poils sont coupés naturellement.
En fait, il semble que l'auteur veuille parler d'une parties de la barbe restée sans ornement.

Énorme faute de français !

c’était quelque chose sur lequel

Corrigé

c’était quelque chose sur quoi
ou bien
c’était une chose sur laquelle

que son sein avait été frappé par erreur pendant une heure,

Suite de fautes de traduction qui dénaturent le texte.
her breast felt like someone had mistaken it for a sawdust-filled training bag and punched it for an hour,
breast : poitrine.
To mistake (smth) for : confondre avec Je ne connais pas de traduction pour training bag, mais en français on dit plutôt (!) « punching ball ».
sa poitrine lui donnait l'impression d'avoir été prise pour un punching-ball et frappée pendant une heure.

suffisamment pour paraître bien joli.

La traduction trahit le texte original.
but enough to look real pretty.
N'étant pas traductrice professionnelle, et surtout n'étant pas assez bonne en anglais, je ne peux proposer qu'une approximation :
suffisamment pour faire de l'effet (pour faire vraiment joli)

couverts d’or frappé,

couverts d’or battu,
ou plutôt, puisque l'or recouvre des sculptures :
couverts de feuille d'or
covered with beaten gold,

avec une plume dans la main

Corrigé

avec une plume à la main

put a quill in Liv’s hand to sign away a fortune.

fourreau de soie noire ilytien.

Corrigé

fourreau ilythien en soie noire

Or that odd Ilytian black silk sheath.
On met l'adjectif le plus près possible du nom qu'il qualifie, pour éviter les équivoques. (En plus, ça sonne mieux.)

et de tous ceux présents dans

Corrigé

ceux qui sont présents dans
Grosse faute de français.

je m’assurerai que le gouverneur fasse tout ce que tu lui dis.

Corrigé

fasse tout ce que tu lui diras.
La concordance des temps n'est pas respectée.

penses-tu que nous avons

Corrigé

penses-tu que nous ayons
La concordance des temps n'est pas respectée.

Elle allait être affrétée à une galère.

Elle allait être affectée à une galère
On affrète un bateau, pas un rameur. "Affréter" signifie louer un

Corrigé

bateau ou un moyen de transport. Vena peut-elle être considérée comme un moyen de transport ? Non, hein ?

qui soit capable de sentir le danger à des lieues et qui lui vouait un amour inconditionnel.

Corrigé

Encore un problème de concordance de temps. Il faut choisir : soit le présent, soit le passé mais pas les deux à la suite.

Qui soit capable (…) et qui lui voue

ou bien

qui était capable (…) et qui lui vouait

la forme correcte étant :

Qui fût capable (…) et qui lui vouât

pour la spiritualité de sa repartie,

Corrigé

pour ses reparties spirituelles

Her witty repartee?

La spiritualité n'a rien à voir avec le fait d'être spirituel (avoir de l'esprit)

Et... une seule repartie ?

qu'il m'a été donné de rencontrer

Corrigé

qu'il m'ait été donné de

Son agresseuse aurait pu

Corrigé

Son agresseur aurait pu

Ne s'emploie qu'au masculin, même pour une femme.

Ou remplacer par « assaillante » ou « attaquante », mais ce n'est pas tout-à-fait le même sens.

aussi mort que s'il a

Corrigé

aussi mort que s'il avait

— C'est un outrage ! s'écria

Corrigé

— C'est un scandale ! s'écria

« Outrage » est un faux ami.

"This is outrage—!"

Expression toujours traduite par « C'est un scandale ».

Dans un geste – de pur décorum,

Dans un geste – purement pour l'effet (ou "pour la galerie")

Contresens. « Décorum » signifie « protocole, « étiquette ».

With a gesture—completely for show,

herbe à rat coupée à de l'ergot de seigle

Corrigé

coupée à l'ergot de seigle

fait gagner quelques faveurs

Corrigé

valu quelque faveur

had clearly earned Gavin some goodwill

Un puissant comme Gavin peut gagner la faveur du peuple. Par contre, les faveurs, au pluriel, vont en sens inverse : des puissants vers les petits.

sanglier épicé, au goût intrigant.	sanglier épicé, au goût bizarre
Corrigé	« Intriguing » est un faux ami. Un intrigant est une personne qui a recours aux intrigues pour atteindre son but. Même si le mot "intrigant" est de plus en plus utilisé avec le sens du terme anglais "intriguing", ça n'en reste pas moins une inadmissible faute de français.
Équipé de fourreaux de cuir	Équipé de fontes (de selle) Équipé de sacoches (moins bien) overloaded saddlebags, Surtout pas « fourreaux », qui est un contresens.
Corrigé	
son irrévérencieuse robe de luxiat,	sa blasphématoire robe de luxiat
Corrigé	that blasphemous luxiant's robe, C'est bien un blasphème, puisqu'il porte une tenue réservée aux prêtres.
Evi Brin-D'Herbe, Mains-De-Feu Corrigé	« Mains-De-Feu » et "Mainsdeflamme" sont un seul et même personnage. ("Flamehands" dans la VO.)
elle vérifia la teneur de son décolleté.	elle vérifia son décolleté.
Corrigé	she checked her neckline. Encore un mot utilisé à contresens... "Teneur" désigne soit le contenu exact d'un texte, soit la composition précise d'une substance. Je plains la pauvre fille si elle est obligée de vérifier le contenu exact de son décolleté...
entre occupants les pires et les meilleurs.	entre les occupants, les pires et les meilleurs. ou entre pires ou meilleurs occupants.
Corrigé	
tes yeux n'ont pas l'air altérés.	tes yeux n'ont pas l'air altéré ou n'ont pas l'air d'être altérés. Si on dit « pas l'air altéré », c'est « air » qui est qualifié par « altéré » .
se faire un ennemi de sa famille	de s'aliéner sa famille made enemies of his family Le traducteur a choisi de coller au texte, mais ça ne fonctionne pas. « ennemi » ne peut être au singulier, sauf si la famille ne compte qu'un membre ! On ne peut pas dire non plus « se faire des ennemis de sa famille ». À la rigueur, « se faire des ennemis des membres de sa famille », mais c'est plus lourd. En français, on utilise dans ce cas l'expression que j'ai proposée.
prostrés devant des hommes	prosternés devant des hommes Gros contresens.

Corrigé	We have fallen prostrate before men « Prostré » signifie « abattu, épuisé et sans réaction » « To prostrate » peut signifier « être prostré », mais aussi, comme ici, « se prosterner ».
était prostré devant Gavin. Corrigé	était prosterné devant Gavin.
Je suis un fanatique. Corrigé	Je suis un intoxiqué. Traduction inappropriée d'*addict*. I'm a waste. An addict
qui n'a pas su maîtriser Corrigé	qui n'ait pas su maîtriser
le crâne de Kolos Blanc-Chêne	de Koios Blanc-Chêne (?) L'Omnichrome, frère de Karris, se prénomme Koios. C'est la seule fois dans tout le texte où un « Kolos » est mentionné. S'agit-il d'une coquille présente à la fois dans la VO et la VF, ou d'un autre frère de Karris avec un prénom très proche ?
en loyal et fidèle serviteur. Corrigé	en loyale et fidèle servante. Il s'agit de Felia.
et des pics sortirent partout des pics de luxine bleue sanglante Corrigé	des piquants sortirent partout des pointes sortirent partout Un pic est soit un oiseau, soit un outil. "Pointes" serait un mot plus juste, mais moins on change le texte...
l'écrin de bois de rose	l'écrin de palissandre Dans tout le reste du texte, « rosewood » a été traduit par « palissandre », un terme plus général que « bois de rose » et qui colle mieux au sens du mot anglais.

---

i : J'ai eu un gros doute ("soit" ou "soient"?) mais je me suis dit que le verbe s'accordait avec "ce", et je l'ai laissé au singulier.

ii : If only he hadn't been confused and attacked my soldiers.
"Confused" est, dans ce cas, un faux ami: "confus" signifie "désolé", "embarrassé". La phrase anglaise se traduirait plutôt ainsi:
Si seulement il n'avait pas, par erreur, attaqué mes soldats…

iii : "Then the Chromeria kills us or we go mad?"
la Chromerie nous tue, sans quoi on devient fous ?

iv : Cette phrase ne tient pas debout. Est-ce une expression anglaise traduite mot-à-mot ? : do what's in front of you
L'équivalent pourrait être : Une chose à la fois ou Fais les choses au fur et à mesure qu'elles se présentent

v : you've probably seen more magic out of me already than most of my soldiers ever did.
La traduction française est équivoque, on ne sait pas si elle parle de la magie que les soldats ont faite ou de celle qu'ils ont vue.
Il serait plus correct de traduire par :
Tu m'as vu produire plus de magie que la plupart de mes soldats (m'ont jamais vu en faire).

vi : sections dans leur état naturel,
beads, braids, natural sections, and more beads and braids.
« sections naturelles de poils » semble dire que par endroits, les poils sont coupés naturellement.
En fait, il semble que l'auteur veuille parler d'une parties de la barbe restée sans ornement.

vii : Suite de fautes de traduction qui dénaturent le texte.
her breast felt like someone had mistaken it for a sawdust-filled training bag and punched it for an hour,
breast : poitrine.
To mistake (smth) for : confondre avec Je ne connais pas de traduction pour training bag, mais en français on dit plutôt (!) « punching ball ».
sa poitrine lui donnait l'impression d'avoir été prise pour un punching-ball et frappée pendant une heure.

viii : La traduction trahit le texte original.
but enough to look real pretty.
N'étant pas traductrice professionnelle, et surtout n'étant pas assez bonne en anglais, je ne peux proposer qu'une approximation :
suffisamment pour faire de l'effet (pour faire vraiment joli)

ix : couverts d'or battu,
ou plutôt, puisque l'or recouvre des sculptures :
couverts de feuille d'or
covered with beaten gold,

x : Dans un geste – purement pour l'effet (ou "pour la galerie")
Contresens. « Décorum » signifie « protocole, « étiquette ».
With a gesture – completely for show,

xi : tes yeux n'ont pas l'air altéré
ou
n'ont pas l'air d'être altérés.

Si on dit « pas l'air altéré », c'est « air » qui est qualifié par « altéré » .

[xii] : de s'aliéner sa famille
made enemies of his family
Le traducteur a choisi de coller au texte, mais ça ne fonctionne pas. « ennemi » ne peut être au singulier, sauf si la famille ne compte qu'un membre !
On ne peut pas dire non plus « se faire des ennemis de sa famille ».
À la rigueur, « se faire des ennemis des membres de sa famille », mais c'est plus lourd.
En français, on utilise dans ce cas l'expression que j'ai proposée.

[xiii] : de Koios Blanc-Chêne (?)
L'Omnichrome, frère de Karris, se prénomme Koios. C'est la seule fois dans tout le texte où un « Kolos » est mentionné.
S'agit-il d'une coquille présente à la fois dans la VO et la VF, ou d'un autre frère de Karris avec un prénom très proche ?

[xiv] : l'écrin de palissandre
Dans tout le reste du texte, « rosewood » a été traduit par « palissandre », un terme plus général que « bois de rose » et qui colle mieux au sens du mot anglais.